



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

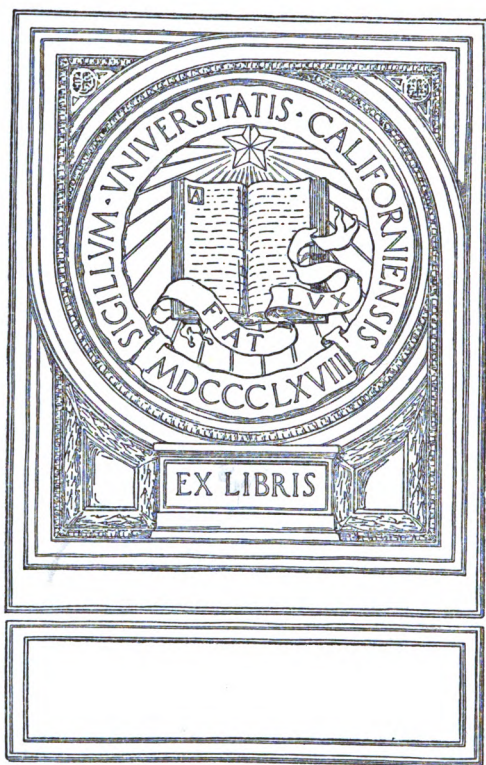
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener.

TOME XXVII.

GAND

IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS, 62

—
1884

h 24
R4
Sch. 2
v. 27

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XXVI

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

Pages

Étude littéraire sur la disposition des mots dans la phrase latine, par J. GANTRELLE	1
Note sur un point de l'enseignement de la physique élémentaire, par H. SCHOENTJENS	14
Note sur le Pseudo-Aristote, de Xenophane, Zenone, Gorgia, chap. 3, par P. HOFFMAN	21
Réponse de M. Struman à M. Paul Fredericq	25
Origine Gallo-romaine de la dynastie Carlovingienne, par M. THIL- LORRAIN	77
Société pour le progrès des études philologiques et historiques 149,	361
A propos d'une nouvelle édition de la mostellaria de Plaute, par P. THOMAS	160
I. La formule « patres conscripti » et l'époque de l'admission de la plèbe au Sénat romain, par P. WILLEMS	221
L'hexamètre et l'Alexandrin. Lecture faite à la Société pour le progrès des Études philologiques et historiques le 19 avril 1884, par M. DELBŒUF. (<i>Suite et fin</i>)	245, 293
Olla Patella, par AUG. SCHELER. (<i>Suite et fin</i>)	259
Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Bruxelles, par H. OMONT	311, 374
Note sur deux passages de Juvénal, par R. DE BLOCK	368
L'inscription d'Adramytium, par P. WILLEMS	384

COMPTES RENDUS.

Programmes de gymnases allemands, par M. DE CEULENEER (<i>suite</i>)	41
III. G. Krakauer. Commodus und Pertinax. Breslau. 1883. 12 p. 4°. (Wissenschaftliche Beilage zum Programm der Königlichen Ober- Realschule)	41

M543033

II.

IV. Dr Moritz Munier. Die Palaeographie als Wissenschaft und die Inschriften des Mainzer Museums. Mainz. 1883. 29 p. et 1 pl. 4° (Progr. des Gr. Gymnasiums zu Mainz.)	43
V. Joh. Kreutzer. De Herodiano rerum romanarum scriptore. Pars. I. Bonnae. 1881. 38 p. 8°. — Joh. Kreutzer. Zu den Quellen der Geschichte des Kaisers Septimius Severus. Bonn. 1882. 20 p. 8°.	48
Geschichte der Griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen, von Dr Karl Sittl. Erster Theil. Munich, Ackermann, 1884 (anti-daté). 360 pp. in-8°, par P. THOMAS	51
Histoire de Belgique, par Jules Roland, régent à l'école moyenne de Namur, par P. J. WOUTERS	57
Fred. Godefroy. Dictionnaire de l'ancienne langue française, par AUG. SCHELER	62
Geschiedenis van Leuven, geschreven in de jaeren 1593 en 1594, door Willem Boonen. Thans voor de eerste maal uitgegeven op last van het stedelijk bestuur door Ed. Van Even, par EUGÈNE HUBERT.	96
Les époques littéraires de l'Inde, études sur la poésie sanscrite, par Félix Nève, professeur émérite de l'Université de Louvain, etc., par L. R.	106
Université de Liège. — Travaux du cours pratique d'histoire nationale de Paul Fredericq, professeur ordinaire à la Faculté de philosophie et lettres. — Premier fascicule. Dissertations sur l'histoire des Pays-Bas au XVI ^e siècle, par P. J. WOUTERS	109
Bloemlezing uit Nederlandsche dichters van Hooft tot op onze dagen, bijeengebracht en van biographische en taalkundige aantekeningen voorzien, door Pol. De Mont, leeraar van Nederl. taal aan 't atheneum van Antwerpen, par J. VERCOULLIE.	172
Cours supérieur d'arithmétique, par P. L. Vandenbroeck, professeur de mathématiques, à l'usage des établissements d'instruction moyenne et des écoles normales. Deuxième édition, par E. GELIN	184
Biographies, par M. Thil-Lorrain, par J. CHOT.	193
Méthode intuitive pour la représentation réelle des corps par Edmond De Taeve, par M. THIL-LORRAIN	197
Chrestomathies françaises à l'usage des jeunes gens de l'enseignement moyen de l'un et de l'autre sexe par Van Hollebeke. Ouvrages adoptés par le conseil de perfectionnement, par T. L.	199
La Botanique à l'usage de la division supérieure de l'école primaire par Oscar Henrion, instituteur à Chénée, par T. L.	201
Die Stundenpläne für Gymnasien, Realgymnasien und lateinlose Realschulen in den bedeutendsten Staaten Deutschlands, zusammengestellt von G. Uhlig, zweite vermehrte Auflage	202
Annuaire pour l'an 1884, publié par le bureau des longitudes. Avec des Notices scientifiques, par P. MANSION	203
Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour l'an 1884. Météorologie, Agriculture, par P. M.	206

III.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1884, 51 ^e année, par P. M.	206
Manuel d'Arithmétique élémentaire, par J. Servais, professeur à l'athénée royal et à l'école normale d'institutrices de Bruxelles. Théorie et Applications. Cinquième édition, par P. MANSION . . .	208
Bremikers logarithmisch-trigonometrische Tafeln mit fünf Deci- mastellen. Vierte Stereotyp-Auflage besorgt von Dr A. Callius, pro- fessor am Königstädtischen Gymnasium in Berlin, par P. M. . .	212
Rénovation de l'histoire des Francs, de Victor Gantier, par THIL- LORRAIN	268
Cours de langue Flamande à l'usage des wallons, par D. Claes, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Namur, par V. O.	276
Cosmographie stellaire par J. Liagre, lieutenant général en retraite, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, etc. Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique (concours De Keyn) et adopté par le Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne comme livre de lecture et pour être donné en prix dans les athénées royaux et les écoles moyennes de l'État	278
Cours d'histoire de Belgique, à l'usage de l'enseignement moyen du 1 ^{er} et du 2 ^d degré, par A. Lallemand et F. A. Mouzon, — par P. J. WOUTERS	320
Studien und Forschungen auf dem Gebiete der homerischen Ge- dichte und ihrer Literatur von Dr H. K. Benicken, par P. T. . . .	330
Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jé- rôme, par Henri Goelzer, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, Docteur ès lettres, par P. THOMAS	331
Manuel d'archéologie étrusque et romaine, par Jules Martha, ancien membre des écoles françaises d'Athènes et de Rome, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon	335
Elementi di Geometria ad uso dei licei per Aureliano Faifofer, professore nel Liceo Marco Foscarini. par P. MANSION	336
Éléments de Géométrie, par A. M. Legendre, revus et mis en rapport avec les méthodes scientifiques modernes, par Girard, capi- taine en premier du Génie, professeur à l'école militaire, ancien professeur de mathématiques supérieures et de Mécanique.	
Mémoire sur la Géométrie, précédée d'une théorie générale des sciences déductives, par Girard, capitaine en premier du génie, pro- fesseur à l'école militaire de Bruxelles, par P. M.	343
Précis d'arithmétique théorique et pratique (texte flamand et texte français) par C. Bergmans, docteur en sciences physiques et mathé- matiques, professeur à l'athénée et à l'école normale des sciences de Gand, par P. M.	343
Platos ausgewählte Dialoge erklärt von C. Schmelzer. Vierter Band: Apologie. Krito, par HOFFMAN.	397
Inscriptions grecques relatives aux travaux publics, par DE CEULENEER	406

IV.

ACTES OFFICIELS.

Ministère de l'instruction publique. — Administration de l'enseignement moyen. — Cours destinés à former des professeurs de langues modernes et des professeurs aptes à enseigner en flamand l'histoire et la géographie. — Admission d'élèves	68
Administration de l'enseignement supérieur. — Concours de l'enseignement supérieur pour 1884-1885	126
Organisation d'un enseignement normal destiné spécialement à former des professeurs à même d'enseigner l'histoire et la géographie et les langues modernes dans les athénées et collèges de la partie flamande du pays	128
Modifications à l'organisation de l'école normale des humanités de Liège	132
Modifications à l'arrêté royal organique de l'école normale des sciences à Gand	137
Ordre de Léopold. — Promotions. — Nominations.	279, 412
Universités de l'État. — Personnel enseignant	279, 345
Cours de latin dans les sections normales du degré inférieur. — Programme et durée	280
Suppression de la section spéciale pour la formation de professeurs de sciences commerciales à l'école normale des sciences de Gand.	344
Nominations. — Démissions	345, 412

VARIA.

Fédération de l'enseignement moyen	121
Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. — Classe des lettres. — Programme de concours pour 1886.	346
Note sur l'enseignement secondaire en France.	348
PÉRIODIQUES	69, 141, 213, 282, 350, 414
NOTICE NÉCROLOGIQUE	359

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 27.

1^{er} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ÉTUDE LITTÉRAIRE SUR LA DISPOSITION DES MOTS DANS LA PHRASE LATINE.

D'un mot mis à sa place (*il*) enseigna le pouvoir.
BOILEAU.

Un philologue éminent, M. Baguet, a plus d'une fois développé dans la classe des lettres de sages considérations sur l'enseignement moyen, sur son but, sur ses méthodes. Le sujet est loin d'être épuisé et ne le sera pas de longtemps, surtout si des généralités, dans lesquelles s'est complu le savant professeur de Louvain, on veut descendre aux détails et aux applications. Qu'il me soit permis de m'inspirer de l'exemple de M. Baguet, non pas pour revenir sur les mêmes questions, mais pour glaner, à côté de lui, dans ce vaste champ qu'il a exploré avec tant de zèle et de compétence. J'entends donc éviter les généralités, et me renfermant dans une question spéciale et pratique, je veux faire aujourd'hui une étude littéraire sur la disposition des mots dans la phrase latine.

Avant d'entamer ce sujet, il sera utile, je pense, de dire un mot sur la prévention qui règne encore dans quelques esprits contre la philologie. On rencontre, non sans quelque étonnement, des personnes qui ne font que fort peu de cas de l'interprétation philologique des auteurs anciens, et prisent uniquement l'interprétation littéraire. La raison en est qu'elles ne possèdent pas une idée assez exacte de la philologie, et prennent même abusivement ce mot dans le sens de *grammaire*, au lieu de le prendre dans l'acception large de *science de l'antiquité*¹, comme le font les savants allemands et tous ceux

¹ Cela a été dit plus d'une fois dans la *Revue de l'Instruction publique*, mais on n'en confond pas moins, assez souvent, la philologie avec la linguistique.

qui, en France, sont à la tête de la rénovation de l'enseignement classique. L'interprétation philologique des auteurs se compose de plusieurs parties, comme nous le verrons tout à l'heure, et comprend nécessairement l'interprétation littéraire. Celle-ci n'est vraiment solide que si elle s'appuie sur les autres explications que fournit la science philologique et si elle en est, pour ainsi dire, le couronnement. Ce serait donc une erreur que d'en vouloir faire un exercice en quelque sorte exclusif, et de regarder avec dédain ce qu'on ne pourrait négliger sans compromettre l'intelligence complète d'un chef-d'œuvre. On tomberait alors dans l'abus qui a été signalé, pour la France, par les hommes les plus compétents en fait d'enseignement. M. Gaston Boissier, entre autres, a blâmé avec infiniment de raison ce qu'il appelle « l'éternelle rhétorique, » et ce que M. Renan a réprouvé en disant que « sous prétexte de s'en tenir à des vérités générales de morale et de goût, on a enfermé les esprits dans le lieu commun ».

Si la philologie ne doit pas être entendue dans le sens restreint de grammaire, il n'en est pas moins vrai que la grammaire est le point de départ de la science philologique et le fondement de toute bonne interprétation. Cette vérité, il serait ridicule de vouloir la démontrer, elle saute aux yeux. Du reste, les maîtres d'une autorité incontestable en sont pénétrés et l'ont proclamée hautement, de nos jours aussi bien que dans l'antiquité. M. Bréal fait dépendre de la grammaire *tout enseignement solide*, et M. Renan se plaint de ce que *l'enseignement grammatical est systématiquement abaissé*¹. Port-Royal, qui n'a pas été assez écouté, désirait qu'on apportât à cette étude *un esprit plus philosophique*², et Rollin lui-même voulait qu'on fit des études grammaticales *raisonnées et sérieuses*³.

Parmi les témoignages donnés en faveur de l'enseignement grammatical, la *Revue de l'Instruction publique* a déjà cité celui d'un savant hors ligne, Joseph Scaliger, qui regrettait de ne pas être assez versé dans la grammaire et en reconnaissait ainsi la

¹ Questions contemporaines.

² V. GASTON BOISSIER, *Revue des deux Mondes* 1872, p. 692 et 698.

³ C'est ce qui se fait, depuis une trentaine d'années, chez nous, mais ce qui est loin de se faire assez généralement, à en juger par les connaissances de la plupart des élèves qui entrent à l'université.

grande utilité pour ses études. Ajoutons ici que ses paroles, qui sont rapportées par l'éminent historien Niebuhr, ont donné lieu à celui-ci de s'écrier à son tour, non pas comme Scaliger : *utinam essem bonus grammaticus*, mais simplement *utinam essem grammaticus*¹. Disons encore que, parmi les anciens, Quintilien recommande au futur orateur l'étude de la grammaire, et s'élève contre ceux qui en font peu de cas : *quo minus sunt ferendi*, dit l'auteur de *l'Institution oratoire*, *qui hanc artem ut tenuem et jejunam cavillantur, quae nisi oratoris futuri fundamenta fideliter jecerit, quidquid superstruxeris, corrupt*² : *necessaria pueris, jucunda senibus... et quae... plus habeat operis quam ostentationis*.

Pour en revenir aux contemporains, qu'il nous soit permis de transcrire ici un passage de la préface de l'excellente édition de Virgile, publiée par M. E. Benoist, professeur de poésie latine à la Sorbonne : « Les faits grammaticaux ont été l'objet d'une attention particulière. Les tournures, les locutions... sont les moyens dont l'auteur s'est servi pour rendre sa pensée. Lorsque nous sommes entièrement instruits sur la valeur de ces matériaux, nous pénétrons plus profondément dans cette pensée. L'emploi... d'un subjonctif, d'un infinitif, la place donnée à une particule, la disposition des mots dans la phrase ne sont pas une chose indifférente. La science de tous ces détails permet de saisir les nuances les plus délicates de l'idée et du sentiment³ ».

Quand la forme, la signification et la dépendance des parties du discours sont bien connues, tout n'est pas dit. Il faut encore donner les explications qu'exigent les institutions, les mœurs, les coutumes, les lois, les faits historiques et géographiques,

¹ Kleine historische schriften II, 227.

² Orat. inst. I, 4.

³ On comprend que ce n'est pas en deux ou trois ans, comme quelques personnes, peu au courant de l'enseignement, l'ont pensé en Belgique, qu'on peut faire de la grammaire cette étude approfondie qui nous donne l'intelligence véritable des textes et fait comprendre toutes les beautés du style. Il faut un certain développement d'esprit pour saisir les nuances les plus délicates de la pensée et du sentiment, et ce n'est pas avec de petits écoliers qu'on peut apporter, comme le désire Port-Royal, un esprit philosophique à l'étude des règles du langage. En Allemagne, on est tellement persuadé de cette vérité que, même dans les classes les plus élevées, on approfondit encore les parties difficiles de la syntaxe.

auxquels il est fait allusion dans un auteur. On fera en outre remarquer, au point de vue de la logique, la suite ou le manque de suite dans les raisonnements, la liaison intime des phrases et, par conséquent, l'enchaînement et le développement des idées. Enfin, il est indispensable d'appeler l'attention sur les beautés littéraires ou oratoires, non seulement de l'ensemble, mais encore des détails, et même, pour en revenir à la langue, de s'étendre sur la beauté des périodes et l'élégance ou l'énergie des tournures. Tout cet ensemble d'explications constitue ce que nous appelons *interprétation philologique*. Comme on le voit, celle-ci puise tour à tour, selon que les textes le demandent, dans l'histoire, dans la géographie, dans les antiquités, dans l'archéologie, dans l'épigraphie, dans la grammaire, dans l'esthétique etc., tout ce qui est nécessaire pour comprendre à fond les auteurs ¹.

Dans les pages qui suivent, nous voulons, dans l'intérêt des études littéraires, insister sur un seul côté de l'interprétation, en étudiant, dans un discours de Cicéron, l'arrangement des mots au point de vue oratoire. Notre choix est tombé sur la seconde Philippique. On l'a toujours regardée comme un chef-d'œuvre, et Juvénal est allé jusqu'à l'appeler *divine* ². Nous sommes persuadé que la perfection du style est pour beaucoup dans l'appréciation du poète. Lorsque Cicéron écrivit cette écrasante réponse à une attaque du consul Antoine, il était dans sa 63^e année, c'est-à-dire qu'il avait déjà composé tous les beaux ouvrages qui lui assurent la première place, comme styliste, parmi les prosateurs latins. Il me semble s'être surpassé dans cet ouvrage de la dernière année de sa vie, auquel je crois devoir appliquer spécialement ce que Teuffel ³ dit en général de ses discours : « c'est dans la forme que réside sa force ». Le mélange heureux du style coupé et du style périodique, des tournures les plus simples, les plus élégantes et les plus énergiques, ainsi que l'art infini déployé dans la construction des phrases, afin de

¹ Nous excluons de l'enseignement moyen la *critique* des textes. Il est inutile d'ajouter que, sous d'autres rapports encore, notre esquisse de l'enseignement philologique reste incomplète.

² Sat. X, 125 : *conspicuæ, divina Philippica, famæ,*
Volveris a prima quæ proxima.

³ *Histoire de la litt. rom.*, § 178.

mettre en lumière l'idée qui doit surtout frapper les esprits, assignent à la seconde Philippique une place à part parmi tous les admirables discours du grand orateur.

En étudiant la phrase cicéronienne au point de vue oratoire, nous trouverons à apprécier bien des beautés littéraires d'après des règles tirées du génie même de la langue et non pas d'après une impression fugitive, qui peut être aussi variée que les dispositions individuelles des lecteurs.

On sait que, dans la construction ordinaire de la phrase latine, le sujet se met au commencement, le verbe à la fin et entre les deux tous les mots complétifs. Combien de fois cet arrangement des mots n'est-il pas abandonné selon l'idée ou le sentiment qu'il s'agit de faire ressortir ! Ainsi le sujet suit tous les autres mots quand on veut y appuyer d'une manière particulière, comme dans la phrase suivante : *Necessario tibi vulnus inflictum est quod paucis ante te, quorum incolumis fuit nemo* (ch. 21 § 52). *Nemo*, placé à la fin, est mis en relief et a l'accent ¹. Dans le passage suivant, l'orateur cherche à accumuler les haines sur la tête de son ennemi, en énumérant ses méfaits, et trois fois le même sujet est placé à la fin pour frapper fortement l'esprit : *Doletis tres exercitus populi Romani interfectos : interfecit Antonius. Desideratis clarissimos viros : eos quoque eripuit Antonius. Auctoritas hujus ordinis afflicta est : affixit Antonius* (ch. 22 § 55). Il arrive que de cette manière se trouve exprimé un sentiment de mépris, que nous pouvons rendre en français par l'article indéfini : *Non video nec in vita ... nec in rebus gestis ..., quid despicere possit Antonius*. (ch. 1 § 2), je ne vois ni dans ma vie privée, ni dans mes actions ce que pourrait mépriser un Autoine.

Le verbe, au lieu de finir la phrase, est souvent placé en tête, pour mieux faire remarquer le fait exprimé. Les exemples sont nombreux, nous en citerons seulement quelques-uns : *Sciebat*

¹ Cp. encore : *admissus est nemo* (ch. 41 § 105). *At etiam litteras, quas me sibi misisse diceret, recitavit homo et humanitatis expers et vitae communis ignarus* (ch. 4 § 7). *Cum inter subsellia nostra versentur armati* (ch. 8 § 19). *Nisi accessit disciplina* (ch. 7 § 17). *Ut non tanta mecum quanta tibi tecum esset contentio* (ch. 8 § 18). *Qui id auderet quod omnium fugisset et reformidasset audacia* (ch. 26 § 64). *Improbum fecit audacia* (ch. 36 § 90).

homo sapiens jus semper hoc fuisse... (ch. 37 § 96), il savait, cet homme éclairé, qu'on est toujours fondé en droit... *Sustulit illum diem fortuna reipublicae* (ch. 35 § 88). *Intervenit enim, cui metuisti, credo, ne salvo capite negare non posses* (ch. 38 § 99). *Eripiet et extorquebit tibi ista populus Romanus* (ch. 44 § 113). *Debet enim ... excitare animos non cognitio solum rerum, sed etiam recordatio* (ch. 19 § 47). *Sedebat in rostris collega tuus, amictus toga purpurea* (ch. 43 § 95). C'est dans les tableaux surtout que le verbe occupe la première place, pour faire connaître l'action qui doit d'abord être mise sous les yeux. Il sera amplement question plus loin du tableau achevé d'un voyage scandaleux d'Antoine dans les municipes de l'Italie; nous ne voulons en citer ici que les deux phrases suivantes : *Vehebatur in essedo tribunus plebis sequebatur raeda cum lenonibus* (ch. 24 § 58).

Le génie de la langue française s'oppose à cette construction et on ne la trouve qu'avec certains verbes. Qui ne se rappelle cette belle phrase de Bossuet dans son oraison funèbre du prince de Condé : « *Restait* cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts ». Comme il arrive cependant qu'en français on a aussi besoin de mettre un fait en relief, on a imité la construction latine, en faisant précéder le verbe d'une détermination adverbiale ou d'un pronom qui annonce le véritable sujet qui vient après : *Elle est morte*, cette grande reine (Bossuet, or. fun. de Henriette-Marie de France). *Il s'affaiblissait*, ce grand prince, mais la mort cachait ses approches (Bossuet). *Messieurs, Franklin, est mort...* *Il est retourné* au sein de la divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière (Mirabeau). La phrase suivante de Fléchier est classique : *Déjà prenait l'essor*, pour se sauver vers les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces. *Prenait l'essor* est l'idée principale. « C'est celle, dit Condillac, qu'il faut peindre sur le devant du tableau. »

Pour les mêmes raisons oratoires, on peut mettre le complément en tête de la phrase : *Quae flagitia domus illa diutius ferre non potuit* (ch. 18 § 45). En traduisant « la famille ne put

supporter longtemps ces turpitudes, » on a bien le sens, mais on fait mieux d'imiter la construction de la phrase latine, pour mettre en relief le complément : ces turpitudes, la famille ne put les supporter longtemps. On peut comparer La Bruyère : Cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre; et Massillon : Ce grand coup qui change le cœur, vous ne l'avez pas encore senti. Le français imite donc cette construction, mais en rappelant le complément mis en tête par le moyen du pronom. Voici encore quelques exemples latins : *Hominem omnium nequissimum in integrum restituit* (ch. 23 § 56), l'être le plus pervers, il l'a rétabli dans tous ses droits. *Judicia non metuis* (ch. 45 § 115), les jugements, tu ne les crains pas. *Haec tu ... ausus es vituperare* (ch. 5 § 11), voilà ce que tu as osé mépriser. *Hunc unum diem, hunc, inquam, hodiernum diem, hoc punctum temporis quo loquor, defende si potes* (ch. 44 § 112). Par cette construction, deux compléments dans deux phrases différentes peuvent s'opposer fortement l'un à l'autre : *Fratris filium praeterit ... , te ... fecit heredem* (ch. 16 § 41), le fils de son frère, il l'écarte, c'est toi qu'il fait son héritier. *Me nemo nisi amicus fecit heredem ... , te is quem tu vidisti nunquam* (ch. 16 § 40).

La place de l'adjectif ou du participe est également déterminée par l'effet que l'orateur veut produire, comme, par exemple, dans la phrase suivante : *Rejecta mater amicam impuri filii tanquam nurum sequebatur* (ch. 24 § 58). Le tribun de la plèbe Antoine visite les municipes de l'Italie, et dans son cortège se trouvent des licteurs d'abord, ensuite une comédienne, sa maîtresse, après elle de vils entremetteurs, et *rejetée* au dernier rang, sa mère, la vertueuse Julie. Ce *rejecta* mis en tête de la dernière phrase est du plus grand effet. Comparez encore les phrases suivantes : *Tua illa pulchra laudatio, tua miseratio, tua cohortatio...* (ch. 36 § 91), c'est ton éloge magnifique, c'est ta commiseration, ce sont tes exhortations... *Nullum est istud, mihi crede, praesidium* (ch. 44 § 112), elle est nulle, crois-moi, cette protection. *Suam enim quisque domum tum obtinebat, nec erat usquam tua* (ch. 19 § 48). *Suam* et *tua* ont l'accent et sont mis en évidence par la place qu'ils occupent. Dans le dernier exemple, nous voyons un adjectif possessif à la fin, opposé à un adjectif possessif au commencement. D'autres adjectifs, sans être en opposition, acquièrent une valeur particulière

à la fin de la phrase : *Quid est aliud ... tollere amicorum colloquia absentium?* (ch. 4 § 7). *In quo habes scientiam quaestuosam* (ch. 4 § 8). *Quae enim res unquam ... in omnibus terris est gesta major* (ch. 13 § 32). *Difficilis est sane reprehensio et lubrica* (ch. 44 § 59). *Inferrique patriae bellum viderem nefarium* (ch. 10 § 24).

Il en est de l'adverbe comme de l'adjectif : il se trouve à la fin, pour faire ressortir l'idée qu'il exprime : *Haec tu non propter audaciam dicis tam impudenter* (ch. 8 § 19). *Vide quam tecum agam non inimice* (ch. 14 § 34). *Quem tu vidisti nunquam* (ch. 16 § 40). *Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiae nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in populi Romani conspectu vomere postridie* (ch. 25 § 63). Transposez ce dernier mot, dit Quintilien (9,4), il n'aura plus la même force.

Il y a d'autres parties de la phrase qui, par la place qu'elles occupent, appellent particulièrement l'attention, comme par exemple les deux ablatifs absolus suivants : *Frequentissimo senatu kalendis Januariis, sedente patruo, hanc tibi esse cum Dolabella causam odii dicere ausus es, quod ab eo sorori et uxori tuae stuprum esse oblatum comperisses* (ch. 38 § 99). Ce qui rendit la conduite d'Antoine particulièrement odieuse, c'est que ce fut au sein même du sénat, réuni en très grand nombre, et malgré la présence de son oncle, dont il avait épousé la fille Antonia, qu'il osa accuser d'infidélité la plus vertueuse des femmes (*pudicissimam feminam*).

En parlant de la construction, nous ne devons pas oublier quelques figures de syntaxe, qui consistent soit dans une disposition plus artificielle des mots, soit dans leur répétition, soit dans le retranchement de la conjonction copulative. Ces moyens d'augmenter la force du discours sont fréquemment employés dans la seconde Philippique.

La figure qu'on appelle entre-croisement (chiasme chez les anciens) oppose, par la place qu'ils occupent, deux mots à deux autres mots. Ordinairement on met à côté l'un de l'autre ceux qui marquent le contraste le plus fort, les deux autres se placent, l'un au commencement, l'autre à la fin. En voici quelques exemples : *Stulti erat sperare, suadere impudentis* (ch. 10 § 49).

Quelquefois on peut reproduire cette figure en français, comme ici : c'eût été folie de l'espérer, le conseiller eût été de l'impudence. On pourrait traduire avec plus d'élégance, mais au détriment de l'exactitude. *Postea sum cultus a te, tu a me adjutus* (ch. 20 § 49), je fus recherché par toi, et toi, tu reçus mon appui. En disant avec un traducteur : « vous vous attachâtes à moi, et je vous appuyai », on ne conserverait pas la physionomie de la phrase latine. (*Senatus*) *clarissimis civibus bene gestae reipublicae testimonium multis, mihi uni conservatae dedit* (ch. 1 § 2), le sénat a rendu le témoignage d'avoir bien gouverné la république à beaucoup de citoyens illustres, à moi seul celui de l'avoir sauvée¹. Voici un passage qui contient deux entre-croisements : *Vehebatur in essedo tribunus plebis; lictores laureati antecedeabant, inter quos aperta lectica mimia portabatur, quam ex oppidis municipales homines honesti obviam necessario prodeuntes consalutabant. Sequebatur raeda cum lenonibus; rejecta mater amicam impuri filii tanquam nurum sequebatur* (ch. 24 § 58). César, avant de marcher contre les lieutenants de Pompée en Espagne, avait confié le commandement des troupes en Italie au tribun de la plèbe Antoine, en lui conférant le titre de propréteur. Antoine parcourut les villes municipales et se fit détester par ses violences ou mépriser par ses abominables orgies. Le passage qui précède fait d'un de ses voyages un petit tableau d'une grande perfection, due en partie à la disposition des mots. Les deux premières phrases forment un entre-croisement, où la valeur des mots est rehaussée par la place qu'ils occupent. *Vehebatur*, mis en tête de la première phrase, fait ressortir l'action principale; le sujet, qui vient à la fin, frappe d'autant plus l'attention qu'il est opposé à *lictoribus*, placé immédiatement après. Antoine n'est pas appelé propréteur, titre qu'il ne tient que de César, mais tribun de la plèbe et comme tel il ne peut avoir de licteurs. Ensuite vient dans le cortège la

¹ Cp. encore : *Sit hoc inhumanitatis : stultitiam incredibilem videte* (ch. 4 § 8). *Tuus videlicet salutaris consulatus, perniciosus meus* (ch. 7 § 15). *Cum reipublicae perniciosa arma ipse cepervis, objicere alteri salutaria* (ch. 8 § 19). *Nisi quod intercessio neglecta, ... circumscriptus a senatu esset Antonius* (ch. 22 § 53). *Sed haec omittamus : loquamur potius de nequissimo genere levitatis* (ch. 25 § 63). *Consilium a primo reprehendendum, laudanda constantia* (ch. 30 § 76).

maîtresse d'Antoine, à laquelle les habitants des municipes sont forcés d'aller présenter leurs hommages. Elle est suivie de vils entremetteurs dans un char à quatre roues. *Sequebatur caeda cum lenonibus* forme avec la dernière phrase un entre-croisement, où les mots *rejecta mater*, placés à côté de *lenonibus*, forment le contraste le plus fort. On voit que la conduite scandaleuse d'Antoine est dépeinte de la manière la plus concise et la plus énergique.

L'entre-croisement ne manque pas chez les orateurs français, mais comme il n'est autre chose qu'une antithèse formée par la place que des mots opposés occupent dans la phrase, il ne peut pas se produire avec la même netteté et la même énergie dans une langue analytique et privée de la liberté d'inversion. Citons comme exemple la phrase suivante de Bourdaloue : C'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps, et non la variété des temps qui doit devenir la règle et la loi de Dieu.

Les deux autres figures de syntaxe, auxquelles nous avons fait allusion, sont la *répétition* (l'anaphore) et la *disjonction* (l'asyndète.) La première consiste dans la répétition des mêmes mots au commencement de plusieurs propositions, ou de la même construction dans une seule phrase ou dans plusieurs. Cette figure sert à insister sur l'idée exprimée et à donner plus de force au discours. Les *répétitions* sont d'autant plus nombreuses dans la seconde Philippique que ce discours est plus passionné. On sait qu'elles sont surtout d'une grande énergie dans l'interrogation. Nous n'en citerons que quelques-unes : *An ego non venirem contra alienum...? Non venirem contra gratiam...? Non venirem contra injuriam?* (ch. 2 § 3). *Quis enim qui non viderit? quis qui nescierit...? quis qui non indoluerit?* (ch. 25 § 61). *Quid ego istius decreta, quid rapinas, quid hereditatum possessiones datas, quid ereptas proferam?* (ch. 25 § 62). *Quis enim eques romanus, quis praeter te adolescens nobilis, quis ullius ordinis qui...* (ch. 7 § 16).

Voici un exemple de la répétition de la même construction dans plusieurs phrases : *Recordare igitur illum diem, quo dictaturam sustulisti, pone ante oculos laetitiam senatus populi-que Romani, confer cum hac immani nundinatione tua tuorum-que : tum intelliges quantum inter lucrum et laudem intersit* (ch. 45 § 115).

La répétition acquiert encore plus de force si elle se combine

avec la gradation : *Hoc litteris mandari, hoc memoriae prodi, hujus rei ne posteritatem quidem ... unquam immemorem fore* (ch. 22 § 54). *Tam impius, tam demens, tam dis hominibusque hostis* (ch. 26 § 64). *Ut ... non te execratum populo Romano, non detestabilem, non omnes tibi deos, non omnes homines esse inimicos et futuros scias ?* (ch. 26 § 65). *Qui mihi non ... gratias egerit, qui mihi non vitam suam referret acceptam* (ch. 5 § 11). Dans ce genre de combinaison, nous ne savons rien de plus parfait que le passage suivant de Massillon où il est dit de l'avare : « son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que son salut, que lui-même. Toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet ».

On aura pu remarquer dans les passages cités que la *disjonction* (asyndète), c'est-à-dire la suppression de la conjonction copulative se combine naturellement avec la répétition. Voici encore quelques exemples de cette combinaison : *Accusa senatum, accusa equestrem ordinem, ... accusa omnes ordines, omnes cives* (ch. 8 § 19). *Cn. Domitium non patris interitus ..., non avunculi mors, non spoliatio dignitatis ... excitavit ?* (ch. 11 § 27). *Quod bene cogitasti aliquando, laudo; quod non indicasti, gratias ago; quod non fecisti, ignosco* (ch. 14 § 34). *Quod proprie meum est, laudasti; quod totum est senatus, reprehendisti* (ch. 8 § 18). *Praesertim cum tu reliquias reipublicae dissipavisses, cum domi tuae turpissimo mercatu omnia essent venalia, cum leges eas quae nunquam promulgatae essent et a te et de te latas confiterere, cum auspicio augur, intercessionem consul sustulisses, cum esses foedissime stipatus armatis, cum omnes impuritates pudica in domo quotidie susciperes vino lustrisque confectus* (ch. 3 § 6). Il y a dans ce dernier passage une énumération rapide. Dans les deux suivants il y a gradation : *Italiae rursus percursatio..., in oppida militum crudelis et misera deductio, in urbe auri, argenti maximeque vini foetida direptio* (ch. 25 § 62). *Ab hora tertia bibebatur, ludebatur, vomebatur* (ch. 41 § 104). L'asyndète sert aussi à marquer un contraste : *Nam comprehensio sontium mea, animalversio senatus fuit* (ch. 8 § 18). *Non intelligit eum quem contra dicit laudari a se, eos apud quos dicit vituperari* (ib.). Cicéron aime à mettre les expressions synonymiques par asyndète : *Civile bellum, quod natum, conflatum, susceptum opera tua est* (ch. 29 § 71). *Illam suas res sibi habere jussit, ex duodecim*

tabulis claves ademit, exegit (ch. 28 § 69). *O audaciam immanem! tu etiam ingredi illam domum ausus es? Tu illud sanctissimum limen intrare? Tu illarum aedium dis penatibus os impurissimum ostendere?* (ch. 27, § 68). *Quid egi nisi ex hujus ordinis consilio, auctoritate, sententia?* (ch. 5 § 11). La répétition se combine avec l'entre-croisement aussi bien qu'avec l'asyndète : *urbem inflammare, cives trucidare, vastare Italiam, delere rem publicam* (ch. 7 § 17). La même phrase réunit aussi les trois figures : *Nisi quod intercessio neglecta, jus tribunicium sublatum, circumscriptus a senatu esset Antonius* (ch. 22 § 53). Outre l'asyndète, il y a ici deux propositions anaphoriques suivies d'un chiasme, qui interrompt heureusement l'uniformité de la construction ; on peut remarquer en outre la gradation. Comparez encore la phrase suivante : *Cum tu tamen nocte socia, hortante libidine, cogente mercede per tegulas demitterere* (ch. 18 § 45). Outre l'asyndète, on remarquera ici la gradation dans les trois ablatifs absolus, dont les deux derniers sont anaphoriques et opposés au premier par l'entre-croisement. On voit quel art l'orateur sait déployer dans l'emploi varié des formes syntaxiques de la même phrase. Citons une dernière période, qui contient le tableau des orgies auxquelles se livrait Antoine dans la maison de campagne de Varron :

At vero, te inquilino, — non enim domino —
 personabant omnia vocibus ebriorum,
 natabant pavimenta vino,
 madebant parietes,
 ingenui pueri cum meritoriis,
 scorta inter matres familias versabantur (ch. 41 § 105).

Dans cette description rapide, la place des mots est choisie avec art pour produire l'impression la plus forte. En tête de la période se trouve l'ablatif absolu *te inquilino*, qui, par l'idée qu'il exprime, comme par la place qu'il occupe, doit particulièrement attirer l'attention : c'est maintenant Antoine le débauché qui habite la maison de Varron l'érudit. Ensuite viennent trois verbes en tête de trois propositions anaphoriques, parce que ce sont les verbes qui présentent l'idée la plus importante, c'est-à-dire la peinture rapidement ébauchée d'une scène d'ivrognerie. Ensuite vient une construction entièrement différente : D'abord le sujet, ensuite le verbe. Ce chiasme oppose fortement les sujets des deux dernières phrases aux sujets précédents, c'est-à-dire les acteurs

dans cette abominable orgie (*ingenui pueri cum meritoriis et scorta inter matres familias*) aux objets inanimés qui figurent dans la première partie du tableau. — Voici une période de Jean-Jacques Rousseau, où l'on peut remarquer les mêmes figures : Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Je ne sais si nous avons ici une imitation inconsciente de la phraséologie latine; ce qui est sûr, c'est que l'allure de la période française doit paraître monotone et lourde en comparaison de celle de Cicéron.

Nous pouvons nous borner à ce petit nombre d'observations sur la construction de la phrase latine. Elles suffiront pour attirer l'attention sur des détails de style d'une certaine importance dans l'appréciation d'une œuvre littéraire qu'on veut faire goûter aux jeunes gens. Ces détails, on ne pourra les dédaigner sans renoncer à reconnaître d'une manière sûre ce qu'il y a d'élégant ou d'énergique dans la forme que revêt la pensée ou le sentiment de l'écrivain. A cette étude de style on peut appliquer ce que dit Quintilien de l'étude de la grammaire : *Interiora velut sacri hujus adeuntibus apparebit multa rerum subtilitas, quae non modo acuere ingenia puerilia, sed exercere altissimam quoque eruditionem ac scientiam possit* (orat. inst., I, 4). *Aiguiser l'esprit des élèves*, comme dit Quintilien, *et exercer la science la plus profonde*, n'est-ce pas le but des humanités? ¹.

J. GANTRELLE.

¹ Cette étude a été publiée dans le bulletin n° 11 (1883) de l'Académie royale de Belgique. Si nous la reproduisons ici, c'est que nous croyons qu'elle pourrait intéresser les professeurs, dont la plupart ne reçoivent pas les bulletins de l'Académie.

NOTE SUR UN POINT DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHYSIQUE ÉLÉMENTAIRE.

La notion claire et précise de la force électro-motrice est indispensable dans l'étude de l'électricité appliquée, et l'on s'étonne de voir les traités classiques de physique élémentaire si peu explicites sur ce point, aujourd'hui que la science gagne si rapidement en intérêt et en importance. Il en résulte une confusion déplorable que nous voyons subsister, même dans l'esprit de personnes qui s'occupent spécialement d'électricité. Nous tâcherons de donner une idée nette de la force électro-motrice, en évitant l'emploi de formules et en nous basant uniquement sur les analogies que présentent avec les phénomènes électriques quelques faits déduits de la chaleur et de l'hydrostatique.

Si deux corps conducteurs de la chaleur sont mis en contact, et que l'on observe les variations de leur volume, on remarque généralement que l'un d'eux s'échauffe et que l'autre se refroidit¹. Le corps qui perd de sa chaleur est dit à une température plus élevée que l'autre; si, au contraire, les corps n'échangent pas leur chaleur, on dit qu'ils sont à la même température. Quoique la chaleur et la température dépendent l'une de l'autre, et qu'elles soient inséparables, elles sont cependant essentiellement distinctes. C'est ainsi que deux corps peuvent être à la même température et renfermer un nombre différent de calories; tel est le cas bien simple de deux vases renfermant, l'un un litre d'eau et l'autre deux litres d'eau, le liquide étant à 80° dans les deux vases. Voici le phénomène inverse : exposons à deux sources de chaleur identiques et pendant le même temps un kilogramme d'eau et un kilogramme de mercure tous deux primitivement à 0°, nous observerons qu'au moment où l'eau est à 10°, le mercure est déjà à 300°. Les deux liquides ont absorbé le même nombre de calories, mais leur température est différente.

¹ Nous ferons abstraction du rayonnement pour ne pas compliquer les faits.

Pour comparer entre elles les températures, on les rapporte à une température conventionnelle déterminée qui est la température de la glace fondante et qu'on appelle *zéro*, c'est là un état calorifique invariable puisqu'aucune source de chaleur ou de froid ne peut échauffer ou refroidir la glace qui fond. Tout corps qui perd de la chaleur quand il est au contact de la glace fondante est à une température plus élevée que zéro ou positive; tout corps qui en gagne est à une température moins élevée ou négative.

L'instrument destiné à mesurer la température est, à un point de vue général, un corps de faibles dimensions, disposé de telle façon qu'on puisse facilement observer s'il reçoit ou s'il perd de la chaleur; tel est le thermomètre à mercure.

Supposons qu'il s'agisse de trouver la température d'un corps, d'une masse d'eau, par exemple : on plonge l'appareil dans le liquide, l'eau cède de la chaleur au thermomètre, ou réciproquement; et au bout de quelque temps, les deux corps sont à la même température. Comme les dimensions de l'instrument sont faibles, la quantité de chaleur perdue ou gagnée par le liquide est négligeable et l'appareil indiquera très approximativement, par la grandeur de la dilatation ou de la contraction du mercure, la température primitive de l'eau. Mais si une source de chaleur ou de froid compensait la perte ou le gain à mesure que le liquide les subit par son contact avec le thermomètre, celui-ci indiquerait d'une manière rigoureuse cette température maintenue constante.

En résumé, le rôle du thermomètre est le suivant : le corps dont il prend la température lui communique d'autant plus de chaleur que cette température est plus élevée. Pour chaque quantité de chaleur absorbée, le mercure subit une dilatation correspondante que la graduation permet de mesurer ; de sorte que, en dernière analyse, *on compare les températures des corps par les quantités de chaleur qu'ils communiquent au liquide du thermomètre.*

Admettons maintenant que deux corps conducteurs du calorique soient mis en contact ; un transport de chaleur va se produire du corps le plus chaud vers le corps le plus froid. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que ce courant calorifique a pour cause la différence des températures des deux corps, et non pas les quantités de chaleur qu'ils renferment. Un mètre

cube d'eau à 50° contient beaucoup plus de chaleur qu'un millimètre cube d'argent chauffé à 800°; et cependant, si l'on met ces deux corps en contact, la chaleur passera du plus petit au plus volumineux.

La différence des températures est la seule cause du courant de chaleur, cette cause est assimilable à une force; elle n'a pas reçu de nom spécial, mais la désignation qui lui conviendrait le mieux serait celle de *force calori-motrice*.

Des considérations analogues se retrouvent dans le domaine de l'hydrostatique. Deux vases renferment un liquide, de l'eau, par exemple, et communiquent par un tube. Si l'un des vases ne cède pas d'eau à l'autre, on en conclut que le liquide est au même niveau dans les vases. Si l'un d'eux perd de l'eau et que l'autre en gagne, on en déduit que le niveau du premier est plus élevé que le niveau du second. Il est évident que le niveau d'un liquide dans un réservoir de forme et de dimensions déterminées, dépend de la quantité de liquide qu'il contient, mais à peine est-il nécessaire de faire remarquer que le niveau et la quantité sont deux notions qu'on ne peut confondre: deux vases communicants peuvent contenir des masses d'eau différentes et être au même niveau, et la réciproque peut être vraie.

Pour mesurer la hauteur d'un niveau, on le rapporte à un niveau constant, celui de la mer à marée basse moyenne; c'est le zéro des niveaux. Tout niveau est positif ou négatif selon qu'il est au-dessus ou au-dessous de zéro.

Rien n'est plus facile que d'imaginer un instrument théorique destiné à mesurer les niveaux. Figurons-nous un tube mince en verre, placé verticalement, fermé à sa partie inférieure et gradué de telle façon que le zéro de la graduation corresponde au niveau de la mer. Ce tube est mis en communication en un de ses points avec le réservoir au moyen d'un tuyau d'un très faible calibre. Le liquide afflue dans le tube jusqu'à ce qu'il soit à la même hauteur que dans la vase. La hauteur de l'eau, indiquée à ce moment par l'appareil, est très approximativement le niveau primitif du réservoir, pourvu toutefois que les dimensions de celui-ci soient considérables par rapport à celles du tube. Si, au contraire, le liquide qui sort du réservoir était remplacé à mesure qu'il pénètre dans l'instrument, le niveau resterait constant; et, dans ce cas particulier, le niveau de l'eau dans l'appareil serait rigoureusement celui du réservoir lui-même.

Remarquons aussi que dans cette expérience, le réservoir

cède au tube une quantité d'eau d'autant plus grande que son niveau est plus élevé. De sorte que finalement, *on peut comparer les niveaux des vases en mesurant les quantités d'eau que ces vases envoient dans le tube d'épreuve.*

Ajoutons que si deux vases communiquent, l'écoulement de l'eau de l'un vers l'autre dépend uniquement de la différence des niveaux, et n'est dû en aucune façon aux volumes relatifs des liquides; de telle sorte que si un réservoir immense communique avec un tube étroit rempli d'eau à un niveau plus élevé, c'est la faible quantité d'eau du tube qui s'écoulera dans le réservoir. Cette cause du mouvement de l'eau, cette force en d'autres termes, a reçu un nom spécial, on l'appelle *pression hydrostatique*.

Dans l'étude de l'électricité, nous rencontrons un ordre d'idées analogues qui ne le cèdent en rien au point de vue de la simplicité. Pour le faire voir, nous n'aurons qu'à suivre fidèlement la marche des développements qui précèdent.

D'où vient donc cette obscurité quand il s'agit du potentiel d'un conducteur et de sa charge électrique, alors qu'on distingue si facilement la température d'un corps de la chaleur qu'il renferme; alors que la distinction entre le niveau et le volume de l'eau apparaît tellement claire à l'esprit que trop insister sur ce point semblerait fastidieux? Il est facile de répondre à cette question. La chaleur, la température, le volume liquide et sa hauteur agissent directement sur nos sens. Nos yeux nous apprennent que tel vase renferme plus d'eau que tel autre, que la surface horizontale d'un liquide est plus ou moins élevée. Le sens du toucher nous renseigne sur la température, d'une façon grossière, il est vrai, mais suffisante dans beaucoup de circonstances. Quant à l'électricité, en écartant des cas tout à fait particuliers, elle n'agit pas directement sur nos sens; pour constater sa présence, il faut faire des expériences, et suppléer aux sensations par les indications d'instruments spéciaux.

On met deux corps conducteurs électrisés en communication par un fil métallique long et fin ¹. Généralement on observe en

¹ Le fil doit être long pour que l'un des corps n'agisse pas par influence sur l'autre, il doit être fin pour que la quantité d'électricité qu'il prend au système soit négligeable.

mettant chacun d'eux en contact avec un électroscope que les propriétés électriques de l'un d'eux sont renforcées tandis que celles de l'autre sont diminuées. En d'autres termes, une partie de l'électricité de l'un des corps passe sur l'autre. On dit alors que le corps qui cède une partie de sa charge est à un potentiel plus élevé que celui qui la reçoit. Si les deux conducteurs ne donnent lieu à aucun échange d'électricité, ils sont dits au même potentiel. Or, si deux corps sont au même potentiel, il suffit de donner à l'un d'eux une charge plus grande pour qu'il en cède immédiatement une partie à l'autre. Une augmentation de charge produit par conséquent une augmentation de potentiel. Il existe donc entre le potentiel et la quantité d'électricité d'un corps une certaine relation. Cependant ces notions sont distinctes, comme nous allons le voir.

Chargeons jusqu'à refus, au moyen du conducteur d'une machine électrique en activité, deux sphères conductrices de rayons différents. Chacune des sphères se mettra au même potentiel que ce conducteur, de telle sorte, que si on les réunit par un fil métallique, aucun transport d'électricité ne se produit entre elles; elles sont au même potentiel. Cependant, la grande sphère aura pris à la machine une quantité d'électricité plus considérable. Le fait que des charges différentes peuvent être au même potentiel se trouve réalisé d'une manière plus frappante dans le cas suivant.

On sait que les différents points des conducteurs électrisés autres que ceux de forme sphérique, possèdent des charges électriques différentes. C'est ainsi que sur un œuf il y a plus d'électricité par millimètre carré à la pointe qu'au gros bout; et cependant tous les points de cet œuf sont au même potentiel puisqu'il ne se produit entre eux aucun échange d'électricité.

Deux corps peuvent posséder des charges égales sans que les potentiels soient égaux. Représentons-nous encore deux boules métalliques de rayons inégaux, et deux machines dont les conducteurs sont à des potentiels différents. Mettons la petite boule en contact avec la machine puissante, et l'autre avec la plus faible. La petite sphère se mettra à un *potentiel plus élevé* que la grosse. Quant aux charges, la grande sphère reçoit par unité de surface moins d'électricité que la petite; supposons qu'elle n'en reçoive que le quart; il suffira de doubler son rayon, ce qui

revient à quadrupler sa surface, pour qu'elle prenne à la machine faible une charge *egale* à celle de la petite boule.

Pour terme de comparaison des potentiels, on a choisi le potentiel de la terre. Ce choix se justifie, car l'état électrique du globe ne pouvant être modifié par aucun des moyens dont nous disposons, est un état invariable. C'est le potentiel zéro. Le potentiel d'un corps est la différence entre le potentiel de ce corps et celui de la terre. Tout corps chargé d'électricité positive est à un potentiel plus élevé que la terre; le potentiel est plus bas que celui du sol, si la charge est négative.

Il reste à déterminer l'instrument qui remplit, dans l'étude de l'électricité, le rôle que le thermomètre et le tube indicateur des niveaux jouent respectivement dans la théorie de la chaleur et de l'hydrostatique.

Pour déterminer le potentiel d'un conducteur électrisé, mettons ce corps en communication par un fil long et fin avec un autre corps de dimensions très petites, tel que la boule fixe de la balance de Coulomb. La petite sphère se met rapidement au même potentiel que le corps; et comme elle ne lui prend qu'une quantité insignifiante d'électricité, son potentiel sera à très peu près celui auquel le conducteur était primitivement. Le potentiel de la petite sphère serait d'ailleurs rigoureusement le même, si celui du conducteur était maintenu constant. La charge que reçoit dans ces conditions la sphère est mesurée, comme on le sait, par la répulsion qu'elle exerce sur la boule mobile.

Cela posé, l'expérience prouve que des conducteurs quelconques, au même potentiel, chargés par une même machine, par exemple, cèdent à la boule d'épreuve des charges égales, quelles que soient les quantités d'électricité qu'elles renferment. C'est ainsi encore qu'en faisant communiquer la boule par un fil long et fin, avec les divers points d'un conducteur cylindrique électrisé, on observe que la charge reçue par la boule est indépendante du point touché par le fil, quoique tous ces points possèdent des charges différentes. Il résulte de là que *les potentiels des conducteurs peuvent être comparés entre eux par les quantités d'électricité que ces conducteurs communiquent à un autre relativement très petit.*

Un tel conducteur muni d'un dispositif qui permet d'en mesurer les charges est nommé *électromètre*.

La différence de deux potentiels se trouvant ainsi définie

expérimentalement, supposons que l'on réunisse par un fil long et fin deux conducteurs électrisés à des potentiels inégaux; il se produira entre eux un transport d'électricité. Ce qu'il importe de remarquer dans ce phénomène, c'est que la cause du mouvement électrique est la différence des potentiels et non la différence des charges; de sorte que si l'un des conducteurs était très petit par rapport à l'autre, avec un potentiel plus élevé, c'est lui qui enverrait une partie de son électricité au plus gros, quelle que soit la charge de ce dernier.

La différence des potentiels apparaît donc comme la cause productrice du transport électrique, c'est une force, on l'appelle *force électro-motrice*.

En résumé, le potentiel est à la quantité d'électricité d'un conducteur, ce que la température d'un corps est à la quantité de chaleur qu'il renferme, ce que le niveau d'un liquide est à sa masse.

L'électromètre est par rapport à l'électricité ce que le thermomètre est par rapport aux phénomènes de la chaleur, ce que le tube des niveaux est dans l'hydrostatique.

La différence des potentiels ou force électro-motrice entre deux corps chargés met l'électricité en mouvement entre ces deux corps, de la même manière que la différence de température produit le transport de la chaleur, comme la différence des niveaux produit le mouvement d'un liquide.

H. SCHOENTJES.

NOTE SUR LE PSEUDO-ARISTOTE

DE XENOPHANE, ZENONE, GORGIA, *chap. 3.*

Dans l'exposé de la philosophie de Xénophane que renferme le traité *de Xenophane, Zenone, Gorgia* faussement attribué à Aristote et dont le titre plus exact serait : *de Melisso, Xenophane, Gorgia*, nous lisons Aristot. ed. Bekker, p. 977, a, 23 : εἰ δ' ἔστιν ὁ θεὸς πάντων κράτιστος, ἔνα φησὶν αὐτὸν προσήκειν εἶναι. L'auteur démontre d'abord cette unité pour le cas où les différents dieux qu'il suppose, seraient inégaux entre eux. Puis il ajoute p. 977, a, 32 : ἴσων δὲ ὄντων, οὐκ ἂν ἔχειν θεὸν φύσιν θεῖν εἶναι κράτιστον · τὸ δὲ ἴσον οὔτε βέλτιον οὔτε χειρόν εἶναι τοῦ ἴσου. Dans ce passage la proposition οὐκ ἂν ἔχειν θεὸν φύσιν θεῖν εἶναι κράτιστον semble déjouer toute tentative d'interprétation et de traduction. L'opinion de Karsten (*Phil. Graec. rell.*) est que la proposition θεὸν ἔχειν φύσιν dépend de θεῖν. En effet, identifiant θεῖν et προσήκειν, il explique : οὐκ ἂν προσήκειν θεὸν πεφυκέναι (= φύσιν ἔχειν) κρατεῖν σive κράτιστον εἶναι. *Si plures essent dii inter se aequales, consentaneum fore negat penes deum esse summam potentiam.*

Mais outre que l'explication de οὐκ ἂν θεῖν par οὐκ ἂν προσήκειν¹ nous paraît très hasardée, cette interprétation, comme le remarque bien Mullach, *Fragm. philos. Graec.* I, 294, n. 32, est invraisemblable, parce que, si l'auteur avait voulu exprimer l'idée qu'on lui prête, il aurait sans doute placé les infinitifs d'une manière plus naturelle et plus conforme à l'usage de la langue : οὐκ ἂν θεῖν θεὸν φύσιν ἔχειν. Mullach de son côté fait dépendre θεῖν εἶναι κράτιστον de ἔχειν φύσιν, et il traduit : *si plures sint dii inter se aequales, non eam naturam deum esse habiturum, ut necessario potentissimus sit.* De cette façon il évite la susdite difficulté inhérente à l'explication de Karsten,

¹ L'infinitif δαῖν dans le discours indirect ne remplace pas ἔδει, ce qui rendrait ἂν inexplicable, mais bien δέω. Karsten aurait donc mieux traduit ἴσων δὲ ὄντων par *si plures sint, etc.*, que par *si plures essent, etc.*

mais il conserve et aggrave même une autre difficulté, dont nous allons parler. On peut dire : *Θεός πέφυκε κρατεῖν*. Au lieu de *πεφυκέναι*, on trouve *rarement* dans ce sens *φύσιν ἔχειν* avec l'infinif, par exemple, Sext. Emp. *Pyrrh. Hypot.* II, 98 (p. 79, 10 ed. Bekker): *φύσει δὲ ἄθλα τὰ μὴ ἔχοντα φύσιν ὑπὸ τῶν ἡμετέρων πίπτειν ἐνἀργειαν*. Par conséquent il n'y a pas de raison grammaticale contre la justesse de cette proposition : *Θεός φύσιν ἔχει κρατεῖν*. Mais cela ne prouve pas qu'on ait formé de même la proposition suivante : *Θεός φύσιν ἔχει κράτιστον εἶναι*. Au contraire, il est plus que probable que cette construction, dont je ne connais guère d'exemple que celui dont il s'agit, a été évitée. Car du moment qu'on dédaignait une construction ordinaire (*Θεός πέφυκε κράτιστον εἶναι* ou *Θεός φύσει κράτιστόν ἐστιν*) et qu'on voulait se servir de *φύσιν ἔχειν* avec l'adjectif *κράτιστος*, il était infiniment plus naturel de faire accorder l'adjectif avec *φύσιν* (*Θεός φύσιν ἔχει κρατιστήν*). A plus forte raison se sera-t-on gardé d'employer la locution insupportable : *Θεός φύσιν ἔχει δεῖν εἶναι κράτιστον*, pour exprimer simplement : *Θεόν δεῖ κράτιστον εἶναι*.

Mais supposé même qu'on eût parlé de la sorte, notre auteur n'a pu dire ce que Mullach lui fait dire : s'il y a plusieurs dieux égaux, Dieu ne possède pas une nature telle qu'il sera *nécessairement* ce qu'il y a de plus puissant. Le mot *necessario* (*δεῖν*) est parfaitement superflu et même absurde. Car si, pour le cas où il y a plusieurs dieux, Dieu n'est plus l'être *nécessairement* le plus puissant, l'on est tenté de demander : est-ce donc qu'il posséderait cette suprême puissance seulement en réalité ou en possibilité? sera-t-il maintenant l'être non pas nécessairement, mais réellement ou possiblement le meilleur? Je ne connais pas l'argumentation qui a conduit Beck (cité par Mullach) à rejeter *δεῖν*. Je pense cependant que le résumé de son jugement « *tantum inapte additum* » doit se baser sur une considération analogue à celle que nous venons de faire.

Voici donc le résultat de notre critique des essais d'émendation mentionnés. Il est impossible de faire dépendre directement de la proposition *οὐκ ἂν ἔχεν Θεόν φύσιν* cette autre : *δεῖν εἶναι κράτιστον*, surtout à cause de la présence non-fondée de *δεῖν*¹.

¹ Rayer tout simplement cet infinitif, comme l'a fait Beck, est un procédé plus ou moins arbitraire aussi longtemps qu'on n'expliquera pas d'une manière plausible comment un mot qui trouble le sens de toute la proposition s'est introduit dans le texte.

Dès lors, il n'est pas probable que θεόν soit le sujet de οὐκ ἔχειν φύσιν; car cette phrase : « Dieu n'aurait plus une nature (ou la nature) », détachée de ce qui suit, n'a pas de sens. On ne peut pas non plus s'imaginer que φύσιν soit le sujet. Donc il est clair que l'un des deux mots θεόν ou φύσιν est corrompu, et il faudra rechercher un autre sujet qu'on trouve aisément dans ce qui précède : θεοί. Par une légère modification changeons θεόν en θεοῦ : θεοῦ φύσιν. Cette expression est bonne et naturelle. Notre auteur lui-même s'en est servi 977, b, 32 : ἡ τοῦ θεοῦ φύσις. Cf. 977, a, 27 : τοῦτο γὰρ θεόν καὶ θεοῦ δύνανται εἶναι.

Cette leçon a déjà été proposée par Ritter et Preller, *Historia philos. Graec. Rom.* ed. V^a cur. Teichmüller, p. 56. Seulement ces savants ajoutent εἶνα : οὐκ ἂν ἔχειν εἶνα θεοῦ φύσιν : « Si les dieux sont égaux, aucun d'eux ne possède la nature de Dieu. » Mais cette désignation distributive n'est pas nécessaire. Il suffira de dire : si ces dieux sont égaux, ils n'auront plus la nature divine, ils ne seront plus des dieux dans l'acception propre. Ibid. 977, a, 29 : πλειόνων οὖν ὄντων (sc. θεῶν) οὐκ ἂν εἶναι θεοὺς ¹. Et puis ne faudrait-il pas : οὐδ' ἂν εἶνα ἔχειν θεοῦ φύσιν? Voir Krueger § 24, 2, 2.

Quant au bout de phrase qui reste : θεῖν εἶναι κράτιστον, voyons-en le sens. Ce sens est fixé d'une manière certaine par ce qui suit : τὸ δὲ ἴσον οὔτε βέλτιον οὔτε χείρον εἶναι τοῦ ἴσου (cependant l'égal n'est ni meilleur ni pire que son égal). Cette proposition indique que la pensée qui précède immédiatement ne peut être que celle-ci : Dieu est (doit être) ce qu'il y a de meilleur. Nous avons le raisonnement sophistique que voici : si ces dieux sont égaux, ils ne sont plus des dieux véritables, parce que Dieu est le meilleur des êtres,

¹ On ne sera pas choqué, je pense, de ce que le sujet du génitif absolu est le même que celui de la proposition principale. Car cette construction n'est pas inusitée, surtout si le génitif précède. Plat. Lach. 183 E: μαχομένου γὰρ αὐτοῦ ἐνέπρετό πού ἐν τοῖς τῆς νεῶς σκεύει καὶ ἀνταλλάξεται. Elle se trouve chez notre auteur, 977, a, 29 : πλειόνων οὖν ὄντων, εἰ μὲν εἴεν τὰ μὲν ἀλλήλων κρείττους τὰ δὲ ἥττους, οὐκ ἂν εἶναι θεοὺς. J'explique, non pas : s'il y a plusieurs dieux inégaux entre eux, il n'y a pas de dieux, mais : alors ces dieux ne sont pas des dieux (dans l'acception propre). Voir 977, a, 28 : ὥστε καὶ οὐκ ἔστιν ἀλλὰ κρείττων, κατὰ τοσοῦτον οὐκ εἶναι θεόν, où le sujet est indubitablement ἐκαστος θεὸς τῶν πολλῶν.

tandis que l'égal n'est ni meilleur ni pire que son égal. Cela est incontestable. Se basant probablement sur la même conclusion, Ritter et Preller l. c. écrivent : *θεῖν γὰρ εἶναι κράτιστον*. Cette correction si plausible est entachée d'une difficulté. Quel est le sujet? On répondra que c'est *θεοῦ φύσιν* ou *θεόν*. Cependant le contexte porte à croire que ce sujet n'a pas changé et que c'est plutôt *θεοί*. Dans les deux cas, la répétition en est indispensable. En effet, posons le sujet *θεοί* : le raisonnement suivant frise le non-sens : si ces dieux sont égaux, (aucun d'eux) ils ne possèdent plus la nature divine ; car (chacun) ils doivent être ce qu'il y a de plus puissant. On se demandera naturellement : est-ce parce qu'ils ne possèdent plus la nature divine, qu'ils doivent être ce qu'il y a de plus puissant? Pour éviter toute équivoque, il faudrait s'exprimer tout au moins comme suit : car les *dieux* doivent être ce qu'il y a de plus puissant. Mieux vaudrait encore : car *comme dieux* (étant *dieux*) etc., ou : *pour être dieux*, ils *devraient* etc. Et encore préférerait-on la désignation expressément distributive *chacun d'eux*; ce qui me conduit à admettre que le sujet est *θεόν*. Mais alors, si la clarté exige absolument que le sujet soit exprimé, on devra donner la préférence à la leçon qui introduira dans le texte l'addition la plus légère. Voilà pourquoi les conjectures *θεόν* ou *τοῦτον γὰρ θεῖν εἶναι κράτιστον* me paraissent invraisemblables. Il y a un changement plus simple à faire : c'est de mettre un pronom relatif se rapportant à *θεόν*, pronom qui rend superflu et même impossible *γὰρ* d'après la règle connue, voir Koch, § 117, 2. De plus cette leçon trouve un appui dans les manuscrits de second ordre B^a (Vaticanus 162), R^a (Vaticanus 1302), V^a (Urbinas 108), qui donnent tous *φύσιμος, ὅς* n'étant probablement que le reste corrompu de *ὅν*.

Nous proposons donc d'écrire : *ἴσων δὲ ὄντων, οὗκ ἂν ἔχουσιν θεοῦ φύσιν· ὃν θεῖν εἶναι κράτιστον*. « Les dieux étant égaux, ils n'ont pas la nature de Dieu ; car il faut que celui-ci soit le meilleur (le plus parfait ¹) des êtres. »

P. HOFFMANN.

¹ Cf. 977, a, 27 : *τοῦτο γὰρ θεόν πάντα* (sous tous les rapports) *κράτιστον εἶναι*. Car c'est ainsi qu'il faut lire.

RÉPONSE DE M. STRUMAN A M. PAUL FREDERICQ ¹.

Dans le numéro 5, tome XXVI de la *Revue de l'Instruction publique*, M. Paul Fredericq a rendu compte de notre ouvrage intitulé *Cours abrégé d'histoire politique de la Belgique*.

Notre premier soin est de remercier ce savant professeur des éloges et surtout des critiques qu'il a bien voulu nous adresser. Nous lui sommes très reconnaissant d'avoir répondu à l'appel que nous faisons dans l'Avant-Propos. Nous ne demandons pas mieux que d'améliorer notre œuvre et de placer entre les mains de la jeunesse un livre qui soit aussi bon que possible. — Tant d'autres Manuels ont en vain fait appel à la critique! — De même que nous avons profité des critiques du rapporteur du prix De Keyn, de même nous empresserons-nous de profiter des critiques de M. Fredericq.

Cependant qu'il nous permette de discuter quelques-unes de ses critiques, ne fût-ce que pour lui montrer que, si nous nous sommes trompé, ce n'est pas faute de recherches, mais en nous appuyant sur des autorités dont personne, jusqu'ici, n'avait mis en doute la haute compétence en matière historique.

En premier lieu, M. Fredericq dit que « nous laissons croire que l'auteur a obtenu avec ce livre une *mention honorable* dans un concours de l'Académie. »

Nous étions parfaitement en droit de placer sur la couverture de notre livre : *mentionné honorablement par l'Académie royale de Belgique*. En effet, la *Revue de Belgique* (avril 1883) a signalé l'apparition de notre livre en rapportant les termes que nous avons nous-même employés : *mentionné honorablement*, etc.; et M. Fredericq doit savoir qui a fait insérer cet articulet; nous le savons, nous, et pouvons le lui dire ². Autre argument.

¹ La Rédaction a communiqué cette réponse à M. Fredericq, qui nous la renvoie accompagnée de ses observations.

² J'avoue humblement que j'ignore qui a fait insérer sur la couverture jaune de la *Revue de Belgique* (livraison du 15 avril 1883) l'articulet de six lignes auquel M. Struman fait allusion. Y aurait-il quelque chose là-dessous? M. Struman, qui fait le mystérieux, devrait nous le dire.

Nous avons envoyé à l'Académie notre manuscrit anonyme, en priant Monsieur le rapporteur de ne bien vouloir ouvrir le billet *cacheté* contenant notre nom, que si nous obtenions une mention honorable. Or, c'est avec l'*agrération du jury* que notre nom a été publié. — Enfin, un membre de ce jury nous a écrit que nous avions eu parfaitement raison de placer cette mention que tout le monde regardera comme honorable. Ce sont ses propres termes, et nous dirons à M. Fredericq, s'il le désire, le nom de cet honorable Académicien, homme généreux et bienveillant ¹.

¹ Il me semble que « le nom de cet honorable académicien, homme généreux et bienveillant, » n'a rien à voir dans ce débat. En français, quand on lit sur la couverture d'un livre : *mentionné honorablement par l'Académie*, cela signifie que ce livre a obtenu une *mention honorable* de l'Académie, et non pas que ce livre a été l'objet d'une mention flatteuse, mais, entourée de restrictions beaucoup moins flatteuses par le rapporteur d'un concours de l'Académie. Voici du reste, *in extenso*, le passage du rapport de M. Potvin qui a valu à la couverture du livre de M. Struman la mention que nous nous étions permis de critiquer : « Un *Cours d'histoire politique de la Belgique*, manuscrit, œuvre considérable, d'un sens historique généralement droit malgré un esprit quelquefois autoritaire et une rédaction plus exacte que littéraire, avec une bonne division qui ne se soutient pas jusqu'à la fin, mériterait plus qu'une mention honorable. L'auteur, M. Struman, dit qu'il a voulu être « aussi exact que possible dans les moindres détails » et il signale, en des œuvres qu'il désigne, des erreurs qu'il compte : « Un petit manuel... commet plus de 25 erreurs de fait; un autre manuel, très volumineux ... en contient plus de 50. » Le jury n'a pas fait l'addition des siennes; il pourrait lui en signaler de graves, comme de prétendre que la découverte de la houille « a porté à la caste féodale un coup redoutable, » ou, dans la partie littéraire, d'oublier Van Espen, de ne citer Froissart qu'en note, de méconnaître le XIV^e siècle, etc. La plus grave est de manquer à la loi du concours auquel il s'adresse. A chaque circonstance, la Providence chrétienne sauve la société, tantôt par la monarchie des Franks, tantôt par le monachisme de Saint Co-

Le rapport de l'Académie dit : livre qui mériterait plus qu'une mention honorable. — (Tant d'autres auteurs ont à peine été cités.....).

Est-ce que, par hasard, M. Fredericq comprendrait cette phrase autrement que tout le monde ¹ ?

Ne serait-il pas à propos d'expliquer ici à M. Fredericq un autre terme du rapport en question, à savoir : « la société sauvée par le monachisme de Saint-Columban ? » Voici ce que nous disons dans notre manuscrit déposé et conservé dans les archives de l'Académie : « Les progrès du christianisme semblaient donc compromis lorsque la Providence suscita Saint Columban qui importa d'Irlande en Gaule l'institution du monachisme ». Dans notre livre, nous avons supprimé : « la Providence suscita. » Nous ne savons s'il y a *abus* à employer le mot Providence trois ou quatre fois dans un volume de 316 pages ².

M. Fredericq trouve que « les faits purement dynastiques et les batailles forment presque exclusivement la pâture des pauvres élèves de quatrième ». La critique de M. Fredericq

lumban; et chaque fois, l'échec qui se renouvelle, arrache à l'auteur des transitions : « Qui le croirait ? — Par malheur ! » qui ne cadrent guère avec l'étude des causes humaines des événements. » (Rapport du jury sur la deuxième période du concours Joseph De Keyn, *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3^e série, t. III, p. 664 et 665).

¹ En donnant ci-dessus la phrase tout entière j'ai mis le lecteur à même de se prononcer. Une citation complète est toujours plus concluante qu'une citation partielle.

² Pour ma part je n'y vois aucun abus. J'irai plus loin. Je ne puis m'empêcher de m'étonner que M. Struman, qui, malgré les critiques de M. Potvin, nous affirme avoir fait un usage aussi modéré de la Providence dans son manuscrit soumis à l'Académie et déposé actuellement dans ses archives, ait cru devoir supprimer impitoyablement toute mention de la Providence dans son ouvrage imprimé depuis. Cette pauvre Providence aurait bien mérité, elle aussi, d'être mentionnée honorablement.

visé ici, sans doute, le programme du gouvernement qui dit : en quatrième, on n'exposera que les faits ¹ ?

Dans une matière aussi grave que celle qui nous occupe, il semble qu'il serait bon de s'entourer de précautions et de ne pas avancer des affirmations qui ne sont rien moins que justifiables. C'est ce qu'oublie de faire M. Fredericq, quand il dit que nous avons emprunté en grande partie notre plan à M. Vercamer. Il est réellement étonnant que M. Fredericq, qui connaît si bien les ouvrages d'histoire de Belgique, n'ait pas vu que nous nous étions inspiré du programme des écoles normales primaires (placé à la fin de notre livre), de l'*Histoire politique interne* de Poulet, des *Études sur l'histoire de Belgique* de Gilliodts, etc. ².

M. Fredericq dit que nous n'observons pas scrupuleusement notre plan à propos de l'histoire de Namur et de l'histoire de Liège. Que nous excluions de l'histoire générale du XIII^e siècle, l'histoire de Namur et celle de Liège au XIII^e siècle, c'est là une affirmation qui ne se soutient pas. Qu'on consulte notre livre p. 91, puis 87 à 89. — Nous avons commencé l'histoire de Namur, au XIV^e siècle, à partir de la maison de Dampierre et l'histoire de Liège avec Henri de Gueldre, parce que la nature des faits nous y obligeait. En ce qui concerne les beaux-arts, quand nous avons empiété, faiblement il est vrai, sur le XVI^e siècle, nous avons visé à l'unité. D'ailleurs, la *Patria Belgica*

¹ Il me semble que M. Struman ne saisit pas bien la différence qui existe entre ces deux façons de s'exprimer : « En quatrième, on n'exposera que *les faits* », comme dit le programme, — et : « Les faits *purement dynastiques* et les *batailles* forment *presque exclusivement* » les passages que M. Struman réserve dans son livre aux élèves de la quatrième, comme je l'ai fait observer.

² Ces deux derniers ouvrages ne peuvent avoir rien de commun avec le plan de M. Struman : le livre de M. Poulet ne traite que de l'histoire des institutions et celui de M. Gilliodts, paru en 1853, ne va que du IV^e au XV^e siècle, exclusivement. Quant à savoir si M. Struman a emprunté en grande partie son plan à M. Vercamer ou au programme des écoles normales primaires, je pense que cela est assez indifférent, même « dans une matière aussi grave que celle qui nous occupe. »

traite l'histoire de l'architecture depuis 1280 jusqu'à 1550. Comme nous l'avons souvent fait remarquer, nous avons suivi ce plan. C'est pour une raison analogue que nous avons rejeté l'histoire de Liège au XVI^e et au XVII^e siècle après le traité de la Barrière. Il serait bien plus illogique, croyons-nous, de faire le contraire. Pourquoi interrompre l'histoire de la domination espagnole dont les diverses parties s'enchaînent si intimement, en intercalant l'histoire de Liège, laquelle aurait dû être de nouveau scindée en deux. Nous adressant à des élèves, il nous a semblé que trop de divisions jetteraient du trouble dans leur esprit. L'ordre chronologique absolu n'est pas toujours le bon. Nous nous autoriserons volontiers de l'exemple donné par Duruy et par Duperrex dans leur *Histoire du moyen âge*. De même pour Liège, au XVIII^e siècle ¹.

M. Fredericq nous renvoie aux *Libertés* de M. Wauters pour

¹ M. Struman répond ici aux critiques que j'avais adressées à son ouvrage quant à l'ordre des paragraphes. Je renvoie à ce que je disais dans mon compte-rendu (*Revue*, t. XXVI, p. 314). On y verra que dans le chapitre VII, intitulé *Maison de Bourgogne*, M. Struman fait l'histoire de l'imprimerie au XVI^e siècle et qu'il y place aussi l'histoire des beaux-arts au XIV^e et au XVI^e siècles, etc. etc. Certes l'ordre chronologique n'est pas toujours le bon; il faut en tenir compte cependant. Prenons maintenant le point spécial que relève M. Struman. Il croit qu'il n'est pas bon d'interrompre l'histoire de la domination espagnole et qu'il faut la raconter d'un trait jusqu'au commencement du XVIII^e siècle. Je crois au contraire que les guerres religieuses du XVI^e siècle et la défaite finale du parti patriote et calviniste forment dans notre histoire nationale un *Wendepunkt*, qui s'impose. Les Pays-Bas catholiques et démembrés d'Albert et d'Isabelle n'ont plus rien de commun avec les Pays-Bas de Charles-Quint et de la Pacification de Gand. A Liège aussi la défaite de la Réforme a été marquée par une décadence moins éclatante, mais profonde. La fin du XVI^e siècle s'impose ainsi comme une ligne de démarcation inévitable dans notre histoire, me paraît-il. M. Struman ne partage pas cet avis, c'est son droit; mais il me permettra de ne pas tenir son argumentation pour victorieuse.

nous prouver que Philippe d'Alsace ne fut pas favorable au mouvement communal. Nous ouvrons ce livre et nous y lisons les passages suivants : « L'un des principaux mérites de Philippe d'Alsace, c'est d'avoir multiplié les ports sur les côtes flamandes, qui en étaient presque entièrement dépourvues... Gravelines, Dunkerque, Nieupoort, Damme (p. 553). — Philippe d'Alsace voulut certainement favoriser les villes. Il n'écrivit jamais aux magistrats d'Amiens qu'en employant les expressions les plus courtoises (p. 560). — Philippe d'Alsace donna à plusieurs de ses villes des statuts municipaux (p. 562). » Il y eut, il est vrai, dans le règne de Philippe d'Alsace un temps d'arrêt dans le développement des institutions communales. Mais, « pendant ses dernières années, Philippe d'Alsace redevint prodigue de concessions en faveur de ses communes (p. 579, etc., voir de la page 553 à la page 580). » — M. Fredericq parle quelque part d'hérésie historique. Il nous semble qu'ici l'hérésie n'est pas de notre côté ¹.

Si la charte d'Albert de Cuyck n'est pas analysée exactement, nous avons eu tort de nous fier à l'éminent jurisconsulte et historien Raikem et au savant auteur, académicien, de la *Préface à la première série des recueils des ordonnances de la principauté*

¹ Dans mon compte-rendu je disais : « Philippe d'Alsace ne fut pas favorable au mouvement communal, comme M. Struman le répète après tant d'autres (p. 71). Je le renvoie aux travaux de M. Wauters. » Ne pouvant pas mettre immédiatement la main sur tous les passages des ouvrages de M. Wauters, je me suis adressé directement à ce savant éminent et il a bien voulu me répondre ce qui suit : « J'ai parlé des comtes de Flandre de » la famille d'Alsace et signalé leurs tendances réactionnaires » (on réagissait au XII^e siècle comme au XIX^e) à deux reprises » différentes. Dans un travail spécial sur Thierry d'Alsace » (inséré dans les *Annales de la Société des beaux-arts de Gand*, » t. IX), j'ai montré que ce prince, porté au trône comtal par » les communes, leur avait été peu favorable et souvent ouverte- » ment hostile. (Voir aussi mes *Libertés communales*, t. II, » p. 496, 498, 535, 545-548). J'ai signalé des dispositions » analogues chez Philippe d'Alsace, au moins à certaine époque » de son règne (*Lib. comm.*, t. II, p. 564-572). »

de Liège, qui ont traité tout particulièrement ce point historique. Nous aurions dû nous en rapporter plutôt à Hénaux. Or, voici l'opinion d'un critique éminent sur l'œuvre de Hénaux : « œuvre où l'esprit de système et les idées modernes appliquées aux institutions du passé prêtent plus à la critique qu'ils n'altèrent la vérité. » (*Histoire des Lettres*, p. 61). — Au surplus, tous les historiens n'ont pas en Hénaux la même confiance que M. Fredericq; témoin Pouillet, les *Constitutions*, p. 384 à 389¹.

M. Fredericq nous reproche d'avoir mal orthographié certains noms propres. L'auteur de la *Table chronologique* écrit : *Isaac Lange*. L'auteur du *Siècle des Artevelde*, — encore un académicien, et non des moins marquants, — écrit *Zannequin* (pp. 155, 157); il écrit aussi *De Conink* (p. 151). Dans la *Patria Belgica*, on trouve écrit *van Volthem*, *van Ruysbroec*, *Memling*, etc. Altmeyer écrit : *La Brille*, etc., etc. On le voit, si nous nous sommes trompé, c'est en bien bonne compagnie².

Oui, tout le monde sait que Rotterdam et Amsterdam héri-
tèrent du commerce d'Anvers. Mais ce que beaucoup ignorent, c'est que Tournai et Lille se trouvèrent aussi dans ce cas. En

¹ Signalant des endroits où M. Struman me semblait avoir « péché par omission, » comme je m'exprimais, je disais : « L'importante charte liégeoise d'Albert van Cuyck (1198) n'est pas analysée exactement, p. 83. (Voir Hénaux). » Il ne s'agit donc pas de la valeur de l'ouvrage de Hénaux, qui est très contestée et très contestable, mais de l'analyse de cette charte, qui est insuffisante, inexacte même dans le livre de M. Struman et détaillée dans celui de Hénaux. C'est pour cela que j'y renvoyais M. Struman.

² C'est effectivement en très bonne compagnie que M. Struman s'est trompé; mais se tromper n'est pas avoir raison. *Van Volthem* de la *Patria Belgica* est manifestement une faute d'impression. M. Altmeyer (qui heureusement pour moi n'a jamais été académicien, sans cela M. Struman n'aurait pas manqué de me le reprocher), M. Altmeyer écrivait *La Brille*. J'en suis bien fâché pour M. Altmeyer, l'orthographe vraie étant *La Brielle*. Et ainsi des autres noms propres en cause; mais je ne puis entrer dans ces discussions oiseuses.

voici la preuve : nous lisons dans les *Actes des États généraux de 1600*, p. 647, recueillis par un savant que tout le monde connaît, — encore un académicien : « La ville d'Anvers, sur laquelle, en bon temps, l'on faysoit le principal fondement en matière de deniers, maintenant, par la cessation du trafficque, s'estant retiré à Lille, Tournay et aillieurs, se retrouve destituée de ses moyens, presque de deux tiers, comme naguerrres est apparu par la levée de l'imposition sur les cheminées, et ne fault douter le mesme sera, quand l'on y vouldroit faire des aultres. » — M. Fredericq a perdu de vue que nous écrivions l'histoire de Belgique et non pas celle d'Amsterdam, de Rotterdam et de Flessingue ¹.

Nous avons très bien vu que Joseph II violait son serment et c'est ce que nous faisons même remarquer particulièrement : *disait-on*. Le savant Borgnet ne le montre-t-il pas assez clairement ²?

En ce qui concerne Guillaume I^{er}, il est certain, d'après M. Fredericq, que nous avons eu tort de nous fier à Oppelt (*Histoire générale de la Belgique, de 1830 à 1860*), à Nothomb, à la *Patria Belgica*, etc. ³.

¹ Au XVI^e siècle comme de nos jours Anvers était un port de mer. Quand son commerce fut anéanti par les guerres religieuses, il émigra vers d'autres ports de mer : Amsterdam, Rotterdam, Flessingue. A cette époque, pas plus que de nos jours, Lille et Tournai n'étaient des ports de mer. Je sais bien qu'aujourd'hui Bruxelles, Louvain, Charleroi, peut-être même Arlon aspirent à le devenir; mais ce miracle n'est pas encore opéré. Quant à l'affirmation biscornue du document édité par M. Gachard, ce savant académicien n'en est nullement responsable. Il a copié et fait imprimer la pièce, voilà tout. N'invoquons donc pas à tort et à travers des autorités aussi hautes.

² Si le savant M. Borgnet le montre assez clairement, ce qui n'a rien à voir ici, j'imagine, M. Struman, lui, ne le montre pas assez clairement en disant : « (La réforme judiciaire de Joseph II) était, *disait-on*, inconstitutionnelle et spoliatrice des droits acquis. » M. Struman insiste sur la force de son « *disait-on*. » Cette force ne nous frappe pas autant que lui.

³ Je maintiens que M. Struman a mal jugé le roi Guillaume; mais il faudrait entrer ici dans de longs développements, ce qui

Si les catholiques étaient, en Hollande et en Zélande, plus nombreux que les protestants, la leçon est faite à un de nos meilleurs historiens, qui est aussi académicien ¹.

Nous ne croyons pas que nous eussions dû analyser la Paix de religion. Car, à ce compte, que n'y aurait-il pas eu à faire pour le reste? Écrire un volume de 600 pages au lieu de 316 ²?

Le dragon du Beffroi de Gand n'est pas d'origine byzantine; leçon faite à un archéologue distingué (voir la *Patria Belgica*, III^e partie, archéologie) ³.

est impossible. J'ai d'ailleurs mis les points sur les *i* dans mon compte-rendu en consacrant plus de deux pages à cette question (*Revue*, t. XXVI, p. 318, 319 et 320). Je renvoie aussi M. Struman aux ouvrages hollandais de De Bosch-Kemper, Bosscha et autres.

¹ Voici le passage de mon compte-rendu que M. Struman rencontre ici: « ... Aussi est-ce une grave erreur de dire, à l'année 1579: « ... en Hollande et en Zélande, où d'ailleurs il n'y avait plus de catholiques. » Il y en avait encore tant que l'historien ultramontain Nuyens (*Geschiedenis der nederlandsche beroerten*), s'est efforcé d'établir qu'ils y avaient la majorité numérique à cette époque. » Je le regrette pour celui « de nos meilleurs historiens, qui est aussi académicien; » mais je le renvoie avec M. Struman aux preuves réunies par le dr Nuyens.

² La *Paix de religion* de 1578 étant, à mes yeux, le document le plus noble et le plus significatif de nos guerres religieuses, j'aurais aimé à le voir analyser avec soin par M. Struman. Il reste libre de ne pas partager mon avis.

³ Cette fois ce n'est plus un « académicien, » mais un « archéologue distingué, » qui doit tenir lieu de preuve. N'en déplaie à l'archéologue distingué, le dragon du Beffroi de Gand n'est pas d'origine byzantine; c'est ce qui a été prouvé en 1871 par M. Julius Vuylsteke et récemment encore par M. Frans de Potter, dans son grand ouvrage flamand: *Gent van den vroegsten tijd tot heden* (1883). C'est triste pour M. Struman et pour son archéologue distingué, mais c'est comme cela. Du reste, je n'ai pas fait un crime à M. Struman d'ignorer ce détail microscopique d'érudition toute locale; je me suis borné à relever une erreur, ce qui est la mission de la critique consciencieuse.

Si nous en venons aux observations sur la géographie historique, les observations de M. Fredericq pourront encore paraître singulières. M. Fredericq dit : « Hasselt n'a rien de commun avec l'histoire du duché de Limbourg. » — Qui dit le contraire? Assurément, ce n'est pas nous. Bien plus, nous mettons en pratique une recommandation faite par M. Fredericq, à la page 315 : « Il faut toujours saisir les occasions qui se présentent d'attirer l'attention des élèves sur la différence radicale qui existe entre la géographie historique de l'ancien régime et la nôtre. » — Et, en effet, après avoir énuméré les libertés des villes du Limbourg ancien, nous terminons ainsi, p. 94 : — « Hasselt (comté de Looz, Liège) acquit les droits municipaux de Liège en 1232. » M. Fredericq ne veut pas voir clair ?

Souvent, M. Fredericq lit notre ouvrage plus ou moins attentivement. Nous avons déjà montré qu'il le comprenait comme il le voulait bien. Il dit : « Au XV^e siècle, la centralisation politique ne s'établit pas seulement « en Angleterre et en France, » mais « aussi en Espagne, en Portugal et jusqu'à un certain point en Italie. » — Or, voici ce que nous disons, p. 140 : « Cette tendance à la centralisation qui éclate en toutes choses, n'était pas un fait particulier à nos provinces seulement; elle se manifestait également en Angleterre et en France, mais en suivant une marche différente¹. »

Où disons-nous que Maurice de Nassau attaqua la Flandre avec une *armée de terre*? La preuve du contraire réside dans ce seul mot : Westende près de Nieuport².

¹ Je ne demande pas mieux que de voir clair ; mais les élèves, auxquels le livre est destiné, y verront-ils bien clair, quand on leur parle des libertés de Hasselt sous la rubrique : *Le Duché de Limbourg*? L'expression obscure « comté de Looz, Liège », suffira-t-elle pour leur faire comprendre que cette ville de Hasselt n'a rien de commun avec le chapitre dans lequel l'auteur parle d'elle?

² Il me semble que M. Struman donne raison à ma critique rien qu'en rapportant la phrase de son livre, qui l'avait motivée.

³ Voici le passage du livre de M. Struman : « Le 17 juin 1600, Maurice de Nassau quitta La Haye à la tête d'une *armée de douze mille fantassins pour marcher sur Bruges*. L'invasion des

Le nom de *Bataille de Bruxelles* est un nom consacré ¹, et il n'est pas nécessaire de dire à M. Fredericq quels auteurs l'ont employé avant nous. M. Fredericq le sait, sans aucun doute.

M. Fredericq, à certain moment, épiluche chacune de nos phrases ; on a pu s'en convaincre aisément. Parfois, M. Fredericq lit notre ouvrage avec une précipitation inconcevable. Ainsi il dit : « Parmi les causes des premières croisades, M. Struman oublie la principale : le désir universel de délivrer le Saint Sépulcre. » Voici notre *seconde* phrase du chapitre des croisades : « Il est admissible que ce mouvement national qui eut lieu en faveur de la Palestine, fut produit, avant tout, par l'enthousiasme des seigneurs féodaux, qui voulaient arracher aux Turcs Seldjoucides le sépulcre de Jésus-Christ ². »

Le règne de Guillaume Cliton est important. Nous le savons et nous le faisons remarquer. M. Fredericq qui a comparé souvent et attentivement plusieurs de nos paragraphes, aurait pu

Hollandais fut si soudaine que l'archiduc ne put réunir qu'une partie de ses troupes. La bataille fut livrée à Westende, près de Nieuport, le 2 juillet » (p. 237). Se douterait-on jamais qu'il s'agit d'une flotte hollandaise et d'une descente sur nos côtes ? Tout lecteur non prévenu ne croira-t-il pas qu'il est question d'une invasion opérée par une armée de terre, composée de douze mille *fantassins* ? La preuve du contraire réside-t-elle vraiment dans ce seul mot : Westende, près de Nieuport ? J'avoue que cette preuve si claire m'avait échappé.

¹ Dans mon compte-rendu j'ai dit : « *La célèbre bataille de Bruxelles (23 au 26 sept. 1830)* (comme dit M. Struman, p. 287) n'eut rien d'une bataille. » Je persiste à sourire en voyant employer cette dénomination mélodramatique pour désigner les combats de septembre 1830.

² Cette phrase, peu affirmative en somme, se trouve en effet la seconde dans le chapitre consacré aux croisades. Mais cette phrase se rencontre dans le paragraphe intitulé : *Importance*. Ensuite vient le paragraphe intitulé : *Causes* (des croisades). Là, plus un mot de la cause par excellence. J'avoue d'ailleurs en toute franchise que la phrase citée par M. Struman m'avait échappé, ce qui diminue de beaucoup le bien fondé de ma critique.

constater que nous appelons l'attention du lecteur sur ce point, p. 107, ligne 17 : « La politique de Louis VI et de ses successeurs eut pour but de rattacher directement à la couronne les grands fiefs de la France ¹. »

M. Fredericq trouve qu'« en général les réformes politiques de Jacques van Artevelde ne sont pas assez nettement indiquées. » Voici ce qu'on lit dans un des plus beaux livres de notre littérature, p. 164 et p. 163 : « Toutefois est-ce bien là ce qu'il (Jacques van Artevelde) a fait ? On n'oserait l'affirmer. — Quelle est l'organisation qu'il a donnée à la ville de Gand ? On ne peut faire à cet égard que des conjectures. » — Nous passons ².

M. Fredericq dit : « De plus Froissart ne fut pas « surtout un historien. » Il n'est que le plus gracieux des chroniqueurs. » On trouve un jugement diamétralement opposé dans la *Patria Belgica*, III^e partie, page 439 : « Froissart n'est pas seulement

¹ J'ai dit dans mon compte-rendu : « L'auteur raconte en deux lignes (p. 70) le règne si important de Guillaume Cliton en Flandre (Voir Galbertus, Le Glay, Kervyn, etc.). » Voici le passage du livre de M. Struman, qui était en cause : « Guillaume Cliton, de Normandie, imposé de force au pays par le roi de France Louis VI, se conduisit en despote et mourut après un règne d'un an. » C'est tout. Il faut un certain aplomb, me semble-t-il, pour dire après cela qu'on fait remarquer l'importance de ce règne. D'autre part, que signifie l'autre phrase qu'on nous cite et qui se rencontre 37 pages plus loin à propos de l'histoire de Flandre au XIV^e siècle ?

² Je suis un des plus grands admirateurs du livre de M. Vanderkindere, auquel M. Struman fait ici une allusion transparente, quoique voilée, comme dans toutes ses citations. J'ai exprimé plusieurs fois mon sentiment sur le *Siecle des Artevelde* (1879). Dans mon compte-rendu je me suis borné à renvoyer M. Struman à l'opuscule postérieur de M. L. De Rijcker, *Het grondwettelijk bestuur van het oude Gent* (1880), où l'auteur a traité les réformes politiques de Jacques van Artevelde d'après les indications de M. Vuylsteke, un spécialiste dont M. Vanderkindere lui-même ne récuserait pas l'autorité. Mais passons à notre tour.

romancier, poète ou auteur dramatique, il est historien, il remonte aux causes, même économiques, explique les faits et cherche les résultats ¹. »

M. Fredericq dit : « L'auteur du *Van den vos Reinaerde* (le renard Reinaert) n'était pas un « médecin gantois du XIII^e siècle. » C'est là une hypothèse qui manque de preuves. » Nous voulons croire M. Fredericq. Mais, dans la *Patria Belgica*, III, 502, 504, on rencontre une affirmation toute contraire ².

M. Fredericq ajoute : « Son (Maerlant) génie lyrique se révèle surtout dans ses deux premiers *Martijn* et non dans le troisième. » Nous lisons, dans la *Patria Belgica*, III, 513 : « Son (Maerlant) *Derde Martijn* est consacré.... Jamais le poète n'eut une inspiration plus idéale. » Nous ne disons pas autre chose ³.

Quant à la valeur de Butkens, nous renvoyons à la *Biographie* de Van Hasselt et surtout à la *Biographie nationale* de l'Aca-

¹ Ce jugement diamétralement opposé au mien est de M. Potvin. Malgré la grande autorité qui s'attache à ses appréciations littéraires, je persiste dans mon avis que j'exprimais ainsi dans mon compte-rendu : « Froissart ne fut pas « SURTOUT un historien. » Il n'est que le plus gracieux des chroniqueurs. » D'ailleurs, si M. Struman veut me faire l'honneur de lire un article que j'ai publié dans cette *Revue* (t. XVI, p. 1-18) sur les chroniques de Froissart, il se convaincra que, tout en voyant surtout en Froissart un artiste inimitable, je ne lui conteste pas absolument tout mérite historique.

² Mon maître vénéré M. Stecher a, en effet, accueilli cette hypothèse dans son article de la *Patria Belgica*, qui date de 1875. Mais je renvoie M. Struman au travail récent de M. Nap. de Pauw dans la *Biographie nationale* (article *Guillaume*, l'auteur des romans de *Madoc* et *Van den vos Reinaerde*). M. Struman y trouvera les preuves de mon assertion.

³ De nouveau je diffère ici d'opinion avec M. Stecher ; mais je conçois fort bien que M. Struman, qui ne comprend pas le flamand, en est réduit à copier les jugements des autres. — Il pourrait d'ailleurs s'adresser plus mal ; car l'article de M. Stecher sur l'histoire de la littérature flamande est l'un des plus consciencieux et des plus suggestifs de la *Patria Belgica*, ce recueil si inégal, que M. Struman a le tort de considérer un peu trop comme parole d'Évangile.

démie. A propos de Butkens, nous avons précisément consulté un Académicien ¹.

Etc., etc. Voilà le nombre des critiques singulièrement réduit. On pourrait, au besoin, le bien réduire encore.

Nous oublions cependant une critique continuelle de M. Fredericq. Ce point, puis tel autre, et tel autre encore, par exemple, le règne de Guillaume Cliton, auraient dû être développés davantage. Mais M. Fredericq ne relève pas un *seul* détail inutile, et pourtant, le style de l'auteur, dit-il, sans être parfait, est en général précis et correct.

Passons aux conclusions de M. Fredericq : « Mais il nous paraît que ce livre, si étendu, si détaillé, où tant de monographies sont fondues, où tant de références sont indiquées, est plutôt le *livre du maître* que celui de l'élève. Un manuel ne peut être aussi surchargé d'indications de toute nature. »

N'y a-t-il pas là une contradiction singulière? M. Fredericq sait et dit que nous destinons notre livre à l'enseignement. Qu'aurait-il dû faire conséquemment? Ce que tout le monde pense, prouver que telle et telle partie, tel et tel paragraphe étaient trop développés. Jamais M. Fredericq ne l'a fait; au contraire, il ne signale que des points trop peu développés, à son gré.

M. Fredericq se contredit plus encore. Ainsi, pour prouver que notre livre est trop développé, il recourt à la Préface de l'*Histoire de l'Antiquité*. Très bien; mais ouvre-t-il, feuillette-t-il ce livre? Il s'en garde bien. S'il l'avait fait, il eût trouvé que cette *Histoire de l'Antiquité*, œuvre d'un publiciste éminent, historien de premier ordre et professeur habile, est *beaucoup plus détaillée* que notre cours ².

¹ Hélas! encore un académicien. C'en est trop. Je me déclare vaincu.

² Je crois que M. Struman se trompe complètement; mais il serait trop long d'entamer une comparaison en règle entre le livre de M. Struman et le *Manuel de l'Antiquité* de M. Vanderkindere, auquel il fait allusion ici sans citer l'auteur, mais en l'indiquant par une périphrase fleurie d'adjectifs. C'est la façon employée par M. Struman pour introduire ses citations d'auteurs : il ne les nomme pas par leur nom, mais il les donne à deviner au lecteur. Cela ne manque pas de piquant parfois.

M. Fredericq trouve que notre livre est chargé de références. Mais, depuis quand est-ce un mal de signaler aux élèves et aux professeurs les sources où ils pourront puiser de plus amples renseignements¹? Si M. Fredericq en avait mieux usé, il se serait dispensé d'appeler singulière l'affirmation que l'on trouve dans l'œuvre d'un de nos plus grands historiens, membre de l'Académie².

Quant à la *Patria Belgica*, que l'on aura dû trouver si souvent en défaut, d'après M. Fredericq, disons que c'est cet honorable professeur lui-même qui l'a recommandée *sans crier gare*³!

Et notre *Cours abrégé d'histoire politique de la Belgique* composé pour l'élève et rédigé suivant les vues et le programme du gouvernement, serait plutôt, d'après M. Fredericq, le livre du maître que le livre de l'élève! Mais à qui donc M. Fredericq fait-il ici le procès⁴? A l'auteur du livre ou au programme du gouvernement? Récemment encore, le gouvernement a approuvé des livres plus développés que le nôtre. M. Fredericq feint de l'ignorer, ou plutôt paraît l'ignorer⁵.

¹ Je n'ai jamais prétendu que ce fût un mal. J'ai seulement fait observer que c'était plutôt l'indice d'un ouvrage développé, non d'un manuel scolaire.

² Je ne saisis pas cette mystérieuse accusation, où je retrouve avec effroi le grand et éternel argument de M. Struman : « membre de l'Académie. »

³ J'ai déjà dit plus haut, ce que tout le monde sait, que la *Patria Belgica* est un recueil de monographies très inégales. Certains articles sont excellents, d'autres plus que médiocres. Je me permets de le rappeler à M. Struman pour lui crier gare.

⁴ Je ne crois avoir fait le procès à personne en exprimant la conviction que M. Struman, dans son livre, donne trop et trop peu à la fois : trop pour un manuel scolaire, pas assez pour une histoire développée.

⁵ Mon ignorance n'est ni feinte ni apparente, mais réelle : j'ignore complètement quels sont les ouvrages auxquels M. Struman fait allusion ici dans cette forme mystérieuse qu'il affectionne. La seule chose que je sais, c'est qu'un membre éminent du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, mon ancien collègue de Liège, M. de Laveleye m'a fait l'honneur

En voilà assez pour l'édification des lecteurs de la *Revue*. En tout cas, la science et les études ne peuvent que gagner à ces discussions courtoises. En terminant, nous remercierons de nouveau sincèrement M. Fredericq de l'honneur qu'il nous a fait en examinant aussi minutieusement notre livre. « Œuvre des plus remarquables; livre en général fort au courant de la science historique; le meilleur manuel que nous possédions; bon livre qui fait honneur à son auteur, etc., » Ce sont là des éloges qu'on a rarement accordés à des manuels d'histoire adoptés par le gouvernement. Ils sont pour nous d'autant plus précieux qu'ils viennent d'un homme aussi capable que l'est M. Paul Fredericq.

L. STRUMAN.

Namur, 10 décembre 1883

Je n'ajouterai plus qu'un mot aux observations que j'ai déjà faites sur les différentes parties de la réponse de M. Struman. On l'a vu, il me comble d'éloges. J'en suis fort embarrassé; mais j'aurais préféré moins de fleurs et plus de réfutation solides. C'eût été plus instructif pour moi ainsi que pour les lecteurs de la *Revue*.

Qu'on me permette encore une réflexion générale. Je n'ai jamais prétendu que M. Struman fût l'inventeur des erreurs que j'ai relevées dans son manuel. Il croit me répondre en me prouvant qu'il les a trouvées dans d'autres livres et il triomphe en me citant à la file des académiciens, des archéologues distingués, etc. C'est chez lui une véritable manie : manie douce d'ailleurs et qui ne nuit à personne, pas même aux académiciens qu'il s'efforce d'entraîner dans sa déroute. Mais avouons que c'est un bien bizarre procédé de discussion scientifique.

PAUL FREDERICQ.

de me consulter il y a quelque temps sur l'ouvrage de M. Struman, sur lequel il devait présenter un rapport au conseil. J'ai remis à M. de Laveleye un tiré à part de mon compte-rendu en insistant sur la valeur du livre et en déclarant qu'à mon avis ce remarquable ouvrage méritait certainement d'être adopté par le gouvernement, malgré les critiques détaillées que j'avais dû en faire.

COMPTES RENDUS

PROGRAMMES DE GYMNASES ALLEMANDS.

(Suite).

III. G. KRAKAUER. *Commodus und Pertinax*. Breslau. 1883. 12 p. 4°. (Wissenschaftliche Beilage zum Programm der Königlichen Ober-Realschule.)

M. Krakauer a voulu retracer en peu de mots l'histoire du despotisme insensé de Commode et le règne trop court de Pertinax, en se basant presque uniquement sur les notices que nous fournissent sur ces deux princes Dion, Hérodien et les historiens de l'Histoire Auguste. L'auteur, d'accord avec M. Zürcher, soutient que les assertions d'Hérodien ne peuvent être admises que lorsqu'elles sont confirmées par des notices d'autres écrivains ; mais il semble que, s'il n'accorde à Hérodien que la place qui lui revient, il attache trop d'importance aux données de Capitolin et de Lampride. Si la valeur d'Hérodien est peu grande, celle des Compilateurs de l'Histoire Auguste est plus minime encore. L'importance trop grande accordée à ces derniers a fait émettre à l'auteur certaines assertions assez discutables.

M. Krakauer soutient que Commode tenait ses tendances plébéiennes et son penchant au vice de sa mère Faustine. L'auteur appuie cette assertion d'un texte de Capitolin (19. 6. 7), qui, dans ce passage, rapporte des anecdotes scandaleuses auxquelles il ne semble pas accorder lui-même une bien grande confiance. Il paraît donc admettre que Faustine mena une vie dévergondée et ajouter foi aux accusations qu'on a portées contre cette princesse. Certes, je ne la crois pas plus vertueuse que beaucoup de dames romaines de son époque ; mais, sans vouloir la réhabiliter, comme l'a essayé M. Renan, je ne puis pas non plus la considérer comme une Messaline, aucun texte auquel on

puisse ajouter foi, aucun fait scientifiquement établi ne m'y autorisant. On n'a du reste qu'à lire la savante dissertation de M. Renan, dont M. Renier partage les idées (*Examen de quelques faits relatifs à l'impératrice Faustine, femme de Marc Aurèle*. C. R. Ac. des Inscript. 1867 p. 203), pour douter de la plupart des accusations portées contre l'épouse de Marc Aurèle. M. Schiller (*Gesch. d. röm. Kaiserzeit* p. 635), sans adopter tous les arguments proposés par M. Renan, est cependant assez favorable à Faustine, et rejette la participation de l'impératrice à la conspiration d'Avidius Cassius. Un travail définitif reste cependant encore à faire sur la valeur des accusations portées contre Faustine.

M. Krakauer est dans l'erreur lorsqu'il dit (p. 5) que Sévère mit Commode au rang des dieux en arrivant au pouvoir. Ce prince ne commit cet acte inqualifiable qu'après sa victoire sur Albin, c'est-à-dire en l'an 197; M. K. a raison par contre de considérer Commode comme un fou furieux; mais cette folie n'exclut pas la responsabilité des crimes qu'il a commis.

On pourrait faire plus d'une observation sur le *Cursus honorum*, peu précis du reste, que l'auteur attribue à Pertinax. Ce ne fut pas comme légat que Pertinax se distingua dans la guerre contre les Parthes. Il n'était alors que *praefectus* d'une cohorte auxiliaire; et ce ne fut que bien plus tard, en 172, que Marc Aurèle lui donna le commandement d'une légion, notamment de la *leg. I. adj.* (Cf. Essai sur Sévère p. 30). D'un autre côté, l'auteur venge fort bien Pertinax des accusations d'avarice et de complicité dans la conspiration de Laetus et de Marcia, accusations que portent contre lui Capitolin et l'empereur Julien. M. Krakauer aurait pu être plus explicite au sujet de l'élection de Pertinax. Si l'on compare les textes de Dion (73. 1) et de Capitolin (Pert. 6), on est vite convaincu que Pertinax n'a fait que communiquer au Sénat le fait de sa nomination par les prétoriens, sans en demander la ratification. Le Sénat joue dans toute cette crise un rôle extrêmement effacé¹.

Cet effacement politique devient de plus en plus manifeste sous les règnes des successeurs de Pertinax.

¹ FERWER. *Der Senat und die Thronfolge in Rom von Commodus bis Aurelian*. Gross Glogau. 1883. Progr.

De plus, l'auteur a quelque peu exagéré la portée des deux textes de Capitolin lorsqu'il dit de Pertinax : *Er huldigte republikanischen Anschauungen; dies beweist seine Aeusserung, dass er eine Abneigung gegen das Imperium habe* (p. 9). Capitolin dit de Pertinax (13) : *imperium et omnia imperialia sic horruit, ut sibi semper ostenderet displicere* et (15) *horruisse autem illum imperium epistula docet...* Ces paroles doivent s'entendre dans ce sens que Pertinax ne demandait qu'à passer en repos les dernières années de sa vie et ne recherchait nullement les grandeurs. Ces textes ne font nulle allusion aux opinions personnelles du prince sur la nature plus au moins absolue du pouvoir qu'il occupait. Cette interprétation nous est clairement indiquée par les paroles qu'attribue Dion à Pertinax lorsqu'il entra pour la première fois au Sénat. (Dion. 73. 1.) « J'ai été, dit-il aux » sénateurs, nommé empereur par les soldats, mais *je n'ai nul* » *besoin du pouvoir*, j'y renonce dès aujourd'hui même tant à » *cause de mon âge et de mes infirmités que de l'état fâcheux* » *des affaires.* »

Nous pourrions prolonger ces critiques de détail, mais forcé de nous limiter, nous préférons conclure en disant que M. Kraukauer a su combiner de la manière la plus heureuse les divers renseignements que les auteurs nous ont transmis sur Commode et sur Pertinax. Il a fait une étude des plus sérieuses sur les sources écrites; et les points faibles de sa dissertation résultent surtout de ce qu'il a négligé complètement les monuments épigraphiques et numismatiques et de ce qu'il n'a pas songé à étudier les ouvrages modernes publiés sur les deux règnes dont il s'occupait.

IV. Dr MORITZ MUNIER. *Die Palaeographie als Wissenschaft und die Inschriften des Mainzer Museums*. Mainz. 1883. 29 p. et 1 pl. 4° (*Progr. des Gr. Gymnasiums zu Mainz.*).

Malgré les immenses progrès de l'épigraphie, la paléographie épigraphique est encore bien peu avancée. On n'a pas essayé jusqu'ici de fixer des règles définitives, et l'on n'a d'ordinaire eu recours à la paléographie que lorsqu'on ne possédait pas d'autre ressource pour établir l'authenticité ou la fausseté de quelque inscription. Cette science est cependant d'une importance capitale. Certes, si, pour la critique des tableaux, la signature est le dernier des arguments à invoquer, pour l'épigraphie les con-

sidérations paléographiques n'entrent non plus en ligne que lorsque l'inscription ne nous fournit aucun autre moyen de la dater et de prouver son authenticité ou sa fausseté; mais dans bien des cas la paléographie est notre dernière ressource; et cela suffit pour qu'on doive chercher à en déterminer les règles et à fonder cette science sur des bases certaines ¹.

M. Munier avait publié, à Mayence, en 1873, des *Tabulae photographiae XI, materiam palaeographicam aetatis imperatoriae exhibentes*. Le titre de sa nouvelle dissertation me faisait espérer qu'il allait y donner un commentaire de ses *Tabulae* et déterminer certaines lois paléographiques confirmées par l'étude des inscriptions du Musée de Mayence. Malheureusement, il n'en est rien. Son étude a uniquement pour but de critiquer, et cela d'une manière peu courtoise, des opinions paléographiques émises par MM. Ritschl, Mommsen, Janssen et surtout Hübner. On dirait même que le seul but de la dissertation est de prouver que M. Hübner s'est trompé, et cela dans cette vieille question des inscriptions de Nennig. Je ne sache pas que M. Hübner ait des prétentions à l'infailibilité; et rien ne justifie l'attaque de M. Munier faite sur ce ton acerbe qu'on regrette de rencontrer quelquefois dans les discussions qui surgissent entre savants allemands.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler en peu de mots à quoi se réduit cette question des inscriptions de Nennig, une des plus grossières supercheries épigraphiques qui nous soient connues et qui suscita dans le temps de si vives colères.

Dès 1819, et plus tard, en 1843, on découvrit des antiquités romaines dans les deux tumuli de Nennig, localité située aux bords de la Moselle à sept lieues de Trèves. En 1852 et 1853 M. le chanoine v. Wilmsky fit des fouilles à Nennig et y découvrit une importante villa, dont l'atrium était décoré d'une des plus belles mosaïques que nous possédions. Elle a 50 pieds de long sur 33 de large et ses médaillons représentent des combats

¹ La célèbre inscription d'Hasparren en fournit une nouvelle preuve. Pour ceux qui la croient authentique, les uns la placent au premier, les autres au quatrième siècle. Peut-être est-ce une copie du IV^e siècle d'une inscription plus ancienne. E. DESJARDINS. *Rev. arch.*, 1882. Juillet, p. 23.

de gladiateurs. Elle date probablement de l'époque d'Hadrien¹. Au mois d'août 1866, le gouvernement fit exécuter de nouvelles fouilles et en confia la direction à un jeune sculpteur nommé Schæffer, auquel on fit de nombreuses réclames dans les journaux de la province. A peine avait-on entrepris les travaux que, dès le 30 septembre, on découvrit une inscription qui fut bientôt suivie de la découverte de quatre autres.

La première de ces inscriptions nous apprend que Trajan, qualifié du titre de *Caesar*, donc avant la mort de Nerva (du 7 oct. 97-27 janv. 98), fit construire la villa de Nennig et la donna gracieusement en cadeau au *praef. trev.* Secundinus Securus; d'après la seconde le *trib. praet.* Secundinus Aventinus fit construire (?) le balnéaire de la villa; enfin, la troisième raconte que Saccius Modestus fit construire l'amphithéâtre de Trèves et que Secundinus Securus y donna la première *Venatio* en présence même de Trajan.

On expliquait ainsi du même coup et l'énigme de la villa et l'inscription du monument d'Igel (BRAMBACH. n° 830). Rarement une découverte épigraphique fit autant de bruit; et l'on se fait difficilement une idée de l'animosité avec laquelle chaque savant défendit son opinion dans cette célèbre bataille épigraphique.

La presse s'en mêla et publia à ce sujet de nombreux articles. Une foule de brochures virent aussi le jour à cette occasion².

¹ Cp. Jaresb. der Gesellschaft f. nützl. Forschung. 1852, 1853, 1855; — V. WILMOWSKY, *Die röm. villa zu Nennig u. ihre Mosaik.* Bonn. 1864-65. fol.

² Ne citons que les principales publications.

Pour l'authenticité :

J. LEONARDY, *Die angeblichen Trierischen Inschriftenfälschungen älterer u. neuerer Zeit.* Trier. 1864.

J. LEONARDY, *Die Secundinier u. die Echtheit der Nenniger Inschriften.* Trier 1867.

J. HASSENMÜLLER, *Die Nenniger Inschriften. Keine Fälschung,* Trier. 1867.

V. WILMOWSKY, *Die röm. villa zu Nennig. Ihre Inschriften.* Trier. 1868, et la critique de VISSEN dans les *Jahrb. de Bonn.* 46 p. 166-169.

V. WILMOWSKY, *In Sachen der Nenniger Inschriften.* *Jahrb. de Bonn.* 47 p. 189 et les réponses de Hübner et Nissen.

JANSEN, *Bedenkingen op de palaeographische Kritiek in de Berlijnsche Akademie van Wetenschappen uitgebracht tegen de echtheid der romeinsche*

Brambach, le premier, établit la fausseté des inscriptions ; ses arguments étaient : le style, la titulature, les abréviations et les invraisemblances chronologiques. L'authenticité ne fut défendue que par des archéologues de Trèves : c'est le chanoine v. Wil-mowsky qui soutient le mieux la défense. Ritschl, Henzen, Jahn, Curtius, de Rossi, Renier, Leemans et Becker ne doutèrent pas un instant de la fausseté des inscriptions ; et Mommsen, pour clore le débat, proposa de soumettre la question au jugement de M. Ritschl, Renier et de Rossi, qui ne s'étaient pas encore prononcés. Mais on ne répondit point à cet appel.

M. Hübner prouva, à l'Académie de Berlin, la fausseté de ces inscriptions par des arguments paléographiques. M. Janssen de Leyde se place sur le même terrain pour en défendre l'authenticité et les archéologues de Trèves s'empressèrent de traduire son travail. M. Hübner y répondit dans les publications de la Société archéologique de Bonn. Enfin M. aus'm Weerth fit un dernier rapport sur la question. Il fut établi dès lors que M. Schaeffer avait annoncé la trouvaille à M. Seyffarth le samedi 29 septembre, alors que l'ouvrier Reuter n'avait découvert la première inscription que le dimanche matin 30. La supercherie était évidente et M. Schaeffer fut relevé de ses fonctions.

On pouvait croire la discussion close, mais voilà que M. Munier y revient, non pour défendre l'authenticité des inscriptions, mais pour relever certaines erreurs paléographiques qui se seraient glissées dans le travail de M. Hübner, lu par M. Mommsen à l'Académie de Berlin. Trouver en faute un académicien, un prince de la science, *che gusto!* Il serait difficile de résumer cette dissertation, assez diffuse au demeurant ; elle

opschriften van Nennig. (Versl. en Meded. der Ak. van Amsterdam. 1868. D. 12.)

Contre l'authenticité :

BRAMBACH, *Trajan am Rhein und die Inschriftenfälschung zu Trier.* Elberfeld. 1866.

MOMMSEN, in : *Arch. Zeit.* 1868. § 26.

HÜBNER, *Gutachten üb. d. auf den falschen Inschriften v. Nennig angewandten Schriftformen* (Monatsb. Ak. Berlin. 1867. 62-70.).

HÜBNER, *Ueb. die Schriftformen der Nenniger Inschriften.* (Jahrb. de Bonn. 46, p. 81-109 ; 49, p. 179.)

M. E. AUS'M WEERTH, *Die Fälschung der Nenniger Inschriften.* (Jahrb. de Bonn. 49 p. 1-59.)

se compose de minuties et de détails qui échappent à toute analyse.

On peut cependant glaner dans cette étude plus d'une vérité paléographique ; et, si l'auteur, au lieu de se complaire dans des attaques de mauvais goût contre les Académiciens, avait cherché à déterminer méthodiquement des règles claires et précises, je ne doute point que, grâce aux connaissances paléographiques qu'il possède, il n'y eût réussi et n'eût rendu ainsi un véritable service à la science.

Citons quelques uns de ces principes qu'on parvient, avec peine, il est vrai, à retrouver au milieu des détails dans lesquels se perd M. Munier.

Il y a des parties de lettres constantes et essentielles et d'autres variables qui ne sont qu'accessoires. On doit tenir compte aussi de la nationalité et du degré d'instruction du lapicide. S'il ne sait pas lire ou s'il ne comprend pas le latin, il coupera les mots d'une façon incorrecte. Copiant un modèle sans le comprendre, il écrira : S- ALVTE, VERV- S¹. De pareils faits se présentent plus rarement à Rome qu'en province ; ils se généralisèrent surtout au troisième siècle. L'étude des monuments, faite à ce point de vue, pourrait fournir de précieux éléments pour la connaissance du degré de romanisation des provinces.

M. Munier ne reconnaît pas suffisamment l'influence exercée par les matériaux sur la forme donnée aux lettres. Les inscriptions sur bronze restent toujours une base bien incertaine pour établir des lois paléographiques. Que l'on compare les bronzes d'Osuna et d'Aljustrel avec des inscriptions contemporaines de la Péninsule ibérique et l'on constatera entre elles une différence bien notable. Aussi je crois qu'il serait sage de fixer d'abord les lois paléographiques des marbres et de n'essayer d'établir celles des bronzes que lorsque les premières auront été dûment reconnues. On pourrait alors constater les différences d'une manière bien plus certaine.

L'auteur insiste avec raison sur la nécessité d'étudier, non seulement les formes spéciales à chaque époque, mais même celles qui sont propres à chaque province. Dans notre écriture cursive actuelle on distingue à première vue une main anglaise

¹ De même qu'il arrive en Belgique qu'on écrit par ex. : *ontv- anger...*

d'une main allemande ou française. Les différences sont moins sensibles, il est vrai, en épigraphie, mais elles existent cependant.

Concluons¹ : si l'on veut établir la paléographie épigraphique sur des bases scientifiques, il faut commencer par comparer les inscriptions de date certaine d'une même époque et d'une même province. On pourra déterminer les formes des lettres propres à chaque époque dans telle ou telle province. Lorsque ce travail sera achevé pour toutes les provinces, on pourra comparer les résultats obtenus et en tirer les règles générales communes à tout l'empire à telle ou telle époque, et donner en même temps les variétés de formes propres à chaque contrée. En dehors de cette méthode, la seule bonne à mon avis, on ne pourra jamais arriver qu'à des résultats plus ou moins contestables.

Si nous avons cru devoir faire mainte réserve sur le ton de la dissertation de M. Munier, nous tenons à dire aussi, en terminant, que son étude aura du moins eu pour résultat d'appeler de nouveau l'attention des épigraphistes sur l'importance de la paléographie et de leur avoir fait comprendre que bien des lois paléographiques ne sont pas aussi définitivement fixées qu'on est porté à le croire.

V. JOH. KREUTZER. *De Herodiano rerum romanarum scriptore. Pars. I.* Bonnae. 1881. 38 p. 8°. — JOH. KREUTZER. *Zu den Quellen der Geschichte des Kaisers Septimius Severus.* Bonn. 1882. 20 p. 8°.

Je disais, au commencement de cet article, que bien des fois les jeunes docteurs continuaient, après leur examen, à approfondir la question qui avait été le sujet de leur dissertation inaugurale. Les deux écrits de M. Kreutzer sont une preuve de cette assertion. Les dissertations de ce genre contribuent quelquefois au progrès de la science ; mais ce que l'on a surtout en vue, par la dissertation doctorale, c'est d'apprendre aux élèves à travailler par eux-mêmes, à s'intéresser à une question et à

¹ Nous parlons surtout des inscriptions de l'époque impériale. La paléographie épigraphique de la République est bien plus avancée, grâce surtout aux travaux de Ritschl. Cf. C.I.L., I et : *Zur Geschichte des lateinischen Alphabets.* Rh. Mus. 1869 B. XXIV.

s'initier à la méthode à suivre pour produire une œuvre scientifique. Que n'est-on, en Belgique, convaincu des mêmes vérités !

La critique des sources, si répandue en Allemagne, où elle est même quelquefois poussée à l'excès, constitue un excellent exercice pour les jeunes philologues. Ces recherches habituent les élèves à la critique de la philologie et de l'histoire, qui est la base de toute étude scientifique. A cet effet, on étudie d'abord la vie d'un auteur, puis on compare son texte avec celui des écrivains contemporains ou de ses devanciers, et l'on parvient ainsi à déterminer les sources auxquelles il a puisé. Ce résultat obtenu, on se forme aisément une opinion sur la valeur qu'il faut attribuer à ses écrits.

Depuis quelques années, l'attention des philologues a été surtout appelée sur Dion, Hérodien et les historiens de l'Histoire Auguste, les principaux auteurs que nous possédons pour l'histoire du III^e siècle de notre ère.

M. Kreutzer étudie les sources d'Hérodien. Cet écrivain fut beaucoup lu et imité pendant les derniers siècles de l'Empire. La grande vogue dont il jouit tenait plus à ses qualités d'écrivain qu'à ses qualités d'historien. Tillemont et Gibbon eux-mêmes le préférèrent encore à Dion Cassius. Sievers fut le premier à appeler l'attention des savants sur le peu d'exactitude et le manque de connaissances géographiques d'Hérodien (R. SIEVERS, *Ueb. das Geschichtswerk des Herodianos*. Philologus. 1867. B. XXVI); et depuis l'apparition de cette importante étude, presque tous ceux qui s'occupent de l'histoire du III^e siècle ont rendu à Dion la place qui lui revient.

La vie d'Hérodien ne nous est connue que par le peu qu'il dit de lui-même dans son histoire, qui ne comprend, comme il le déclare, que le récit des événements contemporains. M. Kreutzer en infère que l'auteur, qui a écrit du temps des Gordiens, est né vers 170 et mort après 238. Il le croit né en Syrie parce qu'Hérodien connaît mieux la géographie de ce pays que celle des autres provinces de l'Empire. Les arguments qu'il donne en faveur de sa thèse me paraissent assez concluants.

M. Kreutzer soutient avec raison que ni l'inscription de Palerme (ORELLI 3760 = C.I.L. X. 7286) ni deux textes juridiques (L. 1. C. V. 66. — VAT. FR. 247), qui nous font connaître un *T. Aelius Herodianus*, non plus que le texte d'un rescrit de

Gordien adressé à un *Aulus Herodianus* (L. 6 C. IX. 41) ne peuvent être rapportés à l'historien, comme on l'a fait quelquefois. Il est certain aussi qu'Hérodien ne géra aucune magistrature et n'occupa jamais que des emplois subalternes, car il parle de ses βασιλικαὶ ἢ δημοικαὶ ὑπηρεσίαι et non d'ἄρχαι. M. Kreutzer suppose qu'il était un affranchi de la famille des Herodiani : c'est possible; mais ce n'est qu'une hypothèse que rien ne vient confirmer.

L'auteur recherche ensuite quelles sources Hérodien utilisa pour son histoire de Commode (Livre I). Il résulte de cette étude minutieuse qu'Hérodien a pris d'ordinaire pour guide Dion Cassius, dont il a adopté aussi l'ordre chronologique; mais il passe sous silence ou atténue tout ce qui est défavorable à Commode. Aussi, loin de reproduire le jugement indulgent que Dion porte sur Pérennis, s'efforce-t-il de charger ce préfet du prétoire de la plupart des crimes commis par Commode pendant plusieurs années de son règne. Pour cette partie de son ouvrage Hérodien suit les données fournies par Marius Maximus. Hérodien a inventé, pour la majeure partie, le récit qu'il fait de la révolte de Maternus; et il raconte les événements de l'année 192 d'après ses propres souvenirs, car pendant cette année il séjourna à Rome. M. Kreutzer pense pouvoir expliquer la partialité de l'historien pour Commode par le fait qu'Hérodien voulait être agréable aux Gordiens, princes très enthousiastes des Antonins. Pour que cette hypothèse fût vraisemblable, il faudrait commencer par prouver que les Gordiens admiraient Commode autant que les autres Antonins.

Je suis porté à admettre la plupart des conclusions de M. Kreutzer; son étude est bien faite et je ne saurais assez l'engager à étendre son travail aux sept autres livres d'Hérodien. Il a déjà fait un essai pour les livres II et III dans son article sur les sources de l'histoire de Septime Sévère, publié à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'entrée au professorat de son maître M. Arnold Schaefer.

Nous ne possédons pour l'histoire de Sévère que les écrits de Dion, d'Hérodien et des compilateurs de l'Histoire Auguste. L'autobiographie de Sévère, de même que les histoires de Marius Maximus, d'Aelius Maurus et de Cordus sont perdues. Hérodien a soigné ses livres II et III bien plus que son histoire de Commode. Il y fait preuve d'assez d'esprit critique. Malheu-

reusement, pour rendre le récit plus animé, il ne craint pas d'enjoliver les faits rapportés par Dion. S'il ne fait pas, comme ce dernier, la description de la fête célébrée par Sévère en l'honneur de Pertinax, c'est qu'il réserve ce récit pour la *Consecratio* de Sévère à laquelle il assista lui-même. Hérodien suit Dion Cassius pour l'histoire de Julien et pour une partie de celle d'Albin ; mais il a puisé à d'autres sources sa narration de la guerre de Niger. Dans cette partie, il rapporte quantité de faits dont nous ne trouvons nulle trace chez Dion.

D'après M. Kreutzer, Hérodien n'a écrit cette guerre de Niger avec tant de détails que parce que lui-même était Syrien de naissance. Il est du reste plus favorable à Niger que Dion, qui a probablement suivi dans son récit l'autobiographie peu impartiale de Sévère.

L'auteur propose au texte de Spartien une correction que je crois devoir admettre : au ch. 6 de sa vie de Sévère, il faudrait lire *ad obtinendam Bithyniam* au lieu de *ad obtinendas Britannias*. Cf. *SP. Nig.* 5.

Terminons cet article en rappelant que M. Kreutzer a bien caractérisé la politique de Sévère par ces mots (p. 226) : *das ganze politische Auftreten dieses Kaisers, ausgezeichnet durch praktischen Ernst im Plan und energische Consequenz im Handeln...* On ne saurait mieux dire¹.

ADOLPHE DE CEULENEER.

Geschichte der Griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen, von Dr KARL SITTL. Erster Theil. Munich, Ackermann, 1884 (anti-date). 360 pp. in-8°.

Une nouvelle histoire de la littérature grecque n'est nulle-

¹ Signalons encore, parmi les récentes études publiées sur la même question, mais que nous ne pouvons apprécier pour le moment.

KETTLER. *Quaedam ad Herodianum*. Erlangen. 1882.

EMIL PERINO. *De fontibus vitarum Hadriani et Septimii Severi imp. ab Aelio Spartiano conscriptarum*. Fribourg. 1880.

GIAMBELLI. *Gli Scrittori della Storia Augusta studiati principalmente nelle loro fonti* (Atti d. Lincei. Ser. III. Vol. VI. 1881).

ment superflue. Les grands ouvrages de Bernhardt et de Bergk¹ sont restés inachevés. Le livre d'Otfried Müller, qui remonte d'ailleurs à une quarantaine d'années, s'arrête à Isocrate; il est vrai que le savant M. Heitz s'est chargé de le mettre au courant de la science et de le compléter, mais un pareil remaniement offre toujours de sérieux inconvénients. Abstraction faite des manuels de Munk, de Kopp, etc., l'Allemagne ne possède guère d'autre travail d'ensemble sur la littérature grecque que celui de Nicolai, dont la lecture est peu attrayante et qui renferme beaucoup d'erreurs.

L'entreprise de M. Sittl vient à son heure; nous espérons qu'elle sera conduite à bonne fin et que l'auteur se décidera à nous donner en outre une histoire de la littérature grecque après Alexandre-le-Grand.

Dans une courte introduction, M. Sittl caractérise en quelques traits nets et fermes l'esprit hellénique pur, qu'il oppose à l'esprit de l'hellénisme. Il partage l'histoire de la littérature *hellénique* en deux périodes : la période épique et asiatique et la période rhétorico-attique. Il s'attache aussi, quoique ceci soit étranger à son sujet, à déterminer exactement les différentes périodes de la littérature *hellénistique*.

Le premier chapitre est consacré à la poésie lyrique populaire. M. Sittl passe en revue les chants simples et naïfs qui accompagnaient l'Hellène depuis le berceau jusqu'à la tombe; il s'occupe ensuite des chants religieux. Il faut, dans ces productions poétiques des anciens âges de la Grèce, faire la part de l'élément national et celle de l'élément étranger. Les chœurs religieux de la Piérie, le personnage mythique d'Orphée, n'ont absolument rien de commun avec les Thraces, comme on l'a cru longtemps.

Dans le second chapitre, M. Sittl étudie la poésie épique avant Homère. Il commence par dire quelques mots du pro-verbe, de l'apologue et du conte. Il paraît assez disposé à admettre, avec M. Wagener, que l'apologue a pris naissance

¹ Le second volume de l'*Histoire de la Littérature Grecque* de Bergk vient de paraître (ouvrage posthume publié par les soins de M. Hinrichs). — Bergk a donné aussi un excellent aperçu de la littérature grecque dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, volumineux recueil qui est malheureusement accessible à peu de personnes.

dans l'Inde. Il croit qu'Esope est un type, le type du fou de cour, que l'imagination populaire s'est plu à faire figurer à côté du fameux roi Crésus. — Le récit épique est le premier degré dans la création de l'épopée. Ces courts récits, traitant un fait particulier, forment peu à peu des cycles, des « épopées par agglutination », pour employer l'expression de Steinthal (tel est, en Espagne, le *Romancero* du Cid). Enfin paraît l'épopée véritable ; le poète ne raconte plus toute la vie d'un héros, tous les événements d'une guerre : il prend une action autour de laquelle il groupe des épisodes ; l'œuvre a maintenant une unité, non plus extérieure, mais intime — le chantre épique est devenu un créateur, un ποιητής. C'est à cette période d'épanouissement complet qu'appartiennent l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Puis, le secret de la composition se perd et l'on descend aux épopées cycliques. — Les légendes épiques de la Grèce ont été produites par le mélange des souvenirs de l'époque achéenne avec les mythes que les Hellènes avaient emportés du berceau de la race indo-européenne et qui s'étaient à la longue altérés et localisés. Où s'accomplit définitivement ce mélange d'où sortit l'épopée ? Plusieurs savants, et particulièrement M. E. Curtius, soutiennent que les Ioniens ont reçu des Eoliens d'Asie-Mineure les légendes troyennes déjà toutes formées. M. Sittl combat énergiquement cette hypothèse ; il revendique pour les Ioniens l'honneur de l'invention. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans les détails de cette controverse ardue. Qu'il nous suffise de dire que les arguments de M. Sittl nous semblent très sérieux.

Le chapitre III, intitulé *Les épopées homériques*, est le plus étendu et le plus intéressant de l'ouvrage. M. Sittl est spécialement compétent dans la matière ; il a publié l'année dernière une remarquable dissertation sur *Les répétitions dans l'Odyssée*¹. Les limites d'un compte rendu ne nous permettent pas d'analyser tout le chapitre ; nous devons nous borner à toucher les points principaux.

M. Sittl combat la *Liedertheorie*, les idées de Lachmann et de ses sectateurs. Il rejette la tradition relative à la commission

¹ *Die Wiederholungen in der Odyssee*. Ein Beitrag zur Homerischen Frage. (Ouvrage couronné). Munich, 1882.

instituée par Pisistrate pour réunir les chants homériques. Pour lui, l'*Iliade* est bien l'œuvre d'un poète, et d'un poète de génie; il faut y reconnaître une unité première, une conception grandiose — seulement, cette œuvre a été successivement agrandie, élargie par l'intercalation d'épisodes, de morceaux, par des interpolations de toute espèce. L'ancienne *Iliade* se composait du noyau des chants I-V, XI, de la seconde moitié du chant XV, des chants XVI-XXII et de la première moitié du chant XXIII; en tout, 4000 vers en chiffres ronds.

L'*Odyssée* est évidemment postérieure à l'*Iliade*. Elle prenait Ulysse au moment où il quitte l'île de Calypso, et embrassait son arrivée et son séjour chez les Phéaciens, son retour à Ithaque et le meurtre des prétendants. Ce poème pouvait contenir 6000 vers. Dans la première partie a été intercalée la *Télémachie*. La seconde a été surchargée postérieurement d'épisodes et de détails sans fin : l'imagination des rhapsodes s'est donné là pleine carrière.

Voilà en quel sens et dans quelles limites M. Sittl est « unitarien ».

Pour ne pas allonger démesurément cet article, nous glissons rapidement sur les chapitres suivants (c. IV : *L'épopée héroïque après Homère* — c. V : *Poèmes historico-généalogiques* — c. VI : *Hymnes épiques et Théogonies* — c. VII : *Poésies didactiques et petits poèmes en hexamètres*). M. Sittl conjecture que les *Éées* sont d'une date plus récente que le *Katalogos* (p. 189). — Il essaie de séparer les divers éléments dont l'agréation a constitué la *Théogonie* (p. 205-207). Il fait une tentative analogue pour les *Erga* (p. 221-223). Naturellement, il ne reconnaît pour *hésiodique* que ce dernier poème.

Y a-t-il eu une école homérique et une école hésiodique ? Telle est la question que M. Sittl discute dans le chapitre VIII. D'après lui, tout se réduit à ceci : l'épopée héroïque a fleuri surtout en Ionie; dans la Grèce centrale et dans le Péloponèse, l'*épos* a pris en général un caractère pratique, didactique. Mais l'opposition n'est pas si marquée qu'on a bien voulu le dire, puisque les anciens hésitent s'il faut attribuer certains poèmes à l'une ou à l'autre école. Dans le Péloponèse même, les deux courants se rejoignent.

Le chapitre IX traite de l'ancienne élégie et de la poésie iambique et trochaïque. M. Sittl n'admet pas que l'*ἰαμβικόν*, le

distique élégiaque, soit une espèce de strophe : chez les anciens élégiaques, il y a une tendance visible à ne pas terminer la phrase avec le pentamètre ; ce sont les Alexandrins qui affectent de juxtaposer les distiques comme des groupes tranchés. Quel est le poète qui, le premier, a introduit l'élégie dans la littérature ? Est-ce Archiloque ou Callinos ? M. Sittl se prononce en faveur de ce dernier. Quant à Tyrtée, il le tient pour originaire d'Aphidna en Laconie. Nous n'avons rien remarqué de bien saillant dans le reste du chapitre.

La poésie lyrique proprement dite (la *mélîque*) est l'objet du chapitre X. On y trouvera un bon résumé des recherches de la critique moderne, mais peu de choses neuves. — Est-il de bon goût de comparer (p. 314) les cultes orgiastiques de l'Asie-Mineure avec les exercices pieux, mais un peu bruyants de la *Salvation Army* ?

Le chapitre XI nous retrace les commencements de la prose. L'auteur ne voit dans Cadmus de Milet qu'un personnage mythique. Il essaie d'éliminer Acusilaüs d'Argos de la liste des historiographes.

Dans sa conclusion (XII^e et dernier chapitre), il nous montre l'Ionie perdant, sous la domination des Perses, son énergie créatrice. L'éloge qu'il fait de la culture littéraire des Spartiates nous paraît exagéré. On lit avec étonnement que Sparte fut, pendant la période antérieure au règne des Pisistratides, la capitale (*Vorort*) de la littérature grecque. M. Sittl ajoute, il est vrai : « — quoiqu'elle n'ait pas activement contribué à » la littérature. » Il nous semble qu'une pareille restriction infirme son assertion.

Le livre de M. Sittl a de grandes qualités : il est en général bien composé ; le style en est clair, vif, agréable ; on y sent un écrivain maître de son sujet. Mais il porte, à notre avis, les traces d'une certaine précipitation.

Nous signalerons quelques erreurs de détail, que M. Sittl eût évitées avec un peu d'attention.

P. 12 : « Nach Artemon (Athen., 15, 694 ab) sang'en Alle » Gäste zusammen oder in Wechselchören oder einzeln. » Le texte d'Athénée porte : ὡν τὸ μὲν πρῶτον ἦν, ὃ δὲ πάντας ᾄδειν νόμος ἦν. τὸ δὲ δεύτερον, ὃ δὲ πάντες μὲν ἦδον, οὐ μὲν ἀλλὰ γε κατὰ τινα περίοδον ἐξ ὑποδοχῆς· τρίτον δὲ καὶ τὴν ἐπὶ πᾶσι τάξιν ἔχον, οὗ μεταίχον οὐκέτι πάντες, ἀλλ' οἱ συνετοὶ δοκοῦντες εἶναι μύνοι, καὶ κατὰ

τόπον τινά εἰ τῷ χορίεν ὄντες. Il n'est point là question de *Wechselchöre*.

P. 62 : « Soviel wir wissen, sprach zuerst Herodot dem chii- » schen Sänger Dichtungen ab : es waren die Epigonen und die » Kyprien (2, 116). » D'abord, au lieu de 2, 116, il faut lire 2, 117; en second lieu, Hérodote parle des *Epigones* livre IV, c. 32 (cf. p. 178. note 9).

P. 63 : « Französische Schöngeister und der italienische Phi- » losoph Vico läugneten dann überhaupt einen Dichter Homer, » jedoch nur von dem damals modischen Skepticismus hingen- » rissen. » Cette phrase ferait supposer que M. Sittl n'a jamais lu une ligne de Vico.

P. 65, M. Sittl place par inadvertance la législation de Dracon en 520 et celle de Solon en 494 (p. 257, il donne la date exacte de l'archontat de Solon).

P. 101, n. 1 : « Ueber Chhorizonten der Kaiserzeit, Sen. brev. » vitæ 13 und Luc. ver. hist 2, 20. » M. Sittl n'a pas vérifié ces passages. Sénèque dit : *Graecorum iste morbus fuit quaerere.... prior scripta esset Ilias an Odyssea, praeterea an ejusdem esset auctoris*. Dans Lucien, le héros de l'histoire demande à Homère s'il a composé l'*Odyssee* avant *Iliade* : καὶ μὴν κάκεινον ἐπεθύμουσι εἰδέναι εἰ προτέραν ἔγραψε τὴν Ὀδύσσειαν τῆς Ἰλιάδος, ὥς οἱ πολλοὶ φασιν ὁ δὲ ἠρνεῖτο.

Le traducteur des *Poésies militaires de l'antiquité* affublé par M. Sittl du nom de Barodet (p. 254) n'est autre que Baron, qui fut professeur à l'Université de Bruxelles et à celle de Liège.

P. 257 : « Sein Werk (l'œuvre de Solon) dauerte aber nicht » lange, denn seine Warnungen vor dem herrschsüchtigen Peisis- » tratos glitten an der Vertrauensseligkeit des Volkes ab. » Tout le monde sait que Pisistrate ne toucha pas aux lois de Solon : τὰ δὲ ἄλλα αὐτὴ ἡ πόλις τοῖς πρὶν κειμένοις νόμοις ἐχρῆτο, πλὴν καθ' ὅσον ἀεὶ τινα ἐπεμέλοντο σφῶν αὐτῶν ἐν ταῖς ἀρχαῖς εἶναι (Thucyd., VI, 54. Cf. Hérodote, I, 59).

L'Aristophane qui admirait tant les épodes d'Archiloque est-il le poète comique (p. 277) ou le grammairien? V. Nauck, *Aristophanis Byzantii fragmenta* (Halle, 1848), p. 249.

Nous croyons que le célèbre égyptologue Mariette a porté le titre de *bey* et non celui de *pacha* (p. 298).

Les citations ne sont pas toujours exactes (par exemple, p. 24, note 8, lisez Hérodote 2, 79, au lieu de 1, 79).

L'historique de la question homérique est incomplet. M. Sittl ne parle pas de l'influence que la découverte des scolies de Vil-loison a exercée sur les idées de Wolf.

Les indications bibliographiques présentent des lacunes (pour n'alléguer qu'un seul exemple, à l'article d'Aristéas de Procon-nèse, la dissertation de M. Tournier est passée sous silence).

On rencontre souvent dans le texte de longues citations grecques et latines : cela produit un effet désagréable. Les renseignements sur les manuscrits, les éditions, etc., devraient être rejetés en note ou mis en appendice. Sous sa forme actuelle, l'ouvrage de M. Sittl ressemble trop aux cahiers d'un cours universitaire allemand. Ce sont là, sans doute, des détails secondaires ; mais on aimerait à voir une histoire de la littérature grecque se présenter au public sous un aspect moins pédantesque.

Les petites imperfections que nous avons relevées n'ôtent rien, au fond, à l'utilité du livre qui est assurément l'œuvre d'un esprit distingué.

P. THOMAS.

Histoire de Belgique, par JULES ROLAND, régent à l'école moyenne de Namur. Wesmael-Charlier, rue de Fer, 51 — in-12°, 176 pages.

La nouvelle publication de M. Roland doit servir de complément à son *Histoire universelle*, et former pour ainsi dire le couronnement du *Deuxième cours concentrique d'histoire*, porté au programme de l'enseignement moyen du premier et du second degré.

« Ce n'est pas chose facile, dit Michelet, d'abrégé dans une » proportion convenable, de choisir entre les faits selon leur » importance relative, d'omettre et de supprimer à propos, » souvent de resserrer et de concentrer. » La difficulté devient plus grande encore lorsqu'il s'agit de renfermer les faits si variés et si complexes de notre histoire nationale dans un livre peu volumineux et destiné à de jeunes élèves.

Ce qu'on peut surtout exiger dans un travail de ce genre, c'est le discernement dans le choix des faits, la clarté d'exposition et l'exactitude. Nous nous proposons d'examiner rapidement si l'auteur a satisfait à ces conditions essentielles. S'il veut bien

se rappeler que nous sommes les premiers à reconnaître les difficultés de sa tâche, il se convaincra que, seul, l'intérêt de l'enseignement nous a guidé dans les critiques que nous aurons à formuler.

M. Roland commence son travail à l'époque préhistorique et le mène jusqu'aux fêtes nationales de 1880. Il divise cette vaste matière en douze périodes : la période *barbare*, la période *romaine*, la période *féodale*, la période *communale*, la période *bourguignonne*, la première période *autrichienne*, la période *espagnole*, la seconde période *autrichienne*, la période *française*, la période *hollandaise*, la période d'*indépendance*.

Nous avons tout d'abord quelques observations à présenter sur cette division. Il nous semble qu'il n'y aurait aucun inconvénient à supprimer la première période. La Belgique n'entre sur la scène de l'histoire qu'avec les Romains; tout ce qui précède l'arrivée de César est du domaine des conjectures et des discussions historiques, et par conséquent nullement à la portée des écoliers. De plus, ce que l'auteur dit des populations premières se rapporte, à part la note sur les cavernes, à l'homme préhistorique, et non pas spécialement aux Belges. Il pourrait se borner à dire quelques mots sur ce sujet en commençant la période romaine. — La quatrième et la cinquième période nous semblent pouvoir difficilement se séparer, car la *féodalité* et les *communes* ont coexisté; tout au plus pourrait-on dire qu'elles marquent plus spécialement la première et la dernière partie d'une époque, à laquelle on donnerait, par exemple, pour titre : *La Belgique divisée en États particuliers*, ou bien encore : *Période féodale et communale*. — Nous ne pouvons absolument pas accepter l'intitulé : *première période autrichienne*; il faudrait dire : *La Belgique sous des princes de la maison d'Autriche*. M. Roland, en effet, ne doit pas oublier qu'à l'époque indiquée (1482 à 1555), il n'existait pas de *monarchie autrichienne*; que Maximilien, après la mort de Marie de Bourgogne, fut seulement *régent* de notre pays; que le vrai souverain, Philippe le Beau, ne fut jamais *duc* d'Autriche; et que, dès 1521, Charles-Quint avait cédé à son frère Ferdinand ses états autrichiens. — Enfin, nous préférierions : *période hollando-belge*; mais l'expression *période hollandaise* est reçue, et nous ne voulons pas avoir l'air de chicaner.

Nous parlions du choix des matières; il est généralement

satisfaisant. Quelques parties néanmoins pourraient être éliminées, parce qu'elles sont plutôt du domaine de l'histoire générale; tout au moins, pourraient-elles être réduites. Telles sont *Clovis* (p. 16), *Charles-Martel* et *Charlemagne* (p. 20-22), *Pre-mière Croisade*, etc. (p. 46-51), *lutttes de Charles-Quint contre François I, contre les Turcs et contre les protestants* (p. 101-103), les *guerres de Louis XIV* (p. 122-123). — En faisant ces réductions, l'auteur gagnerait de l'espace, ce que lui permettrait, sans augmenter l'étendue du livre, de développer plus ample-ment d'autres points d'un intérêt purement belge.

Depuis Charlemagne jusqu'aux ducs de Bourgogne, l'histoire de Belgique devient un labyrinthe qui, surtout au point de vue de l'enseignement, paraît inextricable à bien des gens. L'auteur s'est tiré habilement de ces difficultés. Il commence par exposer les faits les plus importants des diverses principautés belges jusqu'à l'époque des Croisades, sans se perdre dans les menus détails ni dans les broussailles généalogiques. Nous demanderons seulement pourquoi M. Roland ne dit pas un seul mot, ne fût-ce qu'à titre de simple mention, de la principauté ecclésiastique de *Stavelot-Malmédy*. Nous lui ferons observer encore que le chapitre I, intitulé le *régime féodal en Belgique*, est applicable à la féodalité seigneuriale de tous les pays, et par conséquent pourrait être considérablement écourté. — Après avoir traité des croisades dans un chapitre particulier, l'auteur continue l'histoire des principautés dans une cinquième période qu'il appelle *communale*, mais qui, nous le répétons, devrait être fusionnée avec la précédente.

Le livre est en général bien raconté; le style est simple, coulant, sans recherche. Malheureusement, il y a beaucoup d'inexactitudes. Elles ne sont pas toutes de même nature ni d'égale importance. Les unes proviennent, en quelque sorte forcément, de la grande concision du récit. En effet, les actions collectives ou individuelles sont généralement complexes; à force de vouloir dégager trop succinctement les faits, on aboutit souvent à leur faire perdre leur physionomie réelle, et, d'autre part, on arrive à supprimer le rapport de l'un à l'autre, ce qui nuit à l'exactitude de l'ensemble. Il est vrai que l'enseignement oral du professeur peut aisément suppléer à ce défaut; aussi ne voulons-nous pas y insister davantage. — D'autres erreurs résident dans des énonciations inexactes et dans des définitions

incomplètes ou erronées. En voici quelques exemples : La *chevalerie remonte au temps de Charlemagne* (p. 26). — Les *serfs, vilains ou manants appartiennent au seigneur au même titre que ses animaux et ses métairies* (p. 27); il faudrait distinguer entre l'*esclavage* et la *servitude*, et encore y avait-il des degrés dans celle-ci. — La *châtellenie d'Ypres* rangée parmi les fiefs, au même titre que le comté de la Roche, le duché de Bouillon, etc. (p. 31). — Ils (les bourgeois) *nommaient les magistrats*, etc. (p. 52); assertion *inexacte* en principe, et, dans tous les cas, trop générale. — Le conseil de la Commune, *généralement composé de vingt-quatre membres*, représentait les gens des métiers (?) (p. 53). — Elle (Bruges) *communiquait par des canaux avec Gand!!* etc. (p. 56). — Robert d'Artois était le *cousin* et non le *frère* de Philippe-le-Bel. — Page 75, les conditions de la paix entre la France et la Flandre ne sont pas d'une exactitude rigoureuse. — Même observation pour l'histoire de Jacques Van Artevelde, que l'auteur fait tour à tour *doyen des tisserands, grand doyen des métiers* et *Ruwaert de Flandre*, trois qualités qu'il n'eut jamais. Son rôle comme *capitaine de Gand* n'est pas assez clairement exposé, et M^r Roland ne dit rien d'un de ses actes les plus importants, savoir le *traité d'union* entre le Brabant, la Flandre et le Hainaut! Enfin, Gerard Denys était le grand doyen des tisserands et l'ennemi personnel de Van Artevelde, tandis que le meurtrier s'appelait *Thomas Denys* et était un savetier, ou peut-être un sellier. — Pour l'entrée en scène de Philippe Van Artevelde, il n'est pas vrai de dire qu'il était resté inconnu jusqu'alors, et il est puéril de dire qu'il passait ses journées à pêcher dans l'Escaut. — Page 81, les paroles placées dans la bouche d'un Gantois sont-elles bien exactes, et l'incident s'est-il passé de cette manière? — P. 89, qu'est-ce que la *haute cour de Justice*, siégeant dans la capitale? — P. 97, l'auteur ne parle pas du *Grand Privilège* de Marie de Bourgogne. — P. 102, il ne mentionne pas, dans les traités de Madrid et de Cambrai, l'article qui, seul, est vraiment important au point de vue de notre histoire nationale, savoir : la renonciation de la France à sa suzeraineté sur la Flandre et l'Artois — P. 104, il faudrait dire *Bernard Van Orley*, pour le distinguer des deux autres peintres du même nom. — P. 105, pourquoi ne pas nommer la *Concession Caroline*? — P. 109, il fut érigé *quatorze* nouveaux évêchés, et non *treize*. — P. 114,

il n'est pas exact de dire que la Pacification de Gand accorda le *libre exercice* du culte protestant aussi bien que de la religion catholique. — P. 119, on ne peut dire que les Archiducs firent exécuter, *dans toute leur rigueur*, les placards contre les protestants. — Toujours à propos d'Albert et d'Isabelle, on pourrait croire, d'après le texte, que l'ordre des Jésuites venait d'être fondé; or, il existait depuis 1540. — Page 119, l'auteur cite le sculpteur *Duquesnoy*; nous supposons qu'il veut désigner *François Duquesnoy*, puisque son frère *Jérôme* ne devint célèbre qu'après la mort d'Albert; du reste, nous sommes surpris d'apprendre que les Duquesnoy aient dû leur célébrité à leurs *bas-reliefs*. — Page 120, l'auteur répète une erreur, déjà commise à la page 103 : la Paix d'Augsbourg avait accordé le libre exercice de leur religion aux *Luthériens*, et non aux autres protestants. — P. 121, il n'est pas établi de distinction suffisante entre la *Paix générale* de Westphalie et le traité *particulier* de Munster. Il aurait fallu ajouter que la fermeture de l'Escaut existait déjà *en fait* depuis la prise d'Anvers par le duc de Parme; le traité ne fit donc que consommer la ruine de cette ville. — P. 122, le *droit de dévolution*, n'est pas assez exactement défini. — P. 134, Joseph II n'institua de *séminaire général* qu'à Louvain; celui de Luxembourg était appelé *filial*. — P. 135, le programme attribué par l'auteur aux Vouckistes est évidemment exagéré.

Nous ne voulons pas allonger davantage cette liste d'*errata*; beaucoup de ces imperfections, surtout les fautes d'omission, seront, nous le disons encore, aisément corrigées par l'enseignement oral. Nous n'insisterons pas non plus sur quelques erreurs matérielles : des noms propres mal orthographiés, comme *De Coninck* et *Agneessens* (ce dernier, soit dit en passant, n'était pas *doyen*, mais *syndic* de la nation de S^t Nicolas); des distractions, comme celle de parler de *Froissart* à propos du règne de Philippe-le-Bon et de placer Memlinc avant les Van Eyck (nous ferons aussi remarquer, à cette occasion, que *Jean de Bruges* et *Jean Van Eyck* sont deux personnages différents); des dates fautives : 623, 647, 691 (p. 19); 1429 au lieu de 1430, pour l'institution de la Toison d'or (cette légère erreur d'un an peut provenir du reste de ce que l'auteur n'a pas fait la distinction entre le *vieux* style et le *nouveau*); page 96, 5 janvier pour 7 janvier; (p. 118) 1603 pour 1604, etc. — Si nous parlons

de ces erreurs, c'est qu'elles sont particulièrement regrettables dans un manuel classique. Il importe que l'élève ne reçoive pas des notions fausses, qu'il lui faudra redresser dans la suite; il importe surtout qu'il ait confiance dans le livre qu'il emploie et n'apprenne pas à le dédaigner pour des fautes qui souvent ne sont que des vétilles.

M. Roland termine son livre par des notions générales sur la constitution. Ce chapitre est bien fait, et nous n'avons que peu d'observations à présenter. Au numéro traitant de la *liberté d'association*, il faudrait ajouter *dans un lieu couvert*; — à celui relatif au droit de pétition, il faudrait faire suivre le verbe *adresser* du mot *individuellement*; — p. 167, nous voudrions ajouter après le *pouvoir judiciaire*, les mots : *qui applique la loi, c'est-à-dire* qui punit, etc.; — p. 168, nous ferons remarquer que les tribunaux de première instance sont à la fois des tribunaux civils et correctionnels. — Enfin, si le Gouverneur est le représentant du Roi, peut-on en dire autant du bourgmestre?

Nous approuvons également l'*Appendice*, dans lequel l'auteur a extrait de l'histoire des concours généraux de Discaillies les questions d'histoire proposées au concours général des écoles moyennes, de 1854 à 1883, et les a mises en rapport avec la pagination de son livre. C'est une idée aussi heureuse que pratique, en ce qu'elle permettra au professeur et aux élèves de faire d'incessantes et utiles répétitions. P. J. WOUTERS.

FRED. GODEFROY. **Dictionnaire de l'ancienne langue française.** Paris, Vieweg, 1830-1883, tomes I et II, tome III (pp. 1-480).

Je me flatte d'avoir été un des premiers à saluer ou, pour parler à l'antique, à *bienveigner* cette précieuse publication, à laquelle tout explorateur du passé politique, social, littéraire et scientifique de la France ne saurait marchander l'expression ni de sa gratitude, ni de ses encouragements. Elle n'était parvenue encore qu'à son 5^e fascicule, quand, en mars 1881, dans les colonnes de feu l'*Athenæum belge*, j'en exposai le plan, le cadre, la méthode, sans réprimer certaines doléances que son mérite même devait nécessairement faire naître chez un lecteur bienveillant. Depuis, des critiques plus autorisés que moi ont, dans diverses contrées de l'Europe, fait entendre leur voix sévère sur

l'œuvre de M. Godefroy. Tout en mettant à nu certains vices originels, imputables pour une grande part aux circonstances, qui n'ont pas permis à l'auteur d'exécuter son édifice dans son plan primordial, tout en signalant certains côtés defectueux, ils sont unanimes quant à la haute utilité de l'entreprise et à sa supériorité scientifique relativement aux tentatives faites jusqu'ici. Il m'a semblé convenable, à l'égard d'une œuvre d'une conception si hardie, d'une exécution si hérissée de difficultés et, matériellement parlant, d'une étendue si vaste, d'y reporter de loin en loin l'attention de notre public belge, ne fût-ce que pour le tenir au courant de sa marche.

Je viens donc l'informer qu'au moment où j'écris, j'ai par devers moi, du Dictionnaire de Godefroy, 27 fascicules, soit, d'après le plan, au-delà du quart de l'ensemble (ils en constituent les 1^{er} et 2^e tomes et plus de la moitié du 3^e), et je m'empresse d'ajouter que le maniement quotidien de cet immense répertoire n'a refroidi en aucune manière le sentiment de franche sympathie qu'il m'avait inspiré dès son éclosion. Les fautes de détail, les lacunes, voire même les petites étourderies qu'on y rencontre par-ci par-là, sont inséparables d'un travail de cette nature; on doit s'y attendre, et celui qui a cultivé quelque peu le champ de la lexicographie ancienne ne s'en offusquera pas outre mesure. Ces peccadilles, d'ailleurs, sont noyées dans l'infinité de vérités, de faits certains, que nous voyons là pour la première fois produits ou pour la première fois démontrés et elles ne peuvent compromettre le mérite de l'auteur. Nous verrons sans doute journellement surgir quelque savant, ou même quelque profane, pour révéler à celui-ci tel vocable omis ou indûment recueilli, telle acception négligée, telle preuve suspecte; cela est légitime, désirable et même conforme au vœu de l'auteur, qui en fera son profit, à la condition que ces indications soient faites sans esprit de reproche ou de présomptueuse humiliation. M. Godefroy, tous ses critiques l'admettent, a plus lu qu'aucun érudit en Europe, il était mieux armé, mieux outillé que pas un, mais il n'a pas *tout* lu, parcouru *tous* les parchemins, feuilleté *tous* les documents. Devait-il, pour cela, ajourner la mise en œuvre des richesses rassemblées dans ses cartons pendant trente années de recherche, et se priver de la juste satisfaction de les voir profiter de son vivant aux générations contemporaines? Personne n'oserait

l'affirmer. Ainsi qu'il nous l'annonce lui-même dans un Avertissement placé en tête du t. II, il se tient au courant de toutes les lectures nouvelles, enregistre scrupuleusement les omissions ou fautes signalées au profit d'un vaste supplément, pour lequel il a, dit-il, déjà réuni, rien que pour les quatre premières lettres, au moins 600 mots nouveaux et 1020 compléments d'articles.

Pour faire apprécier combien le mouvement courant de la science doit tenir en haleine l'auteur intrépide du Dictionnaire — pour lui une entreprise exclusivement scientifique et non pas mercantile — je désire porter l'attention des lecteurs de la *Revue* sur une expérience personnelle faite à ce sujet sur une publication belge toute récente : je veux parler des *Poésies de Gille le Muisit*, publiées par M. le baron Kervyn de Lettenhove, d'après un manuscrit de Lord Ashburnham. J'ai lu ces deux gros volumes d'un bout à l'autre; naturellement l'intérêt linguistique a, dans cette lecture, primé chez moi l'intérêt littéraire (et en disant cela, je n'entends aucunement amoindrir ce dernier), à tel point que j'en ai composé un glossaire à mon usage. Quoique la langue employée par l'abbé de Saint-Martin de Tournai, à part quelques idiotismes du terroir et certaines licences de versificateur, soit du bon français au même titre que celle de Froissart et de son compatriote Philippe Mousket, j'ai pu — au point de vue où je me place ici, celui de démontrer l'importance que la publication belge doit avoir pour le lexicographe de Paris, ainsi que l'utilité que l'éditeur de celle-ci aurait pu tirer du Dictionnaire de M. Godefroy — j'ai pu, dis-je, constater les faits suivants.

Dans les deux lettres A et B seules, j'ai relevé dans Gille les mots ci-après comme absents dans Godefroy, soit absolument, soit comme signification : *Adodeminé* (dodeliné; G. donne le simple *dodeminé*), *acuffardi* (paresseux; G. a *cuffart*), *affadir* (affaiblir, *airun* (toutes sortes de fruits ou d'herbes aigres; ital. *agrume*), *aletier* (allaier; G. n'a que le sens téter), *s'amasser* (s'enrichir, thésauriser), *ambier* (avoir de l'ambition; mot de formation savante); *asaner* (assembler; mot wallon), *basener* (buller, propr. écrire sur *basane*), *biser* (courir, fig. courir le monde, avoir l'esprit volage), *blerer* (aveugler), *briller* (prendre au piège, tromper); *bougresie* (forme de *bougrerie* créée sous l'influence d'*eresie*). La plupart de ces mots ont été recueillis

dans le glossaire de M. le baron Kervyn ¹, bien qu'en partie avec des interprétations que je ne puis accepter; à leur égard l'académicien belge aurait donc vainement recouru à l'ouvrage de Godefroy, mais pour beaucoup d'autres cas il a eu grand tort de le négliger, quelque peu avancé qu'il fût encore. Il aurait ainsi échappé (toujours en ce qui concerne A et B) à des méprises telles que les suivantes :

Accourser, maîtriser (lisez : faire courir),
Adosser, combattre (lisez : repousser),
Affait, frappés de mort (lisez : tout à fait),
Aforain, appartenant au pays (lisez : étranger),
Assouffir, suffir (lisez : contenter).

Là où la tâche du lexicographe devient plus ardue et plus délicate, c'est quand il s'agit de contrôler les faits qui lui sont présentés affirmativement dans les glossaires spéciaux qu'il lui incombe de dépouiller. C'est là qu'il lui faut user de prudence et de méfiance, quelque haut que soit le crédit que le premier éditeur de tel texte semble mériter. Ainsi, toujours à propos de Gille le Muisit et dans les limites des deux premières lettres de l'alphabet, je dois tenir l'auteur du *Dictionnaire* en garde contre les articles ci-après du glossaire ajouté au texte de M. le baron Kervyn, qui pour la plupart reposent sur une lecture erronée.

« **ACCURER**, *prendre soin* ». L'éd. a lu « quant au conter m'ac-cure » ; or il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire *mac cure*; l'expression *mettre cure* et la forme de présent *mac* (= mets) sont constantes dans Gille, tandis que *s'accurer* est inconnu.

« **AFFLIRER** (s'), *s'affliger* ». Dans la phrase : « tu la dois dire De coer dolant et t'y *afflire* », ce dernier mot n'est pas un impératif, mais un infinitif, très régulier et très répandu, répondant au lat. *affligere*. Notre mot *affliger* n'apparaît pas avant le XVI^e siècle.

APPERCH est la 1^{re} ps. sg. prés. ind. de *apparoir* et n'a rien à faire avec *approchier*.

« **ASPLÉS**, *affaibli*, à la lettre : dévidé ». Cette traduction est peu probable, et d'ailleurs le vers réclame un mot en trois syllabes et une rime en *olés* (*aspolés* ou *espolés*).

« **AVENTET**, p. *avenantet*, estimé, prisé ». Il n'existe pas de

¹ Je n'y vois manquer que *s'amasser* et *briller*.

précédent d'une contraction telle qu'elle est admise ici. Voici le texte du passage : « De trestoutes sciences seroient *aventet* ». Or il y a là tout bonnement une erreur de copiste pour *arentet*.

« *AVUIER* = *aviler*, *avilir* ». Un verbe *avuiier* n'existe pas plus que le sens qu'on lui prête ne serait admissible ; d'ailleurs la rime exige un mot se terminant en *uler* ; je lis donc : Il mettent leur ententes à leurs biens *amuler* (mettre en meules, entasser) ; les jambages de *vui* sont aussi ceux de *mu*.

« *BENDER*, tourmenter ». Non pas ; lisez « *lier* ».

BIESSER = *biser* (courir) selon l'éditeur. Impossible ; je tiens le mot pour une forme secondaire de *bierser*, pourchasser. Voici les deux cas où je l'ai rencontré : Que Sathan de nous n'ait occasion de *biesser* (I, 119) ; Mieuls vault à chou penser que ces biestes *biesser* (I, 310). — Phil. Mousket le connaissait aussi ; au v. 24812 on lit : Or l'avoient si degietée Qu'ele estoit comme ourse *biesée* ; v. 26085 : Ne pour morir ne pour *biecer* n'en peuïst uns dedens entrer. M. de Reiffenberg y voyait bien à tort le mot *blesser*.

Les particularités qui précèdent, je le répète, ont été placées sous les yeux de nos lecteurs dans le seul but de les disposer à l'indulgence envers l'auteur du Dictionnaire, quand il lui arrive de se rendre coupable soit d'une faute d'*omission*, en passant sur un mot tout nouvellement exhumé, soit d'une faute de *commission*, en accueillant des assertions étrangères trop aventureuses. Les exemples cités serviront en même temps à signaler à M. Godefroy tout le profit qu'il pourra tirer, pour la suite du *Dictionnaire* et le *Supplément* qu'il nous promet, d'une lecture attentive du poète tournaïsen tant en ce qui concerne les vocables peu connus dont il se sert, que pour des acceptions dignes d'être signalées. Mais, en écrivant ces lignes, je m'aperçois, que mes recommandations sont tardives. En effet, les trois derniers fascicules de l'ouvrage (25-27, litt. ENV-ESR) me font voir que les Poésies de l'abbé de Saint-Martin figurent dès maintenant parmi les monuments littéraires dépouillés. J'ai remarqué aussi que cette exploitation scientifique des deux volumes belges se fait avec discernement ; qu'on a ainsi refusé l'accueil à l'adj. *escleuquier* = boiteux (car il faut lire *esclenquier*, gaucher), et laissé le sens d'*escapurielle* (« escapades », selon K.) en suspens. Mais, d'autre part, n'a-t-on pas admis trop affirmativement d'autres articles du glossaire de M. le baron Kervyn qui méritaient d'être examinés de plus près ? Je cite parmi

ceux-ci *escandit* : diffamé (« Or parlés mains, dans abbes, nous sommes *escandites* »)¹; — *sour escouvet* : selon K. « au hasard », selon G., « en se cachant, en usant de précautions » (G. fonde sa traduction sur un subst. *escouvet*, cachette, mais il ne justifie pas la supposition de ce dernier); — *escoussin*, dans le passage suivant :

Plumes pluseurs assembleras
Et en un mont les metteras
S'en feras kieutes et coussins
Des plumes et des *escoussins*....

où K. traduit par duvet, God. par oreiller².

Mais faisons trêve à ces détails; il est temps que je cesse de vouloir conduire en quelque sorte le lecteur dans le laboratoire même où se forge cette œuvre grandiose qui s'appelle le dictionnaire Godefroy. J'en ai suffisamment fait ressortir la portée et le mérite, pour oser espérer de lui avoir gagné la sympathique estime de nos travailleurs. C'est de tout cœur que je souhaite au robuste pionnier qui a osé l'entreprendre de pouvoir le poursuivre et l'achever avec le même bon courage qui n'a cessé de l'animer jusqu'ici. Pour nous rassurer à ce sujet, l'Avertissement du t. II nous apprend que M. Godefroy³, tout en conservant la haute direction et la responsabilité de l'œuvre, s'est attaché quelques collaborateurs dignes de toute sa confiance : en premier lieu M. J. Bonnard, un des meilleurs élèves de M. Gaston Paris, qui consacrera à la publication la plus grande partie de son temps, puis deux autres philologues

¹ Je traduis « échauffé irrité », voy. mon Gloss. de la Geste de Liège, sub verbo *escandir*.

² Le passage, qui est allégorique, est mal ponctué, ce qui en rend l'intelligence impossible. L'éditeur n'a pas remarqué qu'il faut une virgule à la fin du 2^e, et un point à la fin du 3^e vers. Le poète va nous exposer ce qu'il entend par ces *plumes* et ces *coussins* et poursuit ainsi :

Des plumes et des *escoussins*
Enkierke tout, si sentiras
Comment à tout le fais iras.

Il en résulte que *escoussins* n'est qu'une variété de forme de *coussin*, comme *esfoudre* de *foudre*.

³ Qu'il me soit permis de lui signaler deux errata qui viennent de me frapper. Ad v. *escouvet* l. dans la 1^e citation de Gille le Muisit : *Se dient chou k'il ont*, au lieu de *Le dit chou k'il out*, et II, 6 au lieu de I. 6. Au mot *escoussin*, l. *s'en feras* (et non *fera*).

de mérite, MM. L. Taulier, ancien professeur au lycée de Lyon, et A. Delboulle, professeur au lycée du Havre, connu par ses *Matériaux pour servir à l'histoire du français*.

AUG. SCHELER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

COURS DESTINÉS FORMER DES PROFESSEURS DE LANGUES MODERNES ET DES PROFESSEURS APTES À ENSEIGNER EN FLAMAND L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE. — ADMISSION D'ÉLÈVES.

Le Ministre de l'instruction publique,

Vu l'arrêté royal du 28 décembre 1883 qui autorise le Ministre de l'instruction publique à prendre les mesures nécessaires pour l'organisation, à titre provisoire et d'essai, à l'université de Gand, des deux premières années d'études d'une section spéciale destinée à la formation de professeurs capables d'enseigner en flamand l'histoire et la géographie dans les athénées et collèges, section dont la première année d'études sera commune aux élèves qui voudront suivre ultérieurement les cours de la section pour la formation de professeurs de langues modernes à la même université ;

Vu les avis ministériels en date des 7 et 27 décembre 1883 relatifs aux admissions à ces deux années d'études ;

Vu les procès-verbaux du jury qui a été chargé de procéder à l'examen d'admission,

Arrête :

Art. 1^{er}. Sont admis à suivre, pendant l'année 1884, les cours de la section spéciale, organisée à l'université de Gand, pour la formation de professeurs capables d'enseigner en flamand l'histoire et la géographie dans les athénées et collèges, les jeunes gens dont les noms suivent, savoir :

A. — *En qualité d'élèves de la première année d'études.*

MM. Pilatte, Césaire, de Lede ;

Mulder, Jean-Georges, d'Anvers ;

Teirlinck, Jules, de Somergem.

B. — *En qualité d'élève de la deuxième année d'études.*

M. Buyse, Robert, de Rumbeke.

Art. 2. M. l'administrateur-inspecteur de l'université de Gand est chargé de l'exécution du présent arrêté.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire, du 1 Janvier 1884 : Chronique de Jean, évêque de Nikiou, p. p. **Zotenberg** (Rubens Duval). — Corpus des inscriptions latines, vol. IX p. p. **Mommsen** (Robert Mowat). — **Babeau**, La vie rurale dans l'ancienne France (A. Gazier). — Correspondance : Le *t* initial devenu *d* en français. — Variétés : **Ch. Clermont-Ganneau**, Notes d'archéologie orientale. — **Tamizey de Larroque**, La correspondance de Peiresc et le vol de Libri. — Du 7 : **Riess**, Encore l'année de la naissance de Jésus (M. Vernes). — **Bohn**, La patrie des prétoriens (Camille Jullian). — **Seelænder**, Le comte Seckendorff et la polémique du traité de Fuessen. — Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, I. Autriche, p. p. **Albert Sorel**. — Frédéric II, De la littérature allemande, p. p. **L. Geiger** (A. C.). — Variétés : Les noms des rois mages (G. P.). — Thèses de M. de La Blanchère : Le roi Juba et Terracine, essai d'histoire locale. — Du 14 : **Réville**, Les religions des peuples non civilisés (James Darmesteter). — **O. E. Hartmann**, Le calendrier romain (Camille Jullian). — Les propos de table de Luther, p. p. **Gibb** (J. D.). — **Pajol**, Les guerres sous Louis XV, II. (A. C.). — Les Tragédies de Robert Garnier, p. p. **W. Foerster** (P. De Nolhac). — Du 21 : **Goblet d'Aviella**, L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous (James Darmesteter). — **Mordtmann** et **Muller**, Monuments sabéens; **J. et H. Derenbourg**, Etudes sur l'épigraphie du Yémen (J. Halévy). — **K. Halm**, Les discours attribués à Juste Lipse (P. De Nolhac). — Du 28 : Le Journal de Burchard, II, p. p. **Thuasne** (L. P.). — Thèses de M. Loth : Le mot *Aremorica* et L'émigration bretonne en Armorique du Ve au VIIe siècle de notre ère. — Du 4 Février : **Beaudouin**, Étude sur le jus italicum (Camille Jullian). — Le premier registre de Philippe Auguste, p. p. **Leop. Delisle** (Julien Havet). — L'écrit de Martin de

Braga contre les « rustici », p. p. **Caspari** (¶). — Molière, tome VII, p. p. **Mesnard** (A. Gazier). — **Mahrenholtz**, Voltaire jugé par ses contemporains (C. J.). — **Mailly**, Histoire de l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles (C.).

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. **O. Riemann** et **E. Chatelain**, Année et tome VII. 4^e livraison. 31 Décembre 1883.

Sommaire : Varroniana, par Louis Havet. — Afranius, Vopiscus, par L. Havet. — Glossematica, par G. Loewe. — Note paléographique, par A. Jacob. — Cicéron, de oratore II, 52, 209, par Max Bonnet. — Cicéron, Verrines v, 43, 113, par E. Thomas. — Bulletin bibliographique. — Revue des Revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique.

Société royale belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 7^e année. 1883. N^o 6. Novembre-Décembre.

Sommaire : E. Hennequin. Le premier méridien et l'heure universelle à la septième conférence géodésique internationale. — A. Harou. Géographie locale : La commune de Bois-d'Haine. — Ardouin. L'exploration du Grand Bélédougou. — E. Hennequin. Le district de Kimberley. — Lieutenant Massari. La traversée de l'Afrique de la mer Rouge au golfe de Guinée. — Géographie commerciale. — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. Asie. Afrique. Amérique.

Blätter für das Bayerische Gymnasialschulwesen, redigiert von Dr. A. Deuerling. München, Lindauersche Buchhandlung. 1883.

Inhalt des X. Heftes.

Janssens Geschichte des deutschen Volkes und die philologische Kritik, von J. Haussleiter. — Xenoph. Hellenica, von K. Geist. — Annulus Polycratis, von Fr. Scholl. — Kritische Bemerkungen zu Caes. bell. gall., von K. Metzger. — Kleine lexikalische Beiträge aus Fronto, von E. Ebert. — Blaydes H. M., Aristophonis Aves, angez. v. N. Wecklein. — Stich Joannes, D. Imperatoris Marci Antonini commentariorum quos sibi ipsi scripsit libros XII, angez. v. Dr. C. Franklin Arnold. — Schmitz Guilelmus, Monumenta tachygraphica, angez. v. Dr. F. Ruess. — Dräger Dr. A., Die Annalen des Tacitus, angez. v. G. Helmreich. — Willems P., Le sénat de la république Romaine, angez. von M. Rottmanner. — Vanicek Alois, Etymologisches Wörterbuch der lateinischen Sprache, angez. v. Dr. Georg Orterer. — Muth Richard v., Mittelhochdeutsche Metrik, angez. v. O. Brenner.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. 1883. Drittes Heft. Berlin, Calvary.

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die römischen Staatsaltertümer

für 1882. Von Dr. Hermann Schiller, Gymnasial-Direktor und Universitäts-Professor in Giessen.

Bericht über die die römischen Privat- und Sacral-Alterthümer betreffende Litteratur des Jahres 1882. Von Prof. Dr. M. Voigt in Leipzig.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1883.

Zehtes und elftes heft.

Erste Abteilung (127^a Band). — Das erste jahr des peloponnesischen krieges, ein beitrage zur chronologie des Thukydides. (schluss.) von H. Müller-Strübing in London. — Zu Xenophons anabasis [III 4, 19-23]. von R. Bünger in Görlitz. — Anz. v. F. Weck : beiträge zur erklärungs Homerischer personennamen (Metz 1883). von K. Schirmer in Metz. — Homerisches. von K. Frey in Bern. — Zur kritik des Aischylos. von H. Stadtmüller in Heidelberg. — Zu Euripides. von H. Gloël in Berlin. — Zu Ciceros Cato maior. von J. Ley in Saarbrücken. — Vermischte bemerkungen von F. Rühl in Königsberg. — Zu Athenaios. von K. Ohlert in Berlin. — Zur erklärungs und kritik der Homerischen gedichte. II. von A. Gemoll in Wöhl. — Pausanias und olympia. von G. Hirschfeld in Königsberg. — Zu Tiberianus [II 24]. von K. Rossberg in Norden. — Zu Vergilius Aeneis [I 363-400]. von L. Mejer in Hannover. — Die consonantengeminatio im lateinischen. von E. Baelrens in Groningen.

Zweite Abteilung (128^r Band). — Ueber die bibliotheca Gothana und ihre erklärungsgrundsätze im vergleich mit denjenigen der Weidmannschen und Teubnerschen ausgaben, von K. W. Meyer in Hannover. — Bemerkungen über den sogenannten kunstunterricht auf gymnasien, von F. Müller in Salzwedel. (schluss). — In welchem masze sind im geschichtlichen unterricht der gymnasien anschauungsmittel zu benutzen? von F. Knobe in Bernburg.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch, Göttingen, 1883.

Inhalt des elften heftes (november) 1883.

Plauti Mercator ed. G. Goetz. — Kolster, W. H., Vergils Eklogen in ihrer strophischen gliederung. — Caesar. de bello Gallico erkl. v. Döbereiner und Dinter. — Braumann, Gust., die principes der Gallier und Germanen. — Clemm, G., de breviloquentiae Taciteae generibus. — Enmann, Alex., eine verlorene geschichte der römischen kaiser. — Ciceronis orationes selectae XIV. Ed. XX cur. O. Heine. — Schepss, Georg. zwei Maihinger handschriften. — Koehler, Felix, de Plinii Secundi minoris locis quibusdam. — Krieg, Cornel., Grundriss der römischen alterthümer.

Vierzehnter Band. Inhalt des ersten heftes (januar). 1884.

Taylor, Isaac, the alphabet. 2 vols. — Merriam, A. C., the inscriptions of the obelisk-crab in the metropolitan Museum, New-York. — Fokke, A.,

Rettungen des Alkibiades. I. — Dittmeyer, Leon., Quae ratio inter vetustam Aristotelis Rhetoricorum translationem et graecos codices intercedat. — Brieger, A., Epikur's brief an Herodot. — Ilberg, Ioh., Studia pseudippocratea. — Leonhard, Rob., de codicibus Tibullianis. — Jähns, Max, Caesars kommentarien. — Kinch, C. F., Quaestiones Curtianae criticae. — Stroebe, Ed., de Ciceronis de oratore librorum codicibus. — Ranke, L. v., Weltgeschichte. Bd. 1. 2. 3. — Oberhammer, Eug., Phönizier in Akarnanien. — Milchhöfer, A., die anfänge der kunst in Griechenland. — Thouret, Georg, über den gallischen brand. — Willem, P., le sénat de la république romaine, t. I. II.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. B. XLIII. erstes Heft. — 1883. — Göttingen.

Inhalt des ersten heftes. Abhandlungen. — Die aeolismen der homerischen sprache, von C. Sittl. — Der altgriechische dativ. pluralis, von Ferd. Weck. — Ueber die Aegiden, von denen angeblich Pindar stammte, von L. Bornemann. — Beiträge zur kritik und erklärung des Ennius, von Lucian Müller. — Griechische handschriften aus Fayyûm, von Hugo Landwehr. (Mit einer tafel). — Rhet. Lat. ed. Halm. p. 65, von A. Eussner.

Jahresberichte. — Die Scriptores historiae Augustae in den jahren 1865—1882, von H. Peter.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1883.

Inhalt des eilften Heftes : Erste Abtheilung. Abhandlungen. Stand und Frequenz der österr. Gymnasien im Decennium 1873—1882, von Berthold Windt.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Steup Julius, Thukydideische Studien. I. Heft. Freiberg und Tübingen 1881. 92 SS. Angez. von W. Jerusalem in Nikolsburg. — Die Aeneide Vergils für Schüler bearb. von Dr. Walther Gebhardi, kgl. Gymnasial-Oberlehrer. Zweiter Theil : Der Aeneide drittes und viertes Buch. Paderborn 1881, Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh. — Dritter Theil : Der Aeneide fünftes und sechstes Buch. Ebendort 1883. Angez. von Edmund Eichler in Wien.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller — Berlin, 1883.

Dezember. I. Abteilung. Abhandlungen : Bemerkungen zur Formenlehre in der lateinischen Grammatik von Ellendt-Seyffert, von Oberlehrer Dr. G. Zillgenz zu Waren in Mecklenburg. — II. Abteilung. Litt. Berichte : A. Goldbacher, Lateinische Grammatik für Schulen ; J. Nahrhaft, Lateinisches Übungsbuch zu der Grammatik von Goldbacher I ; O. Richter, Lateinisches Lesebuch, 2. Aufl., angez. von Gymnasial-direktor Dr. W. Fries in Halle a. S. — E. Kurtz und E. Friesendorff, Griechische Schulgrammatik, 3. Aufl., angez. von Oberlehrer F. G. Hubert in Posen. — G. Stier,

Kurzgefasste griechische Formenlehre und Griechisches Elementarbuch, angez. von Oberlehrer Dr. A. Gemoll in Wohlau. — H. Bruncke, Griechisches Verbalverzeichnis, angez. von Dr. O. Bachof in Bremen. — H. Stürenburg, De Romanorum cladibus Trasumenna et Cannensi, angez. von Professor Dr. G. Faltn in Barmen. — Jahresberichte des Philologischen vereins zu Berlin: Livius, von Professor Dr. H. J. Müller (Schluss). — Cornelius Nepos, von Oberlehrer Dr. G. Gemss in Berlin.

Januar 1884. Abhandlungen: Die Ovid-Lektüre in Tertia, von Dr. J. Rost in Ohlau. — Litterarische Berichte: O. Jäger, Aus der Praxis, angez. von Provinzialschulrat Dr. K. Kruse, in Danzig. — In wie weit sind die Herbart-Ziller-Stoyschen didaktischen Grundsätze für den Unterricht an den höheren Schulen zu verwerten? angez. von Gymnasialdirektor H. Meier in Schleiz.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

8 December 1883. K. v. Holzinger, Über die Parepigraphae zu Aristophanes (Wecklein). — P. Meyer, De vita Constantini Eusebiana (W. Fischer). — H. Schütz, Horaz Episteln. — G. Canina, Della Umanità di Virgilio. (H. Dütschke). — G. Kühlewein, Kritische Bemerkungen zu Properz (Ed. Heydenreich). — J. Asbach, Zur Geschichte des Konsulates in der röm. Kaiserzeit (Weidemann). — G. Stier, Kurzgef. griech. Formenlehre; ders. Griechisches Elementarbuch; H. Heller, Griech. Lesebuch für Untertertia; J. v. Destinon, Ἀλεξάνδρου Ἀνάβασις (—f). — Isid. Vondracek, Sprachvergleichendes zu dem bestimmten Artikel (Vogrinz).

15 December. Rehdantz-Carnuth, Xenophons Anabasis (F. Vollbrecht). — A. Auffarth, Die platonische Ideenlehre (Nusser). — Bärwinkel, Über Ennius und Livius (Ed. Heydenreich). — A. Arlt, Catulls 36. Gedicht (K. P. Schulze). — E. Rosenberg, Die Lyrik des Horaz (Krah). — H. Collitz, Sammlung der griech. Dialekt-Inschriften (G. Meyer). — H. Rauchenstein, Der Feldzug Caesars gegen die Helvetier (R. Menge).

22 December. Ed. Lübbert, Diatriba in Pindari locum de Aegidis et sacris Carneis; ders. Prolegomena in Pindari carmen Pythium nonum (L. Bornemann). — E. Rosenberg, Oden und Epoden des Horaz (E. Krah). — Storch, Eine Auswahl horazischer Oden in jambisch-rhythmischer Übersetzung (Wiesner). — O. Heine, Ciceronis orationes selectae (G. Landgraf). — H. Neumann, De Plinii dubii sermonis libris Charisii et Prisciani fontibus (Schlitte). — Seb. Dehner, Hadriani reliquiae (J. Wilh. Foerster). — G. Legerlotz, Etymologische Studien (C. Venediger). — H. Uhle, Griech. Grammatik (O. Weise). — Blaurock, Bemerkungen zu dem lat. Unterricht in Obertertia (Schmidt).

27 December. E. Genest, Osteuropäische Verhältnisse bei Herodot (Hahn). — Fahland, Wie unterscheidet sich der platonische Tugendbegriff in den kleineren Dialogen von dem in der Republik? (Bs.). — J. F. Hartmann, Studia Antiphontea (W. Roeder). — W. A. Detto, Horaz und

seine Zeit (G. Faltin). — Stefan Kapp, Die griechischen und lateinischen Gutturalaute im Neugriechischen und in den romanischen Sprachen (Vogrinz).

5 Januar 1884. A. Fick, Die homerische Odyssee in ihrer ursprünglichen Sprachform (O. Weise). — L. Lange, De pristina libelli de republica Atheniensium forma; E. Belot, sur un récent mémoire de M. Lud. Lange, pour rétablir le plan primitif de l'opuscule intitulé 'Αθηναίων πολιτεία (Zurborg). — A. du Mesnil, Cicero's Rede für Flaccus (H. Schütz). — R. Bouterwek, Cicero's Rede für P. Sestius (e—.) — F. J. Brockmann, System der Chronologie (Matzat). — A. Jannarakis, Deutsch-Neugriechisches Wörterbuch (E. Thewrewk von Ponor). — H. Hempel, Lateinischer Sentenzen- und Sprichwörterschatz (Chl.).

12 Januar. A. Westermayer, Der Protagoras des Plato (H. Bertram). — Luc. Müller, Quintus Ennius (Ep.). — A. Scheindler, Sallusti opera (J. H. Schmalz). — P. Willems, Le sénat de la république Romaine (W. Soltau). — R. Cagnat, De municipalibus et provincialibus militiis in imperio Romano (J. Jung). — M. Miller, Jagdwesen der alten Griechen und Römer (—r.) — Tycho Mommsen, Griech. Formenlehre (W. Vollbrecht). — Fr. Breznik, Erziehung und Unterricht bei den Griechen (Vogrinz).

19 Januar. Holzer, Matris, ein Beitrag zur Quellenkritik Diodors (L. Holzapfel). — Oertner, Horazens Bemerkungen über sich selbst (H. Schütz). — R. Menge, Quaestiones Caesarianae (Kraffert). — A. Stitz, Die Metapher bei Tacitus (Ig. Pramner) — M. Lechner, De pleonasmis Homericis (G. Vogrinz). — A. Zingerle, Kleine philologische Abhandlungen III. Heft (K. Rossberg). — Th. Maurer, Cruces philologicae nebst Nachtrag, Noch einmal Julius Cäsars Brücke über den Rhein; A. Rheinhard, C. Jul. Cäsars Rheinbrücke (R. Menge). — K. Seldner, Das Schlachtfeld von Pharsalus (J. W. Foerster). — M. Cagnat, Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des barbares (J. Jung). — H. Rheinhard, Album des klassischen Altertums, Ch. Ziegler, Das alte Rom (H. Neuling). — O. Keller, Der saturnische Vers (J. Huemer). — Hermes, Vergleichende Wortkunde (J. Hochstetter).

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Berlin, Calvary.

3 Jahrgang. 1883.

8 Dezember. — U. v. Wilamowitz-Möllendorff, Phaethon. — C. Robert, Die Phaethonsage bei Hesiod (O. Gruppe). — G. Malusardi, La scienza antica e la moderna (Schmidt). — W. Fischer, Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts (F. Hirsch). — J. E. Kuntze, Prolegomena zur Geschichte Roms (Soltau). — Cornelius Nepos, von A. Monginot (Georg Andresen). — A. Kirchhoff, Rede bei Antritt des Rektorats (λ.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

15 Dezember. — **R. Westphal**, Die Musik des griechischen Altertums (K. v. Jan, Schluss). — **Mitteilungen über Versammlungen** : F. Voigt, Die Schlacht am Trasimener See.

22 Dezember. — **G. Ebers**, Durch Gosen zum Sinai (Deutsch). — **I. Undset**, Das erste Auftreten des Eisens in Nordeuropa (C. Mehlis). — **A. Fanta**, Der Staat in der Ilias und Odyssee. — **A. Becker**, De Rhodiorum primordiis (O. Gruppe). — **J. Frantz**, Die Kriege der Scipionen in Spanien (Faltin). — **M. Tullii Ciceronis orationes**, Cur. O. Heine. — **Cicero's Rede über das Imperium**, v. Eberhard (A. Moshach). — **Q. Horatius Flaccus** von E. Rosenberg. — **C. Schmelzer**, Entwürfe zu griech. Exercitien (K. Ohlert). — **B. Seuffert**, Deutsche Litteraturdenkmale des 18. Jahrhunderts (K. K. Müller). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

29 Dezember. — **A. Schroeter**, Geschichte der deutschen Homer-Übersetzung im XVIII. Jahrhundert. — **H. J. Kiewiet de Jonge**, De Gaio Mario et de scriptoribus qui de eius temporibus egerunt (P. Meyer). — **J. Schwarz**, Die Demokratie von Athen (G. J. Schneider). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert und K. Thiemann. 1884. Calvary.

5 Januar. — **Original-Arbeiten** : **Rud. Westphal**, Mehrstimmigkeit oder Einstimmigkeit der griechischen Musik. I. — **Recensionen u. Anzeigen** : **Xenophon's Cyropaedia** by C. Bigg (H. Zurborg). — **E. Kuntze**, Der Provinzialjurist Gaius. (Ferrini). — **U. Köhler**, Inscriptiones Atticae. (Larfeld). — **A. Merriam**, The inscriptions on the Obelisc-Crab. (H. Schiller). — **St. Marchianò**, studii filologici. (G. Meyer). — **Curtius u. Kaupert**, Karten von Attika, II. Heft. Chr. B.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

12 Januar. — **Original-Arbeiten** : **Rud. Westphal**, Mehrstimmigkeit oder Einstimmigkeit der griechischen Musik. II. — **Rezensionen und Anzeigen** : **K. Penka**, Origines Ariacae. (F. Justi). — **P. Regnaud**, Examen du mouvement vocalique. (Bthl.). — **Aeschyl's Supplices et Choephora** ed. Paley. (L. Campbell). — **Plautus' Mostellaria**, erkl. v. O. Fr. Lorentz. (O. Seyffert). — **E. Koch**, griechische Schulgrammatik. (K. Thiemann). — **G. Saalfeld**, Der Hellenismus in Latium (O. Seyffert). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

19 Januar. — **Original-Arbeiten** : **Rud. Westphal**, Mehrstimmigkeit oder Einstimmigkeit der griechischen Musik. III. — **Recensionen und Anzeigen** : **Sophocles Antigone** von G. Kern (H. Müller). — **A. Luchs**, Commentationes Plautinae I. (O. Seyffert). — **M. Jähns**, Cäsars Kommentarien und ihre Folgewirkung (R. Schneider). — **J. W. Beck**, De differentiarum scriptoribus (P. Hirt). — **H. Schiller**, Geschichte der röm. Kaiserzeit (W. Soltan). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Leipzig, Freitag, Prag. Tempsky.

2 Januar 1884. — Prospekt. — Briefwechsel zwischen August Boekh und K. Otfried Müller (Blümner). — Theopanis *chronographia* rec. C. de Boor (F. Hirsch). — W. Gunion Rutherford, Zur Gesch. d. Atticismus (A. v. Bamberg). — W. Gilbert, *Ad. Martialem quæst. crit.* (L. Friedländer). — A. Probst, Beiträge zur latein. Grammatik. I u. II (Fr. Stolz). — B. Arnold, Griech. Sagen u. Märchen. I. (P. Stengel). — *Poetae lat. minores.* Rec. Aem. Baehrens. V. (K. P. Schulze). — H. Buschmann, Bilder a. d. alten Rom (J. Jung). — Auszüge a. Zeitschriften, etc.

9 Januar. — Recensionen und Anzeigen: J. Overbeck, Pompeji (J. Jung). — O. Kuhfeldt, *De Capitoliis imperii Romani* (O. Seeck). — H. Jordan, Marsyas auf dem Forum in Rom (H. Blümner). — O. Keller, Der saturnische Vers (H. Gleditsch). — Plautus, *Miles gloriosus*, erklärt von Brix (M. Niemeyer). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

16 Januar. — M. Schneidewin, *Homerisches Vocabularium* (H. Draheim). — O. Mann, Anthologie aus römischen Dichtern (K. P. Schulze). — Cicero in *Catilinam*, erklärt von Hachtman (H. Nohl). — Tacitus *Historien*, erklärt von Prammer (A. Eufsner). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

23 Januar. — Collitz, Griech. Dialekt-Inschriften (P. Cauer). — Buchholz, *Hom. Realien* (A. Gemoll). — Ennius, von L. Müller (Schmalz). — L. Traube, *Libamenta* (Th. Stangl). — Richter, *Adresbuch*. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

30 Januar. — Nitzsch, Röm. Geschichte (Faltin). — Seldner, Schlacht von Pharsalus (Cauer). — Livius l. XXIII von Wölffrin u. Luterbacher (Eufsner). — Gebhardt u. Harnack, *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Litteratur* (Otto). — G. Bednarz, *De synt. Boethii*. — R. Bertin, Sagen (P. St.). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 27.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ORIGINE GALLO-ROMAINE DE LA DYNASTIE CARLOVINGIENNE.

Beaucoup d'historiens s'obstinent encore à considérer Charlemagne comme un prince d'origine germanique. Pour eux, le célèbre empereur est devenu comme une sorte d'incarnation de la race allemande, le type qui réalise au plus haut degré son idéal monarchique. S'il en était ainsi, il faudrait expliquer comment les *Francs mérovingiens*, vivant en pleine civilisation romaine, n'ont pu produire aucun homme comparable à celui qu'on déifie, tandis que la dynastie carlovingienne, arrivant au moment où cette civilisation se mourait, la ranime soudain et lui rend une vitalité qui dure toujours. Il faudrait établir encore comment, en pleine barbarie, celle-ci a pu produire une série de quatre grands hommes tels qu'on n'en avait jamais vu un pareil nombre se succéder sur un trône. Et ces puissants organisateurs seraient sortis d'une souche franque, illettrée, dépourvue de toute civilisation, de tout antécédent qui pût faire entrevoir un ensemble de larges et puissantes conceptions ! Un tel fait paraît tout bonnement impossible. Aujourd'hui que la science est parvenue à formuler la grande loi de l'hérédité des tendances en bien comme en mal, une semblable ascendance nous paraît plus invraisemblable que jamais. Nous allons plus loin et nous osons dire : Non, les Germains n'ont pas créé la civilisation moderne ; ils l'ont reçue des Juifs, des Grecs et des Romains. Formés par elle, civilisés par elle, ils ont pu la modifier selon leurs aptitudes primordiales et lui faire jeter un éclat inattendu ; mais ce ne fut qu'après avoir reçu la semence féconde de Rome elle-même. Plusieurs écrivains d'un mérite éminent ont été jusqu'à refuser à l'invasion ger-

manique toute heureuse conséquence, toute influence utile et féconde. Il se sont audacieusement inscrits en faux contre les aphorismes de Montesquieu et de Guizot, ne voulant pas même reconnaître qu'elle avait au moins préparé certaines voies à la nouvelle société chrétienne. « L'invasion, dit Littré, n'a causé que des maux sans aucune compensation. Nulle lumière, nulle moralité, nulle sainteté, n'est venue des barbares. Le sang barbare n'a pas renouvelé le sang gallo-romain; au contraire, il a failli achever de le corrompre radicalement¹ » Selon M. Guérard, qui reconnaît d'ailleurs le fait de la conquête et l'usurpation d'une grande partie du sol de la Gaule, « la poésie et l'esprit de système prendraient vainement à tâche d'exalter les Germains. Lorsqu'on recherche avec soin ce que la civilisation doit aux conquérants de l'empire romain, on est fort en peine de trouver quelque chose dont on puisse leur faire honneur. Ils n'ont su et n'ont fait que corrompre?² » Chez nous, Moke ne sera pas d'un autre avis: « On est effrayé du tableau que tracent les historiens des Francs de leur férocité, de leur perfidie et de leur corruption. Tacite disait déjà de leurs ancêtres: — Donnez-leur à boire autant qu'ils le désirent et vous viendrez à bout d'eux par leurs vices plus facilement que par les armes³. — On s'attendrait du moins à retrouver, parmi les conquérants de la Gaule, les habitudes de chasteté des anciens Germains, car le respect de la femme est encore décrété dans la loi salique; mais les rois Mérovingiens offrent constamment l'exemple public du concubinage, de la polygamie et des mœurs les plus déplorables. L'histoire des Goths ne présente nulle part l'empreinte d'une semblable dégradation nationale. Le christianisme seul devait tirer la race franque de l'état d'abjection où l'avaient plongée le triomphe de la force et la désorganisation sociale, en renouvelant dans l'âme des conquérants barbares le sentiment trop affaibli du bien; mais son triomphe ne pouvait s'accomplir qu'à l'aide du temps. Chaque nouvelle génération des princes (carlovingiens) et des évêques s'efforça de diriger dans ce sens la réforme morale. Ces principes que Charlemagne acheva de

¹ *Etudes sur les barbares et le moyen-âge* pages 125, 203, 207. — Journal des savants septembre 1862.

² Polyptique d'Irminon, Prolégomènes page 200 et suivantes.

³ Germ., c. 22.

consolider, limitèrent le règne de la violence dans le monde franc et firent sortir du sein de la barbarie l'ordre de choses, mixte mais puissant, que développa le moyen-âge ¹. On n'ose invoquer, en face de tels maîtres, un sentiment de la vérité historique dont ils ont assez prouvé qu'ils ne manquaient pas. Non pas que l'arbre fût par lui-même infécond; mais il ne devait porter des fruits d'une qualité exquise qu'après avoir reçu la greffe de la civilisation romaine.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire de la Gaule et nous ne tarderons pas à le comprendre. Les Wisigoths l'occupent des Pyrénées à la Loire; les Burgundes, des Alpes au Rhône; les Francs ripuaires, du Rhin à la Moselle et au Ram ardennais; les Francs Saliens, du Rhin au Demer, à l'Escaut et à la Somme. Tout le reste du pays, à l'exception de l'Armorique qui ne tardera pas à devenir bretonne, est gallo-romain. C'est ce territoire, qui renferme les deux tiers de la contrée, que Clovis va conquérir avec ses Francs, les moins civilisés de tous les barbares établis dans les Gaules. Après le baptême de trois mille de ses guerriers, les autres l'abandonnent et reviennent s'établir dans l'Artois ². Voilà donc ce qui s'est partagé le domaine du fisc dans cette immense région gallo-romaine: trois mille guerriers, une goutte d'eau dans l'Océan! L'ancienne population subsista tout entière et absorba rapidement l'élément germanique.

« On se fait en général, dit Guizot, une idée très fausse de l'invasion des barbares. Les termes d'*inondation*, d'*incendie*, de *tremblement de terre*, servent à caractériser ce bouleversement instantané, passager. Je les crois trompeurs; ils ne présentent ni la manière dont l'invasion s'est opérée, ni ses résultats immédiats. L'émotion éprouvée par les contemporains remplit le langage d'illusions; ils ignorent, exagèrent, amplifient, poétisent. Mais on sait avec quelle promptitude de pareils événements s'accomplissent et disparaissent. Les maisons sont pillées, brûlées; les champs dévastés, les récoltes enlevées, les hommes tués ou amenés en captivité: tout ce mal fait, au bout de quelques

¹ MOKE : *La Belgique ancienne*, 11^e partie, c. 3 passim.

² Hincmar, vie de St-Remy, composée d'après une biographie contemporaine, en partie détruite, d'après des chartes et autres documents contemporains, et d'après des traditions conservées dans l'église de Reims.

jours, les flots se referment, le sillon s'efface, les souffrances individuelles sont oubliées et la société rentrée, en apparence du moins, dans son ancien état, continue à vivre pendant des siècles encore comme elle vivait auparavant¹. »

Charpentier, dans son bel *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge*, partage cet avis : « On serait tenté de croire que les invasions des barbares ont tout détruit dans les Gaules. Il n'en est rien. La civilisation romaine a été atteinte, non pas anéantie. Elle maintient les lois, les municipalités, les mœurs, les arts, les souvenirs de l'Italie. La vie politique et littéraire y est la même. Les élections municipales y vont leur train ; seulement elles deviennent ecclésiastiques de civiles qu'elles étaient. Il ne s'agit plus de nommer le décurion, mais l'évêque... Elle paraît encore pleine de vie cette nation gauloise si préoccupée d'art, de littérature, d'élections, de plaisirs et d'affaires². » Toute la civilisation demeura romaine ; les bandes franques se serrèrent autour de leurs chefs dans les terres fiscales que leur distribua Clovis en se réservant la meilleure part, et les comtes pour la plupart gallo-romains continuèrent, comme auparavant, à administrer les provinces, militairement et judiciairement. Quand donc on nous représente la Révolution française comme le triomphe de la population gauloise sur la population germanique après une lutte de quatorze siècles, on commet la plus colossale des bévues. La proclamation des droits de l'homme fut uniquement l'expression de la justice couvée pendant des siècles dans l'âme d'une noble race, la race gallique, qui proclamait enfin les droits de l'humanité dans une immense explosion de foudre et de lumière.

C'est donc avec raison que Chateaubriand a pu dire dans ses *Études historiques* : « Après la conquête de Clovis, il n'y eut absolument rien de changé dans les Gaules. » L'administration romaine resta ce qu'elle était auparavant ; dans toutes les grandes villes, les écoles continuèrent à instruire ; le clergé joignit son enseignement à celui des lettrés et des moines ; mais il eut si peu d'influence sur les Francs des hautes classes que MM. Warnkœnig et Gérard n'hésitent pas à dire : « On ne

¹ « Histoire de la civilisation en France. » 8^{me} leçon.

² Page 42.

chargeait pas les guerriers Francs de faire l'éducation des jeunes seigneurs de la cour¹. »

Il y eut cependant quelque chose de changé dans les Gaules. Les Francs, avides de goûter à tous les plaisirs que pouvait leur offrir la civilisation romaine, se précipitèrent avec furie sur les jouissances matérielles et, tout en conservant leur férocité native, se corrompirent complètement et s'énervèrent au point de périr au sortir de l'enfance et de perdre toutes leurs facultés intellectuelles. C'est ainsi que s'agrandit la longue série des rois fainéants. Ce qu'il y eut encore de changé, ce fut la situation du clergé. Devant servir d'intermédiaires entre des vainqueurs implacables et des populations asservies, les évêques s'adressèrent aux barbares au nom de la religion dont les menaces les épouvantaient et s'acquirent la reconnaissance des vaincus. Leur puissance s'en accrut démesurément. Ils furent les vrais conservateurs de la civilisation. Aussi toutes les grandes familles gauloises devinrent-elles sacerdotales. Le fils aîné occupait les hautes magistratures; les fils cadets entraient dans l'Eglise et se faisaient élire évêques ou abbés des monastères, refuges contre la dépravation et les misères sociales, asiles des lettrés et des penseurs. L'Eglise seule écrit, parce que les vaincus avaient perdu toute espérance d'un meilleur avenir, tandis que le clergé conservait une foi ardente dans la parole qui lui promettait la domination religieuse sur le monde entier et comptait sur l'avenir.

Ajoutons que la consolidation de la puissance des conquérants arrêta, pour de longues années, le torrent des invasions qui, depuis quatre siècles, ne cessaient de se déverser sur la Gaule. Les populations répandues sur ce vaste territoire, s'accrurent rapidement et, sous l'administration plus intelligente, plus civilisatrice des Carolingiens, elles recommencèrent leur ascension vers le progrès.

Mais s'il en est ainsi, comment une poignée de Francs ont-ils pu donner leur nom à toute la Gaule? Comme la petite tribu des Graïoi a donné le sien à toute la Grèce; comme une poignée de Romains donnèrent le leur à tous les citoyens vaincus du monde méditerranéen; comme quelques hordes de Russes le donnèrent à toute la Russie; une famille de Prussiens, à toute la

¹ « Histoire des Carolingiens. » T. I, page 117.

Prusse ; les débris de l'armée d'Attila taillée en pièces après un demi siècle de lutte, à la Hongrie, et les Angles, à l'Angleterre.

Et le profond sentiment d'individualisme dont les Germains, selon M. Guizot, ont doté l'Occident ? Mais où donc a-t-on vu que ce sentiment avait cessé d'exister chez les Gaulois qui avaient jusqu'alors, à eux seuls, soutenu une lutte de quatre siècles contre les Germains ? N'est-ce pas au moment même de la conquête qu'eut lieu l'immense soulèvement des Bagaudes ? Si Clovis put établir sa domination sur la Gaule romaine, n'est-ce pas par ce qu'il était soutenu par les évêques ? n'est-ce pas parce que les populations comptaient sur lui pour établir un gouvernement stable et fort, alors que les empereurs ne pouvaient plus rien pour les défendre ? Autre considération digne de remarque. Clovis fut le seul roi mérovingien qui fut réellement organisateur, parcequ'il obéit à la politique des évêques qui devaient conserver le sentiment des institutions romaines. Presque tous ses successeurs, incapables de gouverner par eux-mêmes, choisissent pour le faire en leur nom des maires du palais d'origine gallo-romaine ou promus à l'épiscopat. Un seul de ces souverains songe sérieusement à rétablir l'administration romaine dans toute sa plénitude et ce souverain qui devance ainsi Charlemagne de plus d'un siècle, c'est une femme, femme d'un puissant génie, formée en Espagne au culte de la civilisation qui râle sous le talon des barbares.

Les lois Saliques, Ripuaires, Gombettes, Wisigothes, sont recueillies et amendées par des gallo-romains. Lorsque les Mérovingiens disparaissent, énervés par leur corruption, les Wisigoths, les Burgundes et les Francs sont à peu près totalement absorbés par les populations romanes ; il n'y a plus d'autres forces civilisatrices en Gaule que les grandes familles sacerdotales et laïques des gallo-romains tenant dans leurs mains puissantes le clergé tout entier et la légion de moines réfugiés dans les monastères. Trois causes expliquent donc l'avènement des carlovingiens : l'énervement des Mérovingiens et l'impuissance de quelques Francs à conserver la civilisation qui périclité ; l'influence des grandes familles sénatoriales et sacerdotales des Gallo-romains qui seuls peuvent donner les hommes nouveaux qui tenteront de ressusciter l'empire ; l'invasion qui s'appête à recommencer partout et que les Mérovingiens sont incapables de refouler : les Frisons au Nord ; à

l'Est, les Saxons, les Bavares, les Allemands, les Souabes, les Thuringiens, les Slaves, les Avars ; au Midi, les Musulmans. La croix d'une main, le glaive de l'autre, la nouvelle dynastie écrase les Maures à Poitiers, à Avignon, à Nîmes, à Narbonne, dans les Corbières, refoule sur tous les points l'invasion germanique depuis les sources du Rhin jusqu'à son embouchure, force toutes ces populations toujours flottantes à se fixer définitivement sur le sol, établit partout des monastères, des évêchés, des comtes gallo-romains ; oblige tous les barbares à recevoir la semence de l'antique civilisation romaine et termine son œuvre colossale en restaurant l'empire, qui, en Allemagne du moins, durera jusqu'à la Révolution française. Ce qui, à partir de ce moment, ne mourra plus, en dépit de la féodalité qui doit morceler cet immense empire, ce sont précisément ces germes de civilisation gallo-romaine semés dans toute l'Europe occidentale par les Carolingiens.

On comprend que les historiens doués d'un sens historique profond n'ont pas été sans entrevoir les causes d'une révolution qui substituait une dynastie à une autre et qu'ils en ont naturellement cherché la démonstration dans les textes. Aux savants généalogistes Du Chesne, Dubouchet, S^{te} Marthe, Cholet, Dominicy, S^t Thomas d'Aquin, don Pierre de S^{te} Catherine, revient l'honneur d'avoir, les premiers, fait provenir Charlemagne de Tonantius Ferreolus. Michelet explique l'avènement des Carolingiens par la prépondérance de la race gallo-romaine dans les Gaules et les fait descendre d'une ancienne famille sénatoriale, lettrée et affiliée à l'Eglise. De Vadder, dans son traité *De l'origine des ducs et du duché de Brabant* défend cette opinion. Malgré les critiques que Pertz a placées en tête du poème où Charles-le-Chauve fait consigner la généalogie de ses aïeux, Léo reprend hardiment l'opinion de Michelet et donne les documents, à lui connus, qui en établissent l'exactitude. Butkens, dans ses *Trophées du Brabant*, dresse un tableau généalogique peu différent de celui de Léo qui fait remonter à Tonantius Ferreolus, neveu de Syagrius Afranius, l'origine des Carolingiens.

Du reste, ceux-ci se faisaient gloire de provenir d'une des plus illustres familles gallo-romaines. Umno, qui écrit la biographie de Saint-Arnulphe sous Louis le Débonnaire, fait remonter ce prélat célèbre à l'Aquitain *Ansbert*. Charles-le-Chauve qui, bien

qu'on en ait dit, ne pouvait ignorer la généalogie de ses ancêtres, proclame, à son tour, dans le poème intitulé : « De l'origine de la dynastie carlovingienne, » rédigé par son ordre, qu'il descendait d'Arnold, fils d'Ansbert ¹.

Voici donc quels sont les ascendants de Charlemagne : Tonantius Ferreolus Priscus, Tonantius Ferreolus Junior, Ansbert ou Anselbert, Arnold Burtgisus (Boggis, Bodagisus), Arnulphe, Anségise, Pépin d'Herstal, Charles-Martel, Pépin le Bref. Une telle généalogie explique par elle-même l'illustration de la race qui héritait de toutes les aptitudes civilisatrices des populations gallo-romaines.

Cependant, en 1857, l'Académie royale de Belgique mit au concours cette question : « *Exposez l'origine belge des Carlovingiens; discutez les faits de leur histoire qui se rattachent à la Belgique.* » M. P. A. F. Gérard, après avoir prouvé que les Carlovingiens descendaient de l'Aquitain Ansbert, parle de cette question en ces termes :

« C'est du mariage de Begghe, fille de Peppin de Landen et d'Itte d'Aquitaine, avec Anségise, issu de l'Aquitain Ansbert, que descendirent tous les Carlovingiens, de sorte que le sang gascon ne leur manquait pas... Ces faits paraissent irrécusables ;

¹ DE ORIGINE GENTIS CAROLINAE (CARMEN ANTIQUISSIMUM).

Surgit
 Ansbertus generis portans insignia clari
 Bellipotens tunc dura tui Clotharius arma,
 Sceptraque victrici retinebat sorte valenter,
 Francia, nomen habens proprio de nomine Franci.
 Hujus erat plenis jam filia nubilis annis
 Copulat hanc thalamo vir dives et inclytus ille :
 Nomen erat Blitild, multorum linea Regum.
 Suscipit Ansbertus clarâ de conjugé natos
 Tres ; et nata fuit fœlici dote virago :
 E quibus Arnoldum primogenitum vocitavit.
 Tu benedicte dabis sobolem Arnolde beatam
 Te genitore piis Arnulphus moribus exit ...
 Hoc patre Flodulfus superas despexerat auras ...
 Huic erat Anschisus frater memorabilis aevo,
 Viribus infractis surgit quo patre Pipinus ;
 Pipinusque virum genuit cognomine Karlum :
 Carole, tu regem referes in stirpe Pipinum.

jamais d'ailleurs, que je sache, ils n'ont été révoqués en doute. On doit donc croire que ce n'est pas chose facile que d'exposer l'origine belge des Carolingiens... Si c'est par les hommes qu'on remonte à la source des familles, au lieu de chercher en Belgique celle des Carolingiens, il faut nécessairement explorer l'Aquitaine ou la Gascogne. Si c'est par les femmes, la mère de Begghe nous conduit également des rives de la Meuse à celles de la Garonne. Pour moi, tous les Peppins à l'exception de celui de Landen, appartiennent à une famille française... Nous n'en sommes pas arrivés à ce point qu'un prix de six mille six cents francs soit nécessaire pour encourager l'imposture¹. »

Toutefois une telle amorce était bien tentante. M. Gérard, en collaboration avec M. Warnkœnig, composa le Mémoire qui remporta le prix pour avoir renoncé, dans les termes suivants, aux opinions précédentes² :

« La généalogie des Carolingiens, rédigée au temps de Charles-le-Chauve et qui les fait remonter à une ancienne famille aquitaine, *ne repose sur aucune preuve*. Elle semble avoir été inventée pour faire croire que la nouvelle dynastie régnait par droit d'hérédité³, *peut-être aussi pour la rap-*

¹ Revue trimestrielle, XIII^e volume, année 1857.

² *Histoire des Karolingiens*, par L. A. WARNKÖENIG et P. A. F. GERARD. T. I, pages 110-121. Bruxelles, Rozez éditeur.

³ Dom Bouquet résume dans la phrase suivante, les raisons données par les adversaires de la *généalogie gallo-romaine* des Carolingiens : « Blitildis, Chlotarii filia, uxor Ansberti, Arnoldi mater et Arnulfi avia, commentitia est, veteribus scriptoribus incognita, nec ante Caroli Calvi principatum adinventum » (t. 3, p. 351). De là, cette conclusion qu'elle fut fabriquée pour donner à croire que la nouvelle dynastie régnait *par droit d'hérédité*. A ces allégations, nous répondons : 1^o Le mariage d'Ansbert et de Blitilde nous est connu par la *Vie de Saint-Ferréol*, évêque d'Uzez, Vie qui fut composée du temps de Charles-Martel, immédiatement après la bataille de Poitiers, alors qu'il ne pouvait encore être question de dynastie carlovingienne (Baillet, t. III, p. xxij). 2^o *Paul. Warnefride* (aussi appelé Paul diacre) qui mourut avant Charlemagne et *Umno* qui vivait du temps de Louis-le-Débonnaire, ainsi que d'autres hagiographes qui vécurent aussi avant Charles le Chauve, font dériver les Carolingiens du mariage d'Ansbert et de Blithilde. 3^o Le droit d'hérédité à la couronne ne pouvait d'aucune façon être conféré par les femmes. 4^o Lors même qu'on aurait créé une femme imaginaire pour l'unir à Ansbert, afin d'établir une parenté entre les deux dynasties royales, il ne s'ensuivrait nullement qu'Ansbert

*procher de l'élément romain des Gaules*¹. L'auteur du commentaire sur la Vie de Sainte Begghe la traite de fable², et combat les assertions de De Vadder. Il fait remarquer que Paul Diacre, souvent cité comme un flatteur de Charlemagne, dit ouvertement que le royaume fut *transféré* à la race d'Ansgisil³.... paroles qui impliquent nécessairement l'idée d'une origine différente⁴...

n'a jamais existé. 5° Il semble au contraire, qu'on n'aurait pu avoir l'idée de supposer un tel mariage que pour autant qu'aucun doute ne pût être élevé sur l'existence d'Ansbert. 6° Certains hagiographes qui font remonter à Ansbert la généalogie des Carlovingiens, n'ont jamais entendu parler de Blitilde qu'ils ne citent pas. 7° Il suffit qu'on puisse faire remonter à Ansbert la généalogie des Carlovingiens pour rendre incontestable leur origine gallo-romaine. 8° Les documents qui font remonter jusqu'à lui l'ascendance d'Arnulphe sont si nombreux, d'âges si divers et contiennent des détails si contradictoires, qu'ils proviennent indubitablement de sources diverses. 9° Les Carlovingiens ne pouvaient ignorer leur propre généalogie. 10° La filiation des Carlovingiens jusqu'aux Ferréols ne devint possible que le jour où Dominicy eut découvert la Biographie de Saint-Ferréol, évêque d'Uzez. 11° Rien dans la Biographie de Saint-Ferréol ne peut faire supposer que l'auteur a pensé à St. Arnulphe en disant que Saint-Ferréol était fils d'Ansbert. 12° Dans toute cette discussion, on n'a su faire valoir que l'*argument négatif* dont la valeur ne peut être détruite que par la production d'un fait positif qui le renverse. Que vaut-il surtout en matière de généalogie? Grave question qu'il faudrait d'abord résoudre avant de pouvoir infirmer les archives de famille qui ne reposent sur aucun document publié, mais qui concordent en d'autres points avec certains de ces documents. Roricus, par exemple, est connu par d'autres documents que la Biographie de Saint-Ferréol. Si la Biographie est vraie pour lui, pourquoi ne le serait-elle pas pour Ansbert et pour les autres personnages qu'elle mentionne sans autre intention patente que celle de relater des faits connus? A ce compte, on ne conserverait de Tite-Live que bien peu des événements qu'il raconte comme s'étant passés avant la première guerre punique. Rien ne prouve que les nombreux auteurs qui font remonter au comte Ansbert la généalogie des Carlovingiens n'appuyaient pas leurs assertions sur des documents antérieurs qu'ils ne citent pas. La vie de Saint-Ferréol en est un exemple. Ce document n'est cité par aucun des hagiographes dont nous reproduisons les textes.

¹ Ceci est incontestable, puisque les Carlovingiens se disaient gallo-romains.

² Il eût mieux fait de prouver ses assertions que de se borner à les émettre purement et simplement.

³ Qu'eût-il bien pu dire d'autre?

⁴ De celle des Carlovingiens. Tout le monde est d'accord sur ce point.

M. Léo se contente de témoignages historiques *contestables* sur l'existence de la famille sénatoriale de *Tonantius Ferreolus vir praelectorius*, neveu du consul *Afranius Syagrius*, et, comme ses frères, issu d'illustres aïeux. Rapprochant les lettres où Sidoine Apollinaire dit que le frère de Roricus, évêque d'Uzez, est appelé *Ferreolus vir praelectorius*, M. Léo en conclut qu'il n'est pas invraisemblable que ce Roricus fut un frère cadet de *Tonantius Ferreolus*, l'ami de Sidoine. Là s'arrête la démonstration de M. Léo¹. Pour que l'arbre généalogique de celui-ci eût quelque valeur, il faudrait prouver que *Tonantius Ferreolus, vir praelectorius*, fils de *Tonantius Ferreolus, préfet des Gaules* et frère présumé de l'Évêque d'Uzez eut un fils du nom de Ferreolus qui épousa Deutérie².

« Les recherches les plus impartiales et les plus minutieuses, n'ont servi qu'à démontrer l'impossibilité de trouver des preuves décisives de cette filiation. En dernier lieu, feu M. Rettberg s'est occupé de ces recherches; il a reconnu que, dans aucune biographie contemporaine de Saint-Arnulphe, il n'est fait mention ni d'ancêtres romains, *ni de descendance mérovingienne*. Il n'en est rien dit notamment dans la biographie écrite par Umno sous Louis le Débonnaire³. La généalogie des Carolingiens, publiée dans Pertz, commence par *Arnoldus, vir illustris qui genuit Arnulphum*⁴. Entre *Arnold* et *Saint Arnulphe*, la filiation ne

¹ Mais si Saint-Ferréol eut pour père *Ansbert de race sénatoriale*, ne s'ensuit-il donc pas que cet Ansbert était un *Ferréol*, fils du second Tonantius, le *sénateur*, puisque l'histoire n'en mentionne pas d'autres?

² Il faudrait, au contraire, prouver tout l'opposé, c'est-à-dire que *Tonantius Ferreolus Priscus* eut plusieurs fils, entre autres *Roricus*, évêque d'Uzez et *Tonantius Ferreolus Junior*, sénateur et père d'Ansbert, par son mariage avec Deutérie. Ansbert, à son tour, eut pour fils Saint-Ferréol, évêque d'Uzez, comme le prouve la Biographie de ce Saint, qui lui donne pour père l'Aquitain Ansbert et qui le fait élever par son *grand-oncle* Roricus, frère de Tonantius Ferreolus junior et par son oncle Firmin, frère d'Ansbert.

³ Nous donnerons plus loin le texte d'Umno qui fait remonter St. Arnulphe à Ansbert et à Blitilde, et nos lecteurs pourront juger.

⁴ L'existence d'*Arnold*, époux d'*Ode* d'Aquitaine, est donc non moins incontestable que celle d'Ansbert. Devenu évêque de Metz, il se sépara de sa femme qui se fit religieuse, et renonçant à l'épiscopat, il fonda le monastère de St. Avold où il termina ses jours. Le martyrologe de St. Avold dit : « Au monastère de Glandières, naquirent au ciel (moururent le 15 des

paraît pas douteuse. Lesbroussart fait remarquer que Paul Diacre, contemporain et favori de Charlemagne, commence par *Arnold* la généalogie de ce prince ¹. Thégan, archevêque de Trèves, qui écrivait sous Louis le Débonnaire, ne remonte pas au-delà d'*Arnold* et il assure que c'est tout ce qu'il a appris de son père et de plusieurs historiens.

« Un fait singulier et qui n'a pas été assez remarqué jusqu'ici, c'est que cet Arnold est appelé quelquefois *Boggis* ou *Bodgesius*. Butkens écrit *Boggis dit Arnold*. On ne comprend pas quelle analogie il peut exister entre ces deux noms ². On n'a pas cherché à se rendre compte de cette singularité ³. »

Nous ne suivons pas nos auteurs dans les pages où ils confondent *Bodegisus* avec *Bodégésile*; St. *Gondulphe* avec *Gondulphe*, maire du palais à Metz; *Mundéricus* avec *Modéricus*, personnages tous bien connus et qui n'eurent jamais rien de commun. Ils vont jusqu'à trouver un trait de lumière dans une citation de Ghesquières qui fait provenir Gondulphe d'un *duc de Lotharingie*, dénomination qui n'exista que près de deux siècles plus tard. C'est en vain que l'on chercherait dans toute cette phraséologie le moindre rapport avec la question qui nous occupe. Les auteurs continuent :

« L'écrivain anonyme, contemporain et ami de St. Arnulphe, qui est cité comme digne de foi dans la célèbre compilation des Bollandistes, dit en termes exprès qu'Arnulphe était *né de la race des Francs* aussi élevée et noble par sa famille que riche

calendes de Janvier, aujourd'hui 18 décembre) les saints confesseurs Arnoald (Bodagisus), Digne et Udon. Glorieux soldats du Christ, sous les livrées du monde, dévoués à son service, brillants de l'éclat des vertus, riches de toutes saintetés, ils s'endormirent dans la paix. (*Histoire de St. Arnulphe et traduction de la Vie de St. Cléodulphe*, par BÉGEL, p. 7, Bar-le-Duc.)

¹ Il se trompe, comme nous allons le voir.

² Si certains textes disent que Saint Arnulphe descend de *Boggis* ou de *Bodgesius* fils d'Anshert et d'autres qu'il est fils d'*Arnold*, fils d'Anshert, il faut cependant bien que ces deux noms soient ceux d'un même et unique personnage. (Voir les dissertations de Philip. His., II, p. 319 et celles de Mabillon, Hist. I, II, p. 150. Note A).

³ Par la raison toute simple qu'il n'y a nulle singularité à ce qu'un homme ait un *surnom*.

des choses du siècle¹. A ce témoignage irrécusable d'un contemporain vient s'en joindre un autre qui n'est pas moins précieux. Paul Warnefried, le diacre (mort en 799), affirme aussi, dans son Histoire des évêques de Metz, que *Saint Arnulphe était né d'une très noble et très puissante famille de Francs*, ce qu'il n'aurait pas dit, s'il avait voulu flatter Charlemagne aux dépens de la vérité, car cette assertion renverse toute la fable de l'origine en même temps *romaine et royale* des Carlovingiens². Il n'est donc pas permis d'en douter, Saint Arnulphe appartenait par sa naissance à la partie germanique de l'Austrasie et, selon toute probabilité, à la nation des *Francs ripuaires*. »

Voilà, certes, une conclusion à laquelle, après de telles preuves, nous étions loin de nous attendre. Nous allons essayer de démontrer que Dominicy et Leo avaient raison.

Tonantius Ferreolus Priscus provenait d'une souche gauloise qui remontait jusqu'à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains. Dès les temps les plus reculés, elle forme avec celle des Apollinaires et celle des Avitus trois clans qui constituent la plus puissante aristocratie de l'Auvergne. Sous la domination romaine, elles continuèrent à occuper les plus hautes magistratures : la préfecture urbaine, celle du prétoire, les magistratures du palais, les principales fonctions militaires³. De bonne heure aussi ces familles embrassèrent le christianisme. En 212, le prêtre *Ferrutius* fut martyrisé à Besançon avec le Diacre *Saint Ferréol*, son frère.

Né vers 399, Tonantius devient préfet des Gaules, épouse *Avita Papianilla*, fille du consul *Syagrius Afranius* et se retire l'année

¹ Beatus Arnulphus, *prosapia genitus Francorum*, altus satis et nobilis parentibus atque opulentissimus in rebus seculi (vita S. Arnulphi, t. IV julii. Bolland., p. 223). Autant vaudrait soutenir que les *Basques* sont de race franque parce qu'on les appelle Français. On appelait Francs alors tous les peuples de la Gaule, même les Burgundes et les Wisigoths.

² Avant de parler de St. Arnulphe, Warnefride cite trois de ses ancêtres qui l'ont précédé sur le siège épiscopal de Metz, deux de ses grands oncles, Agiulf et Papolus, frères d'Ansbert, et son propre père Arnoald. Voici le texte : « Vegesimus ac sextus Agiulfus, qui fertur pater ex nobili senatorum familiâ ortus, ex Chlodovei regis Francorum filiâ procreatus (Deuterie?). Post illum extitit nepos ipsius nomine Arnoaldus. Quem sequutus est Pappolus. » Du Chesne, t. II, p. 101.

³ Sido. apolli., l. 1, epist. 3.

où périt l'empereur Avitus qu'il avait contribué à faire acclamer (456). Il ne tarde pas à devenir évêque d'Arles¹ et meurt vers 466. Sidoine Apollinaire, l. I, épître VII, dit de lui : « Legatus provinciæ Galliæ Tonantius Ferreolus praetorius, Afranii Syagrii consulis e filiâ nepos. » Il laissait plusieurs fils, entre autres *Tonantius Ferreolus Junior* et *Roricus*, qui devint évêque d'Uzez.

Tonantius Ferreolus Junior nous est connu par les nombreuses et charmantes lettres de Sidoine Apollinaire. Dans sa neuvième lettre du livre II, cet écrivain nous apprend qu'il lui rendait visite dans sa délicieuse villa de Prusianum et nous parle de ses frères : « Tonantium cum fratribus, lectissimos aequaeorum nobilium principes stratis suis ejiciebamus. » Selon Paul Diaque, ce Ferréol épousa une fille de Clovis (Deutérie?). C'est de ce mariage que serait issu Ansbert l'Aquitain.

Ansbert était-il de la famille des Ferréols ? La très ancienne Vie de Saint Ferréol, évêque d'Uzez, ne permet aucun doute sur cette origine. Il y est formellement dit « que Saint Ferréol, originaire de la Narbonnaise, était issu des parents les plus nobles et les plus puissants, car son père Ansbert tirait l'illustration de sa noblesse d'une puissante famille sénatoriale. » Or, puisqu'il était lui-même un Ferréol, il fallait bien que son père en fût un aussi. « Sanctus Ferreolus, natione Narbonensis, a nobilissimis parentibus originem duxit; hujus genitor Ansbertus, ex magno senatorum genere, prosapiam nobilitatis deducens, accepit Clotarii regis Francorum filiam, vocabulo Blitil, in matrimonium. » Ce texte affirme donc en outre qu'Ansbert épousa Blitilde, fille du roi Clotaire I. Umno est du même avis lorsqu'il dit : « L'Aquitain Ansbert, homme puissant par ses richesses et par sa naissance, épousa une fille du roi Clotaire, nommée Blitilde : « ...Regem Clotarium, cujus filiam, Blithildem nomine, Ansbertus, vir aquitanicus praepotens divitiis et genere, in matrimonium accepit². »

Dans une très ancienne généalogie, citée par Du Chesne, nous lisons : « Fuerant autem Majores domus, ex quibus regalis generatio processit, primus quidem Ansbertus senator qui ex Blithild, filia secunda Clotarii genuit Arnoldum³. » Nous trouvons de

¹ Sidoine Apol. l. I, VII, épit. 12.

² Acta S. S. ord. Bene., sectio II.

³ Du Chesne, t. I, p. 795.

même dans l'ouvrage intitulé : *De majoribus domus regiae, libellus vetusti scriptoris* : « Et post transmigrationem generationis, ex filiâ Clotharii Regis Ansbertus genuit Arnoldum¹. » Nous puisons un nouveau texte *Ex vitâ Karoli Magni per monachum Egolismensis scriptâ* : « Nam ista Blitildis, soror Dagoberti regis, habuit virum in conjugio nobilem inter Francos nomine Ansbertum². » « Hic Lotharius duxit uxorem Beretrudem nobilem et elegantem puellam, ex quâ genuit Dagobertum regem et Blithildem sororem ejus alii dicunt hanc filiam fuisse primi Lotharii avi istius. Haec nupsit Ansberto, Duci nobili in Germaniâ, unde processit Karolida progenies regia³. » « Beatus Arnulfus, ex antiquo Senatorum genere, patre Arnoaldo procreatus. Arnoaldus patrem habuit Anspertum, qui ditatus non solum rerum opulentia, verum fratrum dignitate et consociali excellentia gloriosus effulsit⁴. » « Quartus rex Francorum Clotharius, genuit filiam, nomine Blitildem, quam Ansbertus vir Senatoriae dignitatis meruit uxorem, ex quâ genuit Arnoldum, Feriolum ac Modericum, fratres. Arnoldus generavit Arnulfum, primo quidem sub Clotario, Dagoberti patre, palatii Praefectum, postea autem Mettensis urbis Episcopum. Arnulfus genuit Flo-dulfum, Ansegisum et Gualchisum B. Guandregisili genitorem. Ansegisus, post patrem Major et Praefectus, genuit Pipinum seniore et ducem, qui et ipse genuit Karlum⁵. » Dans la *Généalogie* du bienheureux Arnulphe, évêque de Metz, extraite d'un ancien débris de manuscrit, provenant de l'école de cette ville, nous lisons encore : « Blitildis filia Clotharii habuit Arnualdum comitem palatinum ex Ansberto. Arnualdus comes genuit Beatum Arnulphum comitem palatinum⁶. » Enfin le poème composé par ordre de Charles le Chauve assure aussi que Blitilde était la fille de Clotaire : « Hujus erat plenis jam filia nubilis annis. Nomen erat Blitild. »

¹ Du Chesne, t. II, p. 1.

² Du Chesne, t. II, p. 68. Chronique écrite sous le règne de Louis le Débonnaire

³ Dom Bouquet, t. III, p. 522. Ex chronico Marcianensi, de Sanctâ Rietrude.

⁴ Dom Bouquet, t. III, p. 542. Ex vitâ S. Chlodulfi, filii S. Arnulfi.

⁵ Dom Bouquet, t. III, p. 351. Ex Chronico Centulensi Hariulfi monachi.

⁶ Du Chesne, t. II, p. 642.

Arnoldus Burtgisus naquit donc du mariage d'Ansbert et de Blitilde. Récapitulons quelques textes. Vient d'abord celui d'Umno dans sa Vie de Saint Arnulphe : « ...Regem Clotarium, cujus filiam, Blitildem nomine, Ansbertus accepit in matrimonium, de quâ Burtgesum genuit, patrem Beati Arnulphi¹. » Dans l'Antique généalogie de Du Chesne, nous lisons : « Ansbertus senator ex Blitild, filia secunda Clotharii, genuit Arnoldum patrem Sancti Arnulphi². » Dans le *De majoribus domus* : « Ex filiâ Clotharii Regis, Ansbertus genuit Arnoldum. Arnoldus genuit sanctissimum Arnulfum³. » Dans la Vie de Charlemagne par le moine d'Angoulême : « Blitildis habuit virum, nomine Ansbertum, de quo genuit filium, nomine Arnoldum. Arnoldus genuit Arnulphum qui post, eo derelicto seculo, factus est episcopus Metis civitatis⁴. » « Ea quoque tempestate, Austrasiis imperabat Theudebertus, ex Childeberto Brunechildis filio procreatus, cujus in aulâ educabatur beatus Arnulphus, Buotgisi, illustris viri, filius⁵. » La chronique d'Hugues de Verdun dit de même : « Hic Clotharius sororem suam (seu filiam Blitildem) Ansberto in matrimonium junxit, et genuit Arnoldum ; Arnoldus, Arnulfum episcopum Metensem ; Arnulfus, Anchisem qui est Ansegisus ; Ansegisus, Pippinum ; Pippinus, Carolum⁶. » Ajoutons que le poème composé par ordre de Charles le Chauve dit expressément qu'Arnold, père de Saint Arnulphe, évêque de Metz, était fils d'Ansbert et de Blitilde.

Arnulphus, d'après les textes précédents descend donc, par le duc Arnold, de l'Aquitain Ansbert et de Blitilde, fille de Clotaire I. Albéric est aussi de cet avis lorsqu'il dit dans sa Chronique : « Dux Arnoldus genuit ducem Arnulphum qui fuit Metensis episcopus. » Umno lui donne pour mère une femme de race suève et le fait naître au château de Lay dans le comté de Chaumontais : « Natus est Beatus Arnulphus aquitanico patre, sueviâ matre, in castro Lacensi, in comitatu Calvimontensi. » Une charte recueillie par Don Calmet, nous fait aussi connaître

¹ Acta S. S. Ord. 1. Bene. sectio II.

² Du Chesne, t. I, p. 795.

³ Du Chesne, t. II, p. 1.

⁴ Du Chesne, t. II, p. 68.

⁵ Dom Bouquet, t. III, p. 592. Ex vitâ S^{ti} Hildulfi episcopi Trevirensis.

⁶ Dom Bouquet, t. III, p. 358.

le lieu de sa naissance; c'est celle par laquelle la comtesse Eve confirme, en 950, le château de Lay-Saint-Christophe, près de Nancy, à l'abbaye de Saint Arnulphe. « J'ai voulu, dit-elle, donner cette villa au bienheureux Arnulphe, parce que c'est dans ce lieu même qu'est né le vénérable pontife qui donna naissance à la race illustre des rois Francs, et parce que mes propres fils tirent de lui leur origine du côté paternel : « Quam villam specialius Beato Pontifici Arnulpho idcirco volui delegare, quod isdem venerandus antistites de cujus germine Reges Francorum strenuissimi prodière, in eâdem villâ (Lacensi) præsentis exordium suscepit vitæ et quia filii mei ab ipso ducebant originem ex paterno genere¹. »

Ansegise. Le maire du palais d'Austrasie, Gondulphe, fit épouser au duc Arnulphe une jeune fille d'origine saxonne, nommée Doda, dont ce dernier eût cinq enfants. Anségise appelé à continuer la souche, devint l'époux de Begge, fille de Pepin de Landen qui plus tard le rendit héritier des vastes propriétés que possédait le puissant maire du palais sur les deux rives de la Basse-Meuse. De son père Arnulphe, Anségise héritait, d'un autre côté, de six terres domaniales immenses situées sur la haute Meuse. Voici quelques uns des textes qui confirment notre filiation. Nous trouvons dans l'Ancienne généalogie : « Ansbertus senator genuit Arnoldum patrem sancti Arnulphi tandem Mettensis episcopi, qui Anchisem genuit; Anchises, Pepinum². » Le livre de l'Ancien écrivain sur les Maires du palais dit à son tour : « Arnoldus genuit sanctissimum Arnulfum, post Metensem episcopum. Arnulfus quoque sanctus genuit Anchisem. Anchises genuit Peppinum³. » La *Petite Chronique*, ex bibliothecâ Thuanâ, dit à son tour : « Ansbertus Senator ex filiâ Clotarii Regis, patris Dagoberti, Blitilde, genuit Arnaldum. Arnaldus genuit Arnulfum Metensem episcopum. Arnulfus genuit tres : Produlfum qui genuit Martinum, et Galchisum et Ansegilum qui genuit Pipinum⁴. » La *Chronique d'Alberic* confirme cette généalogie, Voici son texte complet : « Metis sancto Arnulpho successit sanctus Goericus, post quem fuit Godo Episcopus. Hic dicendum

¹ Don Calmet, t. II, prem. col. 196.

² Du Chesne, t. I, p. 795.

³ Du Chesne, t. II, p. 1.

⁴ Dom Bouquet, t. III, p. 365.

est, quod primi Lotharii filia Blitildis, soror Guntramni et Chilperici et aliorum duci Ansberto illustri viro peperit ducem Arnoldum et Ferreolum qui fuit episcopus in Utrâ (Uzez) civitate ubi martir factus est, et Modericum episcopum in Arilido ubi confessor quievit, et Charoiam virginem quæ Redonis obiit. Dux Arnoldus genuit ducem Arnulphum. Dux Arnulphus sanctus, antequam fuerat Metensis episcopus, de Dodâ genuit tres filios : Ducem Ansichisum et Walchisum, patrem sancti Vandregisili Fontellensis, et Cleodulphum metensem episcopum. De sorore natus est sanctus Godo de Oyâ filius comitis viridunensis. Dux Ansigisus, qui est Anchises, duxit sanctam Beggam, sororem sanctae Gertrudis de Nivellâ, filiam scilicet primi Pepini filii Karlomani, et genuit ducem Peppinum patrem Karoli Martelli ¹. » Dans la vie de S^{te} Begge nous trouvons de même : « Ansigisus, seu Anchises, sancti Arnulphi filius, palatium suum habuit et vixit in capremonte (Chèvremont) oppido ². » « His temporibus, beata virgo Gertrudis, filia Pipini, soror Grimoaldi Majoris domûs, Nivalensis cœnobii mater, virtutibus claruit. Hujus soror Begga, et ipsa foemina religiosa, Ansigiso S. Arnolfi filio nupsit; cui etiam Pipinum Juniorem peperit ³. » « Rex Theodoricus et inclytus Princeps Pippinus Ansegisi filius, consobrinus videlicet Patris Wandregisili, urbis eum constituerunt antistitem ⁴? » « Ansigisus filius S. Arnulfi clarebat; cui Begga, soror Grimoaldi, nupserat ⁵. » « Sanctus Arnulfus filius Arnoldi, filii Ansberti, ex Blitilde filiâ primi Lotharii Regis ... Martinus et Pippinus Junior, filius Ansigiseli quondam, decedentibus regibus (per Blitildem) dominabantur in Auster ⁶. » « Beggam sorte jugalem Ansigisus habet, Arnulfi filius Alni, Regius ex atavis quem comsit germine sanguis ⁷. »

¹ Aberic ad annum 644. — *Utrâ civitate* pour *Ucetiâ* (Uzez) (?).

² Ex Vita S. Beggæ, apud Mirœum, op. dipl., t. I, p. 495.

³ Dom Bouquet, t. III, p. 328. Chronique d'Herman ad Annum 639.

⁴ Dom Bouquet, t. III, p. 617. Ex vita Sancti Ansberti episcopi Rotomagensis.

⁵ Dom Bouquet, t. III, p. 341 et 342. Sigebert de Gembloux ad annum 640.

⁶ Dom Bouquet, t. III, p. 694. Gesta Francorum sub Carolo Martello c. 46.

⁷ Dom Bouquet, t. III, p. 627. Ex libro primo Herigeri.

Pepin d'Herstal, comme personne n'en ignore, naquit du mariage d'Anségise et de Begge. Nous avons déjà donné plusieurs textes qui le prouvent. On pourrait les multiplier sans peine. Nous nous bornerons à en citer un dernier : « In Austria quoque, mortuo Wulfoado duce, Martinus dux et Pippinus, filius Ansgisili quondam Franci nobilis dominabantur ¹. »

L'origine gallo-romaine des Carlovingiens nous paraît donc complètement démontrée.

Il nous resterait maintenant à retracer l'histoire de ces ancêtres de Charlemagne, depuis le premier *Tonantius* jusqu'à *Pepin d'Herstal*, pour montrer que tous furent des hommes politiques d'une grande puissance, très lettrés, avides de secouer le joug des barbares et de faire triompher en Gaule l'élément gallo-romain. C'est ce que nous essayerons de faire dans quelques articles ultérieurs, si la *Revue de l'Instruction publique* veut bien continuer à nous accorder l'hospitalité de ses colonnes.

THIL-LORRAIN.

¹ Chronique de Frédégaire, c. 97.

COMPTES RENDUS

Geschiedenis van Leuven, geschreven in de jaeren 1593 en 1594, door WILLEM BOONEN. *Thans voor de eerste maal uitgegeven op last van het stedelijk bestuur door ED. VAN EVEN.* Leuven, Boekhandel Emiel Fonteyn, 1880. Van Biesem en Fonteyn, drukkers 1880, folio LXX, 520 p. 57 platen.

Tel est le titre d'un ouvrage considérable, qu'a publié M. l'archiviste Van Even, sous les auspices du conseil communal de Louvain.

Jusqu'à la seconde moitié du XVI^e siècle, il n'y eut pas sur l'histoire de Louvain de travail écrit dans la langue du peuple. Van Dieven (Divæus) et Van der Molen (Molanus) avaient étudié le passé de l'ancienne capitale du Brabant, mais leurs ouvrages, rédigés en latin, n'étaient destinés qu'aux lettrés.

Vers 1590, un fonctionnaire de la commune, Guillaume Boonen entreprit de consacrer à la gloire de sa ville natale une œuvre toute flamande.

G. Boonen était né à Louvain vers 1548. Nous possédons peu de détails sur sa jeunesse; son père, employé à la chambre des comptes, le dirigea vers la même carrière, et lui fit étudier spécialement la calligraphie et le dessin. Le jeune homme devint clerc de la chambre des comptes en 1579. Il jouissait d'une grande considération, et maintefois il fut délégué par le Magistrat de Louvain auprès du gouvernement. Ce fut lui qui en 1594 porta au gouverneur général Ernest d'Autriche, les plaintes de la ville de Louvain au sujet des taxes exagérées qu'on lui imposait pour l'entretien des troupes. Il accomplit sa mission avec un plein succès.

C'est en 1590 qu'il mit la première main à sa *Geschiedenis van Leuven*; pendant le cours de son travail, qui lui prit plusieurs années, il fut en relations suivies avec Juste Lipse et Gramaye. Il compulsait avec le plus grand soin les livres, les manuscrits et les archives de la ville et en fit de nombreux

extraits; puis il nota toutes les circonstances intéressantes qui se produisirent de son temps, spécialement dans les Pays-Bas et à Louvain; il écrivit dans la langue simple, inégale, un peu rude, parlée par ses concitoyens.

A la mort de Boonen, arrivée en 1618, la ville devint propriétaire de son manuscrit; celui-ci alla rejoindre dans les archives communales les œuvres également manuscrites de Pierre Van Dieven (Divceus) et de Jean Van der Molen (Molanus). Tandis que Van Dieven s'occupe surtout de l'histoire des familles et Van der Molen des institutions pieuses et de l'université, Boonen étudie spécialement la création de la commune, le mécanisme de son gouvernement et ses privilèges. Chose remarquable, aucun de ces trois écrivains ne vit imprimer son œuvre; le livre de Van Dieven fut publiée en 1757, celui de Van der Molen en 1861, enfin celui de Boonen en 1880.

Le manuscrit de ce dernier, bien qu'inédit, était connu des savants; déjà en 1606, Gramaye l'avait consulté et en avait tiré profit pour son *Lovanium*. G. Willems le mit à contribution pour son petit livre: *Meyers, Borgemeesters en Schepenen van Loven*, qui vit le jour en 1667. Jean Michel Van Langendonck, secrétaire de la commune de Louvain y eut recours en 1757, lorsqu'il préparait l'édition des *Opera varia* de Van Dieven. De même Paquot pour son édition du *De picturis et imaginibus sacris* de Van der Molen en 1766; Staes pour son *Lovensche nieuws*; plus tard, le baron de Reiffenberg y puisa d'utiles renseignements pour son *Essai sur la statistique ancienne de la Belgique*; M. Piot, pour son *Histoire de Louvain*; M. Lavallée, pour sa *Notice sur les Sint Peetersmannen*; le savant Edmond Pouillet y recourut plus récemment encore pour son *Sire Louis Pynnock*; et M. Ed. Van Even pour son remarquable *Louvain monumental*.

En 1829, le Dr Karl Bernhardi, bibliothécaire de l'université de Louvain, chargé de publier la chronique de De Dynter, fit des recherches aux archives de Louvain; il remarqua le manuscrit de Boonen, en prit connaissance et le trouva si intéressant qu'il résolut de le livrer à l'impression; mais, nommé la même année bibliothécaire de l'Electeur de Hesse-Cassel, il perdit de vue son projet. En 1869, M. Serrure songea à faire publier l'ouvrage de Boonen dans la collection des bibliophiles flamands; malheureusement, la mort le surprit avant que son idée eût

pu être exécutée. Enfin, en 1874, le conseil communal de Louvain, sur la proposition de M. Van der Seypen, échevin de l'Instruction publique, décida de faire imprimer le manuscrit de Boonen aux frais de la ville, et confia le soin de cette publication à M. Edouard Van Even.

L'ouvrage de Boonen¹ est divisé en quatre livres. Le premier est une chronique du Brabant et de Louvain qui va depuis les temps les plus reculés, jusqu'en 1594². Le second contient des études sur l'origine de Louvain, l'histoire de ses édifices civils et religieux; le troisième est l'histoire des lignages; le quatrième celle des Sint Peetersmannen.

Dans son premier livre, Boonen ne s'occupe pas longuement des temps primitifs. A la fin du XVI^e siècle, on ne connaissait guère les premières périodes de notre histoire. Les récits merveilleux de Lucius de Tongres, de Hugues de Toul, de Jacques de Guise, de Jean Lemaire etc, étaient considérés comme très véridiques; sous ce rapport, Boonen n'est pas plus éclairé que ses contemporains. Il n'est donc pas étonnant qu'il commence son livre par la fable bien connue de Salvius Brabon et de Swana, et que pour lui le premier duc de Brabant ait été pour le moins contemporain de Jules César. Il suit pour les dix-sept premiers ducs la liste d'Amand Van Zierickzee³ et considère comme

¹ *Memoriael, inhoudende de afkompste der Hertoghen ende Hertoginnen van Brabant, met sommige Privilegien by den djen van Loven verleent; den ouderdom der stadt Loven; den tijdt haerder bemueringe, vermeerderinghe derselver; sommige auctenttjke memorien den privilegien van den Sinte Peetersmannen der voerscrevene stadt Loven aengaende; den oirspronck van de seven oude originele geslachten ende Peetersmans der selver Stadt, mette gene daeraen geallieert, met alle hunne waepenen ende declaratie in wat staete sij der stadt Loven gedient hebben, ende anderssints soo hier volght.*

² Van Dieven s'était arrêté à l'année 1507.

³ *Chronica compendiosissima ab exordio mundi usque ad annum domini millesimum, quingentesimum, trigesimum quartum: per venerandum patrem F. AMANDUM ZIERIXENSEM, ordinis fratrum minorum, regularis observantiæ, virum in divinis et humanis rebus peritissimum. Antverpiæ apud Simonem Cocum. Anno 1534, in-12°, 128 ff.*

On sait que ce franciscain a puisé ses renseignements dans Lucius de Tongres, qui vivait au XIII^e siècle, et qui, selon Paquot (mémoires IV, 385) est l'inventeur de la liste légendaire des ducs.

autorités l'*Historie Van Belgis* de Marcus Van Vaernewijck et l'*Excellente Chronijcke van Brabant* imprimée à Anvers en 1497. Cette première partie n'a évidemment aucune valeur.

Arrivée à la période historique, Boonen expose les annales du Brabant d'après les sources contemporaines ; il s'appuie surtout sur les chartes ducales¹.

La partie importante de l'ouvrage est naturellement celle qui concerne le XVI^e siècle ; aussi plus de 100 pages lui sont consacrées alors que l'ouvrage entier en comporte 520.

L'auteur nous raconte longuement l'arrivée du duc d'Albe à Louvain en 1567, l'enlèvement du comte de Bueren en 1568, le siège de la ville par le prince d'Orange en 1572, l'inondation de 1573, les fêtes données en 1577 en l'honneur de don Juan d'Autriche, la peste de 1578, la défense de la ville par Fabio Fusco de Mataloni en 1581, la réception d'Ernest d'Autriche en 1594 etc. Tout cela est d'autant plus intéressant que Boonen parle souvent *de visu*.

Notre historien est un partisan décidé de Philippe II et de l'ordre de choses établi, tout à fait hostile à la révolution du XVI^e siècle ; il s'exprime avec la plus grande amertume sur le compte des révoltés ; il est plus d'une fois injuste à l'égard du prince d'Orange ; il est en un mot le fonctionnaire consciencieux d'une ville qui se distingua pendant toute la durée des troubles par une inébranlable fidélité au roi d'Espagne.

Pour l'histoire de tous les événements qui se succèdent de 1559 à 1578, Boonen puise abondamment dans les *Registers ende Verbaelen* de Jean Lievens Van Caudekercke, pensionnaire de la ville, qui sont encore conservés aujourd'hui aux archives de Louvain.

Nous aurons à signaler dans cette partie de la *Geschiedenis van Leuven* deux erreurs graves, qu'il est difficile de croire involontaires. Boonen nous dit que l'hérésie fut prêchée en West-flandre seulement en 1566, puis à Anvers le 24 juin de la même année, puis peu à peu dans tous les Pays-Bas, sauf à Louvain².

¹ Il a consulté spécialement le *Groot Charterboek van Loven*, le *Groot Gemeynboek*, le *Ordonnancie ende eedtboek*, ainsi que les comptes communaux.

² Anno 1566... « De Calvinisten hebben aldereest begonst te preken in

Or, il est absolument certain que dès 1519, l'hérésie se produisit au grand jour à Anvers dans le couvent des Augustins, dont le prieur Jacques Spreng, dit *Præpositus*, fut arrêté, mis à la torture et se rétracta. Vers la même époque, Corneille Graphée d'Alost fut arrêté à Anvers pour avoir publié un écrit luthérien. Dès 1523, la réforme eut ses premiers martyrs dans les Pays-Bas; ce furent trois Augustins du couvent d'Anvers, Henri Voes, Jean Van Essche et Lambert Thoren. Les deux premiers furent brûlés vifs sur la grand'place de Bruxelles, le troisième mourut dans son cachot. C'est à Anvers que Hans Van Rumunde publia en 1522 la première traduction néerlandaise de la Bible. Les nouvelles doctrines recrutèrent une foule de prosélytes dans les populations flamandes et brabançonnnes. Ce n'est point contestable, et Boonen n'a pu l'ignorer. Mais il y a plus : en lisant la *Geschiedenis van Leuven*, on pourrait croire que la réforme n'eut aucun succès à Louvain, qu'elle y passa tout à fait inaperçue. Et cependant, les archives de cette ville, si minutieusement explorées par notre auteur, contiennent une ordonnance rendue par Charles V, le 16 mars 1534 et prescrivant au magistrat de procéder rapidement contre les hérétiques¹. A la suite de cette ordonnance plusieurs habitants de Louvain furent poursuivis et condamnés à faire amende honorable et à payer de grosses sommes d'argent.

En 1543, quarante trois personnes de Louvain furent accusées d'hérésie; on leur reprochait : 1° de posséder une bible écrite en langue vulgaire et des écrits d'Erasme; 2° d'avoir mangé de la viande les jours défendus; 3° d'avoir tenu des réunions où l'on avait lu et commenté l'Écriture Sainte. Parmi les accusés se trouvaient quatre prêtres : Paul de Roevere, chapelain de Saint-Pierre; Pierre Rythove, id.; Mathieu Van Rillaert, curé d'Hèverlé; frère Jean Van Rome, moine du couvent de Bethléem, à Herent. Paul Roels, professeur de médecine à l'université, et

West-Vlaanderen; daernaer binnen Antwerpen, xxiiij junij 1566, ende daernaer bijnaer in alle plaatsen binnen deze Nederlanden, behalven in de stadt van Loven, die hen stantafftich gehouden hebben aende oude catholijcke religie..... » (p. 97).

Notons qu'en parlant des réformés, quelle que soit leur secte, Boonen emploie toujours le mot « Calvinisten ». V. pp. 97, 138, 139, 394.

¹ « Sonder ordinaris oft langen treyn van processen tegen de lutheriaenen ende suspecte hereticque persoonen te procederen. »

Gérard Mercator, le célèbre géographe, furent également poursuivis. L'accusation fut soutenue par le haineux Pierre Du Fief, procureur général au conseil de Brabant. Les accusés, soustraits à leurs juges naturels, furent traduits devant une commission composée de quatre membres du conseil de Brabant, des deux bourgmestres de Louvain et de deux échevins de cette ville. Plusieurs des malheureux réformés payèrent de leur vie leur attachement aux nouvelles doctrines. Van den Born, sculpteur, eut la tête tranchée; Schats et Vicaert, tous deux boutiquiers, montèrent sur le bûcher devant l'hôtel de ville; Antonia Bosmael et Catherine Metsys furent enterrées vives à la grand'place. Ces rigueurs tuèrent le protestantisme à Louvain, mais pendant de longues années la mémoire en vécut dans le peuple louvaniste et certes Boonen a dû connaître l'histoire de cette terrible répression¹.

Cependant, si Boonen est souvent partial, la fidélité du sujet de Philippe II n'étouffe pas toujours chez lui le sentiment patriotique. Il décrit, sans les atténuer, les horreurs commises dans notre malheureux pays par le duc d'Albe. Il relate même une atrocité commise par le sinistre gouverneur à Parc près de Louvain, que nous croyons inédite.

Le 24 octobre 1568, le duc d'Albe établit son quartier général à l'abbaye de Parc. Là vinrent le trouver Dierick van Zal, Jean van Eertrijck et Henri Staes, respectivement bourgmestres et receveur délégués par la ville de Léau pour lui expliquer que

¹ Les archives de Louvain ne contiennent plus de pièces relatives à cette poursuite de 1543, mais M. Galesloot en a retrouvé un certain nombre aux archives du Royaume. D'autre part les détails de ce procès sont rapportés dans les *Mémoires d'Enzinas* publiés par Campan en 1862, dans la collection de la société de l'histoire de Belgique. Notons aussi que depuis 1522, il y avait à Louvain un Inquisiteur général du Brabant. Nous voyons revêtus de cette fonction en 1522, Jean Masson ou Latomus, professeur à l'université; en 1525, Jean Coppin, dit de Montibus, doyen de St Pierre; en 1543, Tilman, président du collège du Pape; en 1545, Drieux ou Driutius, professeur à l'université; en 1547, Ruward Tapper, doyen de St Pierre; en 1560, Pierre de Corte, ou Curtius, professeur à l'université et chanoine de St Pierre, Martin Rythovius, doyen de St Pierre, et Josse Ravesteyn dit Tiletanus, professeur à l'université. La chasse aux hérétiques était donc organisée longtemps avant 1564, quoiqu'en dise notre auteur, et il n'est pas admissible qu'il ait ignoré l'existence et les actes des inquisiteurs.

si leur ville avait hébergé l'armée des comtes de Nassau, elle ne l'avait fait que contrainte et forcée, dans l'espoir d'échapper au pillage et à la dévastation des gueux. Le duc leur répondit que, de leur propre aveu, ils avaient accueilli sans résistance une armée rebelle, qu'ils avaient donc prononcé eux-mêmes leur condamnation ; il donna ordre qu'ils fussent tous les trois pendus après avoir eu le temps de se préparer à la mort. Le prêtre qui reçut leur confession, se jeta aux genoux du duc pour implorer leur grâce : Il n'obtint qu'une chose : un seul des trois délégués serait mis à mort, le sort déciderait entre eux. Ainsi fut fait : un soldat espagnol jeta les dés et ceux-ci désignèrent le bourgmestre Van Eertrijck. Cet infortuné magistrat fut immédiatement pendu à un arbre. Le duc ayant mené ses troupes plus loin, le cadavre du supplicié fut dépendu et enterré respectueusement dans le cloître des dominicains de Louvain. L'abbé de Parc fit déraciner l'arbre afin que le souvenir de cette cruauté disparût à jamais ¹.

Bien des pages de notre auteur sont consacrées au récit des exactions de toutes sortes, que commirent dans les Pays-Bas, les soudards de Philippe II. Rien ne trouvait grâce devant leur fureur, et à Louvain, dans cette ville toujours fidèle au roi d'Espagne, les troupes royales pillèrent plus d'une fois les richesses des églises et des couvents. La discipline n'existait plus parmi ces bandes de brigands ; le 8 juin 1580, à Louvain, un officier supérieur, Jean de Croy, voulut prendre la défense des bourgeois indignement rançonnés par les pillards espagnols : un de ceux-ci lui tira à bout portant un coup de mousquet qui le blessa à mort ². Aussi la misère était-elle grande, en 1585, le bourgmestre Van Schore parle de « notre pauvre ville de Louvain, désolée et ruinée » ³. La peste qui sévit dans cette malheureuse cité, du mois d'août 1578 au mois de mai 1579, l'avait dépeuplée d'une manière effrayante : le chiffre de la population était tombé de 44,000 âmes à 6868 ⁴.

¹ Pag. 102—103.

² Pag. 142.

³ « Onse erme, gedesoleerde ende geruineerde stad van Loven » p. 157.

⁴ Ceci résulte d'un recensement opéré maison par maison et dont le procès verbal est conservé aux archives de Louvain. Dans ces 6868 habitants on compte 64 membres du clergé séculier, 302 moines, 308 religieuses, 983 étudiants.

Le deuxième livre ¹ est consacré à l'histoire des édifices louvanistes : églises, chapelles, cloîtres, collèges, ponts, fontaines, remparts, etc. Boonen a recherché dans les comptes communaux le relevé des sommes consacrées à la construction de l'hôtel de ville, ce qui est d'autant plus précieux pour nous que les comptes communaux de cette époque ont disparu ². Nous y trouvons encore toute une série de renseignements importants, la description de l'Omgang de Louvain ³, des listes chronologiques des curés de St Pierre depuis 1125, des maïeurs de Louvain depuis 1111, des bourgmestres depuis 1225, des professeurs les plus célèbres.

Dans le troisième livre, Boonen s'occupe de l'histoire des lignages ⁴. Ici encore nous remarquons bien des légendes et des traditions aujourd'hui démenties à la suite d'investigations plus sérieuses. Pour notre auteur, l'origine des lignages est celle-ci : en 814, Louis-le-Débonnaire institua comte de Louvain, Bastijn dit le Grand, homme de noble race, qui avait épousé la fille du comte de Flandre ; de ce mariage naquirent un fils, Volckaert et sept filles nommées Plectrude, Alpaïde, Bertrade, Hildegarde, Ermengarde, Judith et Swane. Or, Volkaert était depuis 809, évêque de Liège ; de fait, la descendance masculine du nouveau comte était éteinte, puisque Volkaert était engagé dans les ordres sacrés. Alors Bastyn donna ses filles en mariage

¹ *Het tweede deel oft capittel van desen boecke, tracterende van de oudtheit der stad van Loven, hare edificien ende oude strictueren ; der Kercken, Capellen, Cloosteren ende collegien oudthetijt ; die vruchtbaerheijt van de lovensche landen ; onder wat bisdom die van Loven ghestaen hebben ; tregiment haerder polictien ; hunne chrtschhandel ; haere groote traeffijke van den wullenwercke ; die commotien ende oproeringhen binnen Loven bijde gemetjnte voertgekeert ; de schoone excellente processie van de kermisse van Loven, met alle huere figueren, waegenen ende anderssints, soo hier volght.*

² V. p. 188.

³ Déjà publiée en 1863 par M. Van Even, sous le titre : *l'Omgang de Louvain*.

⁴ *Hier begint het derde deel oft capittel van desen boecke tracterende vande seven oude originele Geslachten ende Peetermans der stad van Loven, met alle hunne afcomelingen, met oock diegene onder hen als geallieerde resor-terende, met alle hunne wapenen. ende specificatie in wat staete en op wat jaeren sij der voers. stad Loven gedient hebben ende andersints, die van allen ouden tijden genoempt sijn geweest die welgeborenen van Loven.*

à sept hommes nobles de Louvain. Plectrude à Eberwijn Uten Liemingen, chevalier; Alpaïde à Meynaert van den Calstren, chevalier; Bertrade à Meys van Redingen, chevalier; Hildegarde à Louis van den Steene, chevalier; Ermengarde à Eberwijn Verrusalem; Judith à Salomon Gielis; Swane à Vranck van Rode, chevalier. De ces unions naquirent les membres des sept lignages auxquels Bastijn conféra de nombreux privilèges qui furent anéantis du temps de Pierre Couterel pendant la révolution de 1360.

Tout cela est démenti par l'histoire. On ne trouve cité nulle part dans la liste des évêques de Liège, un Volckaert, fils du comte Bastijn de Louvain.

Van Dieven parle d'un Bastijn, membre du lignage des van den Steene; celui-ci eut neuf filles qui épousèrent des nobles louvanistes, et dont la descendance constitua le quatrième lignage. Est-ce ce Bastijn là que Boonen a confondu avec le fondateur des lignages? c'est possible; à coup sûr aucun document sérieux ne parle d'un comte Bastijn de Louvain.

Si l'on fait abstraction de ces traditions fabuleuses généralement admises du reste par les historiens du XVI^e siècle, ce livre est précieux parce qu'on y trouve beaucoup de renseignements qui n'existent pas ailleurs; notamment des listes de membres des lignages et de nombreux blasons, coloriés dans le manuscrit et reproduits en noir dans le texte imprimé.

Le quatrième et dernier livre traite des hommes de S^t Pierre de Louvain¹. Cette question a été traitée en détail par M. Lavallée; le manuscrit de Boonen a été sa principale source d'informations.

Voilà dans ses grandes lignes l'ouvrage écrit par Boonen à la fin du XVI^e siècle. Il présente un grand intérêt pour l'histoire de Louvain et pour celle du pays. On ne peut que féliciter l'administration communale de Louvain de l'avoir tiré de la poussière des archives pour le livrer à la publicité. M. l'archiviste Van Even en a fourni une édition bien soignée, enrichie d'une grande quantité de notes savantes. On ne pouvait s'atten-

¹ *Hier beghint het vierde ende leste deel oft capittel van desen boecke, tracterende vanden vrijen huysgesinne ende familie der kercke van Sinte Peeters, te Loven, ende haere Sinte Peetersmannen, die van alle oude tijden de welgeborene van Loven sijn genoempt geweest.*

dre à moins de la part de l'auteur de *Louvain monumental* et de l'*Histoire de l'école de peinture de Louvain*. L'éditeur a fait suivre l'ouvrage de Boonen de fragments intéressants, se rapportant à une époque plus rapprochée de nous.

D'abord une chronique louvaniste ¹ de 1573 à 1587, rédigée par Paul Van den Bossche, prieur de l'abbaye de St Martin. Nous y voyons une chanson politique assez curieuse, des renseignements sur le prix des denrées et le salaire des ouvriers et une notice assez étendue sur la peste de 1578.

M. Van Even a ensuite fait des extraits d'une autre chronique louvaniste, écrite par Guillaume Leunckens, professeur de droit à l'Université, et embrassant les principaux événements de 1599 à 1766 ². Leunckens a lu les ouvrages de Miræus, Haræus, Butkens, et peut-être le manuscrit de Boonen. Il s'occupe des mœurs, des coutumes, de la vie intérieure de nos ancêtres; il nous raconte avec un grand luxe de détails les visites à Louvain des archiducs Albert et Isabelle, de Louis XV, du maréchal de Saxe, du prince Charles de Lorraine, etc. Il est fort heureux que cela nous ait été conservé, car de 1594 à 1747, aucun autre ouvrage ne fut consacré à l'histoire de Louvain. Leunckens expose longuement les dissentiments qui surgirent entre la ville et l'université au sujet du logement des gens de guerre. Il signale aussi l'apparition du premier journal louvaniste, le *Wekelijks nieuws uit Loven*, le 1^{er} mai 1773.

Vient enfin un dernier appendice. C'est le *Dagregister* de PELCKMANS, qui va de 1746 à 1808. Ce Pelckmans était un échevin de Louvain, d'une certaine instruction et connaissant bien les archives de sa ville natale ³; il nous fait connaître un assez

¹ *Oud Kronijkje van Leuven, voortgezet, in 1573, door PAUWEL VAN DEN BOSSCHE, Prior van Sint Marten*. Déposée à la bibliothèque de Bourgogne, n° 8084.

² *Cronijkje der stadt Loven waer in eeden der ingesetenen, liste der Magistraeten, Collegien, Cloosters, troubelen van die van Loven de vij geslachten van Loven, de Universiteyt, Gildekens enz., getrocken uyt oude memorien ende verscheide historieschrijvers, vergadert bij* GUILIELMUS LEUNCKENS. J. U. L. anno 1755.

³ C'est lui qui fournit à Derival les renseignements concernant Louvain pour son « *Voyageur dans les Pays-Bas ou lettres sur l'état actuel de ce pays* ». Amsterdam 1782. Le manuscrit de Pelckmans est déposé à la bibliothèque de Bourgogne, n° 17174-17175.

grand nombre de circonstances intéressantes du règne de Marie-Thérèse, de la révolution brabançonne, de la suppression des couvents et de l'université, des cérémonies républicaines. L'éditeur a surtout extrait de Pelckmans ce qui concerne les monuments.

En somme, comme nous l'avons déjà dit plus haut, M. Van Even et le conseil communal de Louvain ont bien mérité de ceux qui s'intéressent à notre passé historique. Il est toutefois regrettable que, limitant le tirage à deux cents exemplaires, on ait visé à faire de la *Geschiedenis van Leuven* une rareté bibliographique. Le volume est imprimé avec luxe et fait honneur à la maison Fonteyn; peut-être eût-il cependant mieux valu adopter un autre format que l'incommode et peu maniable in-folio.

EUGÈNE HUBERT.

Les époques littéraires de l'Inde, *études sur la poésie sanscrite*, par FÉLIX NÈVE, professeur émérite de l'Université de Louvain, etc., Bruxelles, C. Muquardt 1883, 519 pp. In-8°.

Depuis plus de quarante ans, M. Félix Nève s'est fait une réputation bien méritée dans le domaine de la philologie indienne. Il la doit tout d'abord à deux écrits sur le Vêda, qui furent accueillis avec la plus grande faveur. Le premier parut en 1842, sous le titre d'*Étude sur les hymnes du Rig-Vêda, avec un choix d'hymnes traduits pour la première fois en français* (Louvain, 120 pp. In-8°); le second, publié en 1847, plus important encore, était intitulé *Essai sur le mythe des Rhibavas, premier vestige de l'apothéose dans le Vêda, avec le texte sanscrit et la traduction française des hymnes adressés à ces divinités* (Paris, 479 pp. In-8°). Chargé de cours nombreux et variés à l'Université de Louvain et distrait par des occupations de tout genre, le savant indianiste ne put donner tout le développement qu'il aurait voulu à des travaux si brillamment commencés. Cependant il ne cessa de suivre les progrès rapides des connaissances indiennes et il s'appliqua à en répandre les résultats en dehors du cercle restreint des sanscritistes. C'est ainsi qu'il fit paraître entre autres, dans divers recueils périodiques : *Portraits de femme dans la poésie épique de l'Inde. Fragments d'études morales et littéraires sur le Mahâbhârata*

(Bruxelles, la Belgique 1858), les *Pourânas, études sur les derniers monuments de la littérature sanscrite* (Paris, Correspondant 1852), *Câlidâsa ou la poésie sanscrite dans les raffinements de sa culture* (Paris 1864), *Atmabodha, ou la connaissance de l'esprit, version commentée du poème védantique de Çaṅkara, avec introduction sur la philosophie Védanta* (Paris, Journal asiatique 1866), le *Bouddhisme, son fondateur et ses écritures* (Paris, Correspondant 1853). Ces écrits donnant une idée fort exacte d'un grand nombre de monuments de la littérature indienne, il faut féliciter M. Nève d'avoir songé à les faire réimprimer dans l'ordre dans lequel nous les avons énumérés; il les a fait précéder d'une introduction où sont combinés des articles qui ont paru, dans cette revue, en 1864, sur le *sanskrit et les études indiennes dans leur rapport avec l'enseignement classique* et une lecture faite la même année à l'Académie de Belgique sur le *beau littéraire dans les œuvres du génie indien*; il y a ajouté deux notices nouvelles sur le drame et les poètes moralistes et il a pu ainsi offrir au public lettré un recueil des plus intéressants sur toute la poésie sanscrite postérieure au Vêda; M. Nève a renoncé, il faut le regretter, à faire entrer la littérature védique dans le cadre de ses nouvelles études.

Son livre rendra de grands services à tous ceux qui voudront s'initier aux habitudes littéraires de l'Inde soit pour connaître en elle-même une littérature aussi originale, soit pour faire d'utiles comparaisons avec les œuvres poétiques d'autres nations. Il fait connaître les poèmes indiens à la fois par une analyse fidèle et par la traduction des passages les plus saillants; il résume les travaux des critiques modernes sur les auteurs des ouvrages sanscrits et sur l'époque de leur composition; il étudie avec soin le milieu social dans lequel ils ont paru, l'influence du climat, de la religion, du système politique de l'Inde sur le fond et la forme de ses poésies; il contient enfin des appréciations fort sensées sur leur valeur littéraire. Quand les œuvres du génie indien furent connues en Europe, au commencement de ce siècle, il se produisit un phénomène semblable à celui qu'on avait remarqué lors de la renaissance des lettres classiques. L'enthousiasme excité par la nouveauté fit porter des jugements excessifs sur l'importance des monuments littéraires de l'Inde. On croyait y voir la source de toute sagesse et de toute civilisation, on leur attribuait l'antiquité la plus reculée;

pour la forme même on mettait les hymnes du Véda au-dessus des psaumes ou des prophéties de la Bible ; on plaçait la Ramaïde et la Bhâratide au même rang que l'Iliade et l'Odyssée, on voyait dans Câlîdâsa un poète égal aux plus beaux génies de l'antiquité grecque ou latine. M. Nève, et c'est un des principaux mérites de son ouvrage, met ses lecteurs en garde contre de telles exagérations. Tout en reconnaissant la valeur historique de beaucoup d'écrits indiens, sans refuser un tribut d'éloge à la beauté morale ou littéraire de plusieurs parties des grands poèmes sanscrits, il montre fort bien qu'il a manqué à l'Inde ce sentiment de la mesure et de la modération, qui distingue à un si haut degré les œuvres classiques de la Grèce et qui forme un élément essentiel de la beauté artistique.

Les notices nouvelles du recueil de M. Nève sont à la hauteur de ses écrits antérieurs. En 1880 il avait publié une traduction nouvelle d'un drame célèbre de Bavabhouti et caractérisé, dans une savante introduction, les œuvres de cet écrivain. Aujourd'hui il nous donne l'histoire complète du théâtre indien (p. 268-364 et 503-515). Il fait connaître, par des analyses assez détaillées, les divers genres dramatiques cultivés dans l'Inde, les drames héroïques et mythologiques, les drames de mœurs ou de critique morale et sociale, les drames politiques ou philosophiques, il expose les procédés de composition, et de style usités dans ces ouvrages, et la façon dont ils étaient représentés. A la fin de la notice sur le Bouddhisme, il s'étend également sur le drame bouddhique intitulé la *Joie des serpents*, que M. A. Bergaigne a traduit, pour la première fois, en français, en 1879.

On lira, avec un vif intérêt, les idées de M. Nève concernant l'origine du théâtre indien. Il montre que dans l'Inde, comme en Grèce, en Italie et dans l'Europe chrétienne du Moyen-Age, le théâtre a sa source dans des cérémonies religieuses. Les premiers spectacles étaient des danses accompagnées de chant et de musique ; le dialogue ne vient que plus tard. De là le nom de *natya* ou art de la danse, par lequel on désignait, dans l'Inde, le genre dramatique. Cette transformation de la pantomime s'est-elle accomplie spontanément, ou est-elle due à des influences étrangères, particulièrement aux spectacles donnés par des troupes d'acteurs grecs dans des contrées voisines de l'Inde ou même dans des ports indiens ouverts à des trafiquants qui parlaient ou entendaient la langue commune des

Hellènes? L'origine postérieure du théâtre indien est un fait certain : le drame le plus ancien ne remonte pas au delà du II^e siècle après Jésus-Christ. Il n'est donc pas invraisemblable, d'après M. Nève, que les spectacles grecs aient suggéré à des poètes indiens l'idée d'un genre nouveau et développé chez les habitants des villes le goût des représentations scéniques; mais une fois l'impulsion donnée, les poètes indiens ne se firent pas les imitateurs des Grecs; ils cultivèrent le drame à leur guise et d'une façon originale. Les rapprochements établis, l'année dernière, par M. Windisch, au congrès de Berlin, entre la nouvelle comédie grecque et plusieurs pièces indiennes ne paraissent pas, d'après M. Nève, de nature à faire admettre certain degré de parenté entre les deux théâtres. Tout ce que la Grèce a pu faire c'est de fournir aux indiens la notion d'un art dramatique; là s'est bornée son influence.

La seconde notice nouvelle concerne les recueils de sentences et d'apologues. On y trouve une excellente analyse de Bartrihari et des célèbres collections de fables et de contes connues sous le nom de *Pancha-tantra* ou les cinq livres, et *Hitopadeça* ou l'instruction salutaire.

Le lecteur trouvera donc dans l'ouvrage de M. Nève un résumé presque complet de la littérature poétique de l'Inde postérieure au Véda. Il aura une idée nette de l'épopée et des grands poèmes mythologiques, de la poésie lyrique, du drame, des poésies philosophiques et des poètes moralistes. Il aura jeté un coup d'œil sur les écrits bouddhiques et l'analyse des travaux de M. Garcin de Tassy lui aura même donné un aperçu de la littérature de l'Inde moderne. Il ne déposera certes pas l'ouvrage sans savoir gré à l'auteur de lui avoir exposé, avec tant de clarté, les produits de sa vaste érudition.

L. R.

Université de Liège. — Travaux du cours pratique d'histoire nationale de PAUL FREDERICQ, *professeur ordinaire à la Faculté de philosophie et lettres. — Premier fascicule. Dissertations sur l'histoire des Pays-Bas au XVI^e siècle.* Gand, J. Vuylsteke; La Haye, Martinus Nyhoff; 1893. — In-8° LIII - 144 pages.

Depuis quelque temps un esprit nouveau semble vouloir se

propager dans les universités belges. A l'ancien système d'enseignement, purement dogmatique chez le professeur, simplement réceptif du côté des élèves, on pouvait reprocher de n'avoir que des auditeurs au lieu de disciples, et de manquer, à raison même de sa généralité, de caractère scientifique. On a voulu obvier à ce défaut en créant, à côté des cours établis, un enseignement plus intime et plus pratique, qui unit le maître et l'élève dans un commun effort pour approfondir l'un ou l'autre point de la science. Cette méthode présenterait plus d'un avantage. Elle stimulerait l'activité du professeur, qui ne serait plus condamné à tourner constamment dans le même cercle; d'autre part, en éveillant la curiosité de l'étudiant, en l'initiant aux procédés et pour ainsi dire à l'outillage scientifiques, en sollicitant de lui un travail personnel, elle ferait de lui, non plus un auditeur passif et souvent ennuyé, mais un ouvrier de la science, qui, toujours prêt à la servir, serait peut-être un jour capable de la faire progresser à son tour.

L'idée ne date pas d'hier; mais elle a fait singulièrement du chemin pendant ces dernières années. Déjà en 1869, M. le professeur Rich. Boddaert, dans un excellent discours prononcé à la séance d'ouverture des cours de l'Université de Gand, affirmait le besoin des études pratiques, en se plaçant plus spécialement sur le terrain de l'enseignement médical. En 1880, M. le professeur Du Moulin¹ déplorait également l'insuffisance de l'esprit scientifique dans notre enseignement supérieur; il proposait, comme remède, un enseignement pratique, la création de laboratoires et d'instituts spéciaux; il préconisait les discussions scientifiques, la publication de dissertations, la défense de thèses, et insistait principalement sur l'institution de séminaires ou de conférences, ayant leur siège et leur centre d'action dans ces instituts. D'autres voix autorisées firent entendre le même langage.

On sait que ces appels réitérés ne sont point restés stériles. Le Gouvernement, entrant dans la voie que tant d'hommes éminents lui indiquaient, dota largement nos Facultés des sciences et de médecine de l'outillage scientifique qu'elles

¹ Discours prononcé à l'ouverture solennelle des cours de l'Université de Gand.

réclamaient comme la condition indispensable de leur développement. Cependant il s'agissait d'appliquer les mêmes principes à l'enseignement du droit, de la philosophie et des lettres. Déjà en 1869, M. le Recteur Andries en entrevoyait la possibilité ¹; onze ans plus tard MM. Houët ², Thomas ³, Trassenster ⁴ en proclamèrent tour à tour la nécessité indiscutable.

Cependant cette dernière idée rencontra plus de résistance, parce qu'on entrevoyait moins bien son application à l'enseignement du droit et des lettres qu'à celui de la médecine et des sciences d'observation. Quelques professeurs zélés se mirent alors résolument à l'œuvre, en s'inspirant de l'exemple de l'Allemagne où le système avait fait déjà victorieusement ses preuves. L'honneur de cette initiative revient à M. le professeur Kürth, de Liège, qui ouvrit, dès l'année 1874, un cours pratique d'histoire. MM. Vander Kinderen et Philipson, à Bruxelles, Paul Fredericq, à Liège, Motte et Thomas, à Gand, suivirent cet exemple. Comme le philosophe antique qui démontrait le mouvement en marchant, ils ont marché aussi, tout seuls, sans appui officiel, et ils ont prouvé que le projet était parfaitement réalisable.

Parmi eux, M. Fredericq ne s'est pas montré le moins actif ni le moins ardent. A l'exemple de M. Kürth, il est allé visiter les séminaires historiques de l'Allemagne; comme lui encore ⁵, il publia dans la *Revue de l'Instruction publique* (1882), ses notes de voyage sous le titre « *De l'enseignement supérieur de l'histoire en Allemagne* ». Depuis, comme MM. Motte et Thomas, il a voulu étudier à Paris l'enseignement historique réorganisé d'après le système des Universités allemandes, et il a consigné ses observations dans un travail récent, intitulé : « *De l'enseigne-*

¹ Rapport sur la situation de l'Université de Gand, pendant l'année académique 1868-1869.

² Discours prononcé le 30 septembre 1880, à la distribution des prix des concours généraux.

³ De la réorganisation des Facultés de philosophie et lettres, *Revue de l'Instruction publique*, tome XXIII.

⁴ Discours prononcé à l'ouverture solennelle des cours de l'Université de Liège.

⁵ De l'enseignement de l'histoire en Allemagne par G. KÜRTH. *Revue de l'Instruction publique*, t. XIX, 1876.

*ment supérieur de l'histoire à Paris*¹. Enfin, il vient de publier partiellement les résultats de son cours pratique à Liège, sous la rubrique placée en tête de cet article.

Le volume s'ouvre par une préface qui est intitulée : *De l'enseignement supérieur de l'histoire en Belgique*, et qui peut être considérée comme le complément des deux précédents opuscules de l'auteur. Dans ceux-ci, M. Fredericq a rendu compte, avec un luxe de détails parfois minutieux, d'une situation bien acquise, exubérante d'éclat et de vie d'un côté, en pleine voie de prospérité de l'autre. En ce qui nous concerne, il n'a pu que raconter des essais tentés avec plus de courage que de succès. L'auteur expose, avec sa clarté ordinaire, l'organisation des divers cours pratiques d'histoire dans nos universités ; il indique les sujets qui y ont été tour à tour traités ; il explique la méthode et les procédés des professeurs ; il n'hésite pas, à l'occasion, d'avouer que le résultat n'a pas répondu à l'effort. En disant ainsi, sans emphase ni exagération, le fort et le faible de la situation, M. Fredericq a voulu sans doute montrer, par ce qui a été déjà fait, ce qui pourrait ou devrait encore se faire. C'est le bon moyen, croyons-nous, d'assurer à la cause, dont il s'est fait le champion dévoué, les sympathies et le concours de tous ceux qui s'intéressent, chez nous, au relèvement des hautes études².

Le fascicule nous donne ensuite quatre articles, dont les deux derniers sont du professeur lui-même. Le premier, signé par M. Guill. Crutzen, actuellement professeur d'histoire à l'athénée de Chimay, traite de *la naissance et de l'origine maternelle de Marguerite de Parme*. Dans le second, M. Henri Lonchay, aujourd'hui professeur d'histoire à l'Athénée de Bruxelles, fait l'historique des *Édits des princes évêques de Liège en matière d'hérésie au XVI^e siècle*. Quant à M. Fredericq, il traite d'abord de *l'enseignement public des calvinistes à Gand (1578-1584)*, et ensuite du renouvellement, en 1578, du pacte d'alliance conclu

¹ Tiré à part de la *Revue internationale de l'Enseignement* de Paris (15 juillet 1888).

² Quoiqu'il n'existe point de cours pratique d'histoire à l'Université de Louvain, M. Fredericq fait remarquer que la *societas philologa*, présidée depuis douze ans par M. le professeur P. Willems, y rend, dans le même ordre d'idées, de très grands services.

à l'époque de Jacques Van Artevelde entre la Flandre et le Brabant. Les trois derniers travaux se rapportent, plus ou moins directement, à la matière qui a fait l'objet principal du cours pratique. En effet, sauf dix leçons consacrées à la question traitée par M. Crützen, professeur et élèves se sont occupés de la question religieuse aux Pays-Bas durant le seizième siècle. C'est ainsi que M. Fredericq annonce pour le second fascicule un travail de M. Eug. Monseur sur *les inquisiteurs de cette époque*, et pour le troisième fascicule une dissertation achevée sur *la Pacification de Gand*, pour laquelle l'enseignement des deux premières années du cours ont fourni les études préliminaires, tandis que le sujet a été traité à fond dans le courant de la dernière année académique. Nous constatons avec plaisir que ces études préliminaires, telles que M. Fredericq nous en expose la marche dans sa préface, nous semblent très bien conduites et de nature à faire espérer un excellent travail sur la matière. Nous approuvons également, comme très utile, l'idée qu'il a eue de faire rédiger par ses élèves des procès-verbaux des séances.

Nous n'entendons pas examiner ici par le menu des travaux qui sont le résultat de longues et patientes recherches. Pour les deux premiers, le fait d'avoir été admis par le professeur aux honneurs de l'impression, et cela sous le patronage de son nom, constitue une recommandation des plus flatteuses. Nous ajoutons que cette distinction est méritée. L'article, dans lequel M. Crützen, se ralliant aux opinions de Serrure, de Vander Meersch et de Gachard, soutient que la fille de Charles-Quint était d'origine flamande et roturière, est travaillé avec beaucoup de soin et de clarté. L'auteur présente en bel ordre de bataille des arguments nombreux, variés et puisés à bonne source; on peut dire que la question, ainsi traitée, semble épuisée. Les mêmes éloges reviennent à la notice de M. Lonchay. Le début est peut-être trop pompeux et hors de proportion; mais l'auteur rachète immédiatement ce léger défaut — si défaut il y a — par la lucidité avec laquelle il expose le fonctionnement de l'inquisition aux Pays-Bas. Après avoir nettement indiqué, dans ses grandes lignes, l'état de la question, il passe à l'examen approfondi du même sujet dans la principauté de Liège. Cette étude se distingue par les mêmes qualités de méthode et d'exposition; elle renferme des détails curieux, notamment sur l'application de la Paix de religion d'Augsbourg de 1555 et sur

la persistance de l'Inquisition dans l'état liégeois jusque vers la fin du XVII^e siècle; d'autre part, elle nous la montre bien moins rigoureuse dans la principauté ecclésiastique que dans les Pays-Bas, et l'auteur attribue avec raison cette différence aux libertés communales qui s'y étaient maintenues plus intactes que dans les états héréditaires du puissant empereur; enfin, elle est imprégnée de cet esprit de sereine impartialité que donne la recherche attentive et scrupuleuse des faits, alors que l'histoire, dite *politique* ou *philosophique*, n'est que trop souvent défigurée par le parti pris ou la déclamation.

Ces deux études ne sont pas sorties telles quelles du cours pratique de M. Fredericq. Elles ont paru une première fois dans cette Revue; elles ont été ensuite remaniées de telle façon qu'elles peuvent être considérées comme des travaux vraiment personnels. Mais c'est l'esprit et la méthode de l'école qui ont présidé à cette révision, et voilà une preuve de plus de la haute utilité de ces institutions scientifiques.

Les deux articles de M. Fredericq ont également paru dans cette Revue, en 1878 et 1879. Celui sur l'*Enseignement public des Calvinistes à Gand* (1578-1584) portait d'abord le titre trop ambitieux — l'auteur le reconnaît lui-même — de : *Université Calviniste de Gand*. En nous le rendant aujourd'hui refondu et notablement augmenté, M. Fredericq nous semble accorder à cette Faculté éphémère une importance encore trop grande, lorsqu'il veut la comparer à ce genre d'institution que les Hollandais appellent un *Athenæum illustre* ou *Doortuchtige school*. Bien qu'il s'autorise d'un livre paru sous ce titre à Utrecht en 1756, l'assimilation ne nous paraît pas suffisamment exacte. En tout cas, ce travail constitue une page intéressante de l'histoire religieuse du temps, et surtout de l'histoire locale de Gand durant les années troublées qui suivirent la fameuse Pacification de 1576. Outre qu'il nous explique en détail l'organisation de la Faculté et de l'école latine protestantes, il abonde en détails curieux sur la personnalité des professeurs, et analyse quelques-unes de leurs leçons; de plus, il nous fait connaître certains imprimés rares, et il est suivi, à titre de pièces justificatives, de nombreux extraits du *Diarium* de Ph. Van Campene, manuscrit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles. En mêlant à son exposition le récit des événements contemporains, l'auteur lui a donné la vie et le mouvement; il

a d'autre part le mérite d'avoir mis en lumière certains faits peu connus ou négligés par les écrivains. Historien et non panégyriste, il ne se prive pas, à l'occasion, de flétrir l'intolérance des meneurs Calvinistes, intolérance dont il nous donne un spécimen dans un incident épisodique de son récit, relatif au théologien et écrivain protestant Pierre De Zuttere.

Le renouvellement, en 1578, du traité d'alliance conclu à l'époque de Jacques Van Artevelde entre la Flandre et le Brabant est une petite dissertation, de dix-sept pages, qui présente un certain intérêt historique, par la double raison qu'elle relate un fait peu connu et qu'elle prouve qu'à plus de deux siècles de distance la mémoire du « sage homme » n'avait pas péri parmi ses compatriotes. Pris en lui même, le fait n'est pas de grande importance; d'abord, parcequ'il fut dû à l'initiative de particuliers sans mission légale; ensuite, parcequ'il n'aboutit pas à un résultat pratique durable. Il est cependant un indice curieux de certaines tendances politiques pendant ces jours agités de tant de mouvements contraires. A ce titre, l'auteur a bien fait de le produire : en histoire, tout détail sérieux a son utilité et son rôle, et c'est pour elle, autant que pour toute autre science, le cas de dire que les petits ruisseaux font les grandes rivières.

On remarquera que, sauf l'étude de M. Lonchay, les articles de ce fascicule roulent sur des questions d'érudition, nous allions presque dire de curiosité historique. Sur ce point, M. Fredericq peut s'attendre à des critiques; en les prévoyant, nous ne disons pas que nous entendons les approuver. Autant que personne, nous savons que l'étude des détails est la vie même de l'histoire; qu'elle seule peut donner aux faits et aux personnes leur physionomie véritable; que sans elle, on tombe dans les généralités hasardées, dans les banalités creuses. L'explication précise, exacte d'un point historique, quelque minime qu'il soit, est toujours utile; c'est une pierre de plus pour la solidité, un ornement nouveau pour la beauté de l'édifice à venir. Tout cela est très vrai. Mais M. Fredericq, qui a l'esprit si droit et si sûr, ne saurait nier que pour faire accepter une innovation, quelque bonne ou nécessaire qu'elle puisse être, pour lui faire prendre racine, il ne suffit pas d'avoir raison, il faut avoir dix fois raison. Or, il est à craindre que beaucoup de gens, même parmi les plus éclairés, ne trouvent, par exemple, que la question

traitée par M. Crützen est de bien minime importance, et que l'auteur y a dépensé un temps, une sagacité d'esprit et un travail qui auraient pu trouver un meilleur emploi. Ils diront que puisque c'est un fait avéré que Marguerite était la fille naturelle de Charles-Quint, qu'elle a été reconnue, élevée et traitée comme telle, il est assez oiseux de rechercher si sa mère était d'origine flamande ou italienne, de naissance noble ou d'humble condition. Et si on leur dit qu'un tel exercice est utile à cause des recherches ainsi que de l'esprit de critique et de coordination qu'il exige, ne répondront-ils pas qu'il serait plus utile encore appliqué à des sujets d'un intérêt plus réel et plus pratique?

Si les séminaires scientifiques étaient chez nous dans leur complet épanouissement, il est clair que l'on pourrait passer sous silence de semblables observations. Mais ils sont encore à l'état rudimentaire, et il s'agit de les implanter dans nos mœurs scolaires, de les faire accepter aux élèves et au public. Nous ne saurions donc assez engager ceux qui les dirigent à faire un choix judicieux de sujets à traiter. Il importe en effet, dans l'intérêt de l'œuvre, d'éviter jusqu'à l'ombre même de la critique. Ajoutons cependant que ces reproches ne pourraient être en tout cas que partiels. En parcourant, dans la préface du livre de M. Fredericq, la liste des matières traitées dans les divers cours pratiques, on se convaincra que la plupart présentent un véritable intérêt historique. Les gens qui jugent superficiellement seront peut-être tentés de critiquer celles que M. Kürth a examinées avec ses élèves durant neuf années consécutives; nous leur ferons observer que ce cours, conçu dans un remarquable esprit d'unité, a pour but d'éclaircir l'ancienne histoire de la Lotharingie, et plus spécialement du pays de Liège, et que, considéré sous cet aspect comme il convient de le faire, il nous paraît inattaquable.

Au surplus, ces critiques éventuelles n'ôteraient rien au mérite intrinsèque des travaux insérés dans le premier fascicule de M. Fredericq, d'autant plus que les matières annoncées pour les deux autres, et surtout l'étude approfondie de la Pacification de Gand, sont de nature à contenter les plus difficiles. Ce livre sera donc le bienvenu auprès de tous ceux qui s'intéressent aux études historiques. Partisan convaincu des instituts pratiques, nous l'accueillons comme le gage d'une rénovation

prochaine, avec l'espoir que de nombreuses publications du même genre viendront hâter chez nous le développement de la vie scientifique. C'est aux fruits qu'on juge l'arbre; ce sont les travaux sérieux et utiles qui feront accepter la réforme que tant d'hommes éminents de notre enseignement supérieur réclament avec insistance.

Il ne faut pas cependant se dissimuler que la réussite dépendra en grande partie de notre prudence. Il n'est jamais bon de rien exagérer. Nous possédons tous les éléments de comparaison nécessaires entre l'ancienne méthode, que nous appellerons la française, et celle qui a été inaugurée par l'Allemagne. A quoi nous servirait le bon sens que l'on veut bien nous reconnaître, à défaut peut-être de qualités plus brillantes, si nous allions, brusquement et de parti-pris, brûler les anciens dieux pour en adorer d'autres? Malheureusement nous avons une tendance prononcée à l'imitation. Qu'elle nous soit inspirée par la conviction de n'être qu'un petit peuple, ou qu'elle soit le produit d'une trop longue léthargie intellectuelle, il est incontestable qu'elle existe, et il importe de se mettre en garde contre elle. Il ne faudrait pas, par exemple, parce qu'on reconnaît les inconvénients de la trop grande généralisation en matière d'enseignement supérieur, tomber dans une spécialisation exclusive et outrée. Or, nous craignons que, par un zèle excessif, quelques uns ne penchent de ce côté. Dans son *Étude sur l'enseignement supérieur de l'histoire*¹, M. Fredericq constate que l'histoire universelle n'est plus enseignée du tout en Allemagne, si ce n'est dans quelques universités du sud. « La spécialisation l'a » tuée, dit-il, sans qu'on doive beaucoup s'en affliger, me semble-t-il. » Il a raison; car un cours, qui renferme cette immense matière, doit nécessairement tomber dans de banales généralités. Mais là où nous ne sommes plus de son avis, c'est lorsqu'il condamne également les cours d'ensemble, tels que, ceux d'*histoire ancienne*, d'*histoire du moyen-âge*, etc., et qu'il signale comme « un point de la plus haute importance que, sauf de rares » exceptions, chaque cours ne porte que sur une période assez » courte. » Cette coutume peut ne pas présenter de grands inconvénients en Allemagne, où l'enseignement moyen est exclusivement dans la main du Gouvernement, où il dure plus long-

¹ Page 39.

temps et est plus fortement organisé que chez nous; mais qui oserait dire qu'il en serait de même dans notre pays? A notre avis, ces cours restreints et plus approfondis, dont nous sommes d'ailleurs loin de contester l'excellence, devraient être reportés au doctorat, comme M. Fredericq du reste le recommande lui-même dans sa préface. Mais les cours généraux d'histoire, inscrits à la candidature, devraient être maintenus, sous peine, croyons-nous, d'aller à l'encontre du but et du rôle des Universités. L'enseignement supérieur n'a pas seulement pour mission de former des savants; il est aussi appelé à élever le niveau intellectuel du pays; il doit être le vaste foyer de lumières qui rayonnera sur la nation entière et éclairera, par réflexion, les degrés inférieurs de l'instruction publique. Nous ne croyons pas non plus, comme l'auteur le prétend, que les cours généraux d'histoire doivent nécessairement être superficiels; c'est affaire au professeur de les tenir, dans leur forme un peu sommaire, au courant de la science. Niera-t-on d'ailleurs que, dans ces conditions, un cours bien conçu, clairement exposé, dit avec élégance, avec éloquence si c'est possible, ne soit de nature à exercer une heureuse influence sur le goût et l'instruction générale des auditeurs, pour la grande masse desquels la candidature n'est qu'un passage à l'étude du Droit?

Notre conclusion est donc qu'il faut tout à la fois des cours généraux d'histoire bien faits, pour le plus grand nombre; des cours restreints et plus approfondis, au doctorat; et des cours pratiques, où la science sera étudiée pour elle-même selon les règles rigoureuses de la méthode et de la critique. Ce seront ces derniers surtout qui fourniront un enseignement fécond et puissant, propre à former des historiens, des archivistes, des bibliothécaires. Mais ce n'est qu'à la condition d'être combinés avec les cours théoriques, plus synthétiques et par conséquent de plus large envergure, qu'ils pourront produire d'excellents professeurs.

M. Fredericq dit, à la page XLIV de sa préface : « Quoiqu'il » en soit de l'intervention plus ou moins prochaine du Gouver- » nement, il me semble que les professeurs d'histoire de nos » universités ont pour devoir d'adjoindre dès à présent un cours » pratique facultatif à leurs cours théoriques ». C'est demander beaucoup, c'est peut-être demander trop. « Ne forçons point notre » talent » est un précepte bon à observer en toutes choses. Tel

professeur qui à de remarquables facultés d'assimilation joint une grande puissance d'exposition et d'élocution, peut se trouver moins disposé aux labeurs arides de l'érudition ; et s'il croit nécessaire de s'y livrer contre ses goûts et ses aptitudes, ne s'exposera-t-il pas à compromettre, sinon à perdre tout à fait la juste considération que son mérite très réel aura pu lui assurer d'un autre côté ? Nous n'insistons pas sur cette considération, qui cependant ne nous semble pas dénuée de valeur ; il y en a une autre plus grave. N'est-il pas à craindre que si *chaque* cours théorique est doublé d'un cours pratique, celui-ci ne prime l'autre et ne le relègue à l'arrière-plan ; n'est-il pas à prévoir qu'il absorbera toute l'activité du professeur et que celui-ci s'habituerà à considérer l'autre comme le petit côté de sa besogne ? M. Fredericq s'est chargé lui-même de répondre à ces questions. En effet, nous lisons, à la page 40 de son travail sur *l'Enseignement supérieur de l'histoire*, les lignes significatives que voici : « A ses » exercices pratiques le professeur consacre toute sa science, » tout son zèle, tout son amour-propre ; alors que souvent il fait » ses cours théoriques avec plus ou moins d'indifférence, comme » on s'acquitte d'une tâche imposée qui constitue une perte de » temps. Aussi, en Allemagne, où l'on ne vise pas à l'élégance » littéraire, à l'esprit, au brio des professeurs français, les cours » théoriques sont parfois très ternes et même fastidieux ; au » contraire, les cours pratiques sont instructifs au plus haut » degré, et, en général, très vivants, très attachants ; c'est là » que le professeur déploie toute sa verve, toutes les ressources » de son esprit. » — Or, est-ce là un résultat à souhaiter dans un pays aussi fortement imbu des traditions françaises que le nôtre ? Alors surtout que les cours pratiques ne seront jamais accessibles qu'à un petit nombre d'élus, tandis que les nécessités de l'examen, le manque de goût, d'aptitude ou de zèle pousseront toujours l'immense majorité des étudiants vers les cours théoriques !

Qu'on ne se méprenne point cependant sur nos intentions. Nous applaudissons à ce qui a été fait jusqu'ici, nous appelons de nos vœux le développement de l'enseignement pratique, parce que nous considérons que seul il pourra relever et faire progresser la science historique. Nous adressons nos sincères éloges à ceux qui ont vaillamment, courageusement abordé cette salutaire réforme ; nous voulons simplement les prémunir, nous ne disons pas contre des excès existants, mais contre l'excès

possible. M. CH. SEIGNOBOS a publié sur l'enseignement de l'histoire en Allemagne un article, dont on peut ne pas admettre toutes les conclusions mais qui, à coup sûr, contient des indications et des vues utiles à méditer¹.

Enfin, pour revenir à l'ouvrage de M. Fredericq qui est tout à la fois le sujet et l'occasion de cet article, nous voulons faire une dernière remarque.

En parcourant, dans la préface, la liste des cours pratiques professés tant à l'école normale des humanités que dans les universités de Liège, de Bruxelles et de Gand, on est frappé de la place minime qu'y occupent les sciences auxiliaires de l'histoire, telles que la chronologie, l'épigraphie, la paléographie, la diplomatique. Seul, M. Philippson, qui, avant de venir à Bruxelles, a enseigné à Bonn, a consacré trois semestres à un cours pratique de paléographie, et un autre semestre aux principes généraux de la critique historique. De son côté, M. Kürth fait faire à ses élèves, lorsque l'occasion s'en présente, des exercices paléographiques. Voilà tout. Or, il résulte d'un tableau, inséré par M. Fredericq à la page 38 de son étude sur l'enseignement supérieur de l'histoire, que sur les 266 cours d'histoire, tant théoriques que pratiques², professés dans les 23 universités de langue allemande pendant le semestre d'été de 1881, il y avait, outre dix-neuf cours sur l'encyclopédie, la méthodologie et les sources, 23 autres roulant sur trois sciences auxiliaires, dont 13 sur la diplomatique, 1 sur la chronologie et 14 sur la paléographie. A ces 266 cours, il faut encore ajouter 43 cours de géographie.

On voit donc que tout en tenant compte, et largement même, de la différence à établir entre l'Allemagne et notre pays, il y a là, de notre côté, une importante lacune à combler. Nous sommes d'accord avec M. Fredericq pour dire que ce serait une réforme d'une utilité immédiate et incontestable; car ces sciences auxiliaires constituent un moyen de travail indispensable, un élément de première nécessité pour le développement de nos cours pratiques d'histoire.

P. J. WOUTERS.

¹ *Revue internationale de l'Enseignement*, tome 1^{er}, 15 juin 1881, Paris.

² Il y a eu 72 cours pratique d'histoire contre 147 cours théoriques. D'où il suit qu'en Allemagne il s'en faut de moitié que chaque cours théorique soit doublé d'un cours pratique, comme le voudrait M. Fredericq.

VARIA.

FÉDÉRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN¹.*Assemblées générales du 25 septembre 1883.*

Présidence de M. DISCAILLES, professeur à l'université de Gand.

I.

Pendant les premières années de son existence, la Fédération s'est occupée presque exclusivement de questions relatives à la position du personnel. Depuis le congrès de 1880, sans négliger les intérêts, très respectables, de ses membres, elle donne une place de plus en plus grande aux discussions qui ont pour objet le progrès des études et de la discipline dans les établissements d'enseignement public.

Les réunions de cette année ont été particulièrement fécondes, grâce aux mesures intelligentes prises par le comité pour faire gagner du temps en préparant le terrain du débat.

Le matin, après avoir réglé les questions « de ménage », la *Fédération des Athénées et collèges* a décidé que dorénavant elle se transporterait successivement à Bruxelles, à Liège, à Gand et à Anvers. (Ce sera donc à Gand qu'aura lieu la prochaine réunion.)

Pendant qu'on entamait la discussion de rapports *sur la méthode*, imprimés et envoyés aux membres de la Fédération quinze jours avant la séance, il était procédé à l'élection du Comité pour 1883-84.

Sauf M. A. Cambier qui, aux regrets de l'Assemblée, a cru devoir donner sa démission de la Fédération lorsqu'il a été appelé aux fonctions d'inspecteur, tous les anciens membres sont réélus : M. Rutten, de Tirlemont, est appelé au siège vacant.

* * *

Le rapport *sur la méthode à appliquer dans l'enseignement du français* est assez vivement attaqué par M. Gillet, de Verviers; cet honorable professeur estime que l'auteur du rapport a eu

¹ Fédération des athénées et collèges, et Fédération générale de l'enseignement moyen des deux degrés.

tort de s'occuper du mode d'organisation de cet enseignement plus que de la méthode elle-même.

Les six propositions suivantes, qui formaient les conclusions du rapport sont successivement mises aux voix :

a) *Pour les classes inférieures.*

- 1° Explication complète des textes et des formes ;
- 2° Maintien des exercices de mémoire et des exercices grammaticaux, à côté des petites rédactions et des essais d'improvisation ;
- 3° Surveillance attentive du langage des élèves dans tous les cours ;

b) *Pour les classes supérieures :*

- 4° Augmentation notable du nombre d'heures accordées au français ;
- 5° Introduction, dans le programme, de l'histoire de la littérature française ; introduction des auteurs antérieurs et postérieurs au XVIII^e siècle ;
- 6° Création d'une chaire supérieure de langue et de littérature française dans la section des humanités.

Les cinq premières propositions sont adoptées par l'Assemblée ; la sixième est rejetée.

Monsieur Gillet est invité à faire, pour la réunion prochaine, un travail sur les points du débat qu'il regrette de n'avoir pas vu élucider dans le rapport.

* * *

Monsieur Hegener résume ensuite son travail *sur l'enseignement des autres langues vivantes.*

Il estime qu'on doit non seulement s'attacher à donner aux élèves *la connaissance pratique de ces langues, mais utiliser aussi cette étude pour leur culture générale.*

« L'augmentation constante, mais lente et graduée de la diffusion du culte, est de la première importance ; c'est presque toute la méthode. » L'honorable professeur montre comment ce principe doit s'appliquer aux cours de grammaire, de lecture, d'histoire littéraire. Il insiste sur l'importance pédagogique que présente l'étude de la première langue étrangère, morte ou vivante, qui est enseignée à l'élève. Pour la rendre fructueuse, *il serait très utile qu'elle fût confiée au titulaire de la classe, c'est-à-dire au professeur chargé de l'enseignement de la langue maternelle.* Les conclusions de M. Hegener sont adoptées par l'Assemblée.

* * *

En l'absence du rapporteur, la discussion du travail sur *l'enseignement des sciences naturelles* est ajournée à une autre session, et l'Assemblée passe à la question du *minerval*, débattue au préalable par une commission spéciale de cinq membres.

Se ralliant aux conclusions du rapport, l'Assemblée émet les vœux suivants¹ :

1° SUPPRESSION DU CASUEL et formation d'une échelle de traitements comportant des augmentations plus fortes que celles du régime actuel, en tenant compte de l'importance des villes et de la population des établissements ;

2° (*A titre subsidiaire, et en attendant la suppression du minerval*) GARANTIE D'UN MINIMUM variant selon l'importance des villes et la population des établissements ;

3° (*Également jusqu'au jour de la réforme désirée*) supputation du chiffre de la pension, en tenant compte DU PLUS HAUT MINERVAL touché par le professeur.

A ces trois vœux, l'Assemblée, sur l'observation de M. le Président, en ajoute un quatrième, en faveur des professeurs de gymnastique et de dessin ainsi que des maîtres de musique, c'est qu'ils obtiennent, sans préjudice pour leurs collègues, une indemnité leur tenant lieu de minerval.

II.

Comme la Fédération particulière des athénées et collèges l'a fait le matin, la Fédération générale de l'enseignement moyen s'occupe, dans son Assemblée de l'après-midi, d'une question pédagogique et d'une question d'intérêt matériel.

La question pédagogique : « *convient-il d'organiser des conférences entre professeurs d'athénées différents, pour arriver à l'uniformité des méthodes,* » est la reproduction sauf les termes, de la proposition discutée, sur l'initiative de M. Gillet, par la *Société pour le développement des Sciences historiques et philologiques*.

Les lecteurs de la *Revue* se rappellent le travail de l'honorable professeur et les débats auxquels il a donné lieu à la séance de novembre de la Société historique et philologique. (La proposition et ses développements ont paru dans la 3^e livraison de 1883 ; le compte-rendu de la séance, dans la 6^e livraison).

¹ Les considérants ont été publiés, à peu de différences près, par la *Revue*, t. XXV, 6^e livraison.

Nous croyons qu'il serait donc superflu de reproduire les détails d'organisation rappelés à la Fédération par l'honorable auteur du projet, ni les raisons qu'il a fait valoir pour le recommander¹.

M. Keiffer propose de dire « pour arriver à connaître les meilleures méthodes. »

MM. Gillet et Henderix se rallient à cet amendement.

La proposition de *M. Gillet* ainsi amendée est mise aux voix et rejetée.

* * *

Question d'intérêt matériel : « des pensions. »

M. Harlaux (Athénée de Bouillon), secrétaire-général, donne connaissance à l'Assemblée des dispositions principales du projet de loi présenté par le gouvernement. Il engage les membres de la Fédération à faire des démarches individuelles auprès des députés afin que le $\frac{1}{50}$ proposé soit porté au $\frac{1}{50}$ du traitement moyen des cinq dernières années de service pour la supputation de la pension, et que le maximum soit élevé des $\frac{2}{3}$ aux $\frac{3}{4}$ de ce traitement moyen.

M. Peltier (Athénée de Bruxelles). Pour les pensions civiles, il est dit que le gouvernement « peut » mettre à la pension : « l'obligation » n'existe que pour les pensions ecclésiastiques et militaires. Il est à désirer que notre situation soit mieux assurée.

M. Keiffer. Au lieu de demander les $\frac{3}{4}$, réclamons plutôt l'éméritat.

M. Bertrand (Athénée de Charleroi). Ce serait inutile : demandons les $\frac{3}{4}$. J'appuie l'observation de *M. Peltier*. Il serait bon que la loi dit du fonctionnaire, non pas qu'il « pourra être admis à la pension, » mais qu'il « aura la faculté d'être admis. »

Sur la proposition de *M. Henderix*, l'Assemblée émet deux vœux, l'un ayant pour but de faire compter pour la pension du personnel des écoles moyennes les augmentations que le gouvernement a réclamées des communes, même lorsque les administrations locales n'ont pas déféré à ce désir; le second, que l'indemnité de logement accordée aux préfets des études et aux directeurs d'école moyenne soit comptée, pour leur pension, d'après des bases fixes.

¹ La *Revue* retranche ici aussi ce qui a été dit, notamment par *M. Descamps*, pour combattre la proposition de *M. Gillet*, qui paraît avoir renoncé à la maintenir telle qu'il l'a présentée.

L'Assemblée rejette une troisième proposition de l'honorable membre, demandant d'établir, pour la supputation de la pension, une moyenne entre le *minerval* des différents athénées d'une part et le *boni* des diverses écoles moyennes, d'autre part, de façon à arriver à l'égalité.

* * *

L'heure étant avancée, l'Assemblée discute assez rapidement une lettre adressée par un certain nombre de membres et attirant l'attention de la Fédération sur l'utilité qu'il peut y avoir à faire admettre ce vœu que « *les professeurs de l'enseignement moyen des deux degrés obtiennent, pour leurs enfants, à titre de réciprocité, la gratuité dans les établissements d'instruction publique.* »

Après un échange d'observations entre M. Discailles, président, et MM. Cox, Harlaux, Keiffer, Bertrand et Orth, il est décidé que le vœu sera émis, sauf à chercher plus tard le moyen de le faire entrer dans la pratique.

M. Peltier sollicite la mise à l'ordre du jour, pour la prochaine Assemblée, de la question suivante :

« *Ne serait-il pas possible de rendre à peu près équivalente la tâche de tous les professeurs ?* »

(Subsidiairement). *Pour la supputation de la pension, ne conviendrait-il pas de tenir compte du TRAVAIL EFFECTIF plutôt que du temps passé au service ?*

M. le Président promet que la question sera examinée.

La séance, commencée à trois heures, est levée un peu avant six heures.

Comme on le voit, la journée a été bien remplie par la Fédération.

FRÉD. DESCAMPS.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Concours de l'enseignement supérieur pour 1884-1885.

DÉSIGNATION DES QUESTIONS A TRAITER A DOMICILE. — INSTRUCTION.

Le Ministre de l'instruction publique,

Vu l'article 44 de la loi du 20 mai 1876, instituant le concours de l'enseignement supérieur ;

Vu l'arrêté royal du 11 octobre 1877 réglant l'organisation dudit concours, et spécialement l'article 12 ainsi conçu : « Dans le courant du mois de février, le Ministre de l'intérieur, assisté des recteurs des universités, procède au tirage au sort d'une question entre celles qui ont été préparées par les facultés. Les questions désignées par le sort sont immédiatement publiées au *Moniteur*. »

Vu le procès-verbal de la séance (15 février 1884), dans laquelle il a été procédé au tirage au sort prescrit par l'arrêté précité ;

Déclare que le sort a désigné les questions suivantes pour être traitées à domicile en vue notamment du concours de l'enseignement supérieur pour 1884-1885 :

A. — Faculté de philosophie et lettres.

1^{er} groupe. — *Philologie*. — « Faire l'histoire de l'épique française avant Chénier. » (Délai, un an.)

2^e groupe. — *Philosophie*. — « Faire une étude critique sur les travaux philosophiques de Pascal, en insistant particulièrement sur l'opposition qui existe entre les écrits de ce philosophe antérieurs à 1654 et ceux qui sont postérieurs à cette date. » (Délai, un an.)

3^e groupe. — *Histoire*. — « Faire une étude historique et critique sur Hembyse. » (Délai, deux ans).

B. — Faculté de droit.

1^{er} groupe. — *Droit romain*. — « Exposer les règles du droit romain sur la révocation de la propriété. » (Délai, un an.)

2^e groupe. — *Droit civil*. — « En quoi consiste l'administration des biens des enfants mineurs, que l'article 389 du Code civil accorde au père durant le mariage (condition, étendue, pouvoirs qu'elle confère, etc.) ? » (Délai, un an.)

3^e groupe. — *Droit public*. — « Comparer, au point de vue des principes essentiels d'un véritable gouvernement représentatif, la Loi fondamentale

du royaume des Pays-Bas (24 août 1815) et la Constitution belge (7 février 1831). Montrer par quelles dispositions ces deux actes constitutionnels se rattachent aux anciennes institutions politiques des provinces belgiques. » (Délai, un an.)

C. — Faculté des sciences.

1^{er} groupe. — *Sciences zoologiques*. — « Faire connaître complètement l'organisation d'un rotifère et discuter les affinités du groupe des rotateurs. » (Délai, un an.)

2^e groupes. — *Sciences minéralogiques*. — On demande une revue descriptive des minéraux des environs de Vielsalm. » (Délai, un an.)

3^e groupe. — *Sciences mathématiques*. — « Résumer et coordonner les recherches relatives aux séries de Fourier. — Délai, un an.)

4^e groupe. — *Astronomie*. — « Exposer les méthodes au moyen desquelles on peut déterminer les orbites cométaires. » (Délai, un an.)

D. — Faculté de médecine.

1^{er} groupe. — *Sciences biologiques*. — « Étudier le rôle de la moelle rouge des os dans la génération des corpuscules rouges du sang. » (Délai, deux ans.)

2^e groupe. — *Sciences thérapeutiques y compris la pharmacologie et la toxicologie*. — « Faire l'histoire physiologique, thérapeutique et toxicologique du phosphore, en s'appuyant sur des expériences nouvelles ayant surtout pour but d'établir la forme sous laquelle cette substance agit comme poison chez l'homme. » (Délai, un an.)

3^e groupe. — *Sciences médicales proprement dites*. — « Étudier l'anatomie et la physiologie pathologique de la néphrite parenchymateuse en y rattachant les causes et les symptômes de cette maladie. » — (Délai, un an.)

4^e groupe. — *Sciences chirurgicales*. — « Faire l'histoire du rôle que joue le périoste dans la génération des os et le démontrer par des expériences. » (Délai, un an.)

Les réponses devront être adressées au département de l'instruction publique avant les 1^{er} mars 1885 et 1^{er} mars 1886, pour celles des questions dont la solution comporte, d'après le programme formulé ci-dessus, respectivement un an et deux ans de travail.

Bruxelles, le 20 février 1884.

P. VAN HUMBEECK.

INSTRUCTION.

Il peut être utile de rappeler à ceux que la chose concerne les principales dispositions de la loi et des règlements relatifs au concours de l'enseignement supérieur.

A. — Conditions d'admissibilité.

Le concours de l'enseignement supérieur n'est accessible qu'aux jeunes gens ayant obtenu un diplôme légal de *docteur*, et seulement dans les deux années qui suivent l'obtention de ce diplôme. (Art. 44 de la loi du 20 mai 1876.)

Le gouvernement a égard, dans l'interprétation de cette disposition de la loi, à l'époque de l'ouverture du concours. *Il en résulte que le jeune homme qui, au 1^{er} mars 1884, ne comptera pas deux années de doctorat, pourra être admis aux diverses épreuves du concours auquel se rapportent les questions prédésignées.*

Le concours est ouvert aux Belges qui ont reçu dans le pays le diplôme de docteur, ainsi qu'aux étrangers docteurs qui ont fait leurs études universitaires en Belgique. (Arrêté roy. organique du 11 octobre 1877, art. 1^{er}.)

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

ORGANISATION D'UN ENSEIGNEMENT NORMAL DESTINÉ SPÉCIALEMENT A FORMER DES PROFESSEURS A MÊME D'ENSEIGNER L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE ET LES LANGUES MODERNES DANS LES ATHÉNÉES ET COLLÈGES DE LA PARTIE FLAMANDE DU PAYS.

LÉOPOLD II, Roi des Belges.

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu l'article 38, § 1^{er}, de la loi du 1^{er} juin 1850, aux termes duquel le gouvernement est autorisé à entretenir, en y employant, s'il y a lieu, les ressources que présentent les universités de l'État, notamment un enseignement normal pédagogique, destiné à former des professeurs pour les athénées et les collèges ;

Vu l'article 6 de la loi du 15 juin 1883, réglant l'emploi de la langue flamande pour l'enseignement moyen dans la partie flamande du pays, article ainsi conçu :

« Art. 6. Il sera organisé un enseignement normal destiné spécialement à former des professeurs à même d'enseigner en flamand. »

Considérant qu'il y a lieu d'instituer un pareil enseignement pour la formation de professeurs d'athénées et de collèges dans une ville flamande, et d'utiliser, à cet effet, les ressources que présente la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand ;

Voulant pourvoir, dès à présent, à la formation de professeurs capables d'enseigner en flamand, l'histoire et la géographie et les langues modernes ; Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne entendu ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Il est établi à Gand des cours normaux destinés à former des professeurs aptes à enseigner, en flamand, l'histoire et la géographie ainsi que les langues modernes (allemand, anglais et flamand) dans les athénées et les collèges de la partie flamande du pays.

Ces cours sont divisés d'après leur spécialité en :

1^o Section d'histoire et de géographie ;

2^o Section germanique.

Art. 2. La durée des études pour chacune des sections est de quatre ans.

Art. 3. L'enseignement de la première année, commune aux deux sections, comprend :

La philosophie élémentaire ;
L'explication d'auteurs latins et grecs ;
L'explication d'auteurs français ;
La grammaire flamande ;
La grammaire allemande ;
La grammaire anglaise ;
L'explication d'auteurs modernes flamands, allemands et anglais ;
L'aperçu général de l'histoire de la littérature flamande et de la littérature française ;
L'histoire ancienne ;
L'histoire de la littérature ancienne ;
Des travaux écrits et la discussion de ces travaux en flamand et en français.

Art. 4. L'enseignement de la section d'histoire et de géographie comprend, dès la deuxième année :

L'encyclopédie et l'histoire de la science historique et géographique ;
L'explication d'auteurs grecs et latins ;
L'histoire de la littérature ancienne ;
L'histoire de la philosophie ancienne, de la philosophie du moyen âge et de la philosophie moderne (principaux systèmes) ;
Le vieux français et le vieux flamand ou allemand ;
L'histoire de l'Orient ;
L'histoire de l'antiquité greco-romaine ;
Les antiquités grecques et romaines ;
L'épigraphie grecque et latine ;
L'histoire du moyen âge ;
L'histoire moderne ;
L'histoire contemporaine ;
L'histoire de Belgique ;
La paléographie ;
Des notions de droit public et l'histoire des institutions politiques modernes ;
L'économie politique ;
La cosmographie et la géographie physique ;
La géographie ancienne, la géographie du moyen âge, la géographie moderne et la géographie contemporaine ;
L'histoire des beaux-arts ;
L'histoire de la pédagogie ;
Des éléments d'hygiène scolaire ;
L'allemand ;
L'anglais ;
La lecture et la diction (en flamand et en français) ;
Des recherches scientifiques. Des travaux personnels dirigés de façon à conserver la connaissance du grec et du latin. La discussion de ces travaux en flamand et en français ;

Des exercices pratiques de paléographie ;

La pratique de l'enseignement.

Art. 5. L'enseignement de la section germanique comprend, dès la deuxième année :

L'encyclopédie et l'histoire de la philologie germanique ;

L'explication d'auteurs latins ;

L'explication et l'interprétation d'auteurs flamands, allemands et anglais de toutes les époques ;

La grammaire historique du flamand, la grammaire historique de l'allemand et la grammaire historique de l'anglais ;

L'histoire des littératures flamande, allemande et anglaise ;

L'histoire du moyen âge ; l'histoire moderne et contemporaine ; l'histoire de Belgique ;

L'histoire de la philosophie moderne ;

La grammaire comparée des langues germaniques ;

Des notions de droit public et l'histoire des institutions politiques modernes ;

La métrique ;

La paléographie ;

La philosophie élémentaire ;

L'histoire de la pédagogie ;

Des éléments d'hygiène scolaire ;

La lecture et la diction ;

Des recherches scientifiques. Des travaux personnels et leur discussion en flamand, en français, en allemand et en anglais ;

La pratique de l'enseignement.

Art. 6. La répartition des cours mentionnés aux articles 4 et 5 ci-dessus entre les trois dernières années d'études de chaque section, se fera par Notre Ministre de l'instruction publique, sur la proposition de l'administrateur inspecteur de l'université de Gand, directeur des cours normaux, le corps professoral entendu.

Notre Ministre de l'instruction publique fixera dans les mêmes conditions le nombre des leçons dont chaque cours se compose, et pourra, si la nécessité en est reconnue, créer d'autres cours ou modifier ceux qui sont énumérés ci-dessus.

Art. 7. Après chacune des trois premières années d'études les élèves subissent un examen de passage.

Les élèves qui n'auront pas subi cet examen avec succès parce que leurs études auraient été interrompues pour cause de maladie ou pour des motifs indépendants de leur volonté, pourront seuls être autorisés, sur la proposition du jury chargé de procéder aux examens de passage, à doubler les cours d'une année.

A la fin de la quatrième année d'études, les élèves sont répartis, sur la proposition du jury, entre la section d'histoire et de géographie et la section germanique.

A la fin de la quatrième année, les élèves subissent l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur.

Pour tous les examens il sera tenu compte, dans une mesure assez large, des travaux et des réponses des élèves pendant la durée de leurs études.

Un arrêté spécial réglera tout ce qui est relatif aux examens de passage et à l'examen de professeur agrégé.

Art. 8. Notre Ministre de l'instruction publique détermine, chaque année, d'après les besoins de l'enseignement, le nombre des élèves qui peuvent être admis avec jouissance d'une bourse d'études. Il peut, en outre, autoriser à suivre les cours, sans bourses, des jeunes gens déclarés admissibles pour lesquels le jury aura demandé cette faveur. Les bourses sont annuelles et font chaque année l'objet d'une nouvelle répartition d'après les résultats des examens de passage.

Art. 9. Sont seuls admis aux cours normaux, les jeunes gens qui se distinguent assez par leur conduite, par leurs connaissances et par les qualités de leur esprit, pour faire prévoir qu'à leur sortie ils pourront remplir avec succès les fonctions de professeur.

Nul n'est reçu d'ailleurs élève de l'école qu'en vertu du résultat de l'examen d'admission. Les admissions sont prononcées par arrêté ministériel, suivant l'ordre de classement arrêté par le jury et jusqu'à concurrence du nombre d'élèves déterminé par les besoins du service.

Art. 10. Pour pouvoir se présenter à l'examen d'admission, il faut être Belge de naissance, être âgé de 18 ans au moins et de 23 ans au plus, justifier de sa bonne conduite et prouver, par diplôme ou certificat, qu'on a suivi, avec fruit, un cours complet d'humanités. Le diplôme ou certificat devra être délivré par un établissement dans lequel on enseigne toutes les matières du programme du gouvernement.

Les étrangers, porteurs d'un diplôme ou certificat équivalent, obtenu ailleurs qu'en Belgique, pourront se présenter à l'examen d'admission, s'ils se destinent à la section germanique.

La valeur des diplômes et des certificats est appréciée par le jury d'admission.

Des dispenses d'âge pourront, dans des cas spéciaux, être accordées par Notre Ministre de l'instruction publique, sur la proposition du jury.

Art. 11. L'examen d'admission se divise en deux épreuves, l'une orale, l'autre écrite, et porte sur les matières suivantes :

- Une composition flamande ;
- Une composition française ;
- Une version latine orale ;
- Une version latine écrite, en flamand ;
- Une version grecque ;
- Un thème allemand ou anglais ;
- L'explication d'auteurs flamands et d'auteurs allemands ou anglais ;
- Les principes de la rhétorique ;
- L'histoire de Belgique ;
- Les éléments de la géographie physique et ethnographique.

Art. 12. L'examen d'admission a lieu devant un jury de cinq membres, nommés par Notre Ministre de l'instruction publique et choisis principalement parmi les professeurs des cours normaux. Un inspecteur de l'enseignement moyen fait partie de ce jury.

Art. 13. Peuvent être écartés, avant ou après l'examen, les aspirants dont la constitution physique présenterait des défauts jugés incompatibles avec les exigences de l'enseignement.

Art. 14. Les cours normaux sont placés sous l'autorité et la direction de l'administrateur-inspecteur de l'université.

Art. 15. Les leçons sont données et les exercices pratiques sont dirigés par les professeurs de l'université de Gand. En cas de nécessité, des nominations pourront être faites en dehors du cadre universitaire.

Art. 16. Les professeurs chargés d'un enseignement qui ne rentrerait pas dans le programme de l'université, recevront une indemnité dont le taux sera fixé par disposition ministérielle.

Art. 17. Notre Ministre de l'instruction publique, chargé de l'exécution du présent arrêté, règlera, en outre, tout ce qui concerne l'organisation des études, le régime intérieur, les examens d'admission, l'époque et la forme de ceux-ci, ainsi que le degré de mérite auquel les candidats doivent atteindre pour être déclarés admissibles.

Donné à Bruxelles, le 5 mars 1884.

Par la Roi :

LÉOPOLD.

Le Ministre de l'instruction publique,

P. VAN HUMBEECK.

MODIFICATIONS A L'ORGANISATION DE L'ÉCOLE NORMALE DES HUMANITÉS DE LIÈGE. — INSTITUTION D'UNE SECTION DE PHILOLOGIE CLASSIQUE, D'UNE SECTION DE PHILOLOGIE FRANÇAISE, D'UNE SECTION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE ET D'UNE SECTION DE PHILOLOGIE GERMANIQUE.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu les lois du 1^{er} juin 1850 et du 15 juin 1881, relatives à l'enseignement moyen donné aux frais de l'État.

Revu l'arrêté royal du 1^{er} septembre 1852, portant organisation de l'école normale des humanités établie à Liège, et tel qu'il a été modifié successivement par les arrêtés royaux du 26 juillet 1856, du 9 juin 1861, du 28 septembre 1865, du 10 janvier 1874 et du 17 avril 1877;

Revu l'arrêté royal du 8 mai 1874, instituant une section normale spéciale pour la formation de professeurs de langues modernes;

Revu l'arrêté royal du 9 novembre 1880, portant organisation temporaire à l'école normale des humanités, d'un enseignement spécial pour la formation de professeurs d'histoire et de géographie dans les athénées royaux et les collèges soumis au régime de la loi du 1^{er} juin 1850;

Considérant qu'il y a lieu, en vue de renforcer les études, d'introduire des modifications dans l'organisation actuelle de l'enseignement normal moyen du degré supérieur;

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne entendu ;
Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les articles 1^{er}, 3, 6, 7, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 22 et 23 de l'arrêté royal du 1^{er} septembre 1852, tel qu'il a été modifié par les arrêtés royaux du 26 juillet 1856, du 9 juin 1861, du 28 septembre 1865, du 10 janvier 1874 et du 17 avril 1877, sont remplacés par les dispositions ci-après :

« Art. 1^{er}. L'école normale des humanités, établié à Liège, est destinée à préparer aux chaires de langues anciennes, de français, d'histoire et de géographie et de langues germaniques, de l'enseignement moyen du degré supérieur, des jeunes gens d'une aptitude reconnue.

» Elle comprend quatre sections : la section de philologie classique, la section de philologie française, la section d'histoire et de géographie et la section de philologie germanique.

» Art. 3. Notre Ministre de l'instruction publique détermine, chaque année, d'après les besoins de l'enseignement, le nombre des élèves qui pourront être admis avec jouissance d'une bourse d'études.

» Il peut, en outre, autoriser à suivre les cours sans bourses, des jeunes gens déclarés admissibles, pour lesquels le jury aura demandé cette faveur.

» Les bourses sont accordées pour un an aux élèves reconnus les plus méritants aux examens d'admission ou de passage.

» Art. 6. Pour pouvoir se présenter à l'examen d'admission, il faut être Belge de naissance, être âgé de dix-huit ans au moins et de vingt-trois ans au plus, justifier de sa bonne conduite et prouver, par diplôme ou certificat, qu'on a fait avec fruit un cours complet d'humanités. Le diplôme ou certificat devra être délivré par un établissement dans lequel on enseigne toutes les matières du programme du gouvernement.

» Les étrangers, porteurs d'un diplôme ou certificat équivalent, obtenu ailleurs qu'en Belgique, pourront se présenter à l'examen d'admission à la section germanique.

» La valeur des diplômes et certificats produits par les récipiendaires sera appréciée par le jury d'admission.

» Art. 7. L'examen d'admission a lieu devant un jury de cinq membres nommés par Notre Ministre de l'instruction publique parmi les professeurs de l'école. Un inspecteur de l'enseignement fait partie de ce jury.

» L'examen d'admission se divise en deux épreuves, l'une orale, l'autre par écrit.

» Il comprend :

» A. Pour les sections de philologie classique, de philologie française, d'histoire et de géographie :

» Une composition française ;

» Un thème latin ;

» Une version latine ;

» Une version grecque ;

» Une traduction de l'allemand ou de l'anglais ;

- » Des explications d'auteurs grecs et latins ;
- » Les principes de la rhétorique ;
- » L'histoire de Belgique ;
- » Les éléments de la géographie physique et ethnographique.
- » B. Pour la section germanique :
 - » Une composition française ;
 - » Une version latine ;
 - » Une version grecque ;
 - » Un thème sur deux des trois langues, flamande, allemande et anglaise ;
 - » L'explication d'auteurs flamands et allemands ou d'auteurs flamands et anglais ou d'auteurs allemands et anglais ;
 - » Les principes de la rhétorique ;
 - » L'histoire de Belgique ;
 - » Les éléments de la géographie physique et ethnographique.
- » Art. 10. Les admissions sont prononcées par arrêté ministériel, suivant l'ordre de classement arrêté par le jury.
- » Art. 12. Les trois sections de philologie classique, de philologie française, d'histoire et de géographie ont une première année d'études commune dont l'enseignement comprend :
 - » La philosophie élémentaire ;
 - » La grammaire latine ;
 - » La grammaire grecque avec thèmes ;
 - » L'explication d'auteurs grecs et latins ;
 - » L'histoire ancienne ;
 - » L'histoire de la littérature ancienne ;
 - » Un aperçu général de l'histoire de la littérature française ;
 - » L'explication et l'analyse d'auteurs français ;
 - » La discussion de travaux écrits, en français et en latin, sur les littératures grecque, latine, française et l'histoire ;
 - » L'allemand ;
 - » La lecture et la diction.
- » Art. 13. L'enseignement de la section de philologie classique comprend :
 - » L'encyclopédie et l'histoire de la philologie classique ;
 - » La critique et l'herméneutique ;
 - » L'explication d'auteurs grecs et latins ;
 - » L'histoire de la littérature ancienne ;
 - » La métrique ;
 - » Les éléments de grammaire comparée des langues indo-européennes et la syntaxe comparée du latin, du grec et du français ;
 - » L'explication et l'analyse d'auteurs français ;
 - » L'histoire de la philosophie ancienne (principaux systèmes) ;
 - » Les antiquités romaines et grecques ;
 - » L'épigraphie grecque et latine ;
 - » La géographie ancienne ;
 - » La mythologie ;

- » L'archéologie ;
- » La paléographie ;
- » L'histoire du moyen âge, l'histoire moderne et contemporaine ;
- » Les notions de droit public et l'histoire des institutions politiques modernes ;
- » L'histoire de la pédagogie ;
- » Des éléments d'hygiène scolaire ;
- » L'allemand ;
- » La lecture et la diction ;
- » Des recherches scientifiques ; travaux personnels en français et en latin ; discussion ;
- » La pratique de l'enseignement.
- » Art. 14. L'enseignement de la section de philologie française comprend :
 - » L'encyclopédie et l'histoire de la philologie romane ;
 - » L'explication d'auteurs grecs et latins ;
 - » L'histoire de la littérature ancienne ;
 - » La grammaire historique de la langue française ;
 - » La métrique ;
 - » L'explication d'auteurs français de diverses époques, y compris la littérature contemporaine ;
 - » L'histoire détaillée de la littérature française ;
 - » L'histoire des littératures romanes (italienne et espagnole) ;
 - » La grammaire comparée des langues romanes avec introduction sur le latin vulgaire ;
 - » L'histoire de la littérature allemande et de la littérature anglaise ;
 - » L'histoire du moyen âge, l'histoire moderne et contemporaine ;
 - » Des notions de droit public et l'histoire des institutions politiques modernes ;
 - » La paléographie ;
 - » L'histoire de la pédagogie ;
 - » Des éléments d'hygiène scolaire ;
 - » L'allemand ;
 - » L'italien ;
 - » La lecture et la diction ;
 - » Des recherches scientifiques ; travaux personnels en français et en latin ; discussion ;
 - » La pratique de l'enseignement.
- » Art. 15. L'enseignement de la section d'histoire et de géographie comprend :
 - » L'encyclopédie et l'histoire de la science historique et géographique ;
 - » L'explication d'auteurs grecs et latins ;
 - » L'histoire de la littérature ancienne ;
 - » L'histoire de la philosophie ancienne, de la philosophie du moyen âge et de la philosophie moderne (principaux systèmes) ;
 - » Le vieux français et le vieux flamand ou allemand,

- » L'histoire de l'Orient ;
- » L'histoire de l'antiquité greco-romaine ;
- » Les antiquités grecques et romaines ;
- » L'épigraphie grecque et latine ;
- » L'histoire du moyen âge, l'histoire moderne et l'histoire contemporaine ;
- » L'histoire de Belgique ;
- » La paléographie ;
- » Des notions de droit public et l'histoire des institutions politiques modernes ;
- » L'économie politique ;
- » La cosmographie et la géographie physique ;
- » La géographie ancienne, la géographie du moyen âge, la géographie moderne et la géographie contemporaine ;
- » L'histoire des beaux-arts ;
- » L'histoire de la pédagogie ;
- » Des éléments d'hygiène scolaire ;
- » L'allemand ;
- » La lecture et la diction ;
- » Des recherches scientifiques ; travaux personnels dirigés de façon à conserver la connaissance du grec et du latin, et discussion. Exercices pratiques de paléographie ;
- » La pratique de l'enseignement.
- » Art. 16. L'enseignement de la section germanique comprend :
- » L'encyclopédie et l'histoire de la philologie germanique ;
- » L'explication et l'interprétation d'auteurs flamands, allemands et anglais de toutes les époques ;
- » La grammaire historique du flamand, la grammaire historique de l'allemand et la grammaire historique de l'anglais ;
- » La métrique ;
- » L'histoire de la littérature flamande, allemande et anglaise ;
- » La grammaire comparée des langues germaniques ;
- » La paléographie ;
- » La philosophie élémentaire ;
- » L'histoire de la philosophie moderne ;
- » L'explication d'auteurs latins et français ;
- » Un aperçu général de l'histoire de la littérature française ;
- » L'histoire du moyen âge, l'histoire moderne et l'histoire contemporaine ;
- » L'histoire de Belgique ;
- » Des notions de droit public et l'histoire des institutions politiques modernes ;
- » L'histoire de la pédagogie ;
- » Des éléments d'hygiène scolaire ;
- » La lecture et la diction ;
- » Des recherches scientifiques ; travaux personnels et discussion en français, en flamand, en allemand et en anglais ;
- » La pratique de l'enseignement.

» Art. 17. Notre Ministre de l'instruction publique déterminera, sur la proposition du directeur de l'école, le corps professoral entendu, les cours qui appartiennent à chacune des trois dernières années d'étude des sections de philologie classique, de philologie française, d'histoire et de géographie et les cours qui appartiennent à chacune des quatre années d'études de la section germanique, ainsi que le nombre d'heures de leçons dont ils se composent ;

» Il pourra créer d'autres cours ou modifier ceux qui sont énumérés ci-dessus.

» Art. 19. Après chacune des trois premières années d'études, les élèves subissent dans l'école un examen de passage à l'année suivante.

» Art. 20. Les élèves qui n'auront pas subi cet examen avec succès ne pourront être autorisés à doubler les cours d'une année que sur une proposition motivée du jury.

» Art. 22. A la fin de la quatrième année d'études, les élèves subissent l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur.

» Le diplôme mentionne la spécialité de l'examen de chaque récipiendaire.

» Art. 23. Pour tous les examens il sera tenu compte, dans une mesure assez large, des travaux et des réponses des élèves pendant la durée de leurs études.

» Un arrêté spécial réglera tout ce qui est relatif aux examens de passage et à l'examen de professeur agrégé. »

Art. 2. Il sera organisé, par les soins de Notre Ministre de l'instruction publique, pour tous les élèves de l'école normale, un enseignement complet de gymnastique rationnelle.

Art. 3. Notre arrêté du 8 mai 1874, instituant une section normale spéciale pour la formation de professeurs de langues modernes, ainsi que Notre arrêté du 9 novembre 1880, portant organisation temporaire à l'école normale des humanités d'un enseignement spécial pour la formation de professeurs d'histoire et de géographie, sont rapportés.

Art. 4. Notre Ministre de l'instruction publique, chargé de l'exécution du présent arrêté, réglera tout ce qui concerne l'examen d'admission ; il en déterminera l'époque et la forme, et fixera le degré de mérite auquel les candidats doivent atteindre pour être déclarés admissibles.

Donné à Bruxelles, le 5 mars 1884.

Par le Roi :

LÉOPOLD.

Le Ministre de l'instruction publique,
P. VAN HUMBEECK.

MODIFICATIONS A L'ARRÊTÉ ROYAL ORGANIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE
DES SCIENCES A GAND.

LÉOPOLD II, Roi des Belges.

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu les lois du 1^{er} juin 1850 et du 15 juin 1881, relatives à l'enseignement moyen donné aux frais de l'État ;

Revu l'arrêté royal du 2 septembre 1852, modifié par les arrêtés royaux du 10 juin 1861, du 29 septembre 1865, du 6 juin 1868 et du 17 avril 1877 ;

Revu l'arrêté royal du 9 novembre 1880, portant organisation temporaire à l'école normale des sciences à Gand d'un enseignement spécial pour la formation de professeurs de sciences naturelles et de professeurs de sciences commerciales dans les athénées et les collèges soumis au régime de la loi du 1^{er} juin 1850 ;

Considérant qu'il y a lieu de consacrer définitivement le principe de la création d'un enseignement pour la formation de professeurs de sciences naturelles ; mais qu'il convient de conserver momentanément encore son caractère d'essai à l'enseignement pour la formation de professeurs de sciences commerciales ;

Voulant renforcer les études à l'école normale des sciences ;

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne entendu,
Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les articles 1^{er}, 3, 5, 6, 7, 11, 12, 17, 18 et 19 de l'arrêté royal du 2 septembre 1852, tel qu'il a été modifié par les arrêtés royaux du 10 juin 1861, du 29 septembre 1865, du 6 juin 1868 et du 17 avril 1877, sont remplacés par les dispositions suivantes :

« Art. 1^{er}. L'école normale des sciences, annexée à l'université de Gand, est destinée à préparer aux chaires des sciences de l'enseignement moyen du degré supérieur, des jeunes gens d'une aptitude reconnue.

» Elle comprend deux sections : la section des sciences physiques et mathématiques et la section des sciences naturelles.

» Art. 3. Notre Ministre de l'instruction publique détermine, chaque année, d'après les besoins de l'enseignement, le nombre des élèves qui pourront être admis avec jouissance d'une bourse d'étude. Il peut, en outre, autoriser à suivre les cours de l'école, sans bourse, des jeunes gens déclarés admissibles pour lesquels le jury aura proposé cette faveur.

» Art. 5. Nul n'est reçu élève de l'école qu'en vertu du résultat de l'examen d'admission.

» Les admissions sont prononcées par arrêté ministériel, suivant l'ordre de classement arrêté par le jury, et jusqu'à concurrence du nombre d'élèves déterminé par les besoins du service.

» Art. 6. Pour se présenter à l'examen d'admission, il faut être Belge de naissance, être âgé de 18 ans au moins et de 23 ans au plus, justifier de sa bonne conduite et prouver, par diplôme ou par certificat, qu'on a fait avec fruit un cours d'humanités ou un cours d'études professionnelles jusqu'en rhétorique inclusivement.

» Le diplôme ou certificat devra être délivré par un établissement dans lequel on enseigne toutes les matières du programme du gouvernement.

» La valeur en est appréciée par le jury.

» Art. 7. L'examen d'admission a lieu devant un jury de cinq membres, nommés par le ministre et dont quatre sont pris parmi les professeurs de l'école normale. Un inspecteur de l'enseignement moyen fait partie de ce jury.

» L'examen d'admission se divise en deux épreuves, l'une orale, l'autre par écrit, et porte sur les matières suivantes :

- » 1^o Une rédaction française et des explications d'auteurs français ;
- » 2^o Une traduction à livre ouvert d'un texte en prose, allemand ou anglais ;
- » 3^o Une rédaction flamande et des explications d'auteurs flamands (pour les récipiendaires qui se destinent à enseigner dans un établissement de localité flamande) ;
- » 4^o L'histoire de Belgique ;
- » 5^o Les éléments de la géographie physique et ethnographique ;
- » 6^o L'arithmétique ;
- » 7^o L'algèbre jusqu'aux équations exponentielles inclusivement ;
- » 8^o La géométrie et la trigonométrie rectiligne et sphérique ;
- » 9^o La géométrie analytique à deux dimensions ;
- » 10^o La géométrie descriptive (ligne droite et plan) ;
- » 11^o Le dessin à main levée.

» L'époque et la forme de l'examen, le mode d'après lequel il est procédé à l'appréciation des épreuves et le degré de mérite auquel les candidats doivent atteindre, seront déterminés par dispositions ministérielles. Dans l'évaluation du mérite des récipiendaires, il devra surtout être tenu compte de leur aptitude naturelle.

» Les élèves sont admis dans l'ordre où ils ont été classés par le jury.

» Art. 11. Le programme d'enseignement de l'école normale comprend tout le système des connaissances exigées pour l'obtention du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences.

» Art. 12. La durée des études est de trois ans.

» La première année d'études est commune aux sections des sciences physiques et mathématiques et des sciences naturelles.

» L'enseignement de la première année d'études comprend :

- » Les éléments de philosophie ;
- » La géométrie analytique ;
- » Les éléments d'analyse algébrique et infinitésimale ;
- » La physique expérimentale ;
- » Les éléments de chimie ;
- » Les éléments de botanique et de zoologie ;
- » Les éléments de mécanique ;
- » Le dessin à main levée ;
- » L'enseignement de la section des sciences physiques et mathématiques comprend :
 - » La géométrie descriptive ;
 - » L'analyse algébrique ;
 - » Le calcul différentiel et le calcul intégral et des notions sur le calcul des différences et des variations ;
 - » La statique analytique ;
 - » Les ombres et les projections ;

- » La dynamique et la mécanique industrielle ;
- » La physique mathématique générale ;
- » Les éléments de l'astronomie, de la physique du globe et de la météorologie ;
- » La méthodologie mathématique ;
- » Les éléments du calcul des probabilités ;
- » L'histoire sommaire des sciences mathématiques et de la physique ;
- » Des exercices de mathématiques ;
- » Des exercices pratiques sur la physique ;
- » Des exercices de leçons ;
- » Des épures de géométrie descriptive ;
- » La pratique de l'enseignement.
- » L'enseignement de la section des sciences naturelles comprend :
 - » La minéralogie et la cristallographie ;
 - » La chimie générale ;
 - » La botanique ;
 - » La zoologie ;
 - » La géologie ;
 - » Les éléments de l'astronomie ;
 - » L'anatomie comparée ;
 - » Des manipulations chimiques ;
 - » Des exercices pratiques sur la zoologie et des excursions zoologiques ;
 - » Des exercices d'analyse chimique et des démonstrations expérimentales de chimie ;
 - » Des exercices pratiques de minéralogie et des excursions géologiques ;
 - » Des exercices pratiques de botanique et des excursions botaniques ;
 - » Des exercices pratiques d'anatomie comparée ;
 - » Le dessin scientifique ;
 - » La pratique de l'enseignement.
- » Notre Ministre de l'instruction publique répartit ces cours entre les deux années d'études de chacune des deux sections de sciences physiques et mathématiques et des sciences naturelles. Il détermine également le nombre des leçons dont chaque cours se compose.
- » Ces décisions sont prises sur la proposition du directeur de l'école, l'inspecteur des études entendu.
- » Art. 17. Après chacune des deux premières années d'études, les élèves subissent, dans l'école, un examen de passage à l'année suivante. Après la troisième année d'études, ils subissent l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur.
- » Pour tous les examens, il sera tenu compte, dans une mesure assez large, des travaux et des réponses des élèves pendant la durée de leurs études.
- » Un arrêté spécial règlera tout ce qui est relatif aux examens de passage et à l'examen de professeur agrégé. »
- Art. 2. En vue d'engager les professeurs agrégés à continuer leurs études et sauf à accorder des avantages à ceux qui passeraient par cette année

supplémentaire, il pourra être institué une quatrième année d'études à l'école normale des sciences.

Ne seront admis, le cas échéant, aux cours de cette quatrième année que les professeurs agrégés qui se seront particulièrement distingués pendant leur séjour à l'école.

L'admission sera prononcée par disposition ministérielle, sur la proposition du directeur.

Art. 3. Sont abrogées les dispositions de l'article 18 de l'arrêté royal du 2 septembre 1852, relatives au grade et au diplôme d'aspirant professeur agrégé de l'enseignement pour les sciences, et celles de l'arrêté du 8 novembre 1880, relatives à l'organisation temporaire d'un enseignement spécial pour la formation de professeurs de sciences naturelles.

Art. 4. Notre Ministre de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 5 mars 1884.

Par le Roi :

LÉOPOLD.

Le Ministre de l'instruction publique,
P. VAN HUMBEECK.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire, du 11 Février : **Deecke**, La tablette de Megliano; **Pauli**, Etudes sur l'ancien italien; **Bugge**, Recherches sur l'étrusque (Michel Bréal); — Poésies françaises de Marie Stuart, p. p. **Pawlowski** (T. de L.). — Thèses de M. Flammermont : le consentement de l'impôt au XIII^e siècle et Le chancelier Maupéou et les parlements. — Du 18 Février : **A. Bertrand**, la Gaule avant les Gaulois (H. d'Arbois de Jubainville). — **Omont**, Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec de la Bibliothèque nationale (Albert Martin). — La Germanie de Tacite, p. p. **Schweizer-Sidler** (Henri Gœlzer). — Beovulf, p. p. **Harrisson et Sharp** (J. D.). — **G. Sohlumberger**, Documents pour servir à l'histoire des thèmes byzantins (Anatole de Barthélemy). — **R. de Maulde**, Jeanne de

France, duchesse d'Orléans et de Berry (Pélicier). — Du 25 Février : **Protap Chundra Roy**, Traduction du Mahâbhârata, I-IV (A. Barth). — **Léop. de Ranke**, L'empire romain, I (Camille Jullian). — **Alex. de Puymaigre**, Souvenirs sur l'Emigration, l'Empire et la Restauration, p. p. **Théod. de Puymaigre** (A. C.). — Du 3 mars : Aristophane, La Paix, p. p. **Blaydes** (Albert Martin). — 47. **Schweder**, De la Chorographie d'Auguste (Camille Jullian). — **E. Engel**, Histoire de la littérature anglaise, I (C. J.). — **Kervyn de Lettenhove**, Les huguenots et les gueux (T. de L.). — Variétés : Lettres inédites de Lanthenas et de Roland. — Du 10 Mars : Extraits de Lucrèce, p. p. **Bergson** (Max Bonnet et Paul Monceaux). — L'Énéide de Veldeke, p. p. **Behaghel** (A. Bossert). — Trois cent soixante et six apologues d'Esope traduits par Haudent, p. p. **Lormier** (A. Delboulle). — **James Darmesteter**, Essai de littérature anglaise (J. J. Jusserand. — **Nève**, Les époques littéraires de l'Inde (A. Barth). — Variétés : Une correction dans le Médecin Volant (Marcel Schwob). — Du 17 Mars. **Dunbar**, Concordance d'Aristophane (Albert Martin). — **G. Duruy**, La trêve de Vaucelles et le cardinal Carlo Caraffa (Henri Vast). — Académie des Inscriptions (Julien Havet). — Importante inscription de Lambèse.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. **O. Riemann** et **E. Chatelain**, Année et tome VIII. 1^{re} livraison. 31 Janvier 1884.

Sommaire : La publication de l'Énéide, par Gaston Boissier. — Varro-niana, par Louis Havet. — Ex Tiberi lacte haurire, par le même. — Remarques sur Eschyle, par Henri Weil. — Ad Ciceronis Caelianam, par Emil Baehrens. — Calendrier romain, par Gaston Boissier. — Le subjonctif de répétition, par Max Bonnet. — Arnobe 7, 3, par L. Havet. — Note sur le manuscrit de Nonius Marcellus n° 347 de la bibliothèque de la ville de Berne, par Henri Meylan. — Les manuscrits de Montpellier. I. Sénèque le rhéteur, par Max Bonnet. — Fragments de scholies sur Claudien, par Émile Chatelain et A.-C. Pret. — Correction d'un passage d'Ovide (Métamorph. 1, 16), par A. M. Desrousseaux. — Cicéron, Philip-piques II, 40, 103, par J. Gantrelle. — Arnobe, 7, 10, par L. Havet. — Note sur deux passages du Gorgias de Platon, par O. R. — Plaute, Rudens, 49, par L. Havet. — Glossematica, par Gustav Loewe. — Notice sur Gustav Loewe, par Émile Chatelain. — Note sur un passage de Juvénal, par P. Thomas. — Fidicinius, par Louis Havet. — Bulletin bibliographique.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. 1883. Zwölftes Heft. Berlin, Calvary.

Erste Abtheilung. Jahresbericht über die griechischen Tragiker betreffende Litteratur der Jahre 1881 und 1882. Von Dr. Nikolaus Weck-lein, Professor u. Studienrektor in Passau (Schluss). — Jahresbericht über Herodot für 1881—1883. Von Director Dr. H. Stein in Oldenburg. —

Bericht über die auf die attischen Redner und die griechischen Rhetoren bezüglichen, von Anfang 1880 bis Ende 1881 erschienenen Schriften. Von Professor Dr. F. Blass in Kiel. — Jahresbericht über Plutarch's *Moralia* für 1882 und 1883. Von Dr. H. Heinze, Dirigent des Königl. Gymnasiums zu Pr. Stargard in Westpreussen.

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus von Oktober 1881 bis Ende 1882. Vom Gymnasial-Oberlehrer Dr. Oskar Seyffert in Berlin (Schluss). — Jahresbericht über die Römischen Bukoliken. Von Dr. C. Schaper in Berlin (Schluss folgt im nächsten Heft).

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Neunzehnter Band. Erstes heft. Berlin, 1884.

Th. Mommsen, die Conscriptionsordnung der römischen Kaiserzeit. — Th. Thalheim, die Antidosis. — E. Maass, de Phaenomenis Arati recensendis.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1883. *Zwölftes heft.*

Erste Abtheilung (127^r Band). — Zu Sophokles Philoktetes. von Moriz Schmidt in Jena. — Zur ökonomie der historien des Timaios. von H. Kothe in Breslau. — Zu den quellen der Messeniaka des Pausanias. von G. Busolt in Kiel. — Zu Aischylos [Agam. 521]. von A. Lowinski in Deutsch-Krone. — Zu Xenophons anabasis. von F. Reuss in Wetzlar. — Zum fünften buche der Aristotelischen politik. von H. Flach in Tübingen. — Zur erklärungs- und kritik der Homerischen gedichte. III. von A. Gemoll in Wohrlau. — Zu Dionysios von Halikarnasos. von C. Jacoby in Danzig. — Zu Hieronymus de viris illustribus [c. 59]. von G. Terwelp in Andernach. — Zu Ovidius Fasti [III 497 ff.]. von H. Gilbert in Meissen. — Horazische allegorie. von Th. Plüss in Basel. — Zu Tibullus. von E. Baehrens in Groningen. — Die zeit der lex Antonia Cornelia de permutatione provinciarum (44 vor Ch.). von O. E. Schmidt in Dresden.

1884. *Erstes heft.*

Erste Abtheilung (129^r Band). — Zur Homerischen wörterklärung des Aristarchos. von E. Kammer in Lyck. — Homerische kleinigkeiten. von Moriz Schmidt in Jena. — Pausanias und seine ankläger. von H. Brunn in München. — Zu Cicero de natura deorum. von A. Goethe in Grosz-Glogau. — Erotemata. 1-5. von **. — Anz. v. J. Brzoska: de canone decem oratorum Atticorum quaestiones (Breslau 1883). von O. Harnecker in Friedeberg (Neumark). — Zu den griechischen elegikern. von J. Sitzler in Tauberbischofsheim. — Zu Ciceros Pompeiana [§ 18]. von A. Mosbach in Berlin. — Zu Tacitus historien. von A. Eussner in Würzburg. — Zu Horatius episteln [I 15, 13. II 1, 173]. von R. Duncker in Colberg und Ch. Cron in Augsburg. — De Vergilii arte rhythmica. von H. Draheim in Berlin.

— Zu Ciceros reden gegen Catilina [I § 1]. von O. Wichmann in Eberswalde. — Zu den scriptores historiae Augustae. von H. Peter in Meissen.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller — Berlin, 1884.

Februar. März.

I. Abteilung. Abhandlungen. Randglossen zu Curtius' Grundzügen der griech. Etymologie. 3. Artikel. Von Oberlehrer Dr. J. Sanneg in Luckau. (Schluß.) — II. Abteilung. Litterarische Berichte. H. Siebeck, Über Wesen und Zweck des wissenschaftlichen Studiums, angez. von dem Direktor der Franckeschen Stiftungen Dr. O. Frick in Halle a S. — C. Cauer. Delectus inscriptionum Graecarum, 2. Aufl., angez. von Prof. Dr. U. v. Wilamowitz-Moellendorf in Göttingen. — E. Bachof, Griechisches Elementarbuch I, ang. von Gymnasialdirector Dr. R. Grosser in Wittstock. — V. Hintner, Griechische Schulgrammatik, angez. von Dr. P. Weissenfels in Züllichau. — E. Köhler, Mittelhochdeutsche Laut- und Flexionslehre nebst einem Abriss der Metrik; R. v. Muth, Mittelhochdeutsche Metrik, angez. von Dr. H. Löschhorn in Berlin. — Fr. Bauer, Grundzüge der neuhochdeutschen Grammatik, neu bearbeitet von K. Duden, angez. von Oberlehrer Dr. Th. Lohmeyer in Altena i. W. — G. Wenz, Die mathematische Geographie; W. Rohmeder und G. Wenz, Methodischer Schulatlas für bayerische Schulen; A. Kirchhoff, Rassenbilder, angez. v. Dr. E. Oehlmann in Norden.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1883.

Inhalt des zwölften heftes : Erste Abtheilung. Abhandlungen. — Die subjectlosen Sätze und die Schulgrammatiken. Von J. Huemer in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. — Ausgewählte Schriften des Lucian. Für den Schulgebrauch erklärt von Dr. Karl Jacobitz. 2. Bänden : Die Todtengespräche, ausgewählte Göttergespräche, der Hahn. 2. mehrfach berichtigte Auflage. Leipzig 1883, Teubner. 150 SS. Angez. von A. Baar in Görz. — Grundriss zu Vorlesungen über die griechische Syntax, von E. Hübner. Berlin 1883, Verlag von W. Hertz (Bessersche Buchhandlung). 8°. IV u. 112 SS. Angez. von Joseph Golling in Olmütz. — Beiträge zur lateinischen Grammatik von Arthur Probst. I. Zur Lehre vom Verbum. SS. 1-104. II. Zur Lehre von den Partikeln und Conjunctionen. SS. 105-172. Leipzig 1883, Verlag von Zangenberg und Himly. Angez. von Gustav Meyer in Graz. — Dr. M. Schmitz, Quellenkunde der römischen Geschichte bis auf Paulus Diaconus. Gütersloh 1881, Druck und Verlag von C. Bertelsmann. 8°. 128 SS. Angez. von W. Kubitschek in Oberhollabrunn. — Die Ethik der alten Griechen, dargestellt von Leopold Schmidt. In zwei Bänden. Berlin 1882, Wilhelm Hertz. (I : V u. 400, II : VI. u. 494 SS.) Angez. von T. Wildauer in Innsbruck.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen 1884.

26 Januar. — J. Vahlen, Über die Pätus-Elegie des Propertius (E. Heydenreich). — W. Deecke, Die griechischkyprischen Inschriften in epichorischer Schrift (C. Pauli). — L. Traube, *Varia libamenta critica* (Kraffert). — A. Probst, Zur Lehre vom verbum (Kluge). — W. Velke, Zeitschrift des Vereins zur Erforschung der rheinischen Geschichte und Altertümer in Mainz Bd. III, Heft 2 u. 3 (F. Otto). — K. Mayer, Attische syntax in schülmassiger Fassung (G. Vogrinz).

2 Februar. — Jos. Karassek, Der infinitiv bei Herodot (Vogrinz). — G. Hess, Übersetzung von Platos Verteidigungsrede, Krito, Phädo (Eichler). — G. Golisch, De praepositionum usu Thucydideo (G. Meyer). — E. Hauler, Terentiana, quaestiones cum specimine lexici (A. Teuber). — Bäker, Die Metaphern in den Satiren des Horaz (H. Schütz). — Veit Valentin, Neues über die Venus von Milo (Fr. Kiel). — F. Waldmann, Der Bernstein im Altertum (O. Weise). — C. Thiemann, Wörterbuch zu Xenophons Hellenika (Zurborg).

9 Februar. — Ferd. Weck, Beiträge zur Erklärung homerischer Personennamen (H. Anton). — Richard Hache, De participio Thucydidio, Pars. I, 4, 5; Derselbe, De participio Thucydidio, Pars II, 1, 2 (Georg Meyer). — A. Grossmann, Die philosophischen Probleme in Platos Protagoras (Westermayer). — A. Arlt, Zu Hor. Sat. II, 1, 34-39 (H. Schütz). — Fr. Schmidt, Der Codex Tornesianus der Briefe Ciceros an Atticus und sein Verhältnis zum Medicens (J. H. Schmalz). — Th. Stangl, Der sog. Gronovscholiast zu elf ciceronischen Reden (X.) — O. Schrader, Sprachvergleichung u. Urgeschichte (G. A. Saalfeld). — O. Gortzitza, Kritische Sichtung der Quellen zum ersten punischen Kriege (Hesselbarth. — O. Richter, Lat. Lesebuch (Homburg).

16 Februar. B. Ensem, Bedeutung und Gebrauch von δᾶ bei Homer (A. Gemoll). — Joh. Balkenholl, De participiorum usu Thucydidio (G. Meyer). K. Fisch, Zu Hor. carm. II, 2 (H. Schütz). — L. Papillon, P. Vergilii opera (O. Brosin). — C. Jacoby, Anthologie aus den Elegikern der Römer. — E. Heydenreich, Livius und die römische Plebs (A. Eussner). — H. Kraffert, Beiträge zur Kritik und Erklärung lat. Autoren, III. Heft (E. Heydenreich). — M. Klatt, Chronologische Beiträge zur Geschichte des achäischen Bundes (R. Schmidt).

23 Februar. — A. Frigell, Propertii elegiae duodecim (E. Heydenreich). — H. Reinhard, Julii Caesaris commentarii de bello Gallico (O. Keller). — Chr. Wordsworth, Conjectural Emendations of passages in ancient authors (R. Ellis). — Transactions of the Oxford Philological Society (H. Kraffert). — E. V. Keitz, Über Tierliebhaberei im altertume (G. A. Saalfeld). — J. Mörschbacher, Über Aufnahme griechischer Gottheiten in den römischen Kultus (G. A. Saalfeld). — H. A. Müller, Lexikon der bildenden Künste (H. Neuling). — H. Ebeling, Schulwörterbuch zu Homers Odyssee und Ilias (A. Gemoll). — W. Herbst, Aus Schule und Haus (Saegert).

1 März. — Ph. Braun, Der Gebrauch von οὐτος in der Ilias (A. Gemoll). — Frommann, Über den relativen Wert der Homer. Gleichnisse (A. Gemoll). — Th. Meckenbach, Übersetzung von Sophokles Antigone (F. Gumpert). — K. Riedel, Das Sujet der Sophokleischen Antigone (Vogrinz). — W. Klouček, Virgiliانا (O. Brosin). — Kleinecke, De penthemimere et hephthemimere a Vergilio usurpatis (M. Krafft). — M. Hertz, A. Gellius (L. Mueller). — Angermann, Geographische Namen Altgriechenlands (O. Weise). — L. de Feis, I dadi scritti di Toscanella ed i numeri etruschi¹ (C. Pauli).

8 März. — Fr. V. Gustafsson, De Apollinari Sidonio emendando (P. Mohr). — J. Pitra, Analecta Sanctae Hildegardis opera (H. Rönsch). — S. Bugge, Beiträge zur Erforschung der etruskischen Sprache. — W. Deecke, Die etruskischen Bilinguen (C. Pauli). — H. Matzat, Römische Chronologie, II. Band (W. Soltau). — P. Regnaud, Mélanges tirés de l'Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon (G. A. Saalfeld). — F. Kolbe, Die Einrichtung unserer der altklassischen Lektüre dienenden Schulausgaben (O. Brosin). — H. Ziemer, Junggrammatische Streifzüge im Gebeite der Syntax (Ph. Kautzmann).

15 März. — C. Ziwsa, Die eurhythmische Technik des Catullus (O. Harnecker). — L. W. Hasper, Ciceronis Tuscul. Disput. (Schaeffer). — Walther, Caesar de bello Gallico (R. Menge). — E. Schelle, De M. Antonii triumviri epistulis (L. Gurlitt). — G. Graeser, οἱ Ἑλλήνων τε καὶ Ῥωμαίων μέγιστοι ὀδοὶ (G. A. Saalfeld). — S. Herrlich, Die Verbrechen gegen das Leben nach attischem Recht (R. Schmidt). — C. Menzel, Lat. Übungsbuch (R. Binde).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert und K. Thiemann. 1884. Calvary.

26 Januar. — **Original-Arbeiten**: Rud. Westphal, Mehrstimmigkeit oder Einstimmigkeit der griechischen Musik. IV. — **Recensionen und Anzeigen**: E. Hins, Homère. L'Odyssée avec une étude sur Homère (Albert Gemoll). — M. Schneidewin, Homerisches Vocabularium (K. Thiemann). — H. F. Müller, Dispositionen zu den drei ersten Enneaden des Plotinos (H. v. Kleist). — Ciceros Rede für Publius Sestius erklärt von R. Bouterwek (J. H. Schmalz). — H. Uhle, Griechische Schulgrammatik (J. Sitzler). — J. v. d. Gheyn, Cerbère. Étude de mythologie comparée (R. Schröter). — K. W. Nitzsch, Geschichte der römischen Republik (G. J. Schneider). — M. Miller, Das Jagdwesen der alten Griechen und Römer (O. Keller). — H. Kratz, Die Lehrpläne für die höheren Schulen in Preussen (Ellger). — **Auszüge aus Zeitschriften, etc.**

2 Februar. — **Original-Arbeiten**: Th. Gomperz, Eine Orakelantwort aus Dodona. — **Recensionen und Anzeigen**: B. Wiedemann, Sammlung altägyptischer Wörter (H. B.). — Th. Bergk, 1. Griechische Literaturgeschichte. 2. Fünf Abhandlungen zur Geschichte der griechischen Philosophie (K. Bruchmann). — E. Deltour, Littérature grecque (J.

Sitzler). — **Cruindmeli** *Ars metrica*, hrsgb. von J. Huemer (H. Rönsch). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

9 Februar. **Originalarbeiten**: Rud. Schneider, Cäsars Rheinbrücke — **Recensionen und Anzeigen**: Th. Gomperz, Herodoteische Studien (A. Bauer). — M. Voigt, Die XII tafeln (M. Conrat). — Gellii noctes atticae, rec. M. Hertz (O. Seyffert). — H. Ziemer, Junggrammatische Streifzüge (J. H. Schmalz). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

16 Februar. — **Originalarbeiten**: Hohegger, Zur Farbenblindheit Homers. — **Recensionen und Anzeigen**: Fr. Sartorius, Sophokles's Oedipus a. Kolonos; J. Gilbert, Meletemata Sophoclea; G. Friedrich, Humanistische Studien (H. Müller). — Th. Maurer, Cruces philologicae (Schneider). — A. Bourgoin, de Claudio Mario (K. Sittl). — G. Wattenbach, Script. graecae spec. (Lehmann). — A. Jacob, Sylloge vocabulorum (P. Pulch). — H. Schliemann, Troja (Chr. B.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

22 Februar. — **Originalarbeiten**: O. Harnecker, Einiges über M. Caelius Rufus und zu Ciceros Caeliana. — **Recensionen und Anzeigen**: **Commentaria in Aristotelem**: M. Hayduck, Sophonias in libros Aristotelis; M. Hayduck, Anonymi in Aristotelis Categorias (—). — **Anecdota Oxoniensia**: J. H. Onions, Nonius Marcellus (L. Mueller). — O. Gilbert, Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Altertum (s.). — F. Buecheler, Umbrica (Deecke). — H. Kiepert, Schulatlas d. alten Welt (Chr. B.). — B. Arnold, Griechische Sagen und Märchen (O. Hempel). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

1 März. — **Originalarbeiten**: A. Otto, Propertiana, I. — **Recensionen und Anzeigen**: E. B. England, Euripidis Iphigenia Taurica (Wecklein). — P. Hellwig, Ciceros Reden (Harnecker). — G. Landgraf, Ciceros Rede für Sex. Roscius aus Ameria; H. Nohl, Cicero pro Sex. Roscio Amerino (J. H. Schmalz). — R. Menge, C. Julii Caesaris commentarii de bello Gallico (R. Schneider). — K. Sittl, Geschichte d. griech. Litteratur bis auf Alexander d. Grossen (E. Heitz). — **Auszüge aus Zeitschriften**.

8 März. — **Originalarbeiten**: A. Otto, Propertiana, II. — **Recensionen und Anzeigen**: M. Curtze, Über eine Handschrift der Kgl. öffentl. Bibl. zu Dresden (Weissenborn). — Caesar de bello Gallico ed. J. Prammer (R. Schneider). — J. Belsheim, Der brief des Jakobus in alter lateinischer Übersetzung (H. Rönsch). — K. Kunze, Griechische Formenlehre in Paradigmen (Frädrich). — K. L. Roth, Römische Geschichte (Brennecke). — L. Fontaine, L'armée romaine (Steinwender). — G. Wolf, Geschichte der Wiener Universität (A. Horawitz). — J. Krassnig, Das Übersetzen aus dem Latein. und Griechischen (Sorgenfrey). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Leipzig, Freitag, Prag. Tempsky.

6 Februar 1884. — Matzat, Röm. Chronologie I I. Teil (Thouret). —

Luehke, *Quaest. in hist. Graecor. comoediae* (Kaehler). — Aristotelis *Magna Mor.* ed. Susemihl (Wallies). — Livius 1. XXVIII von Friedersdorff (Eufsner). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

13 Februar. — *Chronicon Parium* ed. Flach (Dopp). — Matzat, *Röm. Chronologie I* (Thouret). Schlufs. — Auffarth, *Platon. Ideenlehre* (J. Wagner). — Vollbrecht, *Wörterbuch zu Xen. Anab.* 5. Aufl. (Matthias). — Moll, *De temporibus epp. Tullianarum* (Gurlitt). — Hoffman, *De Titi temporibus* (Violet). Kurze Rezensionen etc.

20 Februar. — *Homeri Odyssea* ed. Dindorf-Hentze (P. Cauer). — Clasen, *Untersuch. üb. Timaios v. Tauromenion* (G. J. Schneider). — O. V. Gebhardt u. Ad. Harnack, *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristl. Litteratur. II. Art.* (Otto) Schlufs. — Washietl, *De similitud. Ovidianus* (K. P. Schulze). — Luterbacher, *Titi Livii ab urbe cond. liber XXII* (Eussner). — Thiemann, *Wörterbuch zu Xenophous Hellenika* (Matthias). — Schroeter, *Quas form. nomin. them. signat.* (Schweizer-Sidler). — La Roche, *Augment des griech. Verburs* (C. Angermann). — Holzer, *Übungsstücke zum Übers. ins Latein.* — Scheins, *Lat. Formenlehre für Sexta* (E. Althaus). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

27 Februar. — Roth-Westermayer, *Römische Geschichte* (Faltip). — Thiemann, *Homerische Formenlehre* (Cauer). — Ruete, *Die Korrespondenz Ciceros von 44, 43.* (O. E. Schmidt). — T. Livi 1. XXVI-XXX ed. A. Zingerle (Krah). — Grunauer, *Bemerkungen zu Livius* (Krah). — Bäumlein, Holzer, Rieckher, *Griech. Übers.* — *Verhandlungen der Karlsruher Philologen-Versammlung.* — Helmreich, *Griech. Vokabular.* — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

5 März. — Milchhöfer, *Anfänge der Kunst in Griechenland* (Furtwängler). — Gerber, *Naturpersonifik. in Poesie u. Kunst d. Alten* (Schmidt). — *Ciceros Rosciana* mit Scholiasten von Landgraf (Hirschfelder). — *Sallustii coniur. Catil.* ed. Thomas (Eussner). — Seume, *De sententiis consecutivis Graecis* (Eichner). — Hintner, *griechische Schulgrammatik* (Sitzler). — Dieselbe (Fritsch). — Auszüge a. Zeitschriften, etc.

12 März. — Rumpel, *Lexicon Pindaricum* (Fr. Mezger). — Sophokles *Oed. Kol.* von L. Bellermaun (Wecklein). — *Herodiani ab. exc. d. M. libri* ed. Mendelssohn (Hilberg). — *Wandtafeln z. Veransch. antiken Lebens u. antiker Kunst* von Ed. von der Launitz, fortges. von A. Trendelenburg. — Carolo Peter, *Insunt : D. Volkmanni in Jul. Valer. adnot.* (Boysen). — Hitze, *De Sexto Pompeio* (E. U.). — Hintner, *griech. Übungsbuch.* — Kurtz u. Griesendorff, *griech. Grammatik* (Sitzler). — Auszüge a. Zeitschriften, etc.

19 März. — Rezensionen und Anzeigen : Bursian, *Geschichte der Philologie* (Schwabe). — Sophoclis *Oedipus Rex* edidit Schubert (Gleditsch). — *Plautus Mostellaria* von Lorenz. 2. Aufl. (Niemeyer). — *Caesaris de b. G. ed. Prammer* (Eussner). — Klaucke, *Ausgewählte Briefe Ciceros* (Meusel). — Auszüge a. Zeitschriften, etc.

de Saxe.

IDA, épouse de Conon, comte de Montaigu et de Clermont.

HUGUES, d'Ardenne, seigneur de Pouilly, mêmes titres.

ÉTIENNE, d'Ardenne, sire de Pouilly, mêmes titres.

LAMBERT, sire de Pouilly et des mêmes seigneuries. Il vient se fixer à Pouilly-sur-Meuse, et devient la souche des Pouilly de Lorraine.

BERTHE

ou Théodoric

lui apporte

après la mort

de Luxembourg

siacre de Metz, mort en 1098.
d'Arion, mort en 1096.

avant son père, en
de S'-Paulin, mo
de Metz, mort é
comte d'Alsace,
se de Henri II.

CONRAD, dernier comte de
Luxembourg, de la maison d'Ar-
denne, avait épousé Gisèle de Lor-
raine.

de Luxembourg

et fille du comte

d'Arnould, com

au siège de

bou

HENRI, mort avant sa mère.
HENRI IV, l'Aveugle, comte
de Namur et de Luxembourg.
ADELBERT, mort sans en-
fant.

ERMESINDE, héritière du comté
de Luxembourg, épouse Henri, comte
de Champagne, puis Thibaut, comte
de Bar, ensuite Valeram III, comte
de Limbourg.

BAUDOIN

bas âge.

SIMON I^{er}

comte de Briey

son père, sans

ADALBERT

évêque de Metz

GERARD

Vannes à Verdun

BERTHE

vrard, comte de

berg.

SIGEFRIE

déric II, duc de

Mosellane, épouse

de Suève, fille de

Franconie.

ADELE, épou

ram I^{er}, comte

bourg et lui app

en dot.

VALERAM III, le Payen.

annevaux, que Godefroid-
chevalier du fort de Dun
lequel était enclavé le
pare de celui-ci.

VALTÉRUS, père d'Aleyde, qui épouse Gobert
V, sire d'Aspremont et de Verdun et lui apporte en
dot le comté de Briey.

ADELO,
FRÉDÉRIC.

HUGUES, mort sans postérité en 1150 ou
1155.

RENAUD II, épouse Agnès, fille de Thi-
baut IV, comte de Champagne, mort en 1160.

AGNÈS, femme d'Albert, comte de Chiny.

ÉTIENNETTE, dame de Commercy, femme
de Hugues III de Broye et Château-Villain.

THIERRY, évêque de Metz.

CLEMENCE, femme de Renaud de Beau-
voisis.

NICOLE, femme du comte Sauvage du Rhin.

FRÉDÉRIC, comte de Toul.

THIBAUT, comte de Stenay, Mouzai, Cler-
mont.

HENRI, comte de Monçons.

HENRI I^{er}, tué au siège
de S'-Jean-d'Acre.

THIBAUT I^{er}, comte
de Bar, devient comte de

Luxembourg par son ma-
riage avec la grande Er-

mesinde, fille de Henri
l'Aveugle.

d'une fille Edwige

OFFROY, d'où viennent les de Briey-Aspremont, ancêtres des de Briey
s; meurt en 1192.

Albert I^{er} comte
enaud, fils de H
Roncey de la pre

UES,

ENCE,

S, comte

, épouse

, fille de

comte de

OPHIE, épouse en premières nocces An-
pe de Gerlande; en secondes nocces Galchère,
neur d'Ivoix où elle mourut.

LOUIS IV, épouse Mathilde, fille de Jac-
d'Avesne et termine la première race des

de Chiny par défaut d'enfant mâle.

SELMIE, mort sans enfant.

ÉATRIX, mariée à Thierry de Walcourt.

JEANNE, épouse Arnoux,
comte de Loz, qui commence
la seconde dynastie des comtes
de Chiny.

AGNÈS, morte célibataire.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 27.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*23^e Séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le samedi 19 avril 1884.*

La séance est ouverte à 1 heure, sous la présidence de M. De Longé, premier président de la Cour de cassation.

Sont présents : MM. Gantrelle, *vice-président*; Wager, *secrétaire-général*; Angenot, Delbœuf, De Moor, Gevaert, Gillet, Hegener, Hallet, Kugener, Lannoy, Lonchay, Moeller, Motte, Raskop, Thil-Lorrain, Thomas, Vanderkindere, Waltzing.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté, après que M. Delbœuf eut exprimé le vœu que la Direction de la *Revue*, avant de publier le compte rendu d'une séance, adresse une épreuve imprimée aux membres de la société qui ont pris part aux débats. M. le Président déclare que MM. les Directeurs de la *Revue* se rendent volontiers à ce désir.

M. le Président exprime à l'assemblée les regrets de M. Faider, procureur général à la Cour de cassation, qui ne peut se rendre à la séance de ce jour. Il lit ensuite les lettres de MM. Fredericq, De Block, Duchaine, Hurdebise, qui sont également empêchés d'assister à la réunion.

Deux questions sont proposées pour figurer à l'ordre du jour de la prochaine séance, l'une par M. Hurdebise sur *l'Importance d'un stage pour les professeurs de l'enseignement moyen*; l'autre par M. Hegener sur *la place qu'il faut attribuer à la religion dans l'enseignement neutre*.

Par motion d'ordre, M. le Président propose de statuer sur l'admission de six membres nouveaux : MM. Vollgraff, professeur à l'université de Bruxelles, Hallet, professeur à l'athénée de Bruxelles, Alexandre, Sluse, Kessler, professeurs à l'athénée d'Arlon, et Bley, professeur à l'athénée de Gand, sont déclarés, à l'unanimité des voix, membres de la Société.

« Proposition faite à la séance précédente d'accorder une médaille à M. Discailles pour son *Histoire des concours généraux en Belgique*. »

Cette proposition, due à l'initiative de M. Harlaux, et approuvée par la commission des récompenses, est ratifiée par l'assemblée, à l'unanimité des voix.

L'assemblée aborde ensuite la seconde question qui figure à l'ordre du jour : « Discussion de la lecture de M. Thil-Lorrain sur l'*Origine gallo-romaine de la dynastie carlovingienne*. »

M. Moeller, professeur à l'université de Louvain, distingue deux parties dans le travail de M. Thil-Lorrain : l'une est réservée à des considérations philosophiques sur les aptitudes des races, théorie dont la valeur est très discutable, mais dont M. Moeller ne veut pas s'occuper dans ce moment ; l'autre prétend attribuer aux Carlovingiens une origine gallo-romaine, et essaie de déterminer la liste des ascendants de Charlemagne.

Dans cette partie de son travail, sur laquelle M. Moeller veut attirer l'attention, M. Thil-Lorrain s'est mis en contradiction avec les savants allemands les plus récents qui ont écrit sur la matière, et il ne fait pas même mention de leurs ouvrages. Les principes les plus élémentaires de la critique historique réprouvent cette manière de procéder.

Un peu d'attention eût parfois préservé M. Thil-Lorrain de l'erreur : ainsi, quand Paul Diacre fait remonter à Clovis les ancêtres d'Arnoald, il rappelle cette généalogie avec une extrême réserve, en ajoutant « *fertur* » : c'est à ses yeux un *on dit*, qui semble contestable, et qui, dans le travail de M. Thil-Lorrain, se change néanmoins en affirmation.

Le même Paul Diacre n'établit aucun lien entre Arnoald et Arnulphe : car il se contente de dire : « *post hos Arnulphus ex nobilissimo Francorum stemmate ortus...* » Ce sont des généalogies postérieures qui ont fait d'Arnulphe le fils d'Arnoald : les Carlovingiens se rattachaient par là aux Mérovingiens.

Tant que ce point n'est pas établi, il est inutile de remonter plus haut encore jusqu'aux Gallo-Romains. M. Thil-Lorrain cite à l'appui de sa thèse les témoignages de quatre ou cinq auteurs : mais il néglige de dire que tous ces auteurs se copient et se répètent. Il ne faut pas se laisser prendre à ce vain étalage d'érudition : en réalité, nous n'avons qu'une source, Paul Diacre, à qui l'on attribue une opinion qu'il n'a point professée. Les autres témoignages n'ont guère de valeur : car ils datent du 11^e siècle.

Ces résultats, dus à la critique allemande, ne sont rencontrés nulle part dans le travail de M. Thil-Lorrain. M. Thil-Lorrain les ignorerait-il ? On serait tenté de le croire, surtout en voyant figurer les Capétiens dans l'*Arbre généalogique*. Qui ne sait que le nom de Childebrand doit être effacé de ce tableau, et que Robert le Fort est d'origine saxonne ?

La critique moderne n'emploie pas les sources au hasard, sans choix ni discrétion. Or les *Vies des Saints*, et les *Généalogies* du moyen-âge, invoquées par M. Thil-Lorrain, manquent également d'autorité.

Peu de *Vies des Saints* de l'époque franque sont contemporaines des faits qu'elles racontent ; tout y est suspect : on y surprend sans peine le travail de la légende populaire, qui s'exerce sur des sujets préférés.

Quant aux généalogies que le moyen-âge nous donne de la famille de Charlemagne, on y reconnaît des travaux de seconde main, dont les matériaux sont empruntés à Paul Diacre, et parfois avec assez de maladresse. Il était déjà trop tard alors pour constituer la généalogie ; un exemple le prouvera : le grand père de Pépin de Landen est resté inconnu. Comment remonter le cours des générations qui ont précédé S. Arnould ? M. Moeller conteste par conséquent de la part de notre Chifflet (Anvers 1649) la valeur et l'authenticité des sources dont s'est servi M. Thil-Lorrain. L'ouvrage de Dominicy notamment a été l'objet de vives attaques. Il ne suffit pas d'insister, comme le fait M. Thil-Lorrain, sur l'ancienneté d'un ouvrage, de parler « d'une très ancienne vie de S^t Ferréol, - d'une très ancienne généalogie citée par Duchesne, d'un ancien débris de manuscrit » (pp. 90 et 91 de la *Revue*). Ainsi agissait la vieille école, délaissée depuis longtemps. Mais si l'on cherche des arguments décisifs, il faut, à l'exemple des Allemands, établir d'une

manière indiscutable l'âge, l'authenticité et l'autorité des sources qu'on emploie. Rien n'est plus aisé que de rattacher entre elles deux familles par une parenté de fantaisie : on attribue deux noms à un personnage : Arnoald s'appellera *Boggis* ou *Bodgesius*. Mais personne ne prend au sérieux ces procédés de nos vieux généalogistes.

M. *Thil-Lorrain* répond à peu près en ces termes aux critiques de M. Moeller : Nos considérations sur les aptitudes des races n'ont pas pour but de tirer une conséquence *a priori* de raisonnements purement spéculatifs, comme semble le croire M. Moeller; ils n'ont que celui d'*expliquer* un fait. Deux dynasties se succèdent sur le trône des Francs. Les contemporains de la dynastie mérovingienne nous présentent la rapide décadence et l'impuissance administrative de celle-ci sous la forme d'un symbole vivant. Deux lions, Childéric et Clovis, engendrent des tigres, des léopards et des panthères, qui se dévorent entre eux, après avoir donné naissance à des loups et à des renards, lesquels ne produisent plus que des êtres abjects, infimes. En ce moment, la nation franque arrive à la décadence la plus complète, à l'impuissance, à l'anarchie universelle.

C'est alors qu'apparaît une autre dynastie dont tous les membres Arnold, Arnulphe, Anségise, Pépin d'Herstal, Charles Martel, Pépin le bref et Charlemagne forment une série de grands hommes de plus en plus remarquables jusqu'au dernier, qui, malgré ses défaillances et ses crimes, devient le restaurateur de la civilisation en Europe.

Voilà les faits. Les nie qui voudra; on a nié la lumière du soleil. Nous en cherchons l'*explication* et nous ne parvenons à la trouver que dans les aptitudes inverses de deux races différentes. Quand on nous en aura présenté une meilleure, nous l'accepterons sans hésiter; jusque là, on voudra bien nous permettre de conserver la nôtre.

Nous y tenons d'autant plus que les Carlovingiens eux-mêmes soutiennent qu'ils ne sont pas des Francs, mais des Gallo-romains, et se rangent ainsi à notre avis. Aussi longtemps que la nouvelle dynastie n'est pas arrivée au pouvoir, il ne saurait évidemment être question pour elle de généalogie historique, officielle, si je puis m'exprimer ainsi. Mais dès qu'elle est parvenue au trône, elle proteste contre ceux qui entendent faire

d'elle une race franque. Le second souverain, Charlemagne, commence à le faire par la plume de Paul Diacre; Louis le Débonnaire continue par celle d'Umno; Charles le Chauve par les vers de son poète. On les traite de flatteurs de la nouvelle dynastie. Singulière manière pour ces familiers de faire leur cour à leurs souverains, en les proclamant gallo-romains, si ceux-ci sont réellement de race franque. Deux d'entre eux écrivent par ordre du pouvoir établi. On prétend que les Carlovingiens ignoraient leur propre généalogie; mais de preuve, pas une.

A partir de ces trois premiers écrivains, tous ceux qui se rapprochent, soit des monastères, où sont déposées leurs œuvres, soit de l'Aquitaine, suivent la généalogie donnée par leurs devanciers et cela jusqu'au XII^e siècle. Ceux qui n'en ont qu'une connaissance plus incomplète, commencent à l'altérer. Au lieu de dire Arnulphe, fils d'Arnold, fils d'Ansbert, ils disent Arnulphe, fils de Buotgisus, fils d'Ansbert l'Aquitain, de race sénatoriale; ou bien Arnulphe, fils d'Ansoald, fils d'Ansbert. Ansoald s'explique facilement par une altération, résultant d'une copie mal écrite. Quiconque a fouillé les sources de cette époque, sait à quel point l'orthographe des noms propres diffère d'auteur à auteur. Buotgisus, avec toutes ses transformations dans les divers textes, nous paraît être un surnom pris pour le nom réel. Enfin les écrivains finissent par ne plus mentionner qu'Arnulphe, fils de Buotgisus, ou Arnulphe, fils d'Arnoald, selon les uns, d'Ansoald, selon les autres. Mais tout cela est postérieur à Paul Diacre, à Umno, au poète carlovingien.

A partir du XVII^e siècle, deux partis adverses se forment, celui des *germanistes* et celui des *gallicistes*. Les premiers soutiennent que les familiers de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, de Charles le Chauve, de connivence avec leurs souverains, ont cherché à duper l'histoire en faisant de ceux-ci des gallo-romains. Les gallicistes leur demandent dans quel intérêt? On leur répond: dans le but de rattacher les Carlovingiens aux Mérovingiens par deux alliances controuvées avec deux filles de rois: Deuterie, fille de Clovis; Blitilde, fille de Clotaire 1^{er}. Si ces alliances sont supposées, ce que personne n'a prouvé jusqu'à cette heure, n'était-ce pas plutôt pour atténuer ce qu'avait de blessant pour l'aristocratie franque, cette fière proclamation que faisaient les Carlovingiens de leur origine gallo-romaine?

Dans tous les cas, tout le monde s'accorde à cette heure à reconnaître qu'Arnulphe est fils d'Arnoald; mais on nie que le père d'Arnulphe soit fils d'Ansbert. On le nie en donnant un démenti à la loyauté de ces premiers monarques Carlovingiens; mais jusqu'à cette heure personne n'a pu *prouver* qu'ils avaient menti. — C'est à nous à faire la preuve qu'ils ont été sincères, nous dit-on. — Jamais nous n'admettrons de semblables prétentions. Il serait par trop facile de dire qu'un homme est un coquin, si on n'était obligé de le prouver. Si, quelque chose au monde doit être l'organe de la justice, c'est l'histoire, le tribunal suprême des actions publiques des hommes influents.

Reste la grande question de la biographie de Saint-Ferréol. C'est elle qui fait d'Ansbert un Ferréol. La question de race est indépendante de la solution de ce nouveau problème, car, selon les Carlovingiens, Ansbert est Aquitain et, ce point admis, notre explication triomphe.

Se fondant sur le massacre des juifs, qui eut lieu avant la bataille de Poitiers et qui est présenté par l'auteur comme un fait contemporain, Baillet fait remonter cette biographie au temps de Charles Martel, alors qu'il ne pouvait encore être question de généalogie Carlovingienne. Si nous l'avons bien compris, M. Moeller recule la rédaction de ce document jusqu'après le règne de Charles le Chauve. Nous lui serions obligé s'il avait la complaisance de nous en donner la preuve. Selon nous, si cette biographie avait paru sous les premiers monarques Carlovingiens, elle n'aurait pas manqué de rattacher ces derniers à la tige d'Ansbert, ce qu'elle n'a pas fait.

Mais dans Paul Diacre, il y a un *fertur*. Ce *fertur* porte sur l'origine sénatoriale d'*Aguilfus*, frère d'Ansbert, oncle d'Arnoald, père d'Arnulphe. Nous connaissons la provenance d'Ansbert et de ses frères par un document plus ancien, la *Vie de Saint-Ferréol*, qui le fait descendre des deux Tonantius et dont il faut infirmer la valeur, avant d'en annuler la portée. Après quoi, le texte de Paul Diacre n'en restera pas moins debout, corroboré par celui d'Umno et celui du poète de Charles le Chauve.

M. *Vanderkindere* ne veut pas entrer dans les détails de la question : il partage à l'égard du travail de M. Thil-Lorrain l'opinion de M. Moeller et constate comme lui l'absence de toute méthode critique chez l'auteur. Au moins convenait-il d'étudier,

de discuter l'ouvrage le plus récent qui s'est occupé des origines de la maison Carlovingienne : mais le nom de M. Bonnell n'est pas même cité. Si ce point de départ fait défaut à M. Thil-Lorrain, l'histoire générale du siècle ne paraît pas moins méconnue dans son travail. L'auteur ne se rend pas un compte bien exact du rôle important que les Francs ont joué dans les Gaules. Charpentier ou Chateaubriand ne font pas autorité en la matière. Qu'ils prétendent que la conquête de Clovis n'a rien changé; un fait est constant : c'est que la *France* n'est plus la Gaule romaine : des institutions anciennes ont survécu, mais un nouvel esprit a surgi.

Mieux valait étudier ce point de l'histoire que soutenir une thèse bizarre sur les aptitudes héréditaires des races : quoi qu'en pense M. Thil-Lorrain, par un mystère qu'il ne nous est pas accordé de comprendre, une souche barbare, obscure, peut donner naissance au plus puissant génie. D'ailleurs, le rôle des Mérovingiens ne fut pas aussi nul que le prétend M. Thil-Lorrain; Clovis entre autres fut un grand politique, quand il provoqua l'alliance des Francs avec l'église catholique.

Si la race gallo-romaine, plus éclairée, était seule capable de produire de grands hommes, pourquoi n'en avait-elle pas produit depuis l'époque de Jules César?

Mais supposons exacte la généalogie établie par M. Thil-Lorrain; il n'en résulterait pas encore que Charlemagne fût un gallo-romain. La branche de Pépin, c'est-à-dire, des ancêtres connus de Charles est certainement d'origine franque, et toute l'existence du grand empereur révèle un Germain.

M. Thil-Lorrain réplique : M. Vanderkindere n'accepte pas que l'impuissance des Mérovingiens à maintenir une civilisation qui s'en va périssant de plus en plus dans leur mains, — tandis que tous les Carlovingiens jusqu'à Charlemagne la relèvent, lui rendent vie et vigueur et jettent les bases du monde moderne, — soit une *preuve* d'une différence de race. Mais il ne s'aperçoit pas que nous la donnons avant tout comme une *explication* de deux grands phénomènes historiques et de l'affirmation des Carlovingiens qui se disent, eux, d'origine gallo-romaine. A l'appui de sa thèse, il cite Clovis *agissant sous l'inspiration des évêques gallo-romains*. L'exemple est malheureux. Il cite ensuite Pépin de Landen et sa descendance. Brunehilde essaie de reconstituer l'administration romaine, d'exécuter d'immenses travaux, d

ranimer l'agriculture, le commerce, l'industrie et les lettres. Qui l'empêche d'achever son œuvre? Pépin de Landen, Warnachaire, Herpen, qui soulèvent contre elle les Francs barbares, font égorger sous ses yeux ses petits-fils, exposent pendant trois jours la vieille reine octogénaire aux outrages immondes d'une soldatesque infâme et, aux côtés de Clotaire, assistent à son effroyable supplice. Pour adoucir le caractère féroce de Pépin, Saint Arnulphe lui fait épouser la douce Itte d'Aquitaine et le dirige de ses conseils. Mais la victoire de Pépin contre les Saxons le gonfle d'orgueil. Il veut recommencer contre son souverain la lutte qu'il a soutenue contre Brunehilde, se fait incarcérer à Paris et ne sort de sa longue prison que pour peser sur la royauté, en dépit des conseils de l'évêque Cunibert. Enfin, son fils Grimoald parvient au trône par l'assassinat, fait déporter son roi en Écosse, soulève les populations et meurt sous les coups de la vindicte publique, après avoir fait assassiner Dagobert III. Son fils n'est qu'un énervé, en qui s'éteint la race de Pépin de Landen. Décidément le second exemple vaut moins encore que le premier et prouve, bien autrement que celui des Mérovingiens, la pauvreté de l'intelligence civilisatrice des Francs. Mais Begghe introduisit un peu de sang franc dans les veines des Carlovingiens. Sans doute. Pourtant si ce sont les mères dont l'influence prédomine sur l'hérédité, comme le veut M. Vanderkindere, on doit avouer que celui d'Itte d'Aquitaine, sa mère, avait passablement transformé celui de son père.

— Il faut cependant bien admettre, dit-on, qu'on ne peut toujours ressasser en histoire les mêmes discussions; il faut bien admettre que la démonstration de l'origine germanique des Carlovingiens une fois faite, doit être tenue pour telle. — Certainement si elle est faite; mais qui l'a faite? Les germanistes ou les gallicistes? — Vous ne connaissez pas Bonnell. — Non. Mais Bonnell a-t-il trouvé d'autres textes que ceux que nous connaissons? A-t-il prouvé que les Carlovingiens ont menti en se disant gallo-romains? S'il l'a fait, il suffit d'un mot pour nous dire comment. — Lisez l'œuvre. — Nous le ferons. Mais nous avons bien peur de n'y trouver que les textes que nous connaissons. Nous restons donc, jusqu'à nouvel ordre, fidèle aux conclusions de l'école gauloise.

M. *Hegener* croit, comme MM. Moeller et Vanderkindere, qu'on ne saurait assez se mettre en garde contre tout essai

tardif de généalogie destiné à jeter un nouvel éclat sur le nom d'un homme ou d'une famille. On a vu, en ces derniers temps, comment se fabriquent les fausses descendance. Le *Herald's office* de Londres doit en savoir quelque chose.

Mais ce qui étonne surtout dans le travail de M. Thil-Lorrain, c'est que l'auteur prétend détruire d'un trait de plume l'opinion généralement admise, que Charles est un germain. Pour peu qu'on réfléchisse au caractère, aux travaux, aux occupations habituelles, à la manière de vivre du grand empereur, cette conviction se fortifie de plus en plus. Oui, Charles était un illettré : des auteurs nous affirment qu'il apprit seulement à lire après avoir dépassé l'âge de trente ans. Et si l'on vante plus tard son savoir, il faut attribuer à ses maîtres, spécialement à Alcuin, un Anglo-Saxon, le mérite de cette transformation.

M. Thil-Lorrain objecte qu'on lisait à la table de Charlemagne les ouvrages de St Augustin et qu'il les comprenait.

M. Hegener reprend. Admettons que Charlemagne comprît le texte de St Augustin, il n'a certainement commencé à parler le latin qu'après avoir reçu les leçons de ses savants maîtres. Les chroniqueurs, en rapportant que Charles connaissait si bien la langue latine, font entendre par cela même que l'allemand était sa langue maternelle.

M. Thil-Lorrain, en dépit des objections présentées par son honorable contradicteur, soutient que Charlemagne était un homme très instruit, avant d'appeler les savants à sa cour. Quant à la parenté d'Arnoald et d'Ansbert, elle relève des dires des trois premiers savants qui écrivirent par ordre de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, et de Charles le Chauve. Tous les documents postérieurs ont une autorité moindre ; mais confirment d'autant plus l'autorité des premiers qu'ils sont plus nombreux. De là le grand nombre de citations insérées dans l'article.

M. le Président déclare la discussion close.

M. Kugener lit un travail sur le dialecte liégeois. Il sera publié dans la *Revue*.

M. Wagener parle sur la 6^e question, qu'il a fait inscrire à l'ordre du jour : « comment faut-il traduire en français ou en flamand les textes grecs et latins ? La solution de cette question est très importante pour l'avenir de l'enseignement moyen et même supérieur. En général, nos jeunes élèves qui sortent de

rhétorique écrivent très mal le français. D'où provient cette faiblesse? Les programmes des athénées sont trop chargés, dit-on; c'est possible, mais on ne changera pas les programmes. Certaines branches, telles que l'histoire, les mathématiques et les sciences naturelles, ont acquis, par la force des choses, une grande importance dans l'enseignement contemporain, et exigent un nombre d'heures de leçon proportionné à cette importance. On prétend d'autre part qu'on s'attache trop à la grammaire. Mais la grammaire, quoi qu'on dise, est absolument nécessaire; c'est le fondement de tout enseignement littéraire. Faut-il, comme on l'a proposé, consacrer plus d'heures à l'enseignement du français? M. Wagener ne le croit pas. C'est par le grec et le latin qu'on peut arriver à mieux savoir le français. En traduisant les auteurs anciens, on se pénètre de leur pensée, on se nourrit de leurs idées, mais on acquiert aussi une plus grande richesse de tournures et d'expressions qu'en cultivant exclusivement sa langue maternelle. C'est ici que se présente la question de savoir comment il faut traduire? Reproduire littéralement l'auteur, s'en rapprocher le plus possible? De telles traductions seront toujours étranges : Le Dante traduit par Laménais est incompréhensible. Faut-il au contraire rendre la traduction la plus élégante possible, au risque de s'écarter de la pensée de l'écrivain? M. Wagener ne condamne pas les traductions élégantes, ces « belles infidèles », quand elles sont destinées aux gens du monde. Mais en ce moment, il se place au point de vue des professeurs de l'enseignement moyen. L'élève doit d'abord comprendre exactement le texte grec ou latin, bien saisir l'enchaînement des idées de l'auteur; se rendre compte de toutes les nuances de sa pensée, être bien pénétré de la beauté de la forme qu'il a su obtenir, soit par la place que les mots occupent dans la phrase, soit par la grâce ou l'énergie des expressions employées; puis, cette étude terminée, l'élève doit s'ingénier à rendre toutes les délicatesses du style grec ou latin dans un français élégant. Ce travail est très difficile. Certes, la langue française est pleine de ressources, mais il n'est pas toujours aisé de s'en servir, et c'est précisément la difficulté d'approprier les ressources du français à la reproduction de la pensée des anciens, qui rend la traduction du grec et du latin en français si éminemment utile, plus utile que la traduction du grec ou du latin en allemand, parce

que l'allemand par ses inversions, l'emploi des cas et la souplesse de sa construction se rapproche plus des langues anciennes que le français. Aussi M. Wagener estime-t-il que les élèves des athénées amélioreraient singulièrement leur style, s'ils étaient astreints dès la 5^e à traduire avec exactitude et élégance les auteurs anciens.

M. Vanderkindere ne croit pas que l'on écrive moins bien le français maintenant qu'autrefois. Ce qu'on peut dire, c'est que trop de jeunes gens fréquentent les universités, sans avoir les aptitudes requises pour les études supérieures. Traduire du grec ou du latin en français est un bon exercice, mais est-il absolument nécessaire? Ne pourrait-on pas traduire de l'allemand en français? Ces deux langues ont des génies différents. M. Vanderkindere se demande aussi, s'il ne serait pas utile d'exercer les élèves à écrire des lettres; la rédaction épistolaire est précisément ce qui leur manque le plus.

M. Gillet partage les idées de M. Wagener; il pense que la faiblesse des élèves en version provient souvent de ce que les premiers exercices syntactiques ne sont pas gradués; on devrait commencer par traduire des phrases simples, puis des phrases renfermant plusieurs propositions. L'élève s'habituerait ainsi peu à peu aux difficultés de la construction latine ou grecque.

M. Wagener croit, comme M. Vanderkindere, que la traduction de l'allemand en français est très utile, et que l'étude des langues modernes pourrait rendre dans les classes professionnelles un service analogue, quoique moins efficace, que celui que le latin et le grec rendent dans les humanités.

M. Yserentant fait remarquer que, l'année dernière, le gouvernement a ouvert un concours, prenant fin le 1^{er} mai 1884, pour la composition d'un ouvrage destiné à obtenir les résultats qu'a en vue M. Wagener.

Tous les orateurs partagent les idées de M. Wagener. M. Delbœuf demande une conclusion. M. Wagener n'a pas encore rédigé de conclusion définitive; il peut cependant formuler provisoirement sa pensée en ces termes: « les professeurs doivent s'efforcer d'obtenir de leurs élèves des traductions, qui tout en serrant le texte ancien de très près, restent conformes au génie de la langue française. »

M. Delbœuf se rallie à cette proposition; pour lui le texte grec ou latin ne fait que donner des idées à l'élève, et celui-ci

doit chercher la meilleure manière de le rendre en français. Après quelques observations de MM. Gantrelle, Gillet et Thomas, M. le Président estime qu'il serait plus prudent de remettre à la prochaine séance la rédaction d'une formule définitive et il invite M. Wagener à présenter ses conclusions à la réunion de la Toussaint.

M. Delbœuf lit un travail sur la versification latine, grecque et française. Il sera publié dans la *Revue*.

La séance est levée à 5 heures.

A PROPOS D'UNE NOUVELLE ÉDITION DE LA MOSTELLARIA DE PLAUTE.

Sous le titre d'*Analecta Plautina*, nous avons publié dans la *Revue de l'Instruction publique*, tome XIX (1876), p. 259-262, trois conjectures sur des comédies de Plaute : deux sur les *Ménechmes* et une sur la *Mostellaria* (au v. 432, lire *domum* au lieu de *modo*).

M. Aug. O. Fr. Lorenz, chargé du rapport annuel sur Plaute pour le *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumsforschung* de feu Bursian, a cité dans le 6^e volume de ce recueil, p. 80-81, nos deux conjectures sur les *Ménechmes*.

Quant à la *Mostellaria*, qu'il avait éditée en 1866, il disait, *ibid.*, p. 94 : « Die bevorstehende zweite Auflage der Ausgabe des Ref. wird einen genauen kritischen Anhang bringen. »

La seconde édition de la *Mostellaria* de M. Lorenz vient de paraître, et nous avons constaté avec un certain étonnement que ce savant donne comme sienne (p. 219) la conjecture *domum* pour *modo*. Il ne peut venir à l'idée de personne de suspecter la bonne foi d'un philologue aussi éminent, d'un travailleur aussi consciencieux que M. Lorenz. Il n'y a là évidemment qu'un simple oubli, qu'une pure coïncidence. Aussi, si nous avions le bonheur d'être de ces esprits fertiles à qui les *emendationes palmares* ne coûtent rien, nous ne songerions pas à faire cette réclamation : l'insouciance sied bien aux grands seigneurs. Mais nous sommes pauvres, très pauvres, et l'on sait que *pau-peris est numerare pecus*.

P. THOMAS.

OLLA PATELLA.

(Suite. Voir t. XXVI, p. 385.)

- 113 COXA, *die*¹. Auj. *dij, dye*, forme contracte de l'a. flam. *dieghe*; cp. angl. *thigh*, all. *diech*.
 9 CRATER, *nap* (fr. *hanap*).
 1 CRATIS, *roester* (gril).
 93 CREPITE (p. *crepide*), plur., *boeten*.
 25 CRETA, *crit*.
 91 CRINALE, *haerbant* (Br. *haersnoer*)².
 41 CROCUS, *soffraene* (auj. *saffraen*).
 72 CULEX, *mugge*.
 86 CULCITRA, *tike* (K. *tijke*). Cp. angl. *tick*, all. *zieche*, fr. *taie*. Auj. *tijk* est réduit à signifier l'étoffe dont on faisait la chose; c'est le *coutil* au lieu de la *coute*³.
 17 CULINA, *coquina*⁴.
 9 CULTRUM, *couter*. — Auj. *kouter*, comme fr. *coutre*, ne s'applique plus qu'au culter aratri.
 101 CUNEI (bancs de théâtre), s. gl.
 65 CUPA, *cupe* (auj. *kuij*).
 62 CUPRUM, *cuper*⁵ (K. *koper*).
 109 CUTIS, *wel* (p. *vel*).
 53 DAMMA (dama), *das* (blaireau). Cette mauvaise glose est aussi dans le ms. de Bruxelles.
 69 DENTULE (sic p. *dentale*, fer ou herse de charrue), *scair* (K. *schaere*).
 107 DYAPHRAGMA (diaphragma), s. gl. — Anc. flam. *medref* (auj. *middelrif*), angl. *midriff*. Le ms. Brux. glose *lijse* = K. *liese, lijst*.
 81 DIAMAS⁶, lapis.
 13 DOLIUM, *wijnvat*.
 6 DOMA, *verst* (= all. *first*). Il est admis aujourd'hui par la science que c'est le germanique *first*, et non pas lat. *fastigium*, qui a produit le fr. *faite* (voy. mon Dict. d'étym. franç.).
 16 DOMICILIUM, *parva domus*. — Notre gl. ne répond pas aux mots voisins, qui tous indiquent quelque partie d'un bâtiment; elle parle en

¹ G. *cnie*.

² G., contrairement au ms., attribue cette glose à *tyara* qui suit.

³ Ce vieux mot fr. *coute* (qui nous est resté dans *courte-pointe* p. *coute pointe*) est = lat. *culcita*.

⁴ G. *coc*.

⁵ G. *coper*.

⁶ G. *diamans*.

faveur d'un thème *domicillum*, que je proposais aussi dans OP. en l'expliquant comme dim. de *doma*, toit. Le vers où le mot se trouve est trop long dans tous les mss.; il y a peut-être *testudo* de trop, qui pourrait s'être introduit à titre de glose pour *domicillum*. On scanderait alors ainsi : Complūvium dōmicillum stillicidā zeta.

- 83 EFFRONS, sine fronde ¹ (l. sine fronte).
- 41 ELLEBORUS, arbor (sic!).
- 108 EPAR (hepar), lever.
- 106 EPIGLOTUM (ἐπιγλωττίς, lnette), maghe. Gl. fausse; il fallait *strot-lap*.
- 60 ERGASTULA (atelier, aussi prison), *vangenisse*.
- 48 ERUCA, *rupsen* ². Cette gl. convient pour *eruca* chenille, mais ici il est question de végétaux, donc de *eruca*, roquette, flam, *rokette*, *rakette* (K.), all. *rauke*.
- 71 ERUDO, *sualve*. L'auteur avait en vue non pas *hirundo*, mais *hirudo* (sangsue) ³.
- 62 ES (aes), *coper*.
- 35 ESCULUS, *mispel*.
- 55 ESPRIOLUS (ms. *epiolus*) *foreet* (auj. *fret*, fr. *furet*). Le vrai sens du mal latin est écureuil.
- 84 EUNUCUS, vere custodia. — Quid? Y aurait-il dans *vere* le simple commencement d'un mot resté inachevé et faudrait-il lire *verecundiae custodia*, gardien de la pudeur?
- 82 EURUS, *oest*.
- 85 EXLEX, sine lege (hors la loi, banni).
- 15 FAR, *coren*.
- 111 FEMUR, idem q. *coxa*.
- 45 FENICULUS ⁴, *venkel*.
- 18 FERINA, *joestinge* ⁵. Il s'agit de venaison (cp. a. fr. *sauvegine*), mais que faire du flamand? L'a. fr. *jouster*, en néerland. *joesten*, aurait-il jamais pris l'acception chasser?
- 108 FIBRE, plur., *adren*.
- 91 FIBULA, idem q. *āmbria*. Glose inexacte, car *fibula* est une boucle ou agrafe (ou, comme dit la glose de L., affiquet, agrape).
- 36 FICULNEA, *wigheboem* (sic; *w* p. v, comme plusieurs fois).
- 43 FILIX, *varen*.
- 91 FIMBRIA, *scelle*. Je ne connais le mot *scelle* qu'avec les sens « pelure,

¹ G. lit *suffrendens*.

² G. *rupser*.

³ A son tour, G. (note 170) y voit *eruca*, chenille, en alléguant le Gloss. rom.-lat. de Gachet, p. 13: *Erudo, eruca, chanille*. La vérité est que le glossaire de Lille donne séparément *eruca*, chanille, et *eruca*, eschalongne (éd. Gachet, p. 13 et 18, éd. Scheler, p. 30 et 42), et qu'*erudo* n'y est pas nommé.

⁴ G. *Feniclis*.

⁵ G. FERMA, *joestinere*.

- écaille, sonnette », dont aucun ne convient ici ; *fimbria* (d'où, par *frimbria*, s'est fait le fr. *frange*) n'a jamais signifié que bordure, ourlet ou quelque chose d'analogue. Je crois que *scelle* doit être considéré comme une glose supplémentaire du mot précédent, qui est *nola* (sonnette).
- 63 FIMUS, *mes* (= *mest*).
- 12 FISCINA, *kasevat* (panier à faire le fromage).
- 66 FISTULA, *pipe*.
- 3 FOLLICULUS, *blaesbalch*.
- 48 FONGUS (lungus), *compernoel* (sic).
- 2 FORCEPS, *scare*. Le sens exact est tenaille, pincette, fl. *tanghe*; *scare* traduit *forfex*.
- 26 FORICA (foret), *spikerbore* (K. *spijker-boor*, terebra).
- 4 FORNAX, *fornays*.
- 95 FRAMEA, gladius (Diction. tetraglotton: pijl, pieke oft javelijne).
- 103 FRONS, *woerhoeft* (w p. v). — Cp. angl. *forhead*.
- 106 FRUMEN, s. gl. ¹.
- 73 FUCUS (mouche à miel), s. gl.
- 56 FULVUS (= fr. *fauve*), *bleec* (glose inexacte).
- 13 FUNDUM, *gront*. Il s'agit du fond d'un tonneau.
- 46 FURFUR (= son), *gruus* (K. *grutjs*).
- 15 FURCA, *vorke*.
- 1 et 12 FUSCINA, *crouwel* (v. 12 *crauwel*, auj. *krauwel*). Au v. 1 il s'agit du crochet à viande (a. fr. gravet à char, moy. lat. *creagra*); au v. 12, du crochet à prendre le poisson.
- 41 GALANGA, *galigan* ². All. *galgant*. Voy. sur ces mots mon OP. et Littré v° *galanga*. — Je trouve *galigan* dans le Parthonopeus (éd. Bormans), v. 971.
- 29 GALLA ³, *lest* (auj. *leest*, all. *leisten*, forme de cordonnier). Cette interprétation de *galla* est probablement erronée, voy. mon OP.
- 58 GELIMA idem q. *merges*. Voy. sur *gelima*, OP., p. 32.
- 98 GENUALLA (= genouillières), *ridehosen* (propr. bottes ou guêtres pour monter à cheval).
- 22 GESA (gaesum), *giserne* (a. fr. *guisarme*).
- 40 GINGIBER (zingiber), *gingeber* (auj. *gember*).
- 28 GIRGILLUM, *garvinde* ⁴ (= *gaeren-winde*).
- 23 et 76. GLABRA, *scedel* ⁵. Les deux fois que le mot *glabra* apparaît (la première fois entre les mots *lens* et *pedones*, la seconde associé à

¹ La gl. *larynx*, introduite ici par G., n'est pas dans le ms.

² G. *galliga*.

³ G. lit les deux premiers mots du vers *gallasiss* (non pas *galassts*, comme j'ai dit pl. h., en note du v. 29).

⁴ G. *garinde*.

⁵ G. lit au v° 76 *soedel*.

- purigo* et *lepra*), il paraît s'appliquer au sens calvitie ou teigne; les deux fois, cependant, il est glosé par *scedel*, qui ne convient qu'à l'acception « raie des cheveux » (K. *schijdel* : *discrimen capillorum*, *vertex capitis*).
- 56 GLAUCUS, *bleec* (propr. pâle).
- 44 GLIS, *rat*. Mauvaise glose, car il s'agit en ce passage de végétaux et par conséquent de *glis*, gén. *glitis*, bardane, flam. lappe; aussi le ms. de Br. glose-t-il par *lappe*.
- 80 GLIS, *ratte*. — Nous avons à faire ici au lat. *glis*, gén. *gliris*, qui a donné le fr. *loir*.
- 37 GOBIO (= *goujon*), *wovie*¹ (auj. *govie*).
- 87 GRABATUM, *lectus infirmi*².
- 81 GRAGATES (L. *gargates*; la forme normale est *gagates*, d'où fr. *jayet*), *garnate*. Le glossateur confond maladroitement avec *granatus*.
- 66 GREX, *cudde*.
- 79 GRUS, *crane*³.
- 71 GURGULIO (*curculio*), *vermis*. — C'est le charançon.
- 106 GUTTUR, *storte* (métathèse de *strot*). — Cp. it. *strozza*.
- 96 HABENA, *togel* (auj. *teugel*).
- 80 HERICIUS (fr. hérisson), *egel*.
- 33 HERODIUS, *valke*.
- 53 HINNULUS, *hinde* (biche). Br. glose de même, mais le vrai sens de *hinnulus* est faon de cerf.
- 49 HINNULA (inula), *scalonreie*⁴. Sans doute une mauvaise lecture ou une forme hasardée p. *scalonie*, = a. fr. *escalogne*, aj. *échalotte*.
- 99 HISTRIO, *speleman*.
- 9 HONOFERUM (voy. OP. s. *onophorum*), *wijnnap*.
- 54 YDRUS (*hydrus*), *slange*.
- 10 ILLA (*hilla*), *slabraede* (K. *slachbraede*, Fris., Sicamb., aj. *beulinck*, boudin). Un vocabulaire latin-saxon manuscrit (le n° 23 des sources de Diefenbach) traduit aussi *hilla* par *slach-brade*. C'est, à mon avis, une composition analogue à l'all. mod. *schlack-wurst* (saucisson, andouille); le thème *brade* est = all. *brat*, *brät*, pulpe, chair.
- 93 IMPEDIUM, *conterfoert* (fr. *contresort*, en termes de cordonnerie, pièce de cuir dont on renforce le derrière d'une chaussure). Cette glose me rassure sur l'origine du mot *impedium* (in-pedem), mais la trad. *empiengne* de L. est-elle maintenable et notre mot français *empeigne* peut-il se rattacher directement à *impedium*? Je ne le pense pas.
- 24 INCAUSTUM, *int* (forme allégée de *inkt*). Cp. a. fr. *enque* (auj. *encre*), angl. *ink*.

¹ G. *wome*.² G. *lectum infimum*.³ G. *cracie*.⁴ G. *scalgerie*.

- 85 INFRONITUS (infrunitus), stultus. Dans les bas temps, le mot avait la valeur de impudent, impudique; aussi le trouvons-nous remplacé dans L. par *effrenicus* (dér. de *effrenus*).
- 111 INGUEN, *ghemachte* (Br. *gemecht*). — All. *gemächte*.
- 103 INTERCILUM (entredeux des sourcils), *winbrawe*. Cette gl. n'est applicable qu'à *supercilium*.
- 77 INTERCUS (= goutte), morbus.
- 107 INTESTINA, *vodeghe* (?) ¹. Je ne sais que faire de ce mot.
- 97 INVOLUCRUM (trousse du cavalier), s. gl.
- 60 YPOGEUM (ὑπόγειον), *hagedocht* (K. *haeghedocht*, hypogeum, locus subterraneus). Dans V. on lit : « apogeum (*sic*) dicitur aedificium sub terra, quod antrum vel spelunca dicitur ». — Quelle est l'étymologie de *hagedocht*? Ne serait-ce pas un vocable de fantaisie inspiré par *aquaeductus*? ².
- 74 JACULUS, serpens ³.
- 51 JANITOR, *dorewerder*.
- 57 JUGA, *ioc*. Il faut rejeter cet article; *juga* est au bout de la ligne et le scribe n'avait plus place pour parfaire le mot *jugalis*, qu'ont les autres textes et que réclame absolument le mètre. Il s'agit du limonnier.
- 57 JUGALIS, voy. l'art. préc.
- 36 JUNIPERUS, *genverboem*.
- 44 JUSQUIAMUS (hyoscyamus), *belsensaet* ⁴. Dict. tetr. *bilsenkruyt*.
- 106 LABRA, *lippe*.
- 75 LACERTA (il s'agit du lézard), serpens. Br. donne la gl. flam. *afdisse*, qui semble être le produit d'une mauvaise lecture p. *agdisse* (auj. *haagdis*) = all. *eidechse*, mot dont l'origine n'est pas encore éclaircie.
- 13 LAGENA, *lagel* (= all. *lâgel*, *legel*).
- 20 LANISTA, carnifex.
- 104 LANUGO, prima barba ⁵.
- 1 LANX, *plateel*.
- 6 LAQUEAR ⁶, *corbele*. — Cp. Kil. *korbeel*, mutulus, trabs mutila, fr. *corbeau*.

¹ G. *vodekghe*, mais le *k* me semble barré.

² Cette conjecture se rencontre avec celle de feu David dans le Gloss. de Maerlants Rijmbijbel. Il cite à ce sujet De Jager's *Verscheidenheden*, p. 243.

³ G. place au-dessus des mots *jaculus vel succreo* la gl. tout à fait énigmatique: *vermis hoc est in vecte de serpente*. Pour moi j'ai lu: *vermis licens (sic) in nocte, serpens*. Les mots « *vermis lucens in nocte* » appartiennent à *noctiluca* et « *serpens* » à *jaculus*. — *Succreo* n'a pas de glose.

⁴ G. *belensaet*.

⁵ G. *parva barba*. Le ms. donne *p^a*.

⁶ Ms. *Liquearia*, G. *lingaria*.

- 99 LARVA (masque), s. gl.
 6 LATER, *tegel*.
 31 LATERNA, s. gl. ¹.
 62 LATILLUM (= laiton¹), *spiauter* (K. *peauter*, *speauter*). Sur le mot flam. (= a. fr. *peautre*, angl. *pewter*, it. *zeltro*), voy. Diez, 4^e éd., p. 240. Quant au lat. *latillum* (aussi dans Br.), il est aussi introuvable que son primitif *lato*, d'où fr. *laiton* (sur l'origine duquel voy. Diez, p. 230, et Littré).
 8 LATRINA, *stille* (K. *stil*, Weijland *stilletje*).
 23 LENS ² (= fr. lente), *net* (auj. *neet*. — All. *niss*).
 101 LEPOS, luxuries. Mal défini : le vrai sens est « belle manière », comme dit L., ou « douceur de parole », comme s'exprime le Cath.
 76 LEPRA, *laserie* (K. *laserije*),
 55 LEPIUS, *hase*.
 61 LIBRIPENS (au moy. âge = languette de balance), adpendens in libra.
 107 LIEN, *arsdarme*. Sur le mot latin, voy. OP.
 14 LIGO, *hac* (= *haek*, all. *hacke*).
 90 LIGULE, plur., *nachteling* (lisez *nasteling*). — K. *nestelinck*, *nastelinck*, dérivé de *nstel*, aiguillette, lacet, BL. *nastula*, it. *nastro*.
 44 LIGUSTRUM, *vliderpoem* (sic) ³. Sur les divers sens donnés au moy. âge à *ligustrum*, voy. OP. Notre gl. indique, comme le Catholicon, celui de *sehu* ou *sureau* (voy. *sambucus*).
 61 LIMA, *vile*.
 90 LIMBUS, *soem*.
 7 LIMEN, *sille*. — K. aussi *sulle*; cp. angl. *sill*, all. *schwelle*. Le fr. *seuil* paraît étymologiquement distinct, voy. mon Dict.
 95 LIMUS, *goer vel mes* ⁴. Mauvaise gl.; il ne s'agit pas de *limus*, limon, mais d'une forme masc. de *lima*, que DC. consigne avec la valeur « genus gladii ». — La prosodie fait préférer la leçon *mucroque lima* à la nôtre *mucro limusque*.
 76 LIPPITUDO, *leepheit* (K. donne *leepigheit*) ⁵.
 40 LIQUIRISSIA (liquiricia), *ligrissie* ⁶. La forme néerl. *kalissie-hout* et notre fr. bruxellois *caliche* me font presque douter de la rectitude de

¹ G. a lu *latrina*; un lecteur avant lui avait fait de même, car on trouve, d'une main postérieure, la gl. *schijtkamer*. Toutefois G., omettant celle-ci, y a substitué *scorepe*, qui est celle de *pera* qui précède.

² G. *lucens*.

³ G. *vliderroen*.

⁴ G. *goer ter mes*.

⁵ Scandez le vers ainsi et corrigez en le texte en conséquence : Glābrā pūrigō lēprā lippitūdoquē cŷragra. Le texte de L. est également fautif au point de vue métrique.

⁶ G. *karissie*.

ma lecture en faveur de celle de Mr Gilliodts (*karissie*); je regrette de n'avoir plus le ms. sous la main pour décider en dernier ressort. En tout cas ce *karissie* nous met sur la trace de l'étymologie de *kalissie* et de *caliche*; il y aurait là tout bonnement le procédé du retranchement de la syllabe initiale atone et échange des liquides *r* et *l* (cp. fr. *réglisse* p. *legrisse*). On peut encore expliquer le mot par une autre voie : *karissie* a été précédé de *klarissie*, qui lui-même est une forme métathétique de *lakrissie*; on a de même en all. *klaritz* p. *lakritz*.

- 99 LIRICEN, *harper*.
 61 LITARGIRUM (lithargirum), *quicksilver*. C'est là aussi le sens prêté au mot latin par d'autres anciens glossaires. mais il y en a aussi qui traduisent plus justement par « écume d'argent », fl. *goudschuym*; *quicksilver* traduit *hydrargirum*.
 6 LITRUM, *regele*. Sur *litrum*, voy. OP. Quant à *regele*, il doit signifier ligne, ici ligne de bord.
 21 LIXA, *waterdragher*. — L. donne *lipa*, mot introuvable et fort douteux.
 23 LIXIVA (= fr. lessive), *loge*.
 87 LODEX (lodix), vestis. Mauvaise gl., c'est une couverture de lit, un *covertoir*, comme traduit L.
 43 LOLIUM (= ivraie), *zeec*. Cette gl. est bizarre, car *zeec* c'est urine; elle provient de ce que le glossateur a lu *lotium* au lieu de *lolium*.
 94 LORICA, *halsberch*.
 23 LOTRIX, *wastrigge* (lavandière).
 31 LUCERNA, *lanterne*.
 55 LUTRA, *otter*.
 5 MACERIES, longus paries. — C'est l'a. fr. *maisière*.
 79 MAGUS (magicien, jongleur), s. gl.
 105 MALA (mâchoire), *kinbacke*.
 40 MALUM, *prume garnate*. Cp. K. *pruym-kerse*, malum armeniacum.
 70 MALUS, *mast*.
 50 MANGO, custos equorum.
 58 MANIPLUS, tantum segetis quantum ¹ manum imple[re] possit.
 19 MANNUS, *teldende paart*. — K. *telle*, *telde*, equus tolutarius; all. *zelter*.
 99 MANTICA, *male* (auj. *mael*).
 10 MAPPA, *duale* (auj. *dwael*). Cp. fr. *touaille*, angl. *towel*, all. *zwehle*.
 14 MARBA, *spade*.
 26 MARTELLUS, *hamer*.
 108 MATRIX, in quo infans consipitur (*sic*).
 38 MEGARUS, *makereel*. — Le lat. *megarus* est omis dans DC. et Dief.
 53 MELOTUS, idem q. *das*. Il s'agit du blaireau, voy. OP.

¹ G. *tam segetis quam*.

- 32 MEMBRANA (pellicule de l'œuf), *'t fel van den ey*¹. — C'est par étourderie que dans OP., j'ai traduit le mot par parchemin ; je n'avais pas eu soin d'examiner l'entourage.
- 10 MENSA, *tafle*.
- 58 MERGES, *maniplus*.
- 79 MERGUS, *dukkere* (auj. *duiker*).
- 78 MEROPS, *weduale* (K. *wede-wael*, galgalus, oriolus, avis flavo colore)².
— Le ms. de Br. traduit, comme on le fait généralement, par *specht* (pic-vert). Au lieu de *merops*, L. donne *morules* (mot inconnu) avec la gl. « quaedam avis ». Dans le Dict. tetr. *weduwael* est la traduction de *galbula*.
- 22 MISSILE, *gaveloot* (fr. javelot).
- 106 MOLARIS (dent molaire), *dens*.
- 37 MORINUS, *sceltnisch* vel *cabeliau*. Ne trouvant aucun appui pour le mot *morinus* (voy. OP.), je crois définitivement que la bonne leçon est *moruus*, forme masc. de *morua*, *morhua*, mot bas-lat. bien constaté à côté de *molua*.
- 95 MUCRO (propr. pointe), *gladius*. — L. *espée*.
- 12 MULCITRUM, *melcvat* (vase à traire). — MULCITRUM est un mot mal fait (le radical étant *mulg*) p. *mulctrum*, et fait d'ailleurs double emploi avec MULTRALE du v. 47. Aussi faut-il préférer la gl. de L. : *fiscina multriciis*.
- 47 MULSUM, *molken*.
- 47 MULTRA (p. *mulctra*), *melchamer* (sic p. *melchamer*, auj. *melkemmer*).
Au mot suiv. la gl. orthographe *melc-tymer* qui est = all. *melkeimer*.
- 47 MULTRALE, *melcymer* (voy. l'art. préc.).
- 52 MULUS, *muel* (auj. *muyt*).
- 37 MURENA (muraena), *lampreide* (K. *lampreye*).
- 80 MURILEGUS, *cater*³.
- 84 MURVO, *stultus dominorum*⁴. — L. donne *morvo* sans glose. Ni *morvo*, ni *murvo* ne sont connus ; notre glose m'indique qu'il faut y substituer *morio* (fou, surtout fou de cour), qui est déjà dans Pline et qui vient de *μωρός* (je le trouve aussi Lex. 124).
- 80 MUS, *muus*⁵.
- 33 MUSCAR, *mascet* (l. *moscet*). Il s'agit de l'émouchet (K. *moschet*, *muschet*, *nisus*). Je ne trouve nulle part le latin *muscar*.
- 85 NANUS, *naen* (fr. *nain*).

¹ G. *tfesvadenei*.

² Voy. sur les formes et acceptions de ce mot, l'Idioticon de Schuere-mans, v^o *weduwaal*.

³ G. *cat*.

⁴ G. a omis *dominorum*.

⁵ G. *muīs*.

- 44 NASTURCIUM, *keirse* (cresson). — Le rythme du vers démontre que l'auteur du texte prononçait *nastūcium*; ce mot est, comme on sait, le type du fr. wallon *mastouche* (capucine).
- 109 NATES, *arsbillen*.
- 70 NAULUM, *verscat* (K. *vaer-schat*).
- 40 NECTAR, *clareit* (fr. *clairer*, angl. *claret*).
- 52 NEFRENDUS, *barech* (K. *barch, bargh, bergh*, maialis, porcus exsectus sive castratus). La gl. ne répond pas au vrai sens du latin, qui est cochon de lait. Cp. Lex. 131, *nefrendes*, petis purceus.
- 75 NEPA, *vipra* (l. *vipera*). Au sens premier de scorpion avait succédé en bas-latin celui de vipère.
- 33 NISUS, *sperwoer*.
- 75 NOCTILUCA, *vermis licens* (l. *lucens*) in nocte ¹.
- 91 NOLA, *belle*.
- 82 NOTUS, *suut* (midi).
- 85 NOTUS (nothus), *bastaert*.
- 35 NUX, *noet*.
- 103 OCCIPUT, *woerhoeft* (w p. v). Cette gl. revient à *sinciput* qui précède.
- 93 OCREA, *hosen*.
- 100 ODA, *cantus*.
- 72 OESTRUM, *orsele* (auj. *horzele*).
- 1 OLLA, *pot*.
- 79 OLOR, *svane*.
- 21 OPILIO, *scaper*.
- 65 ORCA, idem q. *urceus*.
- 35 ORNUS, *harchre? harelire?* ² Je ne sais me rendre compte de la glose; elle paraît mal écrite. Serait-ce *haveresch* (frêne ou cormier sauvage)?
- 105 OS, *mont*.
- 63 OVILE, *domus ovium*.
- 15 PALEA, idem q. *acus* (flam. *caf*).
- 88 PALLA, *mantel*.
- 68 PALMES, *wijnstoc*. Cette glose est celle de *cippus* qui suit; c'est à *palmes* que convient celle de *wijngartranke* donnée à *phalanga*, le dernier mot de l'hexamètre.
- 105 PALPEBRA, *oghebrawe*.
- 68 PANPINUS, *wijngaertblat* ³.
- 46 PANICIUS, *pistor*. Erreur, il s'agit ici du *panic* (millet).
- 28 PANUS, *priem*. Cette gl. semble fautive; *panus* est peloton de laine et *priem* est poinçon. Cependant voy. OP.

¹ Pour la leçon de G., voy. à l'art. *jaculus*.

² G. *harelere*.

³ Les gl. sont mal distribuées par G.; ainsi il divise *wijngaertblat* sur les deux mots *panpinus* (wijngaert) et *uva* (blat). Voy. *botrys* et *palmes*.

- 73 PAPILIO, *botervlieghe*.
 94 PARMA, *scilt*.
 59 PASTA, *deec* (auj. *deeg*).
 48 PASTINACA (= fr. panais), *pasternake* (auj. *pastenaek*, *pinsternaek*).
 1 PATELLA (dim. de *patera*), *panne*.
 2 PATERA, *nap* (coupe à boire, = fr. *hanap*, it. *nappo*).
 79 PAVO, *paeu* (auj. *pauw*).
 23 PECTEN, *cam*.
 51 PEDISSEQUA, *camerire* (fr. chambrière).
 23 PEDONES, plur., putredo ¹ pedum. — Glose fautive; *pedo*, -onis est une forme dérivative de *pedis*, pou (flam. *luis*).
 66 PÆDUM, episcopi baculus ². Ici la houlette du berger.
 2 PÆLVIS, *becken*.
 8 PENUS, *kelnare* G. a lu *promis* et dit en note « pour *promus* », qui en effet, répond mieux à la traduction, mais le mot du texte ne se laisse guère lire autrement que *penus*, qui est aussi la leçon de Lille et de Bruxelles; d'ailleurs *promus* est donné au v. 20. Une première, main avait mis nettement *penus*, puis une deuxième main a mis *p^eenus* en ponctuant le *e* devant *n*, ce qui fait encore *penus*. Or *penus* signifie « provision de bouche ». Le texte L. glose *celier*.
 89 PEPLUM, *hoefteleet*.
 31 PERA, *scorpe*. — Dans L., *pera* est glosé par fr. malette, ailleurs par esquerpe, taisse; je suppose donc qu'il faut lire *scarpe* ou *scerpe* p. *scorpe*. On trouve en effet *scerpe* dans un glossaire cité par Graff. On sait que fr. *écharpe* signifiait d'abord la poche du pèlerin.
 38 PERCA, *bars*.
 61 PERICULUM (ici = essai, épreuve), *verkes* (quid?).
 90 PERIZOMA (= ceinture, tablier), *vestis*.
 31 PERO, *scarpe*. La gl. est bonne pour *pera*, mais *pero* est une sorte de chaussure (le Dict. tetr. dit : « hoerenschoen van raw leder gemaekt »). Ou avons-nous à faire au primitif de fr. *escarpin*?
 92 PERPEDIUM ³, *voerveet* (l. *voervoet*?). Comme le sens est « avant-pied » et que Dief. donne *propedium* avec la trad. *voz-fuss*, il faut prob. corriger *perpedium* par *propedium*. Voy. aussi OP. v^o *perpidum*.
 35 PERSICUS, *persicboem*.
 7 PESSULA (L. *pessulla*), *clinke*. — Même mot que angl. *click*, fr. *cliche* (à Bruxelles), dim. *cliquet*, à Bruxelles *clichette*. La forme classique *pessulus* a donné a. fr. *pesle*, d'où n. fr. *pesne*, *pène*.
 18 PETASO, *bake* (a. fr. *bacon*).
 42 PETROCELINUM, *petercel* (auj. *peterselie*).

¹ G. *putrido*.

² G. *baclers*.

³ G. *propedium*.

- 84 PETULCUS, *luxuriosus*.
- 68 PHALANGA (= perche, échalas), *wijngaertranke* (gl. mal placée, voy. pl. h. *palmes*).
- 96 PHALERA, *koker*¹. Erreur; le glossateur confond avec *pharetra*.
- 22 PHARETRA, *koker*.
- 30 PHASELUS, *navis* (ici = barque de pêcheur).
- 78 PHILOMENA, *nachtegale*.
- 25 PHILTRUM, *vilt*. Malgré son apparence, notre mot latin est de pure race germanique, voy. mon Dict. v° *feutre*.
- 57 PILENTUM, *curtus*².
- 89 PILLEUS (*pileus*), *hoet*.
- 20 PINCERNA, *scinkere* (K. *schenk*, *schenker*).
- 5 PINNACULA (= pinnacle), *pinappele*. — Cette gl. est l'effet d'une étourderie, car elle s'applique à « *nux pinea* ».
- 59 PINSA (= huche à pétrir), *troch*.
- 42 PIPER, *peper*.
- 31 PIRA (*pyra*), *ignis*. Le sens antique de *pyra* est bûcher.
- 45 PIRETUM (*pyrethrum*), *radix*. — Il est intéressant de rappeler ici que ce type latin *piretrum*, par l'intermédiaire de *piretranum*, a fait donner au pyrèthre, chez les Allemands, la dénomination vulgaire de *bertram*.
- 105 PIRULA, *noesegate*. Voy. pour les expressions françaises, OP.
- 17 PISA, plur., *herweten*. — Auj. *erwet*, *errét*, *ert*. — Par les intermédiaires *araweiz* (anc. haut all.), *erweiss*, *erbeiss*, *erbiss*, s'est produit le mot all. actuel *erbs*, *erbse*. On fait remonter le mot jusqu'au gr. ἐρίβιονδος (pois chiche).
- 46 PLACENTA, *vlade*.
- 24 PLANULA, *linea*. — Gl. inexacte; *planula* (dim. de *plana*, rabot) désigne un grattoir ou polissoir. La faute est aussi dans L. où l'on trouve la glose *rieulet* (réglette).
- 27 PLASTRUM, *plaester*.
- 36 PLATANUS, *plarieboem*. — *Platānus* s'est régulièrement francisé par *plane*, de là le fl. *plaenboem*. D'autre part, quelque forme attérée *platarus* a donné, sur le sol germanique, *plader*, d'où *pladerboem* (ap. Plantin); une forme dérivative *pladerie*, contracté en *plarie*, a motivé notre *plarieboem*.
- 25 PLUTEUM, *scrifbert* (planche à écrire).
- 110 PODEX, *culus*³.
- 12 POPINA, *kokene* (auj. *keuken*).
- (La fin prochainement.)

AUG. SCHELER.

¹ G., à tort, place *kokervlieder*, au-dessus de *sanbuce*, et au-dessus de *phalera* il met *steggreep*, qui appartient à *strepa*.

² G. *carrus*.

³ G. *oculus*.

COMPTES RENDUS

Bloemlezing uit Nederlandsche dichters van Hooft tot op onze dagen, *bijeengebracht en van biographische en taalkundige aantekeningen voorzien*, door POL. DE MONT, *leeraar van Nederl. taal aan 't athenæum van Antwerpen*. Gent, Ad. Hoste, 1883. VIII, 352, kl. in-8°, 3 fr.

La première chose qu'on se demande à l'apparition d'une nouvelle chrestomathie, c'est la raison d'être du livre. N'y a-t-il pas déjà un nombre suffisant d'anthologies? M. De Mont justifie son livre de la façon suivante : il croit que les ouvrages inscrits au programme pour le cours de Néerlandais de la 2^{me} et de la 1^{re} classe de nos athénées, sont ou insuffisants ou trop monotones (préf. VI). Son choix doit donc parer aux deux inconvénients signalés par lui ; il doit aussi donner aux élèves une image *à peu près complète* de la littérature des trois derniers siècles. L'ouvrage renferme en outre, ce qui est chose neuve dans nos chrestomathies classiques Néerlandaises, — des notices biographiques et des notes philologiques. (L'auteur a voulu dire : *linguistiques*).

Ce plan montre que dans la pensée de l'auteur, « son livre ne vient pas remplacer, mais compléter les livres de lecture existants » (préf. VI).

Nous nous proposons d'examiner ici si l'auteur a atteint son but, et si ses innovations sont heureuses.

Et d'abord, nous croyons que l'élève n'emportera du livre qu'une idée bien mesquine de la littérature des trois derniers siècles. Il n'y trouve que *quatre* auteurs antérieurs au 19^e siècle : Hooft, Vondel, Luyken pour le 17^e, Poot pour le 18^e; 36 et 4 pages, soit 40 contre 307 ou environ $\frac{1}{8}$ du livre. Rien ne lui indique l'existence de Van Baerle, Brederoo, les deux sœurs Visscher, Cats, Starter, Huyghens, Sevecote, Kamphuyzen, Van der Goes, l'école des poètes biographes (Rotgans, Hoogvliet, Van Merken, Feitama, Smits, les deux frères Van Haren), Langendijk, Bellamy, Nieuwland, Van Alphen. — Au

19^e siècle nous cherchons en vain Helmers, Kinker, Borger, Spandaw, Staring, W. Geysbeek, Loots, Potgieter, Beets, Ten Kate, Van Ryswyck; — mais par contre nous y trouvons, outre plusieurs médiocrités contemporaines, M. De Mont lui-même, qui s'octroie 10 pages, c'est-à-dire la 34^{me} partie du livre sur 34 auteurs cités.

Nous croyons qu'il y a lieu de supprimer ces auteurs à classicité douteuse, sans interdire pour cela à l'élève de les connaître, par exemple par des lectures que ferait le professeur en classe; il y a lieu aussi de supprimer les 40 pages que le livre a de communes avec la chrestomathie de Van Beers¹, et qui, d'après la préface, font double emploi; il y a lieu encore de supprimer certains morceaux, qui sont de moindre valeur, ou qui conviennent moins pour les classes (De ring van Polycrates, Francesca da Rimini); il y a même lieu, pour quelques auteurs principaux, de se borner à une bonne notice biographique: car les élèves à qui cette chrestomathie est destinée font déjà des lectures à domicile, et ont sous la main les œuvres complètes ou des ouvrages en nombre suffisant de plusieurs de ces auteurs (Vondel, Bilderdijk, Tollens, Ledeganck). Le livre ainsi modifié pourrait sans augmentation de volume, citer un nombre d'écrivains plus considérable, surtout du 17^e et du 18^e siècles, de ceux notamment qui arrivent moins souvent ou plus difficilement sous les yeux des élèves, — et présenter un choix que l'auteur aurait le droit d'appeler une image à peu près complète de la littérature.

Nous avons aussi des critiques à formuler au sujet des notes biographiques et linguistiques.

La rédaction en est généralement négligée. Nous avons remarqué les incorrections suivantes: p. VII *eenen blik slaan in beteeckenis en wording der woorden van ...* pour *in DE beteeckenis en DE wording*; — p. 2 *tot het sterrenbeeld de Grootte*

¹ *Bilderdijk*: het waarachtig goed; — *Tollens*: watersnood (Van Beers donne le double); — de Noord-Amerikaansche jager; — *Ledeganck*: de boekweit; — aan Brugge (V. B. donne toute la trilogie); *Loveling*: de gouden bruiloft; — *Vondel*: Rei uit Gijsbrecht; — *Luiken*: buitenleven; *Poot*: vroolijk leven; puis *Van Duyse*, de *Génestet*, *Vondel* (Lucifer). — Si M. de Mont jugeait ces morceaux nécessaires à une image à peu près complète de la littérature, il pouvait renvoyer au *Leesboek* de Van Beers.

Hond pour *den Grooten Hond*; — p. 5 et 50 *het gedacht* pour *de gedachte*; — p. 51 et 72 un verbe au singulier avec un sujet au pluriel; — p. 238 *het mom* pour *de mom*; — p. 290 *te weik* (?) pour *te weeke* (le texte de Vondel porte *te weike*; le P. Allard écrit dans son édition *te werke*, et met en note qu'il faut lire ainsi au lieu de *weike*; M. De Mont écrit aussi *te werk* dans son texte, et donne comme note : on peut lire aussi *te weik*); — il y a ensuite à constater l'emploi abusif du mot *eigenlijk* (= en réalité, au propre), pp. 27, 28, 29, 51, 55, 56, 67 : *afgrond*, *poel* sont en réalité (!) du masculin; — *kind* semble être en réalité un vieux partic. passé. Un bon point à *kind* donc, qui ne veut pas sembler être ce qu'en réalité il n'est pas; ou bien M. de Mont croit-il que la valeur de ses affirmations est proportionnelle à la façon catégorique dont il les exprime? Nous nous demandons de même le sens de *oorspronkelijk* dans : Jan Luiken, geboren te Amsterdam in 1649, was oorspronkelijk bestemd om de schilderkunst aan te leeren.

Des expressions impropres, des constructions forcées se trouvent p. 1 (*Zijne dichtwerken, bezorgd door* ... 1858-59, beslaan 16 dln, laisse croire que *Bilderdijk* n'a rien publié de son vivant), p. 25 (*beteekenis* die het woord alleen behouden heeft *pour eenige* *beteekenis* die, etc., — est la traduction de : signification que ce mot a *seule* conservée), p. 28 (*Kust* = rib; *overdrachtelijk* = zeestrand. Nog de namen van andere deelen des lichaams kregen zoo (?) eene nieuwe (?) *beteekenis*), p. 31 (*Kroost* = 1 2 traits du visage; 3 cette idée étant appliquée aux enfants (?), le mot prit le sens d'*enfants*), p. 62 (*dochter* se rattache à la racine *duh* = traire; — le mot *melk* dérive d'une autre racine, comme ce mot lui-même et ses analogues dans d'autres langues le montrent! Cela est tout bonnement une lapalissade), p. 159 (*stomme e* est une traduction du français, au lieu de *doffe e*), p. 238 (J. P. Vuylsteke promoveerde als advocaat aan de *Hoogeschool* van Gent, *waar* hij op 10 nov. 1836 het levenslicht had aanschouwd : il est donc né sous le toit de l'Université gantoise?), p. 283 (de schitterendste *mannen*..... : Vondel, Huygens, Anna ROEMERS, Maria Tesselschade, Vossius, van Baerle, enz.), p. 329 (.... ter zijde *gelaten*, *kan men*, wat den moord op graaf Floris *gepleegd*, *betreft*, het volgende construction embrouillée. — Het slot, in welks nabijheid Floris *leefde*, — comme un bûcheron? ou comme

Nabuchodonosor dans les bois ? — Que signifie sur la même page : *wat er van weze*, quoi qu'il en soit, de l'adultère ou du meurtre ? Et pourquoi alors, toujours sur la même page, considérer le meurtre comme un fait certain, et qualifier l'adultère d'erreur historique ?).

Pourquoi ces excentricités orthographiques de Thorhout pour Thourout et de Hiob pour Job, Noami ou Noémi (malgré le Dr Nolet de Brauwere van Steeland) ? Dans nos pays l'orthographe de la Vulgate est traditionnelle pour les noms bibliques.

Les notices biographiques seront de peu d'utilité. Les élèves y apprennent quand et où le poète dont ils ont le nom devant eux, naquit et mourut, s'il était riche ou pauvre, quelle profession il exerçait, comment s'appellent ses ouvrages. De la valeur de ses livres, des tendances de l'auteur, de sa place dans la littérature, pas un mot. Nous pouvons cependant signaler des semblants d'exceptions pour Tollens, Messchert Da Costa, Van Duyse, Hofdijk, de Génestet, les sœurs Loveling, 8 auteurs sur les 34. Dans la biographie de Bilderdijk rien ne nous le signale comme poète lyrique, quoique ce soit comme tel qu'il a le plus de mérites. La biographie de Vondel ne nous dit rien de l'éducation de ce *self-made poet* ; l'énumération de ses ouvrages présente trop de lacunes. Le travail sur lequel la préface appelle l'attention du lecteur, comme étant une *analyse* du Lucifer, n'est qu'un résumé incolore.

Les deux seules fois qu'il se hasarde à apprécier une œuvre (Huwelijkstrouw, p. 320 ; Fragment uit Floris V, p. 329), M. de Mont n'a pas la chance d'être d'accord avec Jonckbloet, ni même avec Witsen Geysbeek. cfr. Jonckbloet II, 104 et 123.

Quant aux notes linguistiques, tant celles qu'il a collectionnées dans les travaux d'autrui que les siennes propres (préf. VII), elles fourmillent d'erreurs. L'auteur connaît de la linguistique ce que peut en deviner quiconque a étudié une ou plusieurs langues étrangères, mais il semble ne pas se douter de l'existence d'une science linguistique. Quelques-unes de ces notes sont dignes de Becanus. Viennent-elles de M. De Mont ? Les autres, d'où qu'elles viennent, sont erronées *in se* ou le sont devenues par les progrès de la science. A M. De Mont de les contrôler, et tout au moins de les comprendre, ce qui n'est pas toujours le cas.

Nous tâcherons de signaler toutes les inexactitudes, pour les rectifier, puisqu'elles sont systématiques.

Remarquons d'abord l'abus de termes qui seraient mieux à leur place dans une « Théorie de Probabilités », tels que : sembler, probablement, peut-être, devrait être.

p. 9. Le texte dit : Dieu qui prévoit tous les besoins. La note veut qu'on lise : Dieu qui pourvoit à tous les besoins. Pourquoi ?

p. 12. « *Slinger* est du masc. » Pourquoi encore cette note ? — D'un autre côté p. 27 *muizenval* qui est du fém. et que Bild. emploie au masc., n'a pas de note pour le constater.

p. 16. « Haar baan = hunne baan. » L'explication donnée n'en est pas une, et l'affirmation que *haar* = *leur* ne se trouve que chez des auteurs Hollandais est toute gratuite. Comme les adj. poss. ne sont que les génit. des pron. pers. correspondants, il importait ici de donner la déclinaison primitive du pron. pers. 3 p. pl. n. *zij*, g. *haar*, d. *hun* ou *hen*, a. *ze* (cfr. Allem. sie, ihr, ihnen, sie). — Par analogie avec la 1^{re} et 2^{me} p. pl. (d. ons, g. onzer; d. u, g. uwer), et à cause de la ressemblance du g. pl. *haar* avec le f. s., on a de bonne heure formé un gén. *hunner* du datif *hun* ou *hen*. Dès la fin du 16^e s. le nouveau gén. *hun*, *huns*, *hunner* est d'un usage général concurremment avec *haar*, *haars*, *harer*, et à la fin du 18 s. on n'emploie plus guère que celui-là. Le possessif a suivi le même sort. Cette substitution a eu pour effet qu'on ne sentait plus la valeur du g. pl. *haar*, et que depuis lors, des auteurs, trompés par la ressemblance avec le f. s., le considèrent comme une forme fém. Cet emploi toutefois est factice et en contradiction avec la syntaxe de toutes les langues germaniques modernes qui ne distinguent pas les genres au pluriel. De même, toujours par analogie avec les autres pron. pers. qui ont tous l'acc. semblable au dat., le dat. *hun*, *hen* a prêté ses formes à l'acc, mais par un caprice des grammairiens *hun* n'est plus que dat., *hen* qu'accus.

p. 17. *Wereld*. Ce mot signifie au propre *temps*, aussi *âge d'homme*, dit la note. L'étymologie qu'elle ajoute, prouve cependant que le mot ne signifie au propre que : âge d'homme, vie humaine. L'auteur avait peut-être besoin de la signification abstraite de temps, pour pouvoir dire ensuite : l'idée de *temps* passa à celle d'*espace*, d'où *wereld* = monde. Ils étaient très philosophes, nos ancêtres. Or, *wereld* = 1. vie d'homme; 2. ce qu'un homme voit pendant sa vie, le monde.

p. 21 : 1) texte : u aller waan. — note : « d'autres lisent : uw

aller waan. Ainsi David. Les deux leçons se justifient. — Or, Da Costa aussi lit *uw* aller, et cette leçon seule peut se justifier, puisqu'il faut ici le gén. pl. du pron. pers. ou l'adj. poss. qui sont l'un et l'autre *uw*.

p. 21 : 2) reproduit une note de Bilderdijk. Au lieu d'ajouter que Bhogovotgita = chant divin, M. De Mont aurait dû plutôt dire que les sanscritistes transcrivent d'ordinaire Bhagavan et Bhagavadgita; que ce dernier mot est le titre d'un épisode du Mahabharata et signifie *chant de Bhagavan*, lequel nom = bienheureux.

p. 27 : « *onverzoenbaar* = qui ne peut être amené auprès d'un autre; — *zoen* = l'action d'approcher. » — Or, *zoen*, même rac. que *sanus*, est un terme de sacrifice, et signifie *réparation*.

p. 32 : « *ragen* = enlever les toiles d'araignées avec le *raagbol* (houssor). » — Cette explication est suffisante dans le dict. de Van Dale, où on peut voir quelques lignes plus haut ce que c'est que *raagbol*. D'ailleurs, si l'on veut définir des mots ordinaires, où s'arrêtera-t-on? Notre remarque s'applique encore à *dompig*, qui a aussi une note inutile, tandis que *ijdel* (l'espace, le vacuum) mot suranné, peu connu dans le sens qu'il a ici, n'est pas expliqué.

p. 47 : « *dwingeland* = usurpateur, comme le Lat. tyrannus. » Dwingeland signifie ici, comme tyrannus, roi absolu.

p. 50 : 1) Pour donner l'étymologie de *morgen*, M. De Mont affirme d'abord qu'une forme *morgend* serait *peut-être* (!) meilleure, à cause de *avond*; — puis, comme *avond* se dit du déclin du jour, que *morgend* devrait donc (!) être le part. prés. d'un verbe merran = croître. Le *g* ne l'embarrasse pas. Il eût été plus sûr de dire que l'origine de ces deux mots essentiellement germaniques est *inconnue*, que leur histoire ne permet pas de les considérer comme des part. prés., que *avond* signifie plutôt : commencement du jour suivant, comme le prouvent *Paasch-avond*, *Vastenavond*; *Sonnabend*, *Weihnachten*, que *morgen* signifie probablement *au petit jour*, si on peut le rapprocher de la rac. slave *mirk* ou *mrak* = s'obscurcir.

p. 50 : 2) Les verbes factitifs ou causatifs dérivent, dit M. De Mont, de l'imparf. des verbes primitifs. Cela n'est vrai que pour les verbes forts des quatre premières conjugaisons (I *drinken*, II *liggen*, III *lijden*, IV *varen*); les factitifs de verbes de la V^{me} conj. se forment du présent (*vallen*). Ce n'est pas non plus

à cause du changement de la voyelle (*klankverwisseling* et non *klinkerverandering*) qu'ils deviennent faibles, mais parce qu'ils sont dérivés.

p. 51 : « *komen*, jadis *kwemen* ; *kwemen-koëmen* : le *w*, *u*, (*oe*) est devenu *o*. » !! — Le rad. du système du présent dans ce verbe est *qim*, *kwim* ; un 1^{er} brisement (*brechung*) de *i* en *e* est produit par les désinences, d'où *kwem* ; — un 2^d (facultatif) de *e* en *o* est dû à l'influence de *w* (cfr. *week*, *woche* ; *wel*, *wohl*). — Or, la rac. germ. est *kam*, idg. *gam*, ayant pour initiales, non *k'*, *g'*, mais *k²*, *g²*, c'est-à-dire ces gutturales qui dans les langues européennes développent un *w* après elles, *kw*, *gw*, et qui dans des développements secondaires peuvent par tout le domaine indo-europ. devenir les chuintantes *ch* et *j*. Les diphthongues *kw*, *gw* peuvent rester intactes, ou perdre la gutturale, ou perdre le *w* : cfr. *hond*, *хóнь*, *canis*, *chien* ; — *komen* (*kwemen*), *venio* (*gvemio*) ; — *kwik*, *vivus* (*gvivus*).

p. 51 : *wijf* est mis, dit M. De Mont, pour *wijfman* = homme qui porte un voile. Où a-t-il trouvé cela ? — Tous les étymologistes sont d'accord pour rattacher ce mot au vha. *weibon* (se remuer, être agité), nl. *wijfelen*, sans cependant s'entendre sur la signification. Pour les uns, qui songent au gothique *bivaiþjan* = envelopper, lier, *wijf* = celle qui se lie, épouse ; — pour les autres, qui se rappellent le sanscr. *vip* = agité par un dieu, prêtre, et le *sanctum aliquid et providum* de Tacite, *wijf* = un être agité par l'enthousiasme de l'inspiration divine. — *Woman* (*wijfman*) est un composé pléonastique comme il y en a beaucoup dans les langues germaniques (cfr. *vrouwmensch*, *tortelduif*, *muilezel*).

p. 52 : 1) « Dans le *Reinaert* varen se présente avec le sens de *tomber*. » — Dans quels passages ?

3) *Maar* n'est pas *meer*, comme le Franç. *mais* = *magis* ; — *maar* = *ne ware*, all. *nur* = si ce n'était ; — que *aber* dérive de *ab* est tout au plus chose probable ; — que *sed*. dérive du préf. *se*, est inexact ; ils sont l'un et l'autre l'abl. du pron. réfl. *sui*, *sibi*, *se*, et signifient donc *par soi*, *en soi*, *à part*, *sauf*.

p. 53. L'explication de *sier* n'en est pas une. *Sier* et fr. *chère* se rattachent à *cera* (cire) = moule en cire, portrait. Donc *sier* et *chère* = visage ; — *goede sier maken*, faire bonne chère = faire bonne mine à quelqu'un, bien recevoir qqn., etc.

p. 54 : *deze spijs gaadt mij* est du westflamand ; — *gaden* n'existe pas dans la langue littéraire.

p. 54 : 2) « Uur, qui *semble* se rattacher à *ώρα* et *hora*, mais qui n'en dérive pas, ... » — Uur dérive directement du fr. heure, comme *uhr* en allem.

p. 54 : 3) « *Leger* VIENDRAIT de *liggen*, et signifie d'abord gîte ou refuge d'animaux ; l'endroit où une armée campe *se dit aussi leger*, mais le mot *ne se trouve pas* dans ce sens ; par métonymie enfin, le mot signifie armée. » — D'abord, que signifie le passage où il est dit que *leger* a un sens qu'il n'a pas ? — *Leger* dérive en effet de *liggen*, par l'intermédiaire du rad. de l'imparfait, et signifie : 1. état d'être couché, 2. gîte, 3. camp, 4. armée qui campe, 5. armée en général. — La note de M. De Mont est empruntée, dit-il, à David, probablement à l'édition de la « *Ziekte der Geleerden* » I, 91. Malheureusement, le 1^{er} fascicule de cet ouvrage est momentanément absent de notre bibliothèque ; nous devons nous contenter de douter si nous avons ici une reproduction de la *rédaction* de David.

p. 55 : 1) *Hebben* n'a pas deux rad., mais le seul rad. *hab* qui se présente avec *umlaut* dans le système du présent, sans *umlaut* ailleurs (cfr. all. *nennen*, *nannte*, *genannt*). La 3^e p. pr. *heeft*, ainsi que les anc. 2^{es} pers. *heves* (pr. ind.) et *heve* (impér.) se rattachent au doublet *hafon*. — *Hebben* et *ἄνω* n'ont rien de commun.

p. 55. 2) Meisje n'est pas diminutif de *meissen*, mais les deux mots sont l'un et l'autre diminutifs de *meid* ; car le son *dj* devient tantôt la chuintante *ch*, tantôt la sifflante *s* (cfr. la prononciation de la désinence *aadje*). — Dans les exemples cités par M. De Mont, *maagd* = *meid*, *zegde* = *zeide*, etc., il n'y a pas eu changement de *g* en *i*, comme il dit ; non, *g* précédé d'une voy. accentuée et suivie d'une voy. non-accentuée, peut tomber, et les deux voy. se contracter en la dipht. *ei* : *maged*, *meged* = *me-ed* = *meid* ; *zegel* = *ze-el* = *zeil*.

p. 55 : 4) *doen* n'est pas le résultat d'une contraction. Son rad. est *doe*, gr. *θε*, sanscr. *dhâ*. Son imp. est le seul vestige qui reste dans les langues german. modernes du redoublement : *deedoe* = *deede* = *deed*, avec perte complète de la voy. rad. — Les verbes *ganger* et *standen* ont perdu *ng*, *nd* en une fois et pas en deux.

p. 55 : 5) M. De Mont explique très bien que là où nous trouvons le p.p. au lieu de l'impér., nous avons affaire à un passif impersonnel ; — pourquoi alors expliquer : *handen uit de mouw* par : *dat de handen uit de mouw gestoken worden*, au lieu de dire : *er worde gestoken*, etc. ?

p. 56 : 3) « Strengelen est le fréquentatif de *strangen*, *strengen*, *stringen*. » — Duquel des trois? *strengelen* est le fréquentatif de *stringen*, par l'intermédiaire de l'imp. *strang* avec umlaut. — Que *streng* (sévère) dérive de *stringen* n'est qu'une supposition; — que ce soit le même mot que *stram* est inexact.

p. 57 : 2) Le sens de la rac. d'où dérive le nombre *deux* est inconnu. Où M. De Mont a-t-il découvert qu'elle signifie *séparation de l'unité*? — Le suff. *lif* de *elf* et *twaaif* ne dérive pas de *lijven* = être de reste, — mais est mis pour *lich* (tich) = lithuan. *lika* (dika)¹ et a substitué une liquide à la dentale de *taihun* (tien), *decem*, tout comme le pracrit substitue dans les mêmes nombres un *r* au *d* sanscrit. Donc *elf* = een—tien, *twaaif* = twee—tien. — *Wijle*, mnl. *wile* (et pas *wilen*), got. *hvilla* (et pas *hwila*), ne signifie pas *temps*, mais *point d'arrêt* (cfr. lat. *qui-etus*).

p. 57 : 4) *winter* ne dérive pas de *wind* : cela est matériellement impossible. D'ailleurs les anciennes langues germ. donnaient au mot le sens d'*année*. *Χεῖμων* ne dérive pas de *Χέω*, ni *hiems* de *ῥω*, mais il viennent tous les deux de la rac. idg. *ghim* = tempête, neige.

p. 57 : 5) « *Uchtend* ou *ochtend*, jadis *uchten*, de *uchte* (*uhta*). Le *d* y a été ajouté plus tard, sans doute par euphonie. » — A quoi sert cette note? — Le primitif est en effet *ucht*, qui tout en continuant d'exister, eut aussi la forme allongée *uchent*, *uchend* (cfr. *naakt*, *nakend*). La fusion de *ucht* et *uchend* donna *uchtend*. Le mot dérive de la rac. *uh* = brûler (sanscr. *ush*, Lat. *uro*, *aurora*).

p. 58 : 2) « *Lucht* (air) signifie simplement (!) exhalaison. » — Or, il se fait que le sens de la rac. n'est pas toujours fixé, — que cependant l'idée d'*élévation* est commune à beaucoup de mots qu'on pourrait en dériver.

p. 58 : 6) « *Bruidloopt* se transforma d'abord en *bruidloft*, et alors (!) on laissa tomber le *d* de *bruid*. » — Comment M. De Mont sait-il laquelle des deux transformations s'est faite la première? — n'y aurait-il pas lieu de songer ici à une assimilation de *d* à *l*, plutôt qu'à la syncope de *d*?

p. 59 : 2) M. De Mont trouve que la forme régulière de *bidden*, *liggen*, *zitten* doit être *beden*, *legen*, *zeten*, mais que l'e est devenu

¹ Cfr. *wolf* mis pour *wolch*, lith. *vilkas*, gr. *λύκος*.

i par l'influence de l'*i* dérivatif de *beddian*, *leggian*, *settian*. Je ne sais où il a trouvé ces formes avec *e*. Tous les verbes forts de la 1^{re} conj. ont dans les langues germ. anciennes la voy. *i* au prés.; donc aussi *biddian*, *liggian*, *sittian*. En Allem. et en Néerl. *i* de ces verbes s'est brisé en *e* lorsque le radical avait pour finale *une seule* consonne, ou bien *l* ou *r* comme première de deux. Les trois verbes en question ne remplissant pas ces conditions, n'ont jamais modifié leur voyelle au système du présent.

p. 59 : 3) *Lief* est une métathèse de *φιλος*, *lâm* de *μηλος*, *timeo* de *metuo* !!!

p. 60 : 2) « *gebuur* de *buur* = habitation, comme dans *achterbuurt*. » — L'auteur n'a pas vu le *t* final de ce dernier mot. Le *buur* de *gebuur* est identique avec *boer* (de *bouwen* dans le sens de demeurer).

p. 61 : 1) « *Mensch* semble par son origine être un adj. Il dérive de *man* avec le suff. *sch*. » — Pourquoi ne pas dire d'une façon plus catégorique : *mensch* est un adj. employé substantivement? — La note continue : « l'indéfini *men* se trouve en réalité pour *mannen*, et dit autant que *les hommes* ou *les êtres humains*. » — *Men* est en réalité *man* sans accent tonique, — *man* devenu proclitique ou enclitique, et signifie donc toujours *un homme*.

p. 63 : 2) « *aardig* ne signifie en Flandre que drôle; il est aussi en Hollande synon. de *gentil*. » — La vérité est que le mot ne signifie que *gentil* en Hollande; on n'y connaît pas notre drôle de sens.

p. 63 : 5) *Denken* et *brenge* ne sont pas mis pour *danken* et *brangen* mais pour *thankian* et *brangian*; *i* dérivatif a disparu en donnant l'umlaut à *a*.

p. 64 : 2) « *Dikkens*, dial., = *dik-eens*. » — L'auteur a oublié de donner le sens de *dik-eens*. Cela signifie-t-il : beaucoup de fois une fois? — Non, *dikkens* = *dikkels* = *dikwijls*.

p. 64 : 3) « *Geld* s'appliquait jadis au bétail, si on peut se rapporter au got. *faihu* (bétail et propriété), latin *pecunia*, *pecus*. » — Il n'y a pas de raison pour s'arrêter en si beau chemin. Alors le fr. *argent* signifiait jadis aussi *bétail*, pour le même motif; ou bien *danger* a signifié *voyage* parce que *ellende* (misère) a eu le sens d'exil. — *Geld* (*gelden* = valoir) ne se trouve qu'avec le sens de *dédommagement*, *paiement*, et spécialement, mais en Néerl. et en All. seulement, *monnaie*.

p. 65 : Le sens propre de *lot* n'est pas *branche*. Comme *slot* de *sluiten*, il dérive d'un verbe *luiten* (vsax. *hliotan*) = augurer, terme de sacrifice; donc *lot* = 1. action d'augurer, 2. moyen pour augurer. Ne serait-ce pas son paronyme *loot* qui est cause de l'erreur?

p. 69 : « *erg* = 1. paresseux, 2. mauvais, misérable (la paresse produit la misère et est mère de tous les vices). » — La vraie 1^{re} signif. est la 2^{de} de M. De Mont. *Erg* = vaurien, c'est-à-dire *avare* et *paresseux*, puisque la générosité et la bravoure étaient les deux vertus germaniques.

p. 72 : La règle pour reconnaître *e* et *o* longs-aigus est très incomplète. On la formule comme suit :

e et *o* longs sont aigus :

1. à la fin de radicaux monosyllabiques : *wee*, *zoo*.

2. dans les suffixes accentués : *regeeren*, *goddelooze*.

3. comme résultat d'une contraction : *leege*.

4. ailleurs où ils remplacent une diphtongue antérieure : *boom*, *steen*. M. De Mont n'a donné que le 4^e point de la règle. — Les élèves qui étudient l'Allem. et l'Angl. trouveront que *e* aigu correspond à *ei* Allem., *o* Anglais; *o* aigu à *au* Allem., *ea* Anglais.

p. 87 : 2) « *Zucht* : 1. désir (même rad. que *zuigen*, sucer), 2. soupir, 3. maladie (même rad. que *ziek*; got. *sauhts*, maladie. » — Le 1^{er} *zucht* n'a rien de commun avec *zuigen*, Lat. *sugere*, mais bien avec *zoeken*, lat. *sagire*, et *zaak*; — il aurait été bon d'ajouter que le 2^d *zucht* est le rad. du verbe *zuchten* pour *zuften*, fréquent. de *zuipen*, laper.

p. 94 : *oorlog* ne signifie pas étymol. l'action de séjourner hors de chez soi, mais l'action de faire descendre, *het nederleggen* (*erliegen*). On n'est cependant pas d'accord sur l'interprétation de ce sens. Pour les uns = destruction; pour les autres = destin, loi établie par les Nornes, et en effet en runique, *ags*, *vha*. le mot signifie *destin*.

p. 96 : *Meten* n'a rien de commun avec *met*, ni même avec *metiri*, mais se rattache au même rad. que *modus*; — *met* se rattache au Grec *μετα*, et probablement au Lat. *mittere*.

p. 149 : 2) « *Ontmoeten* s'écrivait jadis *gemoeten* » (!) — Alors *onvatbaar* s'écrivait *gevat*? — *Ontmoeten* se rattache à *meten*, mesurer; peut-être aussi à *moeten*, devoir, par la signification commune d'*avoir lieu*, mais certainement pas de la façon que

M. De Mont indique : « Je suis *obligé* de faire cela; je me *lie* à cela, je le rencontre, » où le passage de l'abstrait au concret aurait dû l'avertir de son erreur.

p. 194 : « *Metten*, matines, se disait jadis de l'office matinal dans les églises; actuellement moins usité, le mot désigne plutôt l'office du matin dans les couvents. » — L'explication est vague, donc inexacte. Il y a huit offices par jour qui se disent de trois en trois heures depuis minuit : Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres, Complies. Ils ne se récitent plus à leurs heures que dans certains couvents. Jadis ils se disaient dans toutes les églises paroissiales, comme encore actuellement dans les cathédrales par le chœur des chanoines; mais comme il était impossible ici de les dire à leurs heures, il fut permis de les fixer d'après les convenances locales, de manière que les six premiers jusqu'à None fussent dits avant le repas principal, les deux autres après; de là le mot Néerl. *noen*, Angl. *noon* = midi, heure actuelle du repas principal. Actuellement Matines et Laudes de chaque jour se disent la veille. La messe du jour est censée placée entre Tierce et Sexte, et le salut entre Vêpres et Complies.

p. 194 : 2) *fialfrast* s'écrit *fialfrass* et signifie *ours de rocher* et pas *habitant de rocher*.

p. 205 : Le texte porte : Wat steent ge om de omgestorte steenen? Lag Troja daarmee heel! — Une note dit : « D'ordinaire on (lisez : le P. Allard) comprend : Si avec cela toute la ville était rasée! — On peut aussi l'expliquer : Si vos larmes pouvaient rétablir Troie dans son état antérieur! » — Cette seconde explication est impossible; *heel liggen* = être couché tout à fait, et non se trouver intact. Les deux interprétations prennent par erreur *lag* pour un subj., alors qu'il est indicatif; — en outre *daarmee* se rapporte à *omgestorte steenen*, et le passage signifie : « Cesse tes cris! Que pleures-tu pour quelques pans de murs renversés? Troie est-elle complètement détruite pour cela? »

p. 313 : 2) « *doorluchte bogen* = *waar de lucht door heen glanst*. » — L'auteur a voulu dire : *waar het licht....*

pp. 312 3) et 315 2) et 3) sont des notes suffisantes pour l'édition populaire du P. Allard, mais elles ne donnent pas la valeur propre des termes qu'elles expliquent.

Nous avons tant insisté sur les notes linguistiques du livre, non pour faire croire que les élèves ont besoin de tout cela, *loin*

de là, mais pour montrer à M. De Mont ce qui lui reste à faire avant de songer à accompagner toute la collection de notes semblables (préf. VII).

L'annotateur compétent donnerait des indications plus substantielles, mais beaucoup moins étendues.

Notre conclusion sera courte. Le livre ne doit pas être mis entre les mains de nos élèves. L'auteur toutefois mérite des éloges, et pour l'intention qui a présidé à son travail, et pour les innovations qu'il inaugure. Nous espérons qu'une plus longue pratique de l'enseignement le déterminera à modifier ses choix, et que nos indications l'engageront à ajouter des appréciations critiques, voire même des analyses littéraires à ses notes biographiques, et à mieux peser les matériaux de ses notes linguistiques. Nous ferons mieux saisir notre pensée en lui rappelant l'excellent ouvrage de De Groot, Leopold et Ryckens¹, qu'il connaît sans doute : ce choix, qui s'adresse, il est vrai, à un autre public, montre ce que doit être un tableau de notre littérature des trois derniers siècles ; les notices biographiques ont une haute valeur critique, et les notes grammaticales et philologiques, bien que concises, forcent le lecteur à se rappler et à coordonner les faits connus.

J. VERCOULLIE.

Cours supérieur d'arithmétique, par P. L. VANDENBROECK, professeur de mathématiques, à l'usage des établissements d'instruction moyenne et des écoles normales. Deuxième édition. Lille et Bruges, Desclée, De Brouwer et C^{ie}, 1883. Un volume in-8°, cartonné, de VIII-344 pages. Prix : 2 fr. 50.

« Cet ouvrage, dit l'auteur dans sa préface, n'est pas écrit pour les commençants, ni pour ceux qui ne sont pas assez familiarisés avec la pratique du calcul raisonné et avec la résolution des questions numériques. Il convient aux jeunes gens qui veulent étudier les éléments d'arithmétique d'une manière plus approfondie, et surtout aux aspirants aux écoles spéciales. »

¹ Inleiding tot de beoefening der Nederl. Letterkunde door De G., L. en R. 2 dln. Groningen, Wolters, 1867, f. 2,50.

L'auteur, à l'exemple de Wronski, divise l'arithmétique théorique en deux grandes parties, dont l'une comprend la *construction* ou *formation des nombres*, et l'autre la *comparaison des nombres*.

Cette division de l'arithmétique étant l'idée principale du livre, il est nécessaire de la faire connaître avec quelque détail.

En effet, dans le nombre sans cesse croissant de manuels d'arithmétique qui voient le jour, les vues d'ensemble sont trop rares, pour que nous ne saisissons pas l'occasion d'exposer l'idée philosophique qui a présidé à l'agencement général du livre de M. Vandenbroeck¹.

Construction des nombres. Deux nombres donnés, dit l'auteur (page 2), peuvent engendrer un nouveau nombre de diverses manières, mais il faut définir le mode de génération ou construction par l'expression de la relation qu'on suppose établie entre les nombres donnés et le nombre à former. La diversité de telles relations détermine la diversité des modes de construction.

Considérons deux nombres, 4 et 3 par exemple, et cherchons les diverses manières de construire, par leur moyen, un nouveau nombre.

1° On peut supposer que 3 indique qu'il faut compter avec 4 unités 3 autres unités de même nature. Le nombre construit avec 4 et 3 sera alors $4 + 3 = 4 + 1 + 1 + 1 = 7$. On donne à ce premier mode de construction le nom de *mode partiel*.

2° On peut supposer que 3 indique que 4 unités doivent être répétées 3 fois. Le nombre construit avec 4 et 3 sera alors $4 \times 3 = 4 + 4 + 4 = 12$. On donne à ce deuxième mode de construction le nom de *mode factoriel*.

3° On peut supposer que 3 indique que 4 doit faire 3 fois successivement la fonction de facteur. Le nombre construit avec 4 et 3 sera alors $4^3 = 1 \times 4 \times 4 \times 4 = 64$. On donne à ce troisième mode de construction le nom de *mode exponentiel*².

¹ A ces considérations générales sur les opérations de l'arithmétique, nous préférons néanmoins celles qui se trouvent exposées dans une suite d'articles publiés dans le tome II du *Journal de Mathématiques élémentaires* de M. Bourget (Paris, 1878).

² Ces désignations : *mode partiel*, *mode factoriel*, *mode exponentiel*, et, plus bas, celle de *rapport exponentiel* sont propres à M. Vandenbroeck et ne sont pas généralement en usage (P. Mansion).

Ces trois modes de construction se distinguent entre eux par le rôle attribué au second nombre donné. On les appelle modes *élémentaires*; tous les autres modes en dérivent.

La construction d'un nombre au moyen de deux nombres donnés s'appelle *opération*. Tout mode de construction a deux marches, l'une *directe* ou *progressive*, l'autre *indirecte* ou *régressive*; dans la première, l'opération est *directe*, dans la seconde, l'opération est *inverse*. Dans le mode partiel, l'opération directe s'appelle *addition*, et l'opération inverse *soustraction*. Dans le mode factoriel, l'opération directe s'appelle *multiplication*, et l'opération inverse *division*. Enfin dans le mode exponentiel, l'opération directe s'appelle *élévation aux puissances*, et l'opération inverse *extraction des racines*. On distingue donc six opérations, trois directes et trois inverses. Le *calcul* est l'ensemble de toutes ces opérations.

Comparaison des nombres (page 4). Comparer un nombre à un autre, c'est chercher de quelle manière le premier se forme avec le second; le résultat est le *rapport* du premier nombre au second.

Il y a autant de rapports distincts qu'il y a de modes de construction des nombres.

1° Si l'on compare 7 à 4, dans le mode *partiel*, on reconnaît que 7 se forme par l'addition avec 4 du nombre 3 : par suite, 3 est dit le *rapport par différence* de 7 à 4.

2° Si l'on compare 12 à 4, dans le mode *factoriel*, on reconnaît que 12 se forme en répétant 4 3 fois : 3 est dit le *rapport par quotient* de 12 à 4.

3° Si l'on compare 64 à 4, dans le mode *exponentiel*, on reconnaît que 64 se forme par l'élévation de 4 à la puissance de degré 3; d'après cela, 3 est dit le *rapport exponentiel* de 64 à 4.

Remarquons, continue l'auteur, que ces trois modes de comparaison sont de leur nature essentiellement distincts des trois opérations inverses.

En effet (page 216), dans la comparaison d'un nombre a à un autre b , si c est le rapport cherché, on a

$$b + c = a, \quad b \times c = a, \quad b^c = a,$$

selon que l'opération directe exprimée par c est une addition, une multiplication, une élévation aux puissances.

Dans les opérations inverses, deux nombres a et b sont donnés ; l'un d'eux, a par exemple, est le résultat d'une opération directe exprimée par l'autre b et faite sur le nombre cherché c , et l'on a

$$c + b = a, \quad c \times b = a, \quad c^b = a.$$

On voit par là que, dans la comparaison des nombres, le rapport cherché a une signification différente de celle du nombre cherché dans les opérations inverses.

C'est sur cette distinction que l'auteur se fonde pour diviser l'arithmétique dans les deux parties définies ci-dessus.

Cette division offre l'avantage de grouper, sous une idée unique, les théories très connexes des rapports, proportions et progressions par différence, des rapports, proportions et progressions par quotient, du rapport exponentiel et des logarithmes. Quand on l'adopte, on doit, avec l'auteur, définir la *division*, l'opération par laquelle, étant donnés le produit de deux facteurs et le facteur *multiplicateur*, on cherche le facteur *multiplicande* (page 24).

Après ce coup d'œil sur le plan général du livre de M. Vandebroek, nous signalerons quelques points particuliers, en nous permettant parfois une légère critique.

1° L'auteur (page 1) définit la *grandeur* tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution. D'après cette définition, le courage, la vertu, la douleur, la joie, l'intelligence, la beauté, etc., seraient des grandeurs. Il semble préférable de dire, avec Noël et Lionnet¹, qu'on appelle *grandeur* tout ce qui est ou peut se concevoir divisé en portions égales entre elles.

2° L'auteur (page 1) définit le *nombre* l'expression d'une *grandeur évaluée avec son unité*, afin de comprendre, dans cette définition générale, à la fois les nombres *rationnels* et *irrationnels*.

3° L'auteur (page 3) définit la *base* d'un système de numération le *nombre qui exprime combien d'unités de chaque ordre constituent une unité de l'ordre suivant*. Cette définition est meilleure que celle de Cirodde, qui dit : le *nombre de chiffres dont on fait usage* se nomme la *base* du système. D'après cette définition de Cirodde, la numération romaine ne serait pas *décimale*, mais (au moins jusqu'à une certaine limite) *septénaire*.

¹ Et M. Gelin lui-même (P. M.).

4° L'auteur (page 15) définit la *multiplication*, l'opération par laquelle on cherche un nombre qui soit composé d'un nombre donné, de la même manière qu'un second nombre donné est composé de l'unité. Cette définition est celle de Faton, de Cirodde et de la plupart des auteurs belges.

D'après cette définition, pour multiplier un nombre a par $\frac{b}{c}$, on pourrait dire, en regardant $\frac{b}{c}$ comme le quotient de b par c : le multiplicateur $\frac{b}{c}$ a été formé en prenant l'unité b fois, ce qui a donné b , puis c fois, ce qui a donné c , puis divisant le premier nombre par le second, ce qui a donné $\frac{b}{c}$; donc le produit de a par $\frac{b}{c}$ se formera en prenant le multiplicande a b fois, ce qui donne ab , puis c fois, ce qui donne ac , puis divisant le premier nombre par le second, ce qui donne $\frac{ab}{ac}$ ou $\frac{b}{c}$. Ainsi le produit d'un nombre quelconque par $\frac{b}{c}$ serait égal à $\frac{b}{c}$.

De même pour multiplier un nombre a par le produit bc , on pourrait dire : le multiplicateur bc a été formé en prenant l'unité b fois, puis c fois, puis multipliant le premier nombre par le second : donc le produit de a par bc se formera en prenant a d'abord b fois, puis c fois, puis multipliant le premier résultat par le second, ce qui donne $ab \cdot ac$ ou a^2bc .

Il semble préférable de conserver la définition suivante qui est celle des anciens auteurs, et qui est adoptée par Serret, Lionnet, Bertrand, Briot, Tombeck, Garcet ¹ :

Multiplier un nombre par un autre nombre, c'est répéter le premier de ces nombres autant de fois qu'il y a d'unités dans le second. D'après cette définition, le *multiplicateur* est essentiellement un nombre entier. Elle s'étend d'elle-même à la multiplication des fractions ; car multiplier un nombre par $\frac{4}{7}$, par exemple, c'est en prendre les $\frac{4}{7}$, ou en prendre 4 fois la septième partie : le multiplicateur n'est donc pas, à proprement parler, la fraction $\frac{4}{7}$, mais le nombre entier 4.

¹ Et M. Gelin lui-même (P. M.).

5° *Le produit de deux facteurs ne change pas quand on permute ces facteurs* (page 21). Ce théorème, qui est une des principales propositions de l'arithmétique, n'est pas mis à une place assez évidente. L'auteur n'en fait guère qu'une simple remarque, à la suite de la preuve de la multiplication.

6° *Dans le produit $5 \times 8 \times 3 \times 7 \times 4 \times 9$ on peut permuter les deux derniers facteurs 4 et 9* (page 22). Voici comment l'auteur le démontre :

Soit P le produit effectué de tous les facteurs qui précèdent 4 et 9 dans le produit considéré ; celui-ci sera représenté par $P \times 5 \times 9$. Par définition, $P \times 4$ est égal à la somme de 4 nombres égaux à P ; on a donc

$$P \times 4 = P + P + P + P,$$

et, par suite, en multipliant $P \times 4$ et chacune de ses parties par 9,

$$P \times 4 \times 9 = P \times 9 + P \times 9 + P \times 9 + P \times 9,$$

ou, puisque cette dernière somme est composée de 4 fois le produit $P \times 9$,

$$P \times 4 \times 9 = P \times 9 \times 4,$$

c'est-à-dire qu'on peut permuter les deux derniers facteurs du produit¹.

7° L'auteur distingue quatre cas dans la multiplication écrite (page 16) :

$$8093 \times 4, \quad 3067 \times 100, \quad 4058 \times 400, \quad 4206 \times 387,$$

et semblablement quatre cas dans la division écrite (page 26) ;

$$4527 : 6, \quad 4937 : 100, \quad 87952 : 600, \quad 48953 : 62^2.$$

¹ Nous préférons la démonstration, au fond identique, mais plus intuitive, basée sur la considération du tableau suivant :

$$\begin{array}{cccccccccc} P & P & P & P & P & P & P & P & P & P \\ P & P & P & P & P & P & P & P & P & P \\ P & P & P & P & P & P & P & P & P & P \\ P & P & P & P & P & P & P & P & P & P \end{array} \quad (P. M.)$$

² Suivant nous, il faut de plus le cas $489 : 62$, qui se rencontre en pratique avant le dernier et est moins difficile (P. M.).

8° Le chapitre II, relatif aux propriétés élémentaires des nombres entiers, est très complet et exposé avec beaucoup de soin et de rigueur. Ordre suivi par l'auteur : 1° nombres à communs diviseurs supérieurs à 1 ; 2° nombres à plus grand commun diviseur égal à 1, ou nombres premiers entre eux ; 3° nombres considérés relativement à leurs communs multiples ; 4° nombres considérés individuellement par rapport à leurs caractères de divisibilité relatifs à certains diviseurs ; preuve des opérations ; 5° nombres indécomposables en facteurs ou nombres premiers ; 6° nombres décomposables en facteurs ou nombres composés.

9° Ordre adopté par l'auteur, pour exposer la théorie des fractions périodiques (page 136) : I. Toute fraction ordinaire donne naissance à une fraction décimale périodique, simple ou mixte : par exemple, $\frac{5}{7} = 0,428571 \frac{5}{7}$, $\frac{37}{40} = 0,924999...$ — II. Toute fraction ordinaire dont le dénominateur est représenté par au moins autant de 9 qu'il y a de chiffres dans le numérateur donne naissance, etc. : par exemple, $\frac{432}{999} = 0,432432...$, $\frac{43}{999} = 0,043043...$ — III. $\frac{432}{99900} = 0,00432432...$ — Problèmes I et II. Trouver la fraction ordinaire génératrice d'une fraction décimale périodique simple et mixte. — IV. Toute fraction ordinaire irréductible dont le dénominateur ne contient aucun des facteurs premiers 2 ou 5 donne naissance à une fraction décimale périodique simple (le mot *irréductible* n'est pas nécessaire). — V. Toute fraction ordinaire irréductible dont le dénominateur contient au moins un des facteurs premiers 2 et 5 donne naissance à une fraction décimale périodique mixte, etc. — Réciproque. — VI. Une fraction ordinaire ne peut donner naissance qu'à une seule fraction décimale périodique. — Soit G la génératrice rationnelle et V_n le nombre décimal représenté par les n premières décimales d'une fraction décimale périodique : G est la LIMITE de V_n quand n augmente indéfiniment. — VII. Une fraction décimale périodique ne peut avoir pour génératrice qu'une fraction ordinaire.

10° Dans le chapitre VI, l'auteur expose le calcul des nombres approchés (pages 178-202); dans le chapitre VII, il traite des nombres irrationnels et des nombres négatifs (pages 203-215). Voici comment il expose la définition du *nombre irrationnel* :

Considérons un nombre irrationnel quelconque A. Concevons ce nombre évalué à moins d'une unité partielle $\frac{1}{n}$, et désignons

par A_n , A_{n+1} , ses valeurs rationnelles approchées à moins de $\frac{1}{n}$, la première par défaut, la seconde par excès. Nous aurons

$$A_n < A < A_{n+1}.$$

La différence des nombres A_n et A_{n+1} est égale à $\frac{1}{n}$; par conséquent, si n croît indéfiniment, n'importe suivant quelle loi, ces nombres tendent vers une limite commune A' . Or, cette limite A' n'est autre que le nombre irrationnel considéré A . En effet, puisque le nombre A_n est indéfiniment¹ plus petit que A , la limite A' de A_n ne peut être supérieure à A . De même, A_{n+1} étant indéfiniment plus grand que A , la limite A' de A_{n+1} ne peut être inférieure à A . Donc $A' = A$, c'est-à-dire que le nombre A est la limite commune de ses valeurs rationnelles approchées à moins de $\frac{1}{n}$. Ainsi un *nombre irrationnel* est la limite de sa valeur rationnelle approchée, par défaut ou par excès, à moins d'une unité partielle quelconque.

L'exposition qui précède ne semble pas à l'abri de toute difficulté. Car peut-on parler de valeurs rationnelles approchées d'un *nombre irrationnel, non encore défini*² ?

11° Dans la seconde partie de son ouvrage (pages 216-268), l'auteur traite, d'une manière très complète, 1° des rapports et progressions par différence; 2° des rapports, des proportions et des progressions par quotient; 3° du rapport exponentiel et des logarithmes.

Viennent ensuite les applications de l'arithmétique, sur lesquelles nous ferons encore quelques remarques.

12° Le *mètre* (page 269) est une longueur égale à la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre qui passe par l'observatoire de Paris. Cette définition n'est pas exacte, car le méridien de Paris n'est pas égal à 10000000 mètres, mais à environ 10002000 mètres.

¹ Au lieu de *indéfiniment*, il faudrait *toujours*, ou *sans cesse* (P. M.).

² Évidemment, M. Gelin a raison sur ce point délicat. Dans l'enseignement moyen, le mieux est de recourir à la considération des grandeurs

13° Toutes les unités de longueur sont le myriamètre, le kilomètre, ... le millimètre (page 269). Il y a encore le *micron*, ou millième de millimètre.

14° A la page 283, l'auteur indique quelques anciennes mesures. Il serait nécessaire de dire qu'il s'agit d'anciennes mesures de France.

15° Le calcul des nombres complexes est exposé en moins de trois pages. Dans un traité d'arithmétique aussi complet, il semblerait convenable de donner la *méthode des parties aliquotes*.¹

16° L'auteur (pages 297 et 300) traite un *problème de société composée*. Garcet, dans son *Traité d'arithmétique élémentaire*, fait remarquer avec raison que ces sortes de questions ne peuvent avoir aucune application dans la vie commerciale. Jean Harroy, dans son *Traité d'arithmétique*, publié à Liège en 1740, avait déjà fait la même remarque.

17° Les chapitres relatifs aux questions d'intérêt et d'escompte sont exposés d'une manière très complète. On y trouve, sur les questions d'intérêt composé et d'annuités, à peu près les mêmes développements que dans la plupart des *Traités d'algèbre*.

Le livre de M. Vandenbroeck est très complet, comme on le voit, et, en général, les démonstrations sont exposées avec soin

continues pour définir un nombre irrationnel. Il n'y a pas un élève sur mille, qui, au collège, puisse saisir la définition purement arithmétique d'un nombre irrationnel, par exemple de $\sqrt{2}$. La voici en abrégé, pour ceux qui voudraient essayer une exposition rigoureuse de la théorie des nombres incommensurables :

Les nombres entiers et les nombres fractionnaires, relativement au nombre 2, se partagent en deux catégories, les uns, que nous appellerons les nombres α , ont leurs carrés inférieurs à 2; les autres, que nous appellerons β , ont leurs carrés supérieurs à 2. On peut toujours trouver un α et un β qui diffèrent entre eux d'une fraction aussi petite qu'on le veut. Par définition, nous dirons qu'il existe un nombre incommensurable, représenté par $\sqrt{2}$, qui sépare les α des β , et est dit supérieur aux α , inférieur aux β . L'existence de ce nombre $\sqrt{2}$ est purement idéale, évidemment, quant à nous au moins; mais si l'on y réfléchit bien, il en est de même de l'existence des nombres abstraits commensurables α et β . (P. M.).

¹ Même dans les traités *élémentaires*, on doit, selon nous, parler de cette méthode. Si l'on a à multiplier $1855 \frac{1}{34}$ par $10 \frac{3}{4}$, le mieux est de multiplier par 10, par $\frac{1}{2}$, par $\frac{1}{4}$ et d'ajouter les résultats. (P. M.).

et avec rigueur. Il renferme un bon choix de 400 exercices proposés sur la partie théorique et 76 problèmes divers, et se termine par une courte note sur les divers systèmes de numération.

E. GELIN,

Professeur au Collège St-Quirin, à Huy.

Biographies, par M. THIL-LORRAIN.

Si l'étude de l'histoire en général est nécessaire aux hommes, celle de nos gloires nationales l'est bien plus encore pour nous qui, grâce aux efforts tentés par nos ancêtres, jouissons enfin de la liberté et de l'indépendance. Aussi dans l'enseignement primaire, comme dans l'enseignement moyen, l'histoire de la Belgique tient-elle une honorable place. Toutefois, forcé de se renfermer dans un cadre restreint, le maître n'a pas toujours le temps d'entrer dans des détails suffisants qui, en dépeignant les siècles, font revivre les personnages. Il serait donc désirable que les élèves eussent, entre les mains, des monographies développées et attrayantes qu'ils pussent lire dans leurs moments de loisir; ainsi, ils prendraient goût aux lectures sérieuses, ils fixeraient plus profondément dans leur mémoire les traits qu'on n'a pu que leur indiquer sommairement, et ils se formeraient d'une époque une idée plus exacte.

Eh bien, c'est précisément à des biographies semblables, consacrées aux grands hommes de notre histoire, que M. Thil-Lorrain travaille avec le talent et l'activité que connaissent les lecteurs de la *Revue de l'Instruction publique*. Chaque année il ajoute un ou deux volumes à son œuvre, qui déjà est assez considérable.

Qu'il nous soit permis de faire ici une rapide revue des volumes qui ont paru jusqu'à ce jour.

* *

I. AMBIORIX. — BODUOGNAT. — INDUTIOMAR (Callewaert).

Les luttes de ces trois héros contre les troupes romaines y sont retracées d'après les commentaires de Jules César et les écrivains qui se sont occupés de la conquête de la Gaule. M. Thil-Lorrain s'est surtout servi de l'ouvrage de M. Victor Gantier. Avec cet auteur, il place la bataille de la Sambre

au village de Presles — on sait que Napoléon III et d'autres historiens l'ont placée à Hautmont, près de Maubeuge; — il suppose que l'oppidum des Aduatiques se trouvait à Namur, que le camp de Q. Cicéron était à Rèves, près de Nivelles, et celui de Labiénus à Charleville; mais il n'adopte pas l'opinion de M. Gantier ni celle de Napoléon III, qui prétendent que Tongres occupe l'emplacement de l'ancienne Aduatuca; d'après M. Thil-Lorrain, qui s'appuie sur le colonel allemand Von Goeler, c'est à Limbourg que Sabinus et Cotta auraient été égorgés par les Eburons.

Tous les faits sont bien racontés, toutes les pages sont des plus intéressantes.

II. MÉROWIG. *Roman historique*, édité à Verviers, chez M. Nautet-Hans.

Mérowig, nos lecteurs le savent, était le fils de Chilpéric, roi des Francs, et d'Audovère, supplantée par Frédégonde. Lorsque Frédégonde eut fait assassiner le roi Sigebert, elle retint prisonnière la femme de ce roi, la charmante Brunehilde, que Mérowig ne tarda pas à aimer et à épouser secrètement. Il tomba bientôt sous le poignard des séides de sa marâtre. L'auteur essaye de nous décrire les mœurs encore barbares, les vices et les vertus de ces sombres siècles mérovingiens. Il a réussi à donner à son héros une véritable grandeur et à faire admirer Brunehilde, « cette reine intrépide et belle qui, avec des hommes encore sauvages, avait osé tenter ce que Charlemagne ne put qu'imparfaitement exécuter, deux siècles plus tard, avec des hommes à demi civilisés. »

III. PEPIN D'HERSTAL (Callewaert à Bruxelles).

Les guerres de ce puissant maire du palais contre les Neustriens, les Frisons et les Allemands sont décrites avec soin. Quelques pages aussi sont consacrées à l'assassinat de saint Lambert, mais l'auteur nie que le saint évêque ait été tué par ordre d'Alpaïde : l'assassin serait Doden, qui voulut venger une injure personnelle.

IV. LA MÈRE DE CHARLEMAGNE (Callewaert).

Ce roman historique met en scène la femme à qui les légendes ont donné le nom de « Berthe au grand pied ». Il y a là une discussion très intéressante sur la localité qui a vu naître Charlemagne.

V. BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE (Office de Publicité).

Rien de plus agréable à lire que ce volume. Il est vrai que peu d'incidents de notre histoire offrent un aussi grand intérêt que celui de la fondation de l'empire latin de Constantinople. C'est Villehardouin, l'historien de la quatrième croisade, qui a servi de guide. Aussi le récit est-il vivant, et il n'y a pas que les élèves qui lisent ce livre avec plaisir. Ajoutons que la biographie de Baudouin IX est complète : traité de Péronne, protection accordée aux lettres, au commerce et à l'industrie, extension des franchises, administration, avarice des Vénitiens, prise de Zara, siège de Constantinople, bataille d'Andrinople. Et jamais la narration ne languit, jamais l'auteur ne nous fatigue.

VI. JEAN LE VICTORIEUX (Callewaert).

Ici l'auteur n'a pas été obligé, comme dans ses romans historiques, de recourir à quelque aventure fictive, d'inventer quelque personnage romanesque pour rendre son récit plus palpitant ; l'illustre vainqueur de Woeringen a été mêlé à tant d'événements divers, que sa vie ressemble à un drame et que, étudier son règne, c'est étudier, pour ainsi dire, le siècle qui l'a vu naître. Tableau de l'Europe à l'avènement de Jean I, — Jean allant au secours de sa sœur Marie, reine de France, accusée par Pierre Labrosse, — Croisade en Espagne avec le roi de France, — Guerre de la Vache, — Bataille de Woeringen, — Érection de l'abbaye de Villers et de l'église Sainte-Gudule : tels sont les principaux chapitres de ce livre, dont la lecture est aussi facile, aussi attrayante que celle d'un roman.

VII. CHARLES LE TÉMÉRAIRE (Callewaert).

Voici encore un livre qu'on lit sans fatigue. Le comte de Charolais y est peint avec toute sa fougue, sa bravoure désordonnée, ses colères terribles, et toutes ses qualités qui, malgré ses nombreux défauts, le font préférer à son rival, l'hypocrite Louis XI. — Jeunesse de Charles, — Bataille de Gavre, — Vœu du Faisan, — Bataille de Montlhéry, — Bataille de Montenaeken, — Sac de Dinant, — Mort de Philippe le Bon et malheureuse inauguration du Duc, — Bataille de Brusthem, — Entrevue de Péronne, — Héroïsme des six cents Franchimontois, — voilà quelles sont les divisions de cet ouvrage qui n'embrasse,

comme on le voit, qu'une partie de la vie de Charles le Téméraire. L'auteur a probablement l'intention d'écrire un second volume qui nous mènera jusqu'au jour où le cadavre du duc de Bourgogne, à demi dévoré par des loups, a été retrouvé devant la ville de Nancy.

VIII. CHARLES-QUINT DEVANT TUNIS (Callewaert).

On voit l'empereur s'emparer du repaire des pirates turcs et rendre la liberté à 24,000 chrétiens. Charles-Quint apparaît, dans cet épisode, avec sa grandeur militaire, mais aussi avec ses préjugés.

IX. QUENTIN METSYS (Office de Publicité).

Dans cette agréable idylle, M. Thil-Lorrain a réuni tout ce qu'on a écrit sur le célèbre forgeron, devenu, par l'amour, le fondateur de l'illustre école de peinture qui a enfanté les Rubens, les Van Dyck, les Jordaens, et bien d'autres génies dont les toiles seront éternellement admirées.

X. LE GÉNÉRAL JARDIN (Callewaert).

Ici, ce qu'on aime, c'est le grand patriote, le courageux lutteur qui, avec une poignée d'hommes, conquiert une partie de la Hollande; c'est l'homme qui expose sa vie pour venir embrasser sa mère mourante, qui est prêt à aller poignarder Bonaparte lorsque celui-ci eut usurpé le pouvoir, et qui enfin va mourir en Espagne pour avoir voulu sauver un de ses plus implacables ennemis.

* * *

Tous ces ouvrages, nous le répétons, sont écrits avec une chaleur, une conviction, un charme qui les fait rechercher par la jeunesse studieuse. De tels livres sont utiles, et ils conviennent bien mieux, pour les distributions de prix, que toutes ces historiettes insignifiantes, que toutes ces fadaises qui n'apprennent absolument rien aux élèves.

Que si l'on nous demandait maintenant quels sont les livres que nous préférons parmi ceux dont nous venons de faire une rapide analyse, nous répondrions franchement que ceux que nous aimons le moins sont les romans historiques. Comme M. Thil-Lorrain le reconnaît lui-même dans la préface de son *Mérowig*, ce genre de composition est extrêmement difficile à traiter, et

il est peu d'écrivains qui y réussissent. Est-ce que *Salammbô* même, dont M. Thil-Lorrain fait avec raison un si grand éloge, est-ce que *Salammbô* ne contient pas bien des pages ennuyeuses? Pour exciter constamment l'intérêt, il faudrait avoir la plume de Walter Scott ou d'Alexandre Dumas. Que M. Thil-Lorrain écrive donc des *Jean le Victorieux*, des *Baudouin de Constantinople*, des *Charles le Téméraire*, des *Quentin Metsys*, ou des *Boduognat* et des *Ambiorix*, c'est le genre où il réussit le mieux.

J. CHOT.

Méthode intuitive pour la représentation réelle des corps par EDMOND DE TAEYE. Namur, Wesmael-Charlier, 1884.

Enfin voilà un Manuel qui correspond aux besoins actuels de l'enseignement du dessin! C'est le premier, croyons-nous, qui ait été publié en ce genre. Il satisfait pleinement à tous les desiderata du nouveau programme de l'enseignement moyen, relatifs au *tracé des projections*. Il sera le bienvenu, nous n'en doutons pas, près de tous les professeurs de dessin du royaume, et — pourquoi ne le dirions-nous pas? — de l'étranger.

M. de Tæye part de ce principe qui a toujours été le nôtre : « Il faut, aussitôt que possible, habituer l'élève à travailler d'après le relief. » Nous dirons, nous : « L'élève ne devrait jamais travailler que d'après le relief. » Dès le premier coup de crayon que donne un enfant, il doit avoir en vue de reproduire un objet simple. Copier, d'après une estampe, sera toujours fatal à l'art. Que l'objet soit aussi facile à dessiner qu'on le voudra ; mais qu'il soit un corps réel : une règle, un cube, un livre, un encrier, tout ce qu'il vous plaira. En dessin, comme en mathématiques, comme dans les sciences, comme en littérature, comme dans tous les genres d'étude imaginables, la méthode est essentiellement une, nécessairement la même : la méthode analytique résultant de l'observation directe des faits constitutifs de la science dont on s'occupe. Vous voulez enseigner à lire à un enfant, vous lui montrez une succession de lettres que vous lui apprenez à prononcer ; puis vous groupez ces lettres entre elles. Désirez-vous l'initier à l'art d'écrire? Vous lui mettez une série de phrases sous les yeux, vous l'habituez à les décomposer, vous lui en faites voir la coupe et

les rythmes, puis vous lui faites comprendre, par des analyses d'ensemble, les procédés employés par les auteurs pour constituer une synthèse d'une série de pensées se rapportant à un sujet donné.

Il n'en saurait être autrement dans l'étude de l'art du dessin. Commencer par l'enseignement théorique des règles, ce serait tout perdre. Pour exposer la théorie des projections telle qu'elle se trouve déduite dans les traités de géométrie descriptive, il faudrait avoir acquis des connaissances mathématiques que ne possèdent ni le jeune homme, ni l'enfant du peuple et qui, du reste, ne sauraient aboutir à aucun résultat pratique satisfaisant. « Les conceptions abstraites, dit M. de Taeye, doivent succéder aux expériences dues à l'observation directe des objets et à l'analyse de leurs éléments constitués. L'étude scientifique proprement dite, ne doit être que le couronnement des études expérimentales. »

Dans la première partie, l'auteur commence par distinguer nettement le dessin *perspectif* du dessin *projectif* et veut que celui-ci précède le premier. Il montre les avantages qui doivent résulter de cette manière de procéder et signale tout ce qui est nécessaire à la pratique des projections.

Dans la seconde partie, il aborde les exercices des projections par l'observation des objets et l'analyse de leurs lignes constitutives. Les principes découlent naturellement de ces observations directes des corps. L'auteur les fait servir à la solution empirique des problèmes relatifs aux corps polyédriques, aux projections des solides de révolution et à la pratique de la graphique projective.

Dans la troisième partie, il applique la théorie empirique des projections aux métiers qui dépendent de l'architecture, de la sculpture et de la peinture.

Le besoin d'un pareil ouvrage, on le comprend sans peine, se faisait vivement sentir. Il est mis à la portée des jeunes gens d'une douzaine d'années avec un rare talent d'exécution. Des planches excellentes servent à l'intelligence des explications qui sont toujours simples et rationnelles. Sans cesse l'auteur s'avance du connu à l'inconnu avec une sûreté d'analyse et de méthode qu'on ne saurait trop admirer. Son ouvrage est un livre excellent que nous croyons appelé à rendre de grands services aux arts industriels dans notre pays. Nous désirons

que bientôt il soit suivi d'un *traité de perspective* conçu dans le même esprit et d'après une méthode analogue. Nous ne terminerons pas ces considérations, sans adresser aussi des éloges mérités à l'éditeur qui a publié cet ouvrage. L'exécution typographique en est irréprochable.

THIL-LORRAIN.

Chrestomathies françaises à l'usage des jeunes gens de l'enseignement moyen de l'un et de l'autre sexe par VAN HOLLEBEKE. Ouvrages adoptés par le conseil de perfectionnement. Namur, Wesmael-Charlier.

La *Chrestomathie* à l'usage des demoiselles ne différant de celle des garçons que par la suppression de seize morceaux qui ont été remplacés par vingt autres, nous n'avons pas à nous occuper de ces deux recueils séparément.

L'auteur dit lui-même de ces ouvrages : « Nous aimons à » déclarer que de tous les livres publiés pour l'enseignement, » c'est celui que nous avons préparé avec le plus de plaisir, » car notre travail nous permettait de vivre avec les maîtres de » la pensée et du style. » Aussi peut-on dire que le choix de la plupart des extraits contenus dans ces deux recueils révèle un homme de goût. Il s'est attaché à respecter scrupuleusement les textes empruntés aux meilleurs écrivains français, en les puisant dans les éditions les plus correctes. Des notes destinées à préciser le sens des mots dont la signification est peu connue des jeunes gens, à dissiper les obscurités qui résultent de certaines locutions, à élucider les difficultés grammaticales les plus ardues, les accompagnent. Dans ce travail ingrat et difficile, l'auteur a généralement réussi. Quant à l'appréciation purement littéraire, il en laisse le soin aux maîtres et aux maîtresses chargés de cette mission. Si donc nous comparons ces deux recueils à ceux du même genre qui les ont précédés, nous n'hésiterons pas à dire qu'ils sont peut-être les meilleurs et les plus judicieux que nous possédions. C'est assez faire connaître la haute estime dans laquelle nous les tenons.

Cependant un reproche sérieux leur a été adressé : il eut été préférable de composer autant de recueils distincts que nos établissements contiennent de classes différentes. L'auteur répond à cette observation, en disant que l'élève auquel on confie un seul manuel, a l'avantage de pouvoir relire souvent les mor-

ceux qui lui ont été expliqués et de les graver ainsi plus fidèlement dans sa mémoire.

Quant au plan général, il n'a plus la moindre raison d'être. Les nouveaux programmes exigent, en effet, que, dans chaque classe, on donne un devoir d'histoire et un devoir de sciences naturelles, alternés de deux autres devoirs d'imagination ou de sentiment, sérieux ou comiques. Or, une chrestomathie ne peut avoir d'autre but raisonnable que celui d'offrir à l'élève des modèles qui, bien analysés, bien étudiés, lui fourniront le moyen de rédiger des sujets analogues à ceux qu'on lui fait admirer. Le plan d'une bonne chrestomathie doit donc offrir à la jeunesse, dans chaque classe, des modèles de rédactions historiques, scientifiques et poétiques en prose et en vers alternativement. Ce plan nous paraît des plus judicieux et nous ne saurions trop féliciter le gouvernement de l'avoir rendu obligatoire.

Il faut en conséquence, que les compositions modèles soient bien appropriées à l'âge des élèves de chaque classe et que les difficultés croissent d'année en année. Prenons l'histoire seulement pour faire comprendre notre pensée. En septième et en sixième, on pourrait se borner aux traits historiques isolés qui contiennent un haut enseignement moral. La mort de Codrus, Psammétique devant Cambyse, Socrate mourant pour avoir enseigné des vérités nouvelles, le dévouement de Léonidas et mille autres traits semblables. En cinquième et en quatrième, on s'occuperait des brillantes inventions qui de siècle en siècle élargirent le cercle de la civilisation humaine. En troisième et en seconde, on aborderait l'exposition des grands événements politiques en précisant les causes qui les amenèrent, l'influence qu'ils exercèrent sur les destinées humaines. L'appréciation des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, des vérités morales les plus utiles à la société, des grandes hypothèses scientifiques, feraient surtout l'objet des dissertations de la rhétorique. Une marche analogue serait suivie de classe en classe pour les sciences naturelles et pour les travaux de pure imagination.

Nous voudrions enfin que, dans ces chrestomathies, la littérature belge et la littérature contemporaine fussent largement représentées. Sous ces deux rapports, les recueils de M. Van Hollebeke laissent tout à désirer.

T. L.

La Botanique à l'usage de la division supérieure de l'école primaire, par OSCAR HENRION, instituteur à Chênée. Namur, Wesmael-Charlier.

L'auteur dit dans sa préface : « Depuis la mise en application du programme général issu de la loi du 1^{er} juillet 1879, plusieurs ouvrages destinés à l'enseignement des sciences naturelles ont vu le jour. Dans la plupart de ces ouvrages, la partie consacrée à la botanique est insignifiante. Il fallait un livre clair, facile et, malgré cela, complet. Nous espérons avoir réuni ces conditions. » Cet extrait donne non seulement une idée du but que l'auteur s'est proposé d'atteindre, mais encore une idée de son style.

Il semble avoir pris à tâche de multiplier les difficultés. Dans la description qu'il donne de chaque famille, il entasse une foule de caractères particuliers, alors qu'il eût fallu surtout se borner à indiquer ceux qui sont réellement essentiels à plusieurs familles, en ne citant pour chaque espèce que les caractères différentiels. Il faudrait être botaniste et botaniste déjà très habile pour pouvoir tirer parti d'un tel livre. En effet, quiconque veut se servir de cet ouvrage, doit lire tout le volume pour trouver la plante qu'il cherche. Ajoutons que l'auteur a donné trop de détails à la description des familles, trop peu à l'organographie et à la physiologie. Ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre l'enseignement de la botanique dans les classes préparatoires de nos écoles moyennes et dans celles de nos écoles primaires. Cet enseignement doit être entièrement visuel. On montre une plante à l'élève; on lui en fait observer toutes les parties et on la rattache à la famille, à l'ordre, à l'embranchement auxquels elle appartient en faisant discerner les caractères essentiels à chacune de ces grandes divisions. Chaque plante dont on parle devrait être accompagnée d'une excellente gravure que l'on ferait comparer, en été, avec la plante elle-même.

Cependant si l'ouvrage ne devait servir qu'à faire retrouver à l'élève les caractères de la plante dont on lui a parlé en pleine campagne et qu'il a insérée, accompagnée de son nom, dans son herbier, un tel travail ne serait peut-être pas dépourvu de toute espèce d'utilité.

Quant à pouvoir servir de livre de dictées comme le désirerait l'auteur, nous y trouverions les plus grands inconvénients. On chercherait vainement dans ces textes aucune espèce de gra-

dation dans les difficultés grammaticales et certaines dictées consisteraient en une nomenclature sèche, inintelligible et rebutante. On n'a qu'à parcourir les pages 6, 9, 10, 14, 17, 25, 34, 41, 153, 174, pour y découvrir des erreurs et des incorrections de langage qu'on ne peut admettre dans un ouvrage destiné aux enfants.

T. L.

Die Stundenplaene für Gymnasien, Realgymnasien und lateinlose Realschulen in den bedeutendsten Staaten Deutschlands, zusammengestellt von G. UHLIG, zweite vermehrte Auflage, Heidelberg, Carl Winter 1884.

M. Uhlig, vient de publier la seconde édition des « plans des heures des gymnases, des réal-gymnases et des écoles réales sans latin » des principaux états de l'Allemagne : la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Hesse, l'Alsace-Lorraine, etc., avec des remarques et des explications. C'est un travail très utile à consulter par tous ceux qui s'occupent de l'organisation de l'enseignement moyen. Nous ne voulons en extraire que quelques données sur le maximum et le minimum d'heures consacrées par semaine et dans toutes les classes réunies des gymnases à chaque branche de l'enseignement.

Le latin a à Stuttgart	102 heures.
» en Alsace-Lorraine	71 »
Le grec a à Neubrandenburg	46 »
» en Alsace-Lorraine et en Bavière	36 »
Le français a à Güstrow	94 »
» en Bavière	8 »
L'anglais est facultatif, excepté dans trois gymnases, où il a par semaine.	8 »
L'histoire et la géographie ont, dans 3 gymnases	32 »
» » 4 »	25 »
Les mathématiques ont dans 8 petits gymnases.	36 »
» en Bavière	28 »
L'histoire naturelle a en Prusse	10 »
» Alsace Lorraine	5 »
» Bavière	0 »
La physique et la chimie ont dans deux petits gymnases.	10 »
» en Alsace-Lorraine.	9 »
» à Stuttgart	2 »

L'écriture a en Bavière	9 heures
» Alsace-Lorraine	2 »
Le dessin a dans le gr. d. de Bade	10 »
» en Bavière, dans le Wurtemberg, etc.	0 »

Quant au nombre d'heures que chaque classe a par semaine, il est, en Prusse, de 30, à l'exception de la 1^{re} année d'études qui n'en a que 28.

Dans ce nombre d'heures ne sont pas comprises les heures de gymnastique ni celles de chant.

En Alsace, on a 30 heures par semaine dans les 4 classes supérieures, dans les cinq autres 23, 24, 26, 28, 28.

On est admis au gymnase à l'âge de neuf ans révolus; dans le Wurtemberg un an plus tôt.

Dans les réal-gymnases (notre section professionnelle), l'enseignement du latin a par semaine dans le Wurtemberg 91 heures, en Bavière 66 heures, en Prusse 54 heures.

En Belgique, on n'a pour le latin que 56 heures, pour le grec 24, non pas, bien entendu, dans la section professionnelle, mais dans la section des humanités!!!

En Allemagne, l'enseignement du latin dure généralement neuf ans.

En Belgique, il n'en dure que cinq.

Annuaire pour l'an 1884, publié par le bureau des longitudes.

Avec des Notices scientifiques. Prix : fr. 1-50. Paris, Gauthier-Villars. Un volume in-18, de 910 pages et une planche photographiée.

La partie générale de l'Annuaire contient, comme les autres années, les données les plus importantes relatives à l'Astronomie, à la Statistique, à la Géographie, à la Physique, à la Chimie et à la Minéralogie.

Le tableau des comètes non périodiques, depuis 1861 jusque 1882 a été complété autant qu'il a été possible, particulièrement au point de vue bibliographique. Dans le chapitre des Étoiles fondamentales, on a ajouté six étoiles circompolaires australes dont les positions sont calculées de jour en jour. Les coordonnées de la lune sont données, non seulement d'heure en heure pour le méridien de Paris, mais encore pour son passage à vingt

quatre méridiens équidistants. Les observateurs situés en un point quelconque du globe pourront obtenir les éléments relatifs au passage à leur méridien, au moyen d'une interpolation assez simple.

M. Loewy, membre du bureau des longitudes, chargé de la rédaction de l'Annuaire, signale encore, comme perfectionnement apporté à ce recueil, les changements et additions apportés aux tableaux thermochimiques par M. Berthelot; mais c'est par erreur qu'il laisse subsister, dans la préface, le passage suivant : « Dans un second Chapitre, le même auteur (M. Berthelot) expose succinctement les principes fondamentaux sur lesquels repose la Mécanique chimique ». En réalité, au grand regret des lecteurs de l'Annuaire, cet admirable résumé de Thermochimie, en a disparu depuis 1882.

Les notices scientifiques sont les suivantes :

I. *Sur les grands fléaux de la nature* par M. FAYE (106 pages). L'auteur passe successivement en revue les famines, les inondations, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les tempêtes, les trombes et les tornados. Nous avons indiqué en 1875, dans la *Revue*, l'idée fondamentale de la *Loi des tempêtes* de M. Faye, loi qui, à cette époque, avait bien peu d'adhérents; mais aujourd'hui, elle a triomphé de presque tous les préjugés et domine la météorologie toute entière. Il l'expose de nouveau ici, avec sa clarté habituelle et donne à l'appui, la description des ravages produit par un tornado, au Kansas, le 30 mai 1879, et celle de la trombe de Monville près Rouen, du 19 août 1845. Quant aux tremblements de terre et aux éruptions volcaniques, voici, en résumé, la manière dont M. Faye croit pouvoir les expliquer : L'idée du refroidissement progressif de la terre, dit-il, telle qu'elle a été admise par les grands géologues français et belges, n'a pas abouti complètement à expliquer les faits que l'on a cru pouvoir y rattacher. Néanmoins l'hypothèse de la fusion ignée de la terre, à une période reculée, explique mieux ces faits qu'aucune autre, si l'on tient compte de la loi suivante (due à M. Faye), qui est le résumé d'une série de faits géodésiques parfaitement acquis : *Le refroidissement et la solidification de la croûte terrestre vont plus vite et plus profondément sous les mers que sous les continents*. L'épaisseur de la croûte terrestre solidifiée est donc beaucoup plus grande et la masse fluide inférieure est soumise à une pression plus

forte sous les mers que sous les continents. Or cet excès de pression se propage en tout sens, dans la masse fluide interne; la croûte continentale moins épaisse doit céder à la pression qui s'exerce sur elle de bas en haut et être en voie d'exhaussement continu, tandis que la croûte sous marine, de plus en plus épaisse, s'affaisse avec lenteur. C'est ce que les faits confirment. Il y a des signes d'affaissement sous les océans et un exhaussement général des surfaces continentales, sauf en quelques localités restreintes. Les phénomènes volcaniques se rattachent indirectement à ces mouvements généraux de la croûte terrestre : Sous l'influence des mouvements de bascule des divers segments de cette croûte, l'eau des mers pénètre ici ou là, jusqu'à la masse ignée intérieure, à l'état pateux ou liquide et forme avec elle, sous les lignes de fractures, des amas restreints et temporaires de laves foisonnantes, presque explosives, qui donnent naissance à des éruptions violentes, lorsqu'elles trouvent une issue dans les couches plus ou moins attaquées de la croûte terrestre. Les tremblements de terre sont, d'après M. Daubrée, comme des éruptions volcaniques étouffées, dues à des corps gazeux à forte pression, tels que la vapeur d'eau suffisamment surchauffée, qui a pénétré peu à peu dans des régions très chaudes de la croûte terrestre, là où celle-ci, assez disloquée, est susceptible d'avoir des mouvements oscillatoires assez brusques.

II. *Mission en Océanie pour l'observation de l'éclipse totale du soleil du 6 mai 1883*, par M. JANSSEN (31 pages). Cette notice est accompagnée d'une planche photographiée représentant la Couronne (la troisième et dernière atmosphère solaire) pendant l'Eclipse. Voici les principaux résultats de la mission : 1° Il est extrêmement peu probable qu'il existe une ou plusieurs planètes de quelque importance entre Mercure et le Soleil. 2° La durée de l'éclipse totale a été d'environ 5 minutes 24 secondes. 3° La couronne a donné un spectre fraunhoferien complet : il existe donc, dans la couronne, une énorme quantité de lumière réfléchie et, comme l'atmosphère coronale est très-rare, il faut qu'il se trouve, dans les régions circumsolaires immédiates des corpuscules solides. 4° Les photographies de la couronne la montrent plus étendue qu'on ne la voit dans les lunettes; le phénomène a paru limité et fixe, pendant la durée de la totalité. 5° L'intensité lumineuse de la couronne surpasse celle de la pleine lune.

III. *Discours prononcé aux funérailles de M. Bréguet*, par MM. JANSSEN et CLOUÉ (10 pages). Louis Bréguet, né le 22 décembre 1804, est mort le 27 octobre 1883. C'était un constructeur extrêmement habile d'instruments scientifiques; c'est grâce à son habileté et à celle de Froment que Fizeau et Foucault purent faire, sur la lumière, les expériences célèbres qui décidèrent entre la théorie des ondulations et celle de l'émission. Il est pour ainsi dire le créateur de la Télégraphie en France. C'est lui qui a construit le régulateur astronomique d'Yvon Villarceau, le barogyroscope de M. Gilbert, professeur à l'université de Louvain, et une foule d'autres instruments.

Comme on le voit, le volume de l'*Annuaire* de 1884 est digne des précédents et peut être recommandé aux lecteurs de la Revue.

P. MANSION.

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour l'an 1884.

Météorologie Agriculture. Hygiène. Paris, Gauthier Villars.

Un volume in-18 de 602 pages. Prix : 2 fr.

La composition de l'*Annuaire* est encore restée la même que les années précédentes, dans sa partie générale. La notice sur les *Moisissures et bactéries atmosphériques*, par M. MIQUEL (426 pages) est la continuation de celle que nous avons analysée l'an dernier.

P. M.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1884,

51^e année. Bruxelles, F. Hayez, 1883. Un volume in-18 de VIII-270 pages avec deux planches. Prix : fr. 1-50.

L'*annuaire* de 1884 se compose, comme les précédents, d'*Ephémérides* contenant les principales données astronomiques pour cette année et de notices scientifiques. Voici l'indication sommaire de l'objet de celles-ci :

1^o *La science appliquée et la science pure*, par M. J. C. HOUZEAU (16 pages). Plaidoyer bien fait en faveur de la science pure précédé malheureusement de cette thèse paradoxale : Il n'y a guère de différence entre la civilisation gréco-romaine et la civilisation moderne, dans le domaine des arts, des mœurs,

dans la vie politique et même dans la forme des cultes. Il suffit de penser à l'état social du pauvre, de la femme et de l'enfant dans l'antiquité pour reconnaître ce que cette thèse a de singulier.

2° *Les villes les plus anciennes de l'Europe*, par M. J. C. HOUZEAU (16 pages).

3° *Logarithmes d'addition et de soustraction*, par M. J. C. HOUZEAU (3 pages). Méthode ingénieuse pour trouver le logarithme de $a+b$, ou de $a-b$, quand on connaît ceux de a et de b , au moyen d'une table de logarithmes des lignes trigonométriques.

4° *La Prostaphérèse*, par M^r J. C. HOUZEAU (4 pages). Ancien procédé de multiplication au moyen des tables de sinus naturels

5° *Passage de Vénus du 6 décembre 1882. Les expéditions belges*, par MM. J. C. HOUZEAU, L. NIESTEN, C. LAGRANGE, J. NIESTEN (34 pages et 2 planches). Les observations ont été faites avec un instrument spécial imaginé par M. Houzeau, l'héliomètre à objectifs inégaux. Il permet d'obtenir deux images du soleil, l'une grande, l'autre petite, un peu inférieure à l'image de Vénus. Cette petite image du soleil, mobile au gré de l'observateur, est projetée sur l'image de Vénus quand celle-ci est sur le disque solaire, de manière qu'elles aient même centre, ce que l'on reconnaît quand la planète déborde également, sous forme d'anneau noir, autour de la petite image solaire. L'héliomètre permet de trouver la distance des centres de la grande image et de la petite solaire ou, ce qui est identique, la distance du centre de la grande image du soleil et du centre de la planète. De cette distance observée un grand nombre de fois en deux endroits de la Terre suffisamment éloignés, on peut déduire la distance du Soleil à la Terre.

6. *La pluie en Belgique*, par A. LANCASTER (110 pages). Notice extrêmement intéressante mais difficile à résumer. Conclusion : le climat de la Belgique est devenu plus pluvieux depuis vingt ans.

7. *Marées sur les côtes de Belgique* (9 pages).

8. *Astéroïdes découverts en 1883*, par M. L. NIESTEN (3 pag.). On a trouvé quatre petites planètes jusqu'au 10 décembre. Le nombre de ces astéroïdes est donc maintenant 235.

9. *Comètes observées en 1883*, par M. L. NIESTEN (3 pages).

P. M.

Manuel d'Arithmétique élémentaire, par J. SERVAIS, professeur à l'athénée royal et à l'école normale d'institutrices de Bruxelles. Théorie et Applications. Cinquième édition. Mons, Manceaux, 1884. Un volume cartonné, grand in-12 de 275 pages. Prix : fr. 2.50

Le *Manuel d'arithmétique* de M. Servais est le seul en Belgique, croyons-nous, qui, sans avoir été adopté officiellement, soit arrivé à une cinquième édition. Ce succès est dû aux sérieuses qualités qui le distinguent, comme ceux de MM. Delville, Schoonjans et Gelin, de la foule des ouvrages écrits pour l'enseignement moyen. Qu'il nous soit permis de reproduire une partie de l'appréciation que nous avons faite, ici même, il y a quatre ans, de la précédente édition.

Ce livre, disions-nous, l'emporte sur beaucoup d'autres par la netteté des divisions et des subdivisions, par la précision des énoncés, par la clarté, la concision et la simplicité des explications. Presque toujours les démonstrations ne sont ni trop longues ni trop brèves. On peut donc le mettre avec avantage entre les mains des élèves des écoles et sections normales primaires, des écoles moyennes et des classes latines des collèges et des athénées. Les professeurs d'arithmétique qui voudront le parcourir y trouveront maintes bonnes remarques qu'une longue expérience de l'enseignement a suggérées à l'auteur.

Nous ne pouvons qu'accentuer ces éloges aujourd'hui que nous avons la cinquième édition du Manuel de M. Servais sous les yeux. L'auteur, en effet, y a introduit d'innombrables améliorations de détail, qui, sans en changer la physionomie générale, le rendent encore plus pratique et mieux adopté à notre enseignement moyen.

Qu'il nous soit permis de signaler quelques-unes de ces améliorations d'autant plus que beaucoup ont été suggérées à l'auteur par les observations contenues dans notre précédent compte rendu. Sur un seul point important, nous nous séparons partiellement de l'auteur et nous croyons devoir faire quelques réserves.

DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES (n° 1-5). L'auteur s'est mis à l'abri de nos critiques antérieures, ou bien en y faisant droit, ou bien en empruntant textuellement les définitions du nombre et des grandeurs aux excellentes *Leçons de Methodologie mathématique* de M. Dauge.

NOMBRES ENTIERS (6-55). *Numération (6-13).* M. Servais a ajouté, avec raison, à ce chapitre très clair et très bien fait déjà dans la quatrième édition, un exposé sommaire de la numération romaine.

Opérations fondamentales (14-16) Addition et Soustraction (17-24). Ça et là, petites modifications. *En note*, la méthode des emprunts.

Multiplication (25-42). L'auteur a gardé la définition générale de la multiplication, due à Cauchy, mais en ayant soin de signaler, pour les commençants, l'avantage qu'il y a à prendre la définition spéciale relative à la multiplication par un nombre entier. La subdivision des divers cas est la plus naturelle possible (peut-être toutefois pourrait-on intervertir le 2° et le 3°)

7×4 ; 376×100 ; 376×4 ; 376×300 ; 376×304 ;
cas particulier : 6800×540 . Le principe de l'interversion des facteurs est établi d'une manière intuitive aussi bien dans le cas de plusieurs que dans celui de deux facteurs.

Division (43-52). Ici, nous avons une petite critique à faire. A l'exemple de Cirodde, M. Servais donne la définition générale de la division, puis essaie d'en déduire les deux définitions élémentaires : Diviser 45 par 7 c'est chercher combien de fois 45 contient 7, ou c'est partager 45 en 7 parties égales¹. Il y a là, comme nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, un défaut au point de vue logique, qui provient de ce que l'on a peur de définir les fractions en même temps que la division, quoique ce soit à propos de la division que les fractions s'introduisent naturellement en arithmétique. Il suffirait de fondre le n° 144 du manuel de M. Servais avec les n°s 43 et 44 pour que l'exposition fut irréprochable au point de vue logique².

Au reste, ce petit défaut n'influe en rien sur l'exposé des divers cas de la division, parce que M. Servais ne s'appuie que sur la première définition élémentaire de la division. Cet exposé est fait avec clarté et rigueur. On sait que chez Cirodde il n'en est pas de même (au moins dans la 17° édition que nous avons sous les yeux) : le raisonnement de cet auteur pour prouver que,

¹ Suivant nous, ces définitions sont les seules dont il faille parler en cet endroit; la définition générale de la division doit se donner à propos des fractions.

² De même, chez Cirodde, il faudrait réunir le n° 94 aux n°s 44-45.

dans la division de 421246 par 768, on trouve le premier chiffre du quotient en cherchant combien de fois 4212 contient 768 ne s'applique pas au cas où le dividende serait 421200. En outre, Cirotte a le tort de ne considérer que deux cas $45 : 7$ et $451246 : 768$. M. Servais, avec raison, a traité de plus explicitement le cas $4512 : 768$, afin de diviser davantage les difficultés, et dans une remarque du n° 48, il dit un mot du cas $4512 : 7$. La division explicite en ces quatre cas :

$$45 : 7 ; 4512 : 7 ; 4512 : 768 ; 451246 : 768$$

est celle qui se rencontre en pratique, quand on enseigne le calcul aux enfants ; au point de vue pédagogique, c'est la meilleure, parce que, dans le second, l'élève apprend à décomposer une division en divisions partielles ; dans le troisième, comment on altère le diviseur pour ramener l'opération au premier cas ; dans le quatrième cas, on rencontre les difficultés du second et du troisième cas réunies, mais aucune n'est plus nouvelle.

N° 50. Ce théorème est vrai, même si la division ne se fait pas exactement.

Applications (53-55). Très bon chapitre encore enrichi d'exemples nouveaux. M. Servais fait connaître incidemment les procédés principaux du calcul mental.

PROPRIÉTÉS DES NOMBRES (56-104). Cette partie du Manuel, peut-être un peu trop concise dans la quatrième édition, a reçu des développements et des compléments en divers endroits et est, croyons-nous, irréprochable.

NOMBRES DÉCIMAUX (105-123). Il en est de même de ce chapitre, sauf une petite difficulté dans la théorie de la division, provenant de ce que la notion d'un quotient fractionnaire (n° 144) n'est pas exposée à sa place naturelle, comme nous avons dit plus haut.

SYSTÈME MÉTRIQUE (124-139). L'auteur définit exactement le mètre et le franc légal, ce qui n'est pas le cas pour plusieurs traités. Au n° 137, il a eu l'heureuse idée de donner un tableau complet des mesures décimales et de leurs équivalents, ce qui est très utile pour les élèves. N'aurait-il pas fallu dire qu'en physique et en biologie on appelle *micron* le millième de millimètre et faire remarquer que *kilo*, *hecto*, *déca*, *deci*, *centi*, *milli* gardent leur sens naturel chaque fois que l'unité à laquelle ils sont associés est désignée par un seul mot ? L'un des principaux avantages du système métrique est de permettre de calculer le

poids d'un corps de volume et de densités donnés : cette remarque devrait être ajoutée au n° 138.

FRACTIONS ORDINAIRES (140-176). Il y a dans cette section de l'ouvrage, déjà très bien faite dans la quatrième édition, diverses petites modifications qui prouvent avec quel soin l'auteur a revu son livre. Dans le 2° du n° 151, les mots (la valeur de la fraction) *se rapproche de l'unité et, par suite*, ont été oubliés.

FRACTIONS PÉRIODIQUES (177-188). Ce chapitre a été remanié au point de vue de la théorie des limites. La recherche de la limite d'une fraction périodique est traitée rigoureusement et l'ordre dans lequel se succèdent les différents théorèmes est logique et tout à fait convenable. Le n° 183 aurait dû être intitulé : *Esquisse d'une autre démonstration* et commencer par les mots : *on peut prouver que*.

Nous avons déjà signalé dans notre compte-rendu précédent l'heureuse inspiration pédagogique de l'auteur en énonçant *explicitement* le théorème I, n° 184 : *Le numérateur de la génératrice d'une fraction décimale périodique mixte ne peut être terminé par un zéro*.

NOMBRES COMPLEXES (189-196). L'auteur a fait connaître, dans cette nouvelle édition, les monnaies hollandaises et les mesures, poids et monnaies de l'Allemagne.

PUISSANCES ET RACINES DES NOMBRES (197-230). Chapitre augmenté de nouveaux exemples et de nouveaux exercices et complètement remanié dans la démonstration relative au premier chiffre de la racine carrée et de la racine cubique. Cette démonstration, dans la quatrième édition, avait été faite, quant au fond, d'après celle de Cirodde, qui est fautive, pour la raison donnée plus haut à propos de la division.

PROPORTIONS (230-246). PROBLÈMES SPÉCIAUX (247-256). A peu près comme dans la quatrième édition à part de nombreux problèmes nouveaux.

DES DIFFÉRENTS SYSTÈMES DE NUMÉRATION (257-264). Aussi sans changement notable.

L'exécution typographique du Manuel de M. Servais est plus soignée que dans l'édition précédente. Les parties de l'ouvrage qui sont trop difficiles pour des commençants sont imprimées en petit texte, ainsi que les remarques et observations accessoires qu'il importe de signaler aux élèves sans trop y insister. En tête de chaque subdivision du livre il y a un sommaire

très utile pour l'étudiant qui veut rapidement revoir les matières qui y sont exposées. Les principales sections sont suivies d'applications bien choisies à propos desquelles l'auteur passe en revue tous les problèmes usuels de l'arithmétique et fait connaître les meilleurs procédés de solution.

Bref, dirons-nous, pour terminer, comme en 1879, et, à plus juste titre encore, le Manuel de M. Servais, correctement et méthodiquement écrit, rigoureux, clair et concis, répond tout-à-fait aux exigences de nos programmes (celui de la première scientifique excepté, parce qu'il est théorique et pratique à la fois, dans une juste mesure, comme il convient à un ouvrage destiné à des élèves.

P. MANSION.

Bremikers logarithmisch-trigonometrische Tafeln mit fünf Decimastellen. *Vierte Stereotyp-Auflage besorgt von Dr A. CALLIUS, Professor am Königstädtischen Gymnasium in Berlin.* Berlin, Weidmannsche Buchhandlung 1883. Un volume in-8° de 184 pages Prix : 1 marc 20 = 1 franc 50.

Nous avons déjà rendu compte deux fois, dans la *Revue* (t. XV, 1873, p. 331-332; t. XX, 1877, p. 128), de cet admirable petit manuel logarithmique. Il a encore été amélioré depuis la mort de Bremiker. Le nouvel éditeur y a ajouté une table à sept décimales des logarithmes des nombres de 10,000 à 11,000 pour le calcul des intérêts composés et des annuités; puis les valeurs naturelles des fonctions trigonométriques pour chaque degré du quadrant.

L'exécution typographique de ces Tables de Bremiker est, croyons-nous, sans rivale : il est impossible de disposer mieux les logarithmes des nombres et des lignes trigonométriques que dans ce petit livre. Chaque double page contient ou bien les logarithmes de mille nombres, ou bien les logarithmes des sinus, cosinus, tangente et cotangente de deux degrés (par exemple, le 12° degré et le 77°). L'auteur, d'accord avec tous les praticiens, rejette l'emploi de deux ou trois unités en trigonométrie (le degré, la minute, la seconde); il n'en garde qu'une seule, le degré, qui, dans ses tables, est subdivisé en cent parties.

La Préface fait très bien ressortir la raison des dispositions

adoptées par l'auteur; l'introduction contient l'explication des tables. Par une bizarrerie que nous ne nous expliquons guère, l'une et l'autre sont rejetées après les Tables, ce qui est assez singulier (*Vorwort. Die nachstehende Tafel*, etc. Il aurait fallu dire : *Nachwort. Die vorstehende Tafel*, etc.).

En Belgique, on s'obstine à mettre entre les mains des élèves les tables mal imprimées, mal disposées de Lalande et Marie, contenant les logarithmes des nombres de 1 à 10,000 à *sept* décimales. Ces tables trop étendues et d'un emploi difficile sont éminemment propres à dégouter les élèves de la pratique des calculs numériques; de plus, elles leur font croire que l'on peut trouver avec sept figures exactes les logarithmes ou les nombres, par interpolation, ce qui est faux. Il vaudrait beaucoup mieux que les élèves eussent à leur disposition un manuel semblable à celui de Bremiker, avec une introduction en français, si on la croyait nécessaire¹.

P. M.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire, du 24 Mars : Daobert, Sénèque et la mort d'Agrippine. — *Revue internationale pour les études de linguistique*, p. p. Techmer (Michel Bréal). — Thèses de M. Portier : Les terres cuites dans les tombeaux grecs et les lécythes blancs attiques à représentations funéraires. — Du 31 : Anciennes inscriptions de Ceylan, p. p. E. Müller (A. Barth). — Collitz, Deecke, Bechtel, Fick, Collection des inscriptions dialectales grecques (Emile Baudat). — Joret, Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789 (T. de L.). — Du

¹ Il y a une erreur dans l'*Introduction*, p. 176, ligne 6 à partir d'en bas, dans la valeur de A.

7 Avril : **Delatre**, Le peuple de l'empire des Mèdes jusqu'à la fin du règne de Cyaxare (James Darmesteter). — Géographie de Ptolémée, I, p. p. **C. Müller** (P. Vidal-Lablache). — **W. Scherer**, Histoire de la littérature allemande, VII-IX (A. Bossert). — Du 14 : **Cauer**, Choix d'inscriptions grecques (Emile Baudat). — **Harder**, Index du commentaire de Lachmann sur Lucrèce (Max Bonnet). — **Mispoulet**, Les institutions politiques des Romains. II (Camille Jullian). — Travaux dédiés par les élèves d'Arnold Schæfer à leur ancien maître (G. Lacour-Gayet). — **De Beaucourt**, Histoire de Charles VII, II. Le roi de Bourges (Ant. Thomas). — *Variétés* : Deux lettres intimes de M. et M^{me} Roland (L. Marillier). — Du 21 : **Alph. Willems**, Notes et corrections sur l'Hippolyte d'Euripide (Théodore Reinach). — **H. Schiller**, Histoire de l'empire romain de la mort de César à l'avènement de Vespasien (Camille Jullian). — Du 28 : **Weissenborn**, Les racines irrationnelles chez Archimède et Héron (L. Heiberg). — Les Ecclesiastusæ et les Thesmophorizassæ d'Aristophane, p. p. **de Velsen** (Albert Martin). — Mémoires de la Société philologique de Cambridge, p. p. **Postgate** (Alfred Croiset). — **Boissière**, L'Algérie romaine (Camille Jullian). — Inscriptions de la France du v^e au xviii^e siècle, p. p. **F. de Guilhermy** et **R. de Lasteyrie** (Emile Molinier). — Goethe, Campagne de France, p. p. **A. Chuquet** (Ch. J.). — Du 5 mai : **Keil**, Corrections au texte de Varron. — **Enmann**, Une histoire perdue des empereurs romains et le De viris illustribus (Camille Jullian). — **Hertz**, La jeunesse d'Ottfried Müller. — **Dezeimeris**, Corrections et remarques sur le texte de Virgile et d'Ausone (Henri de la Ville de Mirmont). — **Gauvlieur**, Histoire de la Réformation à Bordeaux et dans le ressort du Parlement de Guyenne, I. 1523-1563 (Edouard Bourciez). — Goethe, Goetz de Berlichingen, p. p. **Bæchtold** (C.). — **D'Ideville**, Le maréchal Bugeaud, II et III. — **Craven**, Le prince Albert de Saxe-Cobourg, époux de la reine Victoria (Albert Sorel). — **Lamansky**, Secrets d'état de Venise (L. Leger). — Du 12 : **Homolle**, Les Romains à Délos (Camille Jullian). — **Et. Chastel**, Histoire du christianisme, IV et V. Age moderne (M. N.). — Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine, p. p. **Gachard** (Alfred Morel Fatio). — Thèses de M. Ant. Thomas : Jean de Montreuil et Francesco de Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen-âge.

Société royale belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 8^e année. 1884. N^o 1. Janvier-Février.

Sommaire : C. Ruelens. Atlas topographique des villes des Pays-Bas au xvi^e siècle, par Jacques de Deventer. — A.-J. Wauters. Le Congo entre l'Équateur et l'Océan. — A. Bamps. La cinquième session du Congrès international des Américanistes. — Buonfanti. Le Sahara et le Soudan occidental. — Géographie commerciale. — E. Suttor. Chronique géographique. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Océanie. — Dr Janssens. Bulletin trimestriel de statistique démographique et de géographie médi-

cale. Année 1883, 4^e trimestre. — Résumé annuel de statistique sanitaire comparée. Année 1883.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. O. Riemann et E. Chatelain, Année et tome VIII. 2^e livraison. 30 Avril 1884.

Sommaire : Le mariage des soldats romains, par J.-B. Mispoulet. — Virgile, Géorgiques, I, 100-101, par L. Havet. — Les scolies d'Aristophane et la Bibliothèque d'Apollodore, par P. Decharme. — Des particules enclitiques *que, ne, ve* après un *e* bref, par Émile Thomas. — *Malum !* quelle folie, par J. — Remarques sur un tarif récemment découvert à Palmyre, par R. Cagnat. — Varroniana, par L. Havet. — Virgile, Éloge de l'Italie, par L. Havet. — Le ciseleur Mentor, par L. Havet. — Le Vaticanus 90 (Γ) de Lucien, par P. de Nolhac. — Laevius ap. Charis. 288, par L. Havet. — Bulletin bibliographique. — Revue des revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. Viertes Heft. Berlin, Calvary 1883.

Erste Abtheilung. Bericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der griechischen und römischen Metrik. Vom oberlehrer Prof. Dr. Richard Klotz in Leipzig (Schluss folgt).

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1884.

Zweites Heft.

Erste Abteilung (129^{er} Band). — Anz. v. O. Benndorf : griechische und sicilische vasenbilder. 4 lieferungen (Berlin 1869—83). von E. Petersen in Prag. — Pausanias und seine ankläger. von J. H. Ch. Schubart in Kassel. — Zu Aischines rede gegen Ktesiphon. von C. Troost in Frankenstein (Schlesien). — Zur überlieferung von Ciceros briefen. von L. Mendelssohn in Dorpat. — Beiträge zu Polybios. I. von Th. Büttner-Wobst in Dresden. — Über einige spuren einer periphrastischen conjugation in den italischen dialekten. von H. Balser in Mainz. — Statistisches zu Homeros und Vergilius. von M. Schneidewin in Hameln. — De anno natali T. Lucretii poetae. von J. Woltjer in Amsterdam. — Horazische composition [carm. I 6]. von Th. Plüss in Basel.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller — Berlin, 1884.

April. — I. Abteilung. Abhandlungen. Ueber Konzentration im lateinischen Unterricht. Von Gymnasial-direktor Prof. Dr. H. Schiller in Giessen. — Bemerkungen zu lateinischen Uebungen und Uebungsbüchern im Anschluss an die Lektüre. Von Dr. Fr. Müller in Salzwedel.

II. Abteilung. Litterarische berichte. H. Jacoby, Allgemeine Pädagogik, angez. von Geheimrat Dr. W. Schrader in Halle a. S. — J. Chr. G. Schu-

mann, Gotthold Ephraim Lessings Schuljahre, angez. von H. Kern. — J. Ley, M. Tullii Ciceronis Cato major, angez. von Prof. Dr. S. Brandt in Heidelberg. — E. Schulze, Adimenta latinitatis, angez. von Gymnasialdirektor J. H. Schmalz in Tauberbischofsheim.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch, Göttingen.

Inhalt des zweiten und dritten heftes (februar und märz) 1884.

Sylloge inscriptionum Boeoticarum ed. Guil. Larfeld. — Urlichs, L. v., Pergamenische inschriften. — Fick, Aug., die homerische Odyssee in der ursprünglichen sprachform wiederhergestellt. — Rumpel, Jo., Lexicon Pindaricum. — Schneider, G., Plato's auffassung von der bestimmung des menschen. — Uhlig, G., zur wiederherstellung des ältesten compendiums der grammatik. — Wachsmuth, Curt, die Wiener apophthegmensammlung. — Stamm, P., adnotationes grammaticae et criticae ad Ciceronis de Divinatione libros. — Unger, G. F., Kyaxares und Astyages. — Schäfer, Arnold, abriß der quellenkunde I. 3. aufl. II. — Dum, G., entstehung des spartanischen ephorats. — Szántó, E., untersuchungen über das attische bürgerrecht. — Devaux, Paul, études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine. — Kuhnert, Ern., de cura statuarum. — Gerber, A., naturpersonification in poesie und kunst. — Symbolae Ioachimicae.

Inhalt des vierten heftes (april).

Umbrica interpretatus est Fr. Buecheler. — Babrius, edited . . . by W. G. Rutherford. — C. Clasen, historisch-kritische untersuchungen über Timaios — Th. Bergk, fünf abhandlungen zur geschichte der griechischen philosophie und astronomie. — Scholia Hephaestionea altera integra primum edita a W. Hoerschelmann. — R. Hirzel, untersuchungen zu Cicero's philosophischen schriften. Bd. II. — Sylloge inscriptionum Graecarum. Edidit G. Dittenberger. — K. Fr. Hermann, lehrbuch der griechischen alterthümer. Bd. IV, herausgegeben von H. Blümner. — H. Schiller, geschichte der römischen kaiserzeit I, 2.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. — 1884. — Göttingen.

Inhalt des vierten heftes. — Abhandlungen. — Ueber den chor in Aristophanes Babyloniern. von H. Schrader. — Zu Valerius Maximus. von A. Eussner. — Plutarchs bericht über das bergwerksgesetz des Themistokles. von L. Holzapfel. — Zu Vellejus Paterculus. von A. Eussner. — Δυσχεραλνω, δυσχερασμα, δυσχερεια, δυσχερης. Von H. von Kleist. — Zu L. Seneca Dial. VIII, 5. von A. Eussner. — Ειρηνοφύλαξ bei Aeschines. von G. Leue. — Zu Vellejus Paterculus II, 85. von A. Eussner. — Zur kritik einiger quellenschriftsteller der römischen kaiserzeit. von Fr. Görres. — Zu Cicero Or. 52, 174. von A. Eussner.

Jahresberichte. — Thukydidcs. Dritter artikel. von L. Herbst.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen 1884.

22 März 1884. J. H. v. Kirchmann, Aristoteles' *sophistico* Widerlegungen; ders., Erläuterungen zu Aristoteles' *sophistischen* Widerlegungen (A. Bullinger). — H. Sauppe, *Emendationes Plutarcheae* (C. Stegmann). — C. Krumbacher, *De codicibus, quibus Interpretamenta Pseudodositheana nobis servata sunt* (G. Knaack). — H. Nohl, *Ciceronis oratio pro Sex. Roscio Amer* (G. Landgraf). — J. Huemer, *Die Epitome des Grammatikers Virgilius Maro* (H. Rönsch). — J. Frantz, *Die Kriege der Scipionen in Spanien* (Hesselbarth). — H. Finály, *Der altrömische Kalender* (W. Soltau).

29 März. Baenitz, *Bemerkungen zum I. und II. Buche der Ilias* (A. Gemoll). — R. C. Jebb, *Sophoclis Oedipus Tyrannus* (N. Wecklein). — J. H. v. Kirchmann, *Aristoteles' sophistische Widerlegungen*; ders., *Erläuterungen zu Aristoteles' sophistischen Widerlegungen* (A. Bullinger). — C. Pfaff, *De diversis manibus, quibus Ciceronis de re publica libri in codice Vaticano correcti sunt* (A. Strelitz). — V. Casagrandi, *La battaglia di Maratona* (Hesselbarth). — Hill, *Der achäische Bund seit 168 v. Chr.* (R. Schmidt). — G. Olivati, *Storia Romana* (W. Soltau).

5 April. — R. Hansen, *Xenophons Anabasis* (R. Bodenstein). — J. E. C. Welldon, *The Politics of Aristotle* (R. Shute). — P. Höhn, *De codice Blandinio antiquissimo* (J. Häussner). — J. A. Washietl, *De similitudinibus imaginibusque Ovidianis* (S.). — G. Landgraf, *Ciceros Rede für Sex. Roscius* (K. E. Georges). — V. Gardthausen, *Mastarna oder Servius Tullius* (C. Pauli). — L. Buchhold, *De paromoeoseos apud veteres Romanorum poetas usu* (W. Ebrard). — Fr. A. Heinichen, *Übungen im lat. Stil* (E. Müller).

12 April. A. Pretor, *The Anabasis of Xenophon* (R. Hansen). — Fr. Marx, *Studia Luciliana*; M. Kleinschmidt, *De Lucili Saturarum scriptoris genere dicendi* (J. Woltjer). — Haenicke, *Zu Cic. orat. de lege agraria* (Hesselbarth). — J. Lippert, *Allgemeine Geschichte des Priestertums* (J.). — W. Schmitz, *Monumenta tachygraphica codicis Parisiensis Latini 2718* (O. Lehmann). — Th. Bergk, *Kleine philologische Schriften*, 1. Band (Chl.). — H. Menge, *Repetitorium der griech. Syntax* (H. Gidionsen). — W. Brambach, *Hülfsbüchlein für lat. Rechtschreibung*. — Fr. Mezger, *Übungen des lat. Stils* (—i—).

19 April. E. Piccolomini, *Sulla morte favolosa di Eschilo, Sofocle, Euripide, Cratino* (Wecklein). — P. Pappageorg, *Beiträge zur Erklärung und Kritik des Sophokles* (Heidr. Müller). — Karlowa, *Bemerkungen zum Sprachgebrauch des Demosthenes* (Sörgel). — R. Bodenstein, *Studien zu Ovids Heroides* (H. St. Sedlmayer). — Th. Opitz, *In Julio Floro spicilegium criticum* (C. W.). — J. Höhle, *Arkadien vor der Zeit der Perserkriege* (Hahn). — J. Marquardt, *Handbuch der röm. Altertümer* (Egelhaaf). — J. Jung, *Leben und Sitten der Römer in der Kaiserzeit* (Schaeffer). — F. Hand's *Lat. Übungsbuch*, bearbeitet von H. L. Schmitt (—d.—). —

Ch. Hennings, Elementarburch. IV. Abteilung (W. Vollbrecht). — H. Flach, Württemberg und die Philologie (Egelhaaf).

26 April. M. Schanz, Platonis opera. Vol. VI, fasc. II (Nusser): — E. Anspach, De Bacchidum Plautinae retractatione scaenica (P. Weise). — Hugo Meyer, Indogermanische Mythen I. Gandharven-Kentauren (C. de Harlez). — H. Schiller, Geschichte der röm. Kaiserzeit. I. Band, 2. Abteilung (Egelhaaf). — M. Bréal, Excursions pédagogiques (C. Th. Lion). — J. Langl, Bilder zur Geschichte für Gymnasien (H. Neuling). — Th. Heine, Methodische Behandlung des lat. Genetivs (M. Heynacher).

3 Mai. C. Bruch, Ausgewählte Dramen des Euripides (R. Hendess). — H. van Herwerden, Thucydides (J. Sitzler). — F. W. Münscher, Gliederung des Platonischen Protagoras und dreier Staatsreden des Demosthenes (Sörgel). — Karl Penka, Origines Ariacae (G. A. Saalfeld). — G. Boissier, La légende d'Enée (G. Egelhaaf). — E. Schulze, Adiumenta Latinitatis. — H. Koziol, Lat. Übungsbuch (K. Riedel).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert und K. Thiemann. 1884. Calvary.

15 März. — **Originalarbeiten**: A. Otto, Propertiana. — **Recensionen und Anzeigen**: A. Fränkel, Die Quellen der Alexanderhistoriker (H. Crohn). — H. Hesselbarth, Histor.-krit. Untersuchungen im Bereiche d. dritten Dekade des Livius. — A. Vollmer, Die Quellen der dritten Dekade des Livius. — Titi Livii historiarum Romanarum liber primus ed. L. C. Purser. — E. Grunauer, Kritische Bemerkungen zum Texte des Livius. — Titi Livii ab urbe condita liber XXI ex rec. A. Frigellii. — A. Frigell, Epilegomena ad T. Livii librum vicesimum primum. — F. Léonard, Octavius de Minucius (Rönsch). — J. Schrammen, Über die Bedeutung der Formen des Verbum (Kohlmann). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

22 März. **Originalarbeiten**: A. Otto, Propertiana. — **Recensionen und Anzeigen**: C. Abel, Über den Gegensinn der Urworte (Herm. Ziemer). — C. Krieg, Grundriss der Römischen Altertümer (P. Brennecke). — Ed. Gellens-Wilford, La famille et le cursus honorum de l'empereur Septime Sévère (H. Schiller). — G. C. Wittstein, Die Naturgeschichte des Cajus Plinius Secundus (H. Detlefsen). — H. Schweizer-Sidler, Cornelii Taciti Germania (A. Eussner). — R. Lindemann, Beiträge zur Charakteristik K. A. Böttigers und seiner Stellung zu J. G. v. Herder (H. Düntzer). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

29 März. — **Originalarbeiten**: A. Otto, Propertiana. — **Recensionen und Anzeigen**: Aristophanis Thesmophoriazusae rec. A. v. Velsen, (W. Uckermann). — L. Gurlitt, Die Briefe Ciceros an M. Brutus (J. H. Schmalz). — Titi Livii ab urbe condita libri XVIII—XXIV par O. Riemann et E. Benoist. — E. Zeller, Grundriss der Geschichte der griechen Philosophie (F. Lortzing). — F. Nitzsch, Luther und Aristoteles (A. B.). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

5 April. — **Originalarbeiten**: Der gegenwärtige Stand der topo-

graphisch-archäologischen Aufnahmearbeiten in Attika und Griechische Topographenleiden. — Recensionen und Anzeigen: **A. Grant**, Story of the University of Edinburgh (J. Kirkpatrick). — **F. Perez**, Sopra Filone Alessandrino (Siegfrid). — Extracts from **Martial** by **W. Y. Sellar** and **G. G. Ramsay** (L. Frießlaender). — **V. Casagrandi**, La Battaglia di Maratona (G. Hertzberg). — **H. Nissen**, Italische Landeskunde (A. Holm). — **E. Chaveneau**, Inspecteur de l'Université en retraite, Rome ancienne. Son organisation administrative et militaire (M. Voigt). — **R. Bohn**, Olympia (Ad. Bötticher). — **Th. H. Dyer**, The city of Rome. — **H. M. Westropp**, Early and imperial Rome. — **E. Egger**, La tradition et les réformes dans l'enseignement universitaire (A. Krohn). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

12 April. — Originalarbeiten: Griechische Topographenleiden. — Recensionen und Anzeigen: **A. Grant**, Story of the University of Edinburgh (J. Kirkpatrick). — **H. Nissen**, Italische Landeskunde (A. Holm). — **C. Abel**, Über den Ursprung der Sprache. — **Scholien in Pindar** epinicia ad librorum mss. fidem ed. **E. Abel**. — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

19 April. — Originalarbeiten: **A. Otto**, Propertiana. — Recensionen und Anzeigen: **C. Abel**, Slavic and Latin (H. Ziemer). — **K. Thiemann**, Kurzgefasste Homerische Formenlehre (R. Peppmüller). — **Orpheus Lithica**. Accedit **Damigeron de Lapidibus** rec. **E. Abel** (G. Knaack). — **E. Hoffmann**, Studien auf dem Gebiete der lat. Syntax (G. Landhräf). — **J. Merkel**, Abhandlungen aus dem Gebiete des römischen Rechts (M. Voigt). — **G. Treu**, Sollen wir unsere Statuen bemalen? Ein Vortrag (Chr. B.). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

26 April. — Originalarbeiten: **R. Westphal**, Platos Beziehungen zur Musik. — Recensionen und Anzeigen: **R. Hansen**, Xenophons Anabasis (J. Sitzler). — **W. Gemoll**, Untersuchungen über die Quellen, den Verfasser und die Abfassungszeit der Geoponica (O. Keller). — **L. Müller**, Quintus Ennius (O. Seyffert). — **E. Pottier**, Quam ob causam Graeci in sepulcris figlina sigilla deposuerint (A. Furtwängler). — **E. Pottier**, Étude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires (A. Furtwängler). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

3 Mai. — Originalarbeiten: **R. Westphal**, Platos Beziehungen zur Musik. — Recensionen und Anzeigen: **Aischylos' Agamemnon** erkl. von **Schneidewin** (R. Westphal). — **Sophokles' Werke** übers. von **V. Pfannschmidt** (F. K.). — **Euripides' Medea** von **W. Bauer**. — **Euripides' Helena** von **C. S. Jerram**. — **Euripides' Hecuba** von **J. B. u. A. S. Walpole** (Kinkel). — **Thucydide**, Morceaux choisis par **A. Croiset** (E. Lange). — **E. l'Olivier**, La Méthode de Platon (A. Krohn). — **G. P. Weygoldt**, Die Philosophie der Stoa (A. Krohn). — **L. Toldo**, I Carmi di Caio Valerio Catullo (R. Westphal). — **Ovide**, Les Amours par **F. Lemaistre**. Traduction, précédée d'une étude par **J. Janin** (Harnecker). — **C. Fumagalli**, Phaedri Augusti Liberti Fabulae Aesopiae (O. Harnecker). — **Pline le Jeune**, Choix de lettres par **A. Waltz** (Iwan Müller).

— F. J. Brookmann, System der Chronologie. — J. Bender, Notationes criticae ad Eusebii chronologiam (H. Peter). — Maynz, Esquisse historique du droit criminel de l'ancienne Rome (Ryck). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Leipzig, Freitag, Prag, Tempsky.

26 März. — Rezensionen und Anzeigen : Fränkel, Quellen der Alexander-Historiker (Evers). — Chaignet, Essai sur la psychologie d'Aristote (Eucken). — Ciceros Ausgewählte Reden von Halm. VII. (Nohl). — Schönberg, Der Hipodadescha. Altind. Märchen (O. G.). — Appel, De genere neutro intereunte in ling. lat. (Eyssenhardt). — Gehring, Griech. Elementarbuch zur Homerlektüre (Gemoll). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

2 April. — Rezensionen und Anzeigen : Rangabé, 'Ο καὶ Ὁμηρον οἰμαχῶς βίος (Gemoll). — Gerhard, Etruskische Spiegel. V. Bd. (Blümer). — Ciceronis orat. pro S. Roscio ed. Nohl (Lehmann). — Gurlitt, Die Briefe Ciceros an M. Brutus (Meyer). — Binsfeld, Festschrift von Coblenz (Eufsner). — Schrammen, Bedeutung der Formen des Verbums (Stolz). — Harre, Hauptregeln der latein. Syntax (Prümers). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

9 April. — Rezensionen und Anzeigen : Meyer, Indogermanische Mythen (Gruppe). — Milchhöfer, Anfänge der Kunst in Griechenland (Gruppe). — Lohr, Aus dem alten Rom (Jung). — Sallust von Lallier (Eufsner). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

16 April. — Rezensionen und Anzeigen : Schrader, Sprachvergleichung u. Urgeschichte (Gruppe). — Ziemer, Vergleichende Syntax (Kautzmann). — Wölfflin, Archiv für latein. Lexikographie. I. (L. G.). — Ciceros Sestiana von Bouterwek (Du Mesnil). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

23 April. — Rezensionen und Anzeigen : Peipers, Ontologia Platonica (Sussemihl). — Aristophanis Thesmophoriazusae rec. A. v. Velsen (Wagner). — A. v. Kampen, Quindecim ad Caes. de b. G. comment. tabulae (Sieglin). — Cornelii Taciti Annalium ed. Furneaux. — Schurz, De mutationibus in imperio Romano (Seeck). — Cornelius Nepos, erkl. von Gemss (Draheim). — Haacke, Aufgaben zum Übersetzen ins Lateinische (Meusel). — Morawski, Zur Gesch. der Renaissance in Polen (Sternbach). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

30 April. — Rezensionen und Anzeigen : Matzat, Röm. Chronologie. II. Teil (Thouret). — Sophokles' Antigone, erkl. von G. Kern. (Gleditsch). — Euripidis Hecuba ed. Prinz (Gloël). — Commentaria in Aristotelem II 1. ed. Wallies (Sussemihl). — Cicero pro Sulla ed. Reid (Nohl). — Christ, De ablative Sallustiano (Meusel). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

7 Mai. — Rezensionen und Anzeigen : Hirzel, Untersuchungen zu Ciceros philos. Schriften. III. T. (Corssen). — v. Scala, Der pyrrhische Krieg (Faltin). — Ausonni opuscula, ed. C. Schenkl (Brandes). — Auszüge aus Zeitschriften etc.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 27.

4^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LA FORMULE « PATRES CONSCRIPTI » ET L'ÉPOQUE DE L'ADMISSION DE LA PLÈBE AU SÉNAT ROMAIN.

Le sénat romain resta exclusivement patricien jusque vers l'an 400 avant J. C. Sur ce principe fondamental repose l'exposé que nous avons donné, dans notre ouvrage sur le *Sénat romain*, de la composition du Sénat jusqu'au plébiscite Ovinien et de ses attributions. Ce principe se dégage, à notre avis, d'une manière non équivoque de la tradition historique qui a cours sur le premier siècle de la République, et il permet d'attribuer au Sénat, à une assemblée unique, d'abord patricienne, ensuite patricio-plébéienne, non seulement le rôle de *consilium* à l'égard des magistrats, ce qui est admis par tous, mais encore l'exercice de l'*auctoritas* par rapport aux *comitia*. De la sorte, tout en écartant le système de Niebuhr, qui identifie les *patres auctores* avec les *comitia curiata*, système condamné par des textes formels, nous ne sommes pas obligé d'inventer ni avec Lange un *concilium patrum familiarum gentium patriciarum*, ni avec Mommsen des réunions patriciennes du Sénat, coëxistant avec des réunions plénières, un *concilium* ou un sénat patricien, qui auraient encore fonctionné à l'époque de Cicéron, et que, chose étrange, ni Cicéron, ni ses contemporains ne semblent avoir connus.

Notre système, pour ne pas être nouveau, n'avait pas encore été présenté d'une manière aussi complète. Il heurte de front les opinions actuellement dominantes. S'il a reçu la pleine adhésion du savant auteur des *Origines du Sénat romain*¹, et

¹ G. BLOCH, *Les origines du Sénat romain*, p. IV, et p. 275 et suiv., et le *Compte rendu critique* inséré dans la *Revue historique de Paris*, 1^{er} janvier 1884, p. 167-168, 175-177.

de mon savant collègue de l'université de Liège, M. Troisfontaines ¹, s'il semble obtenir l'approbation de l'habile critique du *Literarisches Centralblatt* ², si, enfin, H. Genz, dans la *Philologische Wochenschrift* ³, l'appelle un système conciliateur qui résoud facilement beaucoup de questions importantes, bien qu'il soit en contradiction avec certains autres faits, ma démonstration a trouvé, d'autre part, d'énergiques et d'habiles contradicteurs. Je citerai spécialement Lange et Soltau. Dans des Comptes rendus, d'ailleurs fort bienveillants, que ces publicistes renommés ont consacrés à mon ouvrage, le premier, dans la *Jenaër Literaturzeitung* du 14 juin 1879, le second, dans la *Philologische Rundschau* (IV^{er} Jahrgang, 1884, n° 2), ils ont attaqué en détail mon argumentation, Lange, pour défendre le système dont il est l'auteur, Soltau pour appuyer le système de Mommsen ⁴, qui est aujourd'hui le plus en vogue, soutenu qu'il est par une pléiade de savants disciples, sur lesquels l'illustre Maître exerce une influence fascinatrice, d'ailleurs bien méritée ⁵.

Une étude minutieuse des objections qui ont été faites à notre système, m'a convaincu qu'en réalité elles dérivent presque toutes de l'interprétation philologique de la formule *patres conscripti*.

Nos adversaires posent en principe que les anciens expliquent unanimement cette formule dans le sens de *patres ET conscripti*, désignant par *patres* les sénateurs patriciens et par *conscripti* les sénateurs plébéiens. Cette assertion est-elle fondée?

Examinons à nouveau la question. Voici, d'abord, les auteurs

¹ Compte rendu de l'*Athenæum belge*, n° du 26 juin 1878.

² N° du 2 nov. 1878.

³ N° du 12 mai 1883.

⁴ Soltau suit également ce système dans son important ouvrage *Ueber Entstehung und Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen*, p. 127-128, 194-203. Berlin, 1880.

⁵ Voy. les comptes-rendus de notre ouvrage par J. MERKEL, dans la *Zeitschrift der Savigny-stiftung für Rechtsgeschichte*, 1882, p. 171 et suiv., par O. GILBERT, dans le *Philologische Anzeiger*, XIV, p. 62 et suiv. (1884), par O. HIRSCHFELD, dans le *Zeitschrift für die oesterreichischen Gymnasien*, XXXV, 309 (1884). — E. HERZOG, partisan du système de Mommsen (voy. notre Sénat, t. II, 23, 52), y est resté fidèle dans les *Geschichte und System der röm. Staatsverfassung*, t. I, Leipzig, 1884.

anciens pour lesquels le terme *conscripti* veut dire sénateurs plébéiens. Ce sont : Tite-Live (II, 1, voy. notre *Sénat*, t. I, p. 35), Festus (p. 254, et les extraits de Paul Diacre, p. 7, 41, ib. t. I, p. 35) et certains auteurs indiqués par le ScoliaSTE Servius (ad Aen., I, 426, ib. t. I, p. 36) par le mot *alii*. Il est cependant à remarquer que tous ces auteurs sont en désaccord, quand il s'agit de déterminer l'époque à laquelle ces *conscripti* sont entrés au Sénat. D'après Tite-Live, ce fut la première année de la République sous le consulat de Brutus ; d'après Festus, ce fut cette même année sous le consulat de Valerius Publicola après la mort de Brutus ; d'après les *alii* de Servius, d'accord avec Zonaras (VII, 9), ce fut déjà sous le règne de Servius Tullius.

Pour Tite-Live, Festus, les *alii* de Servius, le mot *conscripti* dans la formule *patres conscripti* est employé substantivement et désigne les sénateurs plébéiens.

Mais cette formule est-elle interprétée de la même manière par les auteurs d'après lesquels ni les rois, ni les consuls de la première année de la République n'ont choisi des plébéiens au Sénat, ou du moins ont octroyé à ces sénateurs d'origine plébéienne la qualité patricienne ? Impossible de le prétendre. Car ces sénateurs naturalisés patriciens devaient, même d'après nos adversaires, s'appeler *patres*. Or, cette tradition est suivie par Denys d'Halicarnasse (V, 13, notre *Sénat*, t. I, p. 36), par Tacite (Ann., XI, 25, t. I, p. 36) et par certains auteurs (*quidam*) dont Servius¹ mentionne en premier lieu l'opinion. Aussi, d'après Denys d'Halicarnasse (II, 12) la formule *πατέρες σύγγραφοι* daterait de Romulus, c'est-à-dire dès l'origine, et les *quidam* de Servius disaient : « *Quod patritii essent, [appellatos] patres conscriptos* ». Pour ces auteurs le terme *conscripti* est évidemment un participe qualifiant *patres*.

Mais là ne s'arrête pas le désaccord des anciens. Mentionnons encore, ne fût-ce que pour son étrangeté, l'opinion du *ScoliaSTE Bobiensis* (p. 374, ed. Orelli, voy. notre *Sénat*, t. I, p. 36). Il distingue trois catégories de sénateurs : les *patres* (les sénateurs primitifs), les *conscripti* (les sénateurs patriciens choisis par

¹ « *Legitur apud quosdam Brutum eos qui se in eiciendis regibus juris-sent, lectos in consilium, cum ordinem senatum appellatum, quod una sensissent; quod patritii essent, patres conscriptos.* »

Tarquin l'ancien) et les *senatores plebei*, nommés plus tard, le scoliaste ne dit pas quand. « *Sed, ajoute-t-il, conscriptorum et patriciorum unum est meritum* ». Comprenne qui pourra.

S'il faut en croire Lydus (de mag., I, 16), les cent sénateurs de Romulus s'étaient appelés *patres*. L'adjonction des cent sénateurs sabins (patriciens) fit naître la formule *patres conscripti*.

Comment s'exprime à ce sujet Plutarque ? Dans la *vie de Romulus* (13) il rapporte uniquement que, nommés d'abord *patres*, les sénateurs reçurent, en suite de l'augmentation de leur nombre, le nom de *patres conscripti*. Dans les *questions romaines* (58) Plutarque pose la question suivante : Pourquoi les sénateurs s'appelaient-ils, les uns, *patres conscripti*, les autres simplement *patres* ? Est-ce, répond-il, qu'on qualifiait de *patres* ceux qui furent choisis à l'origine par Romulus, et de *patres conscripti* [remarquez que même les *conscripti* s'appellent chez Plutarque *patres*], ceux qui dans la suite furent nommés parmi les plébéiens ?

Après l'analyse des textes que nous venons d'exposer, est-il permis de dire avec Soltau ? « Toutes les sources romaines interprètent le terme *conscripti*, non pas, comme un adjectif participial, mais comme un substantif, et elles expliquent ce mot unanimement comme signifiant les sénateurs d'origine plébéienne ajoutés au Sénat patricien ¹. » Est-il permis d'affirmer avec Gilbert que pour défendre mon système, j'ai été obligé de rejeter toute la tradition ancienne (*die gesammte Tradition*) ² ? Est-il permis davantage de conclure, avec Lange, que pour soutenir mon système, j'ai dû préférer Denys et Isidore à Varron et à Verrius ³ ? Comment Lange est-il autorisé à dire que l'opinion de Tite-Live et de Festus est soutenue par Varron ? Elle est défendue, prétend Lange, par Plutarque (quest. rom., 58), par conséquent par Varron. Est-il bien vrai de dire que Plutarque soutienne la même opinion que Tite-Live ? Il appelle les sénateurs plébéiens, non pas *conscripti*, mais *patres con-*

¹ *Philol. Rundschau*, I. I., p. 51.

² *Phil. Anzeiger*, I. I. p. 63. La même assertion erronée est répétée par MISPOULET, *Les institutions politiques des Romains*. Paris, 1882. I, 152, n° 2.

³ *Jenaër Literaturz.*, I. I. Dans la 3^e édition du T. II, de ses *Röm. Alterthümer*, p. 372, Lange est moins catégorique. Il y admet le caractère indécis et obscur des explications données par les sources anciennes sur la formule *patres conscripti*.

scripti, et cette réponse, il la donne sous forme dubitative, et non pas comme une question résolue. Mais à qui a-t-il emprunté la réponse? A Varron? Et pourquoi? Est-ce que dans ses questions romaines Plutarque ne cite pas une infinité d'auteurs? Il est question de *patres conscripti* au ch. 58. Varron n'est plus cité nominativement du ch. 27 au ch. 90, tandis que dans cet intervalle l'auteur mentionne Favorinus, Cicéron, Fenestella, Antistius Labeo, Caton, Atejus et Juba. Laissons donc Varron hors cause. Verrius Flaccus, je l'accepte, ou plutôt, comme Lange le dit lui-même, Valerius Antias. Car la tradition qui dépouille le consul Brutus de l'honneur d'avoir nommé les premiers sénateurs plébéiens pour en parer le consul Valerius, doit remonter, ce semble, au panégyriste de la *gens Valeria*.

S'il en est ainsi, nous opposons les *quidam* de Servius à ses *alii*, la source de Denys à celle de Tite-Live, et l'auteur auquel s'en rapporte Tacite, à Valerius Antias, source de Festus. Et nous demandons à notre tour si quelque motif intrinsèque nous oblige à préférer Tite-Live à Denys, Festus à Tacite?

Quoi qu'il en soit de cette préférence, un fait reste établi. C'est qu'à la fin de la République la signification authentique de la formule *patres conscripti* était un problème de controverse entre les antiquaires et les philologues.

Il en résulte une autre conséquence bien plus importante. C'est qu'à cette époque il n'existait pas deux catégories de sénateurs, dont les uns auraient eu droit au titre de *patres*, et les autres seulement à celui de *conscripti*, et partant, qu'il n'y avait pas d'attributions exercées par les *patres* à l'exclusion des *conscripti*. Car, si cette distinction eût existé, toute controverse eût été impossible. En ce cas la solution était aussi claire que le jour.

Il en résulte, enfin, que c'est à tort que l'on croit reconnaître dans les phrases de Tite-Live et de Festus l'ancienne formule officielle par laquelle on convoquait les sénateurs aux séances ¹. Car, outre qu'elle ne se rencontre pas, si haut que l'on remonte

¹ « Entscheidend, dit Herzog, Verfassungsgesch., I, 869, n° 2, ist der Umstand dass bei Festus p. 254 « *qui patres qui conscr.* » formelhaft is » Soltau, röm. Volksvers., 199, n° 5, va plus loin encore. « Der Ruf, dit-il, wurde wohl noch zu Livius' Zeit erlassen. »

dans l'histoire, Tite-Live ne la donne que sous forme dubitative : « *Traditumque inde fertur ut in senatum vocarentur qui patres quique conscripti essent* ». Festus supprime la copulative *que*. Il dit : « *Qui patres, qui conscripti vocati sunt in curiam.* » Cette phrase, par l'emploi du parfait *vocati sunt*, semble indiquer beaucoup moins une vraie formule, habituellement usitée, qu'un problème philologique analogue à la question posée par Plutarque.

Ce qui démontre que toute cette controverse se réduisait en effet à un problème philologique, et qu'elle n'avait aucune racine dans les traditions qui avaient cours sur l'histoire du premier siècle de la République, c'est que Tite-Live lui même, après avoir admis la plèbe au Sénat la première année de la République, ignore dans la suite cet événement mémorable. Dans la lutte entre la plèbe et le patriciat, il représente le Sénat comme l'organe exclusif du patriciat (T. I, 45, n° 1). Dans l'histoire de l'année 445, il suit la tradition de Denys d'après laquelle les sénateurs d'origine plébéienne auraient été naturalisés patriciens¹, et il ne parvient pas à citer nominativement un seul sénateur plébéien antérieurement à l'an 400 avant J. C. (T. I, p. 61, n° 7).

L'on a voulu néanmoins soutenir que la terminologie distinguait encore à l'époque de Cicéron *patres* de *patres conscripti*. Voici comment Soltau s'exprime² :

« Comme Christen (Die ursprüngliche Bedeutung der *patres* Hermes IX) l'a démontré d'une manière irréfutable (attendu que sa démonstration repose sur tous les passages conservés), dans le langage usuel le terme *patres* ne servait pas pour désigner le Sénat. Cicéron ne le fait jamais ni dans ses discours, ni dans ses lettres. Il emploie au contraire soit *senatus* soit *patres conscripti*. Cette démonstration, complète en elle-même, est encore corroborée par ce fait que César ne se sert jamais, Salluste seulement six fois, du terme *patres* pour désigner le Sénat. Par conséquent, si Tite-Live et Tacite se permettent la

¹ Liv., IV, 4 : « *Nobilitatem quam ... per cooptationem in patres habetis, aut ab regibus lecti aut post reges exactos jussu populi.* » La lecture de MADVIG (*Die Verfassung des röm. Staats*, I, 125), a appelé mon attention sur ce passage, qui m'avait d'abord échappé.

² *Philol. Rundschau*, I. I.

synonymie de *patres* et de *senatus*, c'est de leur part une incorrection de langage. — D'autre part, il est avéré que dans les formules *patres coeunt ad interregem prodendum*, *auspicia patrum*, *patrum auctoritas*, *patres auctores*, jamais on n'a dit *patres conscripti*. Conclusion : Les termes *patres* et *patres conscripti* n'étaient pas synonymes. »

Pour discuter ces objections, rappelons en résumé nos propres opinions sur le sens de ces termes.

A l'origine les sénateurs s'appelaient *patres*, parce que le Sénat était l'assemblée de tous les *patres familias seniores*, tous patriciens, les familles patriciennes ayant seules juridiquement des chefs de famille. Cette dénomination, qui remonte à un temps immémorial, a subsisté dans la suite dans les formules qui exprimaient les attributions du Sénat vis-à-vis des *comitia* ou du *populus* : la *patrum auctoritas* et les *auspicia patrum* ou l'*interregnum*. Elle s'est maintenue de préférence dans ces formules, croyons-nous, précisément parce que les sénateurs intervenaient dans ces attributions en qualité de *patres*, agissant à titre de *tutores* vis-à-vis du *populus* (voyez T. II du Sénat, p. 36). Consacrées par un usage plusieurs fois séculaire, ces formules ne se sont pas modifiées, alors même que la composition interne du Sénat a subi des modifications importantes.

Au terme *patres* tout court, a succédé celui de *patres conscripti* (*patres* portés sur la liste sénatoriale), non pas, après l'admission des plébéiens au Sénat, ni pour distinguer différentes catégories de sénateurs, mais à une époque plus reculée et difficile à déterminer, depuis que, en dehors des *patres* siégeant au Sénat, il y avait des citoyens qui étaient juridiquement *patres familias*, sans être sénateurs, soit parce que le choix royal nommait désormais les sénateurs parmi les *patres familias* (patriciens), soit parce que la qualité juridique de *pater familias* avait été accordée aux chefs des familles clientes ou plébéiennes, qui n'étaient pas éligibles au Sénat. Depuis cette époque jusqu'à la fin des institutions romaines, les mots *patres conscripti* sont restés la formule officielle en usage, quand on adressait la parole à l'assemblée.

Hormis ce cas spécial, les auteurs emploient encore parfois la même formule pour désigner le Sénat ; mais, tout aussi souvent, et je crois même plus souvent, ils disent alors par abréviation *patres* tout court.

A côté de ces termes a existé dès une haute antiquité celui de *senatus*, usité plus spécialement pour désigner le Sénat comme Conseil du pouvoir exécutif. Pendant le cours de la République, cette sphère d'attributions s'est particulièrement développée aux dépens de l'*auctoritas*. Aussi le terme *senatus* est-il devenu d'un usage de plus en plus prédominant dans le langage habituel. Il en est ainsi chez César, Cicéron, Salluste, Tite-Live, Tacite.

César, objecte-t-on, n'emploie jamais le terme *patres*. Je le veux bien. Mais emploie-t-il davantage la formule *patres conscripti*? Non. *Patres conscripti* ne se trouve qu'une fois dans les *Commentarii de bello Gallico*, et c'est dans le livre de Hir-tius (VIII, 52). Dès lors comment le langage de César pourrait-il prouver l'existence d'une distinction entre *patres* et *patres conscripti*?

Cicéron, dit-on, se sert dans ses discours de la formule *patres conscripti*, jamais de *patres*, pour désigner le Sénat. Ceci pourrait être contesté. Car, dans le *pro Plancio*, 32, § 78, un des meilleurs manuscrits, le *Codex Tegernseensis* ou *Bavaricus* lit d'après Orelli : « *An, quum patres illo senatus consulto quo... gratias egerint.* » Ce qui ne peut être contesté, c'est que Cicéron appelle les sénateurs *patres* non seulement dans ses œuvres poétiques¹, mais encore et surtout dans le traité *de legibus* (III, 3, § 9) : « *Cum populo patribusque agendi jus esto consuli ... tribunisque ... jus esto cum patribus agendi ... Quae cum populo quaeque in patribus agentur modica sunt. Senatori qui nec aderit ...* »².

Salluste, poursuit-on, ne désigne le Sénat par *patres* que six (ou plutôt sept) fois³. Mais, sauf dans l'allocution directe aux sénateurs, se sert-il une seule fois de la formule *patres conscripti*? Il ne le fait ni dans la conjuration de Catilina, ni dans la guerre de Jugurtha, tandis que *patres* comme dési-

¹ Voyez CHRISTENSEN, *Hermes*, IX, p. 201, n° 3.

² Voyez notre Sénat, II, 21, n° 7.

³ Cat., 31, § 7, *Hist. fragm.*, I, 56 (Kr.), III, 1, § 6, 82, § 16, IV, fr. 25, fr. inc. 60, mentionnés par CHRISTENSEN, ib., 201, n° 6. — Il faut y ajouter le Bell. Jug., 30 § 6 : « *Apud plebem gravis invidia, patres solliciti erant,* » où le terme *patres* me semble également désigner plutôt le Sénat que le parti des optimates.

gnation du Sénat est employé au moins une fois dans le Catilina, et probablement une fois dans la guerre de Jugurtha.

Chez Tite-Live et chez Tacite l'emploi de *patres* comme synonyme de *patres conscripti* est ordinaire ¹. « L'usage de Tite-Live et de Tacite est donc incorrect. » La conclusion me semble hardie, et peu légitimée par l'exposé de la question que nous venons de donner.

Est-il encore nécessaire d'ajouter à la liste des auteurs qui emploient *patres* dans le sens de sénateurs, Dion Cassius et Velleius Paterculus, cités au T. I, p. 37, n° 1, de notre ouvrage, l'auteur du discours de *haruspicum responso* (19, § 40), où le terme *patres* « *patribus principibusque caedes* » mentionné dans la réponse réputée officielle des haruspices, signifie à notre avis sénateurs et nullement optimates, et spécialement l'auteur auquel Festus ou Verrius Flaccus a emprunté le résumé de ce sénatusconsulte du 3^e siècle avant J.-C. : « *Decreverunt patres ut ex assibus* » (T. II du Sénat, p. 438, n° 3).

Nous concluons à notre tour. Cicéron, Salluste, Tite-Live, Tacite et d'autres encore emploient le terme *patres* comme synonyme de *patres conscripti* ou de *senatus*. Par conséquent, à leur époque, il n'existait pas, à côté des *patres conscripti*, une autre assemblée, distincte du Sénat, dont les membres seuls eussent le droit de s'appeler *patres* tout court.

« Mais, objecte Soltau, de la synonymie de *patres* et de *senatus* résulterait celle de *patrum auctoritas* et de *senatus auctoritas*. Or, la signification de ces deux termes est notoirement distincte, comme Willems (II, 222) doit l'avouer lui-même. »

Nous avons exposé plus haut comment le terme *patrum auctoritas* est resté en usage jusqu'à la fin de la République, spécialement pour désigner la confirmation subséquente, plus tard préalable des votes populaires. A ce terme était attaché dès l'origine un sens précis, déterminé. Il n'en est pas de même de l'expression *senatus auctoritas*. Il n'est pas vrai de dire que déjà du temps de la République les expressions *senatus auctoritas* et *senatus consultum* fussent nettement, rigoureusement distinguées, de telle manière que *senatus consultum* désignait

¹ Voyez CHRISTENSEN, I. I., 200 et 203, n° 1.

une décision valable, *senatus auctoritas*, une décision qui pour un motif légal était dépourvue de force légale. Cette distinction rigoureuse date de la *lex Julia de senatu habendo* (t. II, p. 223). Elle n'existait pas encore à l'époque de Varron et de Cicéron. Varron (chez Aulu-Gelle, XIV, 7), dans le *Guide pratique du Président du Sénat*, élaboré en 71 à la demande de Pompée, consul désigné, oppose au *senatus consultum justum* ou *ratum* le *senatus consultum non justum, non ratum*; non pas, la *senatus auctoritas*. Chez Cicéron, cette expression est tantôt synonyme de *senatus consultum justum* (t. II, 223, n° 3), tantôt elle signifie un *senatus consultum* frappé d'intercession (t. II, 222, n° 1). Mais cette signification du terme *auctoritas*, comme nous l'avons démontré au t. II, 222-223, est d'origine relativement récente. Elle est certainement postérieure aux lois qui ont rendu la *patrum auctoritas* préalable, et qui l'ont transformée ainsi en décision préparatoire qui par elle-même n'avait aucune force exécutoire et qui n'obtenait cette force que par le vote subséquent du peuple. Aussi longtemps que la *patrum auctoritas* fut subséquente au vote populaire, aussi longtemps qu'elle fut l'acte final qui sanctionnait ou annulait la loi ou l'élection, il ne pouvait venir à l'idée de personne de détourner ce même mot *auctoritas* dans le sens d'une décision frappée d'intercession et devenue sans force légale.

Ce qui atteste que, malgré la différence de signification que l'usage et le temps ont introduite de fait entre les expressions *patrum auctoritas*, *senatus auctoritas*, *senatus consultum*, ces expressions désignent des décisions d'une seule et même assemblée et non pas de deux Corps distincts, c'est que Tite-Live les emploie toutes trois comme absolument synonymes. Nous l'avons prouvé au t. II, 38-44.

Et c'est précisément ce même Tite-Live dont un passage, au dire de nos adversaires, devrait démontrer victorieusement la coexistence de deux assemblées distinctes, dont l'une aurait produit le *senatus consultum*, l'autre, la *patrum auctoritas*. Il s'agit du célèbre passage du livre VI, 42 : « *Factum senatus consultum ut ... patres auctores omnibus ejus anni comitiis fierent* » Je ne répéterai pas l'explication que j'ai donnée de ce passage au t. II, 44-45, et que je considère encore comme parfaitement plausible. Mais nos adversaires sont-ils plus heureux dans l'interprétation de ce passage ? D'après eux, « le Sénat aurait

enjoint aux *patres* l'ordre de valider toutes les élections de l'année. » Or, dans le système de nos contradicteurs, le Sénat était une assemblée purement consultative au service des consuls, les *patres* (sénateurs patriciens ou *concilium patrum familiarum gentium patriciarum*), un corps constitutionnel de la plus haute importance, une cour de cassation patricienne, qui, à cette époque (en 367 avant J.-C.) avait encore toute sa puissance, qui était investie du droit de valider et d'annuler les votes populaires. Eh bien, je le demande, est-il possible de se figurer que ce Conseil des Magistrats ait donné des ordres à la Cour de Cassation patricienne relativement à des attributions qui étaient de la compétence constitutionnelle de cette dernière ? En droit, c'eût été une illégalité ; en fait, à cette époque, une impossibilité.

« Cependant, poursuit encore Soltau, Willems admet que les interrois furent toujours nommés parmi les patriciens et même parmi les sénateurs patriciens curules. Or, d'après la formule officielle, « *patres ex se interregem produnt* » c'est-à-dire que les *patres* électeurs sont les mêmes que les *patres* éligibles à la dignité de l'interroi. Partant, les *patres* électeurs ne sont pas tous les sénateurs, mais exclusivement les sénateurs patriciens. »

J'admets, en effet, que la dignité d'interroi est restée toujours réservée aux patriciens, comme plusieurs dignités sacerdotales le furent également. Ce que je n'admets pas, c'est que le premier interroi de chaque interrègne fût désigné par les seuls sénateurs patriciens. Je prétends qu'il était nommé en séance plénière du Sénat (t. II, 30). C'est à tort que Soltau donne comme formule officielle un passage emprunté à une Constitution idéale élaborée par Cicéron (de leg., III, 3, § 9), dans laquelle Constitution Cicéron élimine précisément le patriciat d'une manière absolue (t. II, 21, n° 7). C'est donc en vain qu'on argumente de ce passage pour démontrer que les patriciens auraient été seuls électeurs et éligibles à la dignité d'interroi.

« Mais, objecte Gilbert ¹, il n'est pas probable que le Sénat patricio-plébéen et où dans la suite l'élément plébéen obtint la grande majorité, ait exercé l'attribution de désigner le premier interroi, qui devait être patricien. » Cela est-il plus extra-

¹ *Phil. Anz.*, I. I., p. 70.

ordinaire que de voir élire jusqu'aux lois Liciniennes des consuls patriciens par les comices centuriates patricio-plébéiens ou de voir choisir, même à la fin de la République, des flamines patriciens par un grand pontife plébéien ?

« Enfin, objecte Soltau, si le mot *patres* avait été le terme technique pour désigner le sénat patricio-plébéien, ce même terme n'eût pu être usité comme synonyme de *patricii* »

Je retournerai l'objection. Aux derniers siècles de la République, le mot *patres* est fréquemment synonyme d'*optimates* ou de *nobilitas* (t. I, p. 38, n° 1). Si *patres* avait été et était encore le terme technique pour désigner les sénateurs patriciens à l'exclusion des sénateurs plébéiens, ce terme n'eût pu être usité comme synonyme d'*optimates* ou de *nobilitas*, attendu que dans cette *nobilitas* les familles plébéiennes l'emportaient en nombre sur les familles patriciennes. Au contraire, notre système justifie parfaitement la double signification dérivée du mot *patres*. Le Sénat, exclusivement patricien jusque vers l'an 400 avant J.-C., patricio-plébéien depuis lors, s'appela toujours *patres conscripti* ou par abréviation *patres*. Puisque, dans la première période, il fut l'organe, le centre de résistance du patriciat, *patres* a pu devenir synonyme de *patricii*. Dans la seconde période, le Sénat fut le boulevard de la noblesse patricio-plébéienne, du parti des optimates, delà *patres* devint plus tard synonyme d'*optimates* ou de *nobiles*.

L'on remarquera que toute la discussion a porté jusqu'ici sur l'interprétation du mot *patres*. Elle m'autorise, je pense, à déduire les deux conclusions suivantes : d'abord, il n'est pas démontré que *patres* ait jamais été la désignation officielle d'une catégorie spéciale de sénateurs, en second lieu, il est certain qu'à l'époque de Cicéron ce terme n'avait pas une telle signification.

Ma démonstration sera complète, quand j'aurai prouvé que, pas plus que *patres*, le terme *conscripti* ne désignait pas à l'époque de Cicéron une catégorie spéciale de sénateurs distincte des *patres*. A la vérité, je pourrais m'en dispenser ; car on n'a pas encore essayé la démonstration contraire. Je n'insisterai plus sur le *conscriptus* d'Horace (*Ars poet.*, 314), synonyme de *senator*, ni sur le *pater conscriptus* de Cicéron¹, ni sur les *patres*

¹ LANGE (*Jenaer Literaturz.*, I, 1.) et HERZOG (I, 869, n° 2) prétendent que l'expression *pater conscriptus* chez Cicéron étant ironique, elle

conscripti circumscripti de l'Auctor ad Herennium et de Quintilien (t. I, p. 40-41). J'examinerai les termes qui servaient à la fin de la République à désigner les sénateurs municipaux. Dans la plupart des municipes ils s'appellent *decuriones*¹; dans certains autres, *conscripti*²; nulle part, *decuriones conscripti*. Ce serait une erreur de croire avec Lange que la formule *decuriones conscripti*, qui se rencontre dans les lois municipales, présente quelque analogie avec la formule *patres conscripti*. La loi à laquelle Lange renvoie, la *lex Julia municipalis*, emploie en effet généralement la formule *senator decurio conscriptus, in senatu decurionibus conscripteis, in senatum decuriones conscriptos*³. Mais ces trois termes réunis ne forment pas une seule désignation officielle et complète du sénateur municipal. La loi énumère successivement les différentes dénominations sous lesquelles les sénateurs municipaux sont connus selon les municipes. En voici la preuve. En dehors de la tournure précédente, la même loi emploie les tournures suivantes : *neve senator neve decurio neve conscriptus*⁴, *senator decurio conscriptusve*⁵, et une fois *in senatu decurionibus conscripteisque*⁶. Lors de la rédaction des lois municipales de Salpensa et de Malaga, sous le règne de Domitien, le titre de *senator* était réservé aux sénateurs de Rome. Les membres des sénats municipaux ne portent plus que les dénominations de *decuriones* ou *conscripti*. Aussi, dans les lois de Salpensa et de Malaga, la formule la plus fréquente

prouve contre mon explication. Ce raisonnement ne me semble pas correct. Évidemment, comme le singulier *pater conscriptus* est d'un usage fort rare, l'emploi de cette tournure prête à l'ironie. Mais, dans le système de mes contradicteurs, l'expression serait une absurdité; et je pense qu'il y a lieu de distinguer entre la bizarrerie et l'absurdité.

¹ Voy. Corp. inscr. lat., I, Index, p. 640, Orelli-Henzen, III, Indices, p. 151-152.

² C. I., I, n° 532, 601. Inscr. neap., n° 4221 : « *ex c(onscriptorum) c(onsulto)* » Orelli-Henzen, n° 5454, n° 6617, « *ex c(onscriptorum) c(onsulto)*, » n° 7124, d(e) *c(onscriptorum) s(ententia)*, n° 784 : « *placere conscriptis* » n° 4036 : « *placere universis conscriptis* ». Ces deux dernières formules se trouvent dans le texte officiel de décisions de sénats municipaux.

³ Ll. 126, 128, 129, 131, 133, 135, 138.

⁴ L. 96, cf. l. 106.

⁵ L. 86, 87, 125.

⁶ L. 109,

est-elle *decuriones conscriptive*. Elle s'y rencontre treize fois. Trois fois il y a *decuriones conscriptique*. Pas une seule fois, *decuriones conscripti*.

On disait donc à Rome *patres conscripti*, on ne disait pas dans les municipes *decuriones conscripti*, précisément parceque à Rome il était nécessaire de déterminer de quels *patres* il était question (le mot, employé seul, pouvant en certains cas prêter à l'équivoque), tandis que, dans les municipes, les sénateurs seuls portant le nom de *decuriones*, il était inutile de les qualifier davantage. Dans certains municipes, ils ne s'appellent pas *decuriones*, mais *conscripti* tout court. Or, si à Rome, à l'époque de Cicéron, le terme *conscripti* était usité pour désigner une catégorie spéciale, inférieure, de sénateurs, appelés de ce nom, parcequ'ils étaient les successeurs d'une fournée supplémentaire (*conscripti=adscripti*), croit-on que ce même terme eût été employé à cette même époque dans les municipes italiques pour désigner indistinctement tous les membres du sénat municipal? En d'autres mots, si dans les municipes italiques *conscriptus* est devenu synonyme de *decurio*, cela démontre qu'à Rome même, comme Horace nous en donne l'exemple, *conscriptus* était synonyme de *senator* et ne désignait pas un membre inférieur du sénat¹.

Ceci suffira, je pense, pour répondre aux objections que l'on a faites, à notre interprétation de la formule *patres conscripti*.

« Pour soutenir son système, continue Soltau, Willems a été obligé de rejeter tout ce que les anciens rapportent sur certains privilèges honorifiques et sur certains insignes des sénateurs patriciens. Là où il a réussi le moins, c'est relativement au plus important de ces droits honorifiques, celui que le *princeps senatus* devait toujours être patricien.... De moindre valeur encore sont les objections que Willems a faites contre le privilège patricien du *calceus patricius*. »

Ces derniers jugements, je l'avoue, m'étonnent. Je pensais

¹ HERZOG, *Verfass.*, I, 869, n° 2, prétend que dans le terme *conscripti* synonyme de *decuriones*, le verbe *conscribere* a une signification différente de celle qu'il aurait eue à l'origine, à savoir celle d'*adscribere*. L'assertion est hardie. Le mot *conscribere*, d'après son étymologie et dans l'usage, ne signifie jamais *adscribere*, mais toujours écrire ensemble, réunir sur liste. Voy. notre Sénat, t. I, 38 et suiv.

avoir démontré sans réplique que le *calceus patricius* aux trois derniers siècles de la République était, non la chaussure des sénateurs patriciens, mais celle des sénateurs curules. Je le pense encore ; et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ma démonstration au sujet du *calceus patricius* a été admise sans réserve par des savants compétents, parmi lesquels je mentionnerai Lange, Marquardt, Bloch, O. Gilbert ¹.

Mais il suffirait à ma thèse d'avoir prouvé que le *calceus patricius* était, outre la chaussure des sénateurs patriciens, celle des sénateurs curules ou même seulement des magistrats curules. Or, c'est que semblent admettre Herzog ², et Soltau lui même ³. En effet, si les magistrats curules plébéiens avaient droit à la chaussure patricienne, celle-ci n'était plus un privilège exclusif des sénateurs patriciens.

J'admets, que jusqu'à la dictature de Sulla tous les princes du Sénat furent des sénateurs patriciens. Est-ce l'effet du hasard ? Ou était-ce un droit formellement reconnu ? A notre avis, c'était la conséquence naturelle du principe de classement admis depuis l'entrée des plébéiens au Sénat. D'après ce principe, dans chaque rang sénatorial, les sénateurs patriciens précédaient sur la liste les sénateurs plébéiens. Mommsen avait énoncé la probabilité de ce classement, et je me suis efforcé de transformer cette probabilité en certitude par l'examen des listes de témoins des sénatusconsultes (T. I. 248 suiv.).

En résulte-t-il qu'à côté du Sénat patricio-plébéien il a existé un Sénat patricien ? Evidemment non. Les sénateurs curules étaient tous classés avant les autres sénateurs. Qui prétendra qu'à côté du Sénat complet, il y avait un Sénat composé des seuls sénateurs curules ?

D'autre part, nous avons admis dans la première édition du T. I (p. 116, 260) qu'au dernier siècle de la République le principe de la priorité de classement des patriciens n'était plus observé. Cette opinion s'appuyait sur ce fait historique que

¹ LANGE, *Jenaer Literaturz. et Röm. Alterth.*, II, 3^e éd., p. 373. MARQUARDT-MOMMSEN, *Handbuch der Röm. Alterthümer*, VII, p. 574. BLOCH, *De decretis funct. mag. ornam.*, p. 27, n^o 2, et *Revue historique*, l. l., p. 175. GILBERT, *Phil. Anz.*, p. 76.

² *Verfass.*, I, 901.

³ *Philol. Rundsch.*, p. 54.

nous croyions avoir démontré, à savoir qu'il y a eu à cette époque des princes du Sénat plébéiens (T. I, 116-122). Avons-nous réussi dans cette démonstration ?

Soltau opine pour la négative. D'autres critiques admettent l'affirmative. Max Büdinger est formel à ce sujet : « Il y a spécialement deux points, dit-il, que M. Willems a démontrés d'une manière péremptoire : d'abord, qu'au dernier siècle de la République, dans chaque rang sénatorial, les patriciens n'étaient plus interrogés avant les plébéiens; en second lieu, que la dignité du principat n'était plus réputée un privilège exclusif du patriciat ¹ ». Lange et Gilbert semblent également disposés à admettre nos conclusions ².

Mais, depuis la publication de la première édition du T. I du Sénat, a paru un monument épigraphique ³ qui, à notre avis, résoud la question de principe et démontre que depuis la fin du II^e siècle avant J.-C. les patriciens et plébéiens du même rang sénatorial étaient classés sans distinction de naissance, partant d'après le seul principe de l'ancienneté. Dès lors s'écroule le droit exclusif des patriciens au principat du Sénat.

Nous avons, enfin, soutenu notre système par cette considération qu'il se concilie le mieux avec les traditions sur l'histoire du premier siècle de la République.

Ici aussi, d'après Soltau, nous sommes dans une profonde erreur. Voici, en effet, comment il s'exprime ⁴.

« Ce qui plaide le plus contre la théorie de Willems d'après laquelle *patres* est synonyme de *Sénat*, c'est que, à moins d'admettre d'autres hypothèses arbitraires, elle rend incompréhensible la lutte du patriciat et de la plèbe au début de la République ».

« Si les *patres* s'identifiaient avec le Sénat, quel était alors l'organe du parti patricien, qui représentait le patriciat dans sa lutte contre les prétentions plébéiennes pendant les cinquante premières années de la République ? »

¹ *Cicero und der Patriciat. Eine staatsrechtliche Untersuchung.* Vienne, 1881, p. 57.

² LANGE, *Jenaer Liter. et Röm. Alterth.*, II, 3^e éd., p. 379. GILBERT, *Phil. Anz.*, 76-77.

³ Il s'agit de l'inscription intitulée par MOMMSEN, *Senatus consultum Adramytenum*, et qui est publiée dans l'*Eph. epigr.*, IV, 213.

⁴ *Philol. Rundschau*, p. 53.

« Willems ne sait se tirer de cette difficulté que par la thèse que le Sénat resta patricien exclusivement jusqu'en 400 avant J.-C., et en immense majorité jusqu'aux lois Liciniennes. »

Soltau s'est mépris sur la voie par laquelle j'ai été amené à la théorie que je défends dans mon ouvrage. Il suppose que j'ai commencé par me faire une interprétation *a priori* de la formule *patres conscripti*, et qu'ensuite, pour défendre cette interprétation, j'ai été obligé de soutenir que le Sénat resta exclusivement patricien jusque vers 400 avant J.-C.

J'ai suivi la voie précisément inverse. Au début de mes études spéciales sur le Sénat, j'admettais sur la foi de Tite-Live et avec la généralité des auteurs modernes que *patres* signifiait les sénateurs patriciens, et *conscripti*, les sénateurs plébéiens. Me basant sur ce point de départ, et sous l'influence de la haute autorité de Mommsen, je m'étais persuadé qu'il avait existé jusqu'à la fin de la République, à côté du Sénat patricio-plébéien, un Sénat exclusivement patricien, qui était investi des *auspicia* au début de chaque interrègne, et qui exerçait l'*auctoritas patrum*.

Mais, en suite de l'étude minutieuse de toutes les sources grecques et latines, se dégagea pour moi la certitude de deux faits fondamentaux :

I. La tradition historique relativement au premier siècle de la République représente le Sénat comme l'organe exclusif du patriciat. Elle ignore absolument des sénateurs de condition plébéienne; on ne découvre aucune trace quelconque de leur présence au Sénat.

II. Polybe, au second siècle, Cicéron et Salluste, au premier siècle avant J. C., ne connaissent dans l'État romain que trois pouvoirs : les *comitia*, le Sénat, les magistratures. Tout autre Corps exécutif ou législatif, délibératif ou consultatif leur est inconnu.

Les deux faits n'ont pas été contestés; et ils ne sont pas contestables.

Quant au *premier fait*, Herzog¹, partisan du système de Mommsen, avoue que sur aucun point la tradition n'est aussi absolument muette que sur le rôle que les plébéiens ont joué

¹ *Verfass.*, I, 868.

au Sénat pendant le premier siècle de la République. Lange ¹, de son côté, concède que la politique du Sénat a été longtemps exclusivement patricienne. Mais, à son avis, cela ne prouve pas l'exclusion des plébéiens. Car, d'abord, dit-il, ceux-ci n'avaient certainement pas la majorité; en second lieu, ceux que les consuls nommaient sénateurs, étaient choisis parmi les plébéiens alliés aux patriciens par la parenté, et qui favorisaient la politique patricienne.

Au premier argument, nous répondons que précisément d'après le passage de Festus qui est avec Tite-Live la clef de voute des systèmes adverses, les plébéiens auraient eu dès la première année de la République la majorité au Sénat, 164 membres sur 300. Et parmi mes savants contradicteurs, il y en a, comme O. Gilbert ², qui acceptent cette tradition. Ce qui me semble plus logique. Car, pourquoi, dans le même passage, admettre une partie, celle qui n'est en somme que l'exégèse d'une formule, et rejeter l'autre, qui contient un chiffre précis, déterminé? Mais, là où je ne comprends plus Gilbert ³, c'est quand il prétend que cette majorité plébéienne au Sénat, composée évidemment de plébéiens influents et riches, aurait été tellement inféodée au patriciat qu'en toute circonstance et sur toute matière elle ait défendu le maintien de toutes les prérogatives patriciennes et combattu toutes les aspirations plébéiennes.

Cela provient, répondra Lange, de ce que ces plébéiens étaient alliés aux patriciens par des rapports de parenté. Car, ajoutait-il, déjà avant la *lex Canuleia*, voire même avant la législation décenvirale, il y a eu des alliances entre les patriciens et les plébéiens. Ce qui le prouve, c'est le mécontentement que provoqua chez les plébéiens le refus du *conubium*, ensuite l'octroi relativement rapide de ce droit par la *lex Canuleia*.

Qu'il y ait eu des mariages entre patriciens et plébéiens avant la *lex Canuleia*, je n'en conteste pas la possibilité. C'étaient cependant plutôt des mésalliances que des alliances. Que ces mésalliances aient été assez nombreuses pour permettre aux consuls de choisir au Sénat un nombre relativement considérable de plébéiens alliés aux familles patriciennes, et que les consuls aient voulu choisir de préférence des plébéiens

¹ *Jenaer Lit.*

² *Phil. Anz.*, 69.

³ *Ib.* p. 64.

de cette condition, c'est ce que je combats. N'oublie-t-on pas la constitution sévère de la famille romaine à cette époque? Ne perd-on pas de vue qu'une union contractée entre patriciens et plébéiens avant la *lex Canuleia*, n'était pas un *matrimonium justum*, reconnu par la loi? Les patriciennes qui se seraient permis une telle mésalliance, auraient, à Rome comme ailleurs, encouru le mépris de leur caste, loin de recommander par là leurs maris ou leurs fils au choix sénatorial des consuls. Si nous ignorons la condition juridique des enfants issus d'une telle union avant la *lex Canuleia*, que si la législation décenvirale a maintenu l'interdiction du *conubium*, cela prouve que ces unions n'étaient pas encore fréquentes à cette époque.

Partant, nous ne pouvons accepter les motifs par lesquels Lange a voulu expliquer le mutisme des sénateurs plébéiens pendant le premier siècle de la République.

Quant au *second fait*, pour en affaiblir la portée, on a prétendu que les sénateurs patriciens exerçaient leurs attributions réservées, non pas dans des séances spéciales, mais en présence de tous les sénateurs, dans les assemblées plénières du Sénat¹. Raison de plus, à notre avis, pour que Cicéron ou Salluste, sénateurs plébéiens, fissent au moins une allusion quelconque à ces délibérations ou à ces votes des sénateurs patriciens, auxquels ils assistaient, sans avoir le droit d'y prendre part. Mais non, ni chez Cicéron, ni chez le patricien César, ni chez Salluste, ni ailleurs ne se trouve la moindre mention de ce privilège des sénateurs patriciens.

Nous maintenons donc ces deux faits historiques avec toutes les conséquences qu'ils comportent. Or, ces deux faits contredisent formellement l'interprétation Livienne de la formule *patres conscripti* et les systèmes basés sur cette interprétation. Comme je me proposais d'exposer, non pas les institutions qui auraient pu exister, ni celles que d'illustres savants modernes peuvent habilement inventer, mais celles qui reposent sur les témoignages des anciens, j'ai dû examiner de plus près cette interprétation de Tite-Live et de Festus. Et je me suis aperçu que, même pour les anciens, elle n'était pas de l'Évangile, que les anciens connaissaient de cette formule une autre interprétation tout aussi respectable, d'après laquelle au commencement

¹ Ainsi SOLTAN et GILBERT.

de la République le Sénat était resté patricien. Outre que cette seconde interprétation a le grand avantage de ne pas imposer au mot *conscripti* un sens que la langue latine ne lui connaît pas ¹, elle se concilie avec les deux faits fondamentaux que j'ai exposés plus haut. C'est pourquoi je lui ai donné la préférence.

Mais je demande à mes adversaires comment ils se représentent la genèse des institutions dont ils supposent l'existence durant la République. Il ne suffit pas de dire que du temps de la République, il existait, à côté du sénat patricio-plébéien, un sénat patricien. Il faudrait encore expliquer comment et pourquoi cette dualité a été créée.

Il est généralement admis que pendant la période royale le Sénat était exclusivement patricien, et qu'outre le *concilium* il exerçait l'*auctoritas patrum*.

Je ne reviendrai plus sur l'opinion de Niebuhr d'après laquelle les *patres auctores* furent toujours les *comitia curiata*. En réalité, elle est insoutenable. Je ne m'arrêterai pas longuement non plus au système mixte que tout récemment M. le sénateur Diomède Pantaleoni a défendu avec beaucoup de verve et avec une vraie érudition ². Le savant italien, d'accord avec Mommsen et avec moi, attribue l'*auctoritas patrum* au Sénat pendant la période royale ; d'accord avec Niebuhr, aux comices curiates pendant la République. Nous n'avons rencontré dans cette étude aucune preuve nouvelle en faveur de ce dernier système. L'auteur interprète en sa faveur les passages des auteurs anciens que nous avons fait valoir en faveur du nôtre, et dont nous maintenons l'interprétation. Outre les motifs que nous avons opposés au système de Niebuhr, et qui plaident également contre celui de Pantaleoni, il y a encore cette observation fondamentale à faire que le maintien de la même terminologie (*patres auctores*) et le texte formel de Tite-Live (I, 17) démontrent que cette attribution a toujours appartenu à la même assemblée.

Le système de Lange qui confère l'*auctoritas* à un *concilium patrum familiarum gentium patriciarum*, est fort ingénieux.

¹ Le critique du *Literarisches Centralblatt*, t. I, dit, en appréciant notre interprétation : « Grammatisch allerdings angemessener ».

² Della auctoritas Patrum nell' antica Roma sotto le sue diverse forme. Turin, 1884.

Mais je ne saurais me résoudre à admettre l'existence d'une assemblée dont aucun texte ancien ne parle, alors qu'elle aurait dû fonctionner à Rome pendant plus de cinq siècles.

A tous ces systèmes je préférerais le Sénat patricien de Mommsen. Mais examinons-le de plus près. Jusqu'au début de la République le Sénat est exclusivement patricien. Il exerce l'*auctoritas* à l'égard du *populus*, et il est le *consilium* du roi. Étant devenu incomplet par la politique tyrannique des derniers rois, il est complété jusqu'au nombre normal de trois cents membres par les consuls de la première année de la République. Les nouveaux sénateurs ne sont pas tous patriciens. Les consuls choisissent également des plébéiens, ou plutôt, au lieu d'un Sénat, il y aura désormais deux Sénats. Le Sénat complet de trois cents membres, patriciens et plébéiens, reste le conseil des magistrats, mais il est dépouillé de son attribution la plus importante, l'*auctoritas*. Celle-ci échoit à une assemblée nouvelle, se composant exclusivement des membres patriciens du Sénat. Cette assemblée nouvelle, qui exerce un pouvoir constitutionnel de la plus haute importance, est sans nom et sans nombre déterminé de membres. Elle sera nombreuse ou restreinte selon les caprices des consuls. Car les consuls ont le libre choix des sénateurs entre les patriciens et les plébéiens; plus ceux-ci seront nombreux, plus l'autre assemblée sera restreinte.

Les sénateurs plébéiens ne participent donc pas à l'*auctoritas*, c'est-à-dire qu'ils n'exercent aucune action à l'égard des *comitia*, alors que ceux-ci se composent de tous les citoyens, plébéiens comme patriciens. Par contre, ils deviennent les conseillers des consuls, alors que le consulat est exclusivement réservé aux patriciens. Et quels conseillers? Des conseillers muets, dit-on, qui n'ont pas le droit de parler au Sénat. Et, en effet, ils sont restés muets pendant tout le premier siècle de la République. Il n'y a pas de trace dans l'histoire qu'ils se soient permis de donner un seul avis aux consuls.

Les consuls ont donc au Sénat des conseillers plébéiens muets. Or, lorsque, seize ans plus tard, la plèbe, à force d'efforts, obtint la création d'une magistrature plébéienne pour la protéger contre les abus de pouvoir des consuls, elle ne parvint pas à assurer à ses propres mandataires, chargés de contrôler, en son intérêt, les actes des consuls, le droit qui appartenait à ces personnages muets : l'accès de la salle du

Sénat. Car les tribuns de la plèbe étaient obligés de se tenir à la porte de la salle de la séance ¹.

Mais, si ces sénateurs plébéiens n'avaient pas le droit de dire leur avis aux consuls, que faisaient-ils au Sénat ? Ils avaient, dit-on, le droit de voter. Seulement on oublie de démontrer qu'il ait jamais existé une catégorie de sénateurs qui eussent le *jus sententiae ferendae* sans le *jus sententiae dicendae*. Nous pensons avoir démontré le contraire (T. I, 140 suiv.). Nous avons prouvé par des faits que les derniers rangs des sénateurs, ceux qu'on a appelés plus tard *pedarii*, pouvaient être interrogés par le président, et qu'étant interrogés, ils avaient le *jus sententiae dicendae*, tout comme les sénateurs curules. Cette opinion était déjà admise antérieurement par Becker, Walter, Lange, Zumpt, Monro, etc.; et notre argumentation qui l'a confirmée, a eu l'approbation de la plupart des savants qui depuis lors se sont occupés de la question. Nous mentionnerons entre autres Lange, Gilbert, Troisfontaines, Herzog, etc.

Nous prétendons donc que, si au premier siècle de la République, il y a eu au Sénat des sénateurs plébéiens, ces sénateurs étaient interrogés par le président, lorsqu'il lui plaisait de continuer la demande d'avis jusqu'au tour de ces sénateurs, et qu'étant interrogés, ils avaient le devoir de répondre. Or, précisément à cause de la lutte entre le patriciat et la plèbe, le président se serait trouvé très fréquemment dans l'obligation morale de consulter les sénateurs plébéiens; et la tradition aurait conservé au moins quelque trace d'une influence quelconque exercée par les sénateurs plébéiens sur ces querelles intestines. Il n'en est rien. Nous en concluons encore une fois que pendant cette période la plèbe n'a pas eu de représentants au Sénat.

Opposons notre système à celui qui précède.

L'avènement de la République n'a introduit aucune modification essentielle dans les attributions du Sénat, ni dans sa

¹ Voyez notre Sénat, T. I, 46. LANGE (*Jenaer Lit.*) trouve le motif de cette exclusion dans le but de la création du tribunal, qui était l'*auxilium latio adversus imperium consulare*. Mais n'était-ce pas précisément un motif pour permettre aux tribuns l'entrée de la salle, ne fût-ce que pour la défense des sénateurs plébéiens qui y étaient présents ?

composition, sauf l'admission de patriciens *juniores*. Il n'y avait pas lieu d'ouvrir le Sénat à la plèbe. Car la révolution contre le pouvoir royal fut essentiellement l'œuvre du patriciat ¹. Dirigée contre l'organisation du pouvoir exécutif, elle amena dans la Constitution romaine une seule modification vraiment importante : le remplacement du roi viager par deux consuls patriciens annuels. Et celle-ci favorisait exclusivement les intérêts du patriciat. Le pouvoir exécutif reste donc aux mains des patriciens. Le Sénat était le conseil de ce pouvoir. Du moment que le consulat reste patricien, quel motif y avait-il de changer la composition du conseil des consuls ? Quand, seize ans plus tard, le tribunat de la plèbe fut créé, les tribuns n'obtinrent pas l'entrée de la salle du Sénat, et ils n'y prétendirent d'abord pas, parce qu'ils étaient plébéiens et que le Sénat était le conseil patricien des consuls patriciens.

Mais, après une longue lutte, la plèbe est enfin déclarée admissible au pouvoir exécutif, c'est-à-dire à la présidence du Sénat. Le tribunat consulaire, créé en 444, lui est ouvert, et de fait, en 400, un plébéien gère cette magistrature ².

¹ La valeur de cet argument engage un de nos savants contradicteurs, J. MERKEL (*Zeitschrift der Savignystiftung*, t. 1.) à supposer que l'admission des plébéiens date, non de la première année de la République, mais de seize ans plus tard, après la première *secessio plebis*. Mais précisément l'interdiction de la salle du Sénat aux tribuns de la plèbe prouve péremptoirement contre cette date.

² En effet, nous avons démontré qu'il n'y a pas eu de plébéiens parmi les décemvirs de la seconde année (t. I, 53 suiv.). LANGE (*Jenaer Lit.*) ne l'admet pas. Il prétend que notre seul argument, c'est de supposer que les noms de plusieurs de ces décemvirs n'étaient pas plébéiens, mais patriciens. Cela n'est pas exact. J'ai, d'abord, donné différentes preuves directes de la qualité patricienne de ces décemvirs (p. 51) ; ensuite, j'ai combattu l'assertion de mes adversaires d'après laquelle parmi les noms de ces décemvirs il y en a d'évidemment plébéiens. C'est cette *évidence* que je réfute, et, après ma démonstration, peut-être serait-il difficile de la soutenir encore. « Vraiment, dit Troisfontaines au sujet de mon argumentation, après l'avoir lu, on hésite à conclure qu'il a manqué son but ». Je n'ai pas été peu étonné d'apprendre par MADVIG (*Verfass.*, I, 499) que déjà dans le premier décemvirat il y a eu deux plébéiens. Il est regrettable que le savant auteur ait oublié d'en citer les noms. Au surplus, il a, pour reconnaître la qualité patricienne, des *criteria* tout personnels. Ne nomme-t-il pas (I, 188) l'orateur Hortensius le rival patricien de Cicéron ?

Cette grande victoire amena comme conséquence naturelle et nécessaire l'admissibilité des plébéiens au Sénat ¹.

En effet, il n'était pas rationnel que le magistrat plébéien qui avait été président du sénat et qui avait révisé la liste sénatoriale, ne pût devenir, après sa sortie de charge, membre du Sénat. Il était tout aussi peu rationnel qu'un président plébéien ne pût avoir des conseillers plébéiens.

En conséquence, nous avons soutenu que l'admission des plébéiens aux magistratures curules a eu comme conséquence nécessaire leur admission au Sénat. Mais, lorsque le Sénat leur fut ouvert, il le fut pleinement, entièrement. Le sénateur plébéien assistait à toutes les séances; il participait à toutes les compétences du Sénat. Car le Sénat était et est resté un Corps unique; il ne s'est pas démembré en deux assemblées distinctes ni alors ni plus tard.

P. WILLEMS.

¹ Nous avons dit au t. I du sénat (p. 62) que notre opinion est corroborée par Festus (p. 246) : « *Consules ... et tribuni militum consulari potestate conjunctissimos sibi quosque patriciorum et DEINDE plebeiorum legebant* » J'ai fait valoir que *deinde* ne peut marquer la *priorité de rang*, comme Mommsen le veut, mais que ce mot indique nécessairement le *temps*. HERZOG (*Verfass.*, I, 172) maintient l'interprétation de Mommsen, tout en avouant que le langage de Festus est incorrect : « *ein missverständlicher Ausdruck* ». Il y a cependant quelque hardiesse à prétendre que Festus ou la source qu'il copie n'a su s'exprimer correctement en latin. LANGE (*Jenaer Lit.*) nous donne pleinement raison contre Mommsen. « *Deinde*, dit-il, marque uniquement le temps; mais le moment désigné par *deinde*, n'est pas celui de l'admission de la plèbe au Sénat en général, mais celui où les tribuns consulaires plébéiens abusèrent en faveur des plébéiens du droit illimité de la *lectio senatus*. Ceux-ci n'ont pu naturellement abuser de ce droit en faveur de leurs *conjunctissimi* que postérieurement aux consuls et aux tribuns consulaires patriciens. » J'ai beau lire et relire le texte de Festus; je n'y trouve trace de tout ce que Lange y découvre. J'y trouve ceci : les consuls et les tribuns consulaires avaient l'habitude d'élever à la dignité sénatoriale leurs amis (*conjunctissimos quosque*), d'abord, à condition qu'ils fussent patriciens; plus tard (*deinde*), ils ont conféré cette dignité aussi à des amis plébéiens. Donc, il n'y a pas eu de sénateurs plébéiens dès l'origine de la République.

L'HEXAMÈTRE ET L'ALEXANDRIN.

Lecture faite à la Société pour le progrès des Études philologiques et historiques, le 19 avril 1884.

Monsieur Jourdain faisait de la prose depuis quarante ans sans le savoir, et Monsieur Jourdain est ridicule. Je ne sais vraiment pourquoi. Qui de nous n'est pas Monsieur Jourdain sous bon nombre de rapports? Sans parler des mille choses que notre corps fait et fabrique sans que nous en sachions rien, ni le pourquoi, ni le comment, ne raisonnons-nous pas avant de savoir que la science du raisonnement porte le nom de logique; ne nous attachons-nous pas au bien et à la vérité, sans savoir ce que sont le bien et la vérité; ne nous sentons-nous pas attirés vers le beau, sans pouvoir définir le beau; et ne citons-nous pas le nom de Dieu, sans avoir aucune idée de ce que Dieu peut être? Que d'excellents écrivains ont ignoré les règles de l'art d'écrire! Y a-t-il même un art d'écrire? Que de grands poètes n'ont jamais su ce que c'est qu'un vers! Homère certes ne le savait pas.

En revanche, certains s'imaginent peut-être savoir comment un vers se tourne, ont même une ou plusieurs théories touchant l'art de la versification, et, sur la foi de ces théories, alignent des mots avec une rime au bout, lesquels, je le crains bien, ne font rien qui vaille.

Loin de moi la pensée de formuler des règles à l'usage des poètes présents et à venir; *ne sutor ultra crepidam!* Ce que je voudrais, c'est simplement mettre en évidence quelques-uns des principes qui, à travers la variété des procédés, se dégagent des œuvres des grands versificateurs anciens aussi bien que modernes, et en faire ressortir la féconde uniformité.

Il y a longtemps que, dans mes cours à l'École normale des humanités, j'expose, un peu à ma façon, la théorie de l'hexamètre, particulièrement chez Homère. Naturellement, je ne me flatte pas de dire du neuf: mais il y en a peut-être dans les idées générales qui me guident et sous lesquelles viennent se ranger les détails. C'est en partie cette confiance qui m'engage à publier les lignes présentes, et en partie aussi d'excellents articles parus

dans la Revue philosophique ¹ sur l'*Esthétique du vers moderne* et signés du nom de M. Guyau.

Quand — et c'est malheureusement mon cas — on ne se confine pas dans un domaine déterminé et suffisamment restreint, on risque toujours de découvrir, comme on dit, la mer Méditerranée. Cette appréhension légitime a été jusqu'ici la raison de ma réserve. L'étude de M. Guyau m'enhardit en ce qu'elle me persuade qu'il y a quelque originalité dans la manière dont j'envisage les entraves de la versification française et ses analogies avec la versification grecque et latine.

Les analogies ! ce mot doit sonner étrangement aux oreilles. Il semble que, à part leur caractère générique commun, le vers français et les vers anciens diffèrent du tout au tout. Je vais essayer de faire voir qu'il n'en est rien, ce qui me conduira à la comparaison du vers classique et du vers romantique.

I.

La nature apparaît à l'homme sous un triple aspect, comme une force, comme un mystère, comme un spectacle.

En tant qu'elle est une force, il cherche à s'en garer ou à l'asservir. Telle est l'origine de l'industrie : la chasse et la pêche, l'agriculture et la navigation, l'invention des moulins à eau et à vent, puis des machines à vapeur — voilà nos conquêtes. La nature est l'unique source de la vie ; tous nos efforts tendent à nous faire vivre le plus confortablement possible à ses dépens.

Mais elle se dérobe à nous ; elle enveloppe de voiles épais les ressorts de son énergie ; la science vise à les mettre à découvert, la science, si désintéressée dans son principe, si utile dans ses conséquences.

Enfin, la nature est pour nous une source de jouissances et de terreurs. En face d'elle, l'homme est saisi d'émotions indéfinissables qui jettent de la variété dans son existence. Malheureusement ces émotions sont fugitives autant qu'elle même est changeante. C'est pourquoi, quand les sentiments qu'elle excite en lui sont agréables, il voudrait l'immobiliser à jamais. Dans ce but, il a créé les arts d'imitation qui, dans leur essence, tendent exclusi-

¹ Février et Mars 1884.

vement à reproduire ce qui est beau sous un certain aspect, ce qui nous remue doucement, même quand cette douceur est mélangée de quelque amertume.

L'art, c'est donc l'éternisation d'un plaisir esthétique. La rose qui nous a charmés par son port, sa forme, sa couleur, et qui demain sera flétrie, nous la fixons sur la toile et nous lui faisons défier le temps.

La nature nous remue en agissant sur notre sensibilité, principalement sur les sens esthétiques par excellence, la vue et l'ouïe. L'imiter, c'est user des moyens dont nous disposons et qui s'adressent surtout aux yeux et aux oreilles, pour parler, comme elle le fait, à l'âme humaine.

L'art est d'autant plus borné, mais aussi d'autant plus idéal que le procédé d'imitation est plus simple ou s'éloigne plus du modèle. Ainsi le dessin au trait ou la silhouette est plus imparfait à la fois et plus idéal que la gravure et la photographie avec leurs oppositions d'ombre et de lumière, que la peinture avec ses couleurs, que la sculpture qui se sert du relief, que l'architecture qui s'appuie sur la perspective étendue. La statue, dénuée de coloration, est plus idéale que quand elle est peinte ; plus idéale, dans sa rigidité, qu'une mécanique qui imiterait les mouvements et les gestes ; plus idéale que l'acteur et l'orateur.

Plus les moyens sont simples, plus il est difficile d'obtenir l'effet voulu ; et mieux cet effet est obtenu, plus grand est l'artiste. La danse est un art idéal — et c'est ainsi que l'avaient comprise les anciens — elle qui tend à représenter les mouvements de l'âme par la combinaison des mouvements du corps.

En retour, plus les moyens sont nombreux et variés, plus il est difficile de les combiner. Alors, généralement parlant, un seul homme ne peut y parvenir ; il faut pour cela le concert d'intelligences artistiques de différents ordres. Tel est l'art dramatique, qui réclame le concours de l'auteur, des acteurs, du costumier, du décorateur ; tel est, placé plus haut encore, l'art lyrique à qui il faut en outre l'intervention du compositeur et des exécutants, sans compter les danseurs et le machiniste. Et certainement si, quand les yeux et les oreilles sont sous le charme du spectacle, on répandait dans l'air à la façon antique de suaves odeurs, si l'on pouvait disposer de la température et des brises rafraîchissantes, si l'on y ajoutait les délicatesses du goût, dans ces conditions réunies, un opéra serait l'œuvre

artistique la plus haute et la plus complète qu'il nous soit donné de savourer.

II.

Les arts qui s'adressent à la vue ne reproduisent que des formes et des couleurs. Ce sont ceux qui se tiennent le plus près du modèle. Les arts qui s'adressent à l'ouïe reproduisent des sons. Ils n'imitent à proprement parler qu'en tant que l'objet de l'imitation est sonore, comme la mer et le ruisseau, le vent et la tempête, les oiseaux et le feuillage. Mais en outre ils cherchent à éveiller en nous des émotions en faisant appel à des analogies sensibles et obscures, ou à des habitudes, fruits de l'éducation. C'est là-dessus que sont fondées la mélodie, la symphonie, l'harmonie. Sans doute — le lecteur me pardonnera cette courte parenthèse — on peut discuter la question de savoir si la musique est en soi expressive, et si ce n'est pas l'auditeur qui, pour une grande part, lui infuse le sentiment qu'il y retrouve. Toujours est-il que la musique n'est pas universellement comprise comme l'est un tableau, une sculpture, une pantomime, et qu'on peut douter — en dépit de métaphores généralement acceptées — qu'elle puisse exprimer des idées, et encore moins des formes et des couleurs. La peinture est du reste tout aussi impuissante ou tout aussi factice quand elle veut être philosophique et psychologique, et c'est de la haute fantaisie que de vouloir, comme Wiertz par exemple, lui faire rendre les sensations d'un guillotiné. Je ferme ma parenthèse.

Nous disions plus haut que l'art est d'autant plus idéal que le moyen d'imitation s'éloigne plus du procédé naturel. A cet égard, une peinture qui nous donnerait la sensation du fracas de la chute du Niagara, réaliserait le comble de l'habileté artistique, aussi bien qu'un morceau de musique qui nous ferait voir l'arc aux sept couleurs.

Il est cependant un procédé qui n'est la copie de rien de ce qui se trouve dans la nature extérieure, et qui pourtant la saisit dans sa forme, dans ses ombres, ses lumières et ses couleurs, dans ses mouvements et ses repos, dans ses bruits et ses silences, ce procédé c'est la parole — et subsidiairement, l'écriture.

Comment la parole jouit-elle de cette prérogative? question difficile que nous n'avons pas l'intention d'aborder ici. Il nous

suffit de savoir qu'elle combine des sons et des intervalles, qu'à ce titre elle rentre dans la musique, avec ceci en plus toutefois, qu'à de certains groupes de sons déterminés est attachée par convention ou autrement une signification fixe et précise.

Que le sentiment auquel la parole donne naissance ne tienne pas uniquement à cette signification, cela ressort de ce fait qu'on peut être disposé à la pitié ou à la colère, à la tristesse ou à la gaieté par l'intonation seule du débit, sans qu'on saisisse les mots ni même la physionomie ou les gestes de l'acteur. Inutile d'étayer davantage cette proposition : les preuves abondent.

Il y a donc un effet qui résulte d'abord du choix et de la disposition des syllabes, abstraction faite de la force avec laquelle on les prononce, ensuite de la combinaison des voix et des silences. Cette combinaison est ce qui constitue proprement le rythme, dont je vais spécialement traiter aujourd'hui.

III.

Le rythme appartient à la danse, à la musique, au langage. Il peut donc s'adresser aux yeux aussi bien qu'aux oreilles. Il se fait entendre aussi au tact : vous reconnaîtrez un air dont on vous battra la mesure sur la main ou toute autre partie du corps.

Qu'est ce que le rythme ? c'est la division du temps en parties égales. Un mouvement rythmé est celui qui recommence après un intervalle de temps toujours le même. Aussi, à parler rigoureusement, c'est le sens du temps qui le saisit, que ce sens s'exerce par les yeux, les oreilles ou les muscles.

Le rythme s'allie donc de lui-même à l'expression des sentiments. Toutes nos actions demandent du temps, et bien des mouvements physiologiques sont rythmés, par exemple, la respiration et la marche ; et comme ces mêmes mouvements sont influencés par les états de l'âme, on comprend pourquoi le rythme peut exprimer la joie ou la tristesse, la quiétude ou l'impatience. Le tambour n'a pour lui que le rythme, et pourtant chacun distingue une marche guerrière d'une marche funèbre. Ce rythme est perçu par l'ouïe ; mais le sourd le percevra par la vue, de même que nous suivons des yeux le bâton du chef d'orchestre.

La poésie enchasse la pensée dans un rythme. C'est pourquoi

elle agit plus puissamment que la prose sur la sensibilité. A l'orchestre des voyelles et des consonnes, elle ajoute le tambour et les cymbales.

Le rythme doit être marqué. En français il l'est par la rime ; dans l'hexamètre ancien, par le spondée ou le trochée final précédé presque toujours d'un dactyle.

Nous saisissons ici sur-le-champ une des analogies de l'hexamètre et de l'alexandrin. Le dernier spondée nous annonce la fin du vers, comme nous l'annonce la rime. A cet égard, ce spondée et la rime sont des équivalents. Mais, en même temps, nous touchons du doigt une différence : l'hexamètre latin est complet en lui-même, il subsiste isolément. L'alexandrin a besoin d'être complété par un autre vers qui rime avec lui. La rime solitaire est un non-sens.

Si donc une suite d'hexamètres divise le temps en parties égales, la fin de chacune de ces parties étant annoncée par le spondée, et si l'on peut en dire autant d'une suite d'alexandrins avec leurs rimes finales, il y a ceci en plus avec ces derniers, c'est que, pris deux à deux, ils divisent le temps en parties égales plus grandes ; et même, si l'on tient compte de l'alternance des rimes masculines et féminines et qu'on les prenne quatre par quatre, en parties plus grandes encore.

Dans les vers élégiaques, c'est par l'accouplement de l'hexamètre et du pentamètre que l'on obtient cette division rigoureuse du temps.

On peut pousser plus loin encore les effets du rythme. C'est ce qui a lieu quand on dispose les vers par strophes.

Dans la pièce de Victor Hugo, intitulée : *Sara la baigneuse* (Orientales), le mètre choisi par le poète exprime le va-et-vient de l'escarpolette. Le petit vers correspond au moment où l'escarpolette, arrivée au plus bas de sa course, est animée du mouvement le plus rapide ; les deux vers plus grands qui l'encadrent indiquent le mouvement de descente ou de remonte. La strophe finie, l'escarpolette est revenue à son point de départ :

Sara, belle d'indolence,
 Se balance
 Dans un hamac, au-dessus
 Du bassin d'une fontaine
 Toute pleine
 D'eau puisée à l'Ilyssus ;

Et la frêle escarpolette
 Se reflète
 Dans le transparent miroir,
 Avec la baigneuse blanche
 Qui se penche,
 Qui se penche pour se voir.

Chaque fois que la nacelle
 Qui chancelle,
 Passe à fleur d'eau dans son vol,
 On voit sur l'eau qui s'agite
 Sortir vite
 Son beau pied et son beau col.

Les deux rimes masculines marquent par leur coup sec que la balançoire est arrivée au plus haut de sa course. Le petit vers fait entendre comme le sifflement de la nacelle au moment où elle effleure l'eau.

On peut aussi alterner des strophes de genres différents, comme l'ont fait maints poètes et principalement Victor Hugo. Toutefois le motif de cette alternance n'est pas toujours bien transparent. Ainsi l'orientale intitulée *Grenade* se compose de trois genres de strophes qui reviennent périodiquement, et où l'on ne peut voir qu'une vaine recherche de variété :

Soit lointaine, soit voisine,
 Espagnole ou sarrasine,
 Il n'est pas une cité
 Qui dispute sans folie,
 A Grenade la jolie
 La pomme de la beauté,
 Et qui, gracieuse, étale
 Plus de pompe orientale
 Sous un ciel plus enchanté.

Cadix a les palmiers ; Murcie a les oranges ;
 Jaën, son palais goth aux tourelles étranges ;
 Agreda, son couvent bâti par Saint Edmond ;
 Ségovie a l'autel dont on baise les marches,
 Et l'aqueduc aux trois rangs d'arches,
 Qui lui portent un torrent pris au sommet d'un mont.

Leers a des tours ; Barcelone
 Au faite d'une colonne
 Lève un phare sur la mer ;

Aux rois d'Aragon fidèle,
 Dans leurs vieux tombeaux, Tudèle
 Garde leur sceptre de fer;
 Tolose a des forges sombres
 Qui semblent, au sein des ombres,
 Des soupiraux de l'enfer.

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie
 Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie;
 Alicante aux clochers mêle les minarets;
 Compostelle a son saint; Cordoue aux maisons vieilles
 A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles;
 Madrid a le Manzanarès.

J'ai cité un spécimen de ces strophes, pour bien montrer que le choix du mètre n'a quelquefois rien à voir avec l'idée. J'en profite aussi pour généraliser — le lecteur l'aura sans doute déjà fait de lui-même — ce que j'ai dit tantôt de la division du temps par l'alternance des rimes. Les strophes de neuf vers qu'il vient de lire se composent de trois tercets terminés par une même rime masculine. Nous avons ainsi une mesure à trois temps, et c'est la rime masculine qui annonce la fin de chaque temps.

Quelquefois un vers spécial marque la fin de la mesure. C'est le cas, entre autres, pour les couplets de chansons. Généralement dans les poésies lyriques, ce vers, qui fait l'effet de détonner au milieu des autres, est plus court. Il semble qu'il y ait là une dérogation à la définition du rythme. C'est ici qu'intervient le silence qui complète le temps en donnant au petit vers la même valeur qu'aux autres.

La première pièce des *Contemplations* de Victor Hugo se compose de strophes de quatre vers dont les trois premiers sont de dix syllabes, le dernier de trois. Mais comme ce vers de trois syllabes est plein et majestueux dans sa brièveté ! il pèse autant à lui seul que les trois autres. On m'excusera de n'en citer que quelques strophes. Il faudrait, pour bien faire, citer la pièce entière :

O mon enfant, tu vois, je me soumets.
 Fais comme moi : vis du monde éloignée;
 Heureuse? non; triomphante? jamais.
 — Résignée! —

.

La gaité manque au grand roi sans amours ;
La goutte d'eau manque au désert immense.
L'homme est un puits où le vide toujours
Recommence.

Vois ces penseurs que nous divinisons,
Vois ces héros dont les fronts nous dominent,
Noms dont toujours nos sombres horizons
S'illuminent !

Après avoir, comme fait un flambeau,
Ébloui tout de leurs rayons sans nombre,
Ils sont allés chercher dans le tombeau
Un peu d'ombre.

A la lecture, on peut, sans inconvénient, faire précéder ce petit vers d'un repos considérable qui rétablit le rythme et ne fait qu'appeler l'attention sur la profondeur de la pensée ou la splendeur de l'image.

C'est là ce qu'oublient parfois les poètes imitateurs, les jeunes surtout, qui se flattent trop souvent d'avoir fait merveille quand ils ont entrelacé des vers de toutes les longueurs et obtenu ainsi des figures plus ou moins bizarres.

Je pourrais, citant de leurs œuvres, faire, comme on dit en géométrie, une démonstration par l'absurde. Cependant le lecteur me saura gré de lui mettre sous les yeux le beau de préférence au laid. Qu'il savoure donc ces deux strophes empruntées à l'orientale intitulée *Lazzara* :

Elle est grande, elle est svelte, et quand, d'un pas joyeux,
Sa corbeille de fleurs sur la tête, à nos yeux
Elle apparait vive et folâtre,
A voir sur son beau front s'arrondir ses bras blancs,
On croirait voir de loin, dans nos temples croulants,
Une amphore aux anses d'albâtre.

Elle est jeune et riieuse, et chante sa chanson,
Et, pieds nus, près du lac, de buisson en buisson,
Poursuit les vertes demoiselles.
Elle lève sa robe et passe les ruisseaux.
Elle va, court, s'arrête, et vole, et les oiseaux
Pour ses pieds donneraient leurs ailes.

Quand, le soir, pour la danse on va se réunir,
 A l'heure où l'on entend lentement revenir
 Les grelots du troupeau qui bêle,
 Sans chercher quels atours à ses traits conviendront,
 Elle arrive, et la fleur qu'elle attache à son front
 Nous semble toujours la plus belle.

Je ne voulais citer que deux strophes, et me voilà à la troisième. On me le pardonnera. Connaît-on quelque chose de plus beau que le vers final de chacune d'elles ?

IV.

Je perds un peu mon sujet de vue, mais je le retrouverai tantôt. Au surplus, ce qui vient d'être dit et ce qui va l'être, est comme une préparation à ce qui viendra plus loin.

Les petits vers entremêlés dans les grands vers n'en rompent donc pas toujours le rythme. C'est le cas chaque fois qu'on peut, soit en les faisant précéder d'un silence, soit en prolongeant leurs syllabes, leur donner artificiellement une plus grande étendue. La fable de la Cigale et la Fourmi est en vers de sept syllabes. Il n'y a d'exception que pour le second vers qui n'en a que trois :

La cigale ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue,
 Quand la bise fut venue.

Mais, après un peu de réflexion, on sent que cette unique syllabe *tout* en vaut à elle seule cinq. La faute de la Cigale n'est pas d'avoir chanté au lieu de travailler, — qui donc s'aviserait d'interdire les récréations honnêtes comme le chant ? — ni d'avoir chanté en été quand le soleil brille, que les arbres sont en fleurs ou en fruits, et que tout gazouille sur la terre et dans les airs ; — la nourriture était abondante, et lui faisait des loisirs — non ! sa faute est d'avoir chanté tout le temps, et de n'avoir pas songé au frileux hiver avec son hâve acolyte, la faim. Si La Fontaine avait eu envie de faire un vers de sept syllabes comme les autres, il n'en eût pas été embarrassé, il y a mille façons de combler la lacune. L'effet est analogue dans ces deux vers si connus des *Animaux malades de la peste* :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.

Il me semble entendre le mot *berger* sortir avec hésitation et effort de la bouche du lion.

Prenons la fable du *Chêne et le Roseau*. Qui ne connaît par cœur le discours du roi des forêts ?

Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Il est certain que ce vers de huit syllabes venant après deux alexandrins majestueux, participe de leur ampleur, et c'est sur le mot *brave* que doit tomber toute la longueur de l'arrêt.

Une observation analogue s'applique au passage qui suit immédiatement :

Tout vous est aquilon ; tout me semble zéphyr.
Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage,
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

Le troisième vers a une longueur égale aux deux qui le précèdent. L'accent oratoire affecte le mot *couvre* sur lequel la voix peut longtemps se maintenir pour indiquer l'envergure du chêne. Les trois vers suivants sont plus rapides ; c'est ce qui fait que, par un effet inverse, l'alexandrin qui les termine équivaut à lui seul à deux vers de huit syllabes. On est, pour ainsi dire, invité pour ne pas rompre le nouveau rythme, à le débiter en traînant, ce qui ajoute à l'expression de commisération qu'il renferme.

Lamartine, à l'en croire, n'aimait pas les vers inégaux. Il en a fait cependant et des plus harmonieux. Tel est ce début de la troisième méditation :

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cinthie aux rochers de Tibur ;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure,
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Eléonore.
Heureuse la beauté que le poète adore !
Heureux le nom qu'il a chanté !
Toi qu'en secret son culte honore,

Tu peux, tu peux mourir : dans la postérité
 Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie ;
 Et l'amante et l'amant sur l'aile du génie
 Montent, d'un vol égal, à l'immortalité.

Il n'est personne qui, lisant à haute voix ces beaux vers, ne s'arrête tantôt sur ceux de huit syllabes pour leur donner la valeur d'un alexandrin, tantôt sur les alexandrins pour les rendre équivalents à deux vers de huit syllabes.

Qu'on relise aussi le chœur si célèbre qui termine le premier acte d'Athalie. On pourra appliquer la remarque qui précède à chaque vers. J'en écris le commencement sous la forme d'hexamètres :

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
 Son empire a des temps précédé la naissance,
 Chantons , publions ses bienfaits.
 En vain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposerait silence
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance ;
 Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Chantons , publions ses bienfaits.

V.

A poursuivre cet ordre d'idées, on pourrait aller loin. L'on pourrait éplucher tous les effets poétiques qui ont été de tout temps l'objet d'une admiration incontestée, et l'on trouverait sans peine qu'ils sont dus presque chaque fois à une rupture du rythme. Deux exemples me suffiront. On a toujours cité comme des modèles de ces effets deux strophes de l'ode de Le Franc de Pompignan sur *la Mort de J.-B. Rousseau*.

Quand le premier chantre du monde
 Expira sur les bords glacés
 Où l'Hébre effrayé dans son onde
 Reçut ses membres dispersés,
 Le Thrace, errant sur les montagnes,
 Remplit les bois et les campagnes
 Du cri perçant de ses douleurs ;
 Les champs de l'air en retentirent,
 Et dans les antres qui gémissent
 Le lion répandit des pleurs.

Tout le monde l'a remarqué, le lion apparaît tout à coup à l'entrée de la caverne, l'effroi nous saisit, mais nous nous rassurons à l'instant : le lion pleure.

Or, observez la cadence des six derniers vers. Les cinq premiers sont divisés en deux hémistiches de quatre syllabes chacun dont le premier comprend même deux iambes. En voici la notation :

— — | — — || — — — — |

Au dernier vers, cette cadence à laquelle on a eu le temps de s'habituer est tout à coup rompue, et nous avons deux hémistiches ainsi divisés :

— — — || — — — — |

Or, nous cherchons instinctivement à rétablir la cadence première. Nous transformons en *iambe* l'anapeste *le lion*, en le prononçant vivement; l'iambe que nous attendons ensuite est remplacé par un silence, et nous prononçons les cinq dernières syllabes comme un seul mot de quatre syllabes. De là cette opposition si pittoresque du lion et des pleurs qu'il répand.

Appliquons le même procédé de dissection à la dernière strophe si connue :

Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts,
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Le dernier vers produit l'effet le plus admirable. Pourquoi ? parce qu'il sort du rythme des quatre vers qui le précèdent, composés d'un iambe suivi de deux anapestes :

— — || — — — | — — — |

Sa notation est toute différente :

— — — — || — — — — |

et c'est le contraste même qui en résulte, et l'effort qu'il faut faire pour prononcer ces deux longs mots, sur lesquels la voix baisse malgré nous, qui attirent notre attention sur le blasphème et l'obscurité de ceux qui le profèrent. Ce genre de contretemps, nous le retrouverons sous une autre autre forme quand nous parlerons de la césure irrégulière.

Le rythme des vers libres nous conduirait naturellement au rythme de la prose. La belle prose, en effet, consiste en une succession de rythmes divers qui se font valoir l'un l'autre, parce que, en la débitant, l'intonation rétablit la mesure rompue.

Mon intention n'est pas d'insister sur ce point. Je me contenterai de rythmer la première phrase de l'oraison funèbre d'Henriette de France par Bossuet. On sait que les anciens avaient fait une étude analogue de l'exorde du Discours de Démosthènes sur la couronne.

Celui qui règne dans les cieux
 — — — — — — — — — —
 et de qui relèvent tous les empires,
 — — — — — — — — — —
 à qui seul appartient la gloire,
 — — — — — — — — — —
 la majesté et l'indépendance,
 — — — — — — — — — —
 est aussi le seul qui se glorifie
 — — — — — — — — — —
 de faire la loi aux rois
 — — — — — — — — — —
 et de leur donner, quand il lui plaît,
 — — — — — — — — — —
 de grandes et de terribles leçons.
 — — — — — — — — — —

A peu de chose près, ce sont là des vers blancs de huit syllabes environ divisés en deux hémistiches, dont deux un peu courts (*à qui seul* et *aux rois*) se complètent naturellement par des silences ou la prolongation de la voix; puis ce rythme se trouve brusquement rompu, ce qui force à s'arrêter sur *de grandes*, puis sur *leçons*. Or ces mots : *de grandes et de terribles leçons* ferment majestueusement la période et c'est sur eux que doit s'arrêter la pensée en attendant que l'orateur la conduise autre part.

(*La suite prochainement*).

DELBŒUF.

OLLA PATELLA.

(Suite et fin).

- 114 POPLES (Br. *poplex*), *hame*. — Kil. constate, pour la Flandre, *hamme* = poples; *ham* angl. a la même valeur; mais auj. *hamme*, si je ne me trompe, ne se dit plus que du jambon.
- 107 PORI, plur., *gate* (auj. *sweet-gat*).
- 49 PORRUM, *poreide* (auj. *porei*, *prei*).
- 67 PORTICUS, *haven*. Le glossateur a confondu avec *portus*.
- 98 POSTELA, *achterbo[e]ch*. Cp. *antela*.
- 67 POSTICA, *weke*. Quid *weke*? — Tient-il de la famille *weken* (bas-saxon), *weichen* (all.), *wijken* (néerl.) = reculer, se retirer? Le nom s'appliquerait alors très convenablement à la poterne.
- 5 POSTIS, *post*.
- 64 PRELUM (praelum), *persboem*.
- 63 PRESEPE (praesepe), *cribbe*.
- 20 PROMUS, *botelier* (fr. bouteiller).
- 12 PROMUS (mieux vaudrait *proma*, scil. cella), *spinde* (dépense, garde-manger).
- 4 PRUNA, *cole*.
- 70 PSITACUS (psittacus), *papegay*.
- 110 PUBES, *vedehaer*. De *vede*, membre viril (V., K.). Je trouve dans De Bo, West-vlaamsch Idioticon, le composé *stiersvede*, *stiersree*, nerf de bœuf; voy. aussi Schueremans Vlaamsch Idioticon, v° *varree*. — Mais n'y a-t-il pas plutôt lieu d'expliquer le mot par *vederhaer*, poil follet? all. *federhaar* (lanugo) est dans Grimm.
- 56 PULLUS (= noirâtre), s. gl. ¹ (Br. *swert*).
- 17 PULMENTUM, *pappe*.
- 17 PULS, *wellinge* (K. jusculum, puls, pulticula).
- 86 PULVINAR, *cussin*.
- 24 PUMEX, *pums* (auj. *puim-steen*).
- 105 PUPILLA, *zie*. Je cherche vainement ce mot dans mes sources; il répond parfaitement à l'all. *sehe* = pupille.
- 76 PURIGO (prurigo), *lotte*. Ce mot flamand échappe à mes recherches. En West-Flandre et à Bruxelles *lot* signifie pourri; il y a donc sans doute une confusion avec *putrigo*, mot imaginé p. *putredo*.
- 66 QUADRA, baculus ². Cette gl. est plus que suspecte. Il me semble plus naturel d'interpréter ici *quadra* (= fr. *cadre*) : parc carré d'un troupeau.
- 64 QUALUM (panier fait d'osier, par où l'on tamise le vin quand il sort

¹ G. donne entre parenthèses *grau*.

² G. *baclers*.

- du pressoir), *ackerwiis*. Je ne parviens pas à expliquer cette gl.; le second élément est-il *wisse* = osier? Peu probable.
- 13 QUARTALLUM (cartallus = corbeille), *virtale*. La gl. fait ici confusion avec *quartallus*, quart. Il s'agit en réalité du vase dans lequel le raisin est porté au pressoir.
- 110 RAMEX, virga virilis.
- 48 RAPA, *rapen* (auj. *raap*).
- 109 REN, *nire*.
- 7 REPAGULA, *ameide* (auj. *hamei*). Nous avons là le wallon *hamaite*, *hamainde* (voy. le Dict. de Grandgagnage, t. I. p. 270 et t. II, p. 604, v^o *hamende*, où je rapproche en note notre mot flamand. Je rejette l'étymologie lat. *amitem* proposée par Grandgagnage, l'i bref de ce mot lat. s'y oppose formellement.
- 65 RESINA, *haers* (Br. *herst*).
- 66 RETICULUM, parvum rete.
- 57 ROTA, *wiel*.
- 75 RUBETA, *rana* ¹.
- 56 RUBICONDUS (-cundus), *roet*.
- 27 RUDUS, lapis. — Cath. : gravais, pierres petites comme pour faire pavements.
- 27 SABULUM, *zant*.
- 59 SACELLUS, panis coctus. — Glose de fantaisie, car *sacellus* est = *sacculus* et désigne le bluteau à farine.
- 30 SAGENA, *segen* (auj. *zegen*). C'est le fr. *seine*.
- 73 SALAMANDRA, idem q. *bibio*. Que vient faire la salamandre au milieu de ces noms de mouches? L. traduit par *caumarengne*, mot français dont Godefroy ne connaît pas d'autre exemple.
- 9 SALINUM, *soutvat*.
- 43 SALIUNCA, *distel*. La gl. ne dit que chardon; il s'agit ici particulièrement du chardon étoilé ou chausse-trape. Voy. mon Gloss. roman-latin de la bibl. de Lille, p. 41, note 10.
- 18 SALSUGO, *worst*. La gl. signifie saucisse, et *salsugo* salure en général.
- 42 SALVIA, *saelje* (fr. *sauge*).
- 35 SAMBUCUS, *vliederboem* (auj. *vlierboem*).
- 96 SAMBUCE, *vlieder*. Confusion avec le mot précédent; car nous avons à faire ici à la *sambue*, couverture ou selle de cheval à l'usage des dames nobles, ancien mot fr. d'origine allemande, voy. Diez, 4^e éd., p. 675.
- 81 SAPHIRUS, lapis.
- 14 SARCUA, plur., *wiediseren* (K. *wiedtjser*, sarculum). Du verbe *wieden*, sarcler (*wied*, mauvaise herbe).
- 45 SARFOLIUM (caerefolium), *cole* (chou). — Glose inexacte.
- 3 SARTAGO, *ganspanne* (litt. poêle à frire l'oie). *Panne* suffisait.
- 26 SCAPELLUM (forme allégée de *scalpellum*), *scavelinck* (K. *schavelingh*).

¹ G. *rava*.

- Gl. fautive, car ce mot flamand signifie raclure, non pas grattoir, qui est le sens du mot latin.
- 109 SCAPULE, plur., *scoudren*.
- 63 SCENOVEHA (L. cenoveha, = cœnum vehens, fr. civière), *berie* (K. *berie*, *berrie*, feretrum). — C'est le même mot que fr. *bière*, brancard, puis coffre de mort, cercueil.
- 6 SCINDULA (= bardeau), *scindels* (= all. *schindel*). Le type latin *scandula* (par *scandulla*) a donné fr. *échandole*.
- 63 SCOBS, *mes* (= *mest*). Traduction peu précise au lieu de scories.
- 77 SCOTHOMIA, *scavelinghe* ¹. On sait que *scotome* se dit en médecine d'une maille ou tache que l'œil perçoit à l'état maladif; aussi L. glose-t-il par *maille*. Mais comment expliquer notre *scavelinghe*, qui veut dire propr. raclure? Veut-on désigner par là l'affection malade, qui fait comme danser de la raclure ou sciure devant les yeux? Les traductions allemandes données par Dief. expriment toutes tourment de tête, vertige (effet du *scotome* sans doute); il serait donc possible que *scavelinghe* fût un lapsus de scribe p. *swijmelinghe* (K. vertigo, scotoma).
- 72 SCRABO (crabro, L. cambro), *vievel*. — C'est le fl. *wevel* (Kil. curculio), all. *wibel*, angl. *weevil*. Voy. OP.
- 11 SCRINEA (scrinia), *kiste*.
- 51 SCURRA (= parasite), leccator ². C'est le v. fr. *lecheur*.
- 14 SECURIS, *haeks* (auj. *aakse*).
- 10 SEDILIA, plur., *sitten*.
- 10 et 97. SELLA, *sadel* (auj. *zadel*). La forme *sadel* est restreinte à la sella equestris; il fallait au v. 10 la gl. *setel*.
- 27 SEMENTUM (caementum, au sens de fr. ciment), *calc*.
- 7 SERA, voy. *cera*.
- 35 SERASUS (cerasus), *kersboem*.
- 42 SERPILLUM (= fr. serpolet), idem q. *salvia*.
- 47 SERUM, *wey*.
- 29 SIBULA (subula), *elsen*.
- 96 SICA, gladius absconsus in baculo ³.
- 34 SILER, *wime* (K. *wijme*, salix viminalis).
- 18 SILLA, mot imaginaire, produit par une mauvaise lecture; voy. *illa*.
- 99 SYMEA (simia), *simme* (auj. *sim*).
- 38 SILURNUS, piscis ⁴. — Quid *silurnus*? Trouvant dans le Gloss. de Lille (mon éd. p. 33) *silurcus* = *siluricus*, traduit par *menuise* (nom de poisson), je suis admis à voir dans *silurnus* (= *silūrinus*) la même

¹ G. *scaveloghe*.

² G. *jocutor*.

³ G. lit (p. in baculo), *baculus* et en fait la glose du mot *icerpe* (l. *strep*) qui suit.

⁴ G. *riscis*.

valeur. Dans Dief., les gloses all. relatives à *silurnus* disent barbeau.

— L. donne, à la place de *silurnus*, *seralum* (sans doute une forme altérée de *silurus*), glosé par *stelerin* ou *espinogue*.

- 39 SYNAMOMUM (cinnamomum), *caneel*.
 45 SINAPIS, *mostartsat*.
 103 SINCIPUT, *achterhoeft* (lisez *voerhoeft*).
 100 SISTRA, *santerie* ¹ (= lat. *psalterium*).
 3 SITULA, *eimer* (auj. *emmer*).
 81 SMARAGDUS, *lapis*.
 39 SODIARA (zedoara, fr. zédoaire, all. zittwer), *zederaer*.
 92 SOLEA, *soel* (auj. *zool*).
 49 SOLSEQUIUM (= souci), *goutblome*.
 19 SONIPES, id. q. *equus*.
 67 SPECULA, *parva domus*. Il s'agit d'une échauguette ou guérite.
 58 SPICA, *aere*.
 91 SPINTER (spinther, = agraffe), *doren*.
 108 SPLEN, *milt*.
 86 SPONDA, *sponde*.
 11 SPORTA, *mande*.
 85 SPURCUS, *onsurer* (auj. *onzuiver*). — L. a *spurius*, leçon favorisée par le voisinage de *notus*.
 28 STAMINA, plur., *warp* (auj. *werpte*).
 16 STILLICIDIA, *goete* (auj. *goot*, *gouttière*). Pour remettre sur pieds le v. 16, j'ai, v° *domicilium*, proposé de prononcer et d'écrire *stillicidā*. La modification de la finale plus abstraite *-cidia* (chute, écoulement) en *-cida*, comme le mot désigne un objet concret (ici lieu où s'écoulaient les eaux), n'a rien de trop hasardé.
 105 STIRIA (= roupie), *kele*. Je tiens *kele* pour une mauvaise leçon, sinon pour une forme contracte de *kegele*; *hegel*, cône, au sens de roupie, est consigné dans Kil., et l'on dit encore, dans le même sens, *ijshegel*, propr. glaçon ².
 69 STIVA, idem q. *buris*.
 108 STOMACHUS, *maghe*.
 83 STRABO, *male videns*.
 96 STREPA, *stegreep* (étrier) ³.
 90 STROPHIUM, idem q. *cingulus*.
 84 STRUMOSUS, *struma* ⁴ *plenus*.

¹ G. *santerie*.

² M. Gilliodts (note 262), s'est singulièrement aventuré en mettant notre *stiria* en équivalence avec un terme médical, qu'il puise dans Blancardi, *Lexicon medicum renovatum*, savoir « *stylopharingaes* (sic), pharynx, *het keelgat*. »

³ G. ayant dérangé les gloses, attribue celle-ci au mot suivant *phalera*.

⁴ G. *stuma*.

- 82 SUBSOLANUS, *ost* (vent d'est).
 50 SUBULCUS, *pastor porcorum*.
 88 SUBUNCULA (subucula), *underroch*.
 39 SUCARA, *suker* (auj. *suiker*).
 19 SUCCUSSOR (ms. *successor*), *equus* (cheval trottant).
 18 SUCRIDA, *brine*¹. Voy. OP. v° *succidia*. — Kil. *brijne*, Fland. j. *pekel*; angl. *brine*; voy. aussi Schueremans.
 74 SUCREO, s. gl. Quid? Le mot est introuvable. Voy. OP.
 88 SUPARUS, *manica*. Le sens classique était vêtement de toile; au moyen-âge il s'est particularisé en celui de manche brodée.
 92 SUTAR, *querdel*. — Dans L. il y a *succar* ou *suctar*, glosé par *queudre*. J'ai eu tort à la fois de corriger *suctor* ou *sutor* (cordonnier) et de déclarer la trad. *queudre* inacceptable. Ce fr. *queudre* peut fort bien représenter notre fl. *querdel* (transposé en *queldre*). Or *querdel* se trouve défini dans K. par « segmen corii, ligamen calcei rude »; dans la Gemmula voc., par « coriolum ». Toujours est-il que *sutar* est introuvable.
 112 TALLUS (talon). Un scribe, ayant lu, par méprise, *callus*, a introduit ici la gl. *suel* (= *swelle*, tumeur, all. *schwiele*).
 71 TARMUS, *made*.
 66 TAUROPATA (Br. *tauropeta*), *clava*. Voy. sur ce mot difficile mon OP., v° *corropacta*.
 104 TEMPUS (= tempe), *slaep*.
 83 TEMULENTUS, *ebriolus*.
 49 TENACETUM (= fr. tanaïs), *matere*. La gl. est passablement vague, car la tanaïs n'est pas une matière, mais un végétal. Voy. OP.
 110 TENTIGO (voy. OP.), *lingua wlv* (l. *vulve*²).
 29 TERGUS (au sens de cuir), s. gl.
 32 TESTA, *scale*.
 110 TESTICULI, *cullen*. De Bo donne le verbe : *kullen*, pierlen, plagen, klooten; c'est notre fr. *coionner*. Une Gemma gemmarum (ms. de Cologne de 1507) donne *kulleken*. Le primitif est lat. *coleus*.
 16 et 71. TESTUDO, *slec*; au v. 71. *slecke*. Au v. 16, le mot a un sens architectural : escalier en colimaçon ou voûte; peut-être faut-il le supprimer, voy. *domicilium*.
 57 THEMO (temo), *disele* (auj. *dissel*).
 89 THENA (taenia), *huve*. Le mot latin, propr. ruban, a en effet signifié bonnet au moyen-âge.
 87 THORAL (toral), idem q. *amphitapum* (couverture de lit).
 86 THOREUMA (τόρευμα), *coetse* (= fr. *couche*). Voy. OP.
 39 THUS, *wiroech*. Auj. *wierook*.
 89 TYARA (tiara), s. gl.³.

¹ G. *vrine*.² G. *walve*.³ La gl. *haerbant* dans G. appartient au mot suivant *crinale*.

- 112 TIBIA, *scene* (auj. *scheen*).
- 6 TYGSA (tigna), plur., *sper* (K. *sperre*, *sparre*).
- 100 TIMPANA, plur., *tambusa*. Cette forme p. *tambure*, est-elle fautive ou a-t-elle existé? Je connais un nom de famille *Tambuysen*.
- 71 TINEA, *motte*.
- 77 TYSIS (phthisis), *infirmetas*.
- 88 TOGA, *heyke*. Kil. donne *heycke*, comme spécial à la Flandre; auj. *huik*. Je ne le trouve pas dans Schueremans. — Sur l'histoire de ce mot, qui paraît être roman (bas-latin *huca*), voy. Grimm v^o *hoike*.
- 5 TOLUS (tholus = faite, pinnacle), voy. OP. — L'inattention du scribe, qui lisait *colus* (quenouille), a motivé la gl. *rocke*; voy. *colus*. — M. Gilliodts, à propos de ce *colus*, renvoie au gloss. de Lille, publié par Gachet, où on lit, p. 22, *colus*, *pommel*, mais d'abord quel rapport peut-il y avoir entre une quenouille et un pommé? Et puis, feu mon ami Gachet, si fort en paléographie pourtant, s'est abusé ici et devait écrire *tolus* (voy. mon éd. du même glossaire, p. 49).
- 64 TORCULAR (= pressoir), *persa* (l. *perse*).
- 10 TRAHA (= herse), *eigde*, (K. *eeghde*, *egghe*; auj. *egge*). Sur l'historique de ce mot, voy. Grimm, v^o *egde*.
- 28 TRAMA, *wevel*.
- 70 TRANSTRUM, *rimer*. C'est *rimbanc*, à vrai dire.
- 14 TRIBULA, *eigde* (voy. *traha*). *Tribula* a, en effet, cette valeur (voy. OP.); mais, d'autre part, *tribulum* ou *tribula* signifiait aussi fléau, qui est la traduction du mot dans L. Le dénominateur commun est « l'écraseur ».
- 15 TRIBULUS, *distel*.
- 1 TRIPES, *staelyser*¹. Cette gl., qui signifie un briquet (voy. Kil.), n'est pas admissible, bien que le vers énumère des objets de cuisine; il s'agit du trépied ou tréteau. Comment le glossateur a-t-il pu penser à briquet? Quelque synonyme *drie-stal* (ou même le simple *stal*; on voit ailleurs notre *tripes* traduit par *estal*) lui a-t-il remémoré *vier-stael* (Kil.) = acier à feu, et par là l'équivalent *staeltijser*?
- 10 TRIPOS (forme grécisée de *tripes*), *scrage* (K. *schrage*) = tréteau, chevalet; all. *schrage*.
- 31 TROCLEA (trochlea), *windaes* (d'où fr. *vindas*).
- 27 TRULLA, *truele* (auj. *truweel*).
- 38 TURDUS, *store* (auj. *steur*); fr. *esturgeon*.
- 60 TURRES, *tur*².
- 37 TURTUR, *pladijs*. Je trouve *turtur* interprété de diverses manières; tantôt par *truite* (ainsi dans L.), tantôt, par *turbot*, ailleurs par *meertub* (pigeon ou hérisson de mer), ici enfin, par *plie*. Je ne suis pas com-

¹ G. *stallyser*.

² G. *tor*.

pétent pour décider; comment la tourterelle a-t-elle dû se prêter à toutes ces métamorphoses? car nous voyons définitivement le mot *turtur* (glosé par *duve*) appliqué, v. 78, au doux volatile en société de *philomena*.

77 ULCUS, *bult* (K. gibbus, tuber, bubo). Cp. all. *bülte*.

94 UMBO, *bus* (l. *bul* = buil?) *van den scilde* ¹.

34 ULMUS, *olme*.

65 URCEUS, *cruke* (auj. *kruik*).

68 UVA, *uve*. Je ne sais si *uve* s'est jamais dit pour raisin, car il ne peut s'agir ici que de raisin; au sens de lnette, *uva* a donné naissance à fl. *huyve*, auj. *huig*. Un ms. brugeois du Dictionarius de Jean de Garlande (voy. ma Lex. 41) glose *uvula* par *huvele*.

60 VALLUM, *valeie*. Le mot flam. répond au bas-lat. *vallata*, locus valla septus.

67 VALVA, *valbrugge* (pont-levis). — Glossaire de Lille 49 : trape de cave.

14 VANGA, *spade*.

15 VANNUS, *van* (auj. *wan*).

10 VASTUM (voy. OP.), *stoel*.

7 VECTIS, *scof* (K. *schof*, repagalum, obex, claustrum). Dérivé de *schuiven*, pousser.

52 VERRES, *beer*. Cp. angl. *boar*, all. *bär*, *beier*, *behr* = aper, voy. Grimm, I, 1124 et 1368.

83 VERSUTUS, *callidus*.

111 VERTEBRA, s. gl. ².

102 VERTUMPNUS (Br. *vertumnus*), deus mercatorum. Qu'est ce que le dieu des marchands, si jamais il s'est appelé *Vertumnus*, vient faire ici, à côté de *cirrus*, *cincinus*, *coma* et *caesaries*, tous termes relatifs à la tête? Aussi préférerai-je de beaucoup la leçon de L., *vertiginus*. Ce mot, quoique non moins étrange (on a l'adj. *vestiginosus*), est peut-être à prendre comme une forme extensive de *vertigo*, qui est une infirmité de la tête. Il est encore admissible qu'en forgeant ce mot pour parfaire son vers, l'auteur a eu en vue le simple *vertex*, sommet de la tête.

¹ G. donne erronément à *umbo* la gl. *busverande* en réservant *schilde* pour celle de *lorica*.

² G. donne à ce mot la gl. *mouls*, qui selon ma lecture revient à *cya* (v. pl. h.), où je n'ai pas su m'en rendre compte. Si réellement elle doit être assignée à *vertebra*, voici ce que je pourrais en dire. Il s'agit ici du terme anatomique (en flam. *wervelbeen*); mais comme on voit dans Diefenbach, *vertebra*, *vertebrum*, *vertibulum* s'appliquaient à différents objets tournants, tels que dévidoirs, meules de moulin, etc.; il se peut donc bien que notre mot *mouls* cache quelque vocable se rattachant au verbe latin *molere*, moudre. Voy. aussi Lex. p. 72.

- 3 VERUTUM, *spit*.
 52 VERVEX, *weder* (auj. *weer*).
 80 VESPERTILIO, *vledermuus*.
 95 VEXILLUM, *banire*.
 100 VIELLA, *redel*. — *Viella* est façonné sur le fr. *vielle*, de *vitella* = vitula, voy. Diez, v^o *viola*, p. 341 et mon Dict. v^o *viola* ¹.
 64 VINACIA (= marc de raisin), *pellis uvarum*.
 32 VITELLUS (= jaune d'œuf), *doder* (auj. *dooijer* ou *dojer*).
 50 VITICOLA, *wachte*. Le mot flamand signifie guet et surprend ici; on est tenté de croire que dans l'esprit du glossateur, il y a eu confusion entre le *gaerder* dans *wijn-gaerder* (de *wijngaert*, vigne) et le simple *gaerde*, *waerde* = gardien.
 104 VOLA, s. gl. ².
 69 VOMER, *couter* (= fr. *coutre*). — Cp. *cultrum*.
 55 VULPES, *vos*.
 109 VULVE, plur., idem q. *walve* (l. *valva*). Glose arbitraire; les deux mots ne sont pas identiques ni de valeur, ni d'origine; à la vérité, Br. glose par *porte* (cp. Kil. *poorte*), mais c'est là une expression purement euphémistique.
 82 ZEPHIRUS, *west* (vent d'ouest).
 16 ZETA (mot formé de *diaeta*, chambre), *thalamus*. — Il s'agit ici du cabinet secret (L. *parva camera secreta*).
 59 ZIMA (zyma = gr. ζύμη), *hefte* (Br. *heeffel*); aij. *heeve* (K. *heffe*, *hevel*), all. *hefe*.

En terminant mon travail, je dois exprimer le regret de ce qu'il n'a pas été plus abondant en enseignements utiles aux explorateurs de la lexicographie néerlandaise. Les vocabulaires, versifiés ou non, qui au moyen-âge avaient cours dans les écoles monastiques et complétaient l'outillage des jeunes clercs dans leur étude du latin, n'étaient pas toujours mis à profit avec intelligence. Maint possesseur de ces aide-mémoire, appelé à placer, en regard du mot latin qu'il s'agissait de s'assimiler, l'équivalent usuel dans sa langue maternelle, était peu préparé ou mal dirigé, et les méprises lui échappaient aisément. Tel était celui qui a rédigé les gloses, flamandes ou

¹ Je suis d'avis que l'initiale *f* dans le mot all. *fidel* est motivé par le souvenir du lat. *fides*, corde, instrument à cordes.

² G. donne à ce vocable la glose *vel van der oghe*, qui n'est que la queue de celle du mot précédent *acies*.

latines, dans les interlignes du texte de l'Olla Patella inséré dans le ms. de Bruges. Non seulement il lui est arrivé bien des fois de mal comprendre la valeur de ses vocables, mais souvent aussi de ne pas même savoir les lire correctement. Sans se préoccuper de l'ordre d'idées dans lequel ils se présentent, il confond p. ex. *colus* (quenouille) avec *tolus* (sommité), *tallus* (talon) avec *callus* (cal), et lit *urinna* où il fallait lire *arvina*; il ne remarque pas, entre autres négligences, que l'écrivain du texte qu'il a par devers lui, a, par manque d'espace, tronqué l'hexamètre en écrivant *jug* au lieu de *jugalis* et il traduit ainsi ce *jug* par *ioc*. D'ailleurs il ne paraît pas être seul responsable de ses bévues; ces gloses passaient d'une main à l'autre, chacune y laissant la trace de sa légèreté; on copiait au plus vite, sans esprit de contrôle, sans souci même des signes abrégatifs (p. ex., à l'art. *batus*, *mensa* p. *mensura*); on sautait des syllabes, comme dans ces mots énigmatiques *vere custodia*, qui servent de glose à *eunucus*.

Mais nonobstant ces vices originels ou, pour mieux dire, climatiques, qui déparent et déprécient le document que j'ai mis en lumière, mon travail sera, je l'espère, reçu avec bienveillance par les philologues; ils sauront en dégager l'intérêt qu'il peut offrir et voudront bien tenir compte de la conscience avec laquelle je l'ai accompli. Si un certain nombre de gloses flamandes sont restées en souffrance entre mes mains, en revanche il en est quelques-unes qui ne laisseront pas que de captiver leur attention. Je dirai encore que le dépouillement de l'Olla Patella de Bruges m'a donné mainte occasion de corriger ma première publication du même genre, faite il y a quelques années à cette même place et que celle-ci est appelée à compléter.

AUG. SCHELER.

CORRECTIONS :

Ad *INTESTINA*, *vodeghe*. Je suppose que le mot flam. appartient au primitif *vot*, mot vulgaire très répandu, qui s'applique, paraît-il, aussi bien à *culus*, *podex* qu'à *cunus*, *vulva*. La glose, il est vrai, s'écarterait un peu du vrai sens du mot latin.

Ad *POSTICA*, *weke*. Il se peut qu'il faille lire *veke* (*w* initial p. *v* est une orthographe particulière à notre texte), et qu'il s'agisse de *veken* traduit dans K. par « ostium inferius ».

COMPTES RENDUS

Rénovation de l'histoire des Francs, par VICTOR GANTIER.
Bruxelles, Lebègue.

Ce livre a été écrit pour prouver : 1° que la conquête de la Gaule par les Francs ne fut pas le résultat d'une *immense immigration* de Francs d'outre-Rhin qui auraient passé ce fleuve au V^e siècle; 2° que les vainqueurs qui accomplirent cette conquête furent *les descendants des Belges du temps de César*, dont issirent les populations actuelles; 3° qu'eux seuls pouvaient fournir le *nombre d'hommes* nécessaires aux immenses armées qui triomphèrent des Allemands, des Burgundes et des Wisigoths.

Voici sur quels raisonnements l'auteur étaye ses assertions :

Il faut distinguer deux espèces de Francs : 1° *Les Francs germains* composés de tous les anciens peuples germaniques répandus entre le Rhin, le Mein, l'Elbe et l'Océan. Depuis le temps de Tacite jusqu'au nôtre, ils n'ont cessé de vivre sur ce territoire. Dès le second siècle, plusieurs écrivains nomment celui-ci la *Francia*. C'est la vraie France, dont la Franconie actuelle nous rappelle le souvenir. 2° *Les Francs saliques* composés de toutes les peuplades de la Belgique qui, lors de la grande invasion des Vandales, des Suèves et des Alains formèrent entre elles la *confédération salique* pour repousser les envahisseurs loin de leurs frontières.

Pendant dix ans, toute la Gaule fut alors en proie à un trouble inexprimable. Rome envahie par les Goths avait dû retirer ses troupes des frontières et demeurer spectatrice forcée des déprédations des barbares. Pour se défendre, les armées romaines, abandonnées en Bretagne, durent se donner un chef et acclamèrent Constantin (407). Débarquant à Boulogne, celui-ci organisa une armée, défit les barbares, et se fit reconnaître par toutes les villes de la Gaule du Nord, tandis que le Midi restait fidèle à Honorius. Les Bretons, les Armoriques et les Belges profitèrent de cette confusion pour se rendre

indépendants de l'empire. Les derniers prirent le nom de *Francs saliques* et rédigèrent alors la *Loi salique* destinée à régir tous les peuples de la confédération. Celle-ci se composait d'environ 600,000 habitants. La Gaule entière n'en avait pas plus de dix millions. Ces évaluations permettraient de porter à 60,000 combattants, les guerriers saliques qui aidèrent Clovis à s'emparer des Gaules et à battre les Allemands, les Burgundes et les Wisigoths.

Tel est le système soutenu par M. Victor Gantier.

Nous regrettons vivement que, pour l'exposer, l'auteur n'ait pas cru devoir suivre l'ordre chronologique des événements. Il eût pu écrire une œuvre non moins éloquente que celle où il nous a dépeint la résistance patriotique de nos ancêtres contre César et se serait épargné les cruels mécomptes d'un système qui ne peut un seul instant soutenir l'examen d'une critique impartiale. Nous ne discuterons pas les faits énoncés par M. Gantier qui nous paraissent indéniables et qui, tous, sont admis depuis longtemps par les historiens.

Voici notre opinion, à nous :

Les peuples compris entre le Rhin, le Mein, l'Elbe et l'Océan, à l'exception des Frisons, des Chauques et des Saxons, au nord, constituent les races germaniques qui plus tard prendront le nom de *Francs*. Complètement soumis par les Romains quelques années avant notre ère, ils subirent le joug des vainqueurs, jusqu'à l'an 236, époque où ils reconquirent leur indépendance et prirent le nom de *Francs*, c'est-à-dire d'*émancipés*, d'*af-franchis*. Ce nom apparaît pour la première fois après la mort de Maximien, en 240.

Les Sicambres déportés par Tibère entre le Wahal, la Meuse et le Rhin avaient reçus le nom de Gugernes. Ceux que cet empereur avait établis sur les bords de la mer (*salum*, mer agitée) prirent celui de *Saliens*, puis, lors de l'émancipation, celui de *Francs saliens*.

Pour réprimer les pirateries de ces Francs, Maximien crée contre eux une flotte destinée à leur barrer le passage de la Manche et en donne le commandement au Ménapien Carausius, qui les laisse échapper à prix d'argent. Compromis par une telle conduite, le Ménapien, pour échapper au châtement, se fait proclamer empereur par ses troupes, rallie à son autorité la légion romaine qui gardait la Grande Bretagne, et s'unissant

aux *Francs saliens*, les aide à chasser les Bataves des bouches du Rhin et de la Meuse et à s'établir sur leur territoire.

Les Chauques chassent à leur tour les Saliens des îles que ceux-ci venaient d'envahir et les obligent à se cantonner dans la *Toxandrie* ou *Salland*, entre le Démer, l'Escaut et la Meuse. Maximien les force à reconnaître l'autorité de Rome sous le nom de *Lètes* (laeten) ou vassaux de l'empire.

Sous Julien, ceux-ci se soulèvent au moment où les Allemands envahissent la Gaule et détruisent 40 villes. César les force à rentrer sous le joug ; et *Charietto*, leur chef, passant au service des Romains, aide Julien à réduire les Attuaires et à refouler les Allemands ¹.

La ligue des Allemands, cantonnée le long du Rhin, de la Suisse au Mein, se rue avec rage sur la *France germanique* ; celle des Saxons, des Frisons et des Chauques, sur la *France salique* qu'elle attaque en remontant l'Escaut et le Démer sur une flotte (363). Cette armée est culbutée par Sévère, général de Valentinien près de *Deuso*, *in ipsis Francorum finibus* ² (*Deuso*, Deuseborg, Duysborg, près de Tervueren, entre Bruxelles et Louvain).

Le Vandale Stilicon, tuteur d'Honorius, pour mettre la Gaule en sûreté, achète la paix aux *Francs germanains*, qui jurent fidélité à l'empire. Ceux qui veulent passer le Rhin, reçoivent la vaste région qui s'étend entre l'Ahr, le Rhin, la Meuse et l'Amblève. Ils se mêlent aux Gugernes, anciens Sicambres, qui occupaient déjà le Nord de ce territoire et prennent le nom de *Francs ripuaires*, nom latin que les Romains n'auraient pu leur donner après 407, puisqu'alors leur pouvoir sur ces régions était complètement anéanti. Or, du temps du Salien Arbogaste (393-394), ces Francs n'existaient pas encore.

De 406-408, Stilicon dégarnit la frontière des troupes romaines pour aller défendre l'Italie. Les Alains, les Vandales, les Suèves, profitent de ce départ pour se ruer sur le Rhin, dévastent Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Coblenze et marchent sur Trèves.

¹ Ammien Marcellin, XVI, 3 ; XVII, 8 ; Zozime, l. III, c. 6 ; Eunape de Sardaigne, de vitâ Maximi ; Julien, lettres aux Athéniens.

² Ammien, XXX, 3 et 7, XXVIII, 3 ; Orose VII, 32 ; St. Jérôme et Cassiodore, chro. ad annum 373.

C'est alors, selon M. Gantier, que les Ripuaires, les Saliens, les Tongres, les Nerviens, les Ménapiens et les Morins, auraient organisé une vaste ligue, et que tous auraient pris le nom de *Francs saliques*.

Pas une seule donnée historique n'autorise une telle supposition et toute la suite des faits que nous allons exposer la dément.

Les Vandales, les Alains, les Suèves se dirigèrent contre les *Francs germains*, qui, en tentant de les arrêter, subirent une défaite complète. Les Suèves s'amusement alors à piller leur territoire, tandis que les Alains ravagent l'Alsace ou seconde Germanie. Les Vandales attaquent Trèves. Les Ripuaires les assaillent, leur tuent vingt mille hommes et couchent sur le sol leur roi Godégisèle. Les Alains et les Suèves accourent au secours des Vandales; mais n'osant marcher sur Cologne, ils suivent avec eux la voie romaine de Reims, pillent cette ville, prennent Tournai, Arras, Amiens et ne tardent pas à se trouver en face de la ligue armorico-nervienne, dont ils essaient de dévaster le territoire. Le Breton Constantin, se faisant proclamer empereur par sa légion, unit ses troupes à celles des Armoriques, bat les envahisseurs et les refoule sur le midi des Gaules. Les Morins, les Ménapiens et les Nerviens, se rendent alors indépendants du joug de Rome et vivent sous leur propre gouvernement¹. Quatre peuples, indépendants les uns des autres, occupent donc, en ce moment, le pays des Belges : les *Ripuaires*, les *Tongres*, les *Saliens* et les *Armorico-Nerviens*. Nous voilà loin des conclusions de M. Gantier.

En 410, les *Saliens* essaient de soumettre les *Armorico-Nerviens* sans pouvoir y parvenir².

Les *Ripuaires* s'emparent de Trèves, mais sont forcés de remettre cette ville à Jovin (411). Castinus, à la mort de ce dernier, attaque et bat les Ripuaires, qui, peut être conduits par Theodemer, fils de Ricimer, se vengent en les battant, à leur tour, et en saccageant Trèves³ (414—415).

¹ Grégoire de Tours, l. II, c. 9; Orose, hist., l. 7; Prosper d'Aquitaine, Fastes, ad an. 406; Isidore, Histoire des Vandales ad an. 407; Procope, de bello Vandalorum, l. I, c. 3; Hieron., Epist. ad Ageruntiam; Claud., De laude Stilic., l. II.

² Procope, de bello goth., l. I, p. 340.

³ Salvien VI, 130; Grégoire de Tours, l. II, c. 9.

Une bande armée de Francs germains se serait alors choisi pour chef *Pharamond* (Guaramoud, Wurmond, Wurm), dont on ne sait rien sinon qu'il n'a peut-être jamais existé.

Une bande armée de Francs saliens élit *Clodion* ¹ (426). Aétius fait rentrer sous le joug de Rome les Francs ripuaires ² (428).

Les *Francs saliens*, sous la conduite de Clodion, tentent de s'emparer de la *Thoringie* ou *Tongrie*. Aétius les repousse et leur accorde la paix, sans même tenter de les replacer sous le joug de Rome ³ (432).

Dix années après ce traité, Clodion reprenant les armes, part de *Dispargum* (Deuseborg, Duysborg, près de Tervueren) *in termino Thoringorum* pour s'élancer à la conquête de la *Nervie*, bat les Romains qui essaient de s'opposer à son passage, traverse la forêt charbonnière, prend Tournay, sans coup férir, malgré ses fortes murailles défendues par l'Escaut, en épargne les habitants qui ne lui avaient opposé nulle résistance, et assiège Cambrai dont il anéantit la garnison romaine, puis étend sa domination dans le pays des Atrébates jusqu'à la Somme (442-445). A la nouvelle de ces conquêtes, Aétius marche contre lui, le défait à Hélène (Lens) et le force à repasser l'Escaut (445). Clodion meurt en 448 ⁴. Les deux fils de Clodion se disputent le pouvoir militaire. Pour maintenir le principe d'élection, on les chasse tous les deux. L'un passe chez les Huns qu'il amène au sac des Gaules. L'autre va réclamer la protection des Romains.

Les Saliens élisent Mérowig ⁵ (448). Arrivée des Huns (451). Ils prennent Mayence, Trèves, et par la voie de Reims marchent sur Arras, laissant Tongres bien loin sur leur droite. Les Armoriques les arrêtent. Par Meaux, ils descendent sur Orléans. Mérowig aide Aétius à remporter la victoire de Châlons et

¹ Prosper Tyro. Parenté de ce nom avec celui de Clovis. *Hlod-i-on Hlod-o-wig*; *Hlod*, bande armée; *wig*, chef; d'où chef de guerre. « *Primus rex Francorum Chloio*, » dit l'ancienne généalogie des Mérovingiens citée par Pertz, *Monumenta Germ. his.*, t. II, p. 307.

² Prosper d'Aquitaine, ad an. 428.

³ Idace, chron. ad an. 432.

⁴ Grégoire de Tours, l. II, c. 9; *Gesta regum Francorum*; Sidoine Apollinaire, paneg. de Majorien.

⁵ *Wig*, guerrier, *Mære*, gloire. Guerrier glorieux.

acquiert par cet exploit un grand prestige. A son retour, il *attaque les Tongres* et les soumet. La *première Germanie* ou Alsace reconnaît de même son autorité. Avitus, appelé au commandement des armées romaines sanctionne cette extension de territoire par de nouveaux traités qui rendent plus intime que jamais l'alliance des Francs et des Romains (455). Mort de Mérowig ¹ (456).

Les Ripuaires récupèrent leur indépendance : *Trois Francs*, la *Francia germanique*, presque réduite à la Franconie par les Saxons, les Thuringes et les Allemands ; la *Francia ripuaire* étendue jusqu'aux limites de la première Germanie, au sud ; la *Francia salique* qui se compose de trois cantons : la *Toxandrie* ou *Salland*, la *Nervie* et l'*Artois*. « Après leur entrée dans la Thoringie, dit Grégoire de Tours, les Francs Saliens se donnèrent pour chefs, *dans leurs différents cantons ou leurs diverses villes*, des rois chevelus tirés de leurs premières et plus illustres familles. Alors, ils commencèrent à avoir des lois. » Ragnakaire règne à Cambrai ; Childéric, à Tournai ; Cararic, à Deuso. De leur côté, les Ripuaires se choisirent Sigebert pour chef militaire.

Trois juges, pris dans chacun des trois cantons ou royaumes saliques, furent chargés de recueillir les coutumes et les usages des Francs saliens qu'on promulgua sous le nom de *Loi salique*. Ces lois ne concernent pas les Ripuaires qui ne codifièrent les leurs que sous Thierry, fils de Clovis. Elles furent probablement formulées en vers caractérisés par la rime et l'allitération. Traduite en prose latine sous Clovis, la *loi salique* fut, dès ce moment, remplie d'interpolations et augmentée de tous les articles qui suivent les 68 premiers titres. Les textes qui concernent les étrangers aux Francs, habitant la même terre, sont relatifs aux populations vaincues par les Francs et que la loi place sur un pied d'entière égalité. L'*alode* ou *alleu*, terre salique, devant être défendue par les armes, passe à l'aîné, de mâle en mâle et ne peut être transférée aux femmes que faute de descendant masculin direct.

Nous voilà de nouveau, sur toutes les matières précédentes,

¹ Acta S. S. Belg. I, 193. Gesta regum Francorum, I, 5 ; Grégoire de Tours, II, 7 ; Sidonius, Paneg. Aviti, v. 373. Nous ne croyons pas à la prise de Tongres par les Huns.

bien loin des opinions de M. Gantier. Nous en différons davantage encore dans tout ce qui va suivre.

Childéric¹ est élu roi de Tournai en 458. Il passe une partie de son règne à guerroyer sur la Loire, se rangeant avec Egidius et le comte Paul, son successeur, contre les Wissigoths, contre les Saxons d'Odoacre et contre les Alains cantonnés dans ces parages. Les objets trouvés dans son tombeau prouvent qu'il fut enterré selon les rites païens de sa nation² (482).

Clovis, fils de Childéric, devient roi de Tournai à 15 ans. Syagrius, fils d'Egidius, lettré, mais mou, commande une ou deux légions de troupes romaines à Soissons. Clovis, âgé de 20 ans, rassemble 6 mille guerriers Francs du Tournaisis et les joint à autant de soldats de Ragnakaire, *le seul des rois Francs* qui consente à l'accompagner. Ils battent Syagrius à Soissons (486). Ragnakaire regagne l'Artois avec ses guerriers; Clovis s'établit à Soissons. Depuis longtemps les Gallo-romains aspiraient à un gouvernement national; les évêques, à voir un prince catholique régner sur la Gaule; les troupes, à recevoir pour chef un homme capable de les conduire à la victoire. Toutes les populations répandues dans les deux Belges jusqu'à la Seine se donnent à Clovis. Syagrius fuit chez Alaric; une partie de son armée se cantonne à Paris. Pour plaire au clergé et aux populations catholiques, Clovis répudie sa première femme, mère de son fils aîné, Thierry, et s'unit à Clotilde. Celle-ci l'engage à se concilier ses nouveaux sujets en se faisant baptiser. Clovis résiste, mais laisse baptiser ses deux premiers enfants dont l'un, Ingomer meurt bientôt après la cérémonie.

¹ *Chil*, enfant, *rig* ou *rick* roi. Enfant royal. La fable qui le fait se réfugier chez le *Baes des Thoringiens* pendant qu'Egidius règne huit ans à sa place à Tournai, est dénué de tout caractère d'authenticité. En effet, Egidius meurt en 464, six ans après l'avènement de Childéric. Celui-ci se trouve sur la Loire, dès 462, et n'en revient qu'en 465. Clovis naît l'année suivante (466). C'est cette vie de bataille loin de son pays qui, sans doute, aura donné lieu à la légende. La guerre des Francs Ripuaires contre Egidius, n'est pas moins improbable. « Venerunt Romani Treviris civitatem super fluvium Mossellam, vastantes terras illas, ipsamque urbem succedentes coeperunt. » C'est une réminiscence de faits antérieurs.

² Fortunatus, l. VIII, p. 1; Grégoire de Tours, II, 2; Idace, chron. ad an. 463; Fédégaire.

Clovis assiège *Paris* qui faisait partie de la *ligue armoricaine*. Manquant de guerriers, il veut l'obliger à se rendre par la famine. S^{te} Geneviève ravitaille la ville et le contraint à en lever le siège. Exterminant la plus grande partie des Thoringiens ou Tongres, Clovis s'empare de leur pays ¹. Clovis entreprend une seconde fois le siège de Paris et ne réussit pas mieux que la première à s'emparer de cette ville. Les Allemands commencent alors contre la ligue des *Francs-germans* une guerre terrible et font de ces populations un affreux carnage. Passant le Rhin, ils battent ensuite les *Francs ripuaires* près de Tolbiac, franchissent la Meuse et s'avancent jusqu'à Tongres, qui, privée de l'élite de ses défenseurs, est détruite de fond en comble. Clovis unit ses Gallo-Francs aux troupes des Francs-ripuaires et culbute les Allemands. Les troupes Gallo-Romaines auxquelles il doit ces succès, attendent de lui un témoignage de reconnaissance, non moins que les évêques qui attribuent sa victoire à un miracle du dieu de Clotilde. Clovis donne à tous satisfaction en se faisant baptiser ². Ses deux sœurs et *trois mille Francs* seulement imitent son exemple; le reste rentre en Nervie. Mort d'Alboflède, sœur du roi. Clovis recommence pour la troisième fois le siège de Paris qui, cette fois, consent à rendre à un prince chrétien l'hommage qu'elle refusait au payen, et devient la capitale de ses États. La propagande des évêques redouble d'ardeur.

¹ Voici les textes : « Ludovicus, rex Francorum, Turingos petens gravi eos cæde prostravit : ipsos cum terra eorum sibi subjecit. » Chronique d'Herman, ad an. 491. — « Ludovicus rex Toringiam sibi subjugat. » Sigebert de Gembloux ad an. 491. — « Cludovicus decimo anno regni sui, commoto exercitu, sibi Toringiam Provinciam subjugavit. » Ex vita S. Remigii par Hincmar. Rien de plus absurde que de supposer que cette *province* puisse être la grande nation des Thuringes, alors la plus puissante d'outre Rhin et que Clovis n'eût pu aller attaquer, en ce moment, à travers la *Ripuairie* et la *Francia germanique*, sans être certain de voir sa petite armée anéantie. La Thuringe ne fut, du reste, jamais une province romaine.

² Hincmar, vie de S^t Remy, composée d'après une biographie contemporaine en partie détruite, d'après des chartes et autres documents contemporains, et d'après des traditions conservées dans l'église de Reims.

Grégoire de Tours dit aussi que trois mille Francs consentirent à se faire baptiser : « De exercitu vero ejus baptisati sunt amplius tria millia. » Hist. l. 11, c. 31.

Toutes les populations répandues entre la Seine et la Loire reconnaissent le nouveau roi. Orléans lui ouvre ses portes. Ce prince augmente son armée des troupes qui défendaient Paris et Orléans et des hommes qu'il prélève dans toute l'étendue de l'immense territoire soumis à sa domination. L'Armorique, effrayée, reconnaît nominalement son autorité. *Théodoric*, roi d'Italie, s'unit à Clovis contre Gondebald, roi des Burgundes, qui, défait par suite de la trahison de son frère Godégisèle, s'enfuit à Avignon. Ayant fait la paix avec Clovis, Gondebald assiège son frère dans Vienne où celui-ci s'était fait acclamer, prend la ville et le fait tuer. Alaric s'aliène les évêques d'Aquitaine qui se rendent dans la Celtique et poussent Clovis à l'attaquer. Allié à Gondebald, Clovis défait Alaric et, de sa propre main, le tue dans la bataille. Anastase envoie au vainqueur le titre et les ornements de Patrice. C'était le reconnaître comme chef militaire légitime des Gallo-Francis. Clovis achève de consolider son pouvoir en faisant assassiner tous les autres rois Francs : Ragnakaire, Cararic, Sigebert et Clodéric.

Pas un seul habitant des Gaules ne paraît avoir été dépouillé de ses propriétés territoriales par la conquête. Une portion des *terres fiscales*, tirée au sort, échet aux guerriers francs. Le reste des domaines impériaux devint le patrimoine des rois ¹.

Après Clovis, son fils aîné, Thierry ou Théodoric, conquiert la *Francia germanique* et l'*Allémanie*.

Nous espérons que ces simples indications auront suffi pour expliquer à M. Gantier où Clovis trouva les troupes qui lui permirent de triompher de ses ennemis.

THIL-LORRAIN.

Cours de langue Flamande à l'usage des wallons, par

D. CLAES, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Namur. 5^e édition. Namur. Wesmael-Charlier. 1884.

Cet ouvrage est généralement connu et suivi dans un grand

¹ Grégoire de Tours, II, 27, 37, 38, 40, 42, 43; III, 7; IV, 4; Vie de St Séverin, N° 3; Vie de St^e Geneviève d'Auxerre; Vie de Clotilde, femme de Clovis; Procope, de bello gothico, I, 341, Hist., Epist. c. XVIII; Vita S. Vedasti, 2; Flodoard, his. de Reims, I, 13; acta S. B., IV, 463.

nombre d'établissements d'instruction; c'est le plus bel éloge qu'il soit possible d'en faire. L'auteur, dans cette 5^e édition, nous montre une fois de plus qu'il s'attache constamment à perfectionner son œuvre. En effet, aux leçons 26, 27, 29, 32 et 46, il a ajouté des « thèmes supplémentaires sur la construction » de la phrase ». Il comble ainsi, en partie du moins, une lacune qui existait dans les éditions antérieures; nous disons « en partie », car on doit regretter encore que l'auteur n'ait pas cru devoir multiplier davantage ces exercices éminemment propres à élargir le champ de la pratique et à donner de la variété, non seulement aux versions et aux thèmes, mais aussi aux morceaux de lecture. A ce point de vue, nous conseillerions même à l'auteur d'introduire la *régle fondamentale* relative à la construction conjonctive dans une des premières leçons, la 8^e, par exemple. L'expérience nous a appris que l'élève qui possède des notions claires de l'analyse syntaxique dans sa langue maternelle, et qui comprend les éléments de la construction relatifs à la langue allemande — ce qui est aujourd'hui le cas général — se familiarise sans trop de peine avec cette importante partie de la grammaire.

Nous croyons également que la transition entre les thèmes en phrases détachées et le premier thème en texte suivi, qui a pour titre : *Flamands et Wallons*, est trop brusque. Ce morceau présente, en effet, plus d'une difficulté sérieuse. Il y aurait avantage, à notre avis, de remplacer quelques-uns des thèmes antérieurs par des exercices faciles en texte suivi, qui, tout en permettant aux élèves d'essayer leurs forces, les prépareraient à faire avec fruit les excellents thèmes donnés dans la suite.

Quant aux numéros de lecture et de mémoire, certains d'entre eux, surtout dans les dix premières leçons, renferment, vu leur forme en vers, des constructions parfois difficiles, même anormales. Ils sont, en outre, d'une récitation laborieuse à cause du changement de certaines consonnes douces en consonnes fortes. Il suffirait d'en remanier quelque peu la rédaction pour parer à cet inconvénient. La partie grammaticale n'a pas subi de modifications bien notables; elle est exposée d'une façon claire et méthodique; le seul reproche qu'on pourrait lui faire, c'est d'être trop étendue dans la *première partie*. Il est vrai que, pendant la seconde année, on peut revoir, en les complétant, les matières étudiées pendant la première. Mais l'auteur estime-t-il

qu'il soit absolument nécessaire de traiter des différentes parties du discours dans l'ordre où l'on est convenu de les énoncer ? Les leçons 7, 11, et 12, par exemple, doivent-elles avoir le pas sur les n^{os} 8, 9, 13, 18 et 19 ?

Telles sont les quelques remarques que nous suggère le livre de M. D.^e Claes ; nous les soumettons à la judicieuse appréciation de l'auteur, tout en le priant de croire qu'elles nous sont dictées par l'expérience et par le vif désir de voir son « Cours de langue flamande » se perfectionner et se répandre de plus en plus.

V. O.

Cosmographie stellaire par J. LIAGRE, *Lieutenant général en retraite, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, etc. Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique (concours De Keyn) et adopté par le Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne comme livre de lecture et pour être donné en prix dans les athénées royales et les écoles moyennes de l'État.* — Un volume in-8^o avec quatre cartes célestes. Prix : 3 francs.

Voici ce que dit de cet excellent ouvrage le rapport du jury de l'Académie royale de Belgique chargé de décerner le prix aux ouvrages faisant partie du concours De Keyn de cette année. « M. le général Liagre a donné, dans un volume intitulé : *Cosmographie stellaire*, un résumé exact et complet de tout ce qu'on sait sur le ciel. L'auteur a fait plus : il a su mettre son sujet à la portée des jeunes intelligences, et leur a fourni, en même temps, un modèle d'une exposition scientifique claire, nette, précise, élégante. Rien n'est plus propre à élever les idées que l'étude de ces mondes grandioses qui constellent l'espace infini ; l'auteur tout le premier a subi cette influence ; elle lui a inspiré ça et là des pages d'une mâle éloquence. »

Sur la proposition du Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, le gouvernement a adopté l'ouvrage comme livre de lecture et comme livre à donner en prix dans les athénées royales et les écoles moyennes de l'État.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Ordre de Léopold. — Promotions. — Nominations.

Par arrêtés royaux du 23 mai 1884 sont nommés

Commandeurs :

- M. De Cuyper (A.-C.), professeur émérite à l'université de Liège;
M. Gantrelle (J.), professeur émérite à l'université de Gand.

Par arrêtés royaux du 5 juin sont nommés

Officier :

- M. Gerard (E.), préfet des études à l'athénée royal de Liège.

Chevaliers :

- M. De Give (F.), préfet des études à l'athénée royal d'Ixelles;
M. Hurdebise (A.-C.), préfet des études à l'athénée royal de Hasselt;
M. Keiffer (D.), préfet des études à l'athénée royal de Namur;
M. Malchair (F.), préfet des études à l'athénée royal d'Anvers;
M. Nélissen (J.-A.-L.), préfet des études à l'athénée royal de Tournai;
M. Wyers (J.-L.-A.), préfet des études à l'athénée royal de Bruges;
M. Smiets (G.), préfet des études à l'athénée de Huy;
M. Bernimolin (E.), professeur à l'athénée royal de Liège;
M. Colson (N.-J.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles;
M. Courtoy (H.-J.), professeur à l'athénée royal de Gand;
M. Dufief (J.-B.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles;
M. Leclercq (L.), professeur à l'athénée royal de Bruges;
M. Rochet (G.), professeur à l'athénée royal d'Anvers;
M. Balasse (A.), directeur de l'école moyenne de l'État à Rœulx;
M. Claeys (C.-L.), directeur de l'école moyenne de l'État à Furnes;
M. Counet (J.-F.-J.), directeur de l'éc. moyenne de l'État à Wareme;
M. Jopken (E.-F.-J.), préfet des études à l'athénée royal de Virton;
M. Kinet (T.), directeur de l'école moyenne de l'État à Jumet;
M. Novent (A.), ancien professeur à l'athénée royal de Gand;
M. Scheuer (J.-B.), ancien professeur à l'athénée royal d'Arlon;
M. Angenot (B.-F.), ancien préfet des études du collège de Malines;
M. Van Dyck (J.-C.), anc. directeur de l'école moy. de l'État à Wavre.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

Par arrêté royal du 30 mai, M. J. Chandelon, professeur ordinaire à la

faculté des sciences de l'université de Liège, est déclaré émérite conformément aux prescriptions du règlement du 25 septembre 1816.

Par arrêté royal du 1^{er} juin, M. E. Catalan, professeur à la même faculté, est admis à l'éméritat en vertu des dispositions de la loi du 30 juillet 1879.

**Cours de latin dans les sections normales du degré inférieur.
Programme et durée.**

Le Ministre de l'instruction publique,

Vu l'arrêté royal du 28 mai 1884 relatif à l'organisation d'un cours élémentaire de latin dans les sections normales moyennes du degré inférieur pour garçons et pour filles;

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne entendu,

Arrête :

Art. 1^{er}. Le programme du cours élémentaire de latin dans les sections normales moyennes du degré inférieur pour garçons et pour filles, est déterminé de la manière suivante :

PREMIÈRE ANNÉE.

Sons et lettres de la langue latine. — Accent tonique. — (Rôle de l'accent dans la transformation française des mots latins.)

Éléments de la proposition. — Conjugaison du verbe *sum* et des verbes réguliers au présent et à l'imparfait de l'indicatif, de l'actif et du passif.

Déclinaisons des substantifs et des adjectifs. Fonctions principales des cas. Prépositions les plus usitées. — (Manière dont le français supplée à l'absence des cas. Diverses espèces de compléments. — (Cas sujet et cas régime du vieux français.)

Principaux adverbes. — (Étymologie des adverbes français les plus usités.)

Degrés de comparaison dans les adjectifs et les adverbes. — (Restes du comparatif et du superlatif en français.)

Pronoms et adjectifs déterminatifs. — Fonctions principales et déclinaisons. — (Déclinaison des pronoms en français; genre neutre dans les pronoms français.)

Verbe *sum*. Conjugaisons régulières aux modes personnels de l'actif et du passif. Principaux emplois des modes et des temps dans la phrase simple. — (Examen comparatif de l'emploi des modes et des temps en français.)

Exercices : versions et thèmes.

DEUXIÈME ANNÉE.

Répétition du programme de l'année précédente.

Verbes déponents. — (Divers sens du réfléchi en français; tournures et formes correspondantes en latin.)

Modes impersonnels : infinitif, supin, gérondif. Participes. — (Restes du gérondif en français. Participe présent et adjectif verbal.)

Phrase composée. Union des propositions. Conjonctions de coordination et de subordination. Diverses espèces de propositions subordonnées.

Construction des verbes déclaratifs. Proposition infinitive. — (Restes de la proposition infinitive en français.)

Construction, en latin et en français, des verbes de volonté, des verbes de crainte, des verbes de sentiment, des verbes de doute.

Interrogation directe et indirecte. — Interrogation simple et interrogation double.

Propositions subordonnées marquant le lieu, le temps, le but, la cause, la conséquence, une condition ou une supposition, une concession, une comparaison. Conjonctions servant à les introduire. Modes et temps des verbes de ces diverses propositions en latin et en français.

Proposition participe. Ablatif absolu. — (Propositions participes en français.)

Propositions relatives. Particularités de la construction de ces propositions ; pronom relatif équivalant à un pronom démonstratif et à une conjonction de subordination, par exemple *qui* égalant *ut is*.

Règles les plus générales de la formation des mots. Dérivation et composition. Racine, radical ou thème. Principaux suffixes. Familles de mots : quelques exemples.

Principales règles de la transformation française des mots latins.

Exercices : versions et thèmes.

Art. 2. La durée du cours est d'une heure et demie par semaine (une heure de leçon et une demi-heure d'exercices) pour chacune des deux années. Le cours de latin et le cours de français seront confiés, autant que possible, à un seul et même titulaire.

Art. 3. Le présent arrêté sera inséré au *Moniteur*.

Bruxelles, le 29 mai 1884.

P. VAN HUMBEEK.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 19 mai : **Vatel**, Histoire de Madame Du Barry (Maurice Tourneux). — Chronique. — Du 26 : **Marcel Dieulafoy**, L'art antique de la Perse, Achéménides, Parthes, Sassanides et M^{me} **Jane Dieulafoy**, La Perse, la Chaldée et la Susiane (James Darmesteter). — **O. Muller**, Les dèmes; **E. Szanto**, Recherches sur le droit de bourgeoisie en Attique; **Hug**, Etude sur les tributs, les dèmes et le droit de cité en Attique (B. Haussoullier). — Du 2 Juin : **Brunot**, Un fragment des Histoires de Tacite, étude sur le De moribus Germanorum (Camille Jullian). — Lettres de Chapelain, p. p. **Tamizey de Larroque** (René Kerviler). — **Forneron**, Histoire générale des émigrés (A. C.). — Du 9 : **Cagnat**, Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie (Robert Mowat). — **Harrisso**, Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde (C. H.). — **Fr. de Hellwald**, Histoire de la civilisation dans son développement naturel (V.). — Du 16 : **Margolionth**, Etudes scéniques, les Trachiniennes de Sophocle et l'Agamemnon d'Eschyle (Théodore Reinach). — Tacite, Histoires, livre I, p. p. **Meiser** (J. G.). — Journal inédit de Jean-Baptiste de Colbert, marquis de Torcy, p. p. **Fr. Masson** (T. de L.). — *Variétés* : Acquisition d'une partie des manuscrits du comte d'Ashburnham, par le gouvernement italien. — Du 23 : **Evers**, L'avènement de la puissance perse sous Cyrus (James Darmesteter). — **Wilmanns**, Etude sur le camp et la ville de Lambèse; **Meyer Fiegl**, Histoire de la troisième Augusta; **Vaders**, Les ailes auxiliaires de l'armée romaine (Camille Jullian). — Thèses de doctorat : **Lafaye**, Les luttes poétiques et oratoires chez les anciens; Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis hors de l'Egypte depuis les origines jusqu'à la naissance de l'école néoplatonicienne; **Bloch**, Les ornements et l'adlectio; les origines du sénat romain, recherches sur la formation et la dissolution du sénat patricien. — Du 30 : **De La Chauvalays**, L'art militaire chez les Romains, nouvelles observations critiques pour faire suite à celles du chevalier Fo-

lard et du colonel Guischart (C. Lacour-Gayet). — **Kinch**, Sur le texte de Quinte-Curce (S. Dosson). — **Klette**, Wycherley, sa vie et ses œuvres dramatiques (Ch. J.). — *Variétés* : H. **Gaidoz** : M. de Belloguet, M. Gaidoz et la Celtomanie. — Du 7 Juillet : Eschyle, Agamemnon, p. p. **Margolouth** (Henri Weil). — **Andræ**, La voie Appienne, son histoire et ses souvenirs et Sénèque dans sa villa de la voie Appienne (G. Geffroy). — **Kervyn de Lettenhove**, Les Huguenots et les Gueux, II, 1567-1572 (T. de L.), — Du 14 : Thèses de M. Jullian : Les protectores et les domestici des Augustes et les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. — Du 21 : Thèses de M. Goelzer : Sulpice Sévère et Etude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme. — Lettre de M. Salomon Reinach sur les manuscrits, etc., laissés par Ch. Tissot.

Société royale belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 8^e année. 1884. N^o 2. Mars-Avril.

Sommaire : Buonfanti. Le Sahara et le Soudan occidental. — Alphonse Wauters. Du rôle des grandes villes et leur importance politique et sociale. — A. Bamps. La cinquième session du Congrès international des Américanistes (2^{me} article). — Alphonse Wauters. Attenhoven. — Géographie commerciale. — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Divers. — Dr Janssens. Bulletin trimestriel de statistique démographique et de géographie médicale. Année 1884, 1^{er} trimestre.

Blätter für das Bayerische Gymnasialschulwesen, redigiert von Dr. A. Deuerling. München, Lindauersche Buchhandlung. 1884.

Inhalt des IV. und V. Heftes.

Schleussinger August, Caesars Rheinbrücke. — Gölkel H., Eine Interpolation in Demosthenes' dritter olynthischer Rede. — Augsburg Jos., Hor. Carm. I, 1. — Wittauer A., Der Raub des Hylas. — Proschberger J., Zu Horaz carm. III, 5, 49-52. — Scholl F., Zu Cic. Tusc. I. 35, 85. — Zehetmayr, Debes ludibrium ventis. — Schmitz A., Der Geographieunterricht in der fünften Lateinklasse. — Hintner Val., Griechische Schulgrammatik u. Griechisches Übungsbuch, angez. v. Gustav Kraft. — Koch Dr Ernst, Kurzgefasste griech. Schulgrammatik, angez. v. J. Reger.

Inhalt des VI. und VII. Heftes.

Eussner A., Adversarien. VIII-X. — Brunner A., Einige Gedanken über die Erteilung der Censurnoten. — Röckl S., Studien zu byzantinischen Geschichtsschreibern, I. — Kalb Wilh., Zur Laokoongruppe. — Augsburg Jos., Hor. Od. I, 2. — Schäfer Dr J., Ciceros Verhältnis zur altrömischen Komödie. — Homers Ilias, erklärt v. J. La Roche, angez. v. M. Seibel. — Ciceros Reden für Murena und Sulla, herausg. v. Halm-Laubmann, angez. v. hr. — Caesaris comment. de bello gall., erkl. v. R. Menge, angez. v. K. Metzger. — Die Aeneide Vergils, bearbeitet v. W.

Gebhardi, angez. v. A. Deuerling. — Schultz-Oberdick, Lateinische Sprachlehre, angez. v. F. Scholl. — Proben altdeutscher Dichtung, ausgew. v. Dr. Richard Jonas, angez. v. Dr. Karl Zettel. — Egelhaaf G., Grundzüge der deutschen Litteraturgeschichte. — Riegel Hermann, Ein Hauptstück v. unserer Muttersprache. — Geerling, Deutsche Metrik und Poetik. — Geerling, Deutsche Litteraturgeschichte, angez. v. Al. Baldi.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Neunzehnter Band. Zweites Heft. Berlin, 1881.

Inhalt : K. J. Neumann, die Fahrt des Patrokles auf dem kaspischen Meere und der alte Lauf des Oxos. — O. Seeck, die Inschrift des Caeionius Rufius Albinus. — G. Wissowa, über die Proklos-Excerpte im Codex Venetus A der Ilias. — Th. Mommsen, die Conscriptionsordnung der römischen Kaiserzeit. V. Die Standquartiere der Auxilien im Verhältniss zu ihrer Heimath. VI. Die *numeri*. Die *cunei*. — A. Haebler, hat Strabo seine Geographie in Rom verfasst?

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch, Göttingen.

Inhalt des fünften und sechsten heftes (mai, juni) 1884.

Delectus inscriptionum graecarum propter dialectum memorabilium. Iterum composuit P. Cauer. — Emanuel Hoffmann, studien auf dem gebiete der lateinischen syntax. — Der hellenismus in Latium, von G. A. Saalfeld. — Ferd. Weck, beiträge zur erklärungs homerischer personen-namen. — Orphei Lithica. Accedit Damigeron de lapidibus. Rec. E. Abel. — Fr. Hillmann, de arte critica in Orphei Argonauticis factitanda capita duo. — Analecta Eratosthenica. Scripsit E. Maasz. — Aeschyli fabulae *Ἰκετίδης Χερσέρον* in libro Mediceo mendose scriptae ex VV. DD. conjecturis emendatius editae cum scholiis graecis et brevi adnotatione curante P. A. Paley. — H. Dumbarr, a complete concordance to the comedies and fragments of Aristophanes. — De Lucili saturarum genere dicendi. Scr. Max. Kleinschmidt. — Studia Luciliana edidit Fr. Marx. — M. Porci Catonis de agricultura liber, M. Terenti Varronis rerum rusticarum ll. III ex recens. H. Keilii. — H. Keilii, de libris manuscriptis Catonis de agricultura disputatio. — Der feldzug Caesars gegen die Helvetier, von H. Rauchenstein. — Fr. Seck, de Pompeii Trogi sermone. — Die correspondenz Ciceros in den j. 43. 44, von E. Ruete. — Die briefe Ciceros an Brutus, in bezug auf ihre echtheit geprüft von L. Gurlitt. — Zu Ciceros briefwechsel mit M. Brutus. von H. E. Schmidt. — De Iuba metrico. P. I. Scr. H. Wentzel. — Weltgeschichte von Leopold von Ranke. Bd. IV.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. — 1884. — Göttingen.

Inhalt des zweiten heftes. — Abhandlungen. — Apollodor über Xeno-

phanes. von G. F. Unger. — Zu Theophrastos. von G. F. Unger. — Zur wiener Apophthegmensammlung. von F. Lortzing. — Plat. Apol, 23 A. von Karl Füsslein. — Die textur im Violarium der Eudokia. von Edwin Patzig. — Zur chronologie der letzten jahre des peloponnesischen krieges. von Julius Beloch. — Theocr. XXVII, 14. von C. Hartung. — Die begründung der construction des berliner penterenmodells. von Bernhard Graser.

Jahresberichte. — Griechische und römische mathematik. (Fortsetzung folgt). von Johan Ludvig Heiberg. — De Cic. or. pro Milone XXIV, 66. von Ferd. Becher.

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft**, herausgegeben von Iwan Müller. 5^{tes} und 6^{tes} Heft. Berlin, Calvary 1884.

Dritte Abtheilung. — Bericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der griechischen und römischen Metrik. Vom Oberlehrer Professor Dr. Richard Klotz in Leipzig (Schluss folgt).

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1884.

Drittes Heft.

Erste Abteilung (129^a Band). — Homerische probleme. von F. Weck in Metz. — Sparta und der ionische aufstand. von G. Busoll in Kiel. — Zu Sophokles Elektra [v. 1394]. von G. H. Müller in Wongrowitz. — Zu Parmenides. von K. J. Liebhold in Rudolstadt. — Zu Isaïos. von K. Lugebil in St. Petersburg. — Miscellen zur ältern römischen geschichte. von F. Cauer in Berlin. — Die eleganz des Terentius im gebrauch des adjectivums. von P. Barth in Liegnitz. — Zu Catullus [45, 8. 17]. von K. P. Schulze in Berlin. — Zu Livius [buch 27-30]. von Moritz Müller in Stendal und F. Heidenhain in Strasburg (Westpreussen). — Nochmals Ovidius gedichte aus der verbannung und die Varusschlacht. von Th. Matthias in Zittau. — Zu Eutropius. von C. Schrader in Düren. — Berichtigung zu Th. Bergks beiträgen zur römischen chronologie. von G. Hinrichs in Berlin.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1884.

Inhalt des dritten Heftes : Erste Abtheilung. Abhandlungen. Über Arnold Arlenius Peraxylus. von Professor Dr. M. Schanz in Würzburg. — Zu Herodianos. von K. Schenkl in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Griechische Literaturgeschichte von Theodor Bergk. Zweiter Band aus dem Nachlass herausgegeben von Gustav Hinrichs. Berlin 1883, Weidmann. 8°. (XI und 544 SS.). Angez. von A. G. Engelbrecht in Wien. — De Pithoeanis in Iuvenalem scholiis, scripsit Ch. Stephan. (Doctordissertation.) Bonn 1882. 8°. 76. SS.

Angez. von Rudolph Beer in Wien. — C. Julii Caesaris commentarii de bello gallico. Für den Schulgebrauch erklärt von Dr. Albert Doberenz. Mit einer Karte von Gallien, einer Einleitung, einem geographischen und grammatischen Register. 8. Aufl., besorgt von Dr. Gottlob Bernhard Dinter, Prof. an der Fürsten- und Landesschule zu Grimma. Leipzig 1882, Druck und Verlag von B. G. Teubner. XIV und 386 SS. 8°. Angez. von Ig. Prammer in Wien.

Inhalt des vierten Heftes: Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. De similitudinibus imaginibusque Ovidianis. Ad summos in philosophia honores ab amplissimo philosophorum Vindobonensium ordine rite imperandos scripsit Joannes Andreas Washietl. Wien 1883, Gerold. Angez. von Alois Siess in Graz. — C. Sallusti Crispi bellum Cat., bell. Jug. etc. rec. Augustinus Scheindler. Pragae 1883, Tempsky-Freytag. XVI, 130, VI SS. 8°. Angez. von J. M. Stowasser in Freistadt (Ob.-Osterr.). — Dr. J. N. Madvig. Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staates. Leipzig, B. G. Teubner. gr. 8°. I. Bd. (XIV u. 596 SS.) 1881, II. Bd. (X u. 805 SS.) 1882. Angez. von Wilh. Kubitschek in Wien. — Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik mit Einschluss des älteren Mittellateins. Als Vorarbeit zu einem Thesaurus linguae latinae mit Unterstützung der k. bayerischen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Ed. Wölfflin. Erster Jahrgang. I. Heft. Leipzig 1884. Teubner. 154 SS. Angez. von Joh. Huemer in Wien. — Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprache von Leo Meyer. I. Band. 2. Aufl. Berlin 1884. Weidmannsche Buchhandlung. VIII, 1270 SS. 8°. Angez. von Gustav Meyer in Graz.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller — Berlin, 1884.

Mai. — Abhandlungen. Mittheilungen aus der Praxis des seminarium praeceptorum an den Franckeschen Stiftungen zu Halle. IV. Die Ovid-Lektüre in Tertia. Von dem Direktor der Franckeschen Stiftungen Dr. O. Frick in Halle a. S. — Einige Bemerkungen zur Methode des geographischen Unterrichts. von Dr. H. Denicke in Marienwerder.

Juni. — Abhandlungen. Zur Methodik des deutschen Unterrichts in Tertia. von Dr. R. Lehmann in Berlin. — Über den Wert und Nutzen deutscher Nacherzählungen. von Professor Fr. Bauer in Brünn (Mähren). — Zu Thukydides. von H. J. Müller.

Litterarische berichte. — P. Bartels, Die Bedeutung Herbarts für die Pädagogik als Wissenschaft, angez. von H. Kern. — H. Hempel, Lateinischer Sentenzen- und Sprichwörter-Schatz, angez. von Oberlehrer Dr. C. Venediger in Spandau. — Aug. Haacke, Aufgaben zum Übersetzen ins Lateinische für Quarta und Tertia I. angez. von Professor Dr. C. Schultess in Hamburg. — V. Hintner, Griechisches Übungsbuch, angez. von Dr. P. Weissenfels in Züllichau. — H. Müller, Unregelmässige griechische Verba, angez. von Professor A. Weiske in Halle a. S. —

Ciceros Reden. von Professor Dr. F. Luterbacher in Burgdorf i. d. Schweiz. — Archäologie. von Oberl. Dr. Engelmann. (Fortsetzung folgt.)

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen 1884.

10 Mai 1884. J. Sörgel, Ausgewählte Reden des Demosthenes (J. Dreher). — Fr. Fritzsche, Lucian (E. Ziegeler). — L. Gurlitt, Ciceros Briefe an M. Brutus (E. Ruete). — J. H. Schmalz, Sallusti Crispi de bello Jugurthino liber (E. Krah). — M. Manitiu, Anonymi de situ orbis libri duo (C. W.).

17 Mai. J. Renner, Kritische und grammatische Bemerkungen zu Homer (A. Gemoll). — J. Sörgel, Ausgewählte Reden des Demosthenes (J. Dreher). — H. Bertram, Platons Verteidigungsrede des Sokrates und Kriton (K. Reinhardt). — G. Gemss, Cornelius Nepos (C. W.). — J. J. Winckelmann's Geschichte der Kunst des Altertums (H. Neuling). — J. Beeger u. Fr. Zoubeck, J. A. Comenius, Grosse Unterrichtslehre; G. A. Lindner, dess. Grosse Unterrichtslehre; C. Th. Lion, dess. Pädagogische Schriften (W. Boetticher).

24 Mai. Alfr. Pawlitschek, Über die *συμφοσύνη* in Platons Charmides (Jos. Wagner). — C. Bursian, Der Rhetor Menandros; W. Nitsche, Der Rhetor Menandros (R. Volkmann). — Ig. Prammer, Die Historien des Tacitus (Ed. Wolff). — Fr. Prix, Sprachliches zu Columella (J. H. Schmalz). — H. Koob, De mutis quae vocantur personis in Graecorum tragoediis (Ch. Muff). — H. Ziemer, Vergleichende Syntax der indogermanischen Komparation (G. Vogrinz). — A. Probst, Beiträge zur lat. Grammatik II (H. Ziemer). — Witt, Über den Genetiv des Gerundiums und Gerundivums in der lat. Sprache (M. Heynacher). — E. Koch, Kurzgefasste griech. Schulgrammatik (A. Fritsch). — Eines alten Soldaten Römerstudien nach der Natur.

31 Mai. — S. J. Cavallin, De Xenophonteo temporum et modorum usu (R. Hansen). — A. G. Engelbrecht, Studia Terentiana (E. Hauler). — Fr. List, Übersetzung der Briefe des Horaz (E. Krah). — M. Jähns, Cäsars Kommentarien und ihre litterarische und kriegswissenschaftliche Folgewirkung (R. Menge). — O. Enderlein, De M. Antonio oratore (Krafft). — Dav. S. Margoliouth, Studia scaenica (Wecklein). — M. Bloomfield, Historical and critical remarks introductory to a comparative study of greek accent (G. A. Saalfeld). — Joh. Krassnig, Das Übersetzen aus dem Lateinischen und Griechischen (E. Krah).

7 Juni. A. H. Sayce, The ancient empires of the east. Herodotus I-III (J. Sitzler). — Fr. Violet, Der Gebrauch der Zahlwörter bei Tacitus (Ed. Wolff). — Ed. v. Launitz, Wandtafeln zur Veranschaulichung antiken Lebens und antiker Kunst; R. Bohn, Olympia (Neuling). — Th. Birt, De participiis quae dicuntur perfecti passivi (G. A. Saalfeld). — H. Genthe, Grammatik und Schriftstellerlektüre im altsprachlichen Unterricht (Rothfuchs). — B. Arnold, Zur Frage der Überbürdung; Vict. Schlegel, Über die gegenwärtige Krisis im höheren Schulwesen; H. Lacher, Die

Schulüberbürdungsfrage; Th. Maurer, Deutsches Wort zur Überbürdungsfrage (K. Schirmer).

14 Juni. — P. Manns, Die Lehre des Aristoteles von der tragischen Katharsis; J. Egger, Katharsis-Studien (A. Bullinger). — Ed. Gross, Kritisches und Exegetisches zu Vergils Aeneis (O. Güthling). — A. Fokke, Rettungen zu Alkibiades (C. A. vom Berg). — E. Meier und G. Fr. Schömann, Attischer Prozess, neu bearbeitet von J. H. Lipsius (G. F. Rettig).

21 Juni. A. Matthias, Kommentar zu Xenophons Anabasis (R. Hansen). — H. Jungblut, Quaestiones de paroemiographis pars prior. De Zenobio (J. Sitzler). — M. Gitlbauer, Cornellii Nepotis vitae (C. W.). — E. Grünwald, Quintiliani et Taciti Dialogus; L. Kletber, Tacitus in Dialogo (E. Wolff). — K. Pauli, Altitalische Studien. Zweites Heft (G. A. Saalfeld). — W. Bauer, Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Griechische (Schlichteisen).

28 Juni. H. K. Benicken, Studien und Forschungen auf dem Gebiete der homerischen Gedichte (A. Gemoll). — David S. Margoliouth, Aeschyli Agamemno (R. Ellis). — O. Eichert, Vollständiges Wörterbuch zu den Verwandlungen des Ovid (Bodenstein). — C. Rück, De Ciceronis oratione de domo sua ad pontifices (Krafft). — G. Egelhaaf, T. Livii liber XXIII (Krah). — E. Meier und G. Fr. Schömann, Attischer Prozess, neu bearbeitet von J. H. Lipsius (G. F. Rettig). — P. Cauer, Delectus inscriptionum Graecarum (C. Schaefer). — A. Schwarz, Lateinisches Lesebuch (K. Riedel).

5 Juli. M. Srofo, De ratione, qua inter eos codd. rec., quibus Aeschyli fabulae Prometheus, Septem, Persae continentur et c. Laur. interc. (Brinckmeier). — Edm. Eichler, Demosthenes erste Philippica doch eine Doppelrede? (W. Fox). — K. Peters, De Isocratis studio numerorum (Th. Klett). — H. St. Sedlmayer, Ovidii carmina selecta (R. Bodenstein). — R. Menge et S. Preuss, Specimen lexici Caesariani (H. Krafft). — Or. Jahn-A. Michaelis, Apuleii Psyche et Cupido (Bintz). — Dittenberger, Sylloge inscriptionum Graecarum (R. Meister). — G. P. Weygoldt, Die Philosophie der Stoa (G. F. Rettig). — L. Gerlach, Theorie der Rhetorik und Stilistik (H. Thomas).

12 Juli. F. Blaydes, Aristophanis Comoediae (O. Kähler). — H. F. Müller, Dispositionen zu den drei ersten Enneaden des Plotinos. — J. H. Voss-F. Leo, Übersetzung von Ovids Metamorphosen (O. Güthling). — R. Hirzel, Untersuchungen zu Ciceros philosophischen Schriften (P. Schwenke). — A. Frigell, Titi Livii ab urbe condita liber II. (Th. Klett). — A. Wiedemann, Agyptische Geschichte (J. Krall). Chr. Clasen, Historisch-kritische Untersuchungen über Timaios (L. Holzapfel). — Herm. Dierks, De tragicorum histrionum habitu scaenico apud Graecos (B. Arnold). — K. Reuter, Die Römer im Mattiakerland (Otto).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert und K. Thiemann. 1884. Calvary.

10 Mai. — **Recensionen und Anzeigen**: S. R. James, Homeri Il.

lib. XVIII (Gemoll). — **H. Dierks**, De tragicorum histrionum habitu scaenico apud Graecos (Wecklein). — **D. L. Margoliouth**, *Studia scenica* (Ch. Muff). — **C. Wessely** Prolegomena ad papyrorum Graecorum novam collectionem edendam (M. Gittlbauer). — **H. Collitz**, Sammlung der griech. Dialekt-inschriften (W. Larfeld). — **F. List**, Die Briefe des Horaz (G. Faltin). — **C. Bruch**, Roma. Lyrische Dichtungen aus dem römischen Altertum (H. Magnus). — **G. Landgraf**, Ciceros Rede für Sex. Roscius aus Ameria (J. H. Schmalz). — **C. Meiser**, Cornelii Taciti historiarum liber primus (A. Eussner). — **F. W. L. Schwartz**, Prähistorisch-anthropologische Studien (R. Schröter). — **E. H. Meyer**, Indogermanische Mythen (K. Bruchmann). — **R. Cagnat**, Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des Barbares (Ryck). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

17 Mai. — **Originalarbeiten** : **R. Westphal**, Platos Beziehungen zur Musik III. — **Recensionen und Anzeigen** : **D. S. Margoliouth**, Aeschyli Agamemno (Wecklein). — **Biographi Graeci** qui ab Hesychio pendunt rec. **I. Flach** (R. Gropius). — **W. Nitsche**, Der Rhetor Menandros und die Scholien zu Demosthenes (Sörgel). — **Iosephus**, Jüdische Altertümer (P. Cassel). — **Caesaris commentarii de bello Gallico** par **C. Ozaneaux** (R. Schneider). — **C. Taciti** ab excessu divi Augusti libri rec. **W. Pfitzner** (Helmreich). — **R. Kukula**, De tribus pseudoacronianorum scholiorum recensionibus (G. Faltin). — **R. Dezeimeris**, Etudes sur le Querolus (H. Rönsch). — **J. Huemer**, Die Epitomae des Grammatikers Virgilius Maro (H. Rönsch). — **J. Kaerst**, Kritische Untersuchungen zur Geschichte des zweiten Samniterkrieges (H. Schiller). — **H. Blümmer**, Winckelmanns Briefe an seine Züricher Freunde; **J. Lessing**, Winckelmanns Geschichte der Kunst des Alterthums nebst einer Auswahl seiner kleineren Schriften (Th. Schreiber). — **Auszüge aus Zeitschriften** ect.

24 Mai. — **Originalarbeiten** : **R. Westphal**, Platos Beziehungen zur Musik IV. — **Recensionen und Anzeigen** : **F. Schubert**, Sophoclis Electra (N. Wecklein). — **H. Weissenborn**, Die irrationalen Quadratwurzeln bei Archimedes u. Heron (Curtze). — **Luciano**, Scritti scelti da **I. Bassi**; **Lucien**, Dialogues des morts, par **E. Tournier** (O. Wichmann). — **A. Scheindler**, **C. Sallusti Crispi** bellum Catilinae, bellum Iugurthinum (C. Knaut). — **C. Sallusti Crispi** de bello Iugurthino liber. Für den Schulgebrauch erklärt von **J. H. Schmalz** (Kraffert). — **A. Biese**, Die Entwicklung des Naturgefühls bei den Römern (L. Friedländer). — **G. Fr. Unger**, Kyxares und Astyages (Keiper). — **G. Uhlig**, Die Stundenpläne für Gymnasien, Realgymn. und lateinlose Realschulen in den bedeutendsten Staaten Deutschlands (Ellger). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

31 Mai. — **Originalarbeiten** : **R. Westphal**, Platos Beziehungen zur Musik. V. — **Recensionen und Anzeigen** : **L. Campbell**, Plato, The Theaetetus (Krohn). — **J. Jakoby**, Geist der griechischen Geschichte (A. Holm). — **R. Petersdorff**, Eine neue Hauptquelle des Q. Curtius

Rufus (H. Crohn). — **W. H. Roscher**, Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie (F. Cauer). — **A. Milchhofer**, Die Anfänge der Kunst in Griechenland (Heidenhain). — **A. Horawitz**, Griechische Studien (Schepss). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

7 Juni. — **Originalarbeiten**: **H. Schiller**, Über den Stand der Frage, welchen Alpenpass Hannibal benutzt hat. I. — **Recensionen und Anzeigen**: **O. I. Osterberg**, De structura verborum cum praepositionibus compositorum, quae extant apud C. Valerium Flaccum T. Papinium Statium M. Valerium Martialem (K. E. Georges). — **A. v. Bamberg**, Griech. Schulgrammatik II; **M. Seyffert**, Hauptregeln der griechischen Syntax; **M. Seyffert** et **A. v. Bamberg**, Règles fondamentales de la syntaxe grecque (W. Nitsche). — **R. v. Scala**, Der Pyrrhische Krieg (Egelhaaf). — **A. v. Warsberg**, Homerische Landschaften (J. Menadier). — **J. L. Ussing**, Fra Hellas og Lilleasien i Foraaret 1882 (L. B. Stenersen). — **W. A. Becker**, Gallus oder römische Scenen aus der Zeit Augusts., neu bearb. von **H. Göll** (Ryck). — **O. Schrader**, Tier- und Pflanzengeographie im Lichte der Sprachforschung (Meyer). — **J. Donaldson**, Culture and Scholarship (Haverfield). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

14 Juni. — **Originalarbeiten**: **H. Schiller**, Über den Stand der Frage, welchen Alpenpass Hannibal benutzt hat. II. — **Recensionen und Anzeigen**: **E. Buchholz**, Die Homerischen Realien (Hasper). — **H. A. Holden**, Xenophon, The Hieron; **R. Shindler**, Xenophon, The Hiero (Hager). — **G. Andresen**, Cornelii Nepotis Vitae (Gemss). — **E. Dupuy**, C. Taciti vita Agricolaë und C. Taciti dialogus de oratoribus; **A. C. Firmiano**, C. Cornelii Taciti Agricola et Germania (Helmreich). — **A. Marx**, Hülfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vokale in positionslangen Silben (Bouterwek). — **C. A. Ellissen**, Der Senat im Oströmischen Reiche (R.). — **P. Gardner**, The types of greek coins (Weil). — **A. Genick**, Griechische Keramik (Chr. B.). — **Auszüge aus Zeitschriften** etc.

21 Juni. — **Originalarbeiten**: **H. Schiller**, Über den Stand der Frage, welchen Alpenpass Hannibal benutzt hat. III. — **Recensionen und Anzeigen**: **R. Prinz**, Euripidis fabulae (Wecklein). — **H. Dunbar**, A complete concordance to the comedies and fragments of Aristophanes (O. Bachmann). — **A. E. Chaignet**, Essai sur la psychologie d'Aristote (Susemihl). — **O. Güthling**, P. Ovidi Nasonis Fasti (Knaack). — **R. Hirzel**, Untersuchungen zu Ciceros philosophischen Schriften (P. v. Gizycki). — **P. Henry**, Cicéron, pro Archia (P. Hellwig). — **R. Peppmüller**, Th. Bergk, Kleine philologische Schriften (O. Seyffert). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

28 Juni. — **Recensionen und Anzeigen**: **G. Perrot** et **Ch. Chipiez**, Histoire de l'art dans l'antiquité (Preuner) I. — **W. C. Green**, The Iliad of Homer (Gemoll). — **H. v. Herwerden**, Commentatio critica in Herodoti libros I et II (A. Bauer). — **V. Egger**, Disputationis de fontibus Diogenis Laertii particulam de successionibus philosophorum (F. Lortzing). —

A. Pannenberg, Der Verfasser des *Ligurinus* (A. Zingerle). — **K. Seldner**, Das Schlachtfeld von Pharsalus (R. Schneider).

5 Juli. **Recensionen und Anzeigen** : **G. Perrot et Ch. Chipiez**, Histoire de l'art dans l'antiquité (Preuner) II. — **Mekler**, *Lectionum Graecarum Specimen* (K. Jül). — **M. Albert**, Le culte de Castor et Pollux en Italie (W. H. Rosher). — **P. V. N. Myers**, *Outlines of Ancient History from the earliest times to the fall of the western Roman empire* (Justi). — **D. A. R. y Lluch**, La expedición y dominación de los Catalanes en Oriente juzgadas por los Griegos (H. Wäschke). — **K. Meissner**, *Kurzgefasste latein. Synonymik nebst einem Antibarbarus* (Nitsche) II. — **L. Wiese**, Pädagogische Ideale und Proteste (C. Nohle). — **Auszüge aus Zeitschriften, etc.**

12 Juli. — **Recensionen und Anzeigen** : **G. Perrot et Ch. Chipiez**, Histoire de l'art dans l'antiquité (Preuner) III. — **P. R. Wagler**, *De Aetna poemate quaestiones criticae* (A. Zingerle). — **C. Schenkl**, *D. Magni Ausonii opuscula* (H. Magnus). — **Chr. Hauser**, *Caesaris commentarii de bello Gallico textus comparatio* (R. Schneider). — **C. A. Dauban**, *Récits historiques ou choix de lectures puisées aux sources de l'histoire et illustrées d'après les monuments antiques. Histoire grecque* (G. Hertzberg). — **Jurien de la Gravière**, *Les Campagnes d'Alexandre* (W. Geiger). — **G. Hertzberg**, *Griechische Geschichte* (Peter). — **O. E. Schmidt**, *Die letzten Kämpfe der römischen Republik* (H. Peter). — **E. Schiaparelli**, *Monumenti Egiziani rivenuti di recenti in Roma sull' area dell' Iséo del Campo Marzio* (B.). — **W. M. Flinders Petrie**, *The Pyramids and temples of Gizeh* (B.). — **Auszüge aus Zeitschriften, etc.**

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Leipzig, Freitag, Prag, Tempsky.

14 Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Furtwängler**, *Der Goldfund von Vettersfelde* (L. v. Sybel). — **Πολίτης**, 'Ο ἥλιος κατὰ τοὺς δημόδεις μύθους (Gruppe). — **Sartorius**, *Die Entwicklung der Astronomie bei den Griechen* (M. Schmidt). — **Aristophanis Ecclesiazusae ed. A. v. Velsen (J. Wagner). — **Auszüge aus Zeitschriften : etc.****

21 Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Hertzberg**, *Griechische Geschichte* (G. J. Schneider). — **Dopp**, *Quaestiones de marmore Pario* (E. Hesselmeyer). — **Manns**, *Aristoteles Katharsis u. Hamartia* (A. Döring). — **Sörgel**, *Ausgewählte Reden des Demosthenes. I. II.* (J. Sitzler). — **Heerdegen**, *Zu Ciceros Orator* (Th. Stangl). — **Vassis**, *Codicis Ciceroniani de oratore collatio* (Th. Stangl). — **Schmidt**, *Die letzten Kämpfe der röm. Republik* (L. Gurlitt). — **O. Hamdy et Osgan**, *Le tumulus de Nemroud-dagh*. — **Weck**, *Rudolf Künstler* (Coste). — **Auszüge aus Zeitschriften, etc.**

28 Mai. — **Rezensionen und Anzeigen** : **Hoepkens**, *De theatro Attico* (Blümmer). — **Dunbar**, *Concordance to the Com. of Aristophanes* (Zacher). — **Euripides Medea** von Bauer-Wecklein (Gloël). — **Sturm**, *De Livio et*

Antipatro (Egelhauf). — Apulei Psyche et Cupido ed. Jahn-Michaelis (Koziol). — Opitz, In Iulio Floro spicilegium criticum (H. J. Müller). — Koziol, Lat. Schulgrammatik. ders., Lat. Übungsb. (Prümers). — Rohde, Adjectivum apud Caesarem et in Cicer. orat. (Eyfsenhardt). — Kammer, Homerische Vers- und Formenlehre (Gemoll). — Krichauff, De imaginum et transl. usu Sophocleo (Petersen). — Heller, Griechisches Lesebuch (Sitzler). — Hempel, Sentenzen- und Sprichwörterschatz. — Hemmerling, Übungsbuch (Rohmer). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

4 Juni. — Rezensionen und Anzeigen: Roscher, Lexikon der griechischen und römischen Mythologie. Lief. 1-3 (Zinzow). — Meyer, Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprache (Zacher). — Aristophanis Pax ed. Blaydes (J. Wagner). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

11 Juni. — Rezensionen und Anzeigen: Aristoxenus' von Tarent von Westphal (v. Jan). — Plutarchs Themistokles von Bauer (Schneider). — Archiv für latein. Lexikographie und Grammatik. II. (G. L.). — Horatius Flaccus' Episteln, erkl. von Schütz. — Gerth, Kurzgefasste griech. Schulgrammatik (Biesenthal). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

18 Juni. — Rezensionen und Anzeigen: Umbrica. Interpretatus est Buecheler (Schweizer-Sidler). — Treu, Sollen wir unsere Statuen bemalen? (Petersen). — Koch, Kurzgefasste griechische Schulgrammatik (Sitzler). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

25 Juni. — Rezensionen und Anzeigen: Gaumitz, Zu den Bobienser Cicero-Scholien (Stangl). — Hoffmann, Studien auf dem Gebiete der lateinischen Syntax (Heynacher). — Heiberg, Philologische Studien zu griechischen Mathematikern (Schmidt). — Neumann, Strabons Landeskunde von Kaukasien (Schmidt). — Bender, Rom und römisches Leben im Altertum (Engelmann). — De cura statuarum apud graecos scr. Kuhnertus (Petersen). — Harre, Lateinische Formenlehre (Prümers). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

2 Juli. — Rezensionen und Anzeigen: Langii de sacrosanctae potestatis tribuniciae natura (Regell). — Salviani Presbyteri Massiliensis opera quae supersunt ex recensione Pauly (Deutsch). — Trendelenburg, Die Laokoongruppe und der Gigantenfries des pergamenischen Altars (Blümmer). — Herrlich, Grundriss der Mythologie der Griechen (Stengel). — Eyssenhardt, Mitteil. aus der Stadtbibliothek zu Hamburg. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

9 Juli. — Rezensionen und Anzeigen: A. Mommsen, Kalenderwesen der Griechen (Holzapfel). — Kallenberg, Commentatio critica in Herodotum (Hintner). — Ciceronis de natura deorum libri tres ed. Mayor (Goethe). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

16 Juli. — Rezensionen und Anzeigen: Schliemann, Troja (Engelmann). — Bergk, Beiträge zu Römischen Chronologie (Thouret). — Schiller, Geschichte der Römischen Kaiserzeit, I (Violet). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 27.

5e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'HEXAMÈTRE ET L'ALEXANDRIN.

(Suite et fin).

VI.

Les idées que nous venons d'émettre sur le rythme vont trouver une nouvelle application dans l'hexamètre et l'alexandrin.

L'hexamètre, s'il était indivisé, serait en lui même trop long pour servir de division du temps. La lecture en prend environ quatre secondes; celle de l'alexandrin, trois. C'est pourquoi l'un et l'autre sont partagés en plusieurs tranches de même longueur. Les tranches de l'hexamètre sont de deux ou trois syllabes et portent le nom de *pieds*; elles sont au nombre de six. L'alexandrin ne comprend que deux portions, chacune de six syllabes, appelées hémistiches. Le commencement du pied est marqué par une longue; la fin de l'hémistiche, par une syllabe accentuée. Au fond, l'hémistiche français équivaut à deux pieds latins ou grecs. Notons cependant ceci, c'est que, le français, ne tenant nul compte des longues et des brèves, deux hémistiches ou deux alexandrins ne sont pas rigoureusement égaux. Et je crois que c'est là l'une des causes qui ont donné naissance à la rime. Des vers blancs n'ont pas suffisamment l'air d'être des vers, parce qu'ils ne prennent pas exactement le même temps.

On dit parfois de l'alexandrin qu'il a six pieds. C'est un abus. Rien ne marque les pieds de l'alexandrin. Dans les vers :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots,

si l'on peut à la rigueur trouver six pieds au premier, on ne pourrait en trouver que quatre dans le second.

Le repos de l'hémistiche divise le temps en deux parties égales. Dans le vers de dix syllabes, le temps est divisé en deux parties inégales. En réalité une suite de vers de dix syllabes équivaut à des vers de quatre et de six syllabes entremêlés dont les plus longs seuls sont assujettis à la rime.

Les vers de huit syllabes et moins n'ont point de repos fixes. Ils sont en effet suffisamment courts pour que la rime frappe au bout d'un temps facilement appréciable. La lecture du vers de huit syllabes prend deux secondes. Ce n'est pas trop.

Cette remarque nous montre la profonde erreur des versificateurs modernes qui veulent supprimer le repos de l'hémistiche dans l'alexandrin. J'emprunte les exemples suivants à l'article de M. Guyau :

Et les taureaux, et les dromadaires aussi... (L. de Lisle).
 Et triomphant dans sa hideuse déraison.....
 Comme des merles dans l'épaisseur des buissons.....
 Des grisettes qui lui trouvaient l'air distingué... (Coppée).
 Et j'aspire ton souvenir avec paresse.... (Aicard).
 Vous conseille d'appareiller pour les étoiles (Richepin).
 Des brises tièdes qui font défaillir le cœur (Guy de Maupassant).
 Peuvent audacieusement jouer leur rôle.... (Vergalo)
 Tout le monde se trouvait à bâbord, la tête.....
 Chaque homme peut user de son franc arbitre, et
 Sans pression aller, ou non, vers lui d'un trait.....

On ne sait vraiment plus si l'on ne lit pas de mauvaise prose. A de si longs intervalles la rime ne peut pas suffire à faire reconnaître le rythme. M. Guyau fait remarquer avec justesse la différence de ces deux vers :

L'alexandrin saisit la césure, — et la mord ;

et celui ci :

La césure dans l'alexandrin disparaît

Le premier, qui est de Victor Hugo, est brillant de pittoresque ; le second, forgé par M. Guyau pour prouver sa thèse, n'est plus un vers. Aussi les versificateurs de vrai talent ont toujours conservé le repos de l'hémistiche.

Certes, il n'y a rien d'absolu dans ce repos, et puisque le vers

de huit syllabes est assez court pour faire sentir le rythme, rien ne s'opposerait à la rigueur à ce que l'on essayât un vers alexandrin ayant un repos après la quatrième syllabe ou après la huitième. Mais je crois ne pas trop m'avancer en soutenant que la manière dont chez nous le sens du temps est organisé ne nous permet pas d'apprécier avec justesse des intervalles de plus de deux secondes.

Il n'est pas dit non plus que, dans l'alexandrin et les vers de moindre longueur, même de cinq et de quatre syllabes, on ne puisse introduire d'autres temps forts que ceux de l'hémistiche ou de la rime. André Van Hasselt, un poète dont la Belgique n'est pas assez fière, l'a fait avec habileté et bonheur. Ses rythmes sont en beaucoup de points calqués sur le modèle des vers anciens.

Hélas ! | comptez | combien | d'étoiles
 La nuit | allume | au fond | des airs ;
 Comptez | les flots | où vont | les voiles
 Qu'on voit | courir | les vas | tes mers.

Ou faut-il | la chercher | sur la terre,
 Ou faut-il | la chercher | dans le ciel,
 Cette fleur, | cette fleur | du mystère,
 Idéal | complété | du réel ?

Si tu veux, | belle enfant, | les trésors | de la terre,
 Les trésors | de la mer | et du ciel | sont à toi.
 Tous les biens | que l'on rêve | et tous ceux | qu'on espère,
 Je les mets | à tes pieds, | car le monde | est à moi.

La har | pe du | printemps | réson | ne dans | les cieux.
 Le chant | des gais | oiseaux | remplit | les airs | joyeux.

Je suis | le pâtre, | enfant, | de la hau | te montagne.
 Je vois | ramper | à mes pieds | les manoirs.
 Le jour | m'éclaire | avant | d'éclairer | la campagne
 Et brille | ici | plus longtemps | tous les soirs.

Les fleurs | sont écloses,
 Les fleurs | du printemps.
 Hélas ! | mais les roses
 Ne du | rent qu'un temps.

Belle | enfant | qui rêves,
 Belle | enfant | tu suis
 L'onde | au bord | des grèves,
 L'astre | au fond | des nuits.

On voit par ces modèles que le poète a généralement coupé son vers en iambes et en anapestes, et que les temps sont marqués par l'accent tonique, comme ils le sont en latin par les longues.

Les vers rythmés sont éminemment propres au chant, et les compositeurs lyriques les avaient d'instinct introduits dans leurs opéras. M. Alvin, dans la préface qu'il a mise en tête des études rythmées du poète belge, en cite de nombreux exemples :

Dieu | m'éclaire,
Fil | le chère,
Près | d'un père
Viens | mourir..... etc.

Amour sacré | de la patrie,
Rends-nous l'auda | ce et la fierté.
A mon pays | je dois la vie;
Il me devra | sa liberté.

Tu ne peux | éprouver | ni comprendre
Ces tourments | que nul mot | ne peut rendre;
Ces combats | où la foi, | l'amour tendre,
Le devoir | tour à tour | sont vainqueurs.... etc.

Ces exemples, empruntés à Scribe, et tirés de *la Juive*, de *la Muette* et de *des Huguenots*, prouvent que les vers lyriques ont besoin d'être ainsi rythmés.

VII.

Il existe cependant une différence notable entre le vers rythmé français et l'hexamètre grec ou latin. Ne parlons pas de l'impossibilité où est le français d'avoir des spondées. Les tentatives faites au quinzième et au seizième siècle pour calquer le vers français exactement sur le vers latin ne pouvaient aboutir, et pour cause. Parlons de l'accent tonique.

L'accent tonique français se place toujours sur la dernière syllabe des mots, si l'on ne compte pas la syllabe muette finale. Il en résulte que les iambes, anapestes, et autres pieds dont on pourrait vouloir faire usage ne sont, en général, que des mots de deux, de trois ou de quatre syllabes.

Les vers suivants de Van Hasselt :

La rose s'effeuille
 Sous l'aile des vents.
 La tombe recueille
 Le bruit des vivants

composés chacun d'un iambe et d'un anapeste, ont, la rime mise à part, la même harmonie que ces deux lignes de prose : *La rose se fane sous l'aile des vents. La tombe recueille le bruit des mortels.*

Or, l'harmonie de la prose repose en partie sur la disposition des accents toniques. Voyez cette phrase de Bossuet : « Fêtes sacrées (— | — — —), mariage fortuné (— — — | — — — —), voile nuptial (— | — — — —), bénédiction (— — — — —), sacrifice (— — — — —), puis-je mêler aujourd'hui (— | — — — | — — —) vos cérémonies et vos pompes (— — — — — | — — — —) avec ces pompes funèbres (— — — | — — — | — — — —), et le comble des grandeurs (— — — — | — — — — | — — — —) avec leurs ruines (— — — | — — — —) ? »

Il manque peu de chose à ces lignes cadencées pour en faire des vers rythmés, abstraction faite de la rime.

Chateaubriand nous fournirait de nombreux exemples d'harmonie rythmée. Je n'en prends qu'un : c'est le chant des Francs (VI^e livre *des Martyrs*).

Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ;

la sueur tombait du front des guerriers

et ruisselait le long de leurs bras.

Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes

poussaient des cris de joie ;

le corbeau nageait dans le sang des morts ;

tout l'Océan n'était qu'une plaie :

les vierges ont pleuré longtemps !

Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

Nos pères sont morts dans les batailles,

tous les vautours en ont gémi :

nos pères les rassasiaient de carnage !

Choisissons des épouses dont le lait soit du sang,

et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils.

Pharamond, le bardit est achevé,

les heures de la vie s'écoulent,

nous sourirons quand il faudra mourir !

Encore une fois il ne serait pas difficile de donner à ces deux strophes un mètre absolument identique.

Il résulte de ce qui précède qu'en français, si l'on découpait le vers en pieds analogues aux spondées et aux dactyles des anciens, on ne ferait que hacher menu de la prose, et que l'on tomberait forcément dans la monotonie.

C'est ce dont on peut se convaincre en lisant les ingénieuses études de Van Hasselt. Bien entendu, je ne parle pas ici des vers destinés au chant.

Cet inconvénient n'existe pas en latin ni en grec. La longue qui sert à marquer le commencement de la mesure, peut se trouver à n'importe quelle place des mots. Bien mieux, pour éviter que l'harmonie du vers ne coïncidât avec l'harmonie de la prose, où les mots forment des pieds naturels, les anciens établirent comme règle que cette longue devait au moins une fois, et, pour bien faire, deux ou trois fois, terminer un mot. De cette manière le temps du vers coupait le mot en deux. C'est ce qu'on appelait césure. On appelait aussi césure la partie du mot qui se trouvait rejetée au commencement du pied. Chez les Grecs, la césure pouvait se composer d'une longue et d'une brève. Dans ce cas, on l'appelait féminine.

L'hexamètre comportait trois césures après les trois premiers pieds. Quand il n'y en avait qu'une, elle devait régulièrement se trouver après le deuxième pied. Le commencement des *Géorgiques* contient toutes les manières d'arranger les césures :

Quid faciat laetas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites
Conveniat; quae cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori; apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam. Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem caelo quae ducitis annum; etc.

Dans le vers français, il ne peut donc y avoir rien de semblable à la césure comprise de cette façon, si ce n'est la syllabe muette qui termine un mot et qui sert à former le commencement d'un iambe ou d'un anapeste :

On dirait qu'une trombe traverse le bois
Où la meute obscure passe.
Et du sombre veneur qui répond aux abois
L'hallali remplit l'espace.

VIII.

Mais le mot césure avait encore un autre emploi en versification. L'hexamètre est fort long. De là cette règle de le couper en deux tronçons qui se balancent en se faisant contrepoids. Les pieds du milieu ne se terminant jamais par un mot, il est impossible de partager le vers en deux parties rigoureusement égales; la coupure tombe nécessairement au milieu du troisième ou du quatrième pied. Le vers est ainsi formé de deux portions qui sont entre elles comme cinq est à sept, ou comme sept est à cinq. Cette césure correspond donc au repos de l'hémistiche dans nos vers de douze ou de dix syllabes. Ce n'est pas à dire que ces vers dérivent de l'hexamètre; on sait parfaitement le contraire; ils ont pour origine le vers saphique, vers de dix ou de onze syllabes qui avait une césure après la quatrième ou la sixième. Nous ne parlons ici que d'une correspondance de fait.

Les deux moitiés du vers oscillent ainsi autour de la césure, et elles se font valoir mutuellement, soit en se complétant comme quand les adjectifs sont d'un côté et les substantifs de l'autre, soit en s'opposant l'une à l'autre par les mots et le sens. Il suffit d'ouvrir le premier poète latin ou grec venu pour s'en assurer. Voici par exemple, les premiers vers de la première églogue de Virgile :

Tityre, tu patulae | recubans sub tegmine fagi
 Silvestrem tenui | musam meditaris avena;
 Nos patriae fines | et dulcia linquimus arva :
 Nos patriam fugimus | ; tu, Tityre, lentus in umbra
 Formosam resonare doces | Amaryllida sylvas.

Dans les deux premiers vers, les adjectifs sont d'une part, les substantifs d'autre part; dans le troisième, les deux compléments sont séparés; le quatrième oppose les deux sujets et leurs attributs; le cinquième enfin sépare les verbes de leurs compléments.

Et ces vers d'Horace sont-ils assez beaux :

Rusticus urbanum | murem mus paupere fertur
 Accepisse cavo, | veterem vetus hospes amicum.

Le vers français, soumis aux exigences difficiles de la rime, et contraint d'ailleurs de se plier à la raideur de la syntaxe

française, ne peut pas se livrer à d'aussi savantes recherches. Cependant il en offre quelques traces, c'est ainsi que les classiques viseront à placer dans le premier hémistiché, ou bien dans le premier vers, le complément d'un mot qui se trouvera dans le second.

Voici le début d'Athalie :

Où, je viens *dans son temple* adorer l'Eternel ;
 Je viens, *selon l'usage antique et solennel*,
 Célébrer avec vous la fameuse journée
 Où *sur le mont Sina* la loi nous fut donnée.
 Que ces temps sont changés ! Sitôt que *de ce jour*
 La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
 Le peuple saint en foule inondait les portiques ;
 Et tous, *devant l'autel* avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémisses.
 Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
 L'audace d'une femme arrêtant ce concours
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
 Ose *des premiers temps* nous retracer quelque ombre,
 Le reste *pour son Dieu* montre un oubli fatal ;
 Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un *respect forcé* ne dépouille les restes.

On le voit, grâce aux inversions que les vers seuls osent se permettre, le français obtient des effets — restreints, il est vrai — que le latin et le grec trouvaient sans peine.

Cette manière de construire les deux hémistiches est surtout apparente dans les pentamètres. C'est au point qu'un bon quart des pentamètres renferment une rime. Citons comme spécimen le début d'une élégie d'Ovide (Tristes, I, 3) :

Quum subit illius tristissima noctis imago,
 Quae mihi *supremum tempus* in urbe fuit ;
 Quum repeto noctem qua tot mihi cara reliqui,
 Labitur ex oculis nunc quoque gutta meis.

Jam prope lux aderat, qua me discedere Caesar
 Finibus *extremae* jusserat *Ausoniae*.
 Nec mens, nec spatium fuerant satis apta paranti :
 Torpuerant *longa* pectora nostra *mora*.
 Non mihi servorum, comitis non cura legendi ;
 Non *aptae* profugo *vestis opisve* fuit.
 Non aliter stupui quam qui Jovis ignibus ictus
 Vivit, et est *vitae* nescius ipse *suae*.
 Ut tamen hanc animo nubem dolor ipse removit,
 Et tandem *sensus* convaluerunt *mei* ;
 Adloquor extremum maestos abiturus amicos,
 Qui modo de multis unus et alter erant.
 Uxor amans flentem flens acrius ipsa tenebat,
 Imbre per *indignas* usque cadente *genas*.
 Nata procul Lybicus aberat diversa sub oris
 Nec poterat *fati* certior esse *mei*.

Sur ces dix pentamètres, il y en neuf formés d'après le patron décrit, et six qui renferment une rime. Sur les cinquante et un que comporte toute l'élégie, il y en a dix-neuf qui offrent cette dernière particularité.

IX.

A côté de la césure régulière et obligatoire dont la place est fixée, l'hexamètre latin et surtout l'hexamètre grec acceptent une césure facultative et mobile, d'ordinaire mieux marquée, qui divise le vers en deux portions très inégales.

Cette césure, les romantiques s'imaginent l'avoir inventée. Elle est tout simplement, comme le Jeu d'oïe, renouvelée des Grecs. De plus elle se trouve à foison dans La Fontaine, et même dans Racine, comme nous le démontrerons bientôt.

Mais ici nous retrouvons la règle énoncée à propos des petits et des grands vers : la césure mobile doit se justifier par l'importance absolue du fragment le plus court, et c'est ce qu'oublie fréquemment les versificateurs modernes qui s'imaginent à tort avoir fabriqué de beaux vers quand ils ont annihilé la césure classique et mis une autre à sa place n'importe où.

Cette césure mobile peut se mettre au milieu d'un pied, par exemple, du second ou du cinquième et même du sixième, ou bien après un pied, par exemple, après le premier, le second, le quatrième ou le cinquième. Dans ce dernier cas, elle porte

le nom de diérèse ; une césure fréquente en grec est la diérèse après le quatrième pied, on la nomme césure bucolique.

La césure facultative est la principale ; elle se confond souvent avec la césure obligatoire, mais presque aussi souvent elle s'en distingue. Dans les citations qui suivent, nous la marquerons par deux traits, la césure régulière par un trait ¹. Quelquefois il y a deux de ces césures dans le même vers. Cela se rencontre principalement lorsque l'un des deux fragments est très court.

Voici le début du vingt-quatrième chant de l'Iliade :

Αὐτο δ' ἄγων, || λαοὶ δὲ θοάς | ἐπὶ νῆας ἕκαστοι
 ἐσπίθοντο¹ ἵεναι. || τοὶ μὲν δόροισι μέδοντο
 ὕπνου τε γλυκεροῦ | ταρπήμεναι¹ || 'Αὐτὰρ Ἀχιλλεύς
 Κλῆϊε, || φίλου ἐτάρου | μισνημένος, || οὐδέ μιν ὕπνος
 ῥοι παυδαμάτωρ, || ἀλλ' ἐστρέψε¹ ἔνθα καὶ ἔνθα,
 Πατρόκλου ποθέων | ἀδροτῆτά τε καὶ μένος ἧΰ·
 ῥδ' ὅποσα πολέπευσε | σὺν αὐτῷ, || καὶ πάθεν ἄλγεα,
 ἀνδρῶν τε πτολέμους | ἄλγεϊνά τε κύματα πείρου¹
 τῶν μιμνησκόμενος, || θολερόν κατὰ δάκρυον εἶβεν,
 ἄλλοτ' ἐπὶ πλευράς | κατακείμενος, || ἄλλοτε δ' αὖτε
 ὕπτιος, || ἄλλοτε δὲ πρηγής¹ || τότε δ' ὀρθὸς ἀναστὰς
 δινεύεσκ' ἀλόνυ | παρὰ θῆν' ἄλγος. || Οὐδέ μιν ἦώς
 γαίνομένη λήθεσκεν | ὑπεῖρ ἄλλα τ' ἡϊόνας τε.

Sur ces treize vers, on compte cinq césures bucoliques, une césure au milieu du second pied, une au milieu du premier pied, et une après le premier pied. Ces deux dernières surtout produisent le plus bel effet. Ce mot *κλῆϊε*, rejeté au commencement du vers, équivaut par son poids à toute la fin ; et la place choisie pour le mot *ὑπτιος* indique bien le mouvement d'Achille se retournant et se mettant sur le dos. On voit aussi que les secondes parties de ces deux vers, vu leur longueur, sont de nouveau partagées en deux portions par une autre césure.

Le vers Virgilien, quoique moins varié que le vers homérique, présente néanmoins assez souvent de ces coupes savantes. Voici la suite des vers déjà cités de la première églogue :

¹ Je m'écarterai parfois de la manière reçue de couper le vers. La raison de ces écarts se trouve donnée implicitement dans ce qui précède.

O Melibœe, || deus | nôis hæc otia fecit :
 Namque erit ille mihi | semper deus : || illius aram
 Saepe tener nostris | ab ovilibus || imbuet agnus.
 Ille || meas errare boves, | ut cernis. || et ipsum
 Ludere quæ vellem calamo | permisit aegresti.
 — Non equilem invideo, | miror magis : || undique totis
 Usque aleo turbatur agris ! || En ipse capellas
 Protenus aeger ago ; || hanc etiam vix, Tityre, duco.

Mais c'est surtout Horace qui a su donner au vers latin une souplesse qui rivalise avec le grec. Ecoutez ce début de la troisième satire du premier livre :

Omnibus hoc vitium est | cantoribus, || inter amicos
 Ut nunquam inducant animum | cantare rogati,
 Injussi nunquam | desistant. || Sardus habebat
 Ille Tigellius hoc. || Caesar, qui cogere posset,
 Si peteret per amicitiam | patris atque suam, || non
 Quidquam proficeret : || si collibuisset, || ab ovo
 Usque ad mala citaret : || Io Bacche ! || modo summa
 Voce, || modo hac resonat | quæ chordis quattuor ima.
 Nil aequale homini | fuit illi : || saepe velut qui
 Currebat fugiens hostem, || persaepe velut qui
 Junonis sacra ferret : || habebat saepe ducentos,
 Saepe decem servos ; || modo reges atque tetrarchas.
 Omnia magna loquens, || modo : || Sit mihi mensa tripes || et
 Concha salis puri | et toga quæ defendere frigus
 Quamvis crassa queat. || Decies centena dedisses
 Huic parco paucis | contento, || quinque diebus
 Nil erat in oculis. || Noctes vigilabat ad ipsum
 Mane, || diem totum | stertebat. || Nil fuit unquam
 Sic impar sibi. || Nunc aliquis | dicat mihi : || Quid tu ?
 Nullane habes vitia ? || Immo | alia et fortasse minora.

De semblables vers on ne les trouve que dans La Fontaine et Victor Hugo. Les exemples abondent. Je choisis au hasard.

Lui cependant || méprise une telle victoire,
 Tient la gageure à peu de gloire,
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose ;
 Il s'amuse à tout autre chose
 Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
 Que l'autre || touchait presque au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait ; mais || les élaus qu'il fit
 Furent vains : || la tortue arriva la première.

(*Le Lièvre et la Tortue*).

Après quelques moments l'appétit vint : || l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches || qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux.

 Moi, des tanches ! || dit-il ; moi, héron, || que je fasse
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
 La tanche rebutée, il trouva du goujon.
 Du goujon ! || c'est bien là le dîner d'un héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! || Aux Dieux ne plaise !
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit : || il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limacon.

(*Le Héron*).

J'ai eu un professeur de troisième qui dans chaque vers, pour ainsi dire, des auteurs qu'il nous expliquait, nous faisait admirer une harmonie imitative. Je crains vraiment de tomber dans le même travers ; et pourtant, cet enjambement *furent vains* me peint admirablement l'ébahissement stupéfait du lièvre, et cet autre *vit sur l'eau des tanches* fait vraiment surgir à mes yeux le poisson aux écailles vert-doré. Plus bas encore, la coupe du vers *J'ouvrirais pour si peu le bec* me montre le dédain du héron qui s'en va en détournant la tête. Mais trêve aux commentaires, et continuons à citer.

Quand je suis seul, || je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, || je vais détrôner le sôphi ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes || vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident || fait-il que je rentre en moi-même ;
 Je suis gros Jean comme devant.

(*La Laitière et le Pot au lait*).

Le financier, || riant de sa naïveté
 Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

.
 Tout le jour || il avait l'œil au guet, || et la nuit....

(*Le Savetier et le Financier*).

L'homme eut peur : || mais comment esquivé, || et que faire ?
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
 Est le mieux : || il sut donc dissimuler sa peur.

(*L'Ours et l'Amateur des Jardins*).

Parmi tant d'huîtres toutes closes
 Une s'était ouverte; et, baillant au soleil,
 Par un doux zéphyr réjouie,
 Humait l'air, || respirait, était épanouie,
 Blanche, grasse, || et d'un goût, à la voir, nonpareil.
 D'aussi loin que le rat voit cette huître qui baille :
 Qu'aperçois-je? || dit-il ; c'est quelque victuaille!
 Et, || si je ne me trompe à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, || ou jamais.
 Là-dessus, || maître rat, plein de belle espérance,
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
 Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
 Se referme. || Et voilà ce que fait l'ignorance.

(*Le Rat et l'Huître*).

En étudiant ces vers, on voit que les plus beaux effets sont combinés avec des enjambements, et c'est ainsi que la petite moitié du vers reçoit une importance égale à la grande moitié.

Qu'on n'aille donc pas s'imaginer que tous les enjambements du vers ou de l'hémistiche soient permis ou tolérables. Il est certes singulier que de bons versificateurs croient à cet égard n'avoir d'autre règle que leurs caprices et ceux de la rime, ou les hasards de la phrase. Voici, par exemple, une citation de Théodore de Banville (le trait simple marque un repos simple) :

Il a perdu les yeux, dans une explosion
 De mine ; || et cependant qu'avec profusion
 Le gai soleil, | à qui le printemps s'accoutume,
 Jette des taches d'or flambant | sur le bitume
 Et sourit dans le ciel qui va s'irradiant,
 Le travailleur blessé, devenu mendiant,
 Humble, || agenouillé sous une porte-cochère,
 Songeant à la longueur sans fin | des jours ingrats,
 Ouvre tout grands ses yeux affreux || et tend les bras.

Que signifient toutes ces ruptures? quel est le charme qui en résulte? Sauf le dernier vers où la voix doit s'arrêter après *affreux*, pour obtenir l'équilibre des deux hémistiches, tout le reste ne vaut rien.

Quelle différence avec ces vers de M. Déroulède :

Ah que la mort du brave est belle ! || Qu'elle est belle
 La mort du combattant qui meurt | sans avoir fui !
 Vainqueur, || la gloire vient l'emporter sur son aile,
 Et, si c'est la défaite absurde ou criminelle,
 La honte des vaincus ne s'abat pas sur lui.

Il repose || ayant fait son devoir pour la France,
 Innocent du désastre, ignorant des affronts ;
 Sa tombe || est un berceau d'honneur et d'espérance,
 Et pour nous réveiller aux jours d'indifférence
 C'est son souffle vengeur qui passe | en nos clairons.

Dans ces beaux vers, toutes les mesures à contretemps ont leur raison d'être, et constituent de véritables beautés.

Voici maintenant du Victor Hugo. Chez lui aussi on n'a qu'à ouvrir au hasard pour trouver les effets les plus brillants et les plus imprévus :

Seuls dans un lieu royal, côte à côte marchant,
 Deux hommes, || par endroits du coude se touchant,
 Causaient. || Grand souvenir qui dans mon cœur se grave !
 Le premier || avait l'air fatigué, triste et grave.

.....
 C'était un roi, || vieillard à la tête blanchie,
 Penché du poids des ans et de la monarchie.
 L'autre || était un jeune homme étranger chez les rois,
 Un poète, || un passant, une inutile voix.

(*Les Rayons et les Ombres, le sept août*).

Mais c'est surtout dans les poésies lyriques que se rencontrent les plus beaux effets obtenus par la coupe insolite des vers et les enjambements.

Peut-on trouver rien de plus beau que la strophe finale de *Lazzara*, le chef d'œuvre déjà cité ?

Ce n'est pas un pacha, || c'est un klephte à l'œil noir
 Qui l'a prise, || et qui n'a rien donné pour l'avoir ;
 Car la pauvreté l'accompagne.
 Un klephte || a pour tous biens | l'air du ciel, l'eau des puits,
 Un bon fusil | bronzé par la fumée, || et puis
 La liberté sur la montagne.

Et ici on peut toucher du doigt la justesse de la théorie émise. Les deux hémistiches du premier vers se font équilibre ; mais dans le second vers, les trois premières syllabes équivalent par le sens au neuf suivantes ; aussi vous pouvez vous arrêter sur elles et courir sur les autres. Même observation pour le quatrième vers ; et quant au cinquième, c'est un vrai bijou. Après ces deux mots insignifiants par eux-mêmes *et puis*, on peut prolonger, pour ainsi dire indéfiniment, l'attente, tandis que la voix peut glisser sur toute la première partie.

Citons encore le commencement des *Fantômes (Orientales)* :

Hélas ! || que j'en ai vu mourir | de jeunes filles !
C'est le destin. || Il faut une proie au trépas.
Il faut || que l'herbe tombe au tranchant des faucilles ;
Il faut || que dans le bal | les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut || que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut || que l'éclair brille, | et brille peu d'instant ;
Il faut || qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, || trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. || Après le jour, | la nuit livide.
Après tout, || le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet | siège une foule avide ;
Mais | bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

Le lecteur aura remarqué en même temps quelle majesté le petit vers final acquiert par le fait des quatre-alexandrins qui le préparent.

X.

Ces sortes de vers qui comptent une césure plus forte que la césure régulière, portent le nom de romantiques. Nous venons de voir qu'ils sont fréquents dans *La Fontaine*. Mais c'est une profonde erreur de croire qu'il n'y en a pas dans les autres poètes du XVII^e siècle. Ils sont dans Racine aussi nombreux que les autres, surtout dans ses dernières pièces, encore je mets de côté *les Plaideurs*. La seule différence c'est que, chez lui, le repos de l'hémistiche n'est pas aussi effacé que chez Victor Hugo. On peut relire les vers de lui déjà cités. Ajoutons-y un morceau classique par excellence, le songe d'*Athalie*, et marquons les repos principaux et les repos secondaires de chaque vers, on verra qu'il coïncident assez rarement avec l'hémistiche.

C'était | pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel | devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort | pompeusement parée ;
Ses malheurs | n'avaient point abattu | sa fierté ;
Même | elle avait encore cet éclat emprunté

Dont elle eut soin | de peindre et d'orner | son visage,
 Pour réparer | des ans l'irréparable outrage :
 « Tremble, || m'a-t-elle dit, || fille digne de moi ;
 « Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi | sur toi.
 « Je te plains | de tomber dans ses mains redoutables,
 « Ma fille. » || En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre | vers mon lit a paru se haïsser :
 Et moi | je lui tendais les mains | pour l'embrasser ;
 Mais | je n'ai plus trouvé | qu'un horrible mélange
 D'os et de chair ! meurtris et trainés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
 Que des chiens dévorants | se disputaient entre eux.....
 — Grands Dieux ! — dans ce désordre | à mes yeux se présente
 Un jeune enfant || couvert d'une robe éclatante,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue | a ranimé mes esprits abattus.

.
 Le grand prêtre | vers moi s'avance | avec fureur :
 Pendant qu'il me parlait, || ô surprise ! || ô terreur !
 J'ai vu | ce même enfant ; dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu : || son même air, | son même habit de lin,
 Sa démarche, | ses yeux, | et tous ses traits enfin ;
 C'est lui-même. || Il marchait à côté du grand prêtre.

Dans Esther (II, 1) :

Seigneur, || de vos bienfaits mille fois honoré,
 Je me souviens toujours | que je vous ai juré
 D'exposer à vos yeux, | par des avis sincères,
 Tout ce que ce palais | renferme de mystères.
 Le roi | d'un noir chagrin paraît enveloppé :
 Quelque songe effrayant | cette nuit | l'a frappé.
 Pendant que tout | gardait un silence paisible,
 Sa voix | s'est fait entendre avec un cri terrible.
 J'ai couru. || Le désordre était dans ses discours :
 Il s'est plaint | d'un péril qui menaçait ses jours ;
 Il parlait | d'ennemi, | de ravisseur farouche,
 Même | le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
 Il a | dans ces horreurs passé | toute la nuit.
 Enfin, || las d'appeler un sommeil | qui le fuit, etc.

Plus loin :

Du palais cependant il assiège la porte :
 A quelque heure que j'entre, | Hydaspes, || ou que je sorte,
 Son visage odieux m'afflige, | et me poursuit ;
 Et mon esprit troublé le voit encore | la nuit.

Ce matin | j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé | couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, | tout pâle; || mais son œil
Conservait | sous la cendre encor | le même orgueil.

Au premier acte (scène III) :

Et quel besoin | son bras (de Dieu) a-t-il | de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain | ils s'uniraient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue | il n'a qu'à se montrer;
Il parle, || et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, | le ciel tremble;
Il voit comme un néant | tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, | vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux | comme s'ils n'étaient pas.

Enfin au troisième acte (scène IV) :

Ce Dieu, || maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel | que l'erreur le figure | à vos yeux :
L'Éternel | est son nom; || le monde | est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble | qu'on outrage,
Juge | tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge | les rois :
Des plus fermes états la chute épouvantable,
Quand il veut, || n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs | à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, | peuples, || en un jour | tout || se vit disperser.

Certainement chez Boileau le vers est frappé dans un moule beaucoup plus uniforme. Cependant en cherchant un peu, on en trouverait qui ont l'allure romantique :

Là | parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est là || que le prélat, | muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, | attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur | brille sur son visage :
Son menton | sur son sein descend | à triple étage;
Et son corps | ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins | sous sa molle épaisseur.

Mais qu'il y a loin de ce rythme, qui côtoie de bien près la monotonie, et de ces timides effets à l'étonnante variété, et aux magnifiques surprises renfermées dans les vers du grand maître, de Victor Hugo :

Non, || ce n'est pas d'amour qu'elle est morte : || pour elle,
L'amour | n'avait encor ni plaisirs ni combats;
Rien | ne faisait encore battre | son cœur rebelle;
Quand tous || en la voyant s'écriaient : || Qu'elle est belle!
Nul || ne le lui disait tout bas.

Concluons et résumons-nous. La versification repose entièrement sur le rythme, sur la division du temps en parties égales. Le rythme est marqué en latin et en grec par l'apparition périodique de syllabes longues, en français par celle des accents toniques, et principalement par la rime. Le temps ne peut pas dépasser une certaine longueur. A côté de la mesure régulière, peut coexister une mesure irrégulière, une mesure à contre-temps, qui rompt la monotonie et d'où l'on peut tirer les plus merveilleux effets en amenant un contraste inattendu et en forçant le lecteur à rattraper par un artifice la mesure normale. Les grands poètes n'y ont pas manqué, à leur insu peut-être; tandis que les réformateurs systématiques ont le plus souvent fait de mauvaise prose sous prétexte de poésie.

J. DELBŒUF.

CATALOGUE DES MANUSCRITS GRECS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES ¹.

Les manuscrits grecs conservés à la Bibliothèque royale de Bruxelles sont au nombre de cent vingt-et-un et la plupart proviennent des bibliothèques des établissements religieux supprimés à la fin du XVIII^e siècle; l'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne ne paraît en effet avoir renfermé aucun manuscrit grec ².

Parmi les établissements monastiques de Belgique, dont les collections ont contribué à former le fonds actuel des manuscrits de la Bibliothèque royale, on doit mettre au premier rang la bibliothèque des Jésuites d'Anvers, qui, dès le commencement du XVII^e siècle, possédait une assez belle réunion de manuscrits grecs. La meilleure partie de ces manuscrits était due au célèbre érudit anversoïis André Schott (1552-1629) ³;

¹ L'importance et l'utilité de cette notice n'échapperont à personne. A moins de passer de longues journées à Bruxelles, il était impossible jusqu'ici de savoir au juste ce que la Bibliothèque royale possède en fait de manuscrits grecs. L'*Inventaire général*, le *Catalogue méthodique* et le *Répertoire onomastique* sont incomplets et renferment de graves erreurs. Grâce à M. Henri Omont, le savant attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris, les recherches deviendront faciles : on a sous les yeux l'indication *exacte* des titres, du contenu, de l'âge et de la provenance des manuscrits grecs de notre principal dépôt. Plusieurs de ces manuscrits sont très précieux. La *Revue* est heureuse de pouvoir offrir à ses lecteurs un travail qui rendra de grands services aux philologues et qui sera certainement accueilli avec faveur en Belgique et à l'étranger. (N. D. L. R.)

² On peut consulter sur l'histoire de la Bibliothèque royale de Bruxelles, la préface de M. Marchal, en tête de l'*Inventaire des mss. de l'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne* (Bruxelles, 1839, in-fol.); l'*Histoire des bibliothèques publiques de Bruxelles*, par P. Namur (Bruxelles, 1840, in-8°); les *Documents pour servir à l'histoire des bibliothèques en Belgique*, par Aug. Voisin (Gand, 1840, in-8°), p. 119 ss., etc.

³ Sur Schott, voyez : A. DE BACKER, *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus* (Liège, 1869-1876, 3 vol. in-fol.) et la *Nouvelle biographie générale* (art. Schott). Cf. aussi les curieux extraits de la correspondance de Schott qu'a donnés Ch. Graux, *Essais sur la formation du*

Sweertius donne à la fin de ses *Athenæ Belgicæ* (1628, in-fol.) ¹, les listes des manuscrits grecs de la maison professe des Jésuites d'Anvers et de ceux d'André Schott, parmi lesquels se trouvent les manuscrits grecs de Pierre Pantin ². Nous possédons du reste le catalogue de ses manuscrits grecs, que Pantin adressa l'année même de sa mort à Jean Meursius; J.-A. Fabricius l'a imprimé tout au long dans le tome XII de sa *Bibliotheca græca*, (1740, in-4°), p. 311-316.

Les autres établissements religieux de la Belgique ne fournirent qu'un très petit nombre de manuscrits grecs, la liste suivante permettra d'en juger ³:

Jésuites d'Anvers,	63	manuscrits grecs.
» de Bruges,	2	» »
» de Bruxelles,	5	» »
» de Douai,	1	» »
» de Louvain,	1	» »
» de Tournai,	1	» »
» d'Ypres,	1	» »

Chartreuse de S. Martin de Gérardmont, 1 ms. grec.

Chanoines réguliers de S. Martin de Louvain, 1 ms. grec.

En 1794, une grande partie des manuscrits grecs de la bibliothèque de Bruxelles fut transférée à Paris; ces manuscrits entrés à la Bibliothèque nationale en 1796 furent rendus à la Belgique en 1815. Depuis cette date, il n'est entré que quelques manuscrits grecs dans la Bibliothèque royale de Bruxelles.

fonds grec de l'Escurial (Paris, 1880, in-8°), pp. 444-50. — J'espère pouvoir prochainement publier un chapitre de l'histoire de la renaissance des études classiques au XVI^e siècle en Belgique, et étudier en détail la formation des bibliothèques de Schott et de Pantin.

¹ Le catalogue des mss. grecs des Jésuites d'Anvers, donné par Sweertius, a été reproduit par Sanderus, *Bibliotheca Belgica* (1641, in-4°), t. I, p. 334-335).

² Pierre Pantin, né à Thielt vers 1556, étudia à Louvain sous Schott, l'accompagna en Espagne et lui succéda comme professeur de langue grecque à Tolède; fut lecteur et bibliothécaire de Garcia de Loaysa, alors archidiacre, plus tard archevêque de Tolède; doyen de Sainte-Gudule de Bruxelles en 1591, il mourut en 1611. Pantin légua à Schott tous ses manuscrits grecs.

³ Les provenances des manuscrits sont toujours indiquées, entre parenthèses, à la suite de chaque notice; elles sont aussi relevées dans l'Index alphabétique.

En 1827, les papiers des Bollandistes, restés dans l'abbaye de Tongerlo pendant la période révolutionnaire, firent retour à la Bibliothèque royale; parmi ces papiers se trouvaient un certain nombre de copies de Vies de saints, en grec, qui forment aujourd'hui dix-sept volumes (n^{os} 105-121) du fonds des manuscrits.

En 1837 deux manuscrits grecs (n^{os} 50 et 68) furent acquis à la vente de la bibliothèque de Rosny (n^{os} 2355 et 2356 du catalogue de vente); il s'en trouvait un autre (n^o 13) dans la bibliothèque Van Hulthem, réunie, cette même année, à la Bibliothèque royale.

En 18... , l'acquisition de la bibliothèque musicale de M. F.-J. Fétis augmenta de deux (n^{os} 8 et 9) le nombre des manuscrits grecs.

Les manuscrits grecs, dont on trouvera plus loin les notices, ont été déjà sommairement décrits, avec les autres manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, dans l'*Inventaire* et le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale des ducs de Bourgogne* (1839 et 1842). Une dizaine des manuscrits grecs de Bruxelles ont aussi fait l'objet de sept *Rapports* de Ph. Bernard, parus dans le *Moniteur Belge* 1843-1845¹.

Pour faciliter les renvois dans l'Index alphabétique qui termine ce catalogue une numérotation factice a été donnée

¹ Une analyse des cinq premiers de ces rapports a été donnée par M. Aug. Scheler dans le *Serapeum*, 1845, t. VI, p. 360-367. J'ai pu consulter à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles sept rapports de Ph. Bernard, tirés à part du *Moniteur Belge*, dont la rareté est peut-être le principal mérite, en voici les titres :

1. Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur au sujet de la paraphrase grecque de Théophile¹ déposée à la Bibliothèque royale, par M. Ph. Bernard, membre correspondant de l'Académie des Sciences et Belles-lettres de Bruxelles. — *Bruxelles, imprimerie du Moniteur belge*, rue N.-D.-aux-Neiges, 1843, in-8°, 13 pages. (La couverture imprimée sert de titre. — Le *Rapport* est daté du 28 décembre 1843).

2. Rapport, etc. sur les manuscrits de Charles Langius², déposés à la Bibliothèque royale des ducs de Bourgogne, par Ph. Bernard, membre, etc. — *Bruxelles, imprimerie du Moniteur belge*, rue N.-D.-aux-Neiges, 36, 1843, in-8°, 16 pages. (La couverture imprimée sert de titre. — Le *Rapport* est daté du 28 juin 1843).

¹ Manuscrit, n^o 613.

² Mss. 744-755.

aux manuscrits, mais immédiatement après ce numéro d'ordre suit, entre parenthèses, la cote sous laquelle chaque manuscrit est conservé à la Bibliothèque royale. Une concordance de ces cotes dans leur ordre numérique avec les numéros d'ordre donnés ici permettra de trouver aisément le numéro sous lequel chaque volume est décrit et donnera en même temps un état des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles ¹.

3. Rapport, etc. sur un manuscrit grec et deux manuscrits latins des lettres de Phalaris ¹, déposés à la Bibliothèque royale, par Ph. Bernard, membre, etc. — *Bruxelles, imprimerie du Moniteur belge*, 1844, in-8°, 23 pages. (La couverture imprimée sert de titre. — Le *Rapport* est daté du 30 janvier 1844).

4. Rapport, etc. sur divers manuscrits grecs contenant la Rhétorique d'Hermogène et autres ouvrages analogues ², déposés à la Bibliothèque royale, par Ph. Bernard. — *Bruxelles, imprimerie du Moniteur belge*, rue N.-D.-aux-Neiges, 36, 1844, in-8°, 29 pages. (Le *Rapport* est daté du 30 juin 1844).

5. Rapport, etc. sur différents manuscrits grecs des œuvres de Philostrate ³, déposés à la Bibliothèque royale, par Ph. Bernard, membre, etc. et bibliothécaire de la Chambre des représentants. — *Bruxelles, imprimerie du Moniteur belge*, 1845, in-8°, 24 pages. (Le *Rapport* est daté du 30 juin 1844).

6. Rapport, etc. sur un manuscrit grec du Lexique de Suidas ⁴, déposé à la Bibliothèque royale, par Ph. Bernard, membre, etc. et bibliothécaire, etc. — *Bruxelles, imprimerie du Moniteur belge*, 1845, in-8°, 34 pages. (Le *Rapport* n'est pas daté).

7. Rapport, etc. sur deux manuscrits déposés à la Bibliothèque royale contenant l'un Abrégé des œuvres ⁵ et l'autre traduction latine des Histoires diverses d'Élien ⁶, par Ph. Bernard, membre correspondant de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique et bibliothécaire de la Chambre des représentants. — *Bruxelles, imprimerie du Moniteur belge, Deltombe, imprimeur*, 1846, in-8°, 40 pages. (Le *Rapport* est daté du 31 décembre 1845).

¹ Mss. 11270-75. — ² Mss. 11276-77, 11280, 11296-98 et 14773. —

³ Mss. 4306-17 (et non 4006-17, donnés par erreur dans le texte du *Rapport*). — ⁴ Ms. 11281. — ⁵ Mss. 1871-77. — ⁶ Mss. 797-98.

¹ Une liste des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles a été dressée en 1871 (d'après l'*Inventaire* de M. Marchal), par M. Eichhoff. Une dizaine de numéros qui figurent dans cette liste ne sont point des manuscrits grecs; je citerai les mss. de Langius (nos 744-53), qui ont fait l'objet du second *Rapport* de Ph. Bernard; un ms. autographe de Th. Canter (no 4251) etc.

LISTE DES NUMÉROS DES MANUSCRITS GRECS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE
BRUXELLES ET CONCORDANCE AVEC LES NUMÉROS DU PRÉSENT CATALOGUE.

613	38	11259	28	11368	92
1282-83	65	11261	22	11369-70	54
1871-77	49	11262-69	64	11371	53
2102-03	26	11270-75	89	11372	63
2302-04	42	11276-77	101	11373	31
2946-50	88	11278-79	76	11374	93
2952-53	52	11280	71	11375	3
2958-60	91	11281	59	11376	102
3529	90	11282	100	11377-80	74
3608	47	11283	44	11381	34
3639	23	11284	12	11382	80
3895-96	30	11288	62	11383-84	94
3932	61	11289	5	11385	17
4146	43	11290	73	11386	32
4152-53	57	11291-93	95	11387	7
4232-34	14	11294-95	72	11388-91	6
4280-83	77	11296-98	69	11400	87
4306-17	58	11299-300	41	11728	25
4476-78	70	11301-16	97	11790	11
4523-24	51	11317-21	98	14124	119
4957	10	11322-26	105	14249	35
5353	84	11328	33	14255	104
5362-64	99	11329-31	85	14612	81
7020-21	37	11332-35	4	14773	68
7683-86	24	11336	1	14774	50
7962-64	106	11337-41	46	14870	19
8108-10	67	11342	56	14969	66
8155-62	112	11343	75	15076	13
8163-69	115	11344	79	18170-73	83
8191-93	118	11345-48	45	18174	82
8229	107	11349	48	18235-36	121
8230	108	11350	60	18864-74	111
8231	109	11351-52	27	18906-12	113
8232-33	110	11353	21	18967	40
8301	29	11354	15	21836	18
8368-71	116	11355-56	36	21942	86
8398-400	120	11357	16	21970	103
8436-38	20	11358	2	Fétis, 1340	8
8450-51	117	11360-63	39	Fétis, 1342	9
8599-600	114	11364-66	55		
8761	96	11367	78		

CATALOGUE

DES MANUSCRITS GRECS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES.

Théologie.

1 (11336). PSALMI DAVIDIS ET CANTICA.

A la fin (fol. 258) on lit : « Ἐγώρασσα ἡς δοξάν Θεοῦ τὸ βηβλίων εἰς μὴ⁸ ἰουλίου εἰς, αὐμγ', m^o. cccc^o. xl^o 3. » et plus bas : « Liber Laurentii ac Joannis Petri Francisci de Medicis, N^o LXXVJ^o. »

XV^e siècle. (Copié par Jean Rhosos). Papier. 258 feuillets, 144 sur 106 millim., rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 38.)

2 (11358). EVANGELIA IV., cum Synaxario (fol. 204).

Au fol. 1 : « Johannes Livineius, canonicus et cantor Antverpiensis, dono Johannis Doverini canonici Leodiensis. » — Miniatures représentant S. Marc (fol. 59^{vo}), S. Luc (fol. 97^{vo}) et S. Jean (fol. 157^{vo}). Au bas de l'encadrement du fol. 1, blason à demi effacé.

XIII^e siècle. Parchemin. 210 feuillets. 155 sur 115 millim., rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers.)

3 (11375). EVANGELIA IV.

XIII^e siècle. Parchemin, ... feuillets, 202 sur 144 millim. Peint.

Rel. anc. estampée. (Capucins de S. Honoré, de Paris).

4 (11382-85). OFFICIA ECCLESIASTICA AD USUM MONASTERII CRYPTO-FERRATENSIS.

Fol. 1 : Ψαλμοὶ τοῦ ὁρθρου. — Fol. 32 : Ἀπολυτίκια τοῦ ὅλου ἐνιαυτοῦ. — Fol. 46^{vo} : Ἀναστάσιμα τῶν ἁγίων, τὴν τοῖς θεοτόκοις αὐτῶν. — Fol. 50 : Κοντανία τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου. — Fol. 53 : Ἀρχή... τῶν εὐχῶν τοῦ ὁρθρου, etc. — Fol. 54 : Ἀρχή... τῶν εὐχῶν τοῦ ὁρθρου, etc. — Fol. 83 : Ἀπολυτίκια τῆς ὅλης ἐξδομάδος. — Fol. 84 : Τροπάρια τῶν ἀναπαυσίμων καὶ κοντανίων. — Fol. 88 : Ἀντίφωνα τῆς θεοτόκου λεγόμενα μετὰ τὴν ἀκολουθίαν.

XVI^e siècle. Papier, 89 feuillets, 210 sur 154 millim., rel. parchemin.

5 (11289). OFFICIA ECCLESIASTICA, cum notis musicis.

Fol. 1 : Ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ οὕτως ψάλλεται παρὰ τοῦ Γαζῆ. Ἄγιος, ἀθάνατος... — Fol. 6 : Ἀρχή... τῶν σημαδίων τῆς ψαλτικῆς τέχνης... Fol. 14 : Ἀκολουθεία τῆς θείας καὶ ἱερᾶς λειτουργίας τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου.

XVII^e siècle. Papier, ... feuillets, 140 sur 100 millim. Rel. veau estampée. (Jésuites de Louvain).

6 (11388-91). OFFICIA ECCLESIASTICA, cum notis musicis.

Fol. 1 : Ἀρχή... τῶν σημαδίων τῆς ψαλτικῆς τέχνης. — Fol. 17 : Ἡ θεία λειτουργία τοῦ μεγάλου Βασιλείου, etc. — Fol. 32^{vo} : Cycli solaris et lunaris. — Fol. 37 : De Bissexto : Τὴν σαρακοστή τοῦ Χριστοῦ... — Fol. 44 : Περὶ τῶν δώδεκα ζῳδίων τὰς ἐνεργίας ἔχοντες προγινωσκτικὸν πῶς βασιλεύει πάσα ἐνατον χρόνος... — Fol. 45^{vo}-51^{vo} : Prières en arabe, à l'usage des Melchites.

- Fol. 53^{vo} : Σελήνοδρομοι. — Fol. 55^{vo} : Tableau de signes célestes.
XVII^e siècle. Papier, 55 feuillets, 146 sur 98 millim. d. rel.
- 7 (11387). OFFICIA ECCLESIASTICA, cum notis musicis.
Stichéaire, septembre-août.
XVII^e siècle. Papier, ... feuillets, 150 sur 100 millimètres. Rel.
veau anc. (Capucins de S. Honoré, de Paris).
- 8 (Fétis, 1340) « HYMNI GRÆCI, cum antiquis notis musicis. »
Au-dessous de ce titre on lit : « Donum v. cl. Sebastiani de Castro
medici serenissimi ducis Mantuæ. »
XVII^e siècle. Papier, 280 pages, 190 sur 135 millim. Rel. maroq.
orange.
- 9 (Fétis, 1342). « OCTOECHUS. »
Copie du ms. Grec 405 de la Bibliothèque nationale de Paris, par
F. L. Perne, mai 1822. — Suivie d'une autre copie de l'*Octoechus*
(Venise, 1578, in- , n° B. 147 de la Bibl. nat. de Paris).
XIX^e siècle. Papier, 204 et 13 feuillets. 292 sur 185 millim. D. rel.
- 10 (4957). HORÆ GRÆCO-LATINÆ.
Fol. 1 : Dessin à la plume représentant S. Benoît. — Fol. 139 :
« Officium pro mortuis. » — Fol. 243 : Septem psalmi pœnitentiæ. » —
On lit au commencement et à la fin différents noms de possesseurs :
« Hujus est possessor Joannes Guillebertus Furnensis, 1569. — Ex
dono Antonii Waeghemaecker sum Guillelmi Mormentini. Modo ex
dono et munere haeredum predicti Mormentini sum Caroli Huveterii,
1572. — Sum Danielis Spitlebrodii. — Ex libris Francisci Philippi
B III, 1712. »
XVI^e siècle. Papier, 295 feuillets, 142 sur 92 millim. Rel. anc.
estampée. (Jésuites d'Ypres).
- 11 (11790). HORÆ GRÆCO-LATINÆ.
XVI^e siècle. Papier, ... feuillets, 140 sur 104 millim. Rel. anc.
estampée. (Jésuites de Bruges). ¹
- 12 (11284). OFFICIUM BEATÆ MARIE.
Ἡ Λειτουργία τῆς ἁγίας Μαρίας ἀεὶ παρθένου. Εἰς τὸν ὄρθρον. Χαῖρε
νεχρησιμοποιή... — avec traduction latine interlinéaire. — Au bas du
fol. 1, on lit : « ad usum fr. Xpophori Parisius Capucini. »
XVII^e siècle. Papier, 101 pages, 170 sur 110 millim. Rel. parchemin.
- 13 (15076). PRECES VARIE.
Page α' : Ἡ τῶν εὐχῶν βίβλος. — Sur le fol. de garde, imprimé : « Ex

¹ Ce manuscrit est ainsi mentionné dans Sanderus, *Bibliotheca Belgica*
ms., 1641, I, p. 280 : « Horæ canonicæ græco-latinae, in-8°. » Doit-on voir
le ms. suivant (n° 12) dans cet article de Sanderus qui suit (ibid.) : « Horæ
B. Virginis, et aliæ orationes græcæ. »

- libris C. Van Hulthem Soc. R. agric. et botan. Gandensis præsidis. •
XVIII^e siècle, Papier, 26 pages, 152 sur 98 millim. Rel. parchemin.
- 14 (4232-34). ORIGENIS, SEVERI ANTIOCHENI ET THEODORI MOPSUESTÆ CATENA IN JOANNEM.
1^o Fol. 1 : « Ὁμιλοῦντες in S. Joannis evangelium caput I, ex catena Græcorum Patrum ... Δημιουργὸν τῶν πάντων... »
2^o Fol. 30 : « Σευήρου ἐπισκόπου Ἀντιοχείας in caput I Joannis ... Εἰπὼν τὸ ἐν ἀρχῇ... »
3^o Fol. 58 : « Θεωδωρου Μοψουεστίας. Μετὰ τὴν εἰς οὐρανὸς ἀνάληψιν ... — Cf. *Caten. PP. in Joannem* a B Corderio (Antverp., 1630, fol.), p. **3.
XVII^e siècle. Papier, 88 feuillets, 200 sur 160 millim. couv. parchemin. (Jésuites d'Anvers. — Schott).
- 15 (11354). SS. BASILII HOMILIÆ IN HEXAMERON ET GREGORII NYSSENI DE HOMINE.
1^o Fol. 1 : S. Basilii Magni homiliæ IX in Hexaemeron. Incomplet du commencement : ... ἐπίπεδον λέγω σχῆμα ...
2^o Fol. : « B. Gregorii Nysseni de homine liber ... Θεωρία τις ἡ ἀριβώτερα ... Desin. : ... κεκριμμένην μὲν ζῶσαν ...
XIII^e siècle, Parchemin, ... feuillets, 186 sur 194 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 33).
- 16 (11357). S. BASILII ADVERSUS EUNOMIUM LIBRI V.
Sur le fol. de garde en tête du volume : Johannes Livineius, cathedralis Antverp. canonicus et cantor. Redemi de libris Joh. Doverini, patricii Bruxellensis ac Leodiensis canonici, 1593, Leodii. »
XVI^e siècle. (Copié par Christophe Awer). 255 pages. 195 sur 130 millim. Rel. anc. estampée (Jésuites d'Anvers).
- 17 (11385). NONNI COLLECTIO HISTORIARUM.
1^o Fol. 1 : Nonni collectio et expositio historiarum quarum S. Gregorius Nazianzenus meminit in priore invectiva adversus Julianum imp.
2^o Fol. 80 : — in II. invectiva adversus Julianum.
3^o Fol. 112 : — in laudatione funebri S. Basilii.
4^o Fol. 129 : — de sacris luminibus.
XVI^e siècle. (Copié par André Darmarios.) 145 feuillets. 208 sur 145 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Schott).
- 18 (21836). S. GREGORII NYSSENI TRACTATUS IN PSALMORUM INSCRIPTIONES.
A la fin (fol. 92), en écriture un peu différente : † τὸ παρὸν βιβλίον ἐγράφη διὰ χειρῶν ἱερέως Ἰωάννου τοῦ Εὐριπίτου ἐπισκελημένου, εἰς Χλόν, ἀγρός, μὴνι αὐγούστῳ. Sur le fol. de garde, en tête du volume : « Ex libris Wilhel. Lundani, 1576. »
XVI^e siècle. Papier, 92 feuillets, 210 sur 150 millim. Rel. parchemin.
- 19 (14870). S. GREGORII NYSSENI DE BEATITUDINIBUS.
A la fin (fol. 65), on lit : Τελευταῖαντος φεῦ τοῦ λογοθέτου ἀνεπλήρωσα ἐγὼ

τὸ ἐλλείπον τοῦτο τοῦ ζ' α' τρέχοντος ἔτους, ἐν μηνὶ Σεπτεμβρίῳ, ἰνδ. ιβ'. — et en tête du volume cette autre note : † Τὸ παρὸν βιβλίον ὃ περιέχει λόγους τοῦ Νύττης Γρηγορίου ἐγγραφή διὰ χειρὸς τοῦ ποτὲ λογοθέτου Ἀλεξάνδρου υἱοῦ δηλαδὴ ἱερακὸς τοῦ μεγάλου λογοθέτου... ἐν τῷ πατριαρχικῷ οἰκουμένικῳ θρόνῳ τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἀκμαζαντος, οὗ καὶ ἡ ἐν τῇ τέλει τοῦ βιβλίου ἐσχάτη σελίς ἰδιόχειρος ὑπάρχει ἀναπληρώσαντος τὸ ἐλλείπον διὰ τὸ τελευτῆσαι τὸν ῥηθέντα ὕπὸν αὐτοῦ πρὸ τοῦ λαβεῖν πέρας τὸ βιβλίον καθὰ καθεῖνος ἐκεῖτη σημείει ἰδίᾳ χειρί.

Copié en 1593. Papier. 65 feuillets à 2 col., 198 sur 126 millim., Rel. orientale. (Ex libris gravé de Frederic North.)

20 (8436-38). S. GREGORII NYSSENI EPISTOLA DE VIRGINITATE.

XVI^e siècle. Papier, ... feuillets, 236 sur 170 millim. Couv. en parchemin. (Jésuites d'Anvers).

21 (11853). S. JOANNIS CHRYSOSTOMI HOMILIÆ XXI. AD ANTIOCHENOS.

Sur le fol. de garde en tête, on lit : « Legatum Johannis Doverni, patricii Bruxellensis ac canonici Leodiensis. — Contuli cum antiquissimo codice in membrana descripto, qui apud D. Vamesium Lovanii servatur, in quo erant orationes XXI. et cum altero chartaceo valde vitioso. »

XVI^e siècle. (Copié par Christophe Auer). 683 pages. 218 sur 148 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers).

22 (11261). S. JOANNIS CHRYSOSTOMI HOMILIÆ XXI. AD ANTIOCHENOS.

Fol. . Ejusdem homiliæ de similitudine et ira deponenda, — in parabolam mille talentorum (fol.), — in magnam hebdomadam (fol.).

Au fol. 1, on lit : « Ex D. Johannis Doverni, canonici Leodiensis apographo, 1572, descripsit Jo. Livineius. »

XVII^e siècle. Papier, 91 feuillets, 283 sur 198 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers).

23 (3639). S. JOANNIS CHRYSOSTOMI HOMILIÆ II-XXI. AD ANTIOCHENOS.

XVI^e siècle. Papier, ... feuillets, 294 sur 200 millim. Rel. estampée. (Martinien de Louvain) ¹.

24 (7683-86). SS. JOANNIS CHRYSOSTOMI ET GREGORII NAZIANZENI EPISTOLÆ.

XV^e siècle. Papier, ... feuillets, 329 sur 225 millim. D. rel. (Viglius).

25 (11728). S. JOANNIS CHRYSOSTOMI EPISTOLÆ (numero 43).

XVI^e siècle. Papier, pages 105-136, 328 sur 218 millim. D. rel.

(A continuer).

¹ Dans le catalogue des mss. de la bibliothèque des chanoines réguliers de S. Martin de Louvain, rédigé en 1639, et publié par Sanderus, *Bibliotheca Belgica ms.*, II, p. 218 : « D. Joannis Chrysostomi ... Homiliæ ad populum Antiochenum, græce. »

COMPTES RENDUS

Cours d'histoire de Belgique, à l'usage de l'enseignement moyen du 1^{er} et du 2^d degré, par A. LALLEMAND et F. A. MOUZON. Liège, Dessain, 1884. — Un volume cartonné, de 310 pages in-12, avec cartes et vignettes intercalées dans le texte. Prix 2 francs.

Il est utile et même nécessaire que l'enseignement, en toutes matières, s'appuie sur un texte qui vienne en aide à la mémoire de l'élève et épargne une trop grande fatigue à son attention. Cela est surtout vrai de l'instruction primaire et moyenne. Délivré de la préoccupation d'être peu ou mal compris, le maître pourra consacrer tout son temps à l'explication orale qui, par les détails et les déductions, rendra sa leçon aussi fructueuse qu'attrayante.

Il n'est donc pas étonnant que l'on voie se multiplier les manuels. Ne nous plaignons pas de cette abondance : elle atteste chez nos professeurs des habitudes laborieuses et le louable désir de faire porter le meilleur fruit à leur enseignement. Cette multiplicité présente d'ailleurs le grand avantage de fournir au maître l'outil qui lui convient, en lui permettant de choisir, parmi les livres classiques, celui qui répond le mieux à sa propre façon de comprendre et de traiter son enseignement. Il importe, en effet, que celui-ci puisse n'être que le *développement* du texte et n'en soit pas le continuel *redressement*, ce qui mettrait l'élève dans la fâcheuse alternative de se défier de son livre ou de son professeur.

Rien n'est plus difficile que de faire un bon manuel d'histoire, si l'on songe qu'il doit présenter un tableau *concis* et *judicieux* des faits où les choses secondaires disparaissent devant les principales. Ses qualités maîtresses doivent être l'*exactitude* et la *précision*. Il s'en suit qu'il y va de l'intérêt de tous de soumettre les ouvrages de ce genre à une critique à la fois sérieuse et bienveillante, qui, tout en applaudissant aux intentions ou aux mérites de l'auteur, lui signale les défauts à corriger ou des améliorations à introduire.

MM. Lallemand et Mouzon n'en sont pas à leur coup d'essai, et le livre qu'ils viennent de publier est le sixième qui sort de leur active et féconde collaboration. Les premiers étaient destinés à certaines classes déterminées, ou bien à des écoles moyennes ou primaires; celui-ci est annoncé comme étant « à l'usage de l'enseignement du 1^{er} et du 2^d degré ». Nous éprouvons quelque surprise à ce sujet, comprenant difficilement que le même manuel puisse servir à ces deux fins. Nous verrons plus loin si nous aurons à revenir sur cette impression.

L'ouvrage est divisé en treize sections. La première traite de l'*époque préhistorique*; les quatre dernières de la *domination française* (1794-1814), du *régime hollandais*, de la *Belgique indépendante*, et de la *Constitution de 1831*. Les huit autres divisions sont conformes à l'usage généralement adopté.

Sans vouloir condamner le plan suivi par les auteurs, nous tenons cependant à leur soumettre quelques observations. Pour ce qui concerne les temps préhistoriques, la domination franque, les périodes féodale et communale, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit, dans cette Revue, à propos du livre de M. Roland ¹. D'ailleurs, sur le dernier point les auteurs nous donnent raison eux-mêmes, puisqu'ils disent à la page 98 : « de ce qui précède, il résulte que les communes ne constituent » pas, même à l'époque de leur complet épanouissement, une » phase nouvelle et distincte dans notre histoire : elles faisaient » partie intégrante du système féodal et y introduisaient un » nouvel élément de complication ».

Les auteurs ont eu l'excellente idée de présenter, au milieu ou à la fin de chacune des principales périodes, un tableau d'ensemble retraçant, à grands traits, la situation politique du pays ou l'état général de la civilisation. Tels sont les chapitres intitulés : *des trêves de Dieu et des Paix publiques*; — *la Belgique après les croisades*; — *Coup-d'œil sur la vie intérieure des communes*; — *état de la civilisation à l'époque des ducs de Bourgogne*; — *l'époque de Charles-Quint*; — *Coup-d'œil sur le XVII^e siècle*. Complétés et vivifiés par la parole du maître, qui saura y ajouter ce qui leur manque parfois au point de vue de l'exactitude scientifique, ils pourront faire le sujet d'une intéressante

étude comparative sur les transformations de notre vie sociale et politique aux différentes époques de l'histoire.

Nous aimons moins les chapitres intitulés la *Féodalité* et les *communes* (pp. 51 et 95), qui servent, l'un et l'autre, d'introduction aux époques féodale et communale. Il nous semble qu'ils seraient mieux à leur place dans un manuel d'histoire du moyen-âge, où, par suite de l'impossibilité de traiter à part l'histoire de chaque pays, il faut bien s'en tenir à des généralités. Sans doute, ils sont bien faits et exacts dans l'ensemble; mais il s'y rencontre aussi des détails qui ou bien ne s'appliquent pas à notre pays, ou bien sont absolument controuvés. C'est surtout dans le chapitre relatif aux communes que nous avons à signaler ces erreurs. Ainsi, nous ne pouvons admettre sans réserves la distinction établie par les auteurs entre les trois espèces de chartes (p. 97). D'autre part, s'ils ont raison de dire que « la ville-commune était, au « point de vue du droit public, un être » collectif placé vis à vis du prince dans une situation analogue » à celle des seigneurs féodaux », — l'assertion qu'elle « pouvait » perdre ses privilèges pour crime de félonie » nous semble hasardée à l'excès. Enfin, nous devons signaler surtout la phrase suivante : l'*administration* « était confiée à des magistrats municipaux choisis parmi les habitants et formant le *commun conseil*, qui se composait de vingt-quatre membres élus par la » commune ». Nous avons déjà eu l'occasion de signaler la même erreur¹, et nous nous demandons où les honorables auteurs sont allés puiser cette étonnante assertion. Est-il besoin de rappeler ici que les échevins étaient à la fois *juges* et *administrateurs*? Veut-on parler peut-être des assemblées populaires, qui sous le nom de *Collace*, *grande commune*, *large conseil*, etc. apparaissent à la période démocratique de nos communes? Mais on ne saurait ignorer que le nombre de leurs membres et leur mode de composition variaient d'une localité à l'autre. — Et un peu plus loin (p. 100), nous demanderons à MM. L. et M. comment ils peuvent avancer des propositions comme celle-ci : « le commerce, *affranchi des péages de toute nature* (c'est » nous qui soulignons) qui, sous le nom de *barrières*, de *tonlieux*, de *droits d'étape*, en paralysaient le libre essor, fit

¹ *Revue de l'Instr. publique*, tome XXVII, p. 60.

» affluer. etc. » — « tout ce qui intéressait l'administration de » la commune était réglé par des magistrats (nous soulignons » encore) *issus de l'élection, ou désignés par le peuple lui-même,* » *convoqué, pour émettre son avis, sur la place publique, au son » de la cloche du ban !* » — Ce que les auteurs disent des quatre confréries militaires (p. 102) s'applique-t-il à toutes les grandes communes du pays ? — Est-ce que le tableau qu'ils tracent de l'influence des communes (p. 103) n'est pas empreint d'un optimisme un peu exagéré ? — Et puisque nous sommes sur ce chapitre, il est absolument inexact de dire qu'en 1300 » les gens de métier avaient obtenu la prépondérance « au sein des communes » — Il aurait suffi d'un peu d'attention pour éviter » ces imperfections.

Les cartes explicatives insérées dans le texte sont généralement bien faites, et suffisamment claires. Nous estimons toutefois que celles qui représentent *la Gaule à l'époque de Clovis, l'empire de Charlemagne et le royaume des Pays-Bas* sont d'une utilité contestable. Dans celle de *la Lotharingie* (p. 70), les divisions devraient être plus nettement marquées. Celle qui nous montre *la Belgique sous la domination française* est-elle bien exacte dans sa partie septentrionale ? Enfin, nous demanderons pourquoi, dans la carte intitulée : *les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies*, les premiers portent le nom d'*États de la Fédération d'Arras* ? — Quant à la grande carte, représentant *la Belgique féodale*, elle manque tout-à-fait de clarté ; mais il serait facile de remédier à ce défaut en la coloriant à teintes plates.

En ornant leur livre de vignettes, les auteurs ont voulu sans doute se conformer à l'excellent précepte pédagogique qui recommande de s'adresser à la fois aux yeux et à l'esprit de l'élève. Rien de tel, en effet, qu'un dessin bien fait, pour faire comprendre et saisir les choses, surtout lorsqu'il s'agit de décrire un objet d'art ou un monument. Mais pour que ce but éminemment utile soit atteint, il faut que les illustrations soient parfaitement exécutées, et surtout bien choisies. Or, sous ce dernier rapport, nous avons le regret de dire aux auteurs qu'ils n'ont pas été particulièrement heureux. Les vignettes qui représentent un *château féodal*, un *chevalier*, un *moine*, un *pèlerin* et nos rois Léopold I et Leopold II, sont absolument puériles, et partant de nature à faire tort à leur livre en lui donnant un aspect enfantin qui ne cadre pas avec sa valeur réelle.

Par contre, les tables généalogiques, placées à la fin de l'ouvrage, seront très utiles aux élèves pour se reconnaître dans le dédale généalogique des familles souveraines. Une seule observation : nous aurions préféré, là où il n'y a pas filiation directe, voir mettre à côté du nom les mots *frère, neveu, etc.*, de manière à faire saisir comment la principauté a été transmise.

Nous n'avons également que des éloges à donner aux « Notions sur la Constitution » qui terminent l'ouvrage. C'est court et substantiel. Nous relevons cependant une omission : il n'est pas dit que la cour de cassation juge les ministres.

Ces diverses observations ne nous empêchent pas de reconnaître et de répéter que le plan de l'ouvrage est bien conçu. Il atteste chez les auteurs, non seulement un savoir réel, mais une longue et judicieuse pratique de l'enseignement. L'exécution en est, sous plusieurs rapports, également digne d'éloges : le récit, clair et substantiel, est souvent relevé par des détails intéressants ou des aperçus ingénieux ; en un mot, il est agréable à lire. Aussi n'avons nous guère de critiques à formuler au sujet du style. Nous signalerons, en passant, une tournure peu correcte : « ils concurent de leurs forces une confiance aveugle, dont les conséquences etc. (p. 136), — l'emploi abusif de *mariër* pour *épouser* (1^{re} table généalogique) — et quelques fautes typographiques : *Eerlijke vrede* pour *heerlijke vrede* (p. 76), l'an mille pour l'an mil, *Bouvignes* pour *Bouvines* (p. 115), *conserva* pour *conservât*, *Mandragon* pour *Mondragon* (p. 243), *Conseil de guerre* pour *Conseils de guerre* (p. 103). Enfin nous ne savons pourquoi les auteurs décorent d'un accent circonflexe Louis de Male et la Male St-Martin.

Ces qualités de composition et de style sont sans doute précieuses dans un livre classique. Malheureusement, l'ouvrage de MM. L. et M. pêche, en maints endroits, au point de vue de la précision, et parfois même de la vérité historique. A côté d'un très petit nombre de fautes graves constituant de véritables erreurs, il y a bon nombre d'inexactitudes, d'indications incomplètes, d'assertions erronées ou contestables. Nous reconnaissons volontiers que beaucoup de ces imperfections proviennent, en quelque sorte forcément, de la grande concision du récit et que l'enseignement oral du maître les redressera aisément. Si nous les signalons, ce n'est point pour le vain plaisir de faire étalage d'érudition ; c'est parceque nous ne saurions trop répéter que,

dans un livre de classe, la qualité maîtresse doit être l'exactitude. Nous le faisons d'autant plus tranquillement, que, dans beaucoup de cas, il suffira de légères retouches, d'un mot ajouté ou retranché, pour faire disparaître ces imperfections. Ceci dit, nous allons passer en revue les principaux points que nous voulons recommander à l'attention des auteurs.

I. — Nous ne reviendrons pas sur les observations que nous avons faites relativement aux communes, mais nous sommes étonnés de voir les auteurs répéter les erreurs en quelque sorte stéréotypées relativement à Jacques Van Artevelde. Pour eux, le capitaine gantois est toujours *Ruwaart de Flandre*; il est le gendre de Sohier le Courtraisien; il « conçoit l'idée de faire » prononcer la déchéance du comte et de le remplacer par un « des fils du monarque anglais »; il est assassiné par *Gérard Denys*. — Dans la période espagnole, nous avons à relever également deux erreurs graves. MM. L. et M. confondent avec le conseil privé la consulte formée de Granvelle, de Viglius et de Berlaymont; parmi les autres membres du Conseil d'État, ils font de Philippe de Staden, *Seigneur de Glayon* et de Philippe de Montmorency, *comte de Hornes*, un seul et même personnage¹. — Nous lisons, à la page 232, que le conseil des troubles *était presque exclusivement composé d'espagnols* : la vérité est que, des douze membres du tribunal, trois seulement étaient espagnols : *del Rio, Rhoda et Vargas*.

II. — Beaucoup d'autres inexactitudes sont encore à signaler. Nous allons les relever, à fur et à mesure qu'elles se présentent dans le texte, sans chercher à les classer par rang d'importance; plusieurs d'entre elles ne sont que de simples inadvertances. — (P. 38) « Carloman paraît avoir été sacrifié » il faudrait dire *la famille de Carloman*, etc. — En retraçant l'organisation carolingienne impériale, il n'y a guère lieu de parler de *duchés*, (p. 141), et il faut dire *centenies ou* (et non *et*) *vicairies*, les deux termes étant synonymes. — (P. 77) Baudouin VII se réserva

¹ En parlant des institutions de Philippe-le-Bon, les auteurs ont encore fait une confusion du même genre. En effet, ils parlent, sans dire ce que c'était, du *Grand Conseil privé*. Nous leurs ferons observer qu'ici *grand* et *privé* sont deux termes qui s'excluent. En réalité, il y avait le *Grand Conseil* (qu'il ne faut pas confondre avec le Grand Conseil ou Parlement de Malines) et le *Conseil privé*.

à lui seul le droit de chasse. — Que vient faire dans le *Traité de Melun* la prétendue clause relative au comté de Namur? — Robert d'Artois était le *cousin* et non le *beau-frère* de Philippe-le-Bel; et, à ce propos, nous trouvons singulière l'idée de qualifier Charles de Valois, frère du monarque, par la simple dénomination de *gentilhomme français*. — Ce fut Philippe V le Long qui conclut la paix de 1320 avec les Flamands, et non Philippe-le-Bel (mort en 1314). — Charles-Quint est né le 25 et non le 15 février 1500, et il est inexact de dire que, « le 25 octobre 1555, il renonça à la couronne d'Espagne et à la souveraineté du Pays-Bas » : ce fut cette dernière seule qu'il abdiqua. — Page 219, au lieu de *la Chambre des Comptes*, il faut *les Chambres* (il y en avait trois). — A la page 230, il est dit que : « les deux députés périrent en Espagne dans des *circon-* » *stances criminelles*, révélées, il y a peu d'années, par les » archives du donjon de Simancas » : cela n'est avéré que pour Montigny, et non pour de Berghes. — Ce ne fut pas un mois *après*, mais cinq jours *avant* la Pacification que don Juan arriva à Luxembourg. — Ce fut *après*, et non *avant* le coup d'état de ce dernier, que le prince d'Orange entra à Bruxelles. — Ce fut contre *l'armée des États*, et non contre les troupes de Jean Casimir et du duc d'Alençon que don Juan combattit à *Rymenam*. — Maurice de Nassau, à la mort de son père, avait *dix-sept* et non *vingt-sept* ans; donc, il ne *s'était pas déjà révélé*, mais il *se révéla* comme un général accompli. D'autre part, quand les auteurs disent que les États lui conférèrent *le pouvoir*, ils emploient un terme évidemment impropre. — Enfin, à la page 255, nous constatons encore une erreur notable : le comte de Warfusée, y est-il dit, « proscrit de la ville, avait espéré » rentrer à ce prix en grâce auprès de l'évêque ». Le fait est que, condamné aux Pays-Bas pour malversations et exécuté en effigie à Bruxelles, Warfusée avait trouvé asile et bon accueil à Liège et que, désireux d'obtenir sa grâce du gouvernement espagnol, il avait espéré s'assurer auprès de lui l'appui de Ferdinand de Bavière en délivrant celui-ci de La Ruelle par un meurtre. — Disons enfin, pour terminer cette énumération; que le désir d'être concis à amené les auteurs à présenter un certain nombre de faits importants d'une manière trop sommaire, voire incomplète, parfois même inexacte. Tel est le cas, entre autres, pour Jacqueline de Bavière, Hugonet et Humber-

court, le Sanglier des Ardennes, la captivité de Maximilien à Bruges, la Concession Caroline, l'expédition de Requesens contre la Zélande, l'édit perpétuel de Marche-en-Famenne. — Dans l'histoire de Charles-le-Téméraire, les auteurs disent (p. 186) qu'il « parvint à faire reconnaître ses droits éventuels à l'empire d'Allemagne ». Le dernier mot est de trop, et la phrase est ambiguë. Il vaudrait mieux, nous semble-t-il, dire : il parvint à se faire attribuer des droits éventuels, etc. — Enfin, on ne voit pas comment ni pourquoi il alla faire la guerre aux Suisses.

III. Il nous reste à signaler aux auteurs quelques assertions erronées ou discutables. Nous rangeons parmi les premières celles qui suivent. — (P. 117) « puis, après s'en être séparée sous prétexte qu'il avait jadis reçu les ordres religieux, » etc. Nous ferons observer que ce n'était pas un *prétexte*, mais un *motif de droit* parfaitement valable. — « Le Limbourg fut réuni » au duché » (p. 127) et « le règne de Jean-le-Victorieux avait » procuré au duché, outre un accroissement considérable de » territoire » (p. 136). Le Limbourg fut si peu réuni au Brabant qu'il conserva ses lois, ses états, son organisation particulière ; la victoire de Woeringue n'amena entre les deux pays que ce qu'on appelle aujourd'hui une *union personnelle*. — Enfin (p. 296), la phrase : « Le lendemain des funérailles royales, le » 17 décembre, il fut proclamé roi des Belges, dans une assemblée des deux chambres » prise à la lettre, constitue une hérésie constitutionnelle. Aux termes de notre pacte fondamental, la royauté est héréditaire, et Léopold II, en prêtant serment devant les deux Chambres réunies, prit simplement possession de ses pouvoirs constitutionnels, et fut, comme on disait anciennement, *inauguré*.

Comme assertions hasardées ou contestables, nous avons également plusieurs exemples à citer. — (P. 59) St. Hubert, fils d'un duc d'Austrasie ? — (P. 66) « Robert-le-Frison avait » embrassé le parti du pontife (Grégoire VII) contre le clergé. » Il était doué de sentiments très religieux. » Le fait d'avoir voulu, à deux reprises, imposer un évêque de son choix à Terouenne, et celui d'avoir soumis le clergé à l'onéreux *droit de dépouille* ne plaident pas complètement en faveur de cette thèse. — (P. 108) « C'est pendant le règne de Robert II de Jérusalem » que la plupart des villes flamandes obtinrent leurs premiers » privilèges municipaux » [?] — (P. 157) Une bataille sanglante

eut lieu dans les rues de Gand [?]. — La bourse « se tint d'abord et » longtemps dans la rue, devant la maison de la famille Van » der Beurse, d'où elle paraît avoir tiré son nom » (p. 181). Nous renvoyons les auteurs à l'intéressante étude de M. Ch. Verschelde *sur les noms des rues et des maisons de la ville de Bruges*. Ils y verront que la maison des Van der Beurse fut bâtie en 1453, et que la bourse ou réunion des marchands existait sans doute bien longtemps auparavant. — (P. 162) « La boussole » n'étant pas encore appliquée aux navires » (au 14^e siècle ?) — Les auteurs parlant, à la page 165, des hôtels de ville et des beffrois, disent que les plus remarquables, construits ou commencés sous le régime communal, sont ceux de Bruges, de Gand et d'Ypres. S'il s'agit des beffrois, ils ont raison; pour ce qui est des hôtels de ville, ils se trompent en ce qui concerne celui de Gand qui ne fut commencé qu'en 1518. — La date de la construction de l'église de St. Bavon à Gand n'est également pas exacte. — (P. 179) « En déguisant son despotisme sous les dehors du faste et des grandeurs, si contraires aux habitudes modestes et sérieuses de nos ancêtres, Philippe-le-Bon » etc. Que sous ce prince les habitudes de luxe se soient étendues et généralisées, d'accord; mais elles existaient antérieurement à lui, tant parmi le peuple qu'à la cour de nos divers souverains locaux. — Nous n'oserions pas l'affirmer, mais nous sommes tentés de croire que le *landjuweel* d'Anvers, dont les auteurs font honneur à l'époque bourguignonne devrait être reporté au siècle suivant, peut-être bien à l'année 1561. — Les États généraux « lui donnèrent pour époux Maximilien d'Autriche » (p. 192). — Les États-généraux n'eurent aucune part à la négociation de ce mariage qui fut conduite principalement par la duchesse douairière Marguerite d'York. — « Il n'y eut que la principauté de Liège » qui conservât son indépendance, et encore était-elle, de fait » soumise à l'autorité du pouvoir central ». C'est beaucoup dire et l'assertion est trop absolue; qu'est-ce d'ailleurs que ce *pouvoir central*, à propos de Liège? Nous savons bien qu'il s'agit ici du Gouvernement des Pays-Bas, mais encore faut-il le dire. — Pour terminer, nous relevons, comme une simple inadvertance et sans y attacher autrement d'importance, la phrase suivante (4^e croisade : p. 83) « le passé avait montré combien » il était nécessaire pour garantir le succès de l'avenir, d'avoir » en Asie un empire *chrétien* comme base d'opération ».

IV. — Enfin, les auteurs ont quelque fois des exagérations de pensée et de langage qu'il importe de rectifier dans l'intérêt de la vérité historique. — (P. 198) « Les grands eussent rougi de savoir lire et écrire. » [Comment, en plein quinzième siècle?] — (P. 224) « La Belgique était unifiée, soumise au même régime, » aux mêmes lois »; — quelques lignes plus loin : « le pouvoir » absolu triomphant » (!); — et à la page suivante : « le manque » de sécurité pour les habitants paisibles, obligés de se construire des maisons comme des forteresses, etc. » tout cela au temps de Charles-Quint!

Ces observations critiques, plus nombreuses qu'importantes, témoignent de l'attention avec laquelle nous avons examiné le livre de MM. Lallemand et Mouzon; elles ne nous empêcheront pas de reconnaître qu'il est bien fait. Expliqué et commenté par un maître capable, il pourra être utilement employé pour l'étude *élémentaire* de l'histoire nationale. Nous ne faisons nulle difficulté pour dire que beaucoup de ces remarques n'auraient pas de raison d'être si l'ouvrage était seulement destiné à l'enseignement moyen du second degré et aux classes inférieures des athénées et collèges. Mais, comme nous l'avons dit en commençant cet article, il est présenté comme devant servir pour le cercle entier de l'enseignement secondaire. Force nous est de faire à cet égard des réserves expresses. A notre avis, ce manuel ne satisfait pas assez aux exigences qu'on peut formuler pour un livre destiné à des élèves de rhétorique. Il manque de précision scientifique dans l'exposé des faits et n'est pas assez complet dans ses parties essentielles. La lutte des communes de Bruges et de Gand contre Philippe-le-Bon, la révolte de Gand sous Charles-Quint sont racontées d'une façon par trop sommaire. L'insurrection des Pays-Bas, depuis le départ de Philippe II jusqu'à la capitulation d'Anvers, tient en quinze pages; toute l'histoire du XVI^e et du XVII^e siècle n'en occupe que trente-cinq. Nous reconnaissons très volontiers que le récit de ces dramatiques événements est vivement mené : très suffisant pour les deux premiers cours concentriques, il nous semble n'être ni assez détaillé ni assez approfondi pour les classes supérieures. Au surplus, nous pouvons dire la même chose de l'ouvrage tout entier.

Nous ignorons si les auteurs croiront devoir se rallier à notre appréciation; ce que nous savons, c'est qu'ils ont l'expérience et le talent nécessaires pour réussir, avec un peu de soin et d'attention, à faire un bon manuel d'histoire nationale.

P. J. WOUTERS.

Studien und Forschungen auf dem Gebiete der homerischen Gedichte und ihrer Literatur von Dr H. K. BENICKEN. Innsbruck, Wagner, 1883. CCXLVII — 1312 pp. in-8°.

M. Benicken n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Il a fourni à la *Revue de l'Instruction publique* plusieurs articles intéressants, et l'on a rendu compte ici même de quelques-uns de ses ouvrages. On sait que M. Benicken s'est consacré à l'étude de la question homérique. Disciple de Lachmann, il s'est proposé de mettre en pratique et de développer la fameuse théorie de son maître, la *Lieder-Theorie*. Le volume qu'il vient de publier traite du 12^e et du 13^e poème (lied) de la *Colere d'Achille* contenus dans les chants XIII, XIV et XV de l'Iliade. M. Benicken a réuni, discuté et passé pour ainsi dire au crible tout ce qui a été écrit sur la matière depuis Fr. Aug. Wolf.

Les érudits allemands ne se rebutent pas facilement; il n'est guère de tâche, si pénible et si minutieuse qu'elle soit, qui soit de nature à les faire reculer. Nous doutons cependant que, même dans son pays, M. Benicken trouve beaucoup d'imitateurs. La somme de travail qu'il a dû dépenser pour amasser et coordonner ses matériaux et pour rédiger ce livre de plus de quinze cents pages, est véritablement effrayante. On peut faire ses réserves sur la théorie qu'il a embrassée, on peut critiquer la composition de l'ouvrage, trouver à redire à certains détails, mais on ne peut refuser un témoignage d'estime et de sympathie au philologue qui, dans une petite ville de l'Allemagne du Nord, au milieu des travaux du professorat et d'obstacles de toute sorte, a déployé une pareille activité et a fait preuve d'un pareil dévouement à la science.

L'auteur, dans sa préface, reconnaît lui-même, avec une rare et touchante modestie, les imperfections de son œuvre. Il avoue

qu'on y trouvera peu de chose de neuf et qu'elle laisse à désirer au point de vue de la forme.

Les *Studien und Forschungen* ne sont, en effet, ni commodes à manier¹ ni agréables à lire. Mais c'est une mine de renseignements utiles, un répertoire indispensable à tous ceux qui désirent approfondir la question homérique.

Ce genre d'ouvrages ne se prêtant pas à l'analyse, nous devons nous en tenir à ces remarques générales.

P. T.

Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme, par HENRI GOELZER, *Maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, Docteur es lettres*. Paris, Hachette, 1884. Un vol. in-8° de XII-472 pp.

L'étude vraiment scientifique de la grammaire des langues anciennes, si longtemps négligée en France, a reconquis dans ces dernières années une bonne partie du terrain perdu. Le livre de M. Goelzer est un témoignage éloquent de cette renaissance. La solidité de la méthode, l'exactitude des recherches, une science grammaticale étendue et sûre, un esprit de généralisation qui, tout en se maintenant dans de justes bornes, donne de la vie et de l'intérêt aux détails les plus minutieux et en apparence les plus arides, telles sont les qualités que nous sommes heureux de signaler dans cette *Étude de la latinité de Saint Jérôme*. Inutile de dire que M. Goelzer, qui a été à bonne école², est au courant des travaux modernes qui, de près ou de loin, se rapportent au sujet qu'il a traité.

L'*Introduction* est destinée à caractériser la latinité de Saint Jérôme, à déterminer les différentes causes qui ont contribué à la former et les différents éléments qui la composent. Comme elle renferme en quelque sorte la quintessence de l'ouvrage, on nous saura gré, pensons-nous, d'en faire une courte analyse.

Pour se faire une idée juste de la langue de Saint Jérôme, il faut

¹ Il n'y a point de division en chapitres, point d'arrêt ni de résumé dans cet énorme volume. Mais les en-tête des pages facilitent un peu les recherches. L'auteur promet, du reste, de donner au public un index détaillé, qui formera un fascicule à part.

² M. Goelzer est l'élève de Charles Thurot. Il a dédié son livre à M. Benoist, qui, par ses encouragements et ses conseils, a remplacé ce maître regretté.

étudier non-seulement ses écrits littéraires (*Lettres, Vies des Saints, etc.*), mais encore ses écrits théologiques. Sa latinité se révèle sous des aspects divers suivant qu'on la considère dans l'une ou dans l'autre de ces deux classes d'écrits. La première nous montre en Saint Jérôme le disciple de Donat et l'admirateur, l'émule de Cicéron et des autres grands écrivains latins; la seconde, le docteur chrétien, l'austère interprète de la parole divine, moins soucieux de bien dire que de rendre avec précision et énergie des pensées nouvelles et des sentiments nouveaux. Chez le prêtre de Stridon, à la fois lettré et théologien, le génie chrétien s'unit à la culture païenne; et le double caractère de ce puissant esprit se reflète jusque dans son langage.

La révolution que le christianisme opéra dans la conscience des peuples entraînait nécessairement une révolution dans le vocabulaire. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si Saint Jérôme usa largement du néologisme. Les noms abstraits notamment abondent dans ses écrits; en cela, d'ailleurs, il n'a fait que suivre une tendance à laquelle le latin obéissait depuis longtemps et que se conformer à un besoin réel, celui d'exprimer les idées spéciales à la philosophie et à la théologie. Comme les autres Pères, il a admis en outre un grand nombre de mots grecs; mais beaucoup de ces termes, tirés des livres saints et relatifs aux principaux mystères de la religion chrétienne, étaient pour ainsi dire consacrés. Dans la création de mots composés, Saint Jérôme est loin d'avoir les mêmes scrupules que les écrivains latins de l'époque classique. On ne peut lui en faire un crime : ces mots, souvent expressifs et énergiques, furent des acquisitions durables pour la langue et passèrent en partie dans les idiomes modernes. — L'influence du christianisme se manifeste non-seulement par l'accroissement du fonds de la langue, mais aussi par les changements dans la signification des mots. Ici, nous laissons la parole à M. Goelzer (p. 28-29) :

« Parmi les changements de sens, les uns ont été imposés par les besoins de la langue ecclésiastique et par une analyse plus complète et plus pénétrante des idées et des sentiments humains; les autres ont subi simplement l'influence qui pousse la pensée à renouveler constamment son expression. Saint Jérôme emploie souvent les mêmes mots que Sénèque, par exemple, mais il ne leur donne pas le même sens; ce n'est pas plus extraordinaire que de voir Sénèque changer la signification des termes cicéroniens dont il se sert. Au contraire, la langue ecclésiastique a marqué d'un trait particulier les changements qu'elle a introduits dans la signification des termes.

» Pour désigner les idées religieuses, les auteurs chrétiens ne trouvaient en latin que des mots entachés de paganisme; il y avait là une sérieuse difficulté à vaincre. Cette difficulté, les auteurs du Nouveau Testament en grec l'avaient déjà rencontrée, et ils l'avaient surmontée en empruntant le grec parlé par les Juifs et en développant, en approfondissant les anciennes significations. Comme l'avaient déjà

» fait les Septante, ils prenaient un mot grec qui était la traduction
 » exacte d'un mot hébreu dans son sens premier, donnaient à ce mot la
 » même acception dérivée qu'avait reçue le mot en hébreu, et sur ce
 » sujet ils greffaient, pour ainsi dire, les nouvelles significations qu'ils
 » attribuaient au mot. Ainsi, dans le sermon sur la montagne, le mot
 » *δικαιοσύνη* signifie *aumône*, mais comment? C'est que le mot hébreu
 » dont le sens premier est *justice* avait reçu le sens d'*aumône*. De même
 » *ἀδελφός*, traduction d'un mot hébreu qui veut dire *frère*, mais dans le
 » sens de *issu de la même race*, a pu être pris dans le sens chrétien,
 » c'est-à-dire appliqué à tous les hommes.

» C'est par une extension à peu près semblable du sens des mots
 » anciens que les écrivains chrétiens purent faire dire au latin ce qu'ils
 » voulaient. Le mot *Dominus*, par exemple, fut appliqué à Dieu, et de
 » là on tira l'adjectif *dominicus*; le mot *passio*, qui, dans la langue des
 » médecins, signifiait *souffrance*, *maladie*, fut exclusivement réservé
 » aux souffrances du *Sauveur*. *Spiritus* désigna l'*Esprit-Saint*; *vita* de-
 » vint synonyme de *vita aeterna*; *tentare*, *tentatio* prirent leur sens
 » spécialement chrétien, et *judicium* servit à exprimer l'idée du *juge-*
 » *ment dernier*.

» Une autre source de néologismes d'expression très heureux fut four-
 » nie par la comparaison du christianisme à une loi nouvelle; un pareil
 » rapprochement devait bien se présenter à l'esprit d'un peuple aussi
 » ami de la science du droit que le peuple romain. De là tous ces termes
 » juridiques qui passent dans la langue chrétienne : *praevaricare*, *prae-*
 » *varicatio*, *praevaricator*, *impraevaricabilis*, etc.

» Pour un Romain, le chrétien est aussi un soldat du Christ; de là
 » ces métaphores : *disciplina*, obéissance aux ordres de Dieu, *discipli-*
 » *natus*; *tiro*, *tirocinium*; *rebellis*; *refuga*; *desertor*, etc. »

La syntaxe de Saint Jérôme a subi incontestablement l'action de la
 langue vulgaire¹. La construction analytique se substitue fréquemment
 à la construction synthétique; les cas ne paraissent plus suffisants pour
 marquer les rapports des noms entre eux et sont accompagnés de pré-
 positions, la proposition infinitive est restreinte par l'emploi de *quod*,
quia, *quoniam* avec les verbes *sentiendi* et *declarandi*, etc.

¹ « Les pères de l'Église, dit fort bien M. Goelzer (p. 31), étaient
 » entraînés, quoi qu'ils fissent, à se servir de la langue commune.
 » D'abord l'objet de leurs continuelles méditations, le Nouveau Testa-
 » ment, écrit en grec vulgaire, avait été traduit en latin vulgaire.
 » Avant de conquérir les hautes classes de la société, la religion nou-
 » velle n'avait-elle pas évangélisé les simples et révélé les choses du
 » ciel aux humbles et aux petits? Puis les Pères, s'adressant très souvent
 » à des gens d'une éducation moyenne ou à un auditoire complètement
 » illettré, ne reculent pas devant l'emploi des mots et des tournures
 » populaires. »

Toutes ces innovations lexicographiques et grammaticales donnent à la langue de Saint Jérôme une physionomie moderne; ce n'est plus le latin pur, fidèle à ses origines nationales, c'est presque un idiome cosmopolite. Mais, en dépit de ces irrégularités, on ne peut pas dire que Saint Jérôme écrive dans une langue incorrecte. Son commerce avec les grands modèles de la littérature latine l'a mis en garde contre la barbarie des expressions et des tournures. Des souvenirs classiques se rencontrent à chaque instant sous sa plume, et dans ses œuvres plus spécialement littéraires il fait preuve de goût et de respect pour la belle latinité.

A la fin de son introduction, M. Goelzer présente quelques observations sur le style de Saint Jérôme. Il note comme traits distinctifs de ce style la rapidité, les phrases courtes et détachées les unes des autres, la profusion des images, l'amour des saillies et des jeux de mots, le ton oratoire et la véhémence.

Le corps de l'ouvrage de M. Goelzer est divisé en trois parties : la première est consacrée à la *dérivation*, la seconde à la *flexion*, la troisième à la *syntaxe*. M. Goelzer fait rentrer les *changements de signification* dans la *dérivation*, la *formation des comparatifs et superlatifs* dans la *flexion*. Nous ne pouvons approuver cette disposition : les *changements de signification* auraient dû être mis à part sous la rubrique *Sémasiologie*; quant à la formation des comparatifs et superlatifs, elle n'a rien de commun avec la flexion. Au lieu de réunir pour chaque classe de mots l'étude de la *dérivation* à celle de la *composition*, nous aurions pris la dérivation et la composition comme divisions principales et nous aurions placé dans chacune d'elles les classes de mots comme subdivisions. Dans le chapitre de la syntaxe intitulé *Observations sur l'emploi des différentes parties du discours*, nous rencontrons quantité de choses qui sont en réalité du domaine de la sémasiologie, et d'autre part nous trouvons dans la *dérivation* des paragraphes (*Adjectifs et participes pris substantivement, participes passés servant d'adjectifs*) qui appartiennent plutôt à la syntaxe. Si l'ordre adopté par M. Goelzer nous semble sujet à critique, hâtons-nous d'ajouter qu'en pareille matière rien n'est plus difficile que de tracer un plan irréprochable.

Les fouilles patientes que M. Goelzer a faites dans les œuvres de Saint Jérôme lui ont permis de rectifier et de compléter en quelques points les études lexicographiques de ses prédécesseurs, parmi lesquels il convient de citer surtout MM. Quicherat et von Paucker. — Le chapitre sur les *changements de signification* contient beaucoup de remarques intéressantes et *suggestives*, pour employer un mot qui devient à la mode. — Pour la déclinaison et la conjugaison, Saint Jérôme n'offre qu'un petit nombre de particularités. — La syntaxe est traitée d'une façon assez développée; elle occupe près de cent cinquante pages. Néanmoins M. Goelzer, avec une modestie qui lui fait honneur, déclare

(p. 437) qu'il doit y avoir laissé certaines lacunes; nous ne sommes pas assez versé dans la grammaire de Saint Jérôme pour vérifier le fait. — Dans une courte *Conclusion*, l'auteur rappelle les idées qu'il a énoncées dans son introduction. — Une table analytique et un index alphabétique terminent le volume.

M. Goelzer ne s'est pas contenté d'amasser des matériaux; il a essayé d'élever un édifice, c'est-à-dire, sans métaphore, de *composer un livre* et de tirer des conclusions nettes des longues listes de mots et d'exemples qu'il a dressées. Cette tentative est des plus louables. Il faut des maçons, mais il faut aussi des architectes; et une œuvre largement conçue et exécutée comme celle de M. Goelzer est la bien venue au milieu de ce chaos de blocs informes qui encombre aujourd'hui le champ de la philologie. Cette œuvre n'est sans doute pas parfaite, l'auteur le sait mieux que personne; nous avons dit que l'ordonnance laissait à désirer et des critiques plus compétents que nous auront peut-être quelque chose à redire aux détails. Mais ce n'en est pas moins un travail sérieux et utile, digne d'être recommandé à tous les latinistes. Il leur fournira des renseignements précieux et des observations d'une portée plus générale que le titre ne le ferait supposer.

P. THOMAS.

Manuel d'archéologie étrusque et romaine, par JULES MARTHA, ancien membre des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, A. Quantin, éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50, broché; 4 fr. 50, cartonné.

Nous donnerons un compte rendu détaillé de cet intéressant ouvrage; en attendant, nous reproduisons les lignes suivantes, pour le faire connaître provisoirement :

M. Quantin vient d'ajouter à sa *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* un nouveau volume, digne de ses devanciers et appelé à un égal succès. C'est un *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, par M. Jules Martha. L'auteur, qui a longtemps séjourné en Grèce et en Italie, était naturellement désigné pour un tel ouvrage. A la science de l'antiquité, science puisée aux meilleures sources et fortifiée par des observations personnelles faites au milieu même des ruines étrusques et romaines, il joint une qualité précieuse, qui semble parfois incompatible avec la science même, l'art de présenter les choses dans un langage clair et choisi.

L'éveil de l'industrie et de l'art en Italie, l'influence de l'Orient apportée sur les côtes par le commerce, l'influence de la Grèce se substituant peu à peu à celle de l'Orient, la naissance de l'art brutal et réaliste des Étrusques, art copiste dans ses procédés, mais original dans son esprit, enfin le développement de l'art romain considéré sous toutes ses formes (architec-

ture, peinture, sculpture, bronzes, céramiques, etc.), telles sont les questions traitées par M. Martha.

Nous avons ainsi l'exposé des progrès de la civilisation et de l'art en Italie depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin du monde antique, et ce tableau d'ensemble a d'autant plus de prix qu'on ne le trouverait nulle part, dans aucun ouvrage français ou étranger.

Artistes, amateurs, gens du monde auront plaisir à lire cet élégant petit volume. Mais il s'impose tout particulièrement aux personnes qui voyagent en Italie ainsi qu'aux professeurs et aux élèves des lycées et collèges. Il a ce grand avantage de parler autant aux yeux qu'à l'esprit, grâce au choix heureux, à la variété, à la fidélité des illustrations, qui sont parmi les plus soignées et les plus fines.

Elementi di Geometria ad uso dei Licei per AURELIANO FAIFOER, professore nel Liceo Marco Foscarini. Terza edizione migliorata. Venezia, Tipografia Emiliana, 1882. Un volume petit in-8° de 536 pages avec de nombreuses figures dans le texte. Prix : 4 francs.

Les modestes *Eléments de Géométrie* de M. A. Faifoer dont nous venons de transcrire le titre sont, sans contredit, avec l'ouvrage immortel d'Euclide, le meilleur manuel de Géométrie élémentaire que nous connaissions, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue didactique. Un illustre géomètre italien, M. Beltrami¹, a porté sur ce livre un jugement que nous ne pouvons mieux faire que de traduire ici pour nos lecteurs afin de leur donner une idée générale des *Eléments* de M. Faifoer.

« Au point de vue purement didactique, dit-il, je crois que l'on ne peut faire aucune critique sérieuse de cet ouvrage. Il est rédigé avec soin jusque dans les moindres détails; les propositions sont arrangées dans l'ordre le meilleur, les démonstrations sont rigoureuses et l'auteur a partout gardé une juste mesure dans le développement des questions traitées. En un mot, c'est un excellent guide pour les élèves et pour les maîtres, qui peuvent néanmoins, à leur gré, donner plus ou moins d'importance à telle ou telle partie de la géométrie.

Quant à la fidélité de l'auteur à la méthode euclidienne, on peut dire qu'elle est plus grande et, en tout cas, plus éclairée que chez d'autres auteurs qui s'asservissent davantage en apparence aux *Eléments* du grand géomètre grec. La théorie des proportions d'Euclide est réduite à des termes assez simples. A la vérité, afin de condenser davantage les nom-

¹ C'est M. Beltrami qui a enfin expliqué, il y a une quinzaine d'années, pourquoi le postulat d'Euclide est indémontrable par la géométrie plane.

breuses propositions de cette théorie, nous aurions désiré que l'auteur eut conservé la définition euclidienne de la proportion, dans laquelle, ce nous semble, est exprimé avec une clarté admirable, le passage de la grandeur à la quantité. Mais, outre que cela est une simple vue personnelle, il faut bien ajouter que la pratique de l'enseignement élémentaire peut faire préférer une définition autre que celle d'Euclide ¹.

Au point de vue de la valeur scientifique du livre, la question principale étant celle du fameux postulat de la parallèle unique ², nous nous contenterons de dire comment le professeur Faifofer, à cherché à concilier la rigueur absolue des principes avec les nécessités d'un enseignement élémentaire. En premier lieu, il a, avec raison, exposé sans recourir à ce postulat, tout ce qui en est vraiment indépendant en géométrie plane ³. De cette manière, un peu moins du premier quart de son livre ne contient que des déductions de principes absolument à l'abri de toute controverse ⁴.

L'auteur donne ensuite, au chapitre quatrième, la vraie définition des parallèles ⁵ et montre qu'il est nécessaire de recourir à l'expérience pour en déduire ⁶ un nouveau principe, non inclus dans les précédents, principe dont il fait ressortir la convenance et la simplicité. Evidemment il y a beaucoup de manières d'introduire le postulat de la parallèle unique et l'auteur en a choisi une que, sans aucun doute, d'autres jugeront, comme lui, la meilleure, sans qu'il soit possible de décider d'une manière absolument sans appel, la question d'opportunité soulevée. Il est difficile de aussi dire, si après avoir introduit le postulat, il convient ou non, d'indiquer, fut-ce sans démonstration, les principales conséquences de la négation de ce principe. Le professeur Faifofer s'en est tenu au premier parti et, sans vouloir émettre une opinion sur ce point ⁷,

¹ Nous nous séparons ici de M. Beltrami pour nous ranger à l'avis de M. Faifofer. Comme on verra plus bas, la définition d'Euclide est, dans la forme, plus abstraite que celle du savant professeur italien, et au fond, elles sont équivalentes.

² Il y a une seconde question aussi importante au moins, celle de la mesure de la circonférence et des corps ronds.

³ Et aussi, en géométrie solide.

⁴ En tenant compte de la géométrie solide, *deux septièmes*. L'analyse prouve que les déductions euclidiennes sont aussi à l'abri de toute controverse. Mais, on ne sait pas, si c'est la géométrie euclidienne ou quelque autre géométrie qui est réalisée dans le monde extérieur.

⁵ C'est à dire, la définition de Lobatschewski.

⁶ Déduction par *idéalisation*, bien entendu.

⁷ Suivant nous, il est impossible de traiter cette question, dans l'enseignement moyen, sans ébranler chez les élèves, la foi dans la géométrie euclidienne (P. M.).

je me contenterai de dire que l'exposition de l'auteur est absolument correcte dans la présente édition (différente de la première, sur ce point comme sur d'autres encore). D'ailleurs, d'ici à longtemps, on n'arrivera pas à l'unité dans l'enseignement des lycées, sur la question du postulat ; mais en tout cas, celle qui a été adoptée par le professeur Faifofer est absolument irréprochable. »

Après cette appréciation générale de M. Beltrami, nous allons passer en revue les vingt-trois chapitres dont se compose l'ouvrage en signalant chemin faisant ce que nous y trouvons de plus remarquable.

PLANIMÉTRIE. I. Notions fondamentales. Le but de la géométrie rationnelle, dit M. Faifofer, est de ramener les propositions relatives à l'espace à un petit nombre d'autres appelées *postulats*, à peu près évidents, résultats d'expériences idéalisées. Les postulats choisis par l'auteur sont ceux d'Euclide. Pour la droite, ce sont donc les deux suivants : 1° On peut faire mouvoir une droite autour d'un point de manière qu'elle passe par un autre point quelconque ; 2° deux droites qui ont deux points communs coïncident dans toute leur étendue. Pour le plan, c'est celui-ci : si une droite a deux points dans un plan, elle y est toute entière et un plan tournant autour de deux de ses points peut passer par un troisième point quelconque. Implicitement, l'auteur admet, de plus, n° 59, que la droite est une ligne infinie et non rentrante, ce qui exclut la géométrie doublement abstraite de M. De Tilly.

M. Faifofer fait remarquer que les deux propositions suivantes : On peut faire la somme de plusieurs droites ou de plusieurs angles, dans tel ordre que l'on veut, peuvent être regardées comme évidentes ; mais on peut aussi, si on le veut, les démontrer après que l'on a prouvé qu'il est possible de partager une droite ou un angle en deux parties égales, comme il l'indique en note, pour les professeurs qui voudraient pousser la rigueur jusque là. En général, les notes d'un caractère méthodologique, que l'on trouve çà et là dans l'ouvrage, sont frappées au coin du bon sens.

La division de la droite et de l'angle en deux parties égales se trouvent dans le chapitre premier parmi les *constructions fondamentales*. Ces constructions fondamentales sont exposées comme il suit : 1° on peut construire un triangle avec trois côtés dont chacun est moindre que la somme des deux autres [Dans un *premier* enseignement de la géométrie, peut-être serait-il plus facile de dire simplement avec Euclide : *on peut construire un triangle équilatéral*, ce qui suffit pour la suite et est beaucoup plus facile à exposer pour les élèves]. 2° Lemmes. α) Deux triangles sont égaux, si $a = a'$, $b = b'$, $C = C'$, β) dans un triangle isocèle, les angles à la base sont égaux. Démonstration par renversement, et démonstration d'Euclide. 3° Diviser un angle en deux parties égales. C'est ici que l'auteur a vraiment simplifié l'enseignement élémentaire, parce qu'il ne s'appuie pas sur le théorème de l'égalité de deux triangles qui ont trois côtés égaux. Voici comment il procède : Soit A(B)C l'angle à partager en deux parties égales. Sur le côté BC, soit pris BE égal à BD, longueur

choisie à volonté sur BA. Sur ED comme base, construisons un triangle isocèle DEF. D'après le second lemme, les angles B(D)E, E(D)F sont égaux aux angles B(E)D, D(E)F; donc B(D)F = B(E)F. Les triangles BDF, BEF sont égaux comme ayant BD = BE, B(D)F = B(E)F, DF = EF, donc, etc. Il est aisé de démontrer ensuite que l'angle A(B)C n'a qu'une seule bissectrice. Nous avons ici une petite critique à faire. L'auteur dit en note : le sommet F du triangle DFE tombera à l'intérieur de l'angle A(B)C, car il n'y a pas de raison suffisante pour qu'il tombe sur un côté plutôt que sur l'autre, ou extérieurement à droite plutôt qu'à gauche. Il vaudrait mieux, pour éviter une objection, raisonner comme il suit : Si le point F était en dehors de l'angle ABC, par exemple, du côté de BC où ne se trouve pas A, on aurait l'angle F(E)D plus grand que l'angle C(E)D, ou que l'angle égal A(D)E, lequel surpasse F(D)E; donc dans le triangle isocèle FED, un angle à la base F(E)D surpasse l'autre F(D)E. Cette démonstration s'appuyant sur l'égalité des angles à la base extérieure du triangle isocèle DBE, on doit supposer le lemme deuxième prouvé pour les angles à la base, extérieurs au triangle, comme chez Euclide. 4° Mener une perpendiculaire à une droite, par un point donné sur la droite, 5° ou extérieur. 6° Diviser une droite en deux parties égales. 7° Construire en un point d'une droite, un angle égal à un autre et ayant cette droite pour côté. L'auteur aurait pu ajouter évidemment : 8° *Construire un triangle égal à un triangle donné.*

Au point de vue théorique, ces *constructions fondamentales* sont indispensables pour pouvoir établir rigoureusement maints théorèmes ultérieurs; au point de vue pratique et didactique, elles permettent de donner, dès le début, les principes fondamentaux du dessin linéaire que, dans Legendre, on ne rencontre qu'après le second livre de ses éléments.

La notation A(B)C pour désigner l'angle AB ayant pour côtés AB, BC, nous paraît très heureuse parce qu'elle permet de remplacer les notations telles que angle ABC = angle MNP, par A(B)C = M(N)P, en supprimant le mot *angle*. Le plus souvent, il suffira, sur la figure, de chercher la lettre du sommet de l'angle, sans s'inquiéter des côtés, ce qui est facile, puisque les parenthèses la mettent en évidence.

II. *Angles et triangles, perpendiculaires et obliques.* Comme Euclide, sauf pour l'égalité des deux triangles, qui ont trois côtés égaux, qui est traitée d'après Legendre. Inutile de dire que M. Faifofer, *prouve* que, dans un triangle, un côté est plus petit que la somme des deux autres. Sous ce rapport, même en France, on est revenu à la tradition euclidienne.

III. *Cercle.* Rien de spécial. La question des positions relatives de deux circonférences ou d'une droite et d'une circonférence est traitée avec grand soin.

IV. *Les parallèles.* L'auteur énonce le postulat sous la forme de Gergonne : *Par un point, hors d'une droite, on ne peut lui mener qu'une parallèle.* Il donne, en note, la définition de la parallèle due à Lobatschewski et, dans un appendice, prouve que l'on peut prendre pour postulat la

proposition : *il existe un triangle où la somme des angles est égale à deux droites*. La démonstration du n° 214, relative à la somme des angles d'un polygone semble ne pas s'appliquer aux polygones à angles rentrants.

V. *Parallélogramme, points remarquables du triangle*. VI. *Angles inscrits dans le cercle*, etc. Pas plus qu'Euclide et, avec raison, l'auteur ne traite l'inutile question de la mesure des angles par les arcs.

VII. *Equivalence des polygones, théorème de Pythagore*, etc. La théorie de l'équivalence des figures est établie avec plus de rigueur que d'ordinaire. Le théorème de Pythagore est démontré de trois manières différentes. Les conséquences en sont exposées sans recourir nullement à la théorie des proportions, il est à peine nécessaire de le dire. Le chapitre se termine par le partage de la droite en moyenne et extrême raison (*sectio aurea*) et par la division de deux droites en cinq parties égales. Peut être, la démonstration d'Euclide, pour la *sectio aurea* est un peu plus simple que celle de M. Faifofer. Le savant professeur vénitien fait remarquer, en note, page 194, que l'on admet au fond, ici un nouveau postulat, savoir qu'une figure ne peut être équivalente à une de ses parties ; mais, dit-il, si l'on admettait pas cela, on pourrait d'une figure tirer une infinité de fois une autre, savoir la différence entre la figure donnée et la partie équivalente, et le reste serait toujours équivalent à la figure primitive, ce qui semble absurde.

VIII. *Polygones réguliers et figures polygonales régulières*.

IX. *Proportions et proportionnalité*. Un des meilleurs chapitres du livre. On sait de quelle manière Legendre et ses continuateurs évitent (ou plutôt essaient d'éviter) de traiter ce sujet délicat : « Si on la proportion $A : B :: C : D$, dit Legendre on sait que le produit des extrêmes est égal au produit des moyens. Cette vérité est incontestable pour les nombres ; elle l'est aussi pour les grandeurs quelconques, pourvu qu'elles s'expriment ou qu'on les imagine exprimées en nombres et c'est ce qu'on peut toujours supposer : par exemple, si A, B, C, D sont des lignes, on peut imaginer qu'une de ces quatre lignes, ou une cinquième si l'on veut, serve de commune mesure et soit prise pour unité ; alors A, B, C, D, représentent chacune un certain nombre d'unités, entier ou rompu, commensurable ou incommensurable et la proportion entre les lignes A, B, C, D devient une proportion de nombres. » On voit que Legendre suppose : 1° Une théorie purement arithmétique des proportions entre incommensurables, ce qui certes est assez difficile. 2° Toutes les grandeurs que Legendre, dans son ouvrage, introduit dans des proportions, doivent préalablement être supposées exprimées en nombres, c'est-à-dire mesurées, et souvent ce sont ces proportions qui conduisent à la mesure même. Il y a là un cercle vicieux. Si l'on veut, croyons-nous, adopter cette marche dans l'enseignement, il faut s'inspirer de l'*Essai* de M. de Tilly, qui, sur ce point, comme sur tant d'autres, a montré comment il faut procéder pour satisfaire aux exigences de la rigueur.

Les anciens (et après eux, Newton, qui, sans doute, a employé la forme

géométrique dans ses *Principes*, pour rendre son livre inattaquable) ont procédé autrement. Ils ont fondé les éléments sur une théorie des proportions entre grandeurs géométriques qui est l'une de leurs plus belles créations scientifiques. Cette théorie est exposée dans le livre V d'Euclide et est fondée sur la définition suivante : « Quatre grandeurs A, B, C, D sont en proportion, si des mêmes multiples quelconques de la première et de la troisième sont égaux, supérieurs ou inférieurs simultanément à des mêmes multiples respectivement de la seconde et de la quatrième. » Autrement dit, quels que soient les entiers m et n , on doit avoir simultanément

$$n A = m B, n C = m D,$$

ou

$$n A > m B, n C > m D,$$

ou enfin

$$n A < m B, n C < m D.$$

M. Faifofer a pris une définition différente, un peu moins abstraite. Pour lui, A est à B comme C est à D, si l'on a à la fois, quel que soit n ,

$$A = \frac{m}{n} B, C = \frac{m}{n} D,$$

ou

$$\frac{m}{n} B < A < \frac{m+1}{n} B, \frac{m}{n} D < C < \frac{m+1}{n} D.$$

Il démontre rigoureusement, à partir de cette définition, les diverses propositions de la théorie des proportions entre grandeurs. La méthode de M. Faifofer, au fond, équivalente à celle des anciens, nous semble un peu plus simple au point de vue didactique.

X. *Segments proportionnels*, dans le triangle, la circonférence. Au n° 390, nous remarquons le procédé de recherche d'une moyenne proportionnelle par les triangles isoscèles. Après le n° 388, nous aurions voulu voir exposer le procédé de recherche d'une quatrième proportionnelle par le compas seul (fondé sur LEGENDRE, III, 32). XI. *Similitude des polygones*.

XII. *Aire des polygones*. Le rapport incommensurable est ici défini avec soin. L'auteur, notons-le bien, n'avait nul besoin, au chapitre IX, de cette définition explicite.

XIII. *Rectification et quadrature approchée du cercle*. Ce chapitre, à propos duquel l'auteur introduit la notion de limite, est extrêmement bien fait. M. Faifofer prouve qu'il existe une droite unique plus grande que le périmètre de tous les polygones inscrits au cercle, plus petite que le périmètre de tous les circonscrits et l'appelle, par définition, la longueur de la circonférence. Pour l'aire du cercle, l'auteur, se sert de la notion commune : figure plus grande qu'un polygone inscrit, plus petite qu'un circonscrit.

STÉRÉOMÉTRIE. XIV. *Plans et droites perpendiculaires*. XV. *Dièdres*. XVI. *Trièdres*. Les questions relatives à ces trois sujets sont traitées sans intervention du postulat de la parallèle unique. L'existence d'un angle dièdre est prouvée par renversement en remarquant que l'on peut faire coïncider l'angle plan en un point A de l'arête avec l'angle plan en un point B, en les faisant venir l'un sur l'autre par rotation autour du milieu de AB. La somme des angles plans d'un angle polyèdre ou *anguloïde* convexe étant moindre que celle des angles de l'anguloïde obtenu en prolongeant deux des faces de l'anguloïde donné, ces faces étant séparées entre elles par une seule troisième, cette somme est moindre que la somme des angles plans $\alpha + \beta + \gamma$ d'un trièdre. On prouve, sans s'appuyer sur le postulat de la parallèle unique, que celle-ci est moindre que quatre droits, en remarquant que dans le trièdre ayant pour angles 2droits $-\alpha$, 2droits $-\beta$, γ , on a $\gamma < (2\text{dr.} - \alpha) + (2\text{dr.} - \beta)$ ¹. Enfin M. Faifofer démontre, comme il suit, que deux trièdres qui ont leurs faces égales ont leurs dièdres égaux 1° soient deux trièdres ayant deux angles plans aigus et un troisième quelconque, égaux chacun à chacun. Dans l'un des trièdres, abaissons des perpendiculaires sur l'arête commune aux deux angles aigus de points choisis sur deux autres arêtes; du pied de ces perpendiculaires le plus rapproché du sommet, ou d'un point plus rapproché, on pourra élever sur cette arête, deux perpendiculaires rencontrant les autres; de même dans le second trièdre; donc, etc. 2° Sur les arêtes SA d'un trièdre (S)ABC, prenons SA = SB = SC. Les trièdres (A)BCS, (B)CAS (C)BAS ayant leur sommets en A, B, C ont des faces aigues le long de SA, SB ou SC. Donc, etc.

XVII. *Droites et plans parallèles*. XVIII. *Prisme*. Les questions d'équivalence sont traitées avec plus de soin que d'ordinaire; l'auteur s'en tenant strictement à la définition de l'équivalence ne peut évidemment pas s'appuyer sur des propositions telles que celles-ci: les moitiés de deux figures équivalentes sont équivalentes; deux figures équivalentes restent équivalentes si l'on en retranche des figures équivalentes. XIX. *Pyramide*. L'équivalence (dans un sens plus général que précédemment) de deux pyramides de même hauteur et de base équivalente, est établie par le procédé d'Euclide et par celui de Legendre. XX. *Polyèdres semblables*. XXI. *Volumes des polyèdres*.

Les deux derniers chapitres (XXII, XXIII) sont consacrés au *cylindre*, au *cône* et à la *sphère*. Ils sont de nouveau très bien faits au point de la rigueur des principes. On remarquera que l'ouvrage de M. Faifofer ne contient pas la théorie des triangles sphériques, qui, sans doute, ne fait pas partie de l'enseignement des lycées italiens.

A la suite de la plupart des chapitres, on trouve des exercices dont les plus difficiles sont accompagnés d'indications destinées à en faciliter

¹ Ces démonstrations se trouvent aussi dans l'*Essai* de M. de Tilly.

la solution aux élèves. Il y en a mille en tout, sept cents sur la planimétrie, trois cents sur la stéréométrie.

Ceux qui auront bien voulu nous suivre jusqu'au bout de cette longue analyse reconnaitront sans doute l'exactitude de l'appréciation de M. Beltrami et la nôtre : *le livre de M. Faifofer est à peu près irréprochable au point de vue didactique et au point de vue scientifique; c'est un excellent Manuel de Géométrie élémentaire.*

1^{er} juillet 1884.

P. MANSION.

Eléments de Géométrie, par A. M. LEGENDRE, *revus et mis en rapport avec les méthodes scientifiques modernes*, par GIRARD, *capitaine en premier du Génie, Professeur à l'Ecole militaire, ancien Professeur de Mathématiques supérieures et de Mécanique. Edition conforme aux programmes officiels.* Namur, Wesmael-Charlier, 1881. Un volume in-8° de XXVIII-255 pages, avec 406 figures dans le texte. Prix : fr. 3-50.

Mémoire sur la Géométrie, *précédée d'une théorie générale des sciences deductives*, par GIRARD, *Capitaine en premier du Génie, Professeur à l'Ecole militaire de Bruxelles.* Namur, Wesmael-Charlier, 1881. Un volume grand in-8° de 165 pages. Prix : fr. 4-00.

Nous signalons à nos lecteurs ces deux ouvrages, fondés sur des principes tellement différents des nôtres, que nous ne croyons pas pouvoir en faire un examen critique.

P. M.

Précis d'arithmétique théorique et pratique (*texte flamand et texte français*) par C. BERGMANS, *Docteur en sciences physiques et mathématiques, Professeur à l'Athénée et à l'Ecole normale des sciences de Gand.* Gand, Hoste, 1884. Un volume in-8° de 343 pages. Prix : fr. 2-75.

Une loi récente impose l'usage simultané de la langue flamande et de la langue française pour l'enseignement des mathématiques dans les établissements d'instruction moyenne de l'Etat. Pour rendre possible l'exécution de cette loi, M. Bergmans a composé un Précis qui puisse servir de guide aux élèves auxquels l'une de nos deux langues nationales n'est pas encore très familière.

Ce précis est un bon manuel d'arithmétique pratique. De nombreux exercices bien classés suivent partout l'exposition sommaire des principes; de plus, dans le livre III, ch. IV, on trouve cent problèmes de récapitulation, choisis par les questions des examens et des concours, et il y en a beaucoup d'autres encore, dans le questionnaire du chapitre suivant. Un résumé du calcul mental termine l'ouvrage¹.

¹ Nous recommandons à nos lecteurs les considérations relatives à l'importance du calcul mental dont M. Bergmans a fait précéder l'exposé si pratique des procédés spéciaux de ce calcul.

Au point de vue théorique, l'auteur s'est inspiré, en général, de principes analogues à ceux de la Méthodologie de M. Dauge et nous n'avons guère de critiques à faire sauf peut-être dans le chapitre de la division. 1° En premier lieu, il nous semble qu'il aurait fallu subdiviser l'exposé de la théorie, en un plus grand nombre de cas (43 : 8; 43857 : 8; 437 : 80; 437 : 81; 43728 : 85). 2° Faire ressortir davantage que la division, qui est ici définie, avec raison, comme un partage, sert aussi à trouver combien de fois un nombre en contient un autre. Ce sont là les deux usages principaux de la division et le second aurait dû être mis en relief, au lieu d'être un peu perdu au milieu d'autres applications (n° 141) ¹. Mais ce sont là de petites taches, d'autant plus que l'auteur suppose partout la partie théorique de son livre complétée par l'enseignement oral et le nouveau *Précis*, fruit d'une longue pratique de l'enseignement élémentaire, sera sans doute très utile aux professeurs de sixième et de septième de nos athénées auxquels il est destiné. P. M.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Suppression de la section spéciale pour la formation de professeurs de sciences commerciales à l'école normale des sciences à Gand.

Sur la proposition de notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Notre arrêté du 9 novembre 1880 est rapporté en ce qui concerne l'organisation à titre provisoire et d'essai d'une section spéciale pour la formation de professeurs de sciences commerciales à l'école normale des sciences de Gand.

Sauf les cours donnés par M. Merten qui sont maintenus provisoirement, le prédit arrêté cessera d'être exécuté à partir de la fin de l'année scolaire 1883-1884.

Art. 2. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, chargé de l'exécution du présent arrêté, est autorisé à prendre les mesures nécessaires pour permettre transitoirement à l'élève de première année de se préparer à l'obtention du diplôme final.

¹ Dans le théorème du n° 123, il aurait fallu dire que la division doit se faire exactement.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

Par arrêté royal du 22 septembre 1884, M. De Brabandere (Victor), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, est chargé du cours de droit public, actuellement confié à M. Callier (Albert), professeur à la même faculté.

M. Callier donnera le cours de droit commercial en remplacement de M. De Brabandere.

Par arrêté royal de la même date, M. Nossent (Jules), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, est chargé de donner le cours de droit naturel, dont M. Seresia (Alfred), professeur extraordinaire, est déchargé.

M. Seresia donnera le cours d'éléments de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile, en remplacement de M. Nossent.

ENSEIGNEMENT MOYEN.

ATHÉNÉES ROYAUX. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS, DÉMISSIONS.

Par arrêtés royaux du 22 septembre 1884 ;

1^o M. Gérard (Eugène) est déchargé, sur sa demande, de ses fonctions de préfet des études de l'athénée royal de Liège et est admis à faire valoir ses droits à la pension. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions ;

2^o M. Keiffer (D.), préfet des études de l'athénée royal de Namur, est nommé préfet des études de l'athénée royal de Liège, en remplacement de M. Gérard ;

3^o M. Harlaux (C.-C.), préfet des études de l'athénée royal de Bouillon, est nommé préfet des études de l'athénée royal de Namur, en remplacement de M. Keiffer ;

4^o M. Crutzen (G.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie, est nommé professeur dans les athénées royaux. Il est chargé de la chaire d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Verviers ;

5^o La démission offerte par M. Schreurs (A.), de ses fonctions de préfet des études de l'athénée royal de Gand, est acceptée. Il est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions ;

6^o Démission honorable de ses fonctions est accordée à M. Van Driessche (E.), professeur de flamand à la section des humanités de l'athénée royal de Bruxelles, avec faculté de faire valoir ses droits à la pension.

M. Van Driessche est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

VARIA.

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Classe des Lettres.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR 1886.

PREMIÈRE QUESTION.

Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique.

DEUXIÈME QUESTION.

Apprécier l'influence de Walter Scott sur le roman historique.

TROISIÈME QUESTION.

Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e.

QUATRIÈME QUESTION.

Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains.

CINQUIÈME QUESTION.

Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production formulés dans les temps modernes.

SIXIÈME QUESTION.

Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIII^e et XIV^e siècles.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de huit cents francs pour chacune des cinq premières questions; elle sera de six cents francs pour la sixième.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1886, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

PRIX PERPÉTUELS.

PRIX DE STASSART POUR UNE NOTICE SUR UN BELGE CÉLÈBRE.

(Cinquième période : 1875-1880).

Conformément à la volonté du donateur et à ses généreuses dispositions, la Classe des lettres offre, pour la 5^e période prorogée (1875-1880) de ce concours, un prix de mille francs à l'auteur de la meilleure notice, écrite en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de DAVID TENIERS (né en 1610, mort vers 1690).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1886.

Les concurrents se conformeront aux règles ci-dessus des concours annuels de l'Académie.

GRAND PRIX DE STASSART POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE NATIONALE.

(Quatrième période : 1877-1882).

Conformément à la volonté du fondateur et à ses généreuses dispositions, la Classe des lettres offre, pour la 4^e période prorogée (1877-1882) de ce concours, un prix de trois mille francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante :

Tracer, sur la carte de la Belgique et des départements français limitrophes, une ligne de démarcation indiquant la séparation actuelle des pays de langue romane et des pays de langue germanique. Consulter les anciens documents contenant des noms de localités, de lieux-dits, etc., et constater si cette ligne idéale est restée la même depuis des siècles, ou si, par exemple, telle commune wallonne est devenue flamande, et vice versa. Dresser des cartes historiques indiquant ces fluctuations pour des périodes dont on laisse aux concurrents le soin de déterminer l'étendue; enfin, rechercher les causes de l'instabilité ou de l'immobilité signalées.

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1886.

Les concurrents devront se conformer aux règles ci-dessus des concours de l'Académie.

PRIX DE SAINT-GENOIS POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE OU DE LITTÉRATURE EN LANGUE FLAMANDE.

(Première période : 1868 1877).

Conformément à la volonté du fondateur et à ses généreuses dispositions, la Classe des lettres offre, pour la 1^{re} période prorogée (1868-1879), un prix de sept cents francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante :

Letterkundige en wijsgeerige beschouwing van Coornhert's werken.

(Étude littéraire et philosophique des œuvres de Coornhert).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1886.

Les concurrents devront se conformer aux règles ci-dessus des concours annuels de l'Académie.

PRIX TEIRLINCK POUR UNE QUESTION DE LITTÉRATURE FLAMANDE.

(Première période : 1877-1881).

La Classe des lettres proroge jusqu'au 1^{er} février 1886 le délai pour la remise des manuscrits en réponse à la question suivante mise au concours pour la 1^{re} période quinquennale du prix fondé par feu Auguste Teirlinck, greffier de la justice de paix du canton de Cruyshautem (Flandre orientale).

Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde.

Un prix de mille francs sera décerné à l'auteur du mémoire couronné.

Les concurrents devront se conformer aux règles ci-dessus des concours de l'Académie.

PRIX CASTIAU.

(Deuxième période : 1884-1886).

La Classe rappelle que la deuxième période du prix Adelson Castiau sera close le 31 décembre 1886.

Ce prix, d'une valeur de mille francs, sera décerné à l'auteur du meilleur travail belge, imprimé ou manuscrit :

Sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres.

NOTE SUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN FRANCE.

Les intérêts de l'enseignement à tous les degrés ne cessent d'être l'objet des préoccupations de la France et tiennent la première place dans la sollicitude des Pouvoirs publics.

Malgré les difficultés financières, les Assemblées délibérantes s'empressent d'augmenter les crédits alloués au budget de l'État, plaçant ainsi au nombre des premiers et des plus pressants devoirs du Gouvernement le relèvement des caractères par une forte instruction nationale.

Dans ces dernières années, et surtout depuis les désastres de 1871, une vive impulsion a été donnée à tous les services de l'enseignement secondaire qui avait été en quelque sorte relégué à l'arrière plan. On comprend mieux l'importance de cet

enseignement qui seul peut assurer l'avenir de l'instruction primaire et qui représente pour les études supérieures un surcroît de force et une garantie de succès.

L'État et les villes consacrent d'un commun accord des sommes importantes à des dépenses de reconstruction, d'appropriation et d'agrandissement des locaux. On s'efforce partout de donner aux lycées et aux collèges une meilleure installation pour l'hygiène et les besoins scolaires.

Le Parlement français, par une loi qui date du 3 juillet 1880, a créé une caisse de Lycées, en la dotant tout d'abord d'un fonds de soixante-quinze millions de francs.

Les améliorations projetées et décidées pour quatre seulement des Lycées de Paris représentent une dépense d'environ huit millions cinq cent mille francs, dont six millions pour Louis le Grand, quinze cent mille francs pour Saint Louis et un million pour Charlemagne et Condorcet.

La situation du personnel enseignant préoccupe également l'administration supérieure de l'instruction publique. Cette situation ne cesse et ne cessera de s'améliorer.

En 1865, il y avait en France soixante-dix-sept lycées dont le personnel coûtait huit millions trois-cent mille francs, soit cent huit mille francs par lycée.

Il y en avait quatre-vingt-six en 1876 et le personnel a coûté onze millions et demi de francs, soit cent quarante-deux mille francs par lycée.

Les quatre-vingt-dix lycées existant en 1884 nécessiteront une dépense de seize millions et demi de francs pour le personnel soit cent quatre-vingt quatre mille francs par lycée.

Cette dépense sera plus considérable encore dans un avenir prochain ; car, sous le ministère de M. Ferry, la suppression de catégories de lycée a été décidée ; elle amènera une augmentation de traitement pour le personnel des lycées de trois catégories inférieures.

Ces renseignements — puisés à des sources officielles — peuvent donner une idée du mouvement imprimé par le Gouvernement de la République française au développement de l'instruction secondaire. Ils témoignent aussi de sa sollicitude pour les intérêts du personnel enseignant.

C. H.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 28 juillet : **Molière**, Les précieuses Ridicules, p. p. **Lang**; Beaumarchais, le Barbier de Séville, p. p. **Dobson** (Gustave Larroumet). — Du 4 août : **Bachmann**, Spécimen d'un lexique d'Aristophane (Albert Martin). — **Hild**, Les fouilles de Sanxay (Camille Jullian). — César, la guerre des Gaules, p. p. **Constans** et **Denis** (Max Bonnet). — **Dieulafoy**, Les dérivés plastiques d'Isdoubar en Perse et en Grèce. — Du 11 : **Wœlfelin**, Archives de lexicographie et de grammaires latines (P. A. Lejay). — Œuvres de Ghillebert de Lannoy, p. p. **Potvin** (A. Delboulle). — Les mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles, p. p. **Forgues** (Francis Decrue). — **Beer**, La politique orientale de l'Autriche depuis 1774 (Emile Bourgeois). — Du 18 : **Thompson**, L'exposition des œuvres de Wychif à la bibliothèque Royale (J. J. Jusserand). — **Hubert**, Etude sur la condition des protestants en Belgique; Les réformes de Marie Thérèse dans l'enseignement moyen aux Pays-Bas; L'origine des libertés belges (C). — **Monchanin**, Dumouriez (A. C.). — Du 25 : **W. Fœrster**, Collection d'anciens textes français; Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, 2^e édit., p. p. **Koschwitz**; La chanson de Roland, texte de Châteauroux et de Venise, VII, p. p. **W. Fœrster**. — Du 1 septembre : L'Ysengrimus, p. p. **E. Voigt** (G. P.). — Du 8 : Thèses de doctorat ès-lettres : **Haussoullier**, Les tombeaux des Tanagréens et La vie municipale en Attique; **Dunan**, Les arguments de Zénon d'Elée et Essai sur les formes a priori de la sensibilité.

Société royale belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 8^e année. 1884. N^o 3. Mai-Juin.

Sommaire : C. Ruelens. La première édition de la table de Peutinger. — A. Bamps. La cinquième session du Congrès international des Américanistes (3^{me} article). — J. Peltzer. Le Nouveau-Mexique. — Géographie

commerciale. — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Dr Janssens. Bulletin trimestriel de statistique démographique et de géographie médicale. Année 1884, 2^e trimestre.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. O. Riemann et E. Chatelain, Année et tome VIII. 3^e livraison. 31 Juillet 1884.

Sommaire : Le mariage de Vespasien d'après Suétone, par Éd. Cuq. — Varroniana, par L. Havet. — Ad Hyperidis Demosthenicam, par F. Blass. — Ad Ciceronis Caelianam, par Em. Baehrens. — Platon, République, VIII, 11, p. 558, A, par H. Weil. — Cic. pro C. Rabirio perd. reo, V, 17, par L. Havet. — Une scholie inédite sur Lucien, par P. de Nolhac. — Bulletin bibliographique. — Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique.

Blätter für das Bayerische Gymnasialschulwesen, redigiert von Dr. A. Deuerling. München, Lindauersche Buchhandlung. 1884.

Inhalt des VIII. Heftes.

Wecklein N., Bemerkungen zur Taurischen Iphigenie des Euripides. — Schleussinger A., Zur Rheinbrücke. — Laurer J. C., Zu Caes. b. G. 5, 44, 11, und 3, 21, 10. — Landgraf G., Zwei neue Caesar-Lexika. — Augsburg Jos., Hor. Od. I, 3. — Sepp B., Die Abfassungszeit der capitolinischen Fasten. — Künssberg H., Über eine mathematisch-geographische Stelle bei « Theon ». — Euripides' Medea zum Schulgebr. v. Bauer-Wecklein, angez. v. K. Metzger. — Platons apologie des Sokrates u. Kriton v. Dr. E. Göbel, angez. v. L. Haas. — Egger Jos., Katharsis-Studien, angez. v. Alfons Steinberger. — Vollbrecht Wilh., Griechisches Lesebuch. — Meurer H., Griechisches Lesebuch mit Vocabular, angez. v. G. Krafft. — Luber Dr. A., Die Vögel in den historischen Liedern der Neugriechen. — Erotas, neugriech. Liebesdistichen, übers. von Dr. A. Luber. — Schöner Christoph. Über die Titulaturen der römischen Kaiser, angez. v. Albrecht Köhler. — Bednarz Georgius, De universo orationis colore et syntaxi Boethii scripsit, angez. v. Th. Stangl. — Meissner Dr. K., Kurzgefasste latein. Synonymik, angez. v. J. Gerstenecker. — Körting Gustav, Encklopädie u. Methodologie der roman. Philologie, angez. v. G. Wolpert. — Villate Dr. C., Notwörterbuch der französischen und deutschen Sprache, angez. v. Jos. Steinberger. — Spelthahn J., Das Genus der französ. Substantiva, ang. v. J. Wallner. — Wintergerst A. W., Vademecum hebraicum. — Weber Georg., Allgemeine Weltgeschichte, angez. v. F. Gruber. — Heigel K. Th., Das tagebuch Karls VII. — Arendts Dr. K., Geographie von Bayern, angez. v. Fr. Vogel. — Oppel A., Landschaftskunde, angez. v. G. Biedermann. — Greve Dr. Adolf, Fünfstellige logarithmische und trigonometrische Tafeln. — Böcklen Dr. Otto, Analytische Geometrie des Raumes. — Spieker Th., Lehrbuch der ebenen Geometrie, angez. v.

S. Günther. — Féaux Dr. B., Rechenbuch u. geometr. Anschauungslehre, angez. v. A. Schmitz.

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft**, herausgegeben von Iwan Müller. X Jahrgang, 12 Heft.
Berlin, Calvary 1884.

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über die Römischen Bukoliker. Von Dr. C. Schaper in Berlin (Schluss). — Jahresbericht über Ovid 1881 bis Juli 1883. Von R. Ehwald in Gotha. — Jahresbericht über die Litteratur zu Horatius. Von Prof. Dr. Hirschtelder in Berlin. — Register. — Verzeichniß der besprochenen Schriften. — Verzeichniß der behandelten Stellen. — a) Griechische Autoren. — b) Römische Autoren. — Geographisches Register.

XI Jahrgang. 7^{tes} und 8^{tes} Heft. Erste Abtheilung. Bericht über Aristoteles und Theophrastos für das Jahr 1833. Von Prof. Dr. Susemihl in Greifswald (Schluss folgt).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht für römische Geschichte und Chronologie für 1883. Von Dr. Herman Schiller, Gymnasial-Director und Universitäts-Professor in Giessen (Schluss).

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller — Berlin, 1884.

Juli-August. — Abhandlungen. Bemerkungen über den griechischen Unterricht. Von Dr. Georg Bordellé in Glogau. — Eine geschichtliche Präparation nach den Herbart'schen didaktischen Grundsätzen. Von Professor Dr. Rudolf Menge in Eisenach. — Bemerkungen zur Lateinischen Grammatik von Ellendt-Seyffert. Von G. von Kobilinski in Königsberg i. Pr.

Litterarische Berichte. G. Weck, Rudolf Künstler, angez. von Oberlehrer Dr. F. Rhode in Reichenbach i. Schl. Emanuel Hoffmann, Studien auf dem Gebiete der lateinischen Syntax, angez. von Direktor Dr H. S. Anton in Naumburg a. d. S. — M. A. Seyffert und H. Busch, Lateinische Elementar-Grammatik, angez. von Oberlehrer Dr. H. Eichler in Frankfurt a. d. O. — P. B. Sepp, Varia, angez. von Dr. F. Schlee in Berlin. — K. Erbe und P. Vernier, Mentor, vergleichende Wortkunde, angez. von Oberlehrer Dr. O. Weissenfels in Berlin. — A. Hermann, Griechische Schulgrammatik, angez. von Professor A. Weiske in Halle a. d. S.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1884.

Inhalt des fünften heftes : Erste Abtheilung. Abhandlungen. Reim und Alliteration in der griechischen Poesie. Von J. La Roche in Linz.

Zweite Abtheilung. Litterarische Anzeigen. Q. Ennius. Eine Einleitung in das Studium der römischen Poesie. Von Lucian Müller. St. Petersburg 1884, C. Ricker. IX und 313 SS. 8°. Angez. von J. M. Stowasser in Freistadt (Ob.-Ost.). — P. Vergili Maronis Aeneis. Für den Schulgebrauch

erklärt von Dr. Oskar Brosin, Oberlehrer an der Ritterakademie zu Liegnitz. I. Bändchen. Buch I—III. Wien 1883, Verlag von Karl. Graeser. Druck von Friedr. Andr. Perthes in Gotha. Angez. von E. Eichler in Wien. — Detto, W. A., Horaz und seine Zeit. Ein Beitrag zur Belebung und Ergänzung der altclassischen Studien auf höheren Lehransalten. Mit abbildungen. Berlin 1883, VII. 189 SS. 8°. Angez. von F. Hanna in Krems. — Origines ariacae. Linguistisch-ethnologische Untersuchungen zur ältesten Geschichte der arischen Völker und Sprachen. Von Karl. Penka. Wien und Teschen 1883, K. Prochaska. VII, 216 SS. 8°. Angez. von Gustav Meyer in Graz.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Neunzehnter Band. Drittes Heft. Berlin, 1884.

Inhalt : H. Buermann, zur Textkritik des Isaïos. — M. Schanz, zu den sogenannten διαλέξεις. — L. Schwabe, die *Opiniones philosophorum* des Celsus. — Th. Mommsen, die italische Bodentheilung und die Alimementartafeln. — U. Wilcken, Papyrusurkunde über einen Sklavenkauf aus dem Jahr 359 n. Chr. — K. Zacher, Leimruthen. — Th. Mommsen, Legionische Legionsziegel. — U. v. Wilamowitz-Möllendorff, Hippys von Rhegion.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1884.

Viertes und fünftes Heft.

Erste Abteilung (129a Band). — Untersuchungen zur griechischen geschichte. I. die Perser-expedition nach Delphoi, von H. R. Pomtow, z. z. in Rom. — Zu Thukydides, von K. J. Liebhold in Rudolstadt. — Die *ἰζηωρετικοὶ λόγοι* bei Aristoteles und Eudemos, von F. Susemihl in Greifswald. — Zu Lukianos, von J. Sommerbrodt in Breslau. — Zu Plutarchos, von F. L. Lentz in Königsberg. — Der becher des ziegenhirten bei Theokritos [1, 27 ff.], von K. Zacher in Breslau. — Zu Demosthenes friedensrede [§ 24], von K. J. Liebhold in Rudolstadt. — Die strophische gliederung in den stichischen partien des Terentius, von K. Meissner in Bernburg. — Die chronologie der correspondenz Ciceros seit Caesars tode, von O. F. Schmidt in Dresden-Neustadt. — Wann wurde Apollon zum sonnengott? von P. Stengel in Berlin.

Sechstes Heft.

Erste Abteilung (129 Band). — Das letzte chörlied der Sophokleischen Elektra, von Th. Plüss in Basel. — Zu Sophokles Elektra (v. 92), von G. Kern in Frankfurt an der Oder. — Isaïos bei Dionysios von Halikarnasos, von H. Buermann in Berlin. — Zu der sphärik des Theodosios, von F. Huitsch in Dresden. — Miscellen, von K. E. Georges in Gotha. — Anz. v. H. Ziemer : vergleichende syntax der indogermanischen comparation (Berlin 1884), von O. Langlotz in Hameln. — Die annalen des Tanusius

und Volusius, von L. Schwabe in Tübingen. — Die abfassungszeit von Ciceros Cato maior, von Th. Maurer in Mainz. — Emendationes Vergilianae, von E. Baehrens in Groningen. — Zu Horatius oden [III 8, 5. II 1, 6], von F. Harder in Berlin und A. A. Draeger in Aurich. — Zu Caesar, von H. Gilbert in Meissen.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen 1884.

19 Juli 1884. — R. C. Jebb, Die Reden des Thukydides (L. Holzapfel). — P. Girard, Aristophon d'Azénia (A. Höck). — J. Flach, Biographia Graeci (P. Pulch). — P. Heymann, In Propertium quaestiones grammaticae et orthographicae (E. Heydenreich). — P. Mirsch, De M. Terentii Varronis antiquitatum rerum humanarum libris XXV (G. K.). — P. Helwig, Übersetzung ausgewählter Reden des Cicero (Hachtmann). — G. Andresen, Corn. Nepotis vitae (C. W.). — M. Schneidewin, Homerisches Vocabularium (F. Weck). — J. P. Postgate, Transactions of the Cambridge Philological Society (H. Müller).

26 Juli. — C. Schmelzer, Platos ausgewählte Dialoge [Apologie und Krito] (Sörgel). — Edm. Barth, Ueber Sprache und Verbum des Moretum; C. v. Reichenbach, Ueber die Echtheit des dem Vergil zugeschriebenen Moretum (H. Kern). — A. Fränkel, Die Quellen der Alexanderhistoriker (L. Holzapfel). — H. Seume, De sententiis consecutivis Graecis (Ph. Weber). — L. v. Stein, Das Bildungswesen des Mittelalters (H. Richter). — G. Körting, Encyklopädie und Methodologie der romanischen Philologie (e—).

2 August. — V. Pfannschmidt, Uebersetzung von Sophokles' Werken (Hendess). — C. Schmelzer, Platos ausgewählte Dialoge [Apologie und Krito] (Sörgel). — M. Seyffert, Xenophons Memorabilien (Ed. Weissenborn). — H. van Herwerden, Antiphontis orationes tres (A. Höck). — R. Kukula, De tribus Pseudacronianorum scholiorum recensionibus (H. Schütz). — R. Peiper, Alcimi Aviti opera (F. Seller). — Th. Zielinski, De lege Antimachea scaenica (Wecklein). — L. O. Bröcker, Moderne Quellenforscher und antike Geschichtsschreiber (L. Holzapfel). — Ad. Horawitz, Griechische Studien (R. Hartfelder).

9 August. — Fr. Schubert, Sophoclis Electra (Heinr. Müller). — W. Wayte, Demosthenes against Androtion and against Timocrates (J. Sörgel). — D. Naguiewski, De Juvenalis vita observationes (A. Weidner). — O. Christ, De ablativo Sallustiano (J. H. Schmalz). — E. Kuhnert, De cura statuarum apud Graecos (G. Treu). — H. Stuerenberg, De Romanorum cladibus Trasumenna et Cannensi (Hesselbarth). — Ig. Prammer, Schulwörterbuch zu Caesars Commentarii de bello Gallico (Krafft). — J. Hemmerling, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische (W. Vollbrecht).

16 August. — N. Wecklein, Ueber die Technik und den Vortrag der Chorgesänge des Aeschylus (Brinckmeier). — Th. Gomperz, Herodo-

teische Studien (J. Sitzler). — J. C. Laurer, Zur Kritik und Erklärung von Caesars Büchern über den Gallischen Krieg (R. Menge). — M. Sartorius, Die Entwicklung der Astronomie bei den Griechen bis Anaxagoras und Empedokles (S. Günther). — G. Bréton, Essai sur la Poésie philosophique en Grèce (J. Sitzler). — A. Biese, Die Entwicklung des Naturgefühls bei den Römern (G. Hess). — K. Baedeker, Griechenland (H. Neuling).

23 August. — J. E. Kirchner, De litis instrumentis quae exstant in Demosthenis quae fertur in Lacritum et priore adv. Stephanum orationibus (W. Fox). — M. Lehnardt, De locis Plutarchi ad artem spectantibus (Bs.). — A. Kopp, De Ammonii, Eranii, aliorum distinctionibus synonymicis earumque communi fonte (G. Schoemann). — Wortmann, De comparationibus Plautinis et Terentianis (F. X. Pflügl). — Ch. Hauser, C. Julii Caesaris commentariorum de bello Gallico et de bello civili textus, qui vocatur, cum praeceptis grammaticis ab eodem scriptore in libris de analogia traditis comparatio (K. Riedel). — A. Wiedemann, Sammlung altägyptischer Wörter, welche von klassischen Autoren umschrieben oder übersetzt sind (J. Krall). — K. Brugman, Über Griechisch ἀρα, ἄρα, ῥα (H. Weber). — E. v. Stern, Catilina und die Parteikämpfe in Rom (Hesselbarth). — F. Techmar, Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft (C. Pauli). — G. C. Mezger, Ausgewählte Schulreden (G. Hess).

30 August. — Ch. Heimreich, Kritische Beiträge zur Würdigung der alten Sophoklesscholien (E. Rautenberg). — R. Zimmermann, Quibus auctoribus Strabo in libro tertio Geographicorum conscribendo usus sit (R. Hansen). — R. Leonhard, De codicibus Tibulli (J. Streifinger). — M. Bedjanic, De Horatii epistularum libro priore (K. Riedel). — A. Mayr, Stimmt der Cato und Atticus des Nepos in Sprache und Stil mit den demselben Schriftsteller zugeschriebenen Vitae überein oder nicht? (K. Riedel). — G. A. Saalfeld, Die Lautgesetze der griech. Lehnwörter im Lateinischen nebst Hauptkriterien der Entlehnung (C. de Harlez). — E. Hoffmann, Studien auf dem Gebiete der lat. Syntax (Kluge).

6 September. — G. Autenrieth, Wörterbuch zu den homerischen Gedichten (F. Weck. — H. Weil, Aeschyli Prometheus (Brinckmeier). — Ribback, De aristarchi Samothracis arte grammatica (G. Schoemann). — R. Westphal, Catulls Buch der Lieder (C. Ziwsa). — P. Thomas, Sallusti de coniuratione Catilinae liber (Ig. Prammer). — G. Braumann, Die Principes der Gallier und Germanen bei Caesar und Tacitus (R. Menge). — R. Zwirnmann, Uebersetzung der Lebensbeschreibungen des Corn. Nepos (K. Schirmer). — Val. Hintner, Herodots Perserkriege (J. Sitzler).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert und K. Thiemann. 1884. Calvary.

19 Juli. — **Originalarbeiten** : N. Wecklein, Ueber die Textkritik des Aeschylus. — **Rezensionen und Anzeigen** : H. K. Benicken, Studien

und Forschungen auf dem Gebiete der Homerischen Gedichte und ihrer Litteratur (R. Peppinmüller). — **Theopanis** chronographia, rec. **C. de Boor** (Wäschke). — **H. Bergson**, Extraits de Lucrèce avec un commentaire (Bouterwek). — **P. Thomas**, C. Sallusti Crispi de coniuratione Catilinae liber (J. H. Schmalz). — **L. Lévy**, M. T. Ciceronis de legibus liber I (J. H. Schmalz). — **J. de la Chauvelays**, L'art militaire chez les Romains (R. Schneider). — **J. Overbeck**, Pompeji in seinen Gebäuden, Altertümern und Kunstwerken (Bötticher). — **G. Civinini**, **C. Zolfanelli** e **V. Santini**, I sette Colli, la villa Adriana e Apollodoro in Roma (—s.). — **C. Maes**, Vesta e Vestali (—s.). — **R. Lanciani**, L'Atrio di Vesta (—s.). — **M. Albert**, De villis Tiburtinis principe Augusto (—s.). — **H. Ziemer**, Vergleichende Syntax der indogermanischen Komparation (H. Osthoff). — **M. Bréal** et **A. Bailly**, Les mots Grecs groupés d'après la forme et le sens (Ziemer). — **Ph. Weber**, Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze (G. Vogrinz). — **R. Kohlmann**, Ueber die Modi des griechischen und des lateinischen Verbums in ihrem Verhältnis zu einander (K. Thiemann). — **F. Zambaldi**, Metrica greca e latina (Klotz). — **P. Fredericq**, De l'enseignement supérieur de l'histoire (A. Steudener). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

2 August. — **Neugriechische Philologie**. — **Originalarbeiten**: **Die Stellung des Latein in den höheren Schulen Neugriechenlands** (Chr. B.). — **Eine Musterschule zu Athen** (χ und Ε.) — **Verein ΠΑΡΑΣΣΕΟΣ** (R. Weil). — **Rezensionen und Anzeigen**.

16 August. — **Originalarbeiten**: **C. Faltin**, Polybios oder Livius? I. — **Rezensionen und Anzeigen**: **L. Müller**, Luciliana (J. M. Stowasser). — **Constans et Denis**, Caesaris de bello Gallico commentariorum libri VII cum libro VIII (R. Schneider). — **S. Preuss**, Vollständiges Lexikon zu den pseudo-cäsarianischen Schriftwerken (G. Landgraf). — **G. Lafaye**, De poetarum et oratorum certaminibus apud veteres (E. Hiller). — **H. Matzat**, Römische Chronologie I. (Holzapfel). — **E. Herzog**, Geschichte der römischen Staatsverfassung (H. Schiller). — **H. Osthoff**, Schriftsprache und Volksmundart (H. Ziemer). — **Ed. Tournier**, Clef du vocabulaire grec (E. Bachof). — **E. Wolffin**, Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik mit Einschluss des älteren Mittellateins (H. Rönsch) — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

23 August. — **Originalarbeiten**: **G. Faltin**, Polybios oder Livius? II. — **Rezensionen und Anzeigen**: **G. Bréton**, Essai sur la poésie philosophique en Grèce: Xénophane, Parménide, Empédocle (F. Lortzing). — **F. Antoine**, De casuum syntaxi Vergiliana (Gebhardi). — **A. Weidner**, Cornelii Nepotis Vitae (Gemb.). — **G. Gemss**, Cornelius Nepos (P. Hirt). — **L. O. Bröcker**, Moderne Quellenforscher und antike Geschichtsschreiber (Steudener). — **H. Matzat**, Römische Chronologie II. (Holzapfel). — **Fr. Ohlenschläger**, Prähistorische Karte von Bayern (C. Mehlis). — **Fr. Ohlenschläger**, Schriften über Urgeschichte von Bayern und die Zeit der Römerherrschaft daselbst (C. Mehlis). — **E. Waldmann**, Der Bern-

stein im Altertum (H. Schmidt). — **W. Brambach**, Hülfsbüchlein für lateinische Rechtschreibung (C. Wagener). — **E. Appel**, De genere neutro intereunte in lingua Latina (H. Rönsch). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

30 August. — **Originalarbeiten**: **J. H. Schmalz**, Zur historischen Syntax der lateinische Sprache. — **Rezensionen und Anzeigen**: **H. Well**, Eschyle, Prométhée enchaîné (Wecklein). — **H. V. Kleist**, Plotinische Studien (Kirchner). — **O. Crusius**, Analecta critica ad Paroemiographos Graecos (Jungblut). — **F. Ritschelius**, T. Macci Plauti comoediae (O. Seyffert). — **H. Furneaux**, Taciti annalium ab excessu divi Augusti libri (G. Helmreich). — **F. Ch. Pötter**, Die Geschichte der Philosophie im Grundriss (Fr. Susemihl). — **Lezioni di antichità Greche e Romane**; **G. Demichellis**, Instituzione di antichità Greche; **C. Fumagalli**, Nozioni elementari sulle antichità private Greche e Romane (Winckler). — **G. Caland**, De nummis M. Antonii III viri vitam et res gestas illustrantibus commentatio (A. Chambalu). — **E. Kurtz** und **E. Friesendorff**, Griechische Schulgrammatik (μ.). — **F. Hand's** Lateinisches Uebungsbuch (Sorgenfrey). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

6 September. — **Originalarbeiten**: **E. Fabricius**, Zur Geschichte der griechischen Architektur I. — **Rezensionen und Anzeigen**: **R. Hansen**, Xenophons Anabasis (J. Sitzler). — **A. Matthias**, Kommentar zu Xenophons Anabasis (W. Vollbrecht). — **F. Ritschl**, T. Macci Plauti comoediae II 4,5. (O. Seyffert) [Schluss]. — **H. Usener**, Organisation der wissenschaftlichen Arbeit (F. Lortzing). — **M. Sartorius** Die Entwicklung der Astronomie bei den Griechen bis Anaxagoras und Empedokles, in besonderem Anschluss an Theophrast (H. W. Schaefer). — **O. Keller**, Der Saturnische Vers als rhythmisch erwiesen (R. Westphal). — **F. Ramorinus**, Ad Otto Kellers opusculum de versu Saturnio (R. Westphal). — **Ch. S. Halsey**, An Etymology of Latin and Greek (J. H. Schmidt). — **E. Schulze**, Adiumenta Latinitatis (Müller). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Leipzig, Freitag, Prag, Tempsky.

23 Juli 1884. — **Rezensionen und Anzeigen**: Studniczka, Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte (Weizsäcker). — Ciceros Rede für L. Flaccus von Du Mesnil (Lehmann). — Le favole di Phedro (Mähly). — Drenckhahn, Leitfadenzur Lateinischen Stilistik (Andresen). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

30 juli. — **Rezensionen und Anzeigen**: Sittl, Geschichte der griechischen Litteratur (Hubert). — Reuter, Die Römer im Mattiakerland (Widmann). — A complète concordance to the Comedies and Fragments of Aristophanes by Dunbar (Kaehler). — Goelzer, Etude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme (Meyer). — Buchhold, De

paromoeoseos apud Rom. poetas usu (Thielmann). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

6 August. — Rezensionen und Anzeigen : Hecht, Zur Homerischen Semasiologie (Dahms). — Dahms, Philol. Studien zur Worthedeutung bei Homer (Anton). — Althaus, Coniectanea in Baccharum Euripidis locos (Gloël). — Egger, Katharsis-Studien (Manns). — Schmidt, Lateinische Schulgrammatik (Schmidt). — Fügner, Cäsarsätze zur Einübung der lat. Syntax (Andresen). — Harre, Hauptregeln der lateinischen Syntax (Prumers). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

13 August. — Rezensionen und Anzeigen : Sylloge inscriptionum Graecarum ed. Dittenberger (Cauer). — Collitz, Griech. Dialekt-Inschriften. III. Heft (Cauwer). — Siecke, De Niso et Scylla in aves mutatis (Zinzow). — Schmitt, Quaestiones chronologicae ad Thucyd. (Bauer). — Steringa-Kuyper, De fontibus Plutarchi (Bauer). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

20 August. — Rezensionen und Anzeigen : Bergk, Griechische Literaturgeschichte. 2 Bd. (Schroeder). — Pauli, Altitalische Studien. 2. Heft (O. G.). — Cauer, De fabulis Graecis ad Roman cond. pertinentibus (O. G.). — Kaerst, Kritische Untersuchungen zur Geschichte des zweiten Samniterkrieges (Faltin). — Marx, Hulfsbüchlein f. d. Aussprache der lat. Vokale (W. Meyer). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

27 August. — Rezensionen und Anzeigen : Pöhlmann, Ubevölkerung d. antik. Grossstädte (Eyfsenhardt). — Lange, Die Königshalle in Athen (v. Sybel). — Aristotelis Politica tertium edidit Susemihl (Dembowski). — De Pausaniae periegetae studiis Herodoteis scripsit Wernicke (Weizsacker). — Jähns, Cäsars Kommentarien (Niemi). — Ploetz, Lateinische Elementar-Grammatik (Althaus). — Bleskes Elementarbuch der Latein. Sprache. — Andrä, Heroen. Griechische Heldensagen. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

3 September. — Rezensionen und Anzeigen : Dietrichson, Antinoos (Blümner). — Schmeisser, Beiträge z. Kenntnis d. Technik d. etruskischen Haruspices (Gruppe). — Sedlmayer, Die Ausgrabungen auf d. forum romanum (Lohr). — M. Tulli Ciceronis Cato Maior, edited Reid (Lehmann). — Jäger, Geschichte der Römer (O. F. Schmidt). — Detto, Horaz und seine Zeit (Bolle). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

10 September. — Rezensionen und Anzeigen : Steffen, Karten von Mykenai (Hermann). — Haussoullier, La vie municipale en Attique (Dübi). — Schinkel, Quaestiones Silianae (Schlichteisen). — Clausen, Zum lateinischen Unterrichte in der Sekunda des Gymnasiums (Prumers). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

L'enseignement moyen vient de perdre un de ses professeurs les plus anciens et les plus distingués. M. Jean Grafé a été enlevé presque subitement à ses cours, à ses études et à l'affection des siens (10 juillet).

M. Jean Grafé naquit à Luxembourg le 9 juin 1822. Après avoir fait de brillantes études à l'athénée de cette ville, il alla suivre, à l'université de Gand, les cours de la faculté de philosophie. Puis il entra résolument dans une carrière qui devait lui permettre de se livrer tout entier à son goût pour la philologie et les lettres.

Envoyé en mars 1850 au collège communal de Bouillon pour y donner la classe de 4^e latine, il fut, dès l'année suivante, appelé à l'athénée royal de Namur, où il fut chargé du cours de 3^e latine et d'une partie de celui de poésie. Trois ans plus tard il était désigné pour occuper la chaire de 2^de exclusivement. Enfin en 1870 il fut nommé professeur de rhétorique latine dans le même athénée qu'il ne devait plus quitter.

C'est à s'acquitter de ces utiles fonctions que M. Grafé a consacré le meilleur de sa vie et les précieuses qualités dont la Providence l'avait doué. Nous n'avons pas à parler ici de sa douceur, de sa patience, du soin qu'il mettait à former, à les jeunes intelligences qui lui étaient confiées : les nombreux élèves qui ont eu le bonheur d'assister aux leçons de ce maître vénéré sont là pour témoigner de la bonté, de l'aménité de son caractère. Mais ce qui peut-être est moins connu, c'est l'étendue, la profondeur, la solidité du savoir qui soutenait cet enseignement. On peut dire que M. Grafé a fait de la philologie l'objet principal de son activité.

Le latin, le grec, le sanscrit d'une part, l'hébreu et l'arabe de l'autre, le vieux français, le provençal et la plupart des langues dérivées du latin, l'allemand, l'anglais, le néerlandais, le russe ont été tour à tour étudiés et approfondis par lui. Mais, tout en examinant ces idiomes dans leur structure et dans leur mécanisme, tout en les comparant entre eux suivant la méthode de Bopp et de Curtius, M. Grafé ne négligeait pas le côté interne et profond du langage. Il voyait, à travers l'immense variété des langues et des dialectes l'éternelle manifestation de la pensée humaine. Il savait goûter ces manifestations dans leurs formes les plus pures ; et son âme, toujours jeune et fraîche, s'enthousiasmait à la lecture des poèmes d'Homère ou de Virgile. N'est-ce pas pour initier ses élèves aux beautés du style de Tite-Live et en général aux secrets de la prose latine qu'il a composé ce cours de thèmes (1872), proclamé par la rédaction de la Revue de l'instruction publique le meilleur ouvrage en ce genre que nous possédions en Belgique. Différents articles ont paru de lui

dans la même Revue, les uns sur des questions d'étymologie, d'autres se rapportant à l'explication des auteurs classiques; quelques-uns consistent en thèmes d'imitation. Mais il ne peuvent donner la mesure du talent et de l'érudition de M. Grafé. Peut-être découvrira-t-on parmi ses papiers quelques manuscrits dont la publication fera connaître plus exactement la valeur du savant dont nous déplorons la perte.

Quant à lui, on peut dire qu'il n'a jamais envié les honneurs de la publicité. Simple, modeste il n'a eu d'autre ambition que celle de remplir son devoir. Sa volonté énergique a su lutter jusqu'à la fin contre les souffrances de la maladie, et même en dissimuler les atteintes aux yeux de ceux qui l'entouraient. La veille de sa mort, il s'acquittait encore des devoirs de sa profession, et l'on peut dire qu'il est mort debout.

M. GR.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 27.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*24^e Séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le samedi 1 novembre 1884.*

La séance est ouverte à 1 heure, sous la présidence de M. Gantrelle, *vice-président*.

Sont présents : MM. Wagener, *secrétaire-général*; Gilles, *trésorier*; De Block et Fredericq, *secrétaires-adjoints*; Angenot, Blaise, Bley, Bocks ruth, De Moor, Discailles, Dufief, Dupont, Gevaert, Harlaux, Hegener, Hoffmann, Lonchay, Magin, Motte, Peltier, Raskop, Roersch, Thomas, Vollgraff, Waltzing et Alph. Willems.

M. le Président appelle M. Discailles pour lui remettre la médaille qui a été décernée par la Société à son *Histoire des concours généraux en Belgique*. M. Gantrelle déclare qu'il est très heureux de pouvoir offrir cette récompense à l'auteur pour cet ouvrage d'une utilité incontestable, qui a dû coûter de longues recherches et a été exécuté avec une persévérance et une exactitude remarquables. L'auteur n'en est pas, du reste, à son coup d'essai. Son *Histoire de Marie-Thérèse* se distingue aussi par l'exactitude, comme par la netteté du style et une élégante simplicité. M. le président assure M. Discailles que la Société tient en très grande estime ses travaux historiques. (*Applaudissements*).

M. Discailles remercie le président et l'assemblée. Les distinctions les plus chères à un travailleur sont celles qui lui sont accordées par d'autres travailleurs, juges impartiaux et appréciateurs compétents. Il ne le nie pas, son *Histoire des concours généraux* lui a coûté beaucoup de recherches et d'efforts. La Société a bien voulu en tenir compte ainsi que du but unique

de l'auteur : être utile à l'enseignement sans aucune idée de gain. M. Discailles dit qu'il est profondément touché de bienveillance que lui témoigne la Société et il lui présente ses remerciements sincères et affectueux. (*Applaudissements*).

M. le président donne lecture de l'inscription gravée sur la médaille en vermeil et qui est conçue en ces termes :

Ernesto Discailles
quod
historiam certaminum
inter omnes alumnos
scholarum belgicarum
inde ab anno MDCCCXL
propositorum
tribus voluminibus
accurata diligentia
conscripsit.

—
MDCCCLXXXIV.

M. Wagener, secrétaire-général, donne lecture d'une lettre de M. Focroulle, ancien professeur de l'athénée royal de Liège, par laquelle celui-ci déclare devoir donner sa démission à cause de l'état de sa santé.

Trois nouveaux membres sont présentés et admis après les formalités réglementaires. Ce sont MM. Keelhoff, Théodore Preudhomme et Léon Preudhomme, élèves du doctorat en philosophie de l'université de Gand.

M. Gilles, trésorier, présente le compte annuel. Déduction faite des quatre membres décédés (MM. Angenot, Dumont, Heremans et Grafé), la Société a compté 74 membres pendant l'année 1883-1884. Le boni s'élevait à 1647 fr. 73, qui, joints aux recettes ordinaires, ont donné un chiffre global de 2060 fr. 23. Les dépenses ne se sont élevées qu'à 160 fr. Reste donc un boni de 1900 fr. 23 c.

Après l'approbation de ce compte du trésorier, M. Gantrelle fait remarquer qu'il y aurait lieu peut-être d'examiner la manière d'employer le plus utilement possible l'excédant, sans cesse plus élevé, qui cloture chacun des comptes. Il se demande s'il ne serait pas bon de l'employer à payer les frais de voyage des membres, dont plusieurs viennent de loin et ont à faire de ce chef des dépenses assez considérables.

Après quelques observations de MM. Raskop et Dufief, cet objet est renvoyé à une prochaine séance.

M. Lonchay fait une communication sur la mission à Liège, en 1543, du conseiller Charles Boisot, qui fut envoyé plus tard par Charles-Quint à Metz, pour des affaires d'état analogues (cf. le livre récent de M. Ch. Rahlenbeck, *Metz et Thionville*). Boisot était allé à Liège pour instruire un complot ourdi en faveur de la France et dont l'annaliste liégeois contemporain Chapeaville ne dit presque rien. M. Lonchay a découvert aux archives du royaume à Bruxelles, dans la collection dite des Papiers d'Etat et de l'Audience, une série de pièces inédites, qui prouvent que les chefs de la conjuration étaient le chanoine Guillaume de La Mark et son frère Jean, Seigneur de Lumey, tous deux neveux de feu le prince-évêque Erard de La Mark. L'évêque régnant, l'incapable Corneille de Berg, était absent. Charles-Quint, d'accord avec la majorité du chapitre de St. Lambert, se substitua au souverain par son commissaire Boisot, qu'il fit appuyer par un petit corps d'armée. Grande fut l'émotion du peuple liégeois devant cette immixtion de Charles-Quint dans ses affaires. Les rapports secrets de Boisot jettent un jour tout nouveau sur le complot et sur les événements qui suivirent. M. Lonchay donne lecture de ces rapports en les commentant. L'auteur se propose de compléter ses recherches et de les publier dans les *Bulletins de la commission royale d'histoire*.

M. Thomas présente une note sur certaines incorrections dans l'emploi des négations en latin. Il étudie les passages suivants : Valère Maxime, livre III, ch. 8, § 3, Florus, livre III, ch. 17 (livre II, ch. 5 d'après la division moderne), Suétone, *Vie de César*, ch. 78, *Vie de Tibère*, ch. 45, *Vie de Néron*, ch. 42 (cf. sur ces trois passages Madvig *Adversaria critica*, tome II, p. 573-574), Varron cité par Nonius Marcellus, p. 530 et 532 éd. Mercier = p. 618-620 éd. Quicherat, Térence, *Hecyra*, acte IV, scène 4, v. 25 = v. 647 (cf. Donat et Bentley ad h. l.). Il constate qu'on trouve tantôt une seule négation là où le sens en exige deux (M. Delbœuf propose une explication différente, *Revue*, tome XIX, p. 125), tantôt deux négations où il n'en faut qu'une. Des erreurs de ce genre se rencontrent même chez les écrivains français. Il conclut qu'anciens et modernes ont parfois péché contre la logique dans le cas, assez délicat, des négations doubles ; qu'il est alors inutile d'accuser les copistes et de proposer des corrections, comme on le fait souvent, en pareil cas, pour les auteurs grecs et latins. (Le travail de

M. Thomas sera publié dans le numéro prochain de la *Revue*).

M. Hegener dit que chez les auteurs anglais et allemands la double négation s'emploie souvent pour nier plus énergiquement. Klopstock et Shakespeare en offrent de nombreux exemples.

M. Wagener rappelle qu'à la dernière séance de la Société il a parlé sur une question qu'il avait fait porter à l'ordre du jour et qui était ainsi posée : « Comment faut-il traduire en français ou en flamand les textes grecs et latins ? » Tous les orateurs qui ont pris part à cette discussion partageaient sa manière de voir. M. le président fit observer qu'on pourrait remettre à la séance suivante la rédaction d'une formule définitive. C'est pour se conformer à cette décision que M. Wagener dépose les conclusions qui suivent :

I. Les professeurs s'efforceront d'obtenir de leurs élèves, à partir de la cinquième, que dans la traduction du latin et du grec en français ou en flamand, ils serrent les textes anciens d'aussi près que possible, tout en restant scrupuleusement fidèles au génie de la langue dans laquelle ils traduisent.

II. A cette fin les professeurs feront faire à leurs élèves des exercices gradués, oralement et par écrit, en classe et à domicile.

III. Dans les exercices oraux, qui devront être fréquents, le professeur provoquera l'initiative et stimulera l'émulation des élèves, en employant les procédés de la *certatio* des gymnases allemands, décrits par M. Michel Bréal dans ses *Excursions pédagogiques*, p. 25 et suivantes.

IV. En exerçant les élèves à traduire de vive voix, les professeurs s'assureront d'abord que les élèves ont compris tous les détails du texte dont il s'agit de faire la version.

V. Ils faciliteront le travail des élèves en leur suggérant les moyens les plus propres à rendre certaines tournures grecques et latines par des équivalents conformes au génie du français et du flamand. Ces moyens consistent entre autres à couper une phrase longue et compliquée en plusieurs phrases distinctes, à remplacer un participe par un substantif abstrait, etc.

M. Wagener, développant ces cinq propositions, commence par décliner sa compétence. Il n'a jamais enseigné dans un athénée. Il croit cependant pouvoir hasarder quelques observations. Quant à la *certatio* des gymnases allemands, on l'a parfois déclarée impraticable en France, où le livre de M. Bréal a provoqué une vive admiration, mais aussi des critiques non moins vives. Certes, ce procédé d'enseignement demande au

professeur une contention d'esprit extraordinaire et une longue préparation. Aujourd'hui le professeur belge est surchargé d'heures de classe ; mais s'il n'avait que deux ou trois heures de cours par jour, il pourrait se préparer convenablement à cette *certatio*, qui alors porterait dans nos athénées les mêmes fruits que dans les gymnases allemands. Pour arriver à une bonne traduction, il faut faire un assez grand effort intellectuel. Il importe donc d'y intéresser la classe tout entière, afin de provoquer l'émulation et d'exciter l'imagination des élèves. On leur donnera ainsi cette souplesse, cette rapidité d'esprit qui leur manquent trop souvent en Belgique. D'un autre côté, les travaux écrits doivent donner lieu à une critique faite en classe par le professeur. Il serait bon que le professeur signalât, pour chaque phrase à traduire, l'élève qui en a donné la meilleure traduction. C'est un nouveau moyen d'émulation. Ainsi procédait feu le professeur Baron à l'Ecole Normale des Humanités de Liège, lorsque celle-ci était annexée à la Faculté de philosophie. Enfin, pour les équivalents à substituer en français ou en flamand aux tournures grecques et latines, il faut donner aux élèves des indications sur la route à suivre, mais ne pas leur apporter des solutions toutes faites. Le but de ces différents exercices doit être de former des élèves qui, au sortir de leurs humanités, sachent convenablement le français et le flamand, ce qui est rare aujourd'hui.

M. Hegener fait observer que tout ce que M. Wagener a dit des langues anciennes, s'applique aussi à l'allemand et à l'anglais. Certes le génie de l'antiquité est plus éloigné du nôtre que celui des peuples germaniques modernes, mais ce n'est là qu'une question de degré. M. Hegener déclare qu'il a employé avec succès dans sa longue carrière de professeur les procédés préconisés par M. Wagener.

M. le président voudrait qu'on expliquât nettement ce qu'on entend par serrer le texte de près. Cette vieille formule, bien connue, est comprise différemment. Il s'agirait de dire quelques mots sur la méthode à suivre et d'entrer dans quelques détails qui fixeraient le sens de la formule.

M. Wagener a eu en vue de s'élever contre le système de traduction, très en vogue, grâce auquel on ne traduit que par approximation, en se permettant de négliger une partie plus ou moins grande du texte à traduire. On loue beaucoup, mais bien à tort, certaines traductions d'auteurs grecs faites par

d'excellents écrivains français, où une foule de pensées et de nuances sont complètement sacrifiées. Il faut, en effet, qu'en transvasant la pensée, on n'en laisse rien se perdre.

M. Hegener pense que serrer le texte de près, c'est exprimer la pensée de l'auteur en français, comme celui-ci l'aurait exprimée lui-même, s'il s'était servi de cet idiome. On sourira peut-être de cette formule en songeant aux grecs et aux latins; mais il y a des exemples d'auteurs capables d'écrire eux-mêmes la langue dans laquelle on traduit leurs œuvres. Ainsi Alexandre de Humboldt connaissait bien le français; aussi revoyait-il toujours avec soin les traductions françaises de ses livres.

M. Wagener fait remarquer que la formule indiquée par M. Hegener, tout en étant peut-être acceptable au point de vue purement littéraire, n'est pas en harmonie avec le but essentiellement pratique qu'il a eu surtout en vue. Il a voulu indiquer un moyen puissant propre à assouplir le style des élèves. Les Belges écrivent parfois correctement, mais en général lourdement. Pour échapper à ce manque de grâce, à cette raideur un peu innée, il faut soumettre les élèves à cette gymnastique littéraire dans laquelle on lutte corps à corps avec un texte difficile. En Belgique, à la Chambre et ailleurs, les langues anciennes ne sont pas en faveur. On leur reproche d'absorber beaucoup d'années d'études, au bout desquelles les élèves ne savent pas écrire convenablement leur langue maternelle. Ce reproche est injuste. Les langues anciennes peuvent exercer une très grande influence sur l'étude des deux langues nationales, si l'on donne tous ses soins à la traduction. C'est ce point que M. Wagener a voulu mettre en lumière.

Après quelques autres observations de MM. Gantrelle, Discailles et Hegener la discussion est close.

M. Fredericq fait une communication sur le *Repertorium* historique hollandais et sur le *Register* des dissertations académiques concernant l'histoire des Pays-Bas, dont de nouveaux suppléments viennent de paraître (Leide, Brill, 1884). Ces deux ouvrages, indispensables aux spécialistes, sont trop peu connus en Belgique et en général à l'étranger. M. Fredericq annonce aussi la prochaine publication d'une *Bibliographie historique belge*, qui servira de complément au *Repertorium* hollandais.

M. Thomas croit que, parmi les nombreux philologues que compte la Société, il y en a qui ont eu l'occasion, dans

leurs études, d'élucider certains points de critique et d'exégèse, de corriger par une conjecture heureuse quelque texte altéré, de trouver une explication satisfaisante d'un passage ordinairement mal compris. Ces observations détachées, souvent on les garde dans ses papiers, puis on les néglige, on les oublie. Et cependant ces petites conquêtes de détail font avancer la science.

Ne serait-il pas bon d'engager les auteurs de ces trouvailles à les communiquer au public? Et notre Société ne rendrait-elle pas service aux études philologiques en se chargeant de cette mission, en centralisant pour ainsi dire ces éléments épars et en les soumettant à une discussion scientifique?

C'est pourquoi M. Thomas formule la proposition suivante :

« 1^o Les membres de la Société philologique et historique qui ont en portefeuille des remarques détachées, soit de critique, soit d'exégèse, qu'ils jugeraient de nature à présenter quelque intérêt, sont priés de les communiquer à M. le Secrétaire général un mois au moins avant chaque session.

» 2^o Les textes seront autographiés et distribués à tous les membres de la Société.

» 3^o Une place sera réservée dans l'ordre du jour de chaque session à la discussion de ces petits travaux. »

M. Wagener appuie la proposition de M. Thomas. On publie trop peu en Belgique sur la philologie classique, bien que les professeurs travaillent. M. Wagener appelle surtout l'attention sur les interprétations nouvelles, qui sont aussi méritoires que les conjectures.

M. Gantrelle fait observer que la *Revue de l'instruction publique* a toujours ouvert ses colonnes à ce genre de travaux. Elle a même publié anciennement des corrections aux traductions françaises faites à Paris. L'auteur de ces articles était feu M. Loumyer. En général nous péchons en Belgique par une excessive timidité. Que de gens chez nous savent, et ne publient rien! A la timidité vient se joindre la peur de la critique. Est-ce que les maîtres eux-mêmes, Mommsen en tête, n'ont pas été critiqués par les philologues et par les historiens? M. Gantrelle fait appel au bon vouloir et au courage des jeunes professeurs.

La proposition de M. Thomas est adoptée à l'unanimité.

La séance est levée à 4 heures.

NOTE SUR DEUX PASSAGES DE JUVÉNAL.

On lit généralement de la manière suivante les vers 127-131 de la première satire de Juvénal :

Ipse dies pulchro distinguitur ordine rerum :
sportula, deinde forum jurisque peritus Apollo
atque triumphales, inter quas ausus habere
nescio quis titulos Aegyptius atque Arabarches,
cujus ad effigiem non tantum meiere fas est.

ce qu'il faut comprendre de la manière suivante : « le jour lui-même est partagé par une suite de nobles occupations : d'abord la *sportule*, puis le forum et Apollon, qui s'entend au droit, et les statues triomphales, parmi lesquelles a osé avoir son inscription ¹, je ne sais quel Égyptien, arabarque par dessus le marché, contre la statue duquel il est permis de déposer des ordures de toutes sortes. »

Il est évident que les trois derniers vers expriment le mépris du satirique pour le personnage en question, qui a osé déshonorer le forum par la présence de sa statue.

Qu'est-ce, en effet, que ce personnage ? C'est d'abord un Égyptien, c'est-à-dire un barbare, et le moins estimé de tous à cette époque ², comme le prouve déjà dans le texte le *nescio quis*, qui n'exprime que le plus profond dédain. Mais ce qui doit augmenter encore l'indignité de l'individu désigné, c'est qu'il est en même temps *arabarque*. Car la conjonction *atque* indique nécessairement que l'épithète *arabarches* se rapporte au même personnage que celle d'*Aegyptius*, et ajoute quelque chose de plus vil encore que ce qu'exprime le premier qualificatif. Or, il ne saurait en être ainsi pour le mot *arabarches*. C'était, en effet, le titre que portait l'ἑπιστάτης ou gouverneur général de la Thé-

¹ C'est-à-dire : a l'honneur d'avoir sa statue parmi celles des anciens triomphateurs. Cf. MARQUARDT, *Röm. Staatsv.*, II, p. 573.

² Voir Marquardt, *ibid.*, I, p. 287.

baïde, une des trois grandes provinces de l'Égypte sous l'empire¹. Cet arabarches était généralement un Romain : on ne connaît, en effet, qu'un seul de ces fonctionnaires, le premier sous la domination d'Auguste, qui ait porté un nom grec².

Il ressort clairement de là que le titre très considérable d'arabarches ne saurait convenir à un Égyptien, ni, à plus forte raison, indiquer un personnage plus vil encore que l'Égyptien ordinaire.

Cependant les manuscrits portent tous le même nom : tantôt sous la forme de *Arabarches* (PS^ω), tantôt sous celles de *arabarches* ou *arabartes* (ς)³. D'autre part, quelques manuscrits des plus récents présentent, au lieu de *atque*, la leçon *aut*⁴. Mais, vu le titre élevé et honorable de arabarches, la leçon *aut arabarches* nous semble également inadmissible ici.

Nous croyons donc qu'il faut changer le mot arabarches en celui d'*Alabarches*⁵, qui indique un fonctionnaire absolument différent du premier. Cet appellatif dérive, selon toute probabilité, de *ἄλαβα* qui, d'après Hésychius⁶, désigne de l'encre; il indiquait un fonctionnaire siégeant à Alexandrie, et chargé probablement du recouvrement de l'impôt indirect sur les

¹ V. C. J. G., 4751; LETRONNE, *Recueil des Inscr. grecques et latines de l'Égypte*, II, n° 180 : Κλαύδιος Γέμινος ἀραβάρχης καὶ ἐπιστράτηγος Θηβαΐδος. A son gouvernement appartenait la contrée s'étendant depuis le Nil jusqu'à la mer Rouge, et appelée spécialement *Arabia*.

² C'est Πτολεμαῖος Ἡρακλείδου ἐπιστράτηγος τῆς Θηβαΐδος. (14^e année d'Auguste.) Cf. Letronne, *o. c.*, II, n° 141. Pour les gouverneurs romains de la Thébaïde, v. C. J. G., n° 4751, 4753, 4745; ORELLI, *Inscript. lat.*, n° 3881.

³ P codicis Pithœani nunc Montepessulani lectio genuina; S scholiorum lectiones; ω codices interpolati vel omnes vel plurimi; ς codices interpolati aliquot, maxime recentiores.

⁴ *Aut* : ς.

⁵ Cette correction a déjà été faite par Weber; elle se trouve aussi dans une édition d'Anvers (1565) et dans deux de Paris (1613 et 1616), mais la plupart des éditeurs les plus récents semblent n'en avoir tenu aucun compte.

⁶ HESYCHII *lexicon* a. v. ἄλαβα. μέλαν ὃ γράφομεν. Cf. J. Alberti in *Hesychii lexicon*. Ce mot ἀραβάρχης est formé comme les suivants : εἰρηνάρχης, θαλιάρχος (dans Hor. *Od.*, I, 9, 8), σφαιράρχης, C. J. G., n° 4794; πεντηκόνταρχος; ὁ ἄρχων τῆς πεντηκοστῆς τοῦ τέλους καὶ τῶν πεντηκοστῶν. Bekker, *Anecd. graeca*, p. 297.

animaux ¹. On a longtemps douté de la forme de ce mot. Cependant il se rencontre non seulement à plusieurs reprises dans l'œuvre de Josèphe ², mais aussi, ce qui confirme définitivement l'orthographe, dans une inscription grecque trouvée en Carie ³. Quoi qu'il en soit des fonctions de l'alabarque ⁴, il est certain qu'elles n'étaient pas de loin aussi élevées que celles de l'alabarque. On remarque, d'ailleurs, qu'elles étaient, sinon toujours, du moins la plupart du temps, remplies par des Égyptiens ou des Juifs de l'Égypte. C'est ainsi que Josèphe (*Antiq. Jud.*, xviii, 6, 3), parle d'un certain Alexandros, alabarque d'Alexandrie, qui prêta au juif Agrippa une somme d'au moins cinq talents. Cet Alexandros était juif, comme l'était également l'alabarque Démétrius, dont il est question dans le vingtième livre du même ouvrage. Josèphe y dit, en effet (xx, 7, 3), *Μαριάμνη συνῳκῆσε Δημητρίῳ τῷ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Ἰουδαίου πρωτεύοντι γένει τε καὶ πλούτῳ* : τότε δὴ καὶ τὴν ἀλαβάρχιαν οὗτος εἶχε.

Nous savons que le premier, Alexandros, avait été l'homme d'affaires d'Antonia, la mère de celui qui devint plus tard l'empereur Claude. C'était un homme riche et considéré ⁵.

Si l'on se demande maintenant à qui peut se rapporter l'allusion de Juvénal, nous croyons qu'il n'est guère possible d'y répondre d'une manière certaine. Quoi qu'il en soit, il ne nous semble pas permis d'admettre, avec Rudorff (*Rhein. Mus.*, t. II), Haakh (*Realencycl. de Pauly*, vi, p. 1943 et suiv.), A. Weidner (*D. J. Juvenalis Satirae* a. l.), et d'autres commentateurs, qu'il

¹ C'est ainsi qu'il faut lire, dans le *Cod. Justin.*, iv, 61, 9 : « vectigal *Alabarchiae* (et non *Arabarchiae*) per Aegyptum atque Augustamniam constitutum.

² Flav. Joseph., *Antiq. Jud.*, xviii, 6, 3; xix, 5; xx, 5, 2.

³ C. J. G., n° 4267 : in delta Xanthi, in basi rupta : Π]οτ[ε]ῖ δῶνι εὐχῇ Μυσσίου ἀλαβάρχου.

⁴ V. l'allusion que Cicéron fait à Pompée (*Epist. ad Attic.*, II, 17), en le nommant Alabarches. Le *mediceus* (xi) et les anciennes éditions ont *arabarches*, mais cette leçon a été changée, d'après les manuscrits XYZ, en *alabarches*, c'est-à-dire : le douanier, parce que les tableaux portés dans le triomphe de l'an 61 faisaient connaître que les victoires de Pompée en Asie, avaient fait monter les revenus de 50 à 85 millions. Cf. Plut., *Pompej.*, 45; Zonar., x, 5; Cic. *ad. Att.*, i, 19, 4. Pompée avait rendu l'Anti-liban tributaire (Id. *ad. Att.*, ii, 16).

⁵ Flav. Joseph., *Antiq. Jud.*, xix, 5, 1; xx, 5, 2.

s'agisse ici de *Tiberius Alexandros*, fils de l'alabarque Alexandros Lysimachos¹. Cet homme, aussi distingué comme administrateur que comme guerrier, avait renoncé à la religion juive², avait été créé chevalier romain³, et, après avoir gouverné la Judée comme *procurator*⁴, était devenu *praefectus Aegypti*, c'est-à-dire vice-roi de l'Égypte⁵. Il n'avait donc jamais été alabarches ni arabarches, et nous trouvons, d'autre part, inadmissible que le satirique latin ait pu indiquer cet illustre et puissant chevalier romain par un *nescio quis Aegyptius*. Il nous semble donc beaucoup plus probable que Juvénal a fait ici allusion au père de Tibérius, à Alexandros Lysimachos, qui, nous l'avons vu, avait été alabarque à Alexandrie, et qui, grâce à ses trésors et à son influence personnelle comme à celle de son fils, a pu facilement obtenir une statue sur un forum de Rome.

Dans un autre passage (Sat. v, 46 sqq) du même Juvénal, on trouve ces vers :

Tu Beneventani sutoris nomen habentem
siccabis calicem nasorum quatuor ac jam
quassatum et rupto poscentem sulphura vitro;

qui s'explique d'ordinaire de la manière suivante : « Un verre déjà cassé, et qui demande du soufre pour être raccommodé⁶ ». Cette interprétation, quelque naturelle qu'elle puisse paraître au premier abord, ne saurait cependant se maintenir. On cite souvent, pour l'appuyer, les passages suivants du poète Martial :

Hoc quod transtiberinus ambulator
qui pallentia sulphurata fractis
permutat vitreis. (I, 42).

Si, comme le suppose Weidner (ad Juv. v, 46), les *sulphurata* sont des marchandises raccommodées par le mastic de soufre,

¹ Id. *ibid.*, xx, 5, 2.

² Id. *ibid.*, xx, 3.

³ de la classe des *illustres*, Tacit., *Ann.*, xv, 28.

⁴ Flav. Joseph., *Antiq. jud.*, xx, 3; *Bell. Jud.* II, 19.

⁵ Id., *Bell. Jud.*, II, 36; Tacit., *Hist.*, I, 11; II, 74, 79; Suet., *Vespas.*, 6.

⁶ Cf. Vet. schol.: « Solent sulphure calices fractos, seu caldariolas componere, vitrum solidare, id est, malthare. »

on peut se demander cependant ce que voudrait dire, dans ce cas, l'épithète de *pallentia* appliquée à ces objets.

De ce passage, on peut rapprocher le suivant du même poète (xii, 57, 14).

Nec sulphuratae lippus institor mercis.

Ici encore, l'interprétation indiquée plus haut, est, à la rigueur, possible. Mais un troisième passage de Martial prouve clairement, à notre avis, que la *sulphurata merx* et les *pallentia sulphurata* n'étaient nullement des objets recommandés au moyen d'un mastic de soufre. On lit, en effet, au livre x, n° 30 :

Vernaculorum dicta, sordidam dentem
et foeda linguae probra circulatricis
quae *sulphurato* nolit *empta ramento*
Vatiniorum proxeneta fractorum¹.

Ce passage semble être l'interprétation de celui de Juvénal. Il s'agit ici des marchands de ces coupes cassées qui ne consentaient pas à acheter *sulphurato ramento* les mauvais vers fausement attribués à Martial. Ici *sulphuratus* est accompagné d'un substantif, et celui-ci ne peut indiquer que de petits morceaux de bois, ou des copeaux. Or, nous venons de le faire remarquer, l'idée de Martial est la même que celle de Juvénal : ajoutons encore que chez le satirique le pluriel *sulpura* doit désigner plusieurs objets, et non une matière soufrée, un mastic que le singulier seul pourrait indiquer.

Mais alors qu'étaient ces *sulphurata ramenta* et aussi les *sulpura* de Juvénal ? Nous croyons que c'était une sorte d'allumettes, de *ellyphnia* ou mèches, à la fabrication desquelles servait le soufre. Pline, parlant des différents emplois du soufre dit, en effet, (N. H., xxxv, 50) : « *Quarto autem ad ellyphnia maxime conficienda* »².

Cette marchandise sans grande valeur était vendue par des

¹ Les *Vatinia* sont les *Beneventani sutoris nomen habentes calices* de Juvénal.

² Le même auteur dit dans un autre passage (xxxvi, 19, 30), en parlant d'une pierre appelée pyrite : *Hi exploratoribus castrorum maxime necessarii qui clavo vel altero lapide percussi scintillas edunt, quae exceptae sulfure aut fungis aridis aut foliis, dicto celerius ignem praebent.*

gens de rien, des colporteurs sortis des bas-quartiers¹, et qui troquaient souvent ces allumettes contre des verres cassés, qu'ils faisaient ensuite refondre, ou, peut-être, raccommodaient d'une certaine manière.

Des passages cités plus haut, on peut encore rapprocher un autre de Stace qui, dans ses *Silvae*, I, 6, 73, dit également : *Hic plebs scenica, quaeque comminutis permutant vitricis gregale sulphur*.

Nous considérons donc le *rupto vitro* du satirique comme étant à l'ablatif, et nous donnons à *poscere* le sens de : *offrir un prix*, de même que dans les passages suivants : Plaut. *Stich.*, I, 3, 68 : « *Logos ridiculos vendo, agite, licemini. Qui coena poscit? ecqui poscit prandio?* » (Cf. *Mercat.*, II, 3, 101) et Plin. N. H., xxxv, 10, 36 n° 13 : *ille quinquagenis talentis poscit.* » Les mots *calicem rupto poscentem sulphura vitro* se traduiraient donc de la manière suivante : « Une coupe qui offre son verre cassé pour des allumettes. »

Cette interprétation s'applique non seulement au passage qui nous occupe, mais aussi à tous ceux qui ont été cités en faveur de l'explication que nous désapprouvons. Dans Martial, I, 42, on comprend parfaitement l'expression *pallentia sulphurata*, du moment qu'on y voit des allumettes d'un jaune blanchâtre, et le vendeur de marchandise soufrée de XII, 57, 4 est aussi, tout naturellement, le marchand d'allumettes.

R. DE BLOCK.

¹ Transtiberinus ambulator (Mart., I, 42); lippus institor (id., XI, 57, 14) proxeneta (id., X, 30); Stat. *Silvae*, I, 6, 73 : *plebs quae ... gregale sulfur*.

CATALOGUE DES MANUSCRITS GRECS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES.

(Suite; voir p. 311, 5^e livr.)

26 (2102-3). S. JOANNIS CHRYSOSTOMI EPISTOLÆ.

Page 211 : Lettre de Fronton du Duc à André Schott (Paris, 13 oct. 1611) avec une table des lettres de S. Jean Chrysostome.

Page 217 : Fragmentum S. Joannis Chrysostomi orationis de eo quod nemo læditur nisi a se ipso; incip. : ... οὐβ' ἵνα οἰκοδομῶν ...

Sur le fol. de garde en tête, on lit : « Misit apographum hoc e cod. Augustano Marcus Velserus M DXC VIII., xiii. kl. octobris, » — et au dessous : « Pro dno Joanne Livineio. »

XVI^e siècle. Papier, 223 pages, 210 sur 165 millim. Couv. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

27 (11351-52). NEMESII EMESENI DE NATURA HOMINIS.

Le texte de Nemesius commence seulement au chapitre II : Δια-
γωνίζεται σχεδόν ... — Il est précédé du texte imprimé de l'édition de Plantin, 1564, in-8°, avec la traduction de Nicaise van Ellebode, d'après une note de A. Schott.

Au commencement du texte manuscrit (fol. 20), cette note : Οὐδ' ἁπλῶς
Γιελίνου δῶρον, ἀφ' α'. « Jo. Livineii ex dono Victoris Gisellini. »

XVI^e siècle. Papier, 142 pages et fol. 20-113, 246 sur 170 millim. D. rel. (Jésuites d'Anvers.)

28 (11259). S. CYRILLI ALEXANDRINI COMMENTARIUS IN JOANNEM.

Incip. : Μετὰ τὸν τοῦ σωτῆρος... — Desin. : ... μεθ' αὐτῶν ἀναστῆναι. Τέλος.

XVII^e siècle. Papier. 109 feuillets, 210 sur 165 millim. Couv. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

29 (8301). S. CYRILLI ALEXANDRINI HOMILÆ PASCHALES XXX.

Au 1^o du fol. de garde, en tête, on lit : « Emi hunc ms. Cyrilli Toleti ex bibliotheca Alvari Gometii, cui in possessione Græcarum litterarum successi, a secretario [Alfonso(?)] Castilonio, tredecim coronatis aureis — 141 ₪. Andreas Schottus, 1582. »

XVI^e siècle. Papier. 279 feuillets, 280 sur 195 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers. — Schott.)

30 (3895-96). PROCOPII GAZÆI IN PROVERBIA ET IN CANTICA CANTICORUM SELECTARUM EXPOSITIONUM EPITOME, B. Corderio interprete.

Pages 1-247 : Comment. in Proverbia (gr.-lat.) : Τρεῖς εἰσι τοῦ
σοφιστάτου Σολομώντος ... — Desin. (cap. 31) : ... καὶ τὰ εἰσαγωγικά. Τέλος.

Pages 1-163 : Comment. in Cantica canticorum (gr.-lat.) : Διὰ τῶν
ἐνταῦθα γεγραμμένων ... — Desin. : ... τῶν οὐρανίων καὶ καθαρῶν. Τὰ πρόσωπα.
Νυμφίος, ὁ Χριστὸς ... Ἐκκλησίας ἀκολουθεῖ.

XVII^e siècle. Papier, 247 et 163 pages, 268 sur 200 millim. Couv. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

31 (11373). *ÆNĒĒ GAZÆI THEOPHRASTUS.*

Au fol. 1 v° on lit les vers suivants en l'honneur du grammairien Soissonnais Adrien Amerot († 1560) :

Εἰς τὸν εὖσεβέστατον καὶ ἱεροπρεπέστατον ἄνδρα κύριον Ἀδριανὸν Ἀμερότιον
σοφώτατόν τε καθηγητὴν καὶ νουνεχέστατον.

Ἀδριανέ, ξείνου ἀνδρὸς τόδε λάζεο δῶρον

Κερκαφίδου Δαναοῦ εἶγε μικρὸν τελέθει.

Τυτθὴ μὲν δέλτος, ζητήματα δ' ἔστιν ἐν αὐτῇ

Πίστεος ἀκραιφνοῦς ἄξια σῇ πραπίδι.

Ζεὺς γὰρ αἰεὶ προσάγει παραπλήσιον ἐς τὸν ὅμοιον

Ὡς ἡ Μαιονίδου φθέγγετο Καλλιόπῃ,

Μύστην οὖν θεορημασύνης τόνδ' ἱερογάντορ

Ξενίας ξενικῶς δέχνυστο εὐμενέως.

Ἰάκωβος Δικαστωρῖνος Ἑλλήν Ῥώδιος.

XVI^e siècle. Copié par Jacques Diassorinos. Papier, 129 feuillets, 192 sur 135 millim. Rel. ancienne estampée.

32 (11386). *S. JOANNIS DAMASCENI SENTENTIÆ.*

Fol. 1 : Τοῦ ἀγιωτάτου Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ. Μὲλλοντας ἡμᾶς ἄρξασθαι φιλοσόφων ... — Desin. : ... ὁ δὲ τοῦτον λάβων, τοῦ υἱοῦ ...

Au bas du dernier feuillet, en écriture du XIV^e siècle : Αὐτὴ ἡ βιβλος καμὸυ Θεοδοσίου μοναχοῦ τοῦ Ῥαθηνοῦ τοῦ κὲ Ἀγριανοῦ, ἔσχον δὲ αὐτὴν ἐκ χαριστικῆς τοῦ τιμιωτάτου ἐν μοναχοῖς ἱεροδιακόνου κυροῦ Ἀντωνίου, καὶ οἱ ἀναγιγνώσκοντες αὐτὴν εὖχεστε αὐτὸν καμὸι τῶ ἁμαρτωλῶ.

Au v° du troisième fol. de garde, en écriture du XV^e siècle : « Sententiæ Damasceni theologi diligentissimi [2 lignes grattées] MCCCCXXIJ. » et au bas du fol. 1 : « Ex bibliotheca ff. Prædicatorum Paris. in vico Sti. Honorati. »

XIII^e siècle. Bombycin, 171 feuillets, 165 sur 112 millim. D. rel. (Jacobins de St. Honoré, de Paris.)

33 (11328). *JOANNIS MOSCHI PRATUM SPIRITUALE.*

Fol. 1 : « Παράδεισος. Ἀρχὴ τῶν διηγήσεων. Τῶν ἐαρινῶν ... — Desin. : « .. νηστεύειν, ὥστε νομίζειν τινάς, sequentia desiderantur in codice a Daniele Hoeschelio, Davidis ex fratre nepote, descripto perinde ut habuit anno 1613. » — Suit en 6 feuillets une table des *initia* des 422 chapitres.

XVII^e siècle. Papier, 296 pages et 6 feuillets. 326 sur 210 millim. Couv. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

34 (11381). *PALLADII HISTORIA LAUSIACA.*

Page 1 : Περὶ Ἰωάννου τοῦ ἐκ Λυκῶ ... Ἑθεατάμην οὖν ἐν τοῖς ὁρίοις Λυκῶ ... — Desin. : (de Hippolyto seniore)... φιλανθρωπίας ἡξιώθη.

« E. ms. bibliothecæ Augustanæ ταύτας τὰς διηγήσεις descripsit fide qua debuit Daniel, Davidis ex fratre nepos, Hoeschelius, anno 1614, mense januario. »

XVII^e siècle. Papier, 116 pages, 202 sur 160 millim. D. rel. (Jésuites d'Anvers.)

35 (14249). MICHAELIS PSELLI DE OMNIFARIA DOCTRINA.

Sur le fol. de garde, on lit : « Character græcus, quo hic liber descriptus est, est N. prædicantis Lutherani Augustæ Vindelicorum, qui et descripsit ex bibliotheca Augustana S. Athanasium in Psalmos, græce, quem habeo, necdum, quod sciam, versum in sermonem latinum. Otho Zylius, 1655, oct. »

XVII^e siècle. Papier, 108 pages, 320 sur 200 millim. D. rel,

Jurisprudence.

36 (11355-56). CANONES APOSTOLORUM.

Fol. 1 : Κανόνες τῶν ἁγίων Ἀποστόλων. Κανὼν πρῶτος. Ἑρμηνεία. Τρεῖς δὲ ἐξάπαντος ὠφείλουσι ... — ... (Κανὼν πε') ... καὶ ξίνα τῆς εὐσεβείας. Τέλος.

Fol. 23 : Τὰ τῶν ὁγμικίων τοῦ παλατίου τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἀνόματα. Οἱ τοῦ βασιλέως υἱοὶ ... — ... κατ' ἀξίαν τῆς πόλεως. Τέλος.

XVI^e siècle. Papier, 51 feuillets, 242 sur 165 millim. Couv. parchemin. (Jésuites de Bruxelles.)

37 (7020-21). JUSTINIANI INSTITUTIONES per Theophilum græce versæ.

Fol. A : Tableau de consanguinité.

Fol. 1 : « Institutiones D. Justiniani in grecam linguam per Theophilum olim traductæ, ac nunc primum in lucem restitutæ cura et studio Viglii Zuichemi Phrysii, quarum utilitatem abunde ejusdem declarat præfatio ad opt. max. imp. Carolum quintum. » — Cf. l'édition de Viglius, Bâle, Froben et Paris, Wechel, 1534, in-8°.

A la fin : « Scripsit D. Viglio ut studiosis omnibus Hieronymus Agninus, Patavii, xv. kal. Decembris, a° salutis 1532. » — Suivent (fol. 316) 3 pages d'additions : « Lectori S. Cum jam hasce Institutiones imprimere cepissemus, allatum est nobis aliud exemplar ... »

XVI^e siècle. Papier, 317 feuillets, 300 sur 210 millim. Rel. anc. estampée.

38 (613). JUSTINIANI INSTITUTIONES per Theophilum græce versæ.

Fol. 1 : Vocabularium latino-græcum vocabulorum juris : « Habet, ἔχει. Ad pretium participandum, ἀδ πραιτίουμ παρτικιπιδουμ ... »

Fol. 10. « Principium institutionum imperialium. »

En tête du fol. 1, on lit : « Descriptum exemplar ab Constantino natione Greco, Venetiis, anno 1533, ex veteri exemplari Jo. Baptistæ Ægnatii ad usum Viglii Zuichemi Phrysii ... »

XVI^e siècle. Papier, 276 feuillets, 302 sur 202 mill. Rel. estampée.

Sciences et Arts.

39 (11360-63). JOANNIS STOBÆI SERMONES, PLATONIS DIALOGI ET PLUTARCHI MORALIA.

Fol. 1-68 : Joannis Stobæi sermones de virtutibus et vitiis : 1. Περί ἀρετῆς. Πυθαγόρας ἔφη· Χρὴ βίον ... — ... (XLVI. Περί πλουσίου) ... ἀλλ' οὐχ ὑπακούεσθαι. »

Fol. 1-72 : Platonis Phaedon (fol. 1), — Phaedrus (fol. 15 v°), — Gorgias (fol. 16 v°), — Minos (fol. 24), — Apologia (fol. 29 v°), — Timæus (fol. 35), — Alcibiades prior et alter (fol. 48 v° et 54 v°), — Axiochus, sive de morte (fol. 57 v°), — Symposion sive de bono (fol. 62 v°), — Aleyon, sive de metamorphosi (fol. 70 v°), — Fragmentum ex dialogo priore de anima (fol. 69).

Fol. 1-63 : « Ἀπὸ τῶν ἠθικῶν τοῦ Πλουτάρχου. Περί ἀρετῆς. Τὰ ἰμάτια δοκεῖ θερμαίνειν ... »

De virtute (fol. 1), — de oraculorum defectu (fol. 1 v°), — de sera nimis vindicta (fol. 2), — de utilitate ex hostibus capienda (fol. 7 v°), — de discrimine amici et adulatoris (fol. 14 v°), — quomodo se quis citra invidiam laudare possit (fol. 20), — de ira cohibenda (fol. 21 v°), — de curiositate (fol. 25), — de animi tranquillitate (fol. 27 v°), — de inutili verecundia (fol. 33 v°), — de fraterno amore (fol. 36 v°), — de garrulitate (fol. 41), — de audiendo (fol. 46), — de amicorum multitudine (fol. 48 v°), — de cupiditate divitiarum (fol. 50 v°), — de fortuna (fol. 52 v°), — utrum majores animi an corporis passiones (fol. 55), — aqua an ignis utilior (fol. 56 v°), — de superstitione (fol. 59).

XIV^e siècle. Bombycin, 68, 72 et 63 feuillets, 225 sur 158 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 20.)

40 (18967). PLUTARCHI OPUSCULA MORALIA.

De utilitate ex inimicis capienda (fol. 1), — de amicorum multitudine (fol. 14 v°), — de fortuna (fol. 24), — de cupiditate divitiarum (fol. 30), — de superstitione (fol. 40 v°), — oratio consolatoria ad Apollonium (fol. 56), — de curiositate (fol. 93), — de tranquillitate animi (fol. 108 v°), — de immodica verecundia (fol. 132 v°), — de virtute et vitio (fol. 147), — de liberis recte educandis (fol. 149 v°), — quomodo quis in virtute proficere debeat (fol. 173 v°), — de garrulitate (fol. 195 v°), — de audiendo (fol. 225), — de non irascendo (fol. 249 v°), — utrum aqua an ignis utilior (fol. 276 v°), — bruta animantia ratione uti (fol. 284), — præcepta moralia (fol. 302), — præcepta connubialia (fol. 338 v°), — de virtute morali (fol. 356 v°), — non esse foenerandum (fol. 381 v°), — ad indoctum principem (fol. 392 v°), — oportere philosophum cum principibus sermocinari (fol. 400), — de fraterno amore (fol. 409). — quomodo se quis sine invidia laudare possit (fol. 444).

XIV^e siècle. Bombycin, 450 feuillets, 296 sur 210 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 10.)

41 (11299-300). JOANNIS ALEXANDRINI [PHILOPONI] COMMENTARIUS IN ARISTOTELIS LIBROS III. DE ANIMA.

Au fol. 1, on lit : « Latimeri liber. »

XVI^e siècle. Papier, 276 feuillets, 300 sur 198 millim. Rel. veau. (Jésuites de Bruxelles.)

42 (2302). SIMPLICII COMMENTARIUS IN EPICTETI ENCHIRIDION.

A la fin, on lit recopié, comme le reste du manuscrit : Ἐπετεγράφη

τὸ παρὸν βιβλίον διὰ χειρὸς ἐμοῦ || Ἰωάννου ἱερέως Ῥώσου τοῦ Κρητὸς || ἐν ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως || αὐξή, μαρτίᾳ (sic) κη', || ἐν Βενετίᾳ : 1468. || Venetiis.

XVII^e siècle. Papier, 221 feuillets, 196 sur 158 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

43 (4146). PORPHYRII DE ABSTINENTIA LIBRI IV.

XVII^e siècle. Papier, 127 feuillets. 198 sur 155 mill. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

44 (11283). MANUELIS ADAMYTTINI COLLECTIO SIBYLLINORUM ORACULORUM, ad Angelum Politianum.

XVI^e siècle. Papier, 55 feuil., 200 sur 148 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

45 (11345-48). EROTIANI ET GALENI LEXICA MEDICA, etc.

Fol. 1 : Erotiani lexicon medicum.

Fol. 25 : Galeni lexicon Hippocratis.

Fol. 47 : Anonymi « theorica sphaera. » Πλάτων μὲν ὁ μέγας, ὃ ἐπαΐρε,

... — ... προβλημάτων ὧν ζητεῖν εἰώθασιν.

Fol. 77 : Cl. Ptolemæi geographiæ libri I-II, 3, 19 : Οὐριόκονιον.

Au fol. 1, 47 et 77, on lit : « T. Linacri liber. »

XVI^e siècle. Papier, 104 feuillets, 332 sur 230 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites de Bruxelles.)

46 (11337-41). ACTUARIUM OPERA MEDICA.

Fol. 1 : Actuarii de actionibus et affectibus spiritus animalis ejusque victu libri II.

Fol. 138 v^o : Ejusdem de methodo medendi libri VI.

Fol. 239 : « Τοῦ αὐτοῦ Ἀκτουαρίου τῆς ἱατρικῆς μεθόδου βιβλίον περὶ τῶν ἐν τῇ ἐπιφανείᾳ παθῶν τῆς τε κεφαλῆς μάλιστα καὶ τοῦ λοιποῦ σώματος. [Table des chapitres.] Ἐδοκεῖ μοι διὰ ... — ... ὁ λόγος τελείη.

Fol. 275 : Symeonis Sethi syntagma de cibariorum facultate.

Au fol. 1, on lit : « Admodum R^{do} Dno. D. Petro Pantino linguæ græcæ peritiss^{mo} hunc unicum ex multis libris ms. gr. atque latinis fœlic. record. D. Johannis Clementis avi mei in his tumultibus Belgii infœliciter amissis, fortuito reservatum, Cæsar Clemens nepos amico optimo D. D. D. 1607. »

XVI^e siècle. Parchemin et papier, 324 feuillets, 208 sur 140 millim. Rel. veau br. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 26.)

47 (3608). HERONIS ALEXANDRINI SPIRITALIA.

Au fol. 1, on lit : « Collegio So. Jesu Bruxellis dono dedit ill. D. de Ribaucourt, 1642. »

XVI^e siècle. Papier, 39 feuillets, 334 sur 230 millim. Couv. parchem. (Jésuites de Bruxelles.)

48 (11349). HERONIS [ALEXANDRINI] strategica.

Fol. 1 : « Ἡρώως παρεχόμεναι ἐκ τῶν στρατηγικῶν παρατάξεων. Περὶ τοῦ πῶς

δεῖ ἀγκυῶσθαι τὸν στρατηγὸν παρὰ τοῦ ὑποχειρίου λαοῦ. Τοῦτο γίνεται θαν...
— ... πεποίηκεν.

Fol. 32 v° : Στρατηγικὰ παραγγέλματα. Ὅτι δεῖ ἐπιφέρεισθαι ... — ... ἀπλήκτου δ ποταμός. Τέλος.

A la fin, la signature : « ~ : Josepепantosa Srio del S^{to} Officio. »

XVI^e siècle. (Copié par André Darmarios.) Papier, 42 feuillets, 285 sur 195 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

49 (1871-77). *ÆLIANI VARIA HISTORIA, GEORGII GEMISTI PLETHONIS OPUSCULA*, etc.

Fol. 1 : « Ex Æliano de varia historia, et ex historia animalium ejusdem. » Αἰλιάνου ποικίλη ἱστορία. Περὶ θαλάσσιων. Φάλαγγες τὰ θηρία ... — ... καὶ τοῦτο οὐκ ἀγαθόν.

Fol. 35 : Georgii Gemisti Plethonis liber contra Scholarii defensionem Aristotelis.

Fol. 103 : Πλήθωνος περὶ Θεῶν γενέσεως διὰ μέσης τῆς περὶ γονέων ἐκγόνους οὐ μίξεως ὑποθέσεως. Κοινῶν τε αὐ γυναικῶν ... — ... οὐτ' ἄλλουσαν.

Fol. 125 : « Meteora. — Grando non fit quando pluvia ... — de terræ motu, de cometis, de galaxia, de ventis ; — extraits, la plupart en grec.

Fol. 130 : « De Nilo incremento (sic) variæ sententiæ. Μεγάλης δὲ οὔτης ἀπορίας ... — ... παραθεορώμεν (fol. 133-140 blancs).

Fol. 141 : Extraits divers : « De anima. » Ἀριστοτ. πολλὰκις ψυχὴν καλεῖ ἅμα συλλαμβάνων ... — Fol. 147 : « Averois. Intellectus non est corpus aut admixtum cum corpore ... »

Fol. 148 v° : « Olympiodorus in commentariis super Gorgiam. » Ἐν ὁδῷ μὴ στήζειν ... (fol. 149-155 blancs). — Fol. 155 v° : Ἐκ τῶν Θεωδορίτου. Τὴν πίστην ὁρίσασθαι ...

XV^e-XVI^e siècle. (Copié par Michel Apostolis, fol. 1-124.) Papier, 155 feuil., 268 sur 198 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 15.)

50 (14774). « *EX LEONIS TACTICIS CAPITA DUO.* »

Fol. 1 : Πολεμικῶν παρασκευῶν διάταξις περὶ ἐφοδῶν ἀδοκῆτων. Α'. Ἀρχαῖος ποῦ διδάσκει λόγος ... — ... (§ ριθ') ... ἡ ἐξ ὧν ἀπέφυγεν. Τέλος τοῦ λόγου. — Fol. 19 v° : Ὅσαῦτα μὲν οὖν εἰρήσθω καὶ περὶ τοῦ τῶν ἐξῆς ... — ... χρώμενοι δυσάντη τοῦ δοκοῦσιν τοῖς ἐπερχομένοις.

Ce manuscrit a autrefois appartenu à Francesco d'Asola, beau-frère d'Alde Manuce, et porte le n° xviii. de son catalogue.

XVI^e siècle. Papier, 28 feuillets, 208 sur 145 millim. Rel. parchem. (Bibliothèque de Rosny, n° 2356.)

51 (4523-24). « *BREVIS AD PHILOSOPHIAM GRÆCE TUENDAM APPARATUS, opere et studio Thomæ Plumerden Londinensis et collegii Anglorum Duacensis socii. 1697.* »

En haut du titre, on lit : « Van Blotacque, ex dono authoris. » et « Redemptus a P. N. Fyes Soci^{us} Jesu. »

XVII^e siècle. Papier, 153 pages, 168 sur 105 millim. Rel. veau br. (Jésuites de Douai ?)

Belles-Lettres.

52 (2952-53). MICHAELIS SYNCELLI METHODUS DE SYNTAXI ORATIONIS.

Fol. 1: Μιχαήλου πρεσβυτέρου Συγκίλου τοῦ ἀποστολικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων μέθοδος περὶ τῆς τοῦ λόγου συντάξεως, σχεδιασθεῖσα ἐν Ἑοῖται τῆς Μεσοποταμίας αἰτῇ Λαζάρου διακόνου, φιλόλογου καὶ λογιθέτου. Ἡ περὶ τῆς συντάξεως τοῦ λόγου ... — ... φίλτρον, ᾧ φίλων ἀριστε.

Fol. 94 v°: Ἑτερα σχήματα. Ἰσθι ὅτι τῶν τοῦ λόγου σχήματα ... — ... τοῦ ἀπολείς ἐμέ.

Fol. 105: De metris. Περί τοῦ ἡρωικοῦ μέτρον ἐρμηνεία ἀναγκαία. Τὸ ἡρωικὸν μέτρον ἐξάμετρον ἐστίν ... — ... τὴν πλοκὴν λαμβάνεται.

XV^e siècle. (Copié par Jean Rhosos.) Papier, 119 feuillets, 148 sur 100 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 39.)

53 (11371). THEODORI PRODROMI AD QUÆSITA SEBASTOCRATORISSÆ IRENEIS BREVIS ENARRATIO.

Incip.: Καθάπερ τὸ ἀνθρώπινον σώμα ... — ... ἀλλ' ὥς ἐπιμέλλοντος ·· Τέλος.

XVI^e siècle. Papier, 96 feuillets, 215 sur 150 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 23.)

54 (11369-70). MANUELIS MOSCHOPULI EROTEMATA.

Fol. 1: Τί ἐστι προσωδία, ποία τάσις ... — ... τῶν ὀκτῶ μερῶν τοῦ λόγου συγγείμενος.

A la fin, on lit l'ex-libris « Seleuci Chalchondylis et amicorum. »

XVI^e siècle. Papier, 92 feuillets, 214 sur 150 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 21.)

55 (11364-66). GEORGII SCHOLARII ET THEODORI GAZÆ GRAMMATICA.

Fol. 1: Georgii Scholarii de octo partibus orationis.

Fol. 77: Theodori Gazæ introductionis grammaticæ libri IV.

XVI^e siècle. Papier, 265 feuillets, 212 sur 152 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites de Tournai.)

56 (11342). MANUELIS CHRYSOLORÆ EROTEMATA GRAMMATICA.

Fol. 1: Μέθοδος τῶν κλίσεων καὶ περὶ τῶν ὀκτῶ μερῶν τοῦ λόγου δυὰ ... Μανουήλος Χρυσώλωρα. — A la fin: Τὰ ἐρωθιματὰ ἐστὶν τοῦ Βεντούρας Ταρλακοῦ, ᾧδε γέγραφε ὁ Λουκιὸς Αἰμοῆριος (?) ἐκ τοῦ ὁ διδασκάλος (sic): — Λακός τοῦ Θεῶ.

XV^e siècle. Copié par Lucius Æmoerius(?). Parchemin, 43 feuillets, 144 sur 92 millim. Peintures italiennes au fol. 1. Rel. parchemin.

57 (4152-53). GREGORII [GEORGII] CORINTHI ET MAXIMI PLANUDIS DE SYNTAXI.

Fol. 1: Georgii, Corinthi metropolitæ, Pardi dicti, de syntaxi, seu de solœcismo et barbarismo.

Fol. 29 v°: Maximi Planudis de syntaxi verborum.

Au fol. 1, on lit: « Petrus Pantinus R. P. Andreæ Schotto in sempternum suæ erga ipsum observantiæ testimonium L. M. D. D. Madriti, A. D. iv. eid. septemb. CIOIOXCII. »

XVI^e siècle. (Copié par André Darmarios.) Papier, 70 feuillets, 202 sur 150 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers. — Schott.)

58 (4306-17). VARIA GRAMMATICA, LUCIANI ET PLUTARCHI OPUSCULA.

Fol. 1 : « Institutiones graecae grammaticae. Accentuum exquisita ratio. Etymologia. Ex Homero, Thersita et Chelys, cum scholiis Philip. Melancht. ... Tubingae, » (s. d.), in-4° (imprimé).

Fol. 60 : « Epistolae graecae elegantissimae, ex diversis autoribus diligenter selectae. Luciani saturnalia. Eiusdem Cronosolon, i. Saturnalium legum lator. Eiusdem epistolae saturnales. — (A la fin :) Lovanii, apud Theodoricum Martinum Alustensem. An. M. D. XX. », in-4° (imprimé).

Fol. 100 : Luciani dialogi :

De Somnio, seu vita Luciani (fol. 100); — Ad eum qui dixerat : Prometheus es in verbis (fol. 105 v°); — Epistola ad Nigrinum (fol. 106 v°); — Nigrinus, sive de moribus philosophorum (fol. 107); — Judicium vocalium (fol. 113); — Tyrannicida (fol. 124 v°); — Halcyon, seu de transformatione (fol. 140); — Deorum dialogi xxvi. (fol. 150); — Dialogi marini xv. (fol. 163 v°); — Dialogi mortuorum xxx. (fol. 169).

Fol. 130 : « Abbreviationes græcæ » (alphab.). — Fol. 136 v° : « Abbreviationes quædam grammaticorum propriæ. » — Fol. 137 : « Abbreviationes medicorum. » — Fol. 137 v° : « Abbreviationes sacræ scripturæ » (abréviations de l'onciale).

Fol. 184 : « Disciplina Christianorum fidelibus omnibus scitu necessaria, una cum græca translatione. » Prières, gr.-lat.

Fol. 191-193 : Platonis epistolæ, latine. Incip. : « Plato Dioni Syracusano bene agere. Puto manifestum esse ... » (Epist. 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12.)

Fol. 1-83 : Plutarchi opuscula moralia.

De audiendo (fol. 1), — de virtute et vitio (fol. 14), — de fortuna (fol. 16), — de ratione audiendorum poetarum (fol. 19), — de utilitate ex hostibus capienda (fol. 44), — de amicorum multitudine (fol. 53), — de superstitione (fol. 58). — Fol. 69 : Plutarchi Chæronei de liberor. institutione (gr. lat. — A la fin :) Apud Eucharium Cervicorum, sexta die mensis julii, » in-4° (imprimé).

XVI^e siècle. Papier, 193 et 83 feuillets, 192 sur 136 millim. Rel. anc. estampée. (« Cartusiæ Silvæ Sancti Martini prope Gerardi Montem in Flandria, 1665. »)

59 (11281). SUIDÆ LEXICON [E de Gaisford].

Fol. 631 : Ἑρμηνεία τῶν ἐπιτρατευμάτων καὶ πολεμικῶν παρατάξεων φωνῶν. Καταλογίσαι ἐστὶ τὸ εἰς λόγους ... — ... ἐλάττους γινώσκονται. — (et en rouge, fol. 633 :) ∴ Θεοῦ τὸ δῶρον καὶ πόνος Ἰωάννου : ~ Ἐτελειώθη || ἐν ἔτει ∙ αὐτοε' : ~ ἐν τῇ Κορώνῃ : ~

XV^e siècle. Papier, 633 feuillets, 300 sur 204 millim. Rel. anc. estampée. (Jésuites d'Anvers.)

60 (11350). JULII POLLUCIS ONOMASTICON.

En tête, on lit : « Petri Pantini decani », et plus bas, biffé : « R^{do}

in Christo P. Andreæ Schotto, Societ. Jesu sacerd. theologo, Carolus Verbeg. *

XVI^e siècle. Papier, 119 feuillets, 278 sur 194 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 6.)

61 (3932). LEXICON GRÆCO-LATINUM.

Fol. 1 : *Λεξικὸν κατὰ στοιχεῖον λέξεων τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν Λατίνων. Ἀρχὴ τοῦ γράμματος; A.] "A, tanquam "ΑΙΩ interjectio exclamantis.] "Απτος. Insatibilis, illesus, innocens.] Ἀάπτος, pro ἄπτος. Illæsus.] Ἀπται, nocet*

... "Ὀχρα, ille color qui teritur a pictoribus.] "Ὀψ, ὠπός, vultus, aspectus, frons.

Suit une liste de prépositions, adverbes, etc., (fol. 250 v^o) : « Μὲν, ἔτσι, quidem ; ἂν, si, vel utique ... — ... ἐκτερώθεν, utrinque. »

Fol. 252 : Menses Ægyptiorum, Macedonum, Hebræorum et Atheniensium. — Il y a deux listes des mois athéniens, l'une commençant par Ἐκατομβαίων, l'autre par Μουνυχίων.

XV^e siècle, Papier, 253 feuillets, à 2 col., 250 sur 205 millim. Rel. parchemin.

62 (11288). ETYMOLOGICON MAGNUM ET MANUELIS MOSCHOPULI PARAPHRASIS IN ILIADA.

Fol. 1 : Etymologicon magnum.

Fol. 358 : Manuelis Moschopuli paraphrasis grammatica in duos priores libros Iliados (publiée d'après ce ms. par J. Scherpezel, Amsterdam, 1702, in-8^o).

XVI^e siècle. Papier, 384 feuillets, 280 sur 200 mill. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 7.)

63 (11372). ANONYMI LEXICON ET MANUELIS MOSCHOPULI SCHEDÆ.

Fol. 1 : Anonymi lexicon orthographicum : ... στικῶς δὲ τὸ κοινῶς λεγόμενον ... — ... ἐκπνεύμενον διέχουγγον.

Fol. 45 : « Schedæ Moscopuli a Rob. Stephano editæ anno 1545, in-4^o, ... p. 66 : Εἰς τὸν ἄριον Γεώργιον. Σχέδος γ'. Γεωργηθεὶς ὑπὸ Θεοῦ, ἀνεδείχθη ... — ... (Σχέδος ιθ') ... ἐπὶ συνεχροῦς ποτοῦ πᾶς δὲ ἐπὶ ... »

XVI^e siècle. Papier, 133 feuillets, 198 sur 132 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers.)

64 (11262-69). VARIA DE GRAMMATICA.

Fol. 1 : [Nicolai Clenardi] Synonyma græca : ... Ὅσα ἐπὶ εὐδαιμονίης. Εὐκαίρῳ, εὐφορῳ, εὐρωῳ ... — ... (Ὅσα ἐπὶ παραβλήτειος) ... πρὸς παρωχημένον συντάσσεται.

Fol. 13 : De spiritibus : Τὸ α' πρὸ ἑαυτοῦ φιλοῦται, Ἀαρών, ἄπτος, ὁ ἀπροσπέλαστος ... — ... (περὶ τῶν ἐθνικῶν καὶ ἐβραϊκῶν ὀνομάτων) ... καὶ τὰ τοιαῦτα ἀτόνιστα.

Fol. 47 : M. T. Ciceronis somnium Scipionis, a Maximo Planude græce versum.

- Fol. 56 : « 'Ως particulæ variæ significationes. » Τὸ ὡς πόσα σημαίνει ; Αβ' ... — ... ὡς ἐπὶ τὸν ὁμοῖον.
- Fol. 57 : « XII. Herculis labores. » Πρώτος. Ἐξέμνηε τὸν Διὸς Ἡρακλῆν...
- Fol. 63 : « De XII. Herculis laboribus, ex Catalectis Virgilianis. I. Compressit Nemeæ primum virtute leonem ... »
- Fol. 64 : De heroico carmine : Τὸ ἡρώϊκόν μέτρον ἐξάμετρον ἔστιν ... — ... στίχοι ἀπαθεῖς καλοῦνται.
- Fol. 70 : Georgii [Leontini] encomium Helenæ. Κόσμος πόλει μὲν ... — ... ἐμὸν δὲ παίγιον.
- Fol. 73 v° : « Epitaphium Theodori Gazæ. » Ἡ ἀτρεκῆς σοφία
- XVI^e siècle. (Copié par Michel Apostolis, fol. 1-69.) Papier, 73 feuillets, 190 sur 140 millim. Rel. parchemin. (Jésuites d'Anvers. — Pantin, 32.)
- 65 (1282-83). « EPIETHETA GRÆCA CONRADI DEINERI latinitate donata, a^o 1612. »
- Incip.: "Αβαντες, Abantes, Euboeæ populi ... — ... τεμνοπονός, gravitatem adferens. Τίλος, etc.
- XVII^e siècle. Papier, 495 pages, 300 sur 200 millim. Couv. parchemin. (Jésuites de Bruges.)
- 66 (14969). INDICES VERBORUM GRÆCORUM, numero CXVIII.
- XVIII^e siècle. Papier, 128 doubles feuillets à 6 col., 584 sur 335 millim. D. rel.
- 67 (8108-10). INDICES AUCTORUM VARIORUM GR.-LAT.
- « Indices auctorum citatorum.
- Græc. Athenæo in Δειπνοσοφιστοῦς. — Stephano περὶ πολέων. — Joan. Stobæo in sermonibus. — Paræmiographis græcis, Zenobio, Diogeniano sive 𐀀𐀁𐀃. Diogene Laertio, in vitis Sophistarum. — Plutarcho in vitis et in opusculis moralibus. — Strabone in geographia. — Comicorum et tragicorum veterum nomina comœdiarum et tragœdiarum, ut Æschyli, Sophoclis et Euripidis.
- Lat. Aulo Gellio in Noctibus atticis. — Macrobio in Saturnalibus. — C. Plinii naturalis historiæ. »
- XVII^e siècle. Papier, 122 feuillets, 330 sur 205 millim. D. rel. (Jésuites d'Anvers.)
- 68 (14773). HERMOGENIS DE FORMIS ORATORIIS.
- Fol. 1 : Σαφήνειαν τῶν λόγων ποιᾷ ... (de formis oratoriis, ed. 1569, p. 223). — Fol. 15 : Προλεγόμενα τῶν ἰδεῶν. Τὸν πολιτικὸν λόγον δεῖ ... — Fol. 15 v° : Hermogenes de formis oratoriis.
- XVI^e siècle. Papier, 24 feuillets, 298 sur 222 millim. Rel. parchem. (Bibliothèque de Rosny, n° 2355.)
- (A continuer).

L'INSCRIPTION D'ADRAMYTIIUM.

Mommsen a publié dans l'*Ephemeris epigraphica*, IV 212-222 (1881), avec un court commentaire, un fragment d'une inscription grecque, retrouvé à Adramytium dans l'Asie Mineure, et qui avait paru en 1875 et en 1877 dans des Revues grecques et en 1878 dans le *Bulletin de correspondance hellénique*.

Nous reproduisons ci-dessous, ligne par ligne, ce fragment, en plaçant entre crochets les parties complétées par Mommsen ou par nous ¹. Le texte est suivi d'une traduction latine, faite d'après nos compléments.

[στρ]ατ[ηγ]όν
 [πρὸ ἡμερῶν τρι]ῶν καλυνδῶν
 [φεβροαρίων ἐν]χομετίῳ μετὰ
 [συμβουλίου ἐ]πιγνωκότα θύ[γ]-
 5 [ματι συγκαλή]του μερὶ χώρας ἡ[ε]
 [πὲρι ἀμυλ]ογία ἐστιν δημοσίῳ[ε]
 [ἔχειν κρίναι] Περγαμηνούς * ἐν τῷ

¹ Les compléments de la ligne 2 sont de Mommsen, et nous semblent certains. L'espace libre ne permet pas de compléter par un autre chiffre que par τριῶν. A la ligne 3, Mommsen lit 'Ιανοαρίων; nous préférons Φεβροαρίων, d'abord, parce que ce mot a une lettre de plus, et remplit mieux l'espace libre; en second lieu, parce que les affaires étrangères et provinciales se traitaient à Rome plutôt au commencement qu'à la fin de l'année. Voyez T. II, de notre ouvrage sur le Sénat de la République romaine, p. 156-157. — Les compléments de la ligne 1 et des lignes 4 à 8 sont de nous. Aux lignes 4, 5 et 7, Mommsen ne propose pas de compléments. A la ligne 6, il lit : [ἐν ἀμυλ]ογία, et à la ligne 8 : [ναῶ. Γραφομέν]ω. De ces deux compléments le premier nous semble trop court, et le second trop long, pour convenir à la lacune. D'ailleurs, le complément de la ligne 8 suppose que le fragment en question est un s. c.; opinion que nous croyons erronée. C'est pourquoi nous n'adoptons pas non plus le complément [βουλευτηρ]ίω, proposé par le premier éditeur, Earinus. — Dans la liste des noms propres, nous avons suivi les compléments et les corrections de Mommsen, sauf à la ligne 10, où le nom gentilice n'a pas été complété par Mommsen. Nous lisons [Φλωρύ]ος; pour le motif que nous indiquerons plus loin.

- [συμβουλ]ιω παρῆσαν Κόιντος Καί-
 [χίλιος Κ]ρίντου υἱός Ἀνιήνσης, Γάι-
 10 [ος Φλαού]ιος Γαίου υἱός Με[ν]ηνία, Μά-
 [αρκος] Πούπιος Μάαρκου Σκαπ[τ]ία, Γά-
 [ιος Κο]ρνήλιος Μάαρκου Στηλατεί-
 [να, Λο]ύκιος Μέμιος Γαίου Με[ν]η-
 [νία, Κ]ρίντος Οὐάλγιος Μάαρκου
 15 [.....]ία, Λεύκιος Ἰούλιος Σέξτο[ν]
 [.....]να, Γάιος Κοίλιος Γαίου Αἰμυ-
 [λία, Π]όπλιος Ἀλβίος Ποπλίου Κυρε[ί-]
 [να, Μά]αρκος Κροσώνιος Μάαρκου
 [Τηρ]ητεῖνα, Πόπλιος Γέστιος
 20 [Πο]πλίου Ἀρνήνσης, Λεύκιος Ἀε-
 [...ο]ς Λευκίου [Οὐ]γεντεῖνα, Γάιος Ρού-
 βριος Γαίου Ποπ[λι]λία, Γάιος Λικίνιος
 Γαί[ο]ν Τηρητεῖνα, Μάαρκος Φαλέριος
 Μάαρκου Κλαυδία, Μάνιος Λευκί-
 25 λιος Μάαρκου Πομμεντεῖνα, Λεύ-
 κιος Φίλιος Λευκ[ίου Σαβ]ατεῖνα, Γάιο[ς]
 Δίδιος Γαίου Κυρ[εῖνα], Κόιντος Κλαύ-
 [δ]ιος Ἀππίου Πολλία, Λεύκιος Ἀνό-
 γιος Γαίου Μενεινία, Σπ[όρ]ιος Καρο-
 30 υἱός Λευκίου Σα[βα]τεῖνα, Πόπλ[ι]-
 [ος Σε]ίλιος Λευκίου Γαλερία, Γάιος
 [Ἀ]ννιος Γαίου Ἀρνήνσης, Γάιος Σεμπρ[ώ]
 [ν]ιος Γαίου Φαλέρνα, Γνάιος Ὀκταύμο[ς]
 [Λ]ευκίου Αἰμυλία, Μάαρκος Ἀπολλή-
 35 [ος Μά]αρκου Καμιλλία, Λεύκιος Ἀφειν-
 [ος Λευκίου Λεμωνία, Γάιος Ναύτιος
 Κόιντου Οὐετυρία, Γάιος Νεμετώ-
 ριος Γαίου Λεμωνία, Λεύκιος Κορνήλ[ι]-
 [ος Μά]αρκου Ρομυλία, Γνάιος Πομπή[ι]-
 40 [ος Γνα]ίου Κροστομεῖνα, Πόπλιος Πο-
 [πί]λλιος Ποπλίου Τηρητεῖνα, Λεύκι-
 [ος] εἰτ

. pr(aetorem) (a d. III)
 kalendas (februarias) in comitio cum (consilio) caussa cognita,
 ex senatus(consulto) de regione de qua (controversia) est, publice
 (habere eam judicare) Pergamēnos. In (consilio) fuerunt

Q. Cae(cilius) Q. f. An.	C. Didius C. f. Quir.
C. (Flav)ius C. f. Men.	Q. Claudius Ap. f. Poll.
M. Pupius M. f. Scap.	20 L. Anogius C. f. Men.
C. (Cor)nelius M. f. Stell.	Sp. Carvilius L. f. Sab.
5 L. Memmius C. f. Men.	P. Silius L. f. Gal.
Q. Valgius M. f.....	C. (A)nnius C. f. Arn.
L. Julius Sex. f.....	C. Semp(ron)ius C. f. Fal.
C. Coelius C. f. Aem.	25 Cn. Octavius L. f. Aem.
P. Albius P. f. Quir.	M. Appuleius M. f. Cam.
10 M. Cosconius M. f. Ter.	L. Afinius L. f. Lem.
P. Gessius P. F. Arn.	C. Nautius Q. f. Vet.
L. Ae., L. f. Ouf.	C. Numitorius C. f. Lem.
C. Rubrius C. f. Pobl.	30 L. Cornelius M. f. Rom.
C. Licinius C. f. Ter.	Cn. Pompeius Cn. f. Crust.
15 M. Falerius M. f. Claud.	P. Po(pi)llius P. f. Ter.
M' Lucilius M. f. Pom.	L.
L. Filius L. f. Sab.	

Ce fragment appartient à la traduction grecque d'un acte officiel fait à Rome concernant des cités de l'Asie Mineure. Le mot *νομοτῆς*, et les noms de membres de familles sénatoriennes qui se rencontrent sur la liste des noms propres ne laissent aucun doute à cet égard. Il était donc naturel de supposer que notre texte est un fragment d'un sénatusconsulte, d'autant plus que le Sénat avait la haute décision dans les affaires étrangères et provinciales.

Cependant cette supposition se heurte à de graves objections.

La rédaction de notre texte s'écarte absolument de la rédaction officielle et traditionnelle de tous les sénatusconsultes connus¹.

1° Dans les scets, les noms des temoins de la rédaction sont *toujours* placés après l'indication de la date et du lieu, et avant l'énoncé de la décision. Dans notre texte, la liste des noms propres suit la décision.

2° Dans les scets, l'énoncé de l'objet se compose de deux parties : d'abord, la question soumise au Sénat par le *relator*, ou, dans les scets concernant les affaires étrangères, la demande faite au Sénat par les députés étrangers ; en second lieu, la réponse du Sénat, c'est-à-dire la *sententia* adoptée. Il est maté-

¹ Voyez notre Sénat, II, 209 suiv.

riellement impossible que ce genre de rédaction ait été suivi dans notre document qui ne contient que quatre courtes lignes (6-7) pour l'exposé de l'objet en question et de la décision prise ; et dans les parties de phrases conservées rien ne fait reconnaître une rédaction analogue à celle des *scets*.

3° dans les *scets* conservés, le nombre des témoins de la rédaction varie de 2 à 12. Dans notre document, il y a *au moins* trente-trois noms. Il y a là un écart considérable, dont il est impossible d'expliquer le motif, surtout, comme Mommsen le fait remarquer, parce que l'objet de la décision est de minime importance. « Fieri tamen potest, ajoute-t-il (l. l., 218), ut in senatusconsulto more sollemni per relationem facto nomina eorum qui decrevisent adscribenda fuerint, in senatusconsulto facto per solam discessionem numerus tantum ponendus, unumque hoc senatusconsultum sit adhuc repertum factum per sententias latas more sollemni. » Cet essai d'explication ne nous satisfait pas. Il n'est pas probable que les *scets* conservés, dont plusieurs se rapportaient à des décisions importantes ¹, aient été tous faits par simple *discessio*, et il n'est pas exact de dire que les *scets* de la République mentionnaient en bas du texte le nombre des sénateurs présents ². Cette indication ne se trouve dans aucun des *scets* conservés ; c'est une innovation de l'Empire ³.

Pour ces motifs, nous concluons que notre document n'est pas un fragment de sénatusconsulte. La rédaction est conforme à celle des édits des magistrats faits *de consilii sententia*. Mommsen a publié dans le *Hermes*, II, 103, le texte officiel d'un décret d'un proconsul de Sardaigne de l'an 68 après J. C. Après *praescriptio* : *III idus Martias L. Helvius Agrippa procos. caussa cognita pronuntiavit* — vient le corps du décret, et à la fin les mots : *in consilio fuerunt*, avec la liste des noms des assesseurs du conseil, classés par ordre hiérarchique. Plusieurs édits de ce genre se trouvent encore chez Josèphe, *Antiq. jud.*, XIV, 10, et bien que l'historien juif ne reproduise pas

¹ Voyez notre Sénat, II, 207, n° 4.

² *Ib.*, II, 170.

³ *Ib.*, II, 170, n° 1. Sur l'origine de cette innovation, voyez *ib.*, II, 166 suiv.

toujours le texte officiel, l'on y reconnaît cependant une rédaction analogue à celle du décret sarde, par exemple § 2 : « Ἰούλιος Καῖσαρ, αὐτοκράτωρ τὸ δεύτερον καὶ ἀρχιερεὺς μετὰ συμβουλίου γνώμης ἐπέκρινα. ἐπεὶ... » (les noms des membres du conseil n'y sont pas mentionnés); § 13 : « Λεύκιος Λέντλος ὕπατος εἶπε. » Suit l'édit, puis « παρῆσαν » avec les noms des membres du conseil.

Cette analogie de rédaction nous porte à croire que notre document est un décret rendu à Rome (ἐν κομετίῳ), à la suite d'une délégation du Sénat, par un préteur (dont le nom n'est plus lisible) assisté d'un conseil, sur une contestation de frontières entre deux cités asiatiques, Adramyttium et Pergame. Ce conseil, à Rome, ne se composait naturellement que de sénateurs, et, comme dans tous les documents officiels, ces sénateurs ont dû être classés sur la liste d'après leur ordre hiérarchique, c'est-à-dire d'après les rangs sénatoriaux auxquels ils appartenaient. — Le décret est rédigé dans le discours indirect. Cela résulte de [στρ]ῆ[τ]ον et surtout de l'accusatif : ἐπεγνώκῳτα. Les premières lignes, dont nous n'avons plus le texte, portaient probablement : Un tel, gouverneur de l'Asie, informe le peuple d'Adramyttium que....

A quelle époque remonte notre document?

Les sénateurs présents au conseil sont tous désignés par le nom de la tribu, mais sans aucune mention de *cognomina*. La désignation de la tribu dans les documents officiels, par exemple chez les témoins des stèles conservés, apparaît pour la première fois en 136 av. J. C.; celle des *cognomina*, en 56¹. Notre document a donc été rédigé entre 136 et 56. D'autre part, il n'est pas probable, comme Mommsen le fait observer (l. l., 216), que notre décret soit antérieur à la soumission de l'Asie, c'est-à-dire à 133 avant J. C. Il ne peut non plus être postérieur à l'époque de Sulla. Parmi les trente-deux noms qui y sont mentionnés, on rencontre trop de personnages inconnus pour qu'ils appartiennent à l'époque de Cicéron. D'ailleurs, d'après Earinus et Mommsen, les caractères et l'orthographe de l'original font supposer qu'il a été gravé dans les 30 ou 20 dernières années du II^e siècle avant J. C. Toutes les indications concordent

¹ Foucart, S. c. inédit de l'année 170. Paris 1872, p. 24.

donc à placer notre décret vers la fin du II^e siècle avant J. C.

Nous tâcherons de préciser encore davantage le moment de la rédaction.

Parmi les sénateurs qui assistent au conseil se trouve mentionné à la huitième place : C. Coelius C. f. Aemilia. Ce personnage ne peut être autre que C. Coelius C. f. C. n. Calvus, comme il est désigné dans un nouveau fragment des Fastes Capitolins, reproduit dans l'Ephemeris epigr., IV, 253. Cet *homo novus*¹ fut tribun de la plèbe en 107². Après avoir échoué dans la brigue de l'édilité³, il arriva à la préture en '99, et obtint la province de l'Espagne citérieure qu'il gouverna jusqu'en 98. En effet, en cette année il eut pour successeur le consul Didius⁴. Il géra le consulat en 94 (Eph. ep., l. l.). D'après la place qu'il occupe sur notre liste, Coelius y figure comme sénateur de rang prétorien. Le décret a donc été rédigé entre 98 et 94 avant J. C.

Ceci étant établi, reprenons la liste des sénateurs présents au conseil.

En tête se trouvaient les sénateurs consulaires. Il n'y a pas de doute pour le premier. Quand au second nom, il est effacé en partie; mais il est plus que probable que sur 33 sénateurs-conseillers, il y avait au moins deux consulaires. Il n'y en avait pas plus; le nom du troisième sénateur ne se rencontre pas sur les fastes consulaires.

Le premier sur la liste s'appelle Q. Caecilius Q. f. C'est ou bien Q. Caecilius Q. f. Metellus Balearicus, qui fut consul en 123, censeur en 120 avant J. C., ou bien Q. Caecilius Q. f. Metellus Nepos, qui fut consul en 98. Mais, comme nous croyons que le second sénateur était aussi consulaire, et que

¹ Cic., de or., I, 25 § 117 : *Quis enim non videt, C. Coelio... magno honori fuisse, homini novo, illam ipsam, quamcunque assequi potuerit, in dicendo mediocritatem ?* »

² Il fut l'auteur de la *lex Coelia tabellaria*, qui introduit le scrutin secret dans les *judicia perduellionis*. Cic., de leg., III, 16 § 36. Oros., V, 15. Drumann, III, 409.

³ Cic., p. Planc., 21 § 52.

⁴ Wilsdorff, Fasti Hisp. prov., 110-111. Cf. Mommsen, Hist. de la monn. rom., II, 506, n° 4. (Trad. de Blacas et de Witte.)

de 98 à 94 il n'y a pas eu de consul qui se soit appelé C., C. f. ¹, le premier doit être Q. Caecilius Metellus Balearicus.

Parmi les consuls de 123 à 94 avant J. C., il n'y en a que deux qui s'appellent C., C. f. Ce sont C. Marius C. f., cos. en 107, et C. Flavius C. f. Fimbria, cos. en 104 (C. I., I, n° 568). La lacune correspond plutôt à cinq lettres (ϕλαου) qu'à trois (Μαϕ). C'est pourquoi nous avons préféré compléter Flavius.

Avec le troisième nom commence la série des sénateurs prétorien : M. Pupius M. f., d'ailleurs inconnu, pourrait être le père adoptif de M. Pupius M. f. Piso Frugi Calpurnianus, qui fut questeur en 83, et dont le père adoptif était, au moment de l'adoption, *summa senectute* ².

Le quatrième sénateur, deuxième du rang prétorien, est

C. Cornelius M. f. Stellatina : « Vix ex Corneliis patriciis, dit Mommsen, l. I., 219; nam praenomen Gajus apud eos non reperitur. »

Mommsen est dans l'erreur. Outre que Polybe (XXXII, 1) cite un C. (Cornelius) Lentulus, député du Sénat en 161, les deux prénoms C. et M. sont fréquents dans la branche patricienne des Corneli Cethegi. Citons :

C. Cornelius L. f. M. n. Cethegus, cos. en 197 (F. C.).

M. Cornelius C. f. C. n. Cethegus, cos. en 160 (F. C.).

C. Cornelius Cethegus, sénateur en 63 ³.

Il ne semble donc pas y avoir de doute qu'il ne s'agisse ici d'un Cornelius Cethegus, patricien, peut-être un fils du consul de 160.

Vers la fin de la liste, au n° 30, nous rencontrons

L. Cornelius M. f. Romilia. « L. Cethegus, dit Mommsen, l. I., qui accusavit a. u. c. 605 (149 avant J. C.) Galbam, filius fortasse M. Cethegi consulis a. 594, potest hic indicari, cum praeter Cethegos praenomen Marci hac aetate Corneli vix usurparint. » Nous croyons avec Mommsen qu'il est ici aussi question d'un Cethegus. Les prénoms l'indiquent. Mais il ne peut être fils de M. Cethegus, consul de 160, ni frère de C. qui

¹ Tels sont le prénom du second conseiller et le prénom de son père. Voyez plus haut.

² Ps. Cic., de dom., 13 § 35. Voyez notre sénat, I, 440, n° 25.

³ Voyez notre sénat, I, 463, n° 5.

précède; car, placé vers la fin de la liste, il n'était que jeune questorien, tandis que C., placé le second des prétoriens, devait être déjà âgé. L. Cornelius peut avoir été petit-fils du consul de 160¹.

A C. Cornelius succède L. Memmius C. f., qui est probablement l'orateur L. Memmius, fils de C. Memmius qui fut tribun militaire en 134, et frère de C. Memmius, tribun du peuple en 111, qui fut tué pendant sa candidature au consulat en l'an 100². Il doit avoir géré la préture, comme son frère, entre 110 et 100 avant J. C.

Le sixième sénateur, Q. Valgius M. f., d'ailleurs inconnu, est le premier sénateur mentionné de la *gens Valgia*.

Le septième est L. Julius Sex. f. « Pater opinor consulis a. 664 L. Julii L. f. Sex. n. Caesaris. » Il s'agit ici, cela est hors de doute, d'un Julius Caesar, sénateur patricien. Mais est-ce, comme le veut Mommsen, le père du consul de 90, qui fut préteur, au plus tard, en 93, tandis que lui-même, placé sur la liste immédiatement avant C. Coelius, fut préteur peu avant 99? Cela ne semble pas probable. Nous croyons que notre Julius fut le fils de Sex. Caesar, préteur urbain en 123³.

Après L. Julius suivent :

C. Coelius, dont nous avons parlé plus haut,

P. Albius P. f., sénateur inconnu, dont le nom gentilice figure ici pour la première fois dans les annales du Sénat.

M. Cosconius M. f., d'après Mommsen, peut-être M. Cosconius, préteur de 135 (Liv., Epit. LVI), à notre avis, un fils de celui-ci, et frère de L. Cosconius M. f., qui fut monétaire vers 114-109 avant J. C.⁴.

¹ Voici comment le *stemma* pourrait être proposé :

M. Cethegus, cos de 160		
M.	L. (149)	C. (praetorius)

L. (quaestorius).

La différence de tribus n'empêche pas leur proche parenté. Voyez Mommsen, Eph. ep., II, 221-222.

² Voyez le *stemma* de la famille chez Mommsen, Hist. de la monn. rom., II, 430.

³ Ps. Cic., de dom., 53 § 136. Cf. Auct. ad Herenn., II, 13 § 19.

⁴ Mommsen, Hist. de la monn. rom., II, 362, n° 170.

P. Gessius P. f., sénateur inconnu, dont le nom gentilice figure ici pour la première fois¹.

Il est fort difficile de faire une conjecture sur le nom suivant. Le texte publié par Mommsen donne L. Aε . . . ε L. f. Il nous semble impossible que la seconde lettre du nom puisse être un ε. En effet, la diphthongue *ae* des noms comme Aebutius, Aelius, Aemilius, se rend toujours en grec par αι, et nous ne connaissons pas à cette époque un nom gentilice commençant par *ae*. On pourrait deviner un nom comme Albius, Alfius, Allius; mais, dans l'incertitude de la vraie leçon, nous préférons ne pas faire de conjecture.

Nous sommes disposé à croire qu'ici environ, du n° 12 au n° 15, finit la série des sénateurs prétoriens, et commence celle des sénateurs tribunitiens, qui se continue jusque vers le n° 23 ou 24. De la sorte, les trois rangs sénatoriens les plus nombreux, le rang prétorien, le rang tribunitien et le rang questorien, seraient représentés dans des proportions à peu près égales dans le conseil. De plus, ce qui semble prouver que les sénateurs du n° 13 au n° 23 sont de rang tribunitien, c'est que nous y rencontrons si peu de noms de familles sénatoriennes consulaires ou prétoriennes. Ainsi les n°s 15, 17 et 20, M. Falerius M. f., L. Filius (ou Fillius) L. f., et L. Anogius C. f., sont les seuls sénateurs connus de leur *gens* respective. Les n°s 16 et 22, M' Lucilius M. f. et P. Silius L. f., sont les premiers sénateurs connus qui portent ces noms gentilices. Les n°s 13 et 21, C. Rubrius C. f. et Sp. Carvilius L. f., appartiennent à des familles tribunitiennes². Restent les n°s 14, 18, 19 et 23. Il est difficile de préciser la personnalité du n° 14,

¹ Une inscription sépulcrale, trouvée à Préneste, porte P. Gessius P. f. Vala. C. I., I, n° 110.

² Rubrius, tr. pl. en 133 (App., B. C., I, 14). Rubrius, tr. pl. en 123-122 (Plut., C. Gracch., 10, cf. C. I., I, p. 56). C'est peut-être celui-ci même qui est cité ici. Des Rubrii sont arrivés à la préture plus tard, voyez notre Sénat, I, p. 458, n° 74. — Des Sp. Carvillii Maximi ont géré le consulat en 293 et en 234; mais depuis lors, cette famille est considérablement déchue. Les deux seuls Carvillii qu'on mentionne dans la suite, Sp. et L., furent tribuns de la plèbe en 212 (ib., I, p. 344, n°s 182-183) et ne gèrent aucune magistrature supérieure. Notre Carvilius, qui s'appelle Sp., L. f., est sans doute un descendant d'un de ces Carvillii.

C. Licinius C. f. Le prénom C. est porté par toutes les branches de cette *gens* qui étaient représentées au Sénat vers cette époque, les Crassi, les Luculli, les Nervae, les Getae, et il est encore en usage dans les branches qui apparaissent ensuite, les Muraenae, les Sacerdotes et les Macri. Il pourrait s'agir de C. Nerva, qui fut tribun vers 120 avant J. C.¹, si celui-ci ne s'est pas élevé à la préture.

Les nos 18 et 23, C. Didius C. f. et C. Annius C. f., appartiennent à des *gentes* dans lesquelles il y avait à cette époque des familles consulaires ou prétoriennes; mais les différences de prénoms indiquent qu'ils n'étaient pas issus de ces familles-là. En effet, en 98, il y a un consul T. Didius T. f., et le même prénom T. est porté par les consulaires de la *gens Annia* : T. Annius T. f. Luscus, consul en 153 (F. C.), et T. Annius Rufus, cos. en 128 (C. I., I, 532-533). Notre C. Annius C. f., de la tribu Arnensis, est peut-être le fils de C. Annius C. f., de la tribu Camilia, qui est cité comme témoin de la rédaction d'un s. c. en 135².

Quant au n° 19, Q. Claudius Ap. f., Mommsen (Eph. ep., IV, 218) remarque : « Quamquam ex Claudiis patriciis nullum alium novimus praenomine Quintum, hunc ex ea domo oriundum esse ostendit praenomen patris. » Nous ne pouvons souscrire à cette affirmation. Il y a peu de *gentes* patriciennes dont nous connaissions autant de membres avec leurs prénoms et les prénoms de leurs pères et grand-pères que de la *gens Claudia*. Jamais on n'y voit le prénom Q. Notre Claudius n'est donc ni un Pulcher, ni un Nero, les seules branches patriciennes de la *gens Claudia* qui soient encore mentionnées à cette époque. Au contraire, parmi les Claudii plébéiens, nous rencontrons, par exemple, Q. Claudius Flamen, qui fut préteur en 208³, Q. Claudius Quadrigarius, l'annaliste, qui a vécu dans la seconde moitié du II^e siècle avant J. C. Le prénom Appius du père démontre-t-il nécessairement une origine patricienne? Je ne sache pas que les prénoms fussent une *propriété* des familles; et je ne vois pas pourquoi un Claudius plébéien n'eût pu prendre un prénom

¹ Cic., Brut., 34 § 129.

² Voyez notre Sénat, I, 251.

³ Voyez notre Sénat, I, 329, n° 92.

spécialement affectionné par les familles patriciennes de la même *gens*. Nous sommes donc d'avis que Q. Claudius était un sénateur plébéen, d'autant plus que la place qu'il occupe sur la liste, correspond au rang des sénateurs tribuniens.

Nous avons dit plus haut que le rang questorien devait commencer approximativement au n° 24. Sur les neuf noms qui restent, les deux premiers, n° 24 et 25, et les trois derniers, n° 30-32, appartiennent à des familles sénatoriennes bien connues. Il n'en est pas de même des n° 26 à 29.

Pour commencer par ceux-ci, le n° 27, L. Afinius L. f., absolument inconnu d'ailleurs, est le seul sénateur mentionné qui porte ce nom gentilice.

Quant au n° 28, C. Nautius Q. f., il y a eu dans les premiers siècles de la République une branche patricienne consulaire, les Nautii Rutili. Le dernier est C. Nautius Rutilus, consul en 287 ¹. Depuis lors, il n'en est plus question. Il n'est pas probable que notre Nautius descende de cette branche patricienne.

C. Numitorius C. f., n° 29, est peut-être, dit Mommsen, l. 1., ce C. Numitorius qui périt dans les proscriptions de Marius en 86 avant J. C. ², et qui semble s'identifier avec le monétaire C. Numitorius, dont les monnaies datent de la fin du II^e siècle avant J. C. ³.

Le n° 26, M. Appuleius M. F., se distingue par le prénom des Appulei Saturnini, qui siégeaient au Sénat aux deux derniers siècles de la République, et qui portaient, outre les prénoms C. et Cn., de préférence celui de L.

En ce qui regarde les deux premiers noms de la liste des questoriens, C. Sempronius C. f., de la tribu Falerna, est probablement un fils de C. Sempronius C. f., (de la tribu Falerna), qui fut témoin de la rédaction d'un s. c. en 133, et que nous avons identifié avec C. Sempronius C. f. C. n. Tuditanus, consul en 129 ⁴.

Cn. Octavius L. f., n° 25, « omnino ex posteris Cn. Octavii cos. a 589 (165 avant J. C.), a quo originem duxit stirps Octa-

¹ C. I., I, 518-519.

² App., B. C., I, 72. Flor., III, 21 § 15.

³ Mommsen, Hist. de la monn. II, 343.

⁴ Voyez notre Sénat, I, 252.

viorum actate liberae reipublicae magis splendida, puto nepos ejus ex filio Lucio alibi non nominato.» Ainsi s'exprime Mommsen, l. 1. Nous pensons que notre Octavius est Cn. Octavius Rufus, qui fut questeur en 106 (Sall., Jug., 104).

Quant aux trois derniers, nous avons parlé plus haut du n° 30, L. Cornelius M. f.

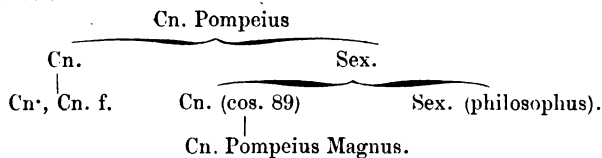
Le n° 31, Cn. Pompeius Cn. f., ne peut être le consul de 89, père du grand Pompée. En effet, le consul de 89 s'appelle sur les fastes Capitolins Cn. Pompeius Sex. f. Cn. n. Strabo. D'après Mommsen, notre Pompeius était peut-être son oncle. D'après l'époque que nous assignons à notre document, notre Pompeius était plutôt le cousin germain du consul de 89; car il doit avoir géré la questure peu de temps après le consul de 89, peu après 100 avant J. C. ¹.

Enfin, P. Popillius P. f., par ses prénoms semble appartenir à la famille consulaire des Laenates ². Il s'identifie peut-être avec P. Laenas, qui fut tribun de la plèbe vers 86 (Vell. Pat., II, 24 § 2), et qui a pu gérer la questure une dizaine d'années auparavant.

A la suite de cette étude, nous compléterions la liste de la manière suivante :

1 (Consul.).	1 Q. Caecilius	Q. f. (Metellus Balearicus),	cos. en 123.
2	2 C. (Flavius)	C. f. (Fimbria),	cos. en 104.
3 (Préteur).	1 M. Pupius	M. f.	
4	2 C. (Cornelius)	M. f. (Cethegus)	} patric. prét. avant 99. } patric. prét. en 99 (cons. en 94)
5	3 L. Memmius	C. f.	
6	4 Q. Valgius	M. f.	
7	5 L. Julius	Sex. f. (Caesar)	
8	6 C. Coelius	C. f. (Caldus)	

¹ Le *stemma* serait donc celui-ci :



² M. Popillius P. f. P. n. Laenas, cos. en 173.

C. Popillius P. f. P. n. Laenas, cos. en 172.

M. Popillius M. f. P. n. Laenas, cos. en 139.

P. Popillius C. f. (P. n.). Laenas, cos. en 132.

9	7 P. Albius	P. f.	}	prét. entre 99 et 95.
10	8 M. Cosconius	M. f.		
11	9 P. Gessius	P. f.		
12	10 L. A....	L. f.		
13 (Tribun.).	1 C. Rubrius	C. f.	}	tribun en 123-122
14	2 C. Licinius	C. f. (Nerva)		tribun vers 120
15	3 M. Falerius	M. f.	}	tribuns entre 120 et 95.
16	4 M ^o Lucilius	M. f.		
17	5 L. Fil(l)ius	L. f.		
18	6 C. Didius	C. f.		
19	7 Q. Claudius	Ap. f.		
20	8 L. Anogius	C. f.		
21	9 Sp. Carvilius	L. f.		
22	10 P. Silius	L. f.		
23	11 C. Annius	C. f.		
24 (Questor.).	1 C. Sempronius	C. f. (Tuditanus)		qu. avant 106.
25	2 Cn. Octavius	L. f. (Rufus)	}	qu. en 106
26	3 M. Appuleius	M. f.		questeurs entre 106 et 95.
27	4 L. Afinius	L. f.		
28	5 C. Nautius	Q. f.		
29	6 C. Numitorius	C. f.		
30	7 L. Cornelius	M. f. (Cethegus)		 patric.
31	8 Cn. Pompeius	Cn. f. (Strabo)		
32	9 P. Popillius	P. f. (Laenas)		
33	10 L.			

L'on remarquera que la liste comprend trois sénateurs patriciens : C. Cornelius Cethegus, L. Julius Caesar et L. Cornelius Cethegus. Les deux premiers appartenaient sans aucun doute au rang prétorien. Ils y occupent la deuxième et la cinquième place. Ils ne sont donc pas inscrits avant tous les sénateurs plébéiens de rang prétorien. Le troisième sénateur patricien est du rang questorien, et la place qui lui est assignée, nous permet également de conclure qu'il ne se trouvait pas en tête des questoriens. Partant, à l'époque où notre document fut rédigé, c'est-à-dire au commencement du 1^r siècle avant J. C., la règle suivie antérieurement pour le classement des sénateurs dans chaque rang était abandonnée. Les sénateurs patriciens n'avaient plus le pas sur les sénateurs plébéiens du même rang. Dès lors, un seul principe subsista encore pour le classement des sénateurs de chaque rang : le principe de l'ancienneté.

P. WILLEMS.

COMPTES RENDUS

Platos ausgewählte Dialoge erklärt von C. SCHMELZER. Vierter Band : *Apologie. Krito.* Berlin, Weidmann, 1883. Prix : M. 1,20.

L'édition que nous allons examiner fait partie d'une collection de dialogues choisis de Platon, dont quatre volumes ont paru jusqu'à ce jour : ils contiennent *le Phèdre, le Banquet, le Phédon* et les deux ouvrages qui nous occupent, *l'Apologie et le Criton*.

L'auteur, M. C. Schmelzer, directeur du gymnase de Hamm en Westphalie, énonce le dessein de quitter les sentiers battus de l'interprétation savante tant philologique que philosophique et d'ouvrir une voie nouvelle. Il a développé ses idées à ce sujet dans le premier volume, que malheureusement nous n'avons pas pu consulter ; mais le commentaire sur l'Apologie et le Criton et surtout la petite préface qui le précède, nous indiquent suffisamment ce qu'il veut. Dans cette préface, où il attaque avec vivacité un de ses critiques — nous n'avons qu'à nous bien tenir — il donne lui-même à sa méthode d'interprétation le nom de *populär-ästhetisch* (populaire et esthétique). On pourrait, grâce à cette expression, croire qu'il n'entend faire que des notes d'esthétique populaire. Cependant il n'en est rien ; car, pour citer ses propres paroles, « une interprétation esthétique de Platon sans une interprétation philologique ou philosophique est une chose impossible ». Aussi a-t-il intercalé partout où l'intelligence du texte l'exigeait, de nombreuses explications de mots et de choses. Nous croyons donc rendre exactement sa pensée en disant qu'il a voulu composer un commentaire populaire, dans lequel l'élément esthétique, que les ouvrages d'érudition ont coutume de négliger, occuperait une place prépondérante. Il se propose de nous apprendre à apprécier et à admirer Platon l'artiste. Mais ce n'est là, à ses yeux, qu'une préparation à des objets plus sérieux et plus difficiles à atteindre, quelque chose comme le gâteau du maître d'école dont parle Horace. Son but final est d'exciter la jeunesse à pénétrer jusqu'au cœur de la philosophie même. L'étude de Platon l'artiste est le chemin qui doit nous conduire à l'étude de Platon le philosophe.

Ce plan peut se justifier et sa réalisation présentera sans doute des avantages divers. Voyons comment il a été exécuté.

La forme du commentaire nous semble répondre aux vues de l'auteur. D'un côté, il vise le gros des lecteurs entendant le grec : il a donc eu raison de se débarrasser de tout l'attirail des citations chiffrées. De l'autre côté, c'est la liaison des idées et l'ensemble de l'ouvrage que son interprétation est destinée principalement à nous faire saisir et

comprendre : il a donc encore eu raison de rejeter les annotations détachées et d'accorder la préférence à une espèce de paraphrase procédant chapitre par chapitre et renfermant les explications nécessaires. Les observations qu'il était impossible de faire entrer dans ce cadre, sont ajoutées à la fin de chaque résumé partiel.

Cependant nous tenons à relever dès maintenant deux défauts : les paraphrases et les explications sont fréquemment prolixes ; il y faudrait en général plus de concision. Et, quoique l'auteur ait proscrit l'érudition, il n'hésite pas, abandonnant ses principes, à discuter longuement des passages et des leçons, dès qu'il s'agit d'exposer ses propres découvertes (cf. *Comm.* p. 20, 34, 68, 74).

A part la prolixité, les résumés sont presque tous bien faits. Mais nous ne pouvons partager la manière de voir du commentateur sur plusieurs points touchant l'Apologie, et d'abord sur ce que Socrate appelle la première accusation.

M. Schmelzer est d'avis (*Apol.* ch. III) que cette accusation est beaucoup moins grave que celle de Melétus, et qu'un τίμημα θάνατος qui n'aurait pas d'autre base paraîtrait même ridicule. « Il n'y est pas question, » dit-il, « d'ἀτίθειν.... ; un διαγδαίρειν τοὺς νέους est légèrement indiqué. » « Tandis que donc la véritable διαβολή ne fait de Socrate qu'un περιεργαζόμενος ou un περιεργόμενος, qu'un fainéant et un flâneur¹, Melétus et ses co-accusateurs vont jusqu'à le déclarer athée et corrompeur de la jeunesse. »

Cette opinion n'est pas fondée. Il est vrai que dans l'accusation formulée d'après les bruits courants il n'est pas question d'une manière expresse de l'athéisme ni de la corruption de la jeunesse : et cependant ces deux chefs d'accusation s'y trouvent. S'occuper de physique, faire d'une mauvaise cause une bonne (τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιεῖν) et enseigner ces choses d'une part, nier l'existence des dieux et corrompre la jeunesse d'autre part, étaient des idées inséparablement associées et presque confondues dans la conscience populaire : pour présenter les unes à l'esprit des juges, la mention des autres n'était nullement nécessaire. C'est ce que Socrate dit du reste lui-même ch. II : οἱ γὰρ ἀκούοντες ἡγούνται τοὺς ταῦτα ζητούντας οὐδὲ θεοὺς νομίζειν, et quand il répète ch. X la διαβολή dont tous les philosophes étaient victimes, il y comprend explicitement le θεοὺς μὴ νομίζειν.

De plus, comment son intention aurait-elle été de montrer que la première accusation était la moins grave, alors que peu de moments auparavant il vient d'avouer qu'il craint les premiers accusateurs plus que Melétus et Anytus, et que plus tard encore il déclare catégoriquement ch. XVI : καὶ τοῦτ' ἔστιν ὃ ἐμὲ αἰρήσεται, ἵνα περ αἰρή, οὐ Μελήτωρ οὐδὲ Ἀνυτός, ἀλλ' ἡ τῶν πολλῶν διαβολή τε καὶ ψέδος;

¹ Cette traduction ne donne ni le sens de περιεργόμενος ni même celui de περιεργαζόμενος.

Cette partie du discours a évidemment le double but que voici : 1° d'expliquer aux juges qu'il se distingue complètement des physiciens et des sophistes, qu'il n'y a donc pas lieu de lui imputer ce que le peuple avait coutume d'imputer à ces gens, et 2° de leur exposer comment il s'est fait qu'il a été accablé des mêmes reproches.

Nous n'approuvons pas davantage ce que l'auteur dit des réponses de Melétus (ch. XII à XV). Se rangeant, probablement sans le savoir, en partie à l'avis de M. L. Georgii, dont Zeller a déjà réfuté les raisons¹, il nie l'authenticité de ces réponses. Il s'exprime même quelquefois comme s'il admettait que Socrate, jouant à la fois son propre rôle et celui de Melétus, s'était répondu à lui-même. C'est ainsi du moins qu'on est forcé de comprendre les mots p. 29 : « L'ironie consiste, je pense, justement en ce que l'orateur attribue (*unterschiebt*) de telles réponses à ses adversaires » (cf. *Comm.* p. 27, 30^b, 32^a). Mais puisque cette opinion ne nous semble pas être sérieusement soutenable, nous la mettons sur le compte du langage inexact du commentateur, et nous pensons qu'il a voulu dire simplement que les réponses de Melétus telles que nous les lisons aujourd'hui dans l'Apologie, n'ont pas été faites par lui en justice, mais sont une invention de Platon.

Quoiqu'il en soit, les trois arguments qu'il allègue en définitif pour contester cette authenticité, sont également illusoires.

La résistance et l'hésitation de l'accusateur « exposé à la risée du public » amènent naturellement de nombreuses pauses : ces pauses, entre-coupant le discours, choquent le goût de M. Schmelzer (ch. XIV, *Comm.* p. 30). Elles feraient, à l'en croire, trop mauvaise figure — comme si jamais orateur, par un motif aussi futile, eût laissé échapper l'avantage de triompher ! D'ailleurs toutes les conditions rendant vraisemblable l'incident tel que Platon le décrit, sont réunies. Il y aurait lieu de s'étonner si Socrate, en se défendant, n'avait pas essayé d'appliquer cette ἐξίτασις (cf. *Comm.* p. 34^a) qu'il considérerait comme sa mission, tandis que Melétus, qui devait connaître la force dialectique de son adversaire, avait toutes les raisons d'éviter une discussion. C'est aussi ce qu'il évite manifestement. Souvent il ne répond pas du tout aux questions proposées ; et dans les cas où il a répondu, il l'a fait sous l'influence soit d'un motif d'intérêt personnel évident soit de la contrainte légale ; car la loi exigeait qu'il répondît.

Mais voici ce que M. Schmelzer, interprétant la loi, objecte p. 29^a : « Malgré les paroles : ἀποκρίναι, ὡς γὰρ ὁ νόμος; καλεῖται ἀποκρίνεται il n'est point du tout probable qu'un accusateur ait été forcé de répondre à des questions qui n'avaient aucun rapport à l'affaire et que Melétus et Anytus aient été assez sots pour répondre comme le chapitre précédent (XIII) l'indique. »

¹ L. Georgii : *Platons Apologie und Kriton übersetzt*. Cf. Zeller, *Philosophie der Griechen*, II^e, 1, p. 163, n. 1.

Les réponses à des questions qui ne paraissent avoir aucun rapport à l'affaire sont très rares. Si l'on écarte la première question du 12^e et la première du 13^e chapitre (ἄλλο τι ἢ κτλ. — οὐχ οἱ μὲν κτλ.), lesquelles n'ont rien d'embarrassant pour l'accusateur, il n'en reste en substance que deux. Pour obtenir une réponse à celle du ch. xii — τίς αὐτοὺς (scil. τοὺς νέους) βελτίους ποιεῖ; — Socrate exerce une contrainte en menaçant de tirer une conclusion défavorable du silence de l'adversaire : ὅρα, ὦ Μελίτε, ὅτι πῶς...; καὶ τὸ οὐκ αἰσχρὸν σοι δοκεῖ εἶναι καὶ ἱκανὸν τεκμήριον οὗ δὴ ἐγὼ λέγω, ὅτι σοι οὐδὲν μεμλήκειν; Celui-ci consent à répondre pour échapper au reproche d'insouciance, de légèreté, d'ignorance. Mais après avoir répondu une fois, il lui a fallu donner toutes les réponses subséquentes de ce chapitre. Sur cette nécessité M. Schmelzer lui-même semble être d'accord avec nous (*Comm.* p. 27b). Cependant, une page plus loin (28b), il se contredit; il croit que Melétus aurait pu opposer cette fin de non-recevoir : « Je ne sais si parmi les hommes que tu (Socrate) cites, il y en a qui corrompent la jeunesse; je ne puis donc pas les poursuivre; mais ce que je crois savoir, c'est que ta doctrine exerce une influence nuisible sur les jeunes gens. »

Cette observation n'est pas juste. Car les questions dont il s'agit (ch. xii) sont faites de façon que Melétus était forcé à déclarer si, oui ou non, les différentes catégories de gens citées (ἀρχαταί, βουλευταί, ἐκκλησιασταί) corrompaient la jeunesse ou la rendaient meilleure (p. ex. τί δὲ δὴ; οἷδε οἱ ἀρχαταί βελτίους ποιοῦσιν, ἢ οὐ;). Une réponse évasive de sa part : « Je ne sais si parmi les hommes que tu cites, il y en a qui corrompent la jeunesse », aurait été en même temps l'aveu qu'il ne savait pas si ces hommes rendaient la jeunesse meilleure. Elle aurait donc servi les intentions de l'accusé, qui voulait seulement prouver que Melétus ne s'était guère soucié d'éducation et d'instruction (ch. xi, p. 24c, ch. xii, p. 25c).

La seconde question se trouve ch. xiii : ἔστιν οὖν ὅστις βούλεται ὑπὸ τῶν ξυνόντων βλάπτεσθαι μᾶλλον ἢ ὠφελεῖσθαι;

Mais précisément dans ce passage Socrate invoque la loi. Devra-t-on maintenant supposer que Platon, qui écrivait cependant pour des lecteurs athéniens, ait foulé aux pieds la vraisemblance au point de faire invoquer à Socrate les lois là où il y était le moins autorisé? Nous ne le croirons jamais. Mais en admettant même que la loi ait eu la restriction que M. Schmelzer imagine, à qui, demanderons-nous, appartenait-il de décider, en cas de refus, si l'accusateur devait répondre? Evidemment ce n'était pas à l'accusateur, mais aux juges. Or les juges ne pouvaient-ils pas forcer celui-ci à répondre, comme ils l'ont forcé quelques instants après ch. xv, p. 27c : ὡς ὤνησας, ὅτι μόγις ἀπεκρίνω ὑπὸ τούτων ἀναγκαζόμενος?

Par un troisième argument l'auteur prétend qu'*assurément* Melétus n'a pas fait la réponse ch. xiv, p. 26ε : (οὕτωσί σοι δοκῶ οὐδὲνα νομίζειν θεὸν εἶναι;) οὐ μέντοι μὰ Δεῖ οὐδ' ὅπως τιούσιν, « parce qu'il l'avait déjà faite peu auparavant (26c : τὸ παράπαν οὐ νομίζεις) et qu'il lui était impossible de la répéter d'une manière encore plus énergique après le blâme compromettant dont il était frappé par Socrate pour avoir imputé à ce dernier la doctrine d'Anaxagore. »

Mais pourquoi n'aurait-il pas répété sa réponse ? Supposé que l'orateur l'eût compromis, aurait-il plutôt dû se taire, avouer son erreur et augmenter l'impression défavorable produite dans l'esprit des juges ? Il est clair que le meilleur parti à prendre était d'affirmer *d'une manière encore plus énergique* son assertion antérieure.

Enfin, ce qui est le plus étrange, c'est la façon dont M. Schmelzer défend les sophismes des chapitres xii à xv, surtout celui du ch. xv. Puisqu'il attribue une bonne partie des réponses de Melétus à l'imagination de Platon, peut-être aurait-il été conséquent d'attribuer les sophismes également à celui-ci. Il ne l'a pas fait ; mais il conteste que des esprits aussi ouverts que Socrate et Platon n'aient pas reconnu la fausseté de leurs raisonnements, et ne pouvant se persuader « que de si nobles cœurs se soient servis de ruses d'avocats », il s'efforce de les excuser comme suit p. 34^a : « Socrate », dit-il, « poursuit dans le passage en question un autre but que celui de se défendre ; il ne veut que démontrer *ὅτι Μελήτωρ οὐδὲν μετέληκε περὶ ὧν Σωκράτης εἰσάγει*, ou, comme il le résume ch. xvi, *ὅτι οὐκ ἀδικοῦ κατὰ τὴν Μελήτου γραφήν*.

Il nous est pénible d'avouer que nous ne comprenons rien du tout à cette proposition. C'est un non-sens à nos yeux. Car comment Socrate peut-il échapper au reproche d'avoir usé de stratagèmes, parce qu'il en a usé, non pour se défendre, mais pour se rire de l'imbécillité de Melétus (cf. Apol. 27A) ? Est-ce qu'un honnête homme — et Socrate l'était ! — emploie jamais des moyens illégitimes ? Et n'est-ce pas se défendre que de montrer que l'accusateur a agi à la légère, qu'il n'entend rien aux choses dont il parle et que l'on n'est pas coupable suivant l'accusation ? D'autres savants — et avec raison — ont trouvé précisément une partie du sophisme en ce que cette dernière preuve n'est pas établie.

Il faut considérer les raisonnements de tout le passage (ch. xii à xv) comme sincères et sérieux, et nous ne doutons pas que l'auteur ne s'en convainque après avoir relu attentivement ce que dit à ce sujet Zeller, *Philosophie der Griechen*, II³, 1, p. 163, n. 1.

Le jugement que nous sommes forcé de porter sur les notes esthétiques, explicatives et critiques, est à peine plus favorable. Les premières sont relativement les meilleures. L'art du style qui consiste dans le choix et l'arrangement des expressions et des périodes, est relevé avec beaucoup peut-être avec trop de soin. Car M. Schmelzer réussit à découvrir des artifices de composition là où nous ne savons trouver que la marche naturelle du langage et des idées (cf. *Comm.* p. 8 à 10, 15^a, 22^a, etc.). Mais si les observations de ce genre, quelquefois peu fondées, sont en général d'une certaine justesse, il nous semble s'écarter davantage de la vérité et passer la mesure en ce qui concerne les traits de raillerie et d'ironie qu'il attribue à Socrate. Selon lui, Socrate aurait feint d'avoir été mis dans l'embarras par l'oracle de Delphes (p. 18^b) ; il aurait recherché les entretiens avec ses concitoyens uniquement en vue de se moquer de leur ignorance (p. 21^b) ; c'est en tournant les accusateurs en ridicule qu'il aurait espéré triompher

d'eux (p. 27^a). Conséquemment il ne ferait pour ainsi dire que railler : tout trahirait un tel esprit, jusqu'aux phrases les plus simples et les plus innocentes, que certainement personne d'entre ceux qui écoutaient sa défense n'a comprises de cette façon (cf. *Comm.* p. 15^a, 16^a, 21^b, 53^a, 59^b, 62^a).

Dans d'autres cas sa véritable pensée et son intention sont confondues avec l'effet produit sur l'auditoire. Il en est ainsi de sa proposition (ch. xxvi) d'être nourri au prytanée : à en croire le commentateur, c'est une plaisanterie. De fait, elle était sérieuse ; elle exprimait le sentiment inébranlable que le philosophe avait de son innocence et de son mérite — quoique, dans les circonstances existantes, elle dût non seulement exciter le rire, mais encore faire croire que celui qui l'avancait était à peu près fou.

Une erreur semblable a été commise dans l'interprétation du ch. iv, laquelle ne présente presque rien de bon et de solide. Un petit extrait suffira pour le montrer (p. 15^b) : « Le comique résulte d'une part de cette supposition éminemment plaisante (scil. ὅτι καλλίξ, εἰ μὲν σου τῷ οὐίῃ πώλω ἢ μόσχῳ ἐγενέσθην κτλ.), qui, si elle allait directement à l'adresse de Callias, reviendrait à dire : si tu étais un cheval ou un bœuf — ; d'autre part des paroles οὐν δ'ἐπειδὴ ἀνθρώπων ἐστὼν, qui sont comme une expression de regret : mais, puisque — *malheureusement* — ils sont des hommes etc. » Une plaisanterie de ce goût se passe de commentaires.

Les notes explicatives proprement dites laissent également beaucoup à désirer. Pour quelques observations bonnes et originales (cf. *Comm.* p. 19^b, 25^a, 42^b), on en rencontre plusieurs qui sont fausses. En voici des exemples :

Apol. I, p. 17A : ἐλεγον. » Ils essayaient de parler. » Mais si Socrate s'est presque méconnu lui-même (ἐλίου ἐμυνοῦ ἐπελαθόμεν), les accusateurs *ont* certainement *parlé* avec beaucoup de persuasion. Cf. Krüger § 52, 1, 1.

Ibid. xiv, p. 26E : ἄλλως τε καὶ οὕτως ἄτοπα ὄντα. M. Schmelzer affirme qu'une dépréciation de la philosophie d'Anaxagore, que ces mots ont paru présenter aux savants, serait déplacée dans le discours, et il traduit : « D'autant plus qu'il s'agit de *questions* de nature si étrange et si bizarre. » Il faut traduire : d'autant plus que ces *doctrines* (26D ταῦτα... μανθάνουσιν sont si étranges. La critique d'Anaxagore ne disparaît donc pas.

Ibid. xviii, p. 31B : ἀπνησιχυντῆται. « Le mot ἀνά du composé désigne la répétition. » (!).

Ibid. xxvi, p. 36B : τιμᾶται δ'οὖν μοι ὁ ἀνὴρ θανάτου. D'après l'auteur (p. 52^a) μοι serait *datif éthique*. (!).

Ibid. xxvi, p. 37A : « Le Prytanée (où l'on nourrissait les hôtes de l'État) était situé sur l'acropole. » (??).

Ibid. xxvii, p. 37A : εἰ ἦν ὑμῶν νόμος, ὥς περ καὶ ἄλλοις ἀνθρώποις, περὶ θανάτου μὴ μίαν ἡμέραν μόνον χρῆναι. « Si vous aviez la coutume, juges, comme d'autres hommes, *p. ex. moi et mes amis*, de délibérer περὶ θανάτου, c'est-à-dire *sur la mort, sur ce qu'elle est et sur ce qu'elle signifie*, non pendant

un seul jour etc. » — Comment M. Schmelzer croirait-il sérieusement qu'il s'agit ici d'une délibération philosophique sur la mort et non de la délibération qui précède le verdict en matière capitale ? Si cette délibération, dit Socrate, durerait plus d'un jour, j'aurais le temps de vous démontrer qu'aucun homme ne fait le mal volontairement (ἐλὼν εἶναι μηδεὶνα ἀδικεῖν ἀνθρώπων).

Crit. I, p. 43B : οὐδ' ἂν αὐτός ἤθελον ἐν τῷ αὐτῇ τε ἀγρυπνία καὶ λύπῃ εἶναι, ἀλλὰ καὶ τοῦ πάλαι θυμαζῶσι ἀνδραγαθίᾳ ὡς ἡδεῶς καθεύδεις. « Moi aussi je serais décidé à ne pas vivre dans une insomnie et une tristesse aussi grande (savoir qu'on dit être celles de ceux qui sont condamnés à mort), mais cependant je t'admire depuis longtemps en contemplant la douceur de ton sommeil. »

Cette interprétation est fausse. D'abord elle n'explique pas pourquoi Criton aurait pour Socrate cette vive admiration qu'il lui témoigne de nouveau immédiatement après, s'il est décidé, lui aussi, à en agir de même dans une situation pareille. Ensuite le terme que l'auteur sous-entend comme corrélatif à τῷ αὐτῇ ἀγρυπνία, n'est nullement indiqué par le contexte. Enfin la traduction des mots ἀλλὰ καὶ par « mais cependant » (*aber doch*) est tout à fait arbitraire.

Ibid. VI, p. 46B : ἡ προθυμία σου πολλὴν ἔχει, εἰ μετὰ τινος (Schmelzer : μετὰ τινός) ὁρᾷσθης εἶη. » Ta *confidence* (assurance) serait d'une grande valeur, si elle s'accordait *notablement* avec la justice. » — Platon vient de nous montrer l'ardeur, le zèle que mettait Criton à persuader Socrate, mais dans les prières répétées et pressantes qu'il lui fait employer, nous ne parvenons pas à découvrir la moindre *confidence*, supposé même que προθυμία pût jamais prendre cette signification. Τινος, qu'il faut traduire par « en quelque sorte », n'a pas besoin d'être accentué τινός, malgré sa position avant ὁρᾷσθης, cf. Kühner, *Ausführliche Grammatik* § 470, n. 6. Avec ἔχει s. — ent. ἐστίν, cf. Cron ad I. Voici donc le sens du passage : Ton zèle (le zèle que tu mets à me persuader de m'enfuir de la prison) *est* (et non *serait*) d'une grande valeur, pourvu qu'il s'accorde tant soit peu avec la justice.

Ibid. VIII, p. 47E : ὃ τὸ ἀδικεῖν μὲν λωβᾶται, τὸ δὲ δίκαιον ἐνέηκεν. Il est évident que dans cette proposition on doit suppléer l'accusatif du relatif avec ἐνέηκεν. Selon l'usage de la langue (Krüger § 60, 6. 1-2), le régime d'ἐνέηκεν pourrait aussi être exprimé par αὐτό. Ce n'est pas ici le cas, et si c'était le cas, l'exemple allemand de M. Schmelzer serait encore déplacé, parce que les *deux* verbes y régissent le datif : « dem das Ungerechte Schaden bringt, das Gerechte aber nützt ihm. »

Ibid. X, p. 49D : ὅρα ὅπως μὴ παρὰ δόξαν ὁμιλογῇς. « Prends garde que tu ne conviennes de quelque chose d'étrange » (c'est-à-dire qui soit contraire à l'opinion de la foule).

Si Platon avait voulu dire cela, il aurait écrit παρὰ τὴν τῶν πολλῶν δόξαν. La proposition qui suit : οἷδα γὰρ ὅτι ὀλίγοις τι τοῦτα καὶ δοκεῖ καὶ δοξεῖ, n'explique pas l'expression παρὰ δόξαν, mais appelle seulement l'attention de

Criton sur le peu de faveur dont jouit le précepte énoncé, et suppose que l'opinion de Criton est celle de la foule.

Ibid. xiv, p. 52A : ταύταις δὲ παρμέν και τί... ταῖς αἰτίαις ἐνέξασθαι. « Αἰτίαι ne signifie ni la faute, ni le reproche, mais la raison ». « Voilà les raisons qu'on t'opposera, à toi aussi, si tu exécutes ton projet. » — Mais exposer longuement à quelqu'un qu'il s'est rendu coupable d'une injustice, n'est-ce pas en même temps l'accabler de reproches? Cf. 52A : ἴσως ἔν μου δικαίως καὶ ἀπαιτοῦντο λέγοντες (scil. οἱ νόμοι).

Le texte que l'auteur a adopté est celui de C. F. Hermann. Il aurait été assurément désirable qu'il eût modifié ce texte partout où la leçon des manuscrits, mieux constatée aujourd'hui, l'exige. Il ne l'a pas fait. C'est ainsi qu'il conserve 29A μέντ' ἔν au lieu de τᾶν, 31A ὁρῶσαντες au lieu de προύσταντες, 33A διαβᾶλλοντες με au lieu de διαβᾶλλοντες ἐμέ, 54A τί θαί au lieu de τί δι. Les changements qu'il a introduits, consistent à écarter simplement les crochets de Hermann, p. ex. p. 19D τοὺς, p. 19E οἷός τ' ἐστίν, p. 27E τὴν γραφήν ταύτην, 32B καὶ ἐναντία ἐφημετάμην, 33D καὶ τιμωρεῖσθαι, 36C ἐνταῦθα ᾗ, 36 D εἶναι, 47 C λόγους.

Dans deux passages cependant il a entrepris de justifier son opinion. D'abord Apol. ch. V, p. 20C il défend la proposition : εἰ μὴ τι ἐπραττες ἀλλοῖον ἢ οἱ πολλοί. Il fait remarquer qu'il convient que les deux questions — τὸ σὸν τί ἐστι πᾶρχμα ; πόθεν αἱ διαβολαὶ σοι αὖται γέγονασιν ; — qui ne sont qu'une forme de la question pressante, soient motivées d'une façon analogue et également pressante, c'est-à-dire par la répétition du motif (τοῦ οὐδὲν κτλ. — εἰ μὴ τι κτλ.) — observation esthétique très fine, mais qui à elle seule ne résoud aucune difficulté.

L'autre passage se trouve Apol. xv, p. 27E : εἴ τις ἔππων μὲν παῖδας ἡγοῖτο ἢ καὶ ὄνων τοὺς ἡμιόνους. Nous aussi, nous sommes d'avis que les mots τοὺς ἡμιόνους sont indispensables : il faut que Socrate marque bien qu'il s'agit de ἔππων παῖδες qui ne portent jamais eux-mêmes le nom de ἔπποι.

Mais l'hypothèse qui sert à expliquer ἢ καὶ ὄνων est dépourvue de toute vraisemblance. L'auteur suppose qu'une interruption καὶ ὄνων, par laquelle Platon aurait voulu dépeindre l'agitation de l'assemblée, part de l'auditoire et détermine l'orateur à ajouter ἢ καὶ ὄνων, i. e. ἢ ἔππων καὶ ὄνων. Comment ! ἢ καὶ ὄνων signifie ἢ ἔππων καὶ ὄνων ! Comment ! d'après les intentions de Platon le lecteur athénien — qui n'est pas un philologue — devrait reconnaître d'abord que le cri καὶ ὄνων vient de l'auditoire et puis conclure à l'agitation de la foule ! Nous croyons que l'auteur plaisante.

Ses propres corrections — qu'il a modestement placées dans le texte — ne sont pas plus heureuses. La première porte sur l'Apologie, ch. vii, p. 22A : ἔνα μοι καὶ ἀνέλεγκτος ἢ μαντεία γίνοιτο. M. Schmelzer remplace ἀνέλεγκτος par ἀνελεγκτός (forme qu'il dérive du verbe ἀνελίγγω, examiner de nouveau, Eur. Ion 1470). Le sens serait : « Je m'efforçais de réfuter de nouveau l'oracle. » — Mais où voit-on que Socrate ait réfuté une première fois l'oracle pour pouvoir tenir ce langage ?

Après tant d'autres enfin notre auteur essaie de corriger Crit. ix, p. 48E.

Il écrit : ὡς ἐγὼ περὶ πολλοῦ ποιῶμαι πείσαι σε ταῦτα πράττειν, ἀλλὰ μὴ ἄκοντα (scil. *σε ταῦτα πράττειν*). Son texte a la leçon *πείσας* (Hermann); mais nous avons pensé d'après le commentaire qu'il fallait mettre *πείσαι*; car *πείσαι* seul s'accorde avec l'explication donnée : « Je serai bien aise, si je puis te persuader d'en agir ainsi (savoir *ἢ ἀντιλέγειν εἰ πῇ ἔχεις ἢ παῦσαι πολλάκις μοι λέγοντα τὸν αὐτὸν λόγον*), mais je ne désire pas que tu le fasses à contre-cœur. »

Cependant la construction devient ainsi trop forcée. On est tenté de rattacher *ἄκοντα* au régime *σε* de *πείσαι* plutôt que de suppléer *σε ταῦτα πράττειν* et de faire dépendre cet accusatif avec l'infinitif directement de *περὶ πολλοῦ ποιῶμαι*. On ne voit pas non plus clairement à quoi *ταῦτα* se rapporte. D'après l'auteur, *ταῦτα πράττειν* représente l'alternative *ἢ ἀντιλέγειν* *ἢ παῦσαι*.... Or, *πείσαι*, dont *ταῦτα πράττειν* dépend, ne convient à aucun des deux membres de cette alternative. Car, d'un côté, Socrate sait bien que Criton a trop d'intérêt à le contredire, pour qu'il soit nécessaire d'employer la persuasion — dont d'ailleurs il n'y a pas de trace dans le contexte (cf. 49 A : *πειρῶ ἀποκρίνεσθαι*). Au reste, comment aurait-il pu lui dire : je ne veux pas que tu m'opposes tes raisons à contre-cœur? Et d'autre part, s'il espère faire cesser les prières répétées de son ami, c'est par un examen en commun qui doit prouver si la fuite de la prison est une action juste ou injuste¹.

Malgré les défauts et les négligences souvent manifestes que nous venons de relever, le commentaire de M. Schmelzer n'est pas dépourvu de mérite : il présente parfois des observations nouvelles qui sont justes, et en général il montre que l'auteur, dans les questions d'esthétique, possède réellement une aptitude spéciale. Mais aussi longtemps que l'ouvrage n'est pas revu et corrigé scrupuleusement *sous tous les rapports*, il nous est impossible de le recommander à qui que ce soit — si ce n'est aux critiques qui voudront faire leur métier.

Gand.

P. HOFFMANN.

¹ Les fautes d'impression que nous avons remarquées, sont : *Comm.* p. 13^b ὑπουράνια, l. ἱπ-, p. 27^b ἀπαντα, l. ἀπαντες, p. 28^b ἐκκλησιαστικοί, l. -σταί. Au ch. XXI de l'Apologie il faut effacer la virgule entre *δημόσια* et *καί* et le point après *φανοῦμαι*.

INSCRIPTIONS GRECQUES RELATIVES AUX TRAVAUX PUBLICS.

- A CHOISY, *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*. Paris, 1884. 4° 232 p. et 5 pl. (L'Arsenal du Pirée, les murs d'Athènes, l'Erechtheion, un devis de travaux publics à Livadie).
- E. FABRICIUS. *De architectura graeca commentationes epigraphicae*. Berolini, 1881. 86 p. et 1 pl.
- E. KUHNERT. *De cura statuarum apud Graecos*. Berolini, 1883. 8° 72 p. (Berliner Stud. f. class. Philol. u. Archaeol., herausgegeben von F. Acherson. I.)

Dans un précédent article j'ai, en examinant quelques publications récentes, appelé l'attention des lecteurs de la Revue sur les progrès que l'étude des inscriptions latines a fait faire à l'histoire de la Rome impériale. Je voudrais montrer maintenant que, dans un autre ordre d'idées, l'épigraphie grecque a donné des résultats non moins remarquables.

Sans faire ici de l'épigraphie un éloge pour le moins inutile, — tous les philologues étant d'accord sur l'importance de cette science, — je tiens à rappeler cependant que les auteurs grecs, tout comme les écrivains de Rome, nous renseignent bien mieux sur la vie de leurs héros, sur les conquêtes d'Athènes et de Rome, sur les guerres civiles qui ensanglantèrent les rues des villes antiques et causèrent la ruine des cités les plus florissantes que sur les institutions religieuses et politiques, sur la vie sociale et économique de l'antiquité. A part de rares exceptions, c'est tout au plus si des indications, fournies comme par hasard par les historiens, les philosophes ou les orateurs, voire même par les poètes, nous permettent de lever quelque peu le voile qui recouvre ces côtés si intéressants des anciennes civilisations. Les inscriptions viennent heureusement combler une grande partie de ces lacunes. Je pourrais dire ici jusqu'à quel point les institutions religieuses et politiques de la Grèce nous sont mieux connues depuis que nous les étudions à la lumière de la science épigraphique, mais j'ai préféré m'en tenir pour le moment à l'examen de quelques inscriptions grecques relatives aux travaux publics. La lecture des publications de MM. Choisy, Fabricius et Kuhnert me conviait à cette étude. Je ne fais ici qu'analyser les travaux de ces savants, et résumer, en les coordonnant, les résultats qu'ils ont obtenus.

Rome nous a transmis de graves leçons de haute politique et un droit dont la rigoureuse logique est des plus remarquables, mais le caractère froid et positif du peuple romain n'est guère fait pour provoquer notre enthousiasme. Athènes par contre reste toujours vivante au milieu de nous, grâce à l'éclat impérissable de ses chefs-d'œuvre artistiques. Toutes les nations ont recueilli une part plus ou moins grande de cet héritage des arts de la Grèce; et c'est encore travailler à la glorification de la cité la plus artiste qui fût jamais que de chercher, par l'interprétation de quelques textes épigraphiques souvent informes, à éclaircir certains détails de l'histoire de l'architecture et de la sculpture grecques. Les ruines d'Athènes, d'Olympie

ou de Pergame sont l'objet de l'admiration universelle; mais comment ces monuments ont-ils été construits, quelles en sont les proportions exactes, quel en était le plan, qui a présidé à leur construction, quels sacrifices pécuniaires le peuple s'est-il imposé pour les élever, ce sont-là autant de questions auxquelles, sans le secours des inscriptions, il serait presque toujours impossible de donner une réponse exacte et précise.

Les inscriptions grecques relatives aux travaux publics sont assez nombreuses. Ce sont pour la plupart des comptes et des devis. Elles nous font connaître le coût des travaux, le salaire des ouvriers, les attributions respectives des épistates, des architectes et des entrepreneurs; et plus d'une fois un cahier des charges nous permet de reconstituer, avec une entière certitude, le plan de quelque monument célèbre dont il ne subsiste plus aujourd'hui une seule pierre. Ces inscriptions nous instruisent enfin sur tout ce qui de près ou de loin est de la compétence de nos ministères des travaux publics. Les unes nous fournissent des détails de construction, les autres nous intéressent par leurs renseignements financiers ou économiques, d'autres encore nous mettent à même de déterminer les attributions des magistrats chargés de la direction des travaux.

I.

Les inscriptions que j'appellerais volontiers archéologiques ne nous révèlent pas seulement de nouveaux noms d'artistes ou des termes techniques qui enrichissent la lexicographie, mais elles éclaireissent encore plus d'un point obscur de l'histoire des monuments antiques et nous initient aux méthodes et aux principes des architectes grecs; elles constituent ainsi le meilleur complément des indications qui nous sont fournies par Vitruve.

Le peuple ordonnait quelquefois de graver sur une stèle le texte du décret de construction ainsi que le devis, comme le prouve l'inscription de la restauration des murs d'Athènes¹. Mais de plus, les magistrats, préposés aux travaux publics, ne se contentaient pas, pour couvrir leur responsabilité, de rendre compte au peuple de la manière dont ils avaient disposé des deniers publics; ils faisaient quelquefois graver ces comptes et ces devis sur le marbre comme témoignage durable de l'intégrité de leur gestion. Ces inscriptions constituaient les archives authentiques des édifices à la construction desquels ces magistrats avaient présidé. Nous possédons des devis des entreprises les moins importantes. Une inscription de plus de cent lignes nous donne le cahier des charges pour la pose de treize dalles d'un trottoir; et l'épistate des travaux publics publiait même des devis pour l'érection des statues².

¹ C. I. A. II, p. 167. Cette stèle couta 50 drachmes, comme l'indique l'inscription elle-même, l. 34.

² DEMOSTH. de Cor., p. 268.

Les devis sont quelquefois si précis et si détaillés que, quoique jamais un dessin n'accompagne le texte de l'inscription, l'étude seule de celle-ci nous permet de reconstituer, avec une entière certitude, le plan de l'édifice. Le plus complet des textes de ce genre est le devis de l'arsenal du Pirée.

Pour l'examen de ce texte, de même que pour celui des autres inscriptions relatives à la technique grecque dont nous aurons à parler dans cette étude, notre principal guide sera M. Choisy, le savant architecte si favorablement connu par ses beaux travaux sur l'art de bâtir des Romains et des Byzantins.

Les auteurs anciens nous apprennent qu'Athènes, de même que Samos¹, Rhode, Cyzique, Syracuse et d'autres villes maritimes, possédait des cales couvertes pour abriter les trières de sa flotte (νεωστοχοί, νεώριον) et une scœuothèque ou arsenal (σλευοθήκη, όπλοθήκη, *armamentarium*) suffisamment vaste pour qu'on put y déposer tout ce qui servait à l'appareillage et à l'armement (*armamenta*²) de quatre cents trières³. Après la guerre du Péloponnèse, les cales couvertes et l'arsenal durent être reconstruits. Ce travail fut achevé pendant l'administration financière de Lycurgue. Les cales étaient au nombre de trois cent soixante et douze : quatre-vingt deux dans le port de Munychie, cent quatre-vingt seize dans celui de Zéa et quatre-vingt quatorze dans le Kantharos du Pirée⁴. Chaque cale ne servait à abriter qu'une seule trière. L'architecte Philon commença en 346 et acheva en 328⁵ la construction d'une nouvelle scœuothèque dont les auteurs anciens font le plus grand éloge. De même qu'Ictinus avait publié un livre sur le Parthénon, de même Philon décrivit son œuvre dans une publication spéciale⁶ qui ne fut probablement que la répétition de l'exposé qu'il en fit avec tant de talent devant le peuple réuni au théâtre. Celui-ci n'admira pas moins son éloquence que la beauté de son arsenal. La scœuo-

¹ HEROD. III, 45; — Cf. BOECKH. *Urkunden üd das seewesen*. S. 67.

² Ces agrès, σκάη, étaient divisés en ξύλινα, les agrès de bois, et κρεμαστά qui comprenaient tous ceux qui n'étaient pas de bois. Les premiers étaient conservés avec les trières dans les cales, les autres dans l'arsenal. A CARTAULT. *La Trière athénienne*. Paris, 1881, p. 170 et 179.

³ Chiffre fourni par Strabon. Cicéron dit 300 et Pline 1000, mais il est probable que le CIO de Pline est une faute de copiste et qu'il faut lire CCC. Spon (Voy. en Grèce. II, p. 178) prend l'*armamentarium* de Pline pour le port du Pirée lui-même. Talbot, dans sa traduction de la vie de Sulla de Plutarque, commet, dans une de ses notes, la même erreur. *Vie de Sylla*. II, p. 470.

⁴ BOECKH. *Urk.* s. 68; MILCHHOEFER. *Karten v. Attica*, I. s. 58.

⁵ FOUCART, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. 1882, p. 555.

⁶ VITRUV. VII. *pr.*

thèque fut incendiée par Sulla, lors de la prise d'Athènes en l'année 86¹. Les auteurs anciens ne nous fournissent pas de plus amples indications sur cette célèbre construction. Il ne reste plus rien de l'édifice; et, si une inscription n'était venue nous éclairer à ce sujet, nous aurions du mal à nous faire une idée de ce que pouvait être la sceuothèque de la flotte athénienne². Cette inscription est un devis descriptif dressé par l'épistate des travaux publics Euthydomos et l'architecte Philon d'Eleusis, fils d'Exekestidès; c'est un programme de travaux devant servir de base pour le marché à conclure avec les entrepreneurs (*μισθωτάμενοι*), tout comme nos affiches d'adjudication et nos cahiers de charges. Cette inscription vient compléter heureusement les inventaires de la marine trouvés le 12 septembre 1834, lors des travaux exécutés le long du port pour la construction des bâtiments de la douane. Ces inventaires étaient gravés sur des plaques de marbre de l'Hymette et servirent à un aqueduc de la basse époque. D'autres fragments furent encore découverts dans la suite à l'Acropole d'Athènes³. Ce sont, comme le dit fort bien M. Cartault dans son beau livre sur la Trière Athénienne, soit des inventaires des navires avec leurs agrès composant la flotte d'Athènes, soit le relevé des dettes des triérarques et des sommes payées par eux, soit des documents dans lesquels les Epimélètes des arsenaux font un compte exact des objets qu'ils ont reçus au moment de leur entrée en charge, et qu'ils transmettent à leurs successeurs. On comprend aisément combien ces inventaires sont précieux pour faciliter l'interprétation de l'inscription de l'arsenal. Celle-ci, gravée sur une plaque de marbre de l'Hymette, fut trouvée vers la fin du mois d'avril 1882 au Pirée dans l'ὄδος Σωτήρας; et publiée pour la première fois par M. Mélétopoulos dans le n° du 28 mai 1882 du journal la *Σφαίρα*. MM. Foucart⁴, Ludlow⁵ et Fabricius⁶ l'étudièrent ensuite, enfin M.

¹ Cic. de Orat. I, 62; VALÈRE MAXIME ne fait que répéter Cicéron. VIII, 12, 1; — STRAB. IX. I, 15; PLIN. H. N. VII, 38; PLUT. Sull. 14.

² Des fouilles pratiquées à l'endroit où l'inscription a été trouvée amèneraient probablement la découverte de quelques restes de la sceuothèque. Des tambours et un chapiteau dorique, trouvés non loin de là, sont regardés par M. Milchhofer comme provenant de la sceuothèque. Je ne saurais partager cette opinion, les piliers de la sceuothèque étaient en pierre d'Acté, tandis que les colonnes dont faisaient partie ces tambours et ce chapiteau sont en marbre pentélique. Cs. MILCHHOEFER. *Karten v. Attika*. I. s. 48.

³ Publiés par Boeckh dans ses *Urkunden*, et plus correctement dans l'*Ephemeris d'Athènes* de 1857, cf. CARTAULT, *La trière Athénienne*, p. 5.

⁴ *Bulletin de correspondance hellénique*. VI. 1882.

⁵ *American journal of philology*, vol. III. Je n'ai pu examiner ce volume.

⁶ *Hermes*. 1882. XVII. s. 551-594; M. Dittenberger l'a reproduite aussi dans son excellent *Sylloge inscriptionum graecarum*, n° 352.

Choisy vient de la commenter au point de vue de la technique architecturale grecque. Grâce à cette découverte on parvient, sans grande difficulté, à reconstituer le plan de l'œuvre de Philon. Cette sceuothèque était une construction des plus simples. Bâtie au nord-est du port de Zea, et non pas, comme on l'a cru, sur le milieu de l'isthme qui sépare le Kantharos du port de Zea, la sceuothèque était un édifice rectangulaire avec une double porte aux deux extrémités. Le linteau était en marbre pentélique, les jambages pouvaient, d'après le devis, être en pierre bleue de l'Hymette. Un des battants fut refusé parce qu'il ne s'adaptait pas à la porte ¹. Les pierres des murs avaient en parement une largeur de 4 p. ; les pierres des angles avaient en plus de cette largeur celle d'un triglyphe, soit en tout 5 $\frac{1}{2}$ p. Trente quatre fenêtres, garnies de volets de bronze, étaient pratiquées dans la partie supérieure de chaque mur latéral et trois dans celui des deux façades. La seule décoration de l'extérieur de l'édifice était une frise de triglyphes peints à l'encaustique. Chaque façade en avait seize.

L'intérieur était divisé en trois nefs par deux rangées de trente-six piliers (πίλῳρες) en pierre d'Acté de trente pieds de hauteur. La nef centrale était dallée. Pour mieux conserver les agrès, le sol des deux nefs latérales était recouvert d'un plancher sous lequel l'air pouvait circuler. Le long des murs courait une double rangée de tablettes (μετόμναι). La tablette inférieure était à 4 pieds du sol ; et on avait laissé un espace de 5 pieds entre celle-ci et la seconde. Sur ces tablettes étaient déposés les agrès des navires ². Les voiles et les bandes de toile blanches ³ étaient conservées dans soixante-six coffres placés sous les tablettes et dans soixante-six autres qui se trouvaient à côté des piliers.

L'inscription de la sceuothèque est la première qui nous fasse connaître d'une manière précise les principes de la construction de la charpente grecque. Jusqu'à sa découverte nous devions nous contenter des vagues indications de Vitruve et des inventaires de l'Érechtheion qui ne nous apprennent que les noms des pièces de la charpente sans en indiquer la destination. La charpente apparente de la sceuothèque était des plus simples ; ce n'était qu'un empilage de bois sans aucun effort de tension. Des architraves de bois (ἐπιστυλῖα ξύλινα) reliaient entre eux les piliers de côté, et des poutrelles transversales (entrais, μετόμνη) ceux de face. Ces entrails et ces architraves formaient un grillage sur lequel reposait le plancher incliné de la toiture. Une sous poutre (ὑπόπηγμα) reportait sur l'entrai ou architrave transversale le poids du faitage (γορυραία), et les chevrons (σφηκίσκος) s'appuyaient sur le faitage, les grandes architraves et le mur

¹ BOECKH. *Urkunden*, XI, c. 50.

² αἰεῖνη, entre autres les ὑποζώματα, ceintures de cordages renforçant le navire.

³ ἱστῖοι καὶ παραρρήματα λευκά. Ces derniers étaient des bandes de toile dont on se servait pour préserver les navires. CARTAULT, p. 62.

extérieur. Le plancher du comble était composé d'une double couche de planchettes, disposées en forme de croix, et les tuiles de Corinthe reposaient sur ce voligeage par l'intermédiaire d'une couche d'enduit.

L'inscription du Pirée ne nous permet pas seulement de reconstituer le plan de la sceuothèque, mais les dimensions nous sont fournies avec tant de précision que toutes les proportions de l'édifice nous sont connues.

Voici les principales :

Largeur	55 p.
Longueur	400 p.
Hauteur de la façade au-dessus du socle	36 p.
Hauteur des murs latéraux	27 p.
Piliers : hauteur	30 p.
— épaisseur au Stylobate	2 p. 3 palmes.
Portes : hauteur (y compris le linteau et la corniche)	18 p., donc $\frac{1}{2}$ 36.
— largeur	9 p.
Corniche : longueur	27 p., donc $\frac{1}{2}$ 55.
Fenêtres : largeur	2 p.
— hauteur	3 p.
Travées de la nef centrale, largeur	20 p.
— — — hauteur	30 p.

Examinez ces chiffres et vous ne trouverez que des cotes entières, simples, sans fraction aucune, et les rapports sont tout aussi simples que les cotes. La hauteur minima est la moitié de largeur et la hauteur maxima les deux tiers de cette même largeur. Pour toutes les baies (portes, fenêtres, travées de la nef centrale) la proportion de la largeur à la hauteur est de 2 à 3. Ici encore nous voyons, ce que M. Aurès avait déjà constaté auparavant, que les Grecs aimaient à rendre leurs dimensions exprimables par des nombres carrés, par les puissances des nombres.

Ainsi : $36 = 6^2$
 $27 = 3^3$
 $9 = 3^2$

De plus, sous l'influence probablement des théories pythagoriciennes, les architectes grecs donnent presque toujours la préférence aux rapports de 3 à 4. Ces mêmes principes sont appliqués à la sculpture, comme le prouve le canon de Polyclète¹. Ces principes nous étaient déjà connus en grande partie, grâce surtout aux patients travaux de mesurage faits par M. Aurès sur le grand temple de Poestum; mais il n'en était que plus in-

¹ Le pied grec = environ 0.308; le palme = $\frac{1}{4}$ de pied; le doigt = $\frac{1}{4}$ de palme. Cette estimation n'est pas rigoureusement exacte comme l'a dernièrement démontré M. Doerpfeld. *Arch. Zeit.* 1881, s. 270. Cf. HULTSCH ib. 1880, s. 92, 172 sqq.

² Cf. GUILLAUME. *Le Ioryphore*, dans RAYET, *Monum.*, I, p. 7 et sqq.

intéressant de voir confirmés les résultats de ces belles recherches par des documents aussi certains, aussi authentiques que l'inscription de la sceuothèque de Philon.

(A suivre).

AD. DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Ordre de Léopold. — Nominations.

Par arrêtés royaux du 5 octobre 1884 sont nommés :

Chevaliers :

M. Hivin (H.), préfet des études et professeur de rhétorique française au collège communal de Nivelles;

M. Focroulle (P.-H.-A.), ancien professeur à l'athénée royal de Liège.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS ET CHANGEMENTS D'ATTRIBUTIONS.

Par arrêté royal du 22 octobre 1884, M. De Cock (Adolphe), chargé de cours à la faculté de médecine de l'université de Gand, a été nommé professeur extraordinaire à la même faculté.

Il continuera à donner le cours de *policlinique chirurgicale, bandages, appareils et petite chirurgie* et donnera, en outre, la moitié du cours de *clinique chirurgicale et consultations gratuites*, en qualité de suppléant de M. le professeur émérite Soupard.

Par arrêté royal de la même date, M. Van Bambeke (Ch.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, a été déchargé du cours d'*hygiène publique et privée*.

Par arrêté ministériel du 25 octobre 1884, M. Verstraeten (C), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, docteur spécial en sciences naturelles, a été chargé de donner, à la faculté de médecine de l'université de Gand, le cours d'*hygiène publique et privée*.

Par arrêté royal du 22 octobre 1884, M. Spring (Walther), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, a été chargé, en remplacement de M. Chandelon, professeur émérite, du cours de *chimie approfondie inorganique*, qui formera, avec celui de *chimie organique approfondie*, un cours unique intitulé : *chimie générale approfondie*.

ENSEIGNEMENT MOYEN.

ATHÉNÉES ROYAUX. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — DÉMISSIONS.

Par arrêtés royaux du 27 septembre 1884, sont acceptées :

1° La démission offerte par M. Möhl (G.-C.-G.) de ses fonctions de professeur à l'athénée royal de Bruxelles; il est admis à faire valoir ses

droits à la pension et autorisé à conserver le titre de professeur honoraire d'allemand à l'athénée royal de Bruxelles ;

2° La démission offerte par M. Milz (J.) de ses fonctions de professeur à l'athénée royal de Liège ; il est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre de professeur honoraire de rhétorique latine à l'athénée royal de Liège ;

3° La démission offerte par M. Fleury (J.-J.) de ses fonctions de professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'athénée royal de Liège, et professeur de physique et de chimie à la section normale d'enseignement moyen pour filles, à Liège ; M. Fleury est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

UNIVERSITÉ DE GAND. — ADMISSION. — PENSION.

Par arrêté ministériel du 16 octobre, sont admis à suivre les cours de l'école normale des sciences de Gand, pendant l'année scolaire 1884-1885, les jeunes gens dont les noms sont indiqués ci-après, savoir :

A. — En qualité d'élèves de la première année d'études. — C. Wasteels, de Gand, avec jouissance d'une bourse ; *ex æquo* et chacun avec jouissance d'une demi-bourse d'études : MM. A. Cob, de Liège ; A. Mineur, de Havelange.

Sans bourse d'études. — MM. Dhondt, Meurice, Willem, Pacquet et Lecomte.

B. — En qualité d'élèves de la deuxième année d'études. — MM. Stuyvaert, Swaerts, Van Beveren, Haeken, Adrien, Blommaert, Albrecht, Fagnart, Van Laer, Henkels.

C. — En qualité d'élèves de la troisième année d'études. — MM. Vanden Bogaert, Ramont, Joseph Wasteels, Liénard, Soons, Straatmans.

Par arrêté ministériel du 18 octobre, sont admis à suivre, pendant l'année scolaire 1884-85, les cours de la section portant organisation d'un enseignement normal destiné spécialement à former des professeurs à même d'enseigner l'histoire et la géographie et les langues modernes dans les athénées et collèges de la partie flamande du pays, les jeunes gens dont les noms suivent, savoir :

A. — En qualité d'élève de la première année d'études avec jouissance d'une bourse. — M. Titeca.

B. — En qualité d'élèves de la deuxième année d'études. — a) section d'histoire et de géographie : MM. Jean Mulder et Jules Teirlinck.

b) Section des langues germaniques : Césaire Pilatte.

— Par arrêté royal du 6 octobre, il est accordé à M. Catalan, professeur émérite à la faculté des sciences de l'université de Liège, une pension annuelle et viagère de 7,666 fr. à charge du trésor public, avec entrée en jouissance au 1^{er} juillet 1884.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 15 septembre: **Madvig**, Syntaxe de la langue grecque, traduit par Hamant (Henri Goelzer). — **Veyries**, Les figures criophores (J. Martha). — **Jullian**, Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains (Paul Guiraud). — **Flourac**, Jean I, comte de Foix (A. Brutails). — Lettres de la marquise de Coigny et de quelques autres personnes (T. de L.). — Thèses de M. Brunel: Décadence de la tragédie chez les Romains sous le règne d'Auguste et Les philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle. — Du 22 septembre: Catalogues des collections de manuscrits du British Museum (P. M.). — Les fables de La-fontaine, p. p. **Legouez** (A. Delboulle). — Nécrologie: Albert Dumon. — Du 29 septembre: **Wellhausen**, Prolégomènes de l'histoire d'Israel. I. — **Edon**, Nouvelle étude sur le chant lémural, les frères Arvales et l'écriture cursive des Latins. — **Jullian**, Les « protectores » et les « domestici » des Augustes (P. G.). — **Noguer**, Inscriptions de la colonie romaine de Béziers (Albert Martin). — **Diez**, la poésie des troubadours, 2^e édit., p. p. **Bartsch** (A. Darmesteter). — Du 6 octobre: **Bloch**, Les origines du sénat romain; **Willems**, Le sénat de la république romaine (Camille Jullian). — Chroniques de Matthieu Paris, vi et vii, p. p. **Luard** (Ch. Bémont). — Recueil de textes de l'ancien français, p. p. **Foerster** et **Koschwitz** (A. Darmesteter). — Du 13 octobre: Aristophane, les Grenouilles, p. p. **Merry** (Albert Martin). — **Trigev**, La procession des Rameaux aux Mans (H. de Curzon). — **Godefroy**, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre E. (A. Jacques). — **Breyman**, De la physiologie des sons (A. D.). — Du 20 octobre: **Gemoll**, Les Géoponiques; **Kühnert**, Du soin des statues chez les Grecs (Albert Martin). — **Vitu**, Le jargon du x^ve siècle, étude philologique (V). — Correspondance de Mallet du Pan avec la cour de Vienne, p. p. **A. Michel** (Jules Flammermont). — **Dillmann**, Le gymnase réel (Alfred Bauer). — **Cuervo**, Dictionnaire de la langue castillane (Alfred Morel-Fabio). — Du 27 octobre:

Loeschcke, L'épisode de l'Ennéakrounos dans Pausanias (Paul Girard). — **Kervyn de Lettenhove**, Les huguenots et les gueux, III (T. de L.) — Mémoires de la duchesse de Tourzel (A. Chuquet). — Du 3 novembre : **J. Girard**, Études sur la poésie grecque (C.). — **Constans**, Chrestomathie de l'ancien français (A. Darmesteter). — Lettres de Mercy. — Argenteau à Starhemberg, p. p. **Thürheim** (A. Chuquet). — *Variétés* : **A. Gazier**, Les comédiens et le clergé au xvii^e siècle, réponse à M. Livet. — Adolphe Regnier. — Du 10 novembre : **Ch. Tissot**, Géographie comparée de la province romaine d'Afrique (Salomon Reinach). — **L. Favre**, Dictionnaire historique de l'ancien langage françois par Lacurne de Sainte-Palaye. — Karl Hillebrand (A. Darmesteter). — Du 17 novembre : **Sayce**, Principes de philologie comparée, traduit par Jovy (V. Henry). — Œuvres de A. de Longpérier, p. p. **G. Schlumberger** (A. de Barthélemy). — Le registre de Benoît XI, p. p. **Grandjean** (E. Berger).

Société royale belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 8^e année. 1884. N^o 4. Juillet-Août.

Sommaire : J. Liagre. Les marées. Étude de cosmographie terrestre. — A. Lancaster. Quatre mois au Texas. — J. Peltzer. Le Nouveau-Mexique (suite et fin). — Géographie commerciale. — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique.

Blätter für das Bayerische Gymnasialschulwesen, redigiert von Dr. A. Deuerling. München, Lindauersche Buchhandlung. 1884.

Inhalt des IX. Heftes.

Proschberger J., Horat. carm. I, 25. II, 14. IV, 9. — Stich H., Zu Horaz. — Wirth Ch., Einige Bemerkungen zu Schleussingers Abhandlung über Cäsars Rheinbrücke. — Scholl F., Zu Tusc. V, 27, 28. — Qui nach quisquis und quicunque. — Schmaderer J., Die lateinischen Genusregeln in Reimen. — Deuerling A., Eine neue Zeitschrift f. d. höhere Schulwesen. — Büchner L., Dr. Schliemann über seine Ausgrabungen in Tiryns. — Thucydides, erklärt v. J. Classen, angez. v. Sörgel. — Englmann L., Syntax des attischen Dialekts, angez. v. G. Krafft. — M. Tullii Ciceronis Tusculan. d. I. quinque, erkl. v. G. Fischer. — M. Tullii Ciceronis Cato M. et Laelius, ed. Th. Schiche, angezeigt von G. Landgraf. — Prammer Ign., Schulwörterbuch zu Cäsars Commentarii de bello Gallico. — Nachtrag z. Anzeige v. Prammer. — C. Juli Caesaris belli Gallici libri, rec. Bern. Dinter, angez. v. K. Metzger. — Cornelii Taciti histor. liber primus, ed. Carolus Meiser, angez. v. G. Helmreich.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XI Jahrgang, 9 und 10 Heft. Berlin, Calvary 1884.

Erste Abtheilung. — Bericht über Aristoteles und Theophrastos für das

Jahr 1883. Von Prof. Dr. Susemihl in Greifswald (Schluss). — Jahresbericht über Homer. — I. Jahresbericht über homerische Syntax und Sprachgebrauch für 1881-1884. Von Professor Gottfried Vogrinz in Brünn. — II. Jahresbericht über Homer. Höhere Kritik. Von Dr. C. Rothe in Berlin (Schluss folgt im nächsten Heft).

Zweite Abtheilung. — Jahresbericht über Cicero. — I. Jahresbericht über die Litteratur zu Cicero's Reden aus den Jahren 1881, 1882, 1883. Von Dr. Gustav Landgraf in Schweinfurt. — II. Jahresbericht über die Litteratur zu Cicero's philosophischen Schriften aus den Jahren 1881-1883. Von Dr. P. Schwenke in Kiel (Schluss folgt im nächsten Heft).

Elftes Heft. Erste Abtheilung. Jahresbericht über Homer. — II. Höhere Kritik. Von Dr. C. Rothe in Berlin (Schluss). — III. Jahresbericht über die Homerischen Realien für die Jahre 1879-1883. Von Dr. A. Gemoll in Striegau. — Jahresbericht über die späteren griechischen Geschichtsschreiber. 1873-1884. Von K. Schenkl. Prof. an der Universität Wien. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über Cicero. — II. Jahresbericht über die Litteratur zu Cicero's philosophischen Schriften aus den Jahren 1881-1883. Von Dr. P. Schwenke in Kiel (Schluss). — Bericht über die Litteratur zu den römischen Historikern (ausser Tacitus) 1878-1882. Von Professor Dr. A. Füssner in Würzburg. (Schluss folgt im nächsten Heft.)

XII Jahrgang. Erstes Heft. Dritte Abtheilung. Die in betreff der exakten Wissenschaften im Altertum während der Zeit vom Oktober 1879 bis Schluss 1882 erschienenen Werke, Schriften und Abhandlungen. Vom Gymnasial-Oberlehrer Maximilian Curtze in Thorn. — Jahresbericht über die Medicin bei den Griechen und Römern, Von Professor Dr. Th. Puschmann in Wien. — Jahresbericht über lateinische Lexikographie. Von Professor Dr. Karl E. Georges in Gotha. (Schluss folgt im nächsten Heft.)

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch, Göttingen.

Inhalt des siebenten heftes (juli) 1884.

Th. Birt, das antike buchwesen in seinem verhältnitz zur literatur. — Quaestiones de trilogia Aeschylea scripsit J. Wetzel. Berlin 1883. — P. N. Pappageorgos, beiträge zur erklärang und kritik des Sophokles. — A. Willems, notes et corrections sur l'Hiipolyte d'Euripide. Brüssel 1883. — De fonti di Strabone nella descriptione della Campania di G. Beloch. Rom. 1882. — Quibus auctoribus Strabo in l. III conscribendo usus sit quaeritur. P. I. scr. R. Zimmermann. — J. E. Kirchner, de litis instrumentis quae exstant in Demosth. quae fertur in Lacritum et priore adversus Stephanum orationibus. — T. M. Plauti comoediae. Recensuit. ... F. Ritschelius. T. II f. 5 Poenulus. — A. Luchs, commentationes prosodiacae Plautinae I. — P. Ovidii Nasonis Ibis. Ex coll. ... edidit R. Ellis. Oxoniae 1881. — A Biese, die entwicklung des naturgefühls bei den Römern. Kiel 1884. — L. Traube, varia libamenta critica. Munchen 1883.

Inhalt des achten und neunten heftes (august, september) 1884.

Beiträge zu Hesiodos von Dr. A. Rzach. Separatabdruck aus den Wiener studien. — G. Gilbert, Meletemata Sophoclea. Diss. inauguralis. — Emil Müller, beiträge zur erklärung und kritik des könig Oedipus des Sophokles. I. II. — Les scolies du manuscrit d'Aristophane à Ravenne. Etude et collation par M. A. Martin. — Untersuchungen über die quellen, verfasser und die abfassungszeit der Geoponica von Dr. W. Gemoll. (Berliner studien bd. I). — T. Macci Plauti comoediae. Rec. et enarravit J. L. Ussing. T. IV, 2. — A. Gellii Noctium Atticarum II. XX. Ex recensione et cum apparatu critico Martini Hertz. V. I. — Cicero's rede für S. Roscius aus Ameria. Mit den testimonia veterum und ... herausgegeben von G. Landgraf. Erste hälfte. — Cicero's rede für S. Roscius aus Ameria. Für den schulgebrauch erklärt von Dr. G. Landgraf. — H. Rubener, de Oratoris Tulliani codice Laurentiano disseruit collatumque protulit. — L. Lange, de sacrosanctae potestatis tribuniciae natura eiusque origine commentatio. — A. Eisenlohr, die anwendung der photographie für monumente und papyrusrollen.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. — 1884. — Göttingen.

Inhalt des dritten heftes. — I. Abhandlungen. — Dio Chrysostomos als historiker. Von H. Haupt. — Zu Statius Achill. I, 394. Von H. Deiter. — Strabons quellen für das siebenzehnte buch. Von A. Vogel. — Cicer. Tusc. I, 36, 88. Von H. Deiter. — Zur attischen gesetzgebung über die intestaterbfolge. Von K. Seeliger. — Die vier zeitalter des Florus. Von G. F. Unger. — Zur lateinischen epigraphik und grammatik. Von W. Weissbrodt. — Zu Vergils Aeneis. Von A. Eussner. — II. Jahresberichte. — Griechische und römische mathematik. (Schluss). Von J. L. Heiberg. — Bell. Gall. VIII, 20, 1. Von H. Schiller.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1884.

Siebentes Heft.

Erste Abteilung (129r Band). — Der papyrus Massiliensis des Isokrates. von F. Blass in Kiel. — Zu Horatius oden [I 1]. von L. Reinhardt in Oels (Schlesien). — *ἐνα πρεπόενα*. von F. Weck in Metz. — Timaios als quelle Diodors für die reden des dreizehnten und vierzehnten buches. von E. Bachof in Bremen. — *εἶδος* bei Homer. von W. Heymann in Bremen. — Die errichtung der phyle Ptolemais. von J. Beloch in Rom. — Zu den geoponika des Cassianus Bassus. von G. Bilfinger in Stuttgart. — Zu Sophokles Antigone. von F. Kern in Berlin. — Ein verkanntes fragment des Archilochos. von F. Blass in Kiel. — Zweite Abteilung (130r Band). — Litteraturbriefe über die neueste Litteratur des Horaz und verwandtes. von W. Gebhardi in Gnesen. (fortsetzung und schluss.)

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1884.

Inhalt des sechsten heftes : Erste Abtheilung. Abhandlungen. Lexikalisches. I. Wörter und Wortbedeutungen. — Aus des Optatus Milevitanus sechs Büchern De schismate Donatistarum. Von H. Rönsch in Lobenstein. — 2. Der Schild des Abas. Von Th. Maurer in Mainz.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Chronicon Parium recensuit et praefatus est Joannes Flach. Accedunt appendix chronicorum reliquias continens et marmoris specimen partim ex Seldeni apographo partim ex Maassii ectypo descriptum. Tubingae (Fr. Fues) 1884 (XVII und 44 SS.) gr. 8°. Angez. von A. G. Engelbrecht in Wien. — Cruindmeli sive Fulcharii ars metrica. Zum erstenmale herausgegeben von Dr. Joh. Huemer. Wien 1883, Hölder. VIII, 52 SS. 8°. Angez. von J. M. Stewasser in Freistadt (Ob.-Oest.). — De genere neutro intereunte in lingua latina. Scripsit Ernestus Appel, Weiburgensis. Erlangae. In aedibus A. Deichert MDCCCLXXXIII. 121 SS. 8°. Angez. von J. Golling in Olmütz. — Vergleichende Syntax der indogermanischen Comparation, insbesondere der Comparationscasus der indogermanischen Sprachen und sein Ersatz von Dr. Armann Ziemer. Berlin 1884. XII, 282 SS. 8°. Angez. von Gustav Meyer in Graz.

Inhalt des siebenten heftes : Erste Abtheilung. Abhandlungen. Ueber Horaz Episteln II 1. Von J. N. Fischer S. J. in Feldkirch. — Zu Tacitus. Von Ig. Pramner in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Sophoclis tragoediae. Scholarum in usum edidit Frider. Schubert. Pragae-Lipsiae, Tempsky-Freytag. — I. Antigone. II. Oedipus rex. Angez. von J. Rappold in Villach. — Ueber einige neuere Liviniana I. Angez. von A. Zingerle in Innsbruck.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller — Berlin, 1884.

September. — I. Abtheilung. Abhandlungen. Der parataktische Uebergang aus Relativsätzen in Demonstrativ- oder Hauptsätze. Von Gymnasialdirektor Dr. Grosser in Wittstock. — Warum machen die Schüler Fehler? Von Dr. H. Draheim in Berlin.

II. Abtheilung. Litterarische Berichte. Cornelius Nepos, herausgegeben von G. Gemss, angez. von Dr. W. Hinze in Berlin. — R. Heger, Leitfaden für den geometrischen Unterricht, angez. Professor Dr. W. Erler in Züllichau. — W. Fahrman, Analytische Geometrie, angez. von Oberlehrer M. Schlegel in Berlin. — B. Féaux, Rechenbuch und geometrische Anschauungslehre. angez. von Professor Dr. A. Kallius in Berlin.

October. — I. Abtheilung. Abhandlungen. Über Versetzungen. Von Oberlehrer Dr. O. Weissenfels in Berlin. Zu Livius. Von H. J. Müller.

II. Abtheilung. Litterarische Berichte. F. Basedow, Schulsyntax der mustergültigen lateinischen Prosa, angez. von Dr. M. Hübner-Trams in Charlottenburg. — Aug. Fick. die homerische Odyssee in der ursprüng-

lichen Sprachform wiederhergestellt, angez. von Oberlehrer Dr. A. Fritsch in Hamburg.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen 1884.

13 September. — J. JIberg, *Studia Pseudippocratia* (Fr. Poschenrieder). — A. Otto, *Versumstellungen bei Properz*; ders. *Versumstellungen in den vier ersten Elegien des vierten Buches des Properz*; K. Kirchner, *De Propertii libro quinto* (E. Eidenreich). — Jos. Sarrazin, *Uebersetzung von Suetons Werken* (K. Schirmer). — J. Höpken, *De theatro Attico* (N. Wecklein). — B. Hasenstab, *Studien zur Variensammlung des Cassidorius Senator* (Fr. Vogel). — F. M. Madvig, *Syntax der griech. Sprache* (Ph. Weber). — R. Rödiger, *Griech. Sigma und Jota in Wechselbeziehung* (G. A. Saalfeld).

20 September. — E. Buchholz, *Anthologie aus den Lyrikern der Griechen* (J. Sitzler). — Westermann-Rosenberg, *Ausgewählte Reden des Demosthenes* (W. Fox). — L. Hervieux, *Les fabulistes latins* (C. W.). — G. Klinger, *De decimi Livii libri fontibus* (Fr. Luterbacher). — B. Lehmann, *Das Volk der Suelen von Caesar bis Tacitus* (Hahn). — E. Schweder, *Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus* (R. Hansen). — E. Schmolling, *Ueber den Gebrauch einiger Pronomina auf attischen Inschriften* (G. A. Saalfeld).

27 September. — G. Schilling, *Ueber die Tmesis bei Sophocles* (H. Anton). — R. D. Archer-Hind, *The Phaedo of Plato* (Bs.). — Westerman-Rosenberg, *Ausgewählte Reden des Demosthenes* (W. Fox). — B. Delbrück, *Einführung in das Sprachstudium* (G. A. Saalfeld). — M. Vigie, *Études sur les impôts indirects romains Vigesima Libertatis* (S. Herrlich). — G. A. Saalfeld, *Der Hellenismus in Latium* (O. Weise). — K. Vollmöller, *Romanische Forschungen*. — E. Kammer, *Homerische Vers- und Formenlehre* (E. Bachof).

4 Oktober. — L. Dittmeyer, *Quae ratio inter vetustam Aristotelis rhetoricorum et graecos codices intercedat* (A. Bullinger). — A. Baar, *Lucians Dialog « Der Pseudosophist »*; ders. *Luceanea* (E. Ziegeler). — D. Rohde, *Adiectivum quo ordine apud Caesarem et in Ciceronis orationibus coniunctum sit cum substantivo* (F. Becher). — W. Pfitzner, *Cornelii Taciti ab excessu Divi Augusti libri. Partic. II.* (E. Wolff). — Studniczka, *Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte* (z). — K. Kunze, *Griechische Formenlehre* (E. Bachof). — O. Schlemm, *Ueber gymnasiale Erziehung* (K. Schirmer).

11 Oktober. — O. Bachmann, *Lexici Aristophanei specimen* (O. Kaehler). — F. Krebs, *Präpositionsadverbien in der späteren historischen Gracität* (Ph. Weber). — Ivo Bruns, *Lucrez-Studien* (A. Kannengiesser). — A. Zingerle, *Ovidii Metamorphoses* (Bodenstein). — R. Bolzenthal, *De graeci sermonis proprietatibus, quae in Ciceronis epistulis inveniuntur* (Fr. Becher). — P. Hellwig, *Uebersetzung von Ciceros Büchern vom höchsten Gut und Uebel* (Hollstein). — W. Pfitzner, *Cornelii Taciti Annales* (E. Wolff). —

Ph. Weber, Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze (G. Bräuning). — G. A. Saalfeld, Haus und Hof in Rom im Spiegel griech. Kultur. (O. Weise). — M. Stefferts Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen Griechische, herausgegeben von A. v. Bamberg (E. Bachof).

18 Oktober. — W. Chriet, Homer oder Homeriden? (Ed. Kammer). — G. Kern, Sophocles Antigone (Metzger). — M. Kulla, Quaestiones Statianae (F. Gustafsson). — W. E. Heitland, Ciceronis oratio pro C. Rabirio (H. Schütz). — H. Koziol, Lateinische Schulgrammatik (V. Thumser).

25 Oktober. — H. Freericks, De Aeschyli Supplicum choro (Ch. Muff). — Anton, De origine libelli *περί ψυχῆς νοσῶν καὶ φύσος* (G. F. Rettig). — E. Eyth, Plutarch's Königs- und Feldherrnsprüche (C. Stegmann). — C. J. Grysar-M. Gittlbauer, Horatii carmina selecta (R. Kakula). — K. Sittl, Geschichte der griech. Litteratur bis auf Alexander (A. Gemoll). — G. Treu, Sollen wir unsere Statuen bemalen? (H. Neuling). — F. Schultess, Vorlagen zu lat. Stilübungen (K. Heldmann).

1 November. — R. Dahms, Philologische Studien zur Wortbedeutung bei Homer (F. Weck). — E. Müller, Beiträge zur Erklärung und Kritik des Königs Oedipus des Sophokles (G. H. Müller). — H. J. Nassau Noordewier, Demosthenica (Sörgel). — Fr. Kaulen, Flavius Josephus' Jüdische Altertümer (C. Ziwsa). — Apollonius von Tyana übersetzt von Ed. Baltzer (G. Fr. Rettig). — Fr. Susemihl, De carminis Lucretiani prooemio (A. Kannengisser). — G. C. Wittstein, Die Naturgeschichte des C. Plinius Secundus. — J. Jacoby, Geist der griechischen Geschichte (Rob. Schmidt). — M. Erdmann, Zur Kunde der hellenischen Städtegründungen (Hahn). — Fr. Fröhlich, Die Gardetruppen der römischen Republik (R. Menge). — Wilhelm von Humboldt, Sprachphilosophische Werke (O. Weise).

8 November. — F. Decker, Ueber die Stellung der hellenischen Frauen bei Homer (A. Gemoll). — Fr. Rassfeld, De versibus suspectis et interpolatis fab. Sophocl. quae inscribitur Oed. Colon. (H. Müller). — A. Keil, Ueber den platonischen Dialog Parmenides (Nusser). — M. Evers, Xenophon quomodo Agesilai mores descripserit (Rob. Schmidt). — M. Baegel, De Ptolemaeo Ascalonita (R.). — Das Gemälde des Kebes, übersetzt von F. S. Krauss (K. K. Müller). — G. F. Unger, Der Periplus des Avienus (R. Hansen). — Sauer, Das Daimonion des Sokrates und seine Deutungen (B. Pansch). — O. A. Hoffman, De imperatoris Titi temporibus recte definitis (Weidemann). — W. Lübke, Geschichte der Architektur (H. Neuling). — R. Adamy, Einführung in die antike Kunstgeschichte (H. Neuling).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert und K. Thiemann. 1884. Calvary.

6 September. — **Originalarbeiten** : E. Fabricius, Zur Geschichte der griechischen Architektur I. — **Rezensionen und Anzeigen** : R. Hansen, Xenophons Anabasis (J. Sitzler). — A. Matthias, Kommentar zu Xenophons Anabasis (W. Vollbrecht). — F. Ritschl, T. Macci Plauti *comœdiæ* II 4,5. (O. Seyffert) [Schulss.]. — H. Usener, Organisation der

wissenschaftlichen Arbeit (F. Lortzing). — **M. Sartorius**, Die Entwicklung der Astronomie bei den Griechen bis Anaxagoras und Empedokles, in besonderem Anschluss an Theophrast (H. W. Schaefer). — **O. Keller**, Der Saturnische Vers. als rhythmisch erwiesen (R. Westphal). — **F. Ramorinus**, Ad Otto Kellari opusculum de versu Saturnio (R. Westphal). — **Ch. S. Halsey**, An Etymology of Latin and Greek (J. H. Schmidt). — **E. Schulze**, Adumenta Latinitatis (Müller). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

13 September. — **Originalarbeiten** : **E. Fabricius**, Zur Geschichte der griechischen Architektur II. — **Rezensionen und Anzeigen** : **J. U. Faesi**, Homers Odyssee (A. Gemoll). — **K. F. Ameis**, Homers Odyssee, Schulausgabe (A. Gemoll). — **O. Brosin**, P. Vergili Maronis Aeneis (K. Schaper) I. — **F. Techmer**, Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft (Ziemer). — **K. Krumbacher**, Beiträge zu einer Geschichte der griechischen Sprache (G. Meyer). — **G. Schmitz**, Monumenta tachygraphica Codicis Parisiensis Latini 2718 (Gitlbauer). — **G. Maspero**, Guide du Visiteur au Musée de Boulaq (B.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

20 September. — **Originalarbeiten** : **H. Rönsoh**, Miscellen. über antlare und anclare und zu Hadriani reliquiae. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. Kammer**, Homerische Vers- und Formlehre (R. Peppmüller). — **G. Nicolas**, Antigone tragédie de Sophocle (H. Müller). — **André-Charles Brotier**, Théâtre d'Aristophane (Fr. Witten). — **Ro. D. Arøher-Hind**, Plato, The Phaedo (Lewis Campbell). — **O. Brosin**, P. Vergili Maronis Aeneis (C. Schaper) II. — **A. v. Kampen**, Descriptiones nobilissimorum apud classicos locorum (R. Schneider). — **M. Seyfferts**, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Griechische (W. Vollbrecht). — **E. Chatelain**, Lexique latin-français à l'usage des candidats au baccalauréat ès lettres; **F. Jacob**, Lexique étymologique latin-français (P. Dettweiler). — **K. A. Schmid**, Geschichte der Erziehung von Anfang an bis auf unsere Zeit (Scheppss). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

27 September. — **Originalarbeiten** : **W. Paul**, Kritische Bemerkungen zu Cäsars Commentarii de bello Gallico I. — **Rezensionen und Anzeigen** : **E. Piccolomini**, Sulla morte favolosa di Eschilo, Sofocle, Euripide, Cratino, Eupoli (K. Jülg). — **E. Maass**, Analecta Eratosthenica (Knaack). — **G. Hirschfelder**, Q. Horatius Flaccus (G. Fal tin). — **K. Nipperdey-Andresen**, Cornelius Tacitus (G. Helmreich). — **W. Pfitzner**, Cornelii Taciti annales (Helmreich). — **W. Deecke u. C. Pauli**, Etruskische Forschungen und Studien (G. Meyer). — **Th. Bergk**, Beiträge zur römische Chronologie (L. Holzapfel). — **G. Maspero**, Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes (B.). — **G. C. Mezger**, Ausgewählte Schulreden (Δρ.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

4 Oktober. — **Originalarbeiten** : **W. Paul**, Kritische Remerkungen zu Cäsars Commentarii de bello Gallico. II. — **Rezensionen und Anzei-**

gen : — **Scholia in Pindari epinicia** ad librorum mss. fidem ed. **E. Abel**. I. — **Th. Mommsen**, Res gestae divi Augusti (W. Nitsche). — **B. Haus-soullier**, La vie municipale en Attique (Buermann). — **A. Probst**, Beiträge zur lateinischen Grammatik (H. Schweizer-Sidler). — **K. Bur-sian**, Geschichte der klassischen Philologie in Deutschland von den Anfängen bis zur Gegenwart (E. Heitz). — **L. v. Stein**, Die innere Verwaltung (Hartfelder). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

11 Oktober. — **Originalarbeiten** : **W. Paul**, Kritische Bemerkungen zu Cäsars Commentarii de bello Gallico. III. — **Rezensionen und An-zeigen** : **Scholia in Pindari epinicia** ad librorum mss. fidem ed. **E. Abel**. II (M. Schmidt). — **T. E. Page**, Q. Horatii Flacci Carminum I. II u. III (G. Faltn). — **R. Men e**, Caesaris commentarii de bello Gallico (R. Schnei-der). — **F. Fita**, Epigrafia Romana (H. Haug). — **F. Robiou**, Les insti-tutions de la Grèce antique (Buermann). — **R. Brown, jun.**, Eridanus, River and constellation (G. Knaack). — **K. Hempel**, Lateinischer Senten-zen- u. Sprichwörterschatz; **G. H. Opsimathes**, ΠΝΩΜΑΙ sive thesaurus sententiarum et apophthegmatum ex scriptoribus Graecis praecipue poetis (H. Genthe). — **C. Paucker**, Vorarbeiten zur lateinischen Sprachge-schichte (Schnorr v. Carolsfeld). — **R. F.**, Die Irrwege der Gymnasial-lehrmethode (Aρ.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

18 Oktober. — **Originalarbeiten** : **G. J. Schneider**, Die Akropolis von Rhamnus. — **Rezensionen und Anzeigen** : **N. Wecklein**, Die Tra-gödien des Sophokles, Die Trachinierinnen (H. Müller). — **H. Merguet**, Lexikon zu den Schriften Cäsars und seiner Fortsetzer, 1. Lief.; **H. Meus-sel**, Lexikon Caesarianum, Fasc. I (R. Schneider). — **F. Eyssenhartd**, Hadrian und Florus (Soltau). — **C. Lampe**, Die athenische Kriegstriere (Herbst). — **J. Jung**, Leben und Sitten der Römer in der Kaiserzeit; **C. A. Dauban**, Histoire Romaine (S.). — **B. Delbrück**, Einleitung in das Sprachstudium (Ch. Bartholomae). — **H. Koziol**, Lateinische Schulgram-matik und Lateinisches Übungsbuch (P. Hellwig). — **P. W. Forchham-mer**, Zur Reform des höheren Unterrichtswesens (Aρ.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

25 Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen** : **R. Westphal**, Aristoxe-nus von Tarent. I (E. v. Stockhausen). — **E. C. Ferrini**, Institutionum Graeca paraphrasis Theophilo Antecessori tributa (J. B. Tély). — **C. Müller**, De nonnullis doctrinae gnosticae vestigiis (Th. Ziegler). — **J. Brix**, Ausgewählte Komödien des T. Maccius Plautus. I (O. Seyffert). — **M. E. Dupuy**, Taciti Historiarum libri V (A. Eussner). — **M. Duncker**, Geschichte des Altertums. I (A. Holm). — **H. Reuchlin**, Regeln über Behandlung der Dass-Sätze im Lateinischen (Hellwig). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

1 November. — **Rezensionen und Anzeigen** : **R. Westphal**, Aris-toxenus von Tarent. II (E. v. Stockhausen). — **F. Schubert**, Sophoclis Philoctetes (Wecklein). — **H. Bender**, Anthologie aus römischen Dich-tern (K. P. Schulze). — **I. Prammer**, Schulwörterbuch zu Cäsars Com-

mentarii de bello Gallico (Schneider). — **F. Ramorino**, Frammenti Filologici (Haverfield). — **M. Duncker**, Geschichte des Altertums. II (A. Holm). — **M. Sales y Ferré**, Compendio de Historia Universal (F. Justi). — **Th. Ortway**, Hydrographie Ungarns (A.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Leipzig, Freitag, Prag, Tempsky.

17 September. — Rezensionen und Anzeigen: Bergk, Kleine philologische Schriften. I. Bd. (Niemeyer). — Weniger, Der Gottesdienst in Olympia Susemihl, 1. De carminis Lucretiani prooemio (Harder). 2. De vitis (Stengel). — Tisiae. Lysiae, etc. (Heller). — Nicolai, Materialien zum mündlichen und schriftlichen Übersetzen aus dem Deutschen ins Griechische. — Seyfferts Uebungsbuch zum Uebersetzen aus den Deutschen in das Griechische von A. v. Bamberg. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

24 September. — Rezensionen und Anzeigen: Mayer, De Euripidis mythopoeia capita duo (Gloël). — Uhle, Quaestiones de orationum Demostheni falso addictarum scriptoribus (Windel). — Archiv für lat. Lexikographie und Grammatik von Wölfflin (Landgraf). — Herrmann, Griechische Schulgrammatik, 2. Aufl. (Sitzler). — Christinger, Mens sana in corpore sano. — Meyer, Die Pflege des Idealen auf unseren höheren Schulen. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

1 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Bergk, Griechische Literaturgeschichte. 3. Bd. (Wecklein). — Fuchs, Geschichte des Kaisers L. Septimius Severus. — von Keitz, Über Tierliebhaberei im Altertume (Zacher). — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

8 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Fröhlich, Die Bedeutung des zweiten punischen Krieges für die Entwicklung des röm. Heerwesens (Faltin). — Fuchs, Gesch. d. Kaisers L. Septimius Severus [Schluss] (Violet). — Sophoclis Electra edidit Schubert (Gleditsch). — Euclidis Elementa edidit Heiberg (Schmidt). — Martials Buch der Schauspiele von Friedländer (Gilbert). — Sebulze, Römische Elegiker (Fisch). — Nitzsch, Luther und Aristoteles. — Jürgen Bona Meyer, Luther als Schulbefreier. — Wie studiert man klassische Philologie und Geschichte? — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

15 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Hoffory, Professor Sievers und die Principien der Sprachphysiologie (Mahlow). — Rödiger, Griech. Sigma u. Jota in Wechselbeziehung I (Zacher). — Die Tragödien des Sophokles von Wecklein (Gleditsch). — Schleussinger, Studie zu Cäsars Rheinbrücke (Schneider). — M. Tulli Ciceronis Laelius edited Reid. — C. Julii Caesaris Belli Gallici libri VII ed. Dinter. — Der Hellenismus in Latium von Saalfeld. — Der Cicerone von Burckhardt und Bode. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

22 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: Evers, Das Emporkommen

der persischen Macht unter Cyrus (Keiper). — Rödiger, Griech. Sigma u. Jota i. Wechselbeziehung II (Zacher). — Euripides Iphigenie bei den Tauriern von Bauer u. Wecklein (Gloël). — Singer, Humanistische Bildung. Die beiden Elekten (Wecklein). — Hartfelder, Deutsche Uebersetzungen klass. Schriftsteller. — Kirchhoff, Rede zur Feier des 3 August 1884. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

29 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Müller, Sprachgeschichtliche Studien (Meyer). — von Pflugk-Hartung, Perikles als Feldherr (Schneider). — Herodots Perserkriege von Hintner (Kallenberg). — Studi di filologia greca, publicati da Piccolomini. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

5 November. — Rezensionen und Anzeigen : Essen, Ein Beitrag zur Lösung der aristotelischen Frage (Susemihl). — Bradley, Die Staatslehre des Aristoteles (Susemihl). — Kägi, Griechische Schulgrammatik (Schweizer-Sidler). — Historische u. philologische Aufsätze, Ernst Curtius gewidmet. — Auszüge aus Zeitschriften, etc.

M543023

L24
R4.2
v.27

